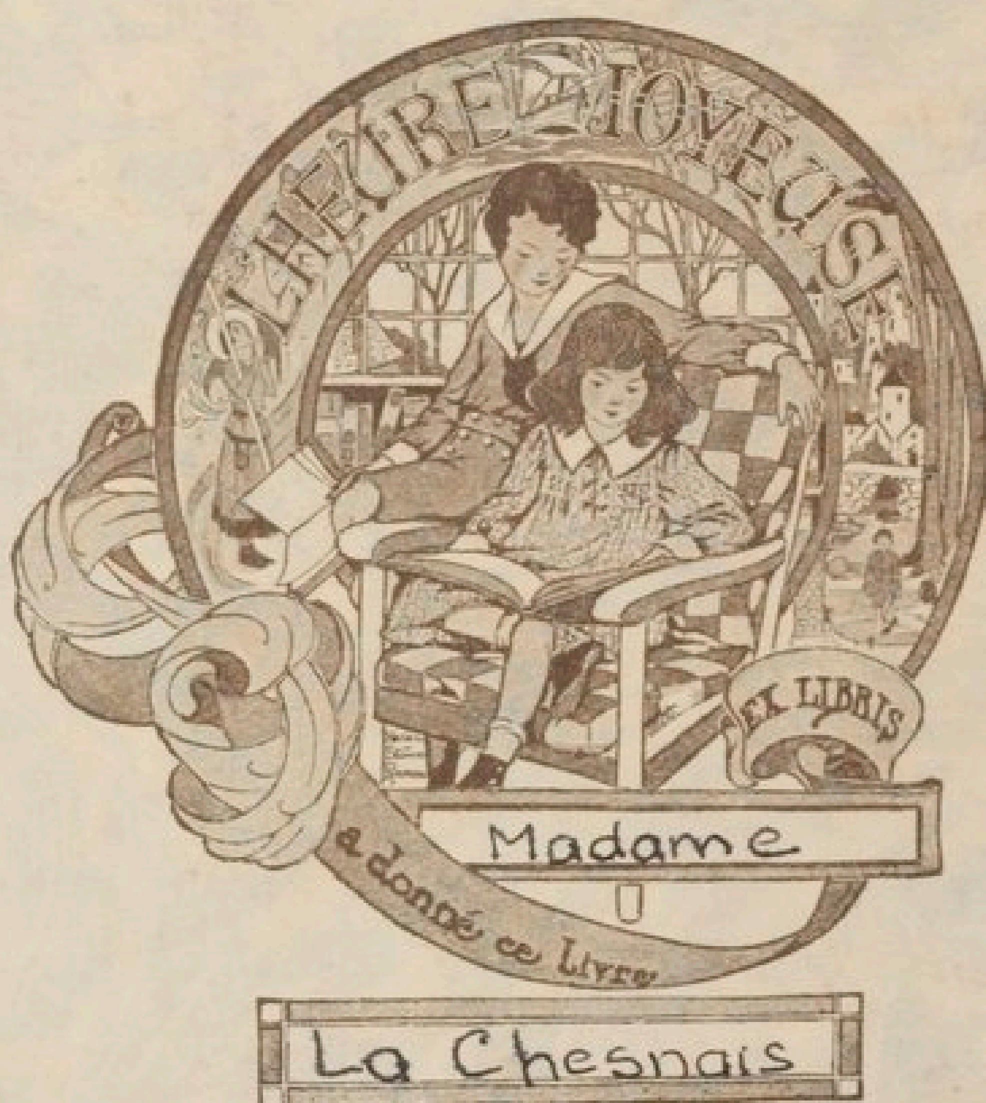
Le dernier des Mohicans




L'HEURE JOYEUSE
EX LIBRIS
Madame
a donné ce Livre
La Chesnais



FENIMORE COOPER

ILLUSTRÉ.



TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS



UNCAS.

FENIMORE COOPER

ILLUSTRÉ.

LE DERNIER DES MOHICANS.

TRADUCTION DE M. P. LOUISY.

DESSINS DE M. ANDRIOLLI. — GRAVURE DE M. J. HUYOT.





PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

—

1884.



CHAPITRE PREMIER.

> Mon oreille et mon cœur sont prêts à vous entendre ;
> Quelque malheur mondain que vous veniez m'apprendre,
> Parlez! ai-je perdu mon sceptre et mes États?
>
> SHAKESPEARE.

Un trait particulier aux guerres coloniales de l'Amérique du Nord, c'est qu'avant d'en venir à une rencontre avec l'ennemi, il fallait se résoudre à subir les fatigues et les dangers d'une marche en plein désert.

Une ceinture large, et en apparence inaccessible, de forêts séparait les possessions des provinces hostiles de la France et de l'Angleterre. Il arrivait souvent au colon robuste, et à l'Européen discipliné qui combattait à ses côtés, de passer des mois entiers à lutter contre le courant des fleuves,



ou à franchir les âpres défilés des montagnes, en cherchant l'occasion de déployer leur courage dans une lutte plus martiale. Bientôt rivalisant de patience et d'abnégation avec les guerriers indigènes, ils apprirent d'eux à surmonter tous les obstacles ; et à la fin, il n'y eut pas de bois si sombre, de retraite si profonde, que ne pénétrassent les invasions de ces hommes qui bravaient la mort pour satisfaire leur soif de représailles, ou pour soutenir la politique froide et égoïste des monarchies lointaines de l'Europe.

Sur toute l'étendue des frontières intermédiaires, le pays qui, à cette époque, offrait le tableau le plus animé de la cruauté et de l'acharnement qui signalaient alors cette guerre farouche, était le territoire compris entre les eaux supérieures de l'Hudson et les lacs adjacents.

Les facilités que la nature y offrait aux mouvements des combattants étaient trop évidentes pour être négligées. La nappe allongée du lac Champlain s'étendait depuis le Canada jusqu'aux limites de la province voisine de New-York, formant un passage naturel dans la moitié de la distance dont les Français étaient obligés de se rendre maîtres avant de pouvoir frapper leurs ennemis. A son extrémité méridionale, ce vaste réservoir recevait le tribut d'un autre lac, dont les eaux étaient si limpides, que les missionnaires en avaient fait choix pour l'accomplissement des rites purificateurs du baptême, ce qui lui avait fait donner le nom de *lac du Saint-Sacrement*. Les Anglais, moins dévots, crurent faire assez d'honneur à la clarté de ses eaux, en lui imposant celui de Georges, le roi régnant et le second des princes de la maison de Hanovre. Les deux nations s'accordaient ainsi pour dépouiller les possesseurs sans défense de ces rives pittoresques et boisées du droit héréditaire de perpétuer son nom primitif de *lac Horican*.

Serpentant parmi d'innombrables îles, et enclavé dans un cercle de hauteurs, le « Saint-Lac » se prolongeait à une douzaine de lieues plus loin vers le sud. Le plateau qui opposait à son écoulement une barrière naturelle offrait un passage (*portage*) de la même étendue, qui conduisait le voyageur sur les bords de l'Hudson, à un endroit, où, sauf les obstacles ordinaires élevés par les rapides ou *rifts*, comme on les appelait alors dans le patois du pays, le fleuve devenait navigable à la marée.

Si, d'une part, dans l'exécution de leurs plans audacieux d'agression, le courage infatigable des Français essayait même de franchir les gorges éloignées et difficiles de l'Alleghany, on n'aura point de peine à croire, de l'autre, que leur perspicacité proverbiale dut apercevoir les avantages naturels de la région que nous venons de décrire. Ce fut là, en effet, le sanglant théâtre de la plupart des batailles qui se livrèrent au dernier siècle pour obtenir la souveraineté des colonies. Sur les différents points qui commandaient les passages les plus faciles de la route, on éleva des forts, qui furent pris et repris, rasés ou rebâtis, selon que la victoire venait à sourire ou la nécessité à commander. Tandis que le colon abandonnait ces parages dangereux, pour chercher sa sécurité dans les limites des établissements plus anciens, on voyait des armées, souvent plus nombreuses que celles qui, dans la mère-patrie, se disputaient les couronnes, se précipiter dans ces forêts, d'où elles ne revenaient jamais que par bandes clairsemées, épuisées de fatigue, ou abattues par les revers.

Bien que les arts de la paix fussent inconnus dans cette région fatale, ses forêts n'en témoignaient pas moins de l'activité humaine : clairières et vallons retentissaient des sons d'une musique guerrière, et les échos de ses montagnes répétaient les rires et les cris de joie d'une foule de jeunes et vaillants soldats, qui les traversaient, pleins d'espoir et d'ardeur, pour s'endormir bientôt dans une longue nuit d'oubli.

C'est sur cette scène de combats et de carnage que se passèrent en 1757 les événements que nous allons raconter, c'est-à-dire pendant la troisième année de la dernière guerre que se livrèrent l'Angleterre et la France (A*) pour la possession d'une terre qu'heureusement ni l'une ni l'autre n'était destinée à conserver.

L'incapacité de ses généraux à l'étranger et le manque d'énergie de ses conseils à l'intérieur avaient abaissé la réputation de la Grande-Bretagne, en la faisant déchoir du haut rang où l'avaient placée autrefois le talent et l'audace de ses guerriers et de ses hommes d'État. Elle n'était plus redoutée de ses ennemis, et ses serviteurs perdaient

* Les notes A, B, C, etc., sont à la fin du volume.

rapidement cette confiance salutaire qui résulte du respect qu'on se porte à soi-même. Dans ce honteux abaissement, les colons, quoique innocents de sa faiblesse, et trop chétifs pour avoir été les agents de ses fautes, en subissaient naturellement les conséquences. Qu'avaient-ils vu naguère? De cette mère-patrie à laquelle ils portaient un respect tout filial, et qu'ils avaient crue jusque-là invincible, était venue une armée d'élite, sous les ordres d'un chef recommandé par de rares talents militaires ; mise en déroute par une poignée de Français et d'Indiens, elle n'avait dû son salut qu'au sang-froid et à l'intrépidité d'un jeune officier virginien, Georges Washington, dont la gloire, mûrie par les années, s'est depuis répandue jusqu'aux derniers confins de la chrétienté (B).

Une vaste étendue de frontières avait été laissée à découvert par ce désastre inattendu, et des maux trop réels étaient précédés par l'appréhension de mille dangers imaginaires. Les colons alarmés croyaient entendre les hurlements des sauvages dans chaque bouffée de vent qui leur arrivait des interminables forêts de l'ouest. Le caractère terrible de leurs impitoyables ennemis venait accroître, au delà de toute mesure, l'horreur naturelle qu'inspire la guerre. Le souvenir de massacres récents et multipliés vivait encore dans leur mémoire; et il n'y avait personne dans toute la province qui n'eût prêté une oreille avide au récit de quelque histoire effrayante de meurtres nocturnes, scènes barbares dans lesquelles les Indiens des bois jouaient toujours le principal rôle. En entendant le voyageur crédule retracer avec exaltation les périls du désert, les timides sentaient leur sang se glacer de terreur, et les mères jetaient un regard d'anxiété sur les enfants qui reposaient dans la sécurité des villes populeuses. Enfin, la peur, qui grossit tout, commença à rendre inutiles les calculs de la raison, et à soumettre au joug de la plus vile des passions ceux qui auraient dû se rappeler leur dignité d'homme. Les cœurs les plus confiants et les plus fermes doutèrent dès lors de l'issue de la lutte ; et d'heure en heure s'accrut le nombre de cette classe abjecte qui voyait déjà en imaginative les possessions anglaises en Amérique entièrement acquises aux Français, ou dévastées par les incursions de leurs sauvages alliés.

Aussi, lorsqu'au fort qui couvrait la limite méridionale de la plaine

entre l'Hudson et les lacs, on apprit que Montcalm s'avançait sur le Champlain avec une armée « nombreuse comme les feuilles des forêts, » cette nouvelle fut accueillie avec l'hésitation pusillanime d'hommes attachés aux arts de la paix, plutôt qu'avec la joie farouche du guerrier heureux de voir enfin l'ennemi à sa portée.



La nouvelle était arrivée sur le soir d'un jour d'été, par un courrier indien, porteur aussi d'une demande urgente de Munro, commandant du fort élevé sur la rive du Saint-Lac, qui sollicitait du renfort. L'intervalle entre les deux postes n'était que de cinq lieues. A l'origine, un rude sentier leur servait de ligne de communication; mais il avait été élargi pour le passage des chariots, en sorte que la distance parcourue en l'espace de deux heures par le coureur des bois, pouvait être aisément franchie par un détachement de troupes, accompagnées de leurs bagages, entre le lever et le coucher d'un soleil d'été.

Les loyaux serviteurs de la couronne britannique avaient donné à l'une de ces redoutes forestières le nom de William-Henry, et à l'autre

celui d'Édouard, qui rappelaient deux des princes favoris de la maison régnante.

Le premier fort était occupé par le vétéran écossais que nous venons de nommer, avec un régiment d'infanterie régulière et un contingent de la milice provinciale ; forces beaucoup trop faibles pour tenir tête à l'armée formidable que conduisait Montcalm contre ces remparts de terre. Dans le second fort était le général Webb, qui commandait en chef dans le Nord, avec un corps de plus de cinq mille hommes. En réunissant les divers détachements placés sous ses ordres, ce dernier aurait pu opposer un nombre double de combattants au hardi Français qui, avec une armée très peu supérieure en nombre, avait osé s'aventurer si loin de sa base d'opérations. Mais, sous l'influence désastreuse de leur étoile, officiers et soldats paraissaient plus disposés à attendre derrière leurs retranchements l'approche de l'adversaire qu'à s'opposer à sa marche, en suivant l'heureux exemple donné par les Français au fort Du Quesne, et en écrasant leur avant-garde.

Après que la première surprise causée par cette nouvelle fut un peu calmée, un bruit se répandit dans le camp retranché s'étendant le long du rivage de l'Hudson, et formant une chaîne d'ouvrages avancés jusqu'au fort principal : on annonça qu'un détachement d'élite, au nombre de quinze cents hommes, devait partir à la pointe du jour pour William-Henry, poste situé dans le nord, à l'extrémité de la plaine. Ce qui n'était d'abord qu'un bruit vague devint bientôt une certitude, lorsque des ordres du quartier général parvinrent aux différents corps choisis pour ce service, leur enjoignant de se préparer à un prompt départ.

Il ne resta donc plus aucun doute sur les intentions de Webb, et pendant une heure ou deux tout fut en mouvement. Le novice allait çà et là, retardant ses préparatifs par l'excès d'un zèle violent et inconsidéré ; le vétéran au contraire, vieux routier, faisait les siens avec un sang-froid qui dédaignait jusqu'à l'apparence de la précipitation ; néanmoins son œil inquiet trahissait suffisamment sa répugnance pour cette guerre du désert tant redoutée, et qu'il n'avait point encore faite.

Enfin, le soleil se coucha dans sa gloire derrière les hauteurs de l'occident ; la nuit tira son voile sur ce lieu isolé, et le bruit des préparatifs diminua. La dernière lumière s'éteignit dans la hutte de l'officier ; les

arbres projetèrent une ombre plus épaisse sur les remparts et sur les flots ridés de la rivière ; et le camp fut bientôt plongé dans le même silence que la vaste région boisée qui l'environnait.

Conformément aux ordres donnés la veille, le lourd sommeil de l'armée fut interrompu par les roulements du tambour qui battait le rappel et dont les sons, répétés par les échos dans l'air humide, débouchaient de toutes les issues de la forêt, au moment où l'aube laissait poindre en lignes confuses quelques hauts pins du voisinage, qui se projetaient sur l'éclat d'un ciel d'Orient. Aussitôt le camp fut en rumeur ; tout le monde, jusqu'au dernier soldat, se leva vivement pour assister au départ des camarades, pour jouir de ce moment et en partager l'enthousiasme.

La troupe choisie ne tarda point à former ses rangs. Tandis que les mercenaires réguliers et disciplinés du roi allaient, d'un air hautain et délibéré, occuper la droite de la ligne, les miliciens, moins présomptueux, prirent humblement position à la gauche, avec une docilité qu'une longue pratique avait rendue facile. Les éclaireurs partirent; de forts détachements précédèrent et suivirent les lourds chariots qui portaient les bagages; et avant que la lumière grisâtre du matin fût échauffée par les rayons du soleil levant, le corps principal des combattants défila en colonne, et sortit du camp avec une fierté martiale qui dissipa les appréhensions secrètes de plus d'un conscrit allant faire ses premières armes. Tant qu'ils furent en vue de leurs camarades, les soldats conservèrent la même fierté et le même ordre dans les rangs, jusqu'à ce que, les sons de leurs fifres s'étant perdus dans l'éloignement, la forêt à la fin parut engloutir cette masse vivante, qui pénétrait lentement sous ses ombrages.

La brise avait cessé d'apporter les bruits mourants de la colonne qui s'éloignait, et le dernier traînard avait déjà disparu ; mais on travaillait aux préparatifs d'un autre départ en face d'une baraque plus vaste et mieux aménagée, devant laquelle se promenaient de long en large les sentinelles commises à la garde du général anglais.

On avait amené là une demi-douzaine de chevaux. Deux d'entre eux étaient destinés à servir de montures à des femmes d'un rang qu'on n'était pas accoutumé à rencontrer dans les solitudes de ce pays. Un

troisième portait le harnais et les armes d'un officier de l'état-major; les autres, d'après la simplicité de leur accoutrement et les valises dont ils étaient chargés, devaient être évidemment montés par des domestiques, qui semblaient déjà attendre le bon plaisir et les ordres de leurs maîtres. A une distance respectueuse se tenaient divers groupes de curieux et d'oisifs; quelques-uns admiraient la beauté et la vigueur du superbe cheval de bataille; d'autres regardaient les préparatifs avec l'hébêtement d'une curiosité vulgaire.

Il y avait parmi cette foule un spectateur que sa mine et ses gestes mettaient hors de pair, car il n'était point oisif et n'avait pas l'air d'un ignorant.

L'extérieur de ce remarquable individu était disgracieux au dernier point, sans être pourtant affligé d'une difformité particulière. Bâti comme les autres hommes, il péchait par défaut d'ensemble : debout, sa stature surpassait celle de ses compagnons; assis, elle était réduite aux limites ordinaires. La disproportion de ses membres semblait se reproduire dans toute sa personne. Il avait la tête grosse, les épaules étroites, les bras longs et pendants, et partant les mains petites sinon délicates; ses jambes et ses cuisses étaient grêles jusqu'à en être décharnées, mais d'une longueur surprenante; et ses genoux auraient pu passer pour des blocs monstrueux, sans les fondations plus énormes encore qui soutenaient cette architecture humaine, formée de l'assemblage de plusieurs ordres superposés.

Les vêtements mal ajustés et de mauvais goût que portait ce personnage ne servaient qu'à faire ressortir encore davantage sa gaucherie : un habit bleu de ciel, à basques larges et courtes et à collet bas, exposait au rire des mauvais plaisants son long cou maigre, et ses jambes plus longues et plus maigres encore. Il avait des culottes de nankin jaune tout à fait collantes, et attachées à la jarretière par de grosses bouffettes de rubans blancs que le temps avait flétries et fripées. Des bas de coton chinés, et des souliers à l'un desquels était fixé un éperon plaqué, complétaient l'habillement de ce corps, où courbes et angles, loin d'être dissimulés, étaient au contraire mis ostensiblement en relief, grâce à la gloriole ou à la simplicité du personnage. De la poche béante d'une sale veste brodée en soie et lourdement ornée d'un galon

d'argent terni, sortait un instrument qui, vu dans une compagnie aussi guerrière, pouvait à la rigueur être pris pour une arme dangereuse et inconnue. Tout petit qu'il était, cet engin peu commun avait éveillé



la curiosité de la plupart des Européens qui se trouvaient dans le camp, bien que plusieurs miliciens le maniassent sans crainte, et même avec une sorte de familiarité. Un grand chapeau bourgeois à trois cor-

nes, comme ceux que portaient les ecclésiastiques au commencement du siècle, surmontait tout l'édifice, et donnait un air de dignité à une figure bonasse et insignifiante, qui avait besoin sans doute de cette aide artificielle pour soutenir la gravité de quelque fonction extraordinaire.

Tandis que la foule se tenait à l'écart du groupe des voyageurs, par respect pour l'enceinte sacrée du quartier général de Webb, le personnage que nous avons décrit s'avança sans façon au milieu des domestiques qui attendaient avec les chevaux, dont il se mit à faire librement la critique ou l'éloge, selon qu'ils étaient ou non de son goût.

« Voilà une bête, l'ami, qui, à mon idée, n'a pas été élevée ici ; elle vient des pays étrangers, ou peut-être de la petite île sur l'eau bleue, » dit-il d'une voix aussi remarquable par la douceur du timbre que sa personne l'était peu par l'harmonie des formes. « Je puis parler de ces choses sans passer pour un hâbleur, car j'ai vu les deux ports d'embarquement : l'un situé à l'embouchure de la Tamise, et qui porte le nom de la capitale de la vieille Angleterre, et l'autre qu'on appelle *Haven*, en y ajoutant le mot *New*. J'ai vu aussi les senaux et les brigantins chargeant leur cargaison, et faisant entrer à leur bord, comme Noé dans l'arche, des quadrupèdes qu'ils allaient revendre à la Jamaïque. Mais un cheval qui répondît comme celui-là aux coursiers de guerre de l'Écriture sainte, je n'en ai jamais vu. « De ses pieds il bat le vallon et se « réjouit dans sa force ; il court au-devant des hommes armés. Au mi- « lieu des clairons, il hennit d'orgueil, et il flaire de loin la bataille, le « tonnerre des capitaines et les cris de guerre. » On dirait que la race des chevaux d'Israël s'est perpétuée jusqu'à nos jours ; n'est-ce pas, l'ami? »

Ne recevant pas de réponse à cette bizarre apostrophe, qui, lancée avec toute la vigueur d'une voix pleine et sonore, méritait quelque attention, celui qui venait ainsi de citer un célèbre passage de la Bible se tourna vers l'être silencieux auquel il s'était par hasard adressé, et trouva dans l'objet qui frappa sa vue un nouveau et plus puissant sujet d'admiration. Son regard était tombé sur la figure immobile, droite et sévère du coureur indien qui avait apporté au camp les fâcheuses nouvelles du soir précédent. Quoique dans un état de repos complet, et affectant une sorte de dédain pour le mouvement et la confusion qui ré-

gnaient autour de lui, il y avait en lui une tristesse farouche mêlée au calme du sauvage, capable de fixer l'attention d'hommes plus expérimentés que celui dont les yeux le contemplaient avec un étonnement qu'il ne cherchait point à dissimuler.

L'Indien portait le tomahawk et le coutelas de sa tribu, et cependant son aspect ne répondait pas tout à fait à celui d'un guerrier. Au contraire, il y avait dans toute sa personne un air de négligence qu'on eût pu attribuer à quelque grande fatigue subie récemment, et dont il n'avait pas eu le temps de se remettre. Les couleurs du tatouage des guerriers se croisaient confusément sur son dur visage, et donnaient à ses traits cuivrés un caractère encore plus repoussant que s'il se fût appliqué à produire ce résultat, fruit du hasard. Son œil seul, qui brillait comme une étoile étincelante dans un ciel chargé de nuages, avait conservé la férocité de sa nature primitive. Un moment ses regards perçants et circonspects rencontrèrent ceux de son interlocuteur, et aussitôt changeant de direction, par astuce ou par dédain, ils restèrent fixés sur l'horizon, comme s'il eût cherché à pénétrer à travers la lointaine atmosphère.

Il est impossible de dire quelle remarque inattendue cette communication rapide et silencieuse entre deux hommes si étranges aurait inspirée au grand Européen, si son active curiosité n'avait été attirée sur d'autres objets. Le mouvement général des domestiques et le son de voix douces annoncèrent l'approche de celles dont on n'attendait plus que la présence pour mettre la cavalcade en marche. Le naïf admirateur du cheval de bataille s'approcha aussitôt d'une jument basse, efflanquée, à la queue dégarnie, qui près de là paissait nonchalamment l'herbe du camp; alors accoudé sur la couverture qui remplaçait la selle, il se mit à regarder le départ, tandis que de l'autre côté de la bête un poulain achevait son repas du matin.

Un jeune homme, revêtu de l'uniforme des troupes royales, conduisit vers leurs montures deux femmes qui, à en juger par leur costume, se préparaient à braver les fatigues d'un voyage à travers les forêts.

La plus jeune, quoiqu'elles le fussent toutes deux, laissa entrevoir un teint éblouissant, une belle chevelure blonde, des yeux bleus et vifs, grâce à la fraîche brise qui soulevait à son insu le voile vert attaché

à son chapeau de castor. Les teintes qui coloraient l'horizon au-dessus des pins avaient moins d'éclat et de délicatesse que l'incarnat de ses joues ; et le lever du jour n'était pas plus riant que le joli sourire dont elle remercia le jeune homme, qui l'aidait à se mettre en selle. L'autre dame, qui paraissait obtenir une part égale dans les attentions de l'officier, dissimulait ses charmes aux regards des soldats avec un soin et une réserve qui semblaient annoncer l'expérience de quatre ou cinq années de plus. On pouvait néanmoins apercevoir que sa personne, bien qu'avec la même perfection de formes, dont aucune n'était cachée par son habit de voyage, avait plus d'embonpoint et de maturité que celle de sa compagne.

A peine ces dames furent en selle que leur compagnon monta légèrement sur le cheval de guerre, et tous trois saluèrent Webb, qui, pour leur faire honneur, assistait à leur départ du seuil de sa baraque.

Détournant alors la tête de leurs bêtes, ils prirent l'amble, suivis des domestiques, et se dirigèrent vers la sortie septentrionale du camp. En traversant ce court espace, tous trois gardèrent le silence ; mais la plus jeune des dames laissa échapper une légère exclamation, au moment où le coureur indien passa rapidement à ses côtés, pour se mettre en tête de la cavalcade sur la route militaire. Le déplacement subit de l'Indien n'arracha aucun cri de surprise à l'autre dame ; seulement son voile s'entr'ouvrit et laissa voir une expression indéfinissable de pitié, d'admiration et d'horreur, tandis que son œil noir suivait les mouvements agiles du sauvage. Sa chevelure était noire et brillante comme le plumage du corbeau. Son teint n'était pas brun, mais richement coloré; pourtant il n'y avait ni dureté, ni absence d'harmonie dans ses traits pleins de dignité, d'une régularité exquise et d'une beauté incomparable.

Elle sourit de ce moment d'oubli involontaire, et découvrit des dents dont l'éclatante blancheur eût fait honte à l'ivoire ; puis rabattant son voile, elle baissa la tête et marcha en silence, comme si sa pensée se fût reportée vers d'autres objets que ceux qui l'entouraient.





CHAPITRE II.

Seule! seule! hélas, toute seule!
SHAKESPEARE.

PENDANT qu'une des aimables voyageuses dont nous avons offert au lecteur une si rapide esquisse était plongée dans ses réflexions, l'autre se remit promptement de la légère alarme qui lui avait arraché un cri, et, riant de sa frayeur, elle dit gaiement au jeune homme qui chevauchait à son côté :

« Heyward, de pareilles apparitions sont-elles fréquentes dans le bois, ou bien serait-ce un divertissement dont on a voulu nous régaler ? Dans ce dernier cas, la reconnaissance doit nous fermer la bouche; mais dans le premier il est évident que Cora et moi nous devrons nous armer du courage héréditaire qui fait notre orgueil, avant même de rencontrer le redoutable Montcalm.

— Cet Indien est un coureur de notre armée, et

parmi ses compatriotes on peut le regarder comme un héros, » répondit le jeune officier à celle qui lui adressait la parole. « Il s'est offert à nous conduire au lac par un sentier peu connu et une voie plus courte, et par conséquent plus agréable que si nous avions suivi la marche de la colonne.

— Cet homme ne me plaît pas, » dit la dame en tressaillant d'une terreur moitié affectée, moitié réelle. « Vous le connaissez, Duncan; autrement vous ne vous seriez pas ainsi confié à sa garde?

— Dites plutôt, Alice, que je ne vous aurais pas confiée, » reprit le jeune homme avec émotion. « Oui, je le connais, sans quoi il n'aurait pas ma confiance, surtout en ce moment. On le dit Canadien, et cependant il a servi chez nos amis, les Mohawks, qui, comme vous le savez, sont l'une des Six Nations alliées (C). Il a été amené parmi nous, m'a-t-on dit, à la suite de je ne sais quel étrange incident, où votre père se trouvait mêlé, et dans lequel ce sauvage fut traité avec beaucoup de rigueur; c'est une histoire qui m'est sortie de la tête. Il est aujourd'hui de notre bord, cela suffit.

— S'il a été l'ennemi de mon père, il me plaît encore moins! » s'écria la jeune fille, devenue sérieusement inquiète. « Parlez-lui, major Heyward; que j'entende sa voix. C'est une folie de ma part, mais vous savez combien j'ai foi au son de la voix humaine.

— Ce serait peine perdue; il ne répondrait probablement que par une exclamation. Quoiqu'il comprenne l'anglais, il affecte, comme la plupart de ses pareils, de ne pas en savoir un mot; il voudra bien moins encore condescendre à parler cette langue, maintenant que la guerre exige de lui le maintien rigoureux de sa dignité. Ah! le voilà qui s'arrête; le sentier secret par lequel nous devons passer débouche sans doute près d'ici. »

Le major Heyward ne se trompait pas; quand ils eurent atteint l'endroit où l'Indien se tenait, en montrant du doigt la clairière qui bordait la route militaire, ils aperçurent un sentier caché et étroit, où l'on ne pouvait pénétrer qu'un à un et sans trop de facilités.

« Voici notre chemin, » dit le jeune homme à voix basse. « Ne témoignez aucune défiance: ce serait provoquer le danger que vous paraissez craindre.

— Qu'en pensez-vous, Cora? » demanda la jeune fille troublée. « En voyageant avec les troupes, leur présence aurait sans doute peu d'agrément pour nous; mais ne serions-nous pas plus en sûreté?

— Étrangère aux mœurs des sauvages, Alice, vous voyez du danger où il n'y en a pas, » repartit Heyward. « Si les ennemis ont atteint le passage de la plaine, ce qui n'est nullement probable, puisque nos éclaireurs battent la campagne, ils voltigeront sur les flancs de la colonne pour y trouver l'occasion de manier leur scalpel. La route du détachement est connue, tandis que la nôtre, qui n'a été fixée qu'au moment du départ, doit être encore ignorée. »

Cora intervint.

« Faut-il nous défier de cet homme, parce que ses manières ne sont pas les nôtres, et qu'il a la peau cuivrée? » demanda-t-elle d'un ton calme.

Alice ne balança plus ; mais donnant à sa monture un petit coup de cravache, elle écarta la première les branches du buisson, et suivit le coureur dans le sentier sombre et obstrué. L'officier regarda avec admiration celle qui venait de parler, et laissant marcher seule sa compagne plus blanche, mais non certes plus belle, il se hâta de frayer un passage à celle que nous avons appelée Cora. Les domestiques avaient, paraît-il, reçu des ordres antérieurs; car, au lieu de traverser la clairière, ils suivirent la route de la colonne. « La sagacité de son guide avait dicté cette mesure, » assura Heyward, « afin de diminuer les traces de leur passage, dans le cas où les sauvages canadiens auraient précédé d'aussi loin l'avant-garde de leur armée. »

Pendant quelques minutes, les difficultés de la marche rendirent toute conversation impossible; après quoi, ils quittèrent la vaste enceinte de broussailles qui avoisinaient la route militaire, et entrèrent sous la voûte haute et sombre de la forêt. Là on trouva moins d'obstacles; et du moment que leur guide s'aperçut que les dames pouvaient régler les mouvements de leurs bêtes, il partit d'un pas qui tenait de la marche et du trot, de manière à tenir à un amble rapide, mais facile, les coursiers excellents et au pied sûr qu'elles montaient.

Le jeune homme s'était retourné pour adresser la parole à Cora, quand on entendit sonner en arrière, sur le sentier pierreux, les sabots d'un

cheval. Il s'arrêta, et ses compagnons l'ayant imité, on fit une halte pour obtenir l'explication de cet incident inattendu.

Au bout de quelques instants, on vit apparaître un poulain courant comme une bête fauve à travers les pins, puis le disgracieux personnage décrit dans le chapitre précédent, s'avançant avec toute la vitesse qu'il pouvait faire supporter à sa rossinante, sans en venir avec elle à une rupture ouverte. Dans leur court trajet du quartier général de Webb au lieu où les attendaient leurs domestiques, nos voyageurs n'avaient pas eu l'occasion de distinguer l'individu qui maintenant se dirigeait de leur côté.

S'il méritait de fixer les regards lorsqu'il déployait à pied toutes les beautés de sa haute stature, les grâces qu'il montrait à cheval n'étaient pas moins dignes d'attention. Nonobstant l'application constante de son unique éperon au flanc de sa jument, tout ce qu'il pouvait obtenir d'elle était un temps de galop des jambes de derrière, allure que celles de devant soutenaient de leur mieux, bien qu'elles revinssent vite au petit trot. Peut-être la rapidité avec laquelle s'effectuait le changement d'un de ces pas à l'autre créait-elle une illusion d'optique qui exagérait la vigueur de la bête. Toujours est-il certain qu'Heyward, qui se connaissait en chevaux, ne parvenait pas, avec toute son habileté, à décider quelle allure imprimait à sa bête celui qui accourait sur ses traces avec tant de persévérance. Les efforts et les évolutions du cavalier n'étaient pas moins extraordinaires que ceux de son coursier. A chaque changement d'allure du roussin, le maître se dressait de toute sa hauteur sur ses étriers ; ce qui produisait, grâce à l'insigne longueur de ses jambes, un va-et-vient de métamorphoses qui mettait en défaut toute conjecture à son sujet. Ajoutez que, par suite de l'application partielle de l'éperon, un côté de la jument paraissait se trémousser plus vite que l'autre, et qu'on pouvait reconnaître le flanc sacrifié aux coups incessants de la queue, et nous aurons complété le double portrait du cheval et du cavalier.

L'humeur qui commençait à rembrunir le front noble, ouvert et mâle du major se dissipa peu à peu, et un sourire effleura ses lèvres à la vue de l'étranger. Alice ne fit pas grand effort pour retenir un éclat de rire, et dans l'œil noir et pensif de Cora parut un éclair de gaieté que l'habitude plutôt que sa volonté parut réprimer.

« Cherchez-vous quelqu'un ici? » demanda Heyward quand l'autre fut arrivé assez près pour ralentir sa marche. « Vous n'êtes, je l'espère, porteur d'aucune mauvaise nouvelle?

— Comme vous dites, » répondit l'étranger en agitant son castor triangulaire assez vivement pour établir la circulation dans l'air pesant de la forêt, et en laissant ses auditeurs dans l'incertitude de savoir à laquelle des questions il avait voulu répondre.



Toutefois, après s'être essuyé le visage et avoir repris haleine, il continua :

« Vous vous rendez, m'a-t-on dit, au fort de William-Henry; comme j'y vais aussi, j'ai pensé qu'une compagnie agréable ne vous déplairait pas plus qu'à moi.

— Le compte des voix ne serait pas égal, » reprit Heyward; « nous sommes trois, et vous n'avez que vous à consulter.

— Que parlez-vous d'inégalité? Il n'y en a pas plus là qu'à un seul

galant de protéger deux jeunes dames, » dit l'autre, d'un ton qui tenait le milieu entre l'ingénuité et la raillerie vulgaire. « Mais si le galant a pris charge de véritables femmes, elles se chamailleront entre elles, et, par esprit de contradiction, n'auront d'autre avis que le sien. Vous n'avez donc, comme moi, à consulter que vous-même. »

La jolie blonde baissa les yeux, en souriant, sur la bride de son cheval, et les teintes délicates de ses joues firent place au plus vif incarnat; mais les roses du teint de sa compagne se changèrent en une pâleur soudaine, et elle continua à marcher en avant, comme si déjà l'entrevue l'eût fatiguée.

« Si vous vous rendez au lac, vous lui tournez le dos, » dit Heyward avec hauteur; « la route passe à plus d'une demi-lieue derrière vous.

— D'accord, » reprit l'étranger sans être déconcerté par cette froide réception. « Je me suis arrêté une semaine au fort Édouard, et à moins d'être muet, force était bien de m'informer de la route à suivre; et si j'étais muet, adieu le métier! »

Après une petite grimace à l'appui d'un trait d'esprit tout à fait inintelligible à ses auditeurs, il continua plus gravement :

« Il serait peu sage à un homme de ma profession de se familiariser avec ceux qu'il est chargé d'instruire; c'est pourquoi je n'ai pas suivi la colonne. En outre, je me suis dit qu'un gentilhomme de votre rang doit savoir mieux que personne quel est le plus sûr chemin; j'ai donc pris la résolution de me joindre à vous pour rendre le voyage plus agréable et jouir du plaisir de votre société.

— Voilà une résolution arbitraire et un peu irréfléchie! » s'écria Heyward, ne sachant s'il devait se fâcher ou rire au nez du personnage. « Mais vous parlez d'instruction et de métier... Êtes-vous adjoint au contingent provincial comme professeur de la noble science de la défense et de l'attaque? ou ne seriez-vous pas de ces gens qui tracent des lignes et des angles sous couleur d'enseigner les mathématiques? »

L'étranger regarda un moment son interrogateur avec un étonnement prononcé; puis, remplaçant son air satisfait par l'expression d'une sérieuse humilité, il répondit :

« En fait d'attaque, il n'y en a, j'espère, ni d'une part ni de l'autre ; quant à la défense, je n'en ai aucune à faire ; car, par la grâce de Dieu, je n'ai pas, que je sache, commis de péché grave depuis la dernière fois que j'ai imploré son pardon. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire par vos lignes et angles, et je laisse l'enseignement à ceux qui ont été appelés et spécialement destinés à remplir cette sainte fonction. Mes prétentions ne vont pas au delà des actions de grâces et des prières accompagnées de l'art de la psalmodie.

— Nous avons affaire à un disciple d'Apollon, c'est clair, » s'écria Alice, qui était revenue de son embarras momentané. « Je le prends sous ma protection expresse. Ne froncez pas le sourcil, Duncan, et, par complaisance pour mes oreilles curieuses, laissez-le voyager avec nous. D'ailleurs, » ajouta-t-elle en baissant la voix, et en jetant un regard sur Cora qui, à quelques pas de là, marchait lentement sur les traces de leur guide silencieux et sombre, « ce sera un ami ajouté à notre force, en cas d'événement.

— Croyez-vous, Alice, que je conduirais ce que j'aime par un chemin où il pourrait y avoir le moindre danger à craindre?

— Ce n'est pas à quoi je songe en ce moment; mais cet étranger m'amuse, et puisqu'il a de la musique dans l'âme, ne soyons pas assez malhonnêtes pour refuser sa compagnie. »

Elle lui lança un regard persuasif, puis, étendant sa houssine, lui montra le sentier. Leurs yeux se rencontrèrent un instant ; le jeune officier, cédant à la magique influence, fit sentir l'éperon à son cheval et fut bientôt à côté de Cora.

« Je suis charmée de vous avoir rencontré, l'ami, » dit la jeune fille à l'étranger, en lui faisant signe de la suivre, et en remettant sa monture à l'amble. « Des parents remplis d'indulgence m'ont presque persuadée que je ne suis pas tout à fait indigne de figurer dans un duo ; et nous pourrons égayer la route en nous livrant à notre goût favori. Ignorante comme je le suis, ce serait pour moi un grand bonheur que de recevoir les avis d'un maître de l'art.

— C'est un rafraîchissement pour l'âme comme pour le corps de psalmodier en temps convenable, » répliqua le maître de chant, en la suivant sans se faire prier, « et rien ne soulage autant l'esprit qu'une

communion si consolante. Mais il faut absolument quatre parties pour produire une mélodie parfaite. Vous avez tout ce qui annonce un dessus aussi velouté que riche ; par une faveur spéciale du ciel, je puis porter le ténor jusqu'à la note la plus élevée ; mais il nous manque une haute-contre et une basse-taille. Cet officier du roi, qui hésitait à m'admettre dans sa compagnie, pourrait se charger de cette dernière partie, à en juger par les intonations de sa voix parlée.

— Prenez garde! Ne jugez pas témérairement et trop à la hâte, » dit Alice en souriant ; « les apparences sont souvent trompeuses. Quoique le major Heyward puisse quelquefois produire les tons de la basse-taille, je puis vous assurer que le son naturel de sa voix approche beaucoup plus du ténor.

— A-t-il donc beaucoup de pratique dans l'art de la psalmodie? » lui demanda son naïf compagnon.

Alice se sentait prise d'une forte envie de rire, mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour maîtriser cet accès de gaieté.

« Je crains, » répondit-elle, « qu'il n'ait plus de goût pour les chants profanes. La vie d'un soldat, les périls auxquels il est exposé, ses travaux continuels, ne sont guère propres à lui donner des inclinations rassises.

— La voix est donnée à l'homme comme les autres talents, » répliqua l'étranger, « pour en faire usage, et non pour en abuser. Personne ne peut me reprocher d'avoir jamais négligé les dons que j'ai reçus. Quoique ma jeunesse, comme celle du roi David, dont je porte le nom, ait été entièrement consacrée à la musique, je rends grâces au ciel de ce que jamais une syllabe de vers mondains n'a souillé mes lèvres.

— Vos études se sont donc bornées au chant sacré?

— Précisément. De même que les psaumes de David offrent des beautés qu'on ne trouve dans aucune autre langue, de même la mélodie que les théologiens et les sages du pays y ont adaptée est au-dessus de toute harmonie profane. Ma bouche, j'ai le bonheur de le dire, n'exprime que les désirs et les pensées du roi d'Israël lui-même ; car bien que le temps et les circonstances puissent exiger quelques légers changements, néanmoins la version répandue dans la colonie de la Nou-

velle-Angleterre l'emporte tellement sur toutes les autres par sa richesse, son exactitude et sa simplicité spirituelle, qu'elle approche autant qu'il est possible de l'œuvre sublime du roi-poète. Jamais je ne marche, je ne séjourne, ni ne me couche, sans avoir sous la main un exemplaire de ce livre sacré. Tenez, le voici. C'est la vingt-sixième édition, publiée à Boston, l'an du Seigneur 1744, et intitulée : *Psaumes, Hymnes et Cantiques spirituels de l'Ancien et du Nouveau Testament, fidèlement traduits en vers anglais pour l'usage, l'édification et la consolation des saints en public et en particulier, et spécialement dans la Nouvelle-Angleterre.* »

Pendant qu'il prononçait l'éloge de cette production des poètes de son pays, l'étranger tirait le livre de sa poche ; ayant mis sur son nez une paire de besicles montées en fer, il ouvrit le volume avec l'air de vénération et de gravité approprié à la circonstance. Alors, sans plus de circonlocution ni d'excuse que le mot : « Écoutez! » il appliqua à sa bouche l'instrument dont nous avons parlé, en tira un son très aigu, que sa voix répéta une octave plus bas, et se mit à chanter les paroles suivantes d'un ton plein, doux et harmonieux, qui bravait la musique, la poésie, et même l'allure cahotante de sa mauvaise monture :

Oh! qu'il est doux, oh! qu'il est bon
De vivre en bonne intelligence!
Ainsi sur la tête d'Aaron
L'huile, coulant en abondance,
Mouillait sa barbe et son menton,
Et puis sa chemise et sa panse.

Le chant de ces vers élégants était accompagné d'un geste ascendant et descendant de la main droite ; en se levant, sa main faisait une sorte de moulinet dont l'imitation n'était pas facile, et quand elle se baissait, elle venait toucher un instant les feuillets du livre saint. Une longue habitude lui avait probablement rendu nécessaire cet accompagnement manuel, car il le continua jusqu'à la fin de la strophe, et il appuya tout particulièrement sur les deux syllabes du dernier vers, si habilement choisi à cet effet par le rimailleur.

Une telle interruption du silence de la forêt ne pouvait manquer de

frapper les autres voyageurs qui étaient un peu en avant. L'Indien articula quelques mots en mauvais anglais, et le major, retournant sur ses pas et s'adressant à l'étranger, coupa court à l'exercice de ses talents harmoniques.

« Quoique nous ne courions aucun danger, » dit-il, « la prudence nous fait un devoir de traverser cette forêt avec le moins de bruit possible. Pardonnez-moi donc, Alice, d'être un trouble-fête en priant votre



compagnon de réserver ses chants pour un moment plus convenable.

— Un vrai trouble-fête, ma foi, » répondit Alice d'un ton malin, « car je n'ai jamais vu si peu d'accord entre les sons et les paroles ; et je m'occupais de recherches scientifiques sur les causes de cette disparate, quand votre basse-taille est venue rompre le charme de mes méditations.

— J'ignore ce que vous entendez par ma basse-taille, » répondit Heyward évidemment piqué de cette remarque ; « mais je sais que votre sûreté, Alice, que la sûreté de Cora, m'occupent infiniment plus que toute la musique d'Hændel. »

Le major se tut tout à coup, tourna vivement la tête vers un gros buisson qui bordait le sentier, et jeta un regard de soupçon sur le guide indien, qui continuait à marcher avec une gravité imperturbable. Il sourit de sa méprise, car il croyait avoir vu briller à travers les feuilles les yeux noirs de quelque sauvage; il reprit la conversation que cette pensée d'alarme avait interrompue.

La méprise d'Heyward n'avait consisté qu'à laisser endormir un instant son active vigilance. La cavalcade ne fut pas plutôt passée que les branches du buisson s'entr'ouvrirent pour faire place à une tête d'homme, aussi hideuse que pouvaient la rendre l'art d'un sauvage et ses plus mauvaises passions. Il suivit des yeux les voyageurs qui se retiraient; une satisfaction féroce se peignit sur les traits de l'habitant des forêts, en voyant la direction que prenaient les victimes désignées à sa rage et qui marchaient en avant sans avoir conscience du péril.

Les formes légères et gracieuses des deux dames, que la mâle figure du major suivait pas à pas, se montrèrent encore quelques instants à travers les sinuosités du chemin couvert, jusqu'à ce qu'enfin le maître de chant, qui formait l'arrière-garde, devint invisible à son tour derrière les arbres innombrables qui s'élevaient en lignes sombres dans l'espace intermédiaire.





CHAPITRE III.

Avant qu'un bras laborieux
D'abondantes moissons eût couronné ces lieux,
Nos fleuves à pleins bords coulaient : le bruit des ondes
Enchantait de nos bois les retraites profondes ;
La cascade grondait, et la voix des torrents
Se mêlait aux soupirs des ruisseaux murmurants.

J.-C. Bryant.



Laissons le confiant Heyward et sa compagne rassurée s'enfoncer toujours plus avant dans les profondeurs d'une forêt qui contenait des hôtes si perfides; nous allons user du privilège des conteurs, et transporter la scène à quelque distance du lieu où nous avons quitté nos voyageurs.

Ce jour-là, on voyait deux hommes arrêtés sur les bords d'une rivière, étroite mais rapide, à une heure de marche du camp de Webb. Ils avaient l'air d'attendre le retour d'un absent ou l'approche de quelque événement prévu.

La forêt s'étendait de l'une à l'autre rive, et l'épaisse voûte de feuillage projetait de larges teintes noirâtres sur les eaux. Les rayons du soleil commençaient à devenir moins ardents, et la chaleur intense du jour diminuait, à mesure que les vapeurs du soir s'élevaient des sources et des fontaines, flottant comme un voile dans l'atmosphère. Ces lieux retirés étaient plongés dans ce silence solennel qui accompagne en Amérique les chaleurs assoupissantes de juillet, silence à peine troublé par la conversation à voix basse des deux hommes, par les coups de

bec du pivert contre un tronc d'arbre, le cri discordant d'un geai au brillant plumage, ou le mugissement monotone d'une cataracte lointaine.

Ces bruits faibles et irréguliers étaient trop familiers à l'oreille de nos solitaires pour détourner leur attention d'un entretien qui semblait les intéresser. L'un d'eux avait la peau rouge et le bizarre accoutrement d'un enfant de la forêt; l'autre, sous ses vêtements grossiers et non moins hétéroclites, indiquait par son teint plus clair, bien que brûlé du soleil et depuis longtemps fané, qu'il avait droit de réclamer une origine européenne.

L'Indien était assis au bout d'une énorme souche, dans une attitude qui lui permettait d'ajouter à son langage plein de chaleur le secours des gestes calmes mais expressifs d'un guerrier qui discute. Son corps, presque entièrement nu, présentait l'image d'un squelette tracé par un mélange de couleur blanche et noire. Sa tête, rasée de fort près, et sur laquelle on n'avait laissé, par une sorte de bravade, que la fameuse touffe à scalper, n'avait aucune espèce d'ornement, à l'exception d'une plume d'aigle qui la surmontait en travers et lui retombait sur l'épaule gauche. Il portait à sa ceinture un tomahawk et un couteau scalpel, de fabrique anglaise; une courte carabine, du genre de celles dont la politique des blancs armait leurs sauvages alliés, reposait sur ses genoux nus et nerveux. La large poitrine, les membres bien formés et la grave contenance de ce guerrier semblaient indiquer la vigueur de l'âge, qu'aucun symptôme de déclin n'avait encore diminuée.

Le corps du blanc, à en juger par ce que ses vêtements laissaient à découvert, était celui d'un homme qui, dès son jeune âge, avait été exposé à de grandes fatigues. Sa taille musculeuse annonçait plus de maigreur que d'embonpoint; mais l'inclémence des saisons et les labeurs d'une vie active semblaient lui avoir donné une tension vigoureuse. Il portait une blouse de chasse en drap vert, rehaussée de franges jaunes, et un bonnet de peau dont la fourrure était toute pelée. Il avait aussi un couteau à sa ceinture en coquillages (*wampum*), semblable à celle qui retenait les rares vêtements de l'Indien, mais point de tomahawk. Ses mocassins étaient ornés avec luxe, à la manière des indigènes, et ses jambes couvertes d'une paire de guêtres lacées en dehors, et attachées au-dessus du genou avec un nerf de daim. Une gibecière et une poudrière

complétaient l'équipement de sa personne; une longue carabine, que l'expérience des blancs avait appris aux Indiens à considérer comme l'arme à feu la plus meurtrière, était appuyée contre un arbre voisin. Les yeux du chasseur ou de l'éclaireur, quel qu'il fût, étaient petits, vifs, pénétrants et mobiles, roulant sans cesse pendant qu'il parlait, comme s'il eût guetté du gibier, ou craint la survenance subite de quelque ennemi caché.

Malgré ces symptômes de méfiance habituelle, non seulement ses traits n'avaient rien de faux, mais au moment où nous le mettons en scène, ils portaient l'expression d'une brusque honnêteté.

« Vos traditions elles-mêmes plaident en ma faveur, Chingachgook, » dit-il en usant de la langue familière à toutes les peuplades établies autrefois dans le pays qui s'étend entre l'Hudson et le Potomac. « Vos pères sont venus du soleil couchant, ont traversé le grand fleuve, combattu les habitants du pays, et occupé leur territoire ; les miens sont venus du ciel vermeil de l'aurore, au delà du grand lac salé, et ils ont fait leur besogne à peu près de la manière dont les vôtres leur avaient donné l'exemple. Que Dieu juge donc entre nous, et que des amis s'épargnent d'inutiles querelles !

— Mes pères ont combattu l'homme rouge à armes égales, » répondit l'Indien fièrement et dans la même langue. « N'y a-t-il pas de différence, Œil de Faucon, entre la flèche de pierre de nos guerriers et la balle de plomb avec laquelle vous tuez?

— Il y a de la raison dans un Indien, quoique la nature lui ait donné une peau rouge, » murmura le blanc en secouant la tête, comme un homme qui sentait la justesse de cet argument.

Un moment il parut convaincu de la faiblesse de sa cause ; puis revenant à la charge, il répondit à l'objection de son antagoniste aussi bien que le lui permirent les limites étroites de ses connaissances :

« Je ne suis pas savant, et peu m'importe de l'avouer ; mais si j'en juge par ce que j'ai vu faire à vos gaillards de là-bas à la chasse aux daims et aux écureuils, je pense qu'un fusil entre les mains de leurs ancêtres devait être moins dangereux qu'un arc et une flèche à pointe de pierre, ajustée et décochée par un Indien.

— C'est là l'histoire que répètent vos pères, » repartit l'autre en

faisant de la main un geste de superbe dédain. « Que disent vos vieillards? Apprennent-ils aux jeunes guerriers que les Visages Pâles, lorsqu'ils ont combattu les hommes rouges, étaient peints pour la guerre, et armés de la hache de pierre ou du fusil de bois?

— Je n'ai point de préjugés, et je ne tire pas avantage de mes privilèges naturels ; et pourtant mon ennemi le plus acharné, et c'est un Iroquois, devra convenir que je suis un vrai blanc, » reprit le chasseur, en jetant un œil satisfait sur la peau tannée de sa main sèche et nerveuse; « et je ne fais pas difficulté d'avouer qu'il y a chez mes compatriotes bien des choses qu'en honnête homme je ne saurais approuver. Ainsi, ils ont la manie d'écrire dans les livres ce qu'ils ont fait et vu, au lieu de le raconter dans leurs villages, où un lâche fanfaron peut recevoir un démenti en face, et le brave soldat invoquer le témoignage de ses camarades à l'appui de la vérité de ses paroles. En conséquence de cette sotte coutume, un homme qui a trop de conscience pour gaspiller son temps, au milieu des femmes, à apprendre les noms de marques noires, n'aura jamais l'occasion de connaître les exploits de ses ancêtres, et ne pourra mettre son orgueil à les surpasser. Pour moi, je suis sûr que tous les Bumppos étaient d'habiles tireurs; car j'ai à manier le fusil une adresse naturelle qui doit m'avoir été transmise de génération en génération, puisque nos saints commandements disent que toutes nos qualités nous sont dispensées, bonnes et mauvaises. Pourtant, en des matières de ce genre, je ne voudrais pas répondre pour d'autres. Mais toute histoire a deux faces ; ainsi je vous demande, Chingachgook, ce qui s'est passé la première fois que mes pères ont rencontré les vôtres. »

Il y eut alors une minute de silence pendant laquelle l'Indien resta muet ; puis, s'armant de toute sa dignité, il commença son court récit d'un ton solennel qui servait à en relever l'apparence de vérité.

« Écoutez-moi, Œil de Faucon, » dit-il, « et vos oreilles ne boiront pas de mensonges. Je vous raconterai ce que mes pères ont dit et ce que les Mohicans ont fait. »

Il hésita un instant et, jetant un regard circonspect sur son compagnon, il continua d'un ton qui tenait de l'interrogation et de l'affirmation tout ensemble :

« Cette rivière qui coule à nos pieds ne se dirige-t-elle pas vers le

soleil, jusqu'à ce qu'enfin ses eaux deviennent salées et le courant remonte vers sa source?

— Il est certain que vos traditions disent vrai sous ces deux rapports, » dit le blanc, « car j'ai été dans ce pays-là et j'ai vu ce que vous dites. Quant à savoir pourquoi l'eau, si douce à l'ombre, devient amère au soleil, c'est un changement dont je n'ai jamais pu me rendre compte.

— Et le courant? » demanda l'Indien, qui attendait sa réponse avec cette sorte d'intérêt qu'un homme attache à voir confirmer son témoignage sur une chose qui l'étonne, bien qu'il y ajoute foi. « Les pères de Chingachgook n'ont pas menti, j'espère!

— La sainte Bible n'est pas plus vraie, et il n'y a rien de plus réel dans la nature. On appelle ce courant qui remonte, la marée ; c'est une chose claire et facile à expliquer. Pendant six heures les eaux descendent, et pendant six autres heures elles remontent, et en voici la raison : quand il y a plus d'eau dans la mer que dans la rivière, elle y entre jusqu'à ce que la rivière s'élève à son tour, et alors elle en sort de nouveau.

— Dans les bois et sur les grands lacs, les eaux coulent du haut en bas, jusqu'à ce qu'elles soient dans la position où est ma main, » dit l'Indien en étendant sa main devant lui sur une ligne horizontale ; « et alors elles ne coulent plus.

— Aucun honnête homme ne le niera, » dit le chasseur, un peu piqué du peu de confiance que témoignait son interlocuteur sur son explication des mystères de la marée ; « et je conviens que cela est vrai sur une petite échelle et là où le terrain est de niveau. Mais tout dépend de l'échelle sur laquelle vous mesurez les choses. Or, sur une petite échelle la terre est de niveau, mais sur une grande elle est ronde. De cette manière, les mares et les étangs, et même les grands lacs d'eau douce, peuvent être stagnants, comme nous le savons, vous et moi qui les avons vus ; mais lorsque vous venez à étendre l'eau sur une grande surface comme la mer, cette surface étant arrondie, comment l'eau pourrait-elle être en repos? C'est comme si vous vouliez que le fleuve restât immobile au bord des rochers noirs qui sont là-bas à un quart de lieue, quoique vous entendiez le vacarme qu'il fait en ce moment même en sautant par-dessus! »



Le Mohican Chingachgook et le chasseur Œil de Faucon.

Si les raisonnements philosophiques de son compagnon ne semblaient pas le satisfaire, l'Indien avait trop de dignité pour laisser apercevoir son incrédulité. Il écoutait en homme convaincu, et reprit son récit du même ton solennel qu'auparavant :

« Nous vînmes de l'endroit où le soleil se cache pendant la nuit, en traversant de grandes plaines où paissent les bisons, jusqu'à ce que nous eûmes atteint la grande rivière. Là nous combattîmes les Alligewis, et la terre fut rougie de leur sang. Des bords de la grande rivière jusqu'aux rives du lac salé, nous ne trouvâmes plus personne. Les Maquas nous suivaient à quelque distance. Nous dîmes alors que le pays serait à nous depuis le lieu où l'eau ne remonte plus dans cette rivière jusqu'à une autre à vingt soleils de distance vers le sud. Le territoire que nous avions pris en guerriers, nous le gardâmes en hommes ; nous rejetâmes les Maquas dans les bois avec les ours : ils ne goûtèrent le sel que du bout de la langue ; ils ne pêchèrent point dans le grand lac ; nous leur jetâmes les arêtes de nos poissons.

— J'ai entendu conter tout cela, et je le crois, » dit le blanc, voyant que l'Indien s'arrêtait ; « mais c'était longtemps avant que les Anglais débarquassent dans le pays.

— Il y avait alors un pin à la place de ce châtaignier. Les premiers Visages Pâles qui vinrent parmi nous ne parlaient pas l'anglais ; ils vinrent dans un grand canot, lorsque déjà mes pères avaient enterré le tomahawk et fini la guerre avec les hommes rouges qui les entouraient. Alors, Œil de Faucon, » et le sauvage ne trahit sa profonde émotion qu'en donnant à sa voix ce ton grave et guttural qui rend parfois si musicale la langue qu'il parlait ; « alors, Œil de Faucon, nous étions un peuple, et nous étions heureux. Le lac salé nous fournissait son poisson, le bois ses daims, et l'air ses oiseaux. Nous prîmes des femmes qui nous donnèrent des enfants, nous adorions le Grand-Esprit, et nous tenions les Maquas à une telle distance qu'ils ne pouvaient entendre nos chants de triomphe !

— Savez-vous quelque chose de votre famille à cette époque ? Mais vous êtes un homme juste pour un Indien ; et comme je pense que vos pères vous ont transmis leurs qualités, ils doivent avoir été des guerriers braves et des hommes sages au feu du conseil.

— Ma tribu est l'aïeule des nations, et moi je suis un homme de race pure ; le sang des chefs coule dans mes veines, où il restera toujours... Les Hollandais débarquèrent, et donnèrent à mon peuple l'eau de feu ; il en but jusqu'à ce que le ciel parût se confondre avec la terre, et il s'imagina follement avoir trouvé le Grand-Esprit. Alors on le dépouilla de son domaine. Peu à peu, on le repoussa loin du rivage, en sorte que moi qui suis un chef et un Sagamore, je n'ai jamais vu briller le soleil qu'à travers les arbres, et n'ai jamais visité les tombeaux de mes pères.

— Les tombeaux, » répliqua le blanc, vivement touché de la douleur résignée de son compagnon, « inspirent des pensées solennelles, et fortifient souvent un homme dans ses bonnes intentions. Pour ce qui est de moi, je m'attends à laisser mes os sans sépulture blanchir dans les forêts ou devenir la proie des loups. Et maintenant, où se trouve votre nation qui est venue, il y a déjà bien des étés, se réunir à ses frères du Delaware?

— Où sont les fleurs de tous ces étés? Tombées une à une. Il en a été ainsi de toute ma famille ; chacun de mes parents est parti à son tour pour le pays des esprits. Je suis au sommet de la montagne, il me faudra descendre dans la vallée ; et quand Uncas m'aura suivi, il ne restera plus une goutte du sang des Sagamores, car mon fils est le dernier des Mohicans.

— Uncas est ici, » dit derrière lui une autre voix avec le même ton doux et guttural. « Que lui voulez-vous? »

Le blanc tira son couteau de sa gaîne de cuir, et porta involontairement la main vers son fusil à cette interrogation subite ; mais l'Indien, toujours calme, ne tourna même pas la tête vers la voix qu'il venait d'entendre.

Au même instant, un jeune guerrier se glissa entre eux d'un pas léger, et alla s'asseoir sur le bord du fleuve rapide. Le père ne laissa échapper aucune exclamation de surprise, il n'échangea avec son fils aucune parole pendant quelques minutes ; chacun d'eux paraissait attendre le moment où il pourrait parler sans montrer la curiosité d'une femme ou l'impatience d'un enfant. Le blanc, se conformant à leur exemple, laissa retomber son fusil qu'il avait déjà saisi, et observa la même réserve.

Enfin Chingachgook, reportant lentement ses regards vers son fils, lui dit :

« Les Maquas osent-ils laisser dans ce bois l'empreinte de leurs mocassins?

— J'ai suivi leurs traces, » répondit le jeune Indien, « et je sais



qu'ils y sont en nombre égal aux doigts de mes deux mains ; mais ils se cachent comme des poltrons.

— Piller et scalper, voilà ce qu'ils cherchent, les brigands! » dit le blanc, que nous appellerons désormais Œil de Faucon, comme le nommaient ses compagnons. « Montcalm, ce Français audacieux, enverra ses espions jusque dans notre camp, mais il apprendra sur quelle route nous marchons.

— C'est bon, » répondit le père, en jetant les yeux vers le soleil, qui inclinait sur l'horizon, « nous les chasserons de leurs broussailles

comme des daims. Œil de Faucon, mangeons ce soir, et demain nous ferons voir aux Maquas qu'ils ont affaire à des hommes.

— L'un me va comme l'autre, et je suis prêt, » dit le chasseur, « mais, pour combattre les Iroquois, il faut les débusquer de leurs trous et pour manger, il faut du gibier.... Ah! si l'on parle du diable, on en voit les cornes... Voici la plus belle paire de bois que j'aie encore vus cette année! Comme ils remuent dans les broussailles, au bas de la colline! A présent, Uncas, » continua-t-il à demi-voix, et en riant en dedans, pour ainsi dire, en homme qui avait appris à se tenir sur ses gardes, « je parie trois charges de poudre contre une aune de *wampum* (D), que j'atteins la bête entre les yeux, plus près de l'œil droit que du gauche.

— C'est impossible! » dit le jeune Indien, qui se dressa sur ses pieds avec toute la vivacité de la jeunesse. « On n'aperçoit que le bout de ses cornes.

— Quel enfant! » dit le blanc en secouant la tête, et en s'adressant au père. « Croit-il donc qu'un chasseur, à la vue d'une partie de l'animal, ne peut pas dire où est le reste? »

Déjà il mettait sa carabine en joue, et il allait fournir une preuve de cette adresse dont il se vantait, quand Chingachgook, rabattant l'arme avec la main :

« Œil de Faucon, » dit-il, « voulez-vous combattre les Maquas?

— Ces Indiens ont un instinct pour connaître la nature des bois, » reprit le chasseur, en abaissant son fusil comme un homme convaincu de son erreur. « J'abandonne ce daim à votre flèche, Uncas; autrement nous le tuerions pour servir de pâture à ces voleurs d'Iroquois. »

Le père témoigna son assentiment par un geste expressif. Aussitôt Uncas se jeta ventre à terre, et s'approcha de l'animal en rampant. Lorsqu'il fut à quelques pas du couvert, il ajusta une flèche à son arc avec le plus grand soin, tandis que l'animal agitait ses cornes, comme s'il eût flairé un ennemi dans l'air imprégné d'émanations étrangères. Un moment après, on entendit le bruit de la détente de l'arc; une ligne blanche sillonna les broussailles, et le daim blessé se précipita sur l'assaillant. Évitant l'attaque de l'animal, Un-

cas fit un saut de côté et lui plongea son couteau dans la gorge ; le daim tomba d'un dernier bond au bord de la rivière, dont il teignit les eaux de son sang.



« Voilà de la besogne indienne, et de la bonne, » dit Œil de Faucon, en témoignant son contentement par son rire silencieux. « Ma foi, cela méritait d'être vu ! Cependant une flèche ne se tire que de près, et il faut un couteau pour achever l'ouvrage.

— Chut! » dit son compagnon, en se retournant vivement comme un chien qui flaire le gibier. « Chut!

— Ah! çà, il y en a donc une troupe? » s'écria le chasseur, dont les yeux commencèrent à briller de toute l'ardeur de sa profession accoutumée. « S'ils passent à portée de balle, je leur en lâcherai une, dussent les Six Nations aux aguets être à même de me surprendre!... Qu'avez-vous entendu, Chingachgook? Pour mes oreilles les bois sont muets.

— Il n'y avait qu'un seul daim, et il est mort, » répondit l'Indien en se penchant tellement que sa tête touchait presque la terre. « J'entends un bruit de pas.

— Des loups peut-être, qui ont traqué la bête et qui cherchent sa trace. »

L'Indien se releva d'un air digne et vint reprendre sa place sur le tronc d'arbre.

« Non, » dit-il alors, « j'entends un bruit de chevaux... Il y a des hommes blancs. Ce sont vos frères, Œil de Faucon; vous leur parlerez.

— Soit, et je leur parlerai un anglais auquel le roi lui-même ne ferait pas difficulté de répondre. Mais je ne vois rien, et je n'entends ni hommes ni bêtes. Il est étrange qu'un Indien reconnaisse les sons qui annoncent l'approche d'un blanc mieux qu'un homme tel que moi, qui, de l'aveu de mes ennemis, n'ai que du sang pur dans les veines, quoique j'aie vécu assez longtemps avec les Peaux Rouges pour être soupçonné d'en faire partie... Ah! quelque chose a craqué comme une branche sèche... Maintenant j'entends remuer les broussailles... Oui, oui, c'est un bruit de pas, et moi qui prenais cela pour le grondement de la chute d'eau... et... Mais les voici qui arrivent... Dieu les garde des Iroquois! »





CHAPITRE IV.

Fais ce que tu voudras ; ce bois est ta prison.
De cette injure il faut que j'aie enfin raison.

SHAKESPEARE, *le Songe d'une nuit d'été.*

Œil de Faucon parlait encore, quand le premier de ceux dont l'oreille vigilante de l'Indien avait deviné l'approche se montra à découvert.

Un de ces sentiers pratiqués par le passage périodique des daims traversait un vallon peu éloigné, et aboutissait à la rivière au point où s'étaient postés le blanc et ses compagnons rouges. C'est par là que les voyageurs qui avaient produit une surprise si rare dans les profondeurs de la forêt s'avançaient lentement vers le chasseur qui, placé en avant des deux Indiens, s'apprêtait à les recevoir.

« Qui va là ? » demanda-t-il, en même temps qu'il rejetait négligemment son fusil en travers de son bras gauche et qu'il mettait sur le chien l'index de sa main droite, tout en évitant de donner à cette action la moindre apparence de menace. « Qui vient dans ce désert malgré les fatigues et les bêtes féroces ?

— De bons chrétiens, des amis de la loi et du roi, » répondit celui qui marchait en tête de la cavalcade; « des gens qui ont voyagé depuis le lever du soleil, dans les ombres de la forêt, sans aucune nourriture, et qui sont terriblement fatigués de la route...

— En un mot, vous vous êtes perdus, » interrompit le chasseur, « et vous savez à présent dans quel embarras on se trouve alors qu'on ignore s'il faut aller à droite ou à gauche.

— C'est tout à fait cela; des enfants à la mamelle ne sont pas plus à la merci de leurs nourrices, que nous qui sommes grands, et grands de taille bien plus qu'en connaissances. Savez-vous la distance qu'il y a d'ici à un poste de la couronne nommé William-Henry?

— Oh! oh! » s'écria le chasseur, qui ne s'épargna pas le rire, bien qu'aussitôt il en réprimât les éclats dangereux, pour n'être pas entendu d'ennemis cachés. « Hé bien! vous voilà dépistés à l'égal d'un chien qui aurait l'Horican entre lui et le daim qu'il poursuit! Le fort William-Henry! Camarade, si vous êtes des amis du roi, et que vous vouliez rejoindre l'armée, suivez le cours de la rivière jusqu'au fort Édouard, c'est le meilleur parti. Là, vous conterez votre affaire à Webb, qui perd son temps au lieu de pousser en avant dans les défilés, et d'obliger ces impudents Français à repasser le Champlain et à rentrer dans leur tanière. »

Avant que l'étranger pût répondre à cette proposition inattendue, un autre cavalier franchit les broussailles, et passa devant lui.

« A quelle distance sommes-nous donc du fort Édouard? » demanda le nouveau venu. « Nous avons quitté ce matin l'endroit où vous nous conseillez d'aller, et nous nous rendons à l'extrémité supérieure du lac Georges.

— Il faut alors que vous ayez perdu la vue avant de perdre votre chemin; car la route qui traverse la plaine a pour le moins cinq toises de largeur; elle est aussi grande qu'aucune de celles qui passent dans Londres, et devant le palais du roi lui-même.

— Nous ne contestons pas l'excellence de la route, » répliqua Heyward, car c'était lui, comme on l'a sans doute deviné. « Qu'il vous suffise, pour le moment, d'apprendre que nous nous sommes confiés à un guide indien pour nous conduire par un sentier détourné mais plus

court, et que nous avons eu tort de compter sur sa connaissance des lieux. Bref, nous ne savons pas où nous sommes.

— Un Indien qui se perd dans les bois! » repartit le chasseur en secouant la tête d'un air d'incrédulité. « S'égarer à une époque de l'année où le soleil grille le sommet des arbres, et où les chutes d'eau coulent à pleins bords ; quand chaque brin de mousse lui indique de quel côté brille l'étoile polaire pendant la nuit! Et les sentes tracées de tous côtés par les daims, et qui conduisent aux mares et aux cours d'eau, lieux connus de tout le monde? D'ailleurs les oies sauvages n'ont pas encore pris leur vol pour le Canada. Hum! il est bien étonnant qu'un Indien se perde entre l'Horican et le coude de la rivière. Est-ce un Mohawk?

— Pas de naissance, bien qu'il ait été adopté dans cette tribu; je crois qu'il est né plus au nord, et qu'il est de ceux que vous appelez Hurons.

— Ouf! » s'écrièrent à la fois les deux amis d'Œil de Faucon.

Jusqu'à cet endroit du dialogue, ils étaient restés assis, immobiles et en apparence indifférents à ce qui se passait; mais ils se levèrent avec une vivacité et une émotion qui montraient assez à quel point la surprise les avait fait sortir de leur réserve habituelle.

« Un Huron! » répéta brusquement le chasseur, en branlant de nouveau la tête en signe de défiance manifeste. « N'importe qui les adopte, c'est une race de voleurs! On n'en fera jamais que des coquins et des vagabonds. Du moment que vous vous êtes confié à un individu de cette nation, ce qui m'étonne seulement, c'est que vous n'en ayez pas rencontré d'autres.

— Cela n'est guère à craindre, puisque nous sommes encore si loin de William-Henry. Au surplus, vous oubliez ce que je vous ai dit : notre guide est devenu un Mohawk, il est de nos amis et sert sous nos drapeaux.

— Et moi je vous dis qu'un Mingo mourra toujours dans la peau d'un Mingo, » reprit l'autre d'un ton positif. « Un Mohawk, allons donc! Pour l'honnêteté parlez-moi d'un Delaware ou d'un Mohican; et quand ils accepteront la bataille, — ce qu'ils ne feront pas tous, car ils ont souffert que les Maquas, leurs rusés ennemis, les appellent des

femmes, — enfin quand ils voudront bien se battre, prenez vos guerriers parmi les Delawares et les Mohicans!

— En voilà assez! » dit Heyward impatienté. « Je n'ai pas besoin de renseignements sur un homme que je connais, et que vous ne pouvez pas connaître. Vous n'avez pas encore répondu à ma question : combien y a-t-il d'ici au fort Édouard où le gros de l'armée est cantonné?

— Cela dépend beaucoup de l'habileté de votre guide. Si je ne m'abuse, un cheval comme le vôtre doit faire bien du chemin entre le lever et le coucher du soleil.

— Je ne veux pas faire avec vous, l'ami, assaut de paroles inutiles, » dit Heyward dévorant son mécontentement et prenant un ton de voix plus doux. « Si vous voulez me dire à quelle distance est le fort Édouard et m'y conduire, votre peine ne sera pas perdue.

— Et qui sait si, en vous servant de guide, je ne conduis pas un ennemi, un espion de Montcalm? Il ne suffit pas de parler anglais pour être un sujet fidèle.

— Si vous appartenez à l'armée, dont vous êtes sans doute un des éclaireurs, vous devez connaître le 60e, un des régiments du roi?

— Le 60e! Il n'y a pas de corps royal que je ne connaisse aux colonies, quoique je porte une blouse de chasse au lieu d'un habit rouge.

— En ce cas, vous devez savoir le nom du major de ce régiment.

— Le major! » répéta le chasseur, relevant la tête en homme pénétré de son importance. « S'il y a au monde quelqu'un qui ait connu major Effingham, vous le voyez devant vous.

— Il y a dans ce corps plusieurs majors; celui que vous citez est le plus ancien; mais je parle du plus jeune, celui qui commande les compagnies en garnison à William-Henry.

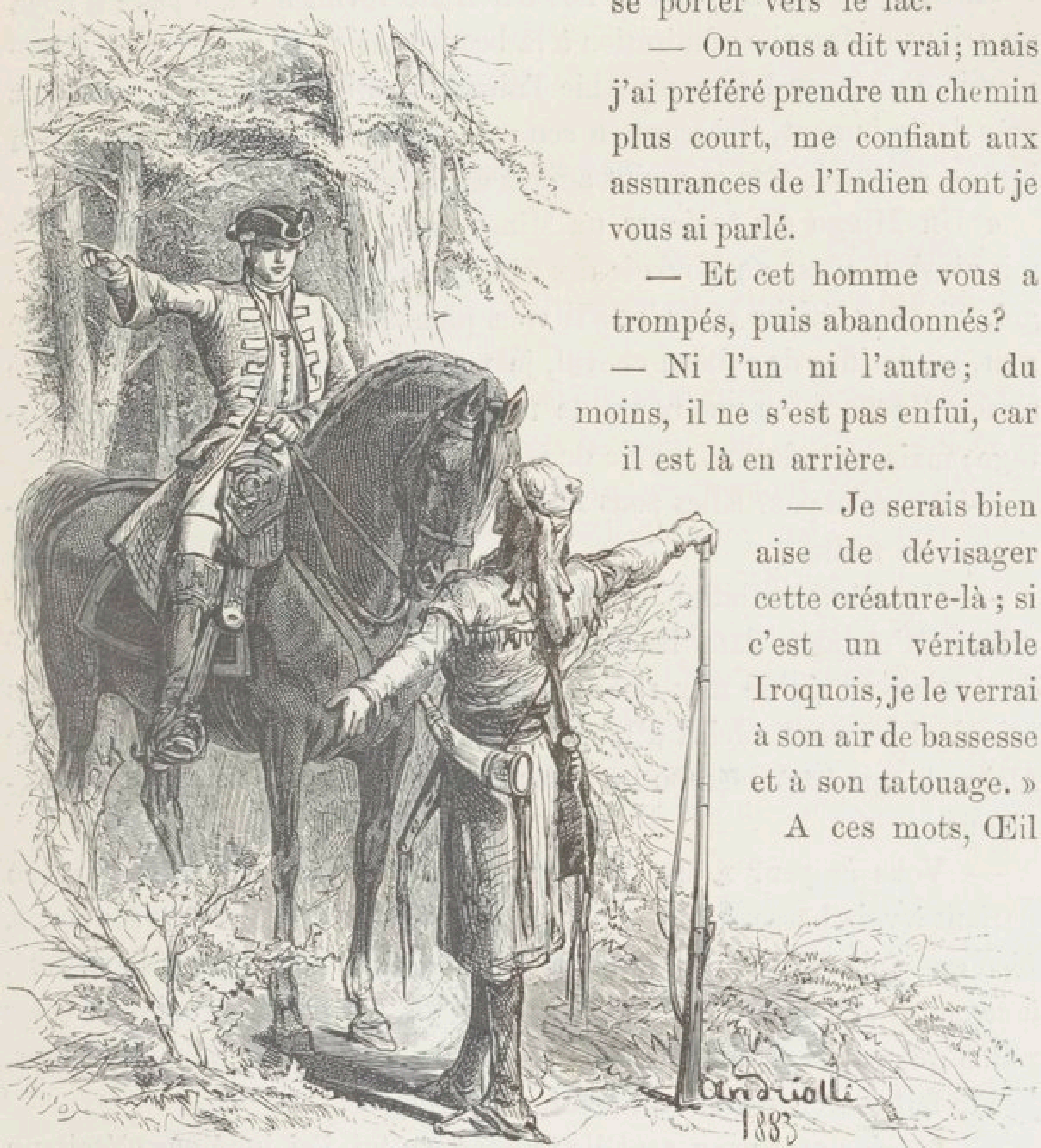
— Oui, oui, j'ai ouï dire que cette place est occupée par un jeune gentilhomme très riche, venu de l'une des provinces les plus méridionales. Il est bien jeune pour remplir un tel grade et prendre le pas sur des anciens dont la tête commence à grisonner; mais, à ce qu'on dit, il sait son métier de soldat, et c'est un galant homme.

— Quel qu'il soit, c'est lui qui vous parle en ce moment; par conséquent vous n'avez pas à craindre un ennemi. »

Le chasseur regarda un moment Heyward d'un air étonné; puis, se

découvrant la tête, il répondit d'un ton moins assuré qu'avant, mais où perçait encore quelque doute :

« J'ai appris qu'un détachement devait quitter le camp ce matin pour se porter vers le lac.



— On vous a dit vrai ; mais j'ai préféré prendre un chemin plus court, me confiant aux assurances de l'Indien dont je vous ai parlé.

— Et cet homme vous a trompés, puis abandonnés?

— Ni l'un ni l'autre ; du moins, il ne s'est pas enfui, car il est là en arrière.

— Je serais bien aise de dévisager cette créature-là ; si c'est un véritable Iroquois, je le verrai à son air de bassesse et à son tatouage. »

A ces mots, Œil de Faucon, quittant Heyward, passa derrière la jument du psalmodiste, dont le poulain profitait d'un moment de halte pour mettre à contribution la mamelle maternelle. Après avoir écarté les broussailles et s'être avancé de quelques pas, il rencontra les dames qui attendaient avec inquiétude, et non sans appréhension, le résultat de la conférence. Un peu en arrière se tenait le coureur, adossé à un arbre ; il

soutint l'examen sévère du chassseur, d'un air impassible, mais avec une physionomie si sombre et si farouche qu'elle suffisait à inspirer l'épouvante.

Satisfait de son inspection, notre homme revint sur ses pas : il paya un tribut de franche admiration à la beauté des deux voyageuses, et remercia d'un regard de sympathie l'aimable salut d'Alice ; en repassant près de la jument, il accorda à son cavalier une minute d'investigation inutile, secoua la tête et revint auprès d'Heyward.

« Un Mingo est toujours un Mingo, » dit-il, « et puisque Dieu l'a fait ainsi, il n'est au pouvoir des Mohawks ni de personne de le changer. Si nous étions seuls et s'il vous plaisait de faire aux loups, cette nuit, le sacrifice de ce beau cheval, je pourrais moi-même vous conduire au fort Édouard, en une heure de temps, et il n'en faudrait pas davantage ; mais, avec la compagnie de ces dames, c'est impossible!

— Pourquoi pas? Elles sont fatiguées, mais elles fourniront bien encore cette traite.

— Il y a impossibilité naturelle, » répliqua le chasseur d'un ton résolu. « M'engager dans les bois après la nuit tombée, dans la société de ce coureur, je ne m'y risquerais pas pour la meilleure carabine des colonies! Ils sont pleins d'Iroquois en campagne, et votre coquin de Mohawk sait trop bien où les trouver pour que sa compagnie me convienne.

— Vous croyez? » dit Heyward en se penchant sur sa selle et en parlant à voix basse. « Je n'ai pas été, je l'avoue, sans quelques soupçons, bien que j'aie fait mon possible pour les dissimuler, et que j'aie affecté, à cause de ces dames, une confiance que je n'avais pas toujours. C'est parce que je me défiais de lui que, refusant de le suivre plus longtemps, je l'ai fait marcher derrière, comme vous voyez.

— A peine mes yeux sont-ils tombés sur lui, j'ai jugé que c'était un fourbe, » reprit le chasseur, en plaçant un doigt contre son nez en signe de circonspection. « Le sacripant est adossé au tronc de l'érable à sucre que vous voyez là-bas s'élever au-dessus du fourré ; sa jambe droite est placée le long de l'arbre, et, » ajouta-t-il en frappant sur son fusil, « de l'endroit où nous sommes, je puis lui envoyer, entre la cheville et le genou, une balle qui le mettra dans l'impuissance de re-

prendre, avant un ou deux mois, ses caravanes dans la forêt. Si je retournais auprès de lui, la rusée vermine se douterait de quelque chose, et décamperait à travers les buissons comme un daim effarouché.

— Gardez-vous-en bien! Il peut être innocent, et cela me répugne. Ah! si j'avais la certitude de sa trahison...

— Bah! On ne risque jamais de se tromper en affirmant la scélératesse d'un Iroquois. »

Tout en parlant, il mit son fusil en joue par une sorte de mouvement instinctif.

« Arrêtez! » s'écria Heyward. « Je m'y oppose... Cherchons un autre moyen; et pourtant j'ai bien des raisons de croire que le drôle s'est joué de moi. »

Le chasseur, qui, sur l'ordre du major, avait déjà renoncé à son projet de mutiler le coureur, réfléchit un moment, puis il fit un geste, qui sur-le-champ amena près de lui ses deux compagnons rouges. Ils s'entretinrent pendant quelque temps avec vivacité, mais à voix basse, dans la langue delaware; et aux gestes du blanc, plusieurs fois dirigés vers l'érable dont on apercevait les hautes branches, il était facile de juger qu'il indiquait la retraite de leur ennemi. Ses compagnons ne furent pas longtemps à saisir ses intentions, et déposant leurs armes à feu, ils partirent chacun en prenant un côté différent du sentier, et s'enfoncèrent dans le taillis avec tant de précaution qu'on ne pouvait entendre le bruit de leurs pas.

« Retournez maintenant là-bas, » dit le chasseur à Heyward, « et faites causer le brigand; ces Mohicans que vous voyez vont s'emparer de sa personne, sans même toucher à sa peinture.

— Non, » dit Heyward avec fierté, « je veux le saisir moi-même.

— Eh! que pouvez-vous faire à cheval contre un Indien dans les broussailles?

— Je mettrai pied à terre.

— Lorsqu'il vous verra ôter un pied de l'étrier, croyez-vous qu'il vous donnera le loisir de dégager l'autre? Quiconque a affaire dans les bois à des indigènes doit employer leurs méthodes, s'il veut réussir. Allez donc; parlez à haute voix à ce mécréant, et faites semblant de le regarder comme l'ami le plus sincère que vous ayez au monde. »

Heyward se prépara à agir en conséquence, bien qu'il éprouvât de la répugnance pour la nature de l'expédient auquel il était obligé de recourir.

Cependant le temps pressait, et lui faisait sentir la situation critique dans laquelle son aveugle confiance avait placé le dépôt précieux confié à sa garde. Le soleil avait déjà disparu, et les bois, tout à coup privés de sa lumière, commençaient à prendre une teinte sombre, qui lui rappelait vivement l'approche de l'heure choisie habituellement par le sauvage pour exécuter ses actes barbares d'hostilité et de vengeance. Stimulé par ces pressantes alarmes, il ne répondit rien et quitta le chasseur ; celui-ci se mit à causer à haute voix avec l'étranger qui, sans cérémonie, s'était joint à la compagnie des voyageurs.

En passant près des dames, Heyward leur adressa quelques paroles d'encouragement, et fut charmé de voir que, bien que fatiguées de l'exercice de la journée, elles paraissaient croire que le présent embarras provenait seulement d'un accident fortuit. Après leur avoir donné à entendre qu'il s'occupait d'une consultation sur le chemin à suivre, il poussa son cheval, et l'arrêta à quelques pas du lieu où le coureur était encore adossé à l'arbre.

« Eh ! bien, Magua, » dit-il, en s'efforçant de prendre un air d'aisance et de franchise, « la nuit tombe, et cependant nous ne sommes pas plus près de William-Henry qu'au lever du soleil, en quittant le camp de Webb. Tu as perdu ta route, et je n'ai pas mieux réussi que toi. Heureusement, nous avons rencontré un chasseur, celui qui cause avec le chanteur là-bas ; il connaît les tours et détours de la forêt, et il promet de nous conduire dans un lieu où nous serons en sûreté jusqu'à demain. »

L'Indien fixa sur l'officier ses yeux étincelants et demanda en mauvais anglais :

« Est-il seul ?

— Seul ! » répondit en hésitant le major, pour qui l'art de dissimuler était chose nouvelle. « Oh ! il n'est certes pas seul, Magua, puisque nous sommes avec lui.

— Alors le Renard Subtil s'en ira, » reprit le coureur, en ramassant froidement une petite valise posée à ses pieds ; « et les Visages Pâles ne verront plus que des gens de leur couleur.

— Comment! s'en aller ? Qui appelles-tu le Renard Subtil?

— C'est le nom qu'ont donné à Magua ses pères canadiens, » dit le sauvage d'un air qui indiquait à quel point il était fier d'une distinction dont il ignorait probablement le sens. « Le jour et la nuit sont indifférents au Subtil quand Munro l'attend.

— Et quel compte rendra le Renard des deux filles du commandant de William-Henry? Osera-t-il dire au bouillant Écossais qu'il a laissé ses enfants sans guides, bien que Magua eût promis de leur en servir?

— La Tête Blanche a la voix forte et le bras long; mais le Renard entendra-t-il l'une ou sentira-t-il l'autre dans les bois?

— Et que diront les Mohawks? Ils lui feront des jupons et le condamneront à rester au *wigwam* (E) avec les femmes, car il ne mérite plus qu'on le traite en homme.

— Le Subtil connaît le chemin des grands lacs, et il peut y retrouver les ossements de ses pères.

— Assez, Magua, ne sommes-nous pas amis? Pourquoi échanger des paroles amères? Munro a promis au retour de récompenser tes services, et j'ai aussi une dette à acquitter envers toi. Repose tes membres fatigués; ouvre ton bissac, et mange. Nous avons quelques moments à nous; ne les perdons pas à nous disputer comme des femmes. Quand nos dames auront pris quelques rafraîchissements, nous nous remettrons en route.

— Les Visages Pâles se font les chiens de leurs femmes, » marmotta l'Indien dans sa langue maternelle, « et quand elles ont besoin de manger il faut que les guerriers posent le tomahawk pour nourrir leur paresse.

— Que dis-tu, Renard?

— Le Renard dit que c'est bien. »

L'Indien leva les yeux sur le visage ouvert du major, mais ayant rencontré son regard, il détourna promptement le sien. S'asseyant à terre, il tira de sa valise les restes de son dernier repas, et commença à manger, non toutefois sans avoir observé attentivement l'endroit où il se trouvait.

« Allons, » continua Heyward, « le Renard aura repris assez de force, et il verra assez clair pour retrouver sa route demain matin. »

Il s'arrêta, car il entendit dans les broussailles voisines le craquement d'une branche sèche et le froissement des feuilles ; se remettant aussitôt, il reprit :



« Il faudra partir avant le lever du soleil, sans quoi Montcalm pourrait se trouver sur notre passage, et nous barrer l'entrée du fort. »

Magua laissa retomber sur sa cuisse la main qu'il portait à sa bouche, et bien que ses regards fussent fixés vers la terre, il détournait la tête,

élargissait ses narines, et les oreilles même semblaient se dresser plus qu'à l'ordinaire ; on eût dit la statue de la Vigilance.

Heyward, qui ne perdait pas de vue un seul de ses mouvements, dégagea tout doucement un de ses pieds de l'étrier pendant qu'il glissait la main sous la peau d'ours qui couvrait ses pistolets d'arçon. Il était impossible de découvrir quel objet attirait surtout l'attention du coureur; ses regards, qu'on eût crus immobiles, étaient néanmoins dans une agitation continue, et ne paraissaient se fixer sur rien de particulier. Pendant que notre officier hésitait sur ce qu'il avait à faire, le Renard se leva avec des mouvements si lents et tant de circonspection qu'il ne causa pas le plus léger bruit. Heyward sentit alors que le moment d'agir était arrivé ; passant une jambe par-dessus la selle, il mit pied à terre dans la résolution de saisir son perfide compagnon, et comptant sur sa vigueur pour y réussir. Toutefois, afin de ne pas lui donner d'alarme, il conserva un air de calme et d'amitié.

« Le Renard Subtil ne mange pas ? » dit-il, en employant le surnom qui flattait le plus la vanité de l'Indien. « Son grain est trop sec et paraît mal grillé. Voyons cela... Il y aura peut-être dans mes provisions quelque chose qui excitera davantage son appétit. »

Magua, acceptant son offre, lui tendit son bissac ; il lui laissa même toucher ses mains, sans trahir la moindre émotion, ni rien changer à son attitude d'attention profonde. Mais quand il sentit les doigts d'Heyward remonter doucement le long de son bras nu, il se dégagea d'un coup brusque, et, poussant un cri perçant, plongea d'un seul bond dans le taillis en face.

L'instant d'après, on vit apparaître derrière l'érable la figure tatouée de Chingachgook qui, semblable à un spectre, s'élança à la poursuite de Magua. Sur une exclamation d'Uncas, une lueur soudaine illumina la forêt, et on entendit la détonation de la carabine du chasseur.





CHAPITRE V.

La nuit régnait ainsi ; le temps était pareil
Quand Thisbé du matin devança le réveil,
Et que, pâle et tremblante, à travers le bois sombre,
Avant le lion même, elle aperçut son ombre.

SHAKESPEARE, *le Marchand de Venise.*

La fuite soudaine du guide et les cris farouches de ceux qui le poursuivaient, plongèrent quelques instants Heyward dans une immobile stupeur. Se rappelant enfin de quelle importance il était de s'assurer du fugitif, il écarta les broussailles qui l'environnaient, et se joignit à la poursuite.

Avant d'avoir fait une centaine de pas, il rencontra les trois enfants de la forêt, revenant déjà de leur chasse infructueuse.

« Pourquoi vous déranger si vite? » s'écria-t-il. « Le coquin doit être caché derrière quelqu'un de ces arbres, et on peut encore s'en emparer. Tant qu'il sera en liberté, notre sûreté sera compromise.

— Voulez-vous mettre un nuage à la poursuite du vent? » répondit Œil de Faucon désappointé. « J'ai entendu le démon se glisser comme un serpent noir

à travers les feuilles sèches, et l'ayant entrevu un instant contre ce grand pin, je l'ai tiré au vol pour ainsi dire, et j'ai perdu mon coup!.. Cependant j'avais bien visé, et si tout autre que moi eût lâché la détente, j'aurais dit que c'est un fin tireur; on ne peut nier que j'aie de l'expérience en pareille matière, et que je doive m'y connaître. Voyez plutôt ce sumac : ses feuilles sont rouges, et tout le monde sait qu'elles n'ont pas cette couleur au mois de juillet!

— C'est du sang! Magua est blessé, mourant peut-être...

— N'en croyez rien. Il se peut que je lui aie égratigné le cuir, mais l'animal n'en détalera que plus vite. Une balle agit sur une bête qui court, quand elle l'effleure, comme un coup d'éperon sur un cheval : elle accélère ses mouvements et, au lieu de lui ôter la vie, elle lui en donne. Mais si la balle fait trou, après un bond ou deux, il est d'habitude qu'on ne saute plus, qu'on soit un cerf ou un Indien.

— Nous voici quatre bien portants contre un homme blessé, et...

— Êtes-vous las de vivre? » interrompit le chasseur. « Ce diable rouge vous attirerait sous le coup des tomahawks de ses camarades, avant que vous eussiez pris goût à la chasse. C'est même une imprudence chez un homme qui, comme moi, a si souvent dormi au bruit des cris de guerre, d'avoir fait feu pendant que des ennemis embusqués pouvaient nous entendre. Mais que voulez-vous! la tentation était forte, et bien naturelle. Allons, amis, décampons au plus vite, et de manière à dépister la ruse d'un Mingo; ou, avant demain soir, à pareille heure, nos chevelures courent risque de sécher au vent en face du camp de Montcalm. »

Cette déclaration effrayante, que le chasseur articula avec la froide assurance d'un homme qui calculait toute la portée du danger sans avoir l'intention de s'y soustraire, servit à rappeler au souvenir d'Heyward l'importance du dépôt qui lui avait été confié. Jetant les yeux autour de lui, il fit d'inutiles efforts pour percer la profondeur des ténèbres qui envahissaient la forêt; il lui sembla qu'ainsi privées de tout secours humain, ses compagnes sans défense ne tarderaient pas à tomber entre les mains de barbares qui, comme des bêtes féroces, n'attendaient que la nuit pour porter à leurs victimes des coups plus dangereux et plus sûrs. Son imagination alarmée, trompée par les lueurs du cré-

puscule, transformait en formes humaines chaque rameau qui se balançait, chaque tronc d'arbre tombé à terre ; et vingt fois il s'imagina voir les faces horribles de ses ennemis aux aguets, hors de leur retraite, et épiant tous les mouvements de la petite troupe.

Cependant les nuages légers et veloutés que le soir avait semés sur un ciel bleu commençaient à prendre une teinte rose, et le fleuve qui coulait près de là ne se distinguait plus que par la sombre bordure de ses rives boisées. Dans la perplexité où se débattait son âme en face d'un péril si menaçant, le major se tourna vers ses nouveaux amis.

« Quel parti prendre ? » demanda-t-il. « Au nom de Dieu, ne m'abandonnez pas ! Défendez les personnes que j'accompagne, et fixez vous-mêmes votre salaire. »

Ses compagnons, qui parlaient entre eux dans la langue de leur tribu, ne firent pas attention à cette apostrophe soudaine et pressante. Quoique leur conversation eût lieu à voix basse et avec beaucoup de circonspection, Heyward, en s'avançant, distingua facilement le ton animé du jeune guerrier de la parole plus rassise de son père. Il était évident qu'ils débattaient la convenance de quelques mesures qui concernaient de près la sûreté des voyageurs. Cédant à l'intérêt qu'il avait lui-même à l'objet en discussion, et impatient d'un délai qui pouvait ajouter au péril, Heyward se rapprocha du groupe qui était dans les ténèbres, dans l'intention de faire des offres plus précises de récompense. En ce moment, le blanc se retourna, avec un geste de la main comme pour indiquer qu'il cédait le point contesté, et dit en anglais dans une sorte de monologue :

« Il a raison, Uncas : ce ne serait pas agir en hommes que d'abandonner à leur sort des êtres sans défense, lors même qu'il devrait en résulter pour nous la perte de notre asile... Monsieur, » ajouta-t-il en s'adressant à l'officier, « si vous voulez sauver ces tendres fleurs de la dent des reptiles les plus cruels, vous n'avez ni temps ni résolution à perdre.

— Comment pouvez-vous douter de mes sentiments ? » répondit Heyward. « N'ai-je pas déjà offert...

— Offrez vos prières, » interrompit l'autre avec calme, « à celui qui seul peut nous accorder assez de prudence pour déjouer la malice des diables qui remplissent cette forêt ; mais laissez là vos offres d'ar-

gent; sommes-nous assurés de vivre, vous pour les tenir, moi pour en profiter? Ce qu'il est possible de faire pour protéger ces fleurs, qui, toutes charmantes qu'elles sont, n'ont pas été faites pour nos déserts, nous le ferons, les deux Mohicans et moi; et cela sans attendre d'autre récompense que celle que Dieu accorde toujours aux actions honnêtes. Mais d'abord il faut nous promettre deux choses en votre nom et au nom de vos amis; sinon, nous pourrions nous nuire à nous-mêmes sans vous être utiles.

— Lesquelles?

— L'une est de garder, quoi qu'il arrive, un silence aussi profond que cette solitude; l'autre, de ne découvrir à qui que ce soit le lieu où nous allons vous conduire.

— Je ferai mon possible pour que ces deux conditions soient remplies.

— Suivez-nous donc, car nous perdons des moments ausi précieux qu'est le sang du cœur à un daim blessé. »

Heyward put distinguer le geste impatient du chasseur à travers l'ombre croissante du soir, et il s'empressa de le suivre vers l'endroit où il avait laissé le reste de la compagnie. Quand il eut rejoint les dames qui l'attendaient avec une inquiétude grandissante, il leur fit part brièvement des conditions de leur nouveau guide et de la nécessité qu'il y avait de faire céder toute espèce de crainte à des efforts immédiats et énergiques.

Cette communication alarmante ne fut pas reçue sans beaucoup de terreur par ses compagnes; néanmoins, le ton pressant et sérieux dont il parla, joint peut-être à la nature du danger, réussit à les mettre en état de supporter cette épreuve nouvelle et inattendue. En silence et sans perdre un moment, il les aida à mettre pied à terre. Tous alors se hâtèrent de descendre jusqu'au bord de la rivière, où déjà Œil de Faucon avait réuni ses amis à l'aide de gestes expressifs plutôt que par des paroles.

« Et que ferons-nous de ces créatures muettes? » dit le chasseur, qui semblait seul chargé de la direction future de la troupe. « Leur couper la gorge et les jeter ensuite dans la rivière, ce serait encore perdre bien du temps; et les laisser ici serait avertir les Mingos qu'ils n'ont pas bien loin à aller pour trouver leurs maîtres.

— Jetez-leur la bride sur le cou, » proposa le major, « et chassez-les dans la forêt.

— Non; il vaudrait mieux donner le change à ces coquins, et leur faire croire qu'il faudra courir avec la rapidité d'un cheval s'ils veulent atteindre leur proie. Ah! ah! cela leur jettera de la poudre aux yeux. Holà! Chingachgook... Mais qu'est-ce qui remue dans la brousse?

— C'est le poulain.

— Tant pis pour le poulain : qu'il meure! » reprit le chasseur, en saisissant la crinière de l'agile animal, qui lui échappa. « Uncas, une flèche!

— Arrêtez! » s'écria le propriétaire de l'animal condamné, en élevant la voix, sans faire attention que ses compagnons ne parlaient qu'à voix basse. « Épargnez l'enfant de Miriam! c'est l'aimable rejeton d'une jument fidèle, et il est incapable de nuire à personne.

— Quand des hommes sont réduits à lutter pour conserver la vie que Dieu leur a donnée, » dit le chasseur d'un ton sévère, « ils n'épargnent pas plus leurs semblables que les bêtes des forêts. Un mot de plus, et, je vous abandonne à la merci des Maquas... Prenez une de vos flèches, Uncas, et tirez à bout portant; nous n'avons pas le temps de nous y reprendre à deux fois. »

On entendait encore sa voix sourde et grave, quand le poulain blessé à mort, se dressant sur ses jambes de derrière, s'abattit sur ses genoux. Presque aussitôt, et avec la rapidité de l'éclair, Chingachgook l'éventra d'un coup de couteau, et le poussa dans le fleuve, qui se referma sur la victime, et des bulles nombreuses annoncèrent les efforts qu'elle faisait dans son agonie pour aspirer un dernier souffle d'air.

Cet acte d'une cruauté apparente, mais rigoureusement nécessaire, fut pour les voyageurs comme un sombre avant-coureur des périls qui les attendaient, impression qui s'augmenta encore à la vue de la résolution ferme et calme des acteurs de cette scène. Les deux sœurs se serrèrent en frémissant l'une contre l'autre; Heyward, par un mouvement machinal, porta la main sur l'un des pistolets qu'il venait de passer à sa ceinture, et se plaça entre les personnes confiées à sa garde et ces ombres épaisses qui semblaient tirer devant la forêt comme un voile impénétrable.



Cora et Alice entrent dans le canot mis à découvert par Œil de Faucon.

Cependant les Indiens, sans hésiter un moment, prirent la bride des chevaux, et, malgré leur effroi et leur résistance, les forcèrent à entrer dans le lit de la rivière.

A quelque distance, ils firent un détour, et sous la protection des hauts escarpements du rivage, ils s'avancèrent en remontant le cours de l'eau. En même temps, le chasseur mit à découvert un canot d'écorce caché sous des broussailles, dont les basses branches se confondaient avec le courant, et, sans prononcer une parole, il fit signe aux dames d'y entrer. Elles obéirent à l'instant, non sans jeter plus d'un regard d'effroi derrière elles, vers ces épaisses ténèbres qui s'étendaient, comme une barrière noire, le long des rives du fleuve.

Cora et Alice furent à peine assises que le chasseur dit à Heyward de soutenir un côté de la fragile embarcation, et, se plaçant à l'autre bout, il lui fit remonter le courant, suivi de l'affligé propriétaire du poulain mort. Ils avancèrent ainsi quelque temps, dans un silence qui n'était interrompu que par le remous des eaux autour d'eux, ou par le léger bruit qu'ils faisaient en marchant d'un pas plein de précaution. Le major abandonna la direction du canot à la discrétion entière du chasseur : celui-ci s'approchait ou s'éloignait du rivage, pour éviter les écueils ou les tourbillons, avec une habileté qui montrait une parfaite connaissance de cette route peu commune. De temps à autre, il s'arrêtait; et au milieu du silence profond que le mugissement croissant de la cataracte ne servait qu'à rendre plus imposant, il prêtait une oreille attentive pour saisir le moindre son qui pourrait s'échapper de la forêt endormie. Lorsqu'il s'était assuré que tout était tranquille, et qu'à l'aide de ses sens exercés il n'avait pu découvrir aucun signe qui lui annonçât l'approche d'un ennemi, il reprenait tranquillement sa marche prudente.

A la fin, ils atteignirent un point de la rivière, où les yeux inquiets d'Heyward se fixèrent sur je ne sais quoi de noir, qu'on voyait à un endroit où l'élévation de la rive jetait sur les eaux une obscurité plus profonde. Ne sachant trop s'il devait avancer, il désigna ce lieu à l'attention de son compagnon.

« Oui, » dit le chasseur avec calme, « les Indiens ont caché les chevaux avec la sagacité de véritables indigènes. L'eau ne laisse pas de

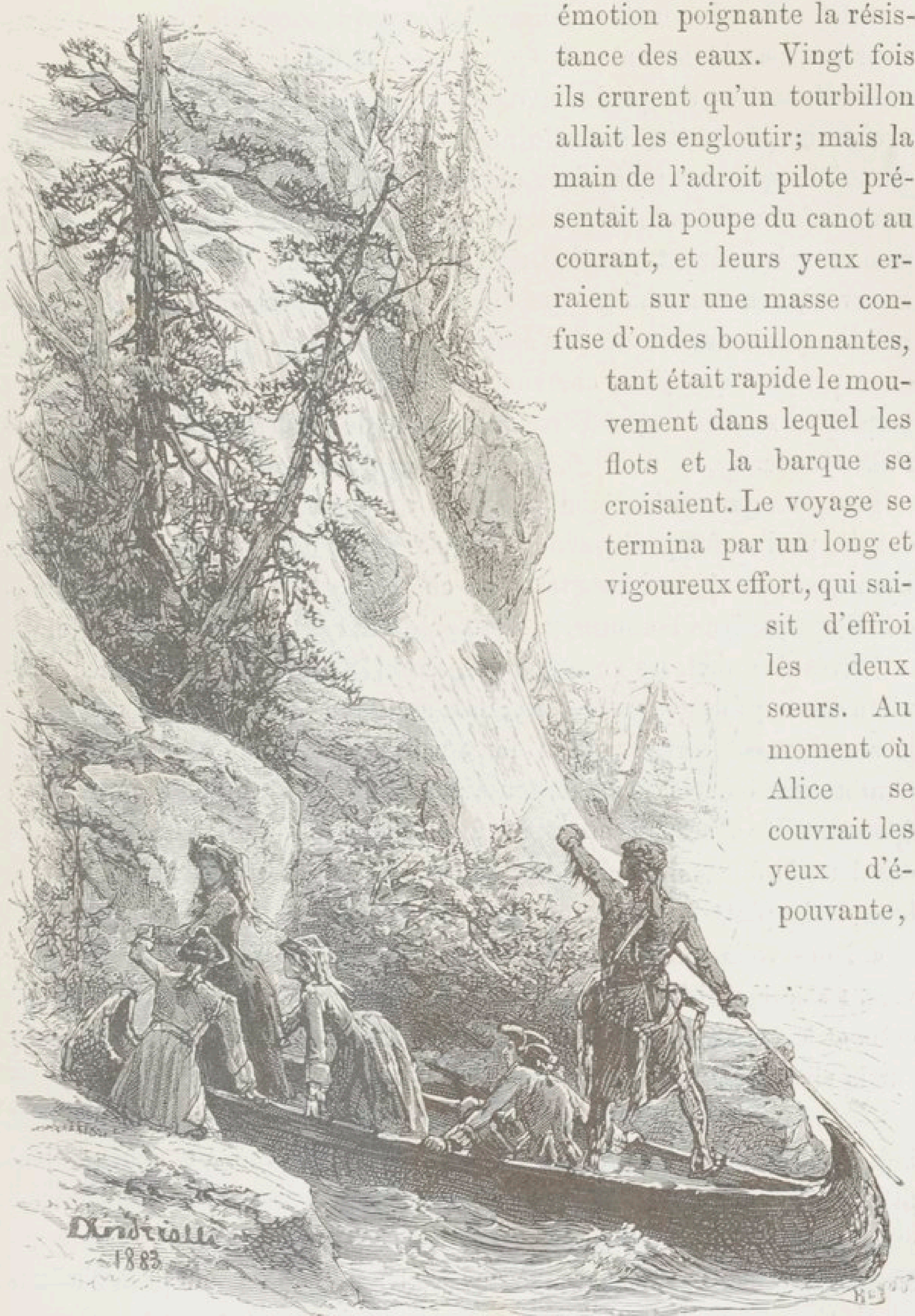
traces, et un hibou ne verrait goutte dans ce trou ténébreux. »

La troupe entière fut bientôt réunie sur ce point, et le chasseur tint avec les Mohicans une nouvelle consultation, durant laquelle ceux dont la vie était à la merci de la fidélité et de l'intelligence de ces coureurs des forêts eurent le loisir d'examiner leur situation de plus près.

La rivière était encaissée entre des rochers escarpés, dont l'un surplombait au-dessus de l'anse où le canot était arrêté. Comme tous ces rochers étaient surmontés de grands arbres, qui paraissaient chanceler sur la crête du précipice, on eût dit que la rivière coulait dans un ravin étroit et profond. Au-dessous de la masse granitique et de ces arbres difformes qui tranchaient en lignes noires sur le fond du ciel étoilé, tout était obscurité et ténèbres. Derrière eux, la vue était arrêtée par un coude que faisait la rivière, et l'on n'avait sous les yeux qu'une ligne de bois sombres; mais en face, et à une distance plus grande qu'on ne l'aurait cru, l'eau semblait tomber du ciel dans de vastes cavernes, d'où s'échappaient les sons lugubres dont l'air du soir avait été chargé. C'était une retraite choisie, pour ainsi dire, à plaisir pour un amant de la solitude, et je ne sais quel sentiment de bien-être se glissa dans l'âme des deux sœurs, lorsqu'elles promenèrent leurs regards sur ce site romantique et sauvage. Un mouvement général parmi leurs guides les arracha à la contemplation des charmes que la nuit prêtait au paysage, pour les rappeler au sentiment de leur situation.

On avait attaché les chevaux à des arbustes épars qui croissaient dans les fentes des rochers; c'est là qu'on les laissa, les pieds dans l'eau, pour passer la nuit. Œil de Faucon fit placer le major et ses compagnons de voyage à l'un des bouts du canot, et se tint lui-même à l'autre, aussi droit et ferme que s'il eût été sur une embarcation faite de matériaux plus solides. Les Indiens retournèrent avec précaution à l'endroit qu'ils avaient quitté ; alors le chasseur, appuyant une perche contre un rocher, d'un coup vigoureux poussa la barque au milieu même du fleuve impétueux.

Pendant quelques minutes, la lutte entre le canot et le courant fut pénible et douteuse. N'osant à peine respirer, de peur d'exposer leur fragile soutien à la furie du fleuve, les passagers suivaient avec une



émotion poignante la résistance des eaux. Vingt fois ils crurent qu'un tourbillon allait les engloutir; mais la main de l'adroit pilote présentait la poupe du canot au courant, et leurs yeux erraient sur une masse confuse d'ondes bouillonnantes, tant était rapide le mouvement dans lequel les flots et la barque se croisaient. Le voyage se termina par un long et vigoureux effort, qui saisit d'effroi les deux sœurs. Au moment où Alice se couvrait les yeux d'épouvante, convaincue qu'ils allaient être submergés dans la cataracte, le canot s'arrêta près de la plate-forme d'un rocher qui était au niveau de l'eau.

« Où sommes-nous? » demanda Heyward, lorsqu'il vit que le chasseur avait cessé de ramer. « Qu'avons-nous à faire?

— Vous êtes au pied du Glenn, » répondit l'autre à haute voix, ne craignant plus d'être entendu au milieu du fracas de la cataracte. « Il faut débarquer au plus vite, autrement le canot pourrait chavirer et vous redescendriez le chemin avec plus de rapidité. Il est difficile de remonter le courant quand la rivière est un peu haute, et dans un pareil hourvari, c'est une charge que cinq personnes pour une méchante barque composée de gomme et d'écorce de bouleau. Montez tous sur le rocher pendant que j'irai chercher les Mohicans et la venaison. Autant vaudrait courir le risque d'être scalpé que de mourir de faim au sein de l'abondance. »

Les passagers exécutèrent cet ordre avec empressement. Dès que le dernier pied se fut posé sur le rocher, le canot dévala comme une flèche. Un instant on vit la haute taille du chasseur glisser sur les ondes; puis elle disparut dans l'ombre impénétrable qui couvrait le lit du fleuve.

Privés de guide, les voyageurs restèrent d'abord dans l'igorance complète de ce qu'ils avaient à faire; ils n'osaient même bouger de place sur le roc crevassé, de peur qu'un faux pas ne les précipitât dans une des nombreuses cavités qui les entouraient, et où l'eau s'engouffrait avec un épouvantable fracas. Bientôt ils furent tirés d'inquiétude : avec l'aide des deux Mohicans, le chasseur ramena le canot, qu'il laissa flotter le long de la plate-forme.

« Nous voilà maintenant dans un fort, avec une garnison et des vivres, » s'écria gaiement Heyward « et nous pouvons tenir tête à Montcalm et à ses alliés. Eh bien! ma vigilante sentinelle, pouvez-vous voir sur la rive quelqu'un de ces gens que vous appelez Iroquois?

— Je les appelle Iroquois, » répondit Œil de Faucon, « parce que tout indigène qui parle une langue étrangère est pour moi un ennemi, lors même qu'il prétendrait servir le roi. Si Webb veut des Indiens fidèles et honnêtes, qu'il appelle les tribus des Delawares, et qu'il renvoie ses Mohawks et ses Oneidas, gens fourbes et avides, avec leurs Six Nations de sacripants; qu'il les laisse aux Français, à qui ils appartiennent de droit!

— Nous changerions alors des amis belliqueux contre des alliés

inutiles. On m'a dit que les Delawares ont déposé la hache et se laissent traiter de femmes.

— C'est vrai, et honte soit aux Hollandais et aux Iroquois qui par leurs diableries les ont amenés à conclure un pareil traité! Mais je les ai connus pendant vingt ans, et j'appellerai menteur quiconque dira que du sang de lâche coule dans les veines d'un Delaware. Vous avez chassé leurs tribus des bords de la mer, et sur la foi de leurs ennemis vous croyez pouvoir dormir en paix. Non, non! pour moi, tout Indien qui parle une langue étrangère est un Iroquois, que le siège de sa tribu soit York ou le Canada! »

Heyward, s'apercevant que l'attachement opiniâtre d'Œil de Faucon à la cause de ses amis les Delawares et les Mohicans, — car c'étaient des branches de la même nation, — menaçait de prolonger une discussion inutile, changea adroitement le sujet de la conversation.

« En dépit de tous les traités du monde, » reprit-il, « je suis convaincu que vos deux compagnons sont des guerriers prudents et braves. Ont-ils quelque soupçon de nos ennemis?

— Un Indien est un homme qu'il faut sentir à la piste avant de le voir à l'œil nu, » répondit le chasseur, qui monta au sommet du rocher et jeta nonchalamment le daim à ses pieds. « C'est à d'autres signes qu'à ceux qui frappent la vue que je m'en rapporte quand je suis la trace des Mingos.

— Vos oreilles vous disent-elles qu'ils aient découvert notre retraite?

— J'en serais bien fâché, quoique l'endroit soit favorable à des gens de cœur pour y faire une chaude résistance. J'avouerai pourtant que les chevaux ont frissonné tout à l'heure quand j'ai passé près d'eux, comme s'ils eussent senti les loups, et le loup est un animal accoutumé à rôder autour des embûches des Indiens, attiré par les débris du gibier qu'ils ont tué.

— Vous oubliez le daim qui est à vos pieds ; ou plutôt n'est-ce pas au poulain mort que nous devons leur visite?

— Pauvre Miriam! » murmura le chanteur. « Ton enfant était prédestiné à devenir la proie des loups dévorants. »

Alors élevant la voix, au milieu du fracas éternel des eaux, il chanta ces vers :

Les premiers nés, troupe innocente,
Tombèrent sous ses coups vengeurs;
Pharaon et ses serviteurs
Éprouvèrent sa main pressante!

« La mort de son poulain lui pèse sur le cœur, » dit Œil de Faucon. « Mais c'est bon signe de voir un homme attaché à ses serviteurs muets : il a une religion consolante en croyant qu'il n'arrive que ce qui devait arriver; et, de cette façon-là, il ne tardera point à reconnaître à quel point il est raisonnable de sacrifier une créature à quatre pattes au salut de plusieurs êtres humains... Quant aux loups, il est possible que vous soyez dans le vrai, » continua-t-il en faisant allusion à la dernière observation d'Heyward. « C'est un motif de plus pour dépecer notre gibier, et en jeter la carcasse dans la rivière, sans quoi nous aurions une troupe d'affamés hurlant le long des rochers, et nous reprochant en quelque sorte chaque bouchée que nous avalerions. D'autre part, si la langue delaware est inconnue aux Iroquois, les rusés mâtins ont assez de malice pour comprendre ce qui fait hurler un loup. »

Tout en causant, le chasseur blanc s'occupait de divers préparatifs nécessaires; puis il s'éloigna en silence du groupe des voyageurs, accompagné des Mohicans, qui avaient l'air de saisir ses intentions avec une promptitude instinctive. On les vit disparaître successivement tous trois devant la surface noire d'un roc perpendiculaire, qui s'élevait à quelques pieds au-dessus de la surface de l'eau.





CHAPITRE VI.

> Ces cantiques, jadis si doux à Sion, il en fit un choix judicieux, et d'un air solennel : « Adorons le Seigneur, » dit-il.
>
> BURNS.



HEYWARD et ses compagnes virent s'opérer cette marche mystérieuse avec une inquiétude secrète. Bien que la conduite du chasseur blanc eût été jusque-là irréprochable, son équipement grossier, sa parole brusque, ses antipathies énergiques, le choix de ses compagnons silencieux, tout cela était bien capable de jeter la défiance dans des esprits qu'avait naguère troublés la trahison d'un Indien.

L'étranger seul semblait indifférent à tout ce qui se passait. Affaissé sur une saillie de rocher, il ne donnait de signes de vie que par les gros soupirs que lui arrachaient à chaque instant les luttes intérieures de son esprit.

On entendit bientôt des voix étouffées ; on eût dit des gens qui s'appelaient l'un l'autre dans les entrailles de la terre, quand tout à coup une lumière apparut aux

yeux des voyageurs, et leur dévoila le grand secret de ce rivage.

A l'extrémité d'une caverne étroite et profonde, dont la longueur paraissait augmenter par les reflets de la lumière qui l'éclairait, était assis le chasseur, tenant en main une branche de pin allumée. La lueur vive de la flamme, tombant en plein sur sa physionomie rude et basanée et sur son bizarre accoutrement, prêtait un air d'étrangeté romanesque à la personne d'un individu qui, vu à la lumière du jour, frappait déjà les regards par son attirail, sa constitution de fer, et le singulier mélange de sagacité, de vigilance et d'extrême simplicité qui se peignaient tour à tour sur son visage.

A quelque distance de lui se tenait Uncas, que sa proximité permettait de distinguer à loisir. Les voyageurs considérèrent avec intérêt la taille droite et flexible du jeune Mohican, ainsi que la grâce de son attitude et la liberté de ses mouvements. Il avait le corps couvert plus qu'à l'ordinaire par une blouse de chasse verte et à franges, comme celle du blanc. On voyait briller ses yeux noirs et intrépides, au regard terrible et calme à la fois. Sa figure mâle et d'un galbe harmonieux offrait la teinte rouge de sa nation dans toute sa pureté; son front était élevé, et sa tête, fièrement portée, n'avait d'autre chevelure que l'héroïque touffe réservée au scalpel.

C'était la première fois que Duncan Heyward et ses compagnes avaient l'occasion d'observer en détail les traits de leur guide indien, et ils se sentirent soulagés d'un doute pénible à la vue du jeune guerrier, dont les traits ouverts respiraient un noble orgueil et une sauvage résolution. Tout plongé qu'il était dans les ténèbres de l'ignorance, un tel être gratifié par la nature de dons magnifiques ne semblait pas capable de tramer une trahison. L'ingénue Alice contemplait sa mine libre et fière comme elle eût regardé quelque chef-d'œuvre du ciseau grec qu'un miracle eût appelé à la vie; et, de son côté, le major, accoutumé pourtant à la perfection plastique, qui n'est pas rare chez les Indiens vivant en dehors de la corruption des civilisés, exprimait ouvertement l'admiration que lui inspirait ce magnifique modèle des plus belles proportions de l'homme.

« Je dormirais en paix, » dit Alice, « sous la protection d'un gardien qui paraît d'une nature si brave et si généreuse. Oh! certes, Duncan,

ces tueries barbares, ces épouvantables tortures dont on parle tant et dont j'ai lu tant de fois le récit, ne doivent jamais avoir lieu en présence d'hommes semblables.

— C'est certainement un rare et brillant exemple des qualités naturelles où excelle cette race, » répondit l'officier. « Oui, Alice, je pense comme vous qu'un tel front et de tels yeux sont faits plutôt pour intimider l'ennemi que pour tendre des pièges ; mais ne nous faisons pas illusion en attendant des indigènes d'autres vertus que celles qui sont à leur portée. Les peuples chrétiens offrent rarement l'exemple de grandes qualités ; pourquoi en serait-il autrement chez les païens, et j'admets cependant, à la gloire de la nature humaine, que cela n'est pas impossible ? Espérons donc que ce Mohican ne trompera pas notre attente, et qu'il se montrera, comme il en a l'air, ami loyal et brave.

— Voilà comme il faut parler, major Heyward, » dit Cora. « En regardant cet enfant de la nature, qui pourrait songer à la couleur de sa peau ? »

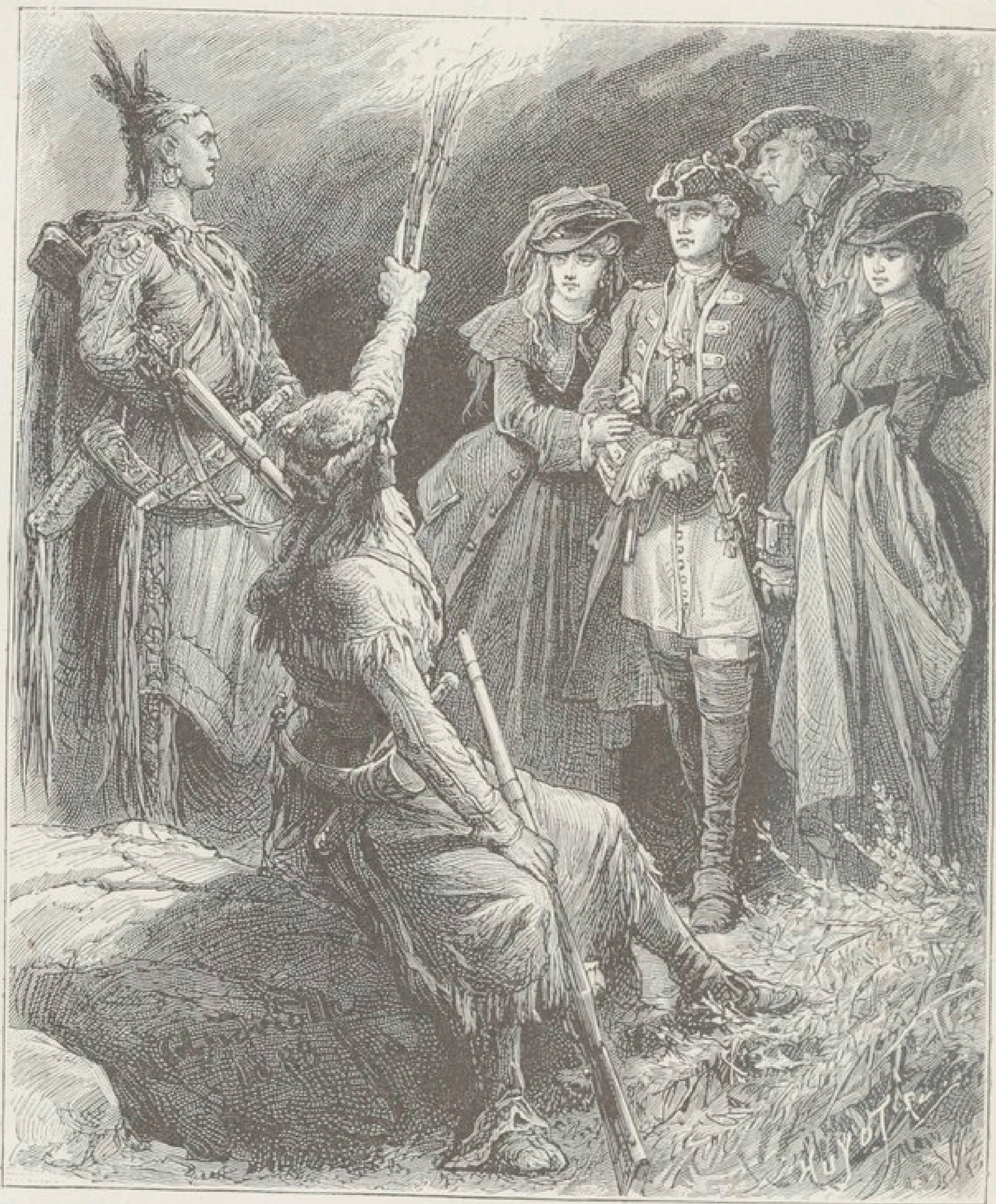
Une courte pause où se montrait quelque embarras suivit cette remarque caractéristique ; le silence fut interrompu par la voix d'Œil de Faucon, qui criait aux voyageurs de venir le rejoindre.

« Ce feu commence à donner une clarté trop vive, » poursuivit-il quand ils furent entrés dans la caverne ; « il pourrait attirer les Mingos sur nos traces. Uncas, baissez la couverture, afin que les coquins n'y voient que du noir... Ce n'est pas là un souper digne d'un major du Royal-Américain, mais j'ai connu des détachements de ce corps qui se trouvaient contents de manger leur gibier crû, et sans assaisonnement encore. Quant au sel, il ne manque pas ici, et en un clin d'œil nous allons faire une grillade... Il y a là des rameaux de sassafras sur lesquels ces dames peuvent s'asseoir : ce sont des sièges moins brillants que leurs chaises d'acajou, mais ils fleurent une odeur plus douce que tous les bois étrangers, n'importe d'où ils viennent... Allons, mon ami, ne regrettez plus votre poulain ; c'était une innocente créature et qui n'avait guère peiné en ce monde ; sa mort lui épargnera bien des douleurs de reins et de jambes ! »

Uncas fit ce qu'on lui avait ordonné ; et quand Œil de Faucon eut

cessé de parler, le mugissement de la cataracte arriva aux oreilles comme le roulement lointain du tonnerre.

« Sommes-nous au moins en sûreté dans cette caverne? » demanda



Heyward. « N'y a-t-il pas de danger d'être surpris? Un seul homme armé, embusqué à l'entrée, nous tiendrait tous en échec. »

Une longue figure, semblable à un spectre, se dressa dans l'ombre derrière le chasseur, et saisissant un tison enflammé en éclaira le fond

de leur lieu de refuge. Alice poussa un faible cri, et Cora même se leva en voyant cet effrayant personnage se mouvoir à la clarté de la torche. Un seul mot d'Heyward suffit à les calmer : c'était leur ami, Chingachgook. Soulevant une autre couverture, l'Indien leur montra que la caverne avait deux issues ; puis, sans quitter le tison, il se glissa à travers une crevasse étroite et profonde, coupée à angle droit avec le réduit où ils étaient, mais à ciel ouvert et aboutissant à une grotte en tout pareille à la première.

Œil de Faucon se prit à rire.

« De vieux renards comme Chingachgook et moi, » dit-il, « ne se laissent pas prendre dans un terrier qui n'a qu'une issue. Eh bien, êtes-vous rassurés? La place vous paraît-elle bonne? Le rocher est de pierre calcaire, qui est molle, comme tout le monde le sait ; çà sert d'oreiller, et pas trop désagréable, quand on n'a à son service ni brousse ni bois de sapin. Autrefois, la cataracte tombait à quelques pas d'ici, et elle formait, je vous jure, une nappe d'eau aussi belle et régulière qu'on puisse en voir le long de l'Hudson. Mais le temps fait grand tort aux belles choses, comme ces jolies dames ont encore à l'apprendre ; les lieux sont bien changés! Les rocs sont pleins de crevasses ; la pierre est plus molle en certains endroits qu'en d'autres, et l'eau s'y est creusé des réduits profonds, jusqu'à ce qu'enfin elle a reculé d'une centaine de pieds, brisant par ci, rongeant par là, et maintenant les deux chutes n'ont plus ni forme ni figure.

— De quel côté sommes-nous? » demanda le major.

« Ma foi, nous sommes près du lieu où la Providence avait d'abord placé la cataracte, mais où il paraît qu'elle a refusé de rester. A droite et à gauche, les eaux, ayant trouvé la roche plus tendre, ont laissé à sec le milieu de la rivière, en commençant par pratiquer les deux petits trous qui nous servent de retraite.

— Alors nous sommes dans une île?

— Oui, nous avons une chute de chaque côté, et la rivière par devant et par derrière. S'il faisait jour, il vaudrait la peine de gravir le sommet du rocher, pour se convaincre de la perversité de l'eau. Figurez-vous qu'elle procède sans règle aucune : tantôt elle saute, tantôt elle dégringole ; elle jaillit ou se laisse tomber, là elle est blanche comme la neige,

ici verte comme du gazon ; en certains endroits, elle s'enfonce et court en grondant et en ébranlant la terre ; en d'autres, elle a le murmure d'un ruisseau, ou bien elle forme des gouffres et des tourbillons dans le vieux roc, comme s'il n'était pas plus dur que l'argile. La rivière semble n'avoir pas de plan arrêté. D'abord elle coule paisiblement comme si sa seule intention était d'obéir aux ordres qu'elle a reçus ; puis elle tourne à angle droit et fait face au rivage ; il y a même des moments où elle jette un regard en arrière, ayant l'air de regretter le désert avant de se fondre dans l'eau salée. Oui, ma belle dame, ce tissu aussi fin qu'une toile d'araignée, que vous portez au cou, est plus grossier qu'un filet de pêche, comparé à certaines places que je puis vous montrer, où la rivière fabrique mille dessins délicats, comme si, une fois affranchie du joug, elle se plaisait à essayer de tout. En somme, à quoi cela vient-il aboutir? Après avoir laissé quelque temps l'eau agir à sa guise comme un enfant têtu, la main qui l'a créée la réunit tout entière, et à quelques lieues en aval on peut la voir s'avancer d'un cours tranquille vers la mer, selon l'ordre qui avait été établi depuis l'origine du monde. »

Cette description sans art de la grotte du Glenn fit comprendre aux voyageurs qu'ils se trouvaient en lieu de sûreté ; quant à ses beautés sauvages, ils les contemplèrent d'un œil moins favorable qu'Œil de Faucon. Leur situation, il est vrai, ne permettait guère de goûter les charmes de la nature, et comme le chasseur, tout en causant, n'avait pas jugé nécessaire d'interrompre ses préparatifs culinaires, si ce n'est pour montrer, du bout d'une fourchette cassée, quelque particularité du fleuve rebelle, ils souffrirent qu'on appelât leur attention sur la question essentielle, quoique plus vulgaire, de leur souper.

Le repas, auquel ne nuisit pas l'addition des friandises qu'Heyward avait eu la précaution d'emporter avant qu'on se séparât des chevaux, venait on ne peut plus à propos pour la compagnie excédée de fatigue. Uncas se chargea de pourvoir aux besoins des dames, et remplit ses fonctions d'écuyer servant avec un mélange de grâce timide et de dignité qui amusa beaucoup le major ; il savait, en effet, que c'était une innovation complète aux mœurs des Indiens, qui interdisent aux guerriers toute occupation domestique, et surtout à l'égard de leurs femmes. Toutefois,

comme les lois de l'hospitalité sont sacrées parmi eux, cette légère dérogation à la gravité masculine ne donna lieu à aucun commentaire.

S'il se fût trouvé dans la compagnie quelqu'un qui eût eu l'esprit assez libre pour jouer le rôle d'observateur, il aurait pu voir que le jeune chef ne mettait pas dans la répartition de ses services une impartialité complète. Sans doute il présentait à Alice, avec une dose suffisante de politesse, la calebasse d'eau douce et l'assiette à venaison proprement taillée dans le cœur d'un gommier ; mais il fallait le voir auprès de sa sœur, et, comme son œil noir s'arrêtait sur le teint brillant, les traits expressifs de Cora, avec une douceur qui en tempérait les éclairs de fierté ! Une ou deux fois il fut obligé de parler pour appeler l'attention de celle qu'il servait, et il le fit en un mauvais anglais, mais suffisamment intelligible, et que sa voix grave et gutturale savait rendre si doux et si musical, que les deux dames ne pouvaient s'empêcher de le regarder avec étonnement et admiration.

Au cours de ces civilités, on échangea quelques mots qui établirent entre les parties les apparences d'un commerce amical.

Cependant, la gravité de Chingachgook ne se laissa point entamer. Il s'était rapproché du feu ; aussi ses hôtes, dont les regards inquiets se tournaient souvent vers lui, avaient toute commodité pour étudier l'expression naturelle de ses traits, sous l'épouvantail artificiel du tatouage. Ils trouvèrent entre le père et le fils beaucoup de ressemblance, sauf la différence que devaient y apporter l'âge et les fatigues. La fierté habituelle de sa physionomie avait fait place à ce calme indolent qui distingue un guerrier indien, quand les grands intérêts de son existence ne réclament pas l'emploi de ses facultés. Toutefois il était aisé de voir, aux éclairs qui sillonnaient de temps en temps son visage cuivré, qu'il ne fallait que soulever ses passions pour donner une expression terrible à la physionomie arbitraire qu'il avait adoptée afin d'intimider ses ennemis.

D'autre part, l'œil vif et mobile du chasseur était rarement en repos ; il mangeait et buvait avec un appétit qu'aucune appréhension ne pouvait troubler, mais sa vigilance ne l'abandonnait jamais. Vingt fois, pendant que la calebasse et le morceau de venaison étaient suspendus à ses lèvres, il détourna la tête comme s'il eût prêté l'oreille à

quelques bruits suspects et lointains; geste qui ne manquait pas de rappeler ses hôtes, occupés de la nouveauté de leur demeure, au souvenir des raisons alarmantes qui les y avaient amenés. Comme ces pauses fréquentes n'étaient suivies d'aucune observation, le malaise momentané qu'elles causaient se dissipait promptement.

Sur la fin du repas, Œil de Faucon tira de dessous un lit de fougère un petit baril, et adressant la parole à l'étranger qui, assis à son côté, faisait grand honneur à sa cuisine :

« Allons, l'ami, » dit-il, « goûtez-moi cette bière de sapinette : elle vous ôtera toute envie de songer au poulain et vous mettra la gaieté au cœur. Je bois au progrès de notre amitié, et j'espère qu'un nabot de cheval ne sèmera pas la rancune entre nous. Comment vous nommez-vous?

— La Gamme, David la Gamme, » répondit le maître de chant, en essuyant machinalement sa bouche avant de noyer ses chagrins dans une copieuse lampée du breuvage que lui offrait le chasseur.

Après avoir ingurgité un coup d'une longueur qui annonçait toute son admiration pour la bière de sa fabrique, l'autre reprit haleine et répondit :

« La Gamme? Un fameux nom, et qui vous a été transmis, j'en suis sûr, par une ribambelle d'honnêtes parents. Je suis admirateur des noms, quoique sous ce rapport les chrétiens le cèdent de beaucoup aux sauvages. Le plus grand lâche que j'aie jamais connu s'appelait Lion; et pour fâcher sa femme, nommée Patience, il fallait moins de temps qu'à un daim pour franchir un fossé. Chez l'Indien, c'est une affaire de conscience; en général, il est ce qu'indique son nom. Par exemple, Chingachgook, qui signifie Grand Serpent, n'est en réalité un serpent ni gros ni petit; mais il connaît les détours et les replis de la nature humaine; il est silencieux et frappe ses ennemis au moment où ils s'y attendent le moins... Et quel est votre métier?

— Je suis maître indigne en l'art de psalmodier.

— Hein?

— J'apprends à chanter aux conscrits de la levée du Connecticut.

— Vous pourriez vous occuper plus utilement. Les jeunes vauriens rient et chantent déjà trop dans les bois, où ils ne devraient pas plus

souffler qu'un renard dans son terrier. Savez-vous nettoyer un fusil, ou manier une carabine?

— Dieu soit loué! je n'ai jamais eu occasion de faire usage de ces engins destructeurs.

— Vous tenez peut-être le compas? et vous tracez sur le papier le cours des eaux et la position des montagnes du désert, afin que



ceux qui le traversent puissent tout reconnaître à l'aide des noms?

— Non, ce n'est pas là mon affaire.

— Avec une paire de jambes comme les vôtres, on peut raccourcir une longue route ; vous êtes chargé, j'imagine, de porter quelquefois des nouvelles au général?

— Jamais. Ma vocation spéciale est d'enseigner la musique sacrée.

— Drôle de métier ! » marmotta Œil de Faucon, avec un rire silencieux. « Passer sa vie, comme l'oiseau moqueur, à imiter tous les sons

hauts et bas qui sortent du gosier de l'homme! Fort bien, mon ami; c'est sans doute le talent que vous avez reçu en partage, et il est aussi respectable que celui de bon tireur, ou quelque autre inclination préférable. Voyons, donnez-nous un échantillon de votre savoir-faire; ce sera une manière amicale de terminer la soirée; car il est temps que ces dames aillent réparer leurs forces pour la traite de demain, qui sera longue et pénible; et il faudra partir de grand matin, avant que les Maquas soient en l'air.

— J'y consens très volontiers, » répondit David, qui ajusta aussitôt ses besicles en fer sur son nez et tira de sa poche son cher petit volume, qu'il présenta à Alice. « Que saurait-il y avoir de plus convenable et consolant que d'offrir à Dieu notre prière du soir, après une journée si pleine de dangers? »

Alice sourit, et, jetant les yeux sur Duncan, elle rougit et hésita.

« Ne vous gênez pas, » lui dit-il tout bas. « La demande du brave homme mérite d'être encouragée en un pareil moment. »

Forte de son assentiment, Alice s'abandonna à ses inclinations pieuses et à son goût pour la musique. Le livre fut ouvert à un hymne qui s'accordait assez bien avec leur situation, et où le traducteur, n'étant plus tourmenté par l'ambition de surpasser le roi d'Israël, avait trouvé quelques inspirations vraies et touchantes. Cora manifesta le désir d'accompagner sa sœur, et le cantique sacré commença après que le méthodique David eut préludé pour donner le ton avec son instrument, préliminaire indispensable en ces sortes d'occasions.

L'air était lent et solennel. Tantôt il s'élevait aussi haut que pouvait monter la voix richement timbrée des jeunes filles qui, pénétrées d'un pieux enthousiasme, se tenaient penchées sur le petit livre; tantôt il baissait au point que le grondement des eaux semblait former l'accompagnement obligé de la mélodie. Le goût naturel et l'oreille juste de David dirigeaient et modifiaient le chant de manière à l'adapter à l'étroite caverne, dont chaque fente et chaque crevasse répercutaient les notes brillantes de leur voix flexible.

Les Indiens, immobiles et les yeux fixés sur le rocher, prêtaient l'oreille avec une attention qui leur donnait l'air de véritables statues. Quant au chasseur, il écouta d'abord, le menton appuyé sur la main,

avec l'expression d'une froide indifférence. Peu à peu ses traits rigides se relâchèrent, jusqu'à ce qu'enfin, à mesure que les strophes se succédaient, il sentit sa nature de fer vaincue : la mémoire le reporta aux jours de son enfance, alors que ses oreilles avaient été habituées, dans les établissements de la colonie, à entendre, par des voix plus rudes, de semblables chœurs d'actions de grâce. Ses paupières devinrent humides, et avant que l'hymne fût terminé, de grosses larmes jaillirent d'une source qui semblait tarie depuis longtemps, et sillonnèrent des joues plus accoutumées aux eaux battantes des orages qu'à ces témoignages de faiblesse.

Les chanteurs appuyaient sur un de ces accords bas et mourants qui laissent à un auditoire tant de charme et de regret, lorsqu'un cri, qui semblait n'avoir rien d'humain ni de terrestre, s'éleva dans les airs, et pénétra non seulement dans les entrailles de la caverne, mais jusqu'au fond du cœur de tous ceux qui y étaient réunis. Il fut suivi d'un silence profond, comme si cette clameur horrible et extraordinaire eût suspendu le cours orageux du fleuve.

« Ah! mon Dieu! » gémit Alice, après quelques instants d'anxiété terrible.

« Qu'est-ce que cela? » demanda Heyward à haute voix.

On ne lui répondit pas. Œil de Faucon et les Indiens avaient le cou tendu, comme s'ils allaient ouïr se répéter le même bruit, et on lisait sur leurs visages l'étonnement dont ils étaient frappés. Enfin, ils s'entretinrent ensemble avec vivacité dans la langue delaware ; puis Uncas quitta la caverne par l'issue la plus cachée.

Quand il fut parti, le chasseur dit en anglais :

« Quel est ce bruit, personne ici n'en sait rien ; et pourtant deux d'entre nous battent les forêts depuis plus de trente ans. J'aurais juré qu'il n'y avait pas un cri d'Indien ou de bête sauvage que je n'eusse entendu ; mais ceci me prouve que je n'étais qu'un mortel rempli de présomption et de vanité.

— Ne serait-ce pas, » dit Cora, en ajustant son voile avec un calme que sa sœur était loin de partager, « le cri que poussent les guerriers lorsqu'ils veulent effrayer leurs ennemis?

— Non, non, » reprit le chasseur ; « c'était un hurlement sinistre,

affreux, quelque chose de surnaturel. Quand on a une fois entendu le cri de guerre, on ne peut plus le confondre avec un autre... Eh bien, Uncas, » poursuivit-il en voyant le jeune Indien de retour, « qu'y a-t-il ? que voyez-vous? Notre lumière perce-t-elle à travers les couvertures? »

La réponse fut courte, et elle parut décisive.

« Du dehors on ne voit rien, » continua Œil de Faucon, en secouant la tête d'un air mécontent, « et notre retraite est plongée encore dans les ténèbres. Passez dans l'autre caverne, vous qui avez besoin de repos, et allez dormir. Il faut, je le répète, que nous soyons sur pied bien avant le lever du soleil, afin d'arriver au fort Édouard, pendant que les Mingos feront la grasse matinée. »

Cora se leva, et donna l'exemple avec une promptitude qui fit comprendre à la tremblante Alice la nécessité d'obéir ; avant de sortir néanmoins, elle pria tout bas le major de les accompagner Uncas releva la couverture pour leur donner passage ; et, au moment où les deux sœurs se retournèrent pour le remercier de cette attention, elles aperçurent le chasseur assis devant les restes du foyer le front entre ses mains, et dans une attitude qui témoignait assez quel souci lui causait le bruit inexplicable qui était venu interrompre leurs dévotions du soir.

Heyward prit un tison enflammé, qui éclaira de sombres lueurs l'étroite enceinte de leur nouvel asile. Ayant placé ce fanal dans un endroit convenable, il rejoignit les dames, qui se trouvaient alors seules avec lui pour la première fois depuis qu'elles avaient quitté les remparts amis du fort Édouard.

« Ne nous quittez pas, Duncan ! » dit Alice « Comment pourrait-on dormir dans un lieu pareil avec cet horrible cri qui résonne toujours à nos oreilles?

— Examinons d'abord si vous êtes en sûreté dans votre forteresse, » répondit le jeune homme, » et puis nous parlerons du reste. »

Au fond de cette seconde grotte, il trouva une issue, dissimulée, comme les autres, par des couvertures. On respirait au dehors l'air frais et vivifiant de la cataracte. Un bras de la rivière occupait un ravin profond et resserré, que le courant avait creusé dans le roc droit aux pieds du major et qui formait, autant qu'il en put juger, une protection

efficace ; un peu plus loin, au milieu de tourbillons d'écume, l'eau se précipitait avec furie.

« La nature a établi de ce côté une barrière infranchissable, » dit-il en montrant aux sœurs, avant de laisser retomber la couverture, le versant taillé à pic qui flanquait le courant tumultueux ; « et comme en avant vous êtes gardées par des hommes sûrs et intrépides, je ne vois pas pourquoi vous ne suivriez pas le conseil de l'honnête chasseur. Cora, j'en suis certain, pense, comme moi, que le sommeil vous est nécessaire à toutes deux.

— Tout en partageant votre avis, Cora peut être incapable de le mettre en pratique, » répondit la sœur aînée, qui s'était placée à côté d'Alice sur un lit de feuilles de sassafras. « Lors même que nous n'aurions pas entendu ce bruit mystérieux, d'autres motifs nous empêcheraient de dormir. Je vous le demande, Heyward, nous est-il possible d'oublier les inquiétudes d'un père qui ignore où ses enfants passent la nuit, en plein désert et entourées de tant de périls?

— C'est un soldat : il sait apprécier à leur juste valeur les difficultés d'un tel voyage.

— Il est père, et la nature ne perd jamais ses droits.

— Comme il a été bon pour moi en dépit de mes folies ! » s'écria la cadette en sanglotant. « Avec quelle tendresse, quelle indulgence il a subi tous mes caprices! Ah! nous avons été bien coupables, ma sœur, de vouloir nous rendre à tout hasard près de lui.

— J'ai peut-être demandé son consentement avec trop de vivacité dans un moment si critique, » répondit l'aînée ; « mais j'avais à cœur de lui prouver que, si d'autres le négligeaient dans son isolement, ses enfants du moins lui restaient fidèles.

— Quand il apprit votre arrivée au fort Édouard, » dit Heyward, « il sentit son cœur partagé entre la crainte et l'amour paternel ; mais ce dernier sentiment, ravivé par une longue séparation, l'emporta à la fin. « C'est le courage de ma noble Cora qui les conduit, me dit-il, et je ne « tromperai point son espoir. Plût au ciel que tous ceux qui ont sous « leur garde l'honneur de notre royal maître eussent la moitié de sa fer- « meté ! »

— Et n'a-t-il pas aussi parlé de moi, Duncan? » demanda Alice

avec une sorte d'affection jalouse. « Certes, il n'avait pas tout à fait oublié sa petite Elsie!

— Cela était impossible, après l'avoir si bien connue, » reprit le jeune officier. « Il vous donna je ne sais combien de petits noms d'amitié, que je n'oserai prendre sur moi de répéter, mais dont je reconnais bien vivement la justesse. Je me rappelle qu'une fois il me disait... »

Duncan cessa de parler ; car, pendant que ses yeux étaient fixés sur ceux d'Alice, qui semblait boire ses paroles avec toute l'anxiété de la piété filiale, le même cri horrible qu'ils avaient déjà entendu, remplit l'air une seconde fois.

Saisis de stupeur, ils se regardèrent tous trois, attendant avec une angoisse mortelle la répétition du même bruit.

Enfin, la couverture de la première grotte se souleva, et le chasseur parut. On lisait sur sa physionomie troublée que sa fermeté chancelait en présence d'un mystère, menaçant présage de dangers contre lesquels son adresse et son expérience pourraient demeurer impuissantes.





CHAPITRE VII.

Non, ils ne dorment pas;
Tout tremblants, sur ces rocs ils sont assis là-bas.
GRAY.

RESTER cachés plus longtemps quand de tels bruits retentissent dans la forêt, » dit Œil de Faucon, « ce serait négliger un avertissement donné pour notre bien. Les jeunes dames peuvent se tenir à l'abri, mais les Mohicans et moi nous allons monter la garde sur le rocher, où je suppose qu'un major des troupes royales aura envie de nous rejoindre.

— Le cas, » dit Cora, « est-il donc si pressant?

— Celui dont le pouvoir produit des choses si étranges, et qui les communique à l'homme pour son bénéfice, celui-là seul connaît notre danger. Je me croirais rebelle à sa volonté si je m'enterrais dans une caverne avec de tels avertissements dans l'air. Il n'est pas jusqu'au cœur faible qui passe sa vie à chanter, que ce bruit n'ait ému, et il se dit « prêt à marcher au

combat. » S'il ne s'agissait que de bataille, ce serait chose facile à comprendre et qui s'arrangerait tout de suite; mais à ce que j'ai ouï dire, quand des cris semblables éclatent entre ciel et terre, ils sont les avant-coureurs d'une autre espèce de guerre.

— Si nous n'avons à redouter que des hostilités provenant du monde surnaturel, » reprit Cora sans se départir de son calme, « nous n'avons guère sujet de nous alarmer. Êtes-vous certain que nos ennemis n'aient pas inventé quelque nouveau moyen pour nous frapper de terreur, afin de rendre leur victoire plus facile?

— Madame, » répondit le chasseur d'un ton grave, « j'ai prêté l'oreille à tous les bruits de la forêt pendant trente ans, comme un homme dont la vie ou la mort dépend de la finesse de ses sens. Hurlements plaintifs de la panthère, sifflements de l'oiseau moqueur, inventions diaboliques des Mingos, il n'y a rien qui puisse me tromper. J'ai entendu les forêts gémir comme des hommes dans leur affliction; j'ai entendu le vent se démener dans les arbres; j'ai entendu la foudre craquer dans l'air comme le pétillement d'un fagot embrasé, pendant qu'il darde des étincelles et des flammes; et dans tous ces bruits je n'ai pensé entendre autre chose que le bon plaisir de celui qui se fait un jeu de ses propres créations. Mais ni les Mohicans, ni moi qui suis un blanc sans mélange, nous ne pouvons expliquer le cri qui par deux fois a frappé nos oreilles. Nous croyons en conséquence y voir un signe manifeste pour notre bien.

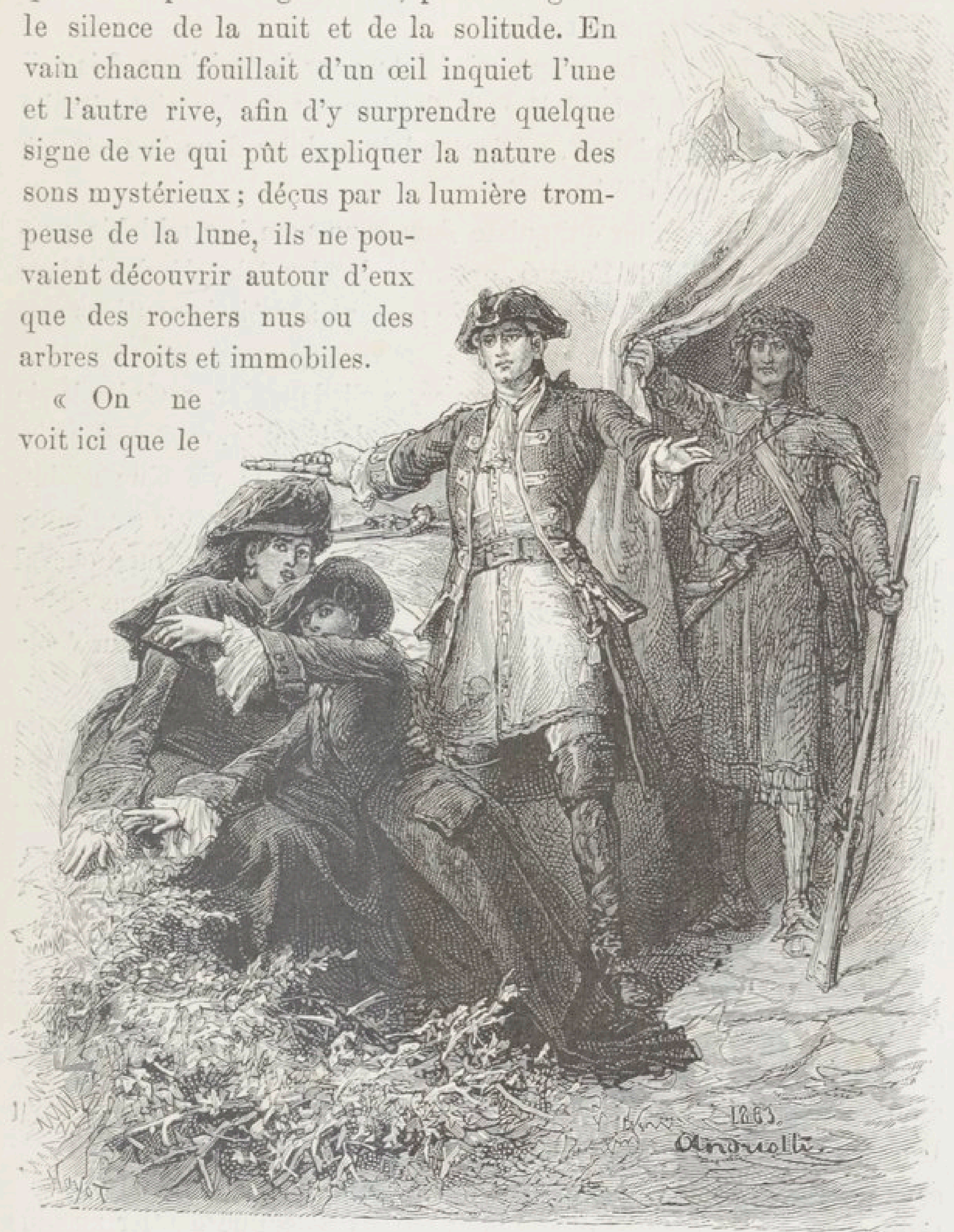
— C'est fort extraordinaire! » s'écria Duncan en prenant ses pistolets à l'endroit où il les avait déposés. « Que ce soit un présage de paix ou un signal de guerre, il faut en tenir compte. Montrez-moi le chemin, mon ami, et je vous suis. »

Tous quittèrent alors la caverne, et le passage de l'air concentré de ces retraites à l'atmosphère pure et vivifiante de la rivière rafraîchit leur sang et retrempa leur énergie.

La brise du soir agitait la surface des eaux et engouffrait le mugissement de la cataracte dans les profondeurs souterraines, d'où il s'échappait pour aller se perdre avec un fracas de tonnerre sur les montagnes de l'horizon. La lune était levée, et plaquait de lueurs argentées le cours supérieur du fleuve, en laissant encore dans l'ombre le sommet du rocher

où ils se tenaient. Excepté le vacarme de la chute et le souffle du vent qui venait parfois agiter l'air, partout régnait le silence de la nuit et de la solitude. En vain chacun fouillait d'un œil inquiet l'une et l'autre rive, afin d'y surprendre quelque signe de vie qui pût expliquer la nature des sons mystérieux; déçus par la lumière trompeuse de la lune, ils ne pouvaient découvrir autour d'eux que des rochers nus ou des arbres droits et immobiles.

« On ne voit ici que le



calme et la mélancolie d'une belle soirée, » dit Duncan à voix basse. « Combien nous plairaient, dans tout autre moment, un pareil tableau et cette admirable solitude! Figurez-vous, Cora, que vous n'avez

rien à craindre, et ce qui contribue à augmenter vos terreurs pourrait devenir une source de jouissances.

— Écoutez ! » interrompit Alice.

L'avis était inutile. Le même cri éclata pour la troisième fois : il semblait sortir du lit de la rivière, et s'échappant de l'enceinte étroite des rochers qui la bordaient, on l'entendait onduler dans la forêt, où il allait s'affaiblissant d'écho en écho.

« Y a-t-il ici quelqu'un qui puisse donner un nom à semblable prodige ? » demanda Œil de Faucon, quand le dernier écho s'éteignit dans les bois. « S'il en est ainsi, qu'il parle ; quant à moi, je soutiens que cela ne vient pas de la terre.

— C'est moi qui vais vous détromper, » dit le major. « Ce bruit, je le connais, car je l'ai entendu sur le champ de bataille, et dans des circonstances qui se renouvellent fréquemment dans la vie d'un soldat. C'est l'horrible cri que pousse un cheval à l'agonie ; tantôt la souffrance le lui arrache, tantôt aussi la terreur. En ce moment, ou mon cheval est la proie des fauves de la forêt, ou il se voit en danger sans aucun moyen de s'y soustraire. Je m'étais mépris là-dessus à l'intérieur de la grotte, mais au grand air je suis sûr de ne pas me tromper. »

Le chasseur et ses compagnons écoutèrent cette explication toute simple avec l'empressement de gens qui ne demandent pas mieux que de soulager leur esprit de préoccupations pénibles. Les deux sauvages articulèrent leur exclamation habituelle et expressive : « Ouf ! » lorsque la vérité leur fut démontrée ; et Œil de Faucon, après avoir réfléchi un moment, prit sur lui de répondre.

« Je n'ai pas d'objection à faire, » dit-il, « car je me connais peu en chevaux, quoiqu'il n'en manque pas au pays où je suis né. Il est probable que les loups rôdent au-dessus d'eux sur la rive, et les pauvres bêtes affolées appellent le secours de l'homme aussi bien qu'elles le peuvent... Uncas, sautez dans le canot, et lancez un brandon au milieu de la bande ; sans quoi la peur fera ce que les loups ne peuvent faire, et nous nous trouverons sans montures quand nous aurons besoin de détaler au plus vite. »

Le jeune Indien était déjà descendu pour exécuter cet ordre ; tout à coup il s'éleva du bord de longs hurlements qui se prolongèrent au loin,

comme si les loups, frappés d'une panique soudaine, abandonnaient d'eux-mêmes leur proie. Uncas, averti d'instinct, remonta sur-le-champ, et prit part à une secrète conférence avec son père et le blanc.

« Ce soir, » dit ce dernier en se détournant, « nous avons été comme des chasseurs qui ont perdu le nord et qui n'ont pas vu le soleil depuis plusieurs jours; à cette heure, nous commençons à entrevoir de quel côté nous diriger, et le sentier où nous marchons n'a plus d'épines. Asseyez-vous à l'ombre du rocher; elle est plus épaisse que celle que donnent les pins, et attendons ce qu'il plaira au Seigneur de nous envoyer. Parlez tout bas; il serait même mieux, et peut-être au bout du compte plus sage, que de quelque temps on ne parlât pas du tout. »



Le chasseur, sans montrer aucun signe de crainte ou de faiblesse, prononça ces mots d'un ton sérieux et de manière à faire impression sur ses auditeurs. Il était évident que sa défaillance momentanée avait disparu avec l'explication d'un mystère que son expérience personnelle ne lui avait pas permis d'approfondir; maintenant, bien qu'il sentît tout ce que leur position actuelle avait de périlleux, il était préparé à faire face aux événements avec toute l'énergie de sa forte nature. Ce senti-

ment parut aussi partagé par les Mohicans, qui se postèrent de façon à surveiller complètement les deux rives, sans être découverts eux-mêmes.

Dans de telles circonstances, la prudence exigeait de nos voyageurs qu'ils suivissent l'exemple qui leur venait d'une autorité si compétente. Le jeune officier alla chercher dans la caverne quelques brassées de sassafras, qu'il plaça dans l'espèce de couloir qui séparait les deux grottes, et y fit asseoir les jeunes filles. Après les avoir ainsi mises à l'abri des projectiles entre les hautes parois de pierre, et rassurées sur l'imminence d'un danger extérieur, il s'installa assez près d'elles pour pouvoir leur parler sans trop élever la voix. David, imitant les Indiens, se blottit dans une crevasse de manière à ne pas offrir aux regards l'aspect disgracieux de sa personne.

Plusieurs heures se passèrent sans aucune interruption nouvelle.

La lune était arrivée à son zénith, et sa douce clarté tombait d'aplomb sur le groupe charmant des deux sœurs endormies paisiblement dans les bras l'une de l'autre. Duncan étendit le grand châle de Cora sur un spectacle qu'il lui était doux de contempler, et chercha à son tour un oreiller sur la pierre nue. David commençait à proférer des sons discordants qui, à l'état de veille, auraient offensé son oreille délicate; enfin tous, à l'exception d'Œil de Faucon et des Mohicans, s'abandonnèrent à un repos dont ils avaient le plus pressant besoin.

Mais la vigilance de ces protecteurs infatigables ne céda ni à la fatigue ni au sommeil. Immobiles comme le roc dont ils semblaient faire partie, ils étaient là, promenant sans cesse leurs regards le long de la lisière des bois. Aucun son ne leur échappait ; l'examen le plus attentif aurait à peine pu reconnaître s'ils respiraient. Excès de précaution que leur conseillaient les leçons d'une expérience que toute la malice de leurs ennemis ne pouvait mettre en défaut ! Leur surveillance s'exerça de la sorte jusqu'à ce qu'enfin la lune disparut à l'horizon, et une pâle lueur au sommet des arbres, à l'endroit où la rivière formait un coude, annonça l'approche du jour.

Alors on vit remuer Œil de Faucon pour la première fois : rampant le long du rocher, il alla tirer Duncan de son profond sommeil.

« Voici l'heure de nous mettre en marche, » lui dit-il à voix basse.

« Éveillez ces dames, et soyez prêts à entrer dans le canot dès que je l'amènerai à la plate-forme.

— Avez-vous eu une nuit tranquille? » dit le major. « Pour moi, je crois que le sommeil l'a emporté sur ma vigilance.

— Tout est calme encore comme à minuit. Du silence, et hâtons-nous ! »

Duncan, qui avait secoué son engourdissement, alla lever le châle qui servait de couverture aux deux beautés endormies. Ce mouvement les éveilla à demi : l'aînée étendit la main comme pour le repousser, et Alice murmura d'une voix douce : « Non, cher père, nous n'étions pas abandonnées ; Duncan était avec nous! »

« Oui, innocente fille, » se dit le jeune homme transporté, « Duncan est avec vous, et tant qu'il lui restera un souffle de vie, tant qu'il y aura une ombre de danger, il ne vous quittera pas. »

Puis il ajouta à voix haute :

« Cora! Alice! Éveillez-vous! Voici l'heure du départ. »

Un cri perçant poussé par la plus jeune des deux sœurs, et la vue de l'aînée, debout devant lui comme la statue de l'égarement, furent l'unique réponse qu'il reçut. Il n'avait pas fini de parler qu'une tempête de hurlements s'éleva, qui refoula vers son cœur tout le sang de ses veines. On eût dit que tous les démons de l'enfer déchaînés aux alentours exhalaient en un concert barbare leur sauvage fureur.

D'où partaient ces cris? Il était impossible de le préciser; ils emplissaient l'étendue de la forêt, et semblaient s'échapper des cavernes, de la cataracte, des rochers, du lit de la rivière et même de l'air au-dessus de leurs têtes.

Réveillé en sursaut, David se leva de toute sa hauteur en se bouchant les oreilles.

« Quel tintamarre! » s'écria-t-il. « L'enfer a-t-il ouvert ses portes qu'il soit donné aux humains d'ouïr une telle musique? »

En même temps, une douzaine d'éclairs illuminèrent les deux rives, autant de coups de feu éclatèrent, et l'infortuné maître de chant s'affaissa privé de sentiment à la place où il venait de dormir. Les Mohicans ripostèrent hardiment par leur cri de guerre aux acclamations farouches que poussèrent leurs ennemis en voyant tomber David. Les détonations

devinrent plus vives et plus pressées; mais, de part et d'autre, on était trop habile pour s'exposer à découvert.

Duncan, persuadé que la fuite était leur unique ressource, attendait avec une fiévreuse impatience que le bruit des rames se fît entendre ; sur le courant rapide encore plongé dans l'obscurité, le canot n'apparaissait pas. Il n'était pas loin d'accuser le chasseur de les avoir livrés à eux-mêmes, lorsqu'une traînée de lumière jaillissant du rocher inférieur, et qui fut suivie d'un hurlement terrible, mêlé à un cri d'agonie, annonça que le messager de mort parti de l'arme fatale d'Œil de Faucon avait atteint une victime. A ce léger échec, les assaillants s'éloignèrent au plus vite, et peu à peu tout redevint aussi tranquille qu'avant ce tumulte inattendu.

Le major profita de cette accalmie pour transporter le chanteur dans la retraite qui abritait les deux sœurs.

Bientôt la petite troupe fut réunie en cet endroit, où l'on était relativement en sûreté.

« Le pauvre diable a sauvé sa chevelure, » dit Œil de Faucon, en passant froidement la main sur la tête de David ; « mais il offre la preuve qu'un homme peut avoir quelquefois la langue trop longue. Il y avait une véritable folie à montrer aux sauvages furieux six pieds de chair et de sang sur un rocher nu ; et ce qui m'étonne, c'est qu'il s'en soit tiré la vie sauve !

— N'est-il pas mort ? » demanda Cora d'une voix entrecoupée qui annonçait en elle une lutte intérieure entre un effroi bien naturel et la fermeté qu'elle affectait. « Pouvons-nous quelque chose pour assister ce malheureux?

— Non, non, la vie n'est pas éteinte encore, et lorsqu'il aura reposé un peu, il reviendra à lui, et n'en sera que plus sage jusqu'à l'heure de sa mort véritable. »

Et tout en jetant un regard oblique sur le corps inanimé du chanteur, Œil de Faucon s'occupait de recharger son fusil avec un admirable sang-froid.

« Portez-le dans la caverne, Uncas, » ajouta-t-il, « et couchez-le sur le sassafras. Plus long sera son engourdissement, mieux cela vaudra pour lui, car je doute qu'un si grand cadavre puisse trouver sur ces

roches un abri convenable ; et auprès des Iroquois il ne lui servirait de rien de chanter.

— Vous croyez donc, » dit Duncan, « qu'ils vont revenir à la charge?

— Puis-je croire qu'un loup affamé se contente d'une bouchée ? Ils ont perdu un homme, et leur coutume est de reculer lorsqu'ils éprouvent une perte et échouent dans une surprise ; mais nous les verrons recommencer l'attaque avec de nouveaux artifices pour nous envelopper et se rendre maîtres de nos chevelures. Notre seul espoir, » continua-t-il en relevant la tête, pendant qu'une ombre d'inquiétude passait comme un nuage sur son visage sévère, « est de nous maintenir ici jusqu'à ce que Munro nous envoie du secours. Dieu veuille que ce soit bientôt, et que le détachement soit commandé par un chef qui connaisse à fond la tactique indienne !

— Vous voyez la position où nous sommes, Cora, » dit le major, « et vous savez que nous avons tout à attendre des inquiétudes et de l'expérience de votre père. Descendez donc avec Alice dans la caverne ; vous y serez du moins à l'abri du feu meurtrier de nos ennemis, et vous pourrez prodiguer à notre infortuné camarade les soins qui sont l'apanage de votre sexe. »

Les deux sœurs le suivirent dans la grotte extérieure, où David commençait à donner, par ses gémissements, des symptômes de vie. Après avoir recommandé le blessé à leur compatissante attention, il se mit en devoir de les quitter.

« Duncan ! » dit Cora d'une voix tremblante qui arrêta les pas du major au moment où il allait franchir l'entrée de la caverne.

Il se retourna : le teint brillant de la jeune fille avait fait place à une pâleur mortelle ; ses lèvres palpitaient d'émotion, et elle lui jeta un regard si expressif et si attendri, qu'il revint immédiatement à ses côtés.

« Rappelez-vous, Duncan, » poursuivit-elle, « que votre salut est nécessaire au nôtre... qu'un père vous a confié un dépôt sacré... Songez que tout dépend de votre sang-froid et de votre prudence ; enfin, » ajouta-t-elle, et en même temps un vif incarnat colora ses joues et jusqu'à son front, « songez à combien de titres vous êtes cher à tout ce qui porte le nom de Munro.

— Si quelque chose pouvait ajouter à mon amour de la vie, » répondit Heyward en laissant errer à son insu ses regards sur les formes charmantes de la silencieuse Alice, « ce serait une assurance comme celle-là. En ma qualité de major des troupes royales, notre hôte vous dira que je dois prendre ma part du combat ; mais rassurez-vous, notre tâche sera facile : elle consiste uniquement à tenir ces misérables chiens en respect pendant quelques heures. »

Sans attendre de réponse, il s'arracha de la présence des deux sœurs, et alla rejoindre le blanc et ses compagnons, encore abrités dans l'étroit chemin de communication.

« Je vous le répète, Uncas, » disait le premier lorsque Duncan arriva, « vous gaspillez la poudre, et le recul du fusil nuit à votre point de mire. Peu de poudre, peu de plomb, et un long bras, voilà ce qu'il faut pour arracher à un Mingo son cri de mort. Du moins, c'est l'expérience que j'ai faite de ces créatures. Allons, mes amis, chacun à son poste, car nul ne peut dire ni où ni quand un Maqua frappera son ennemi. »

Les Indiens allèrent en silence prendre position dans des crevasses d'où ils dominaient les approches de la cataracte. Au centre de l'îlot, quelques pins courts et rabougris avaient pris racine, et formaient une espèce de taillis dans lequel Œil de Faucon s'élança avec la vitesse d'un daim, suivi de l'agile Duncan. Ils s'y logèrent tant bien que mal derrière des arbustes et un tas de pierres qui étaient là éparses. Au-dessus d'eux surplombait un rocher nu et arrondi, que le fleuve battait à droite et à gauche avant de se précipiter dans les abîmes inférieurs de la manière que nous avons décrite.

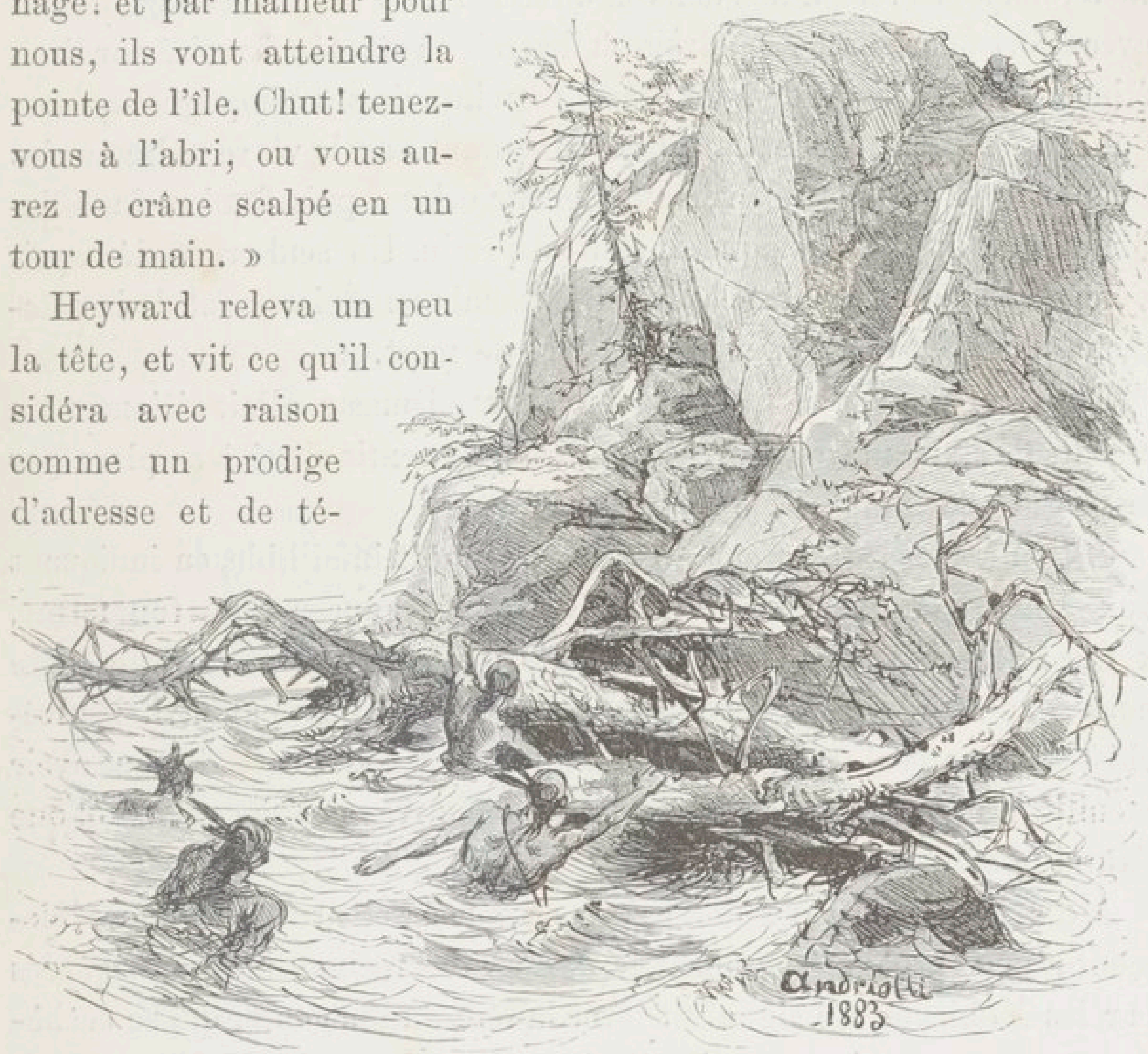
Comme le jour commençait à paraître les deux rives n'offraient plus un dessin confus et impénétrable, et la vue pouvait distinguer les objets sous la voûte que formaient les pins et les sapins.

Longtemps ils restèrent à leur poste, sans que l'attaque parût devoir se renouveler, et le major commença à espérer que les sauvages, démoralisés par les effets d'une résistance meurtrière, avaient jugé à propos de battre en retraite. Quand il se hasarda à communiquer cette idée au chasseur, celui-ci secoua la tête d'un air d'incrédulité.

« Vous ne connaissez guère la nature d'un Maqua, » répondit-il, « en vous imaginant qu'il va tourner les talons sans enlever une seule

chevelure. S'ils n'étaient pas quarante à beugler ce matin, il n'y en avait pas un seul! et ils savent trop bien qui nous sommes, et en quel petit nombre, pour abandonner la chasse de sitôt. Tenez, regardez là-bas dans la rivière, à l'endroit où elle se brise contre les rochers : que je meure si les enragés n'ont pas eu l'audace de longer la chute à la nage! et par malheur pour nous, ils vont atteindre la pointe de l'île. Chut! tenez-vous à l'abri, ou vous aurez le crâne scalpé en un tour de main. »

Heyward releva un peu la tête, et vit ce qu'il considéra avec raison comme un prodige d'adresse et de témérité. L'action rongeante de l'eau avait usé l'extrémité du rocher de manière à rendre la première chute moins escarpée et moins plongeante qu'il n'arrive d'ordinaire dans les cataractes. Sans autre guide que le bouillonnement de la rivière, à l'endroit où elle rencontre la pointe de l'île, un certain nombre de leurs insatiables ennemis s'étaient aventurés dans le courant, et nageaient vers ce point, sachant que, s'ils réussissaient à y prendre pied, ils ne tarderaient pas à atteindre leurs victimes.



Au moment où Œil de Faucon cessa de parler, quatre têtes d'hommes émergèrent au-dessus de quelques pièces de bois flottant, arrêtées sur ces roches nues, et dont la présence avait probablement suggéré l'idée de cette entreprise téméraire.

Bientôt parut un cinquième nageur sur l'extrême bord de la cataracte, mais pas tout à fait dans la direction de l'île. Le sauvage luttait avec effort pour gagner l'endroit où il serait en sûreté ; favorisé par l'eau étincelante, il tendait déjà un bras à l'étreinte de ses compagnons, lorsqu'il fut emporté par le tourbillon du courant ; on le vit se redresser les bras en l'air et les yeux sortant de leur orbite, puis tomber dans l'abîme béant au-dessus duquel il était suspendu. Un seul cri de désespoir s'éleva du fond du gouffre et domina le sombre mugissement de la cataracte, puis tout rentra dans un silence de mort.

Entraîné par un mouvement généreux, Duncan allait s'élancer au secours de l'homme qui périssait, mais il se sentit cloué à sa place par le poignet de l'impassible chasseur.

« Voulez-vous attirer sur nous tous une mort infaillible, en indiquant aux Mingos où nous sommes ? » dit Œil de Faucon d'un ton ferme. « C'est une charge de poudre épargnée, et les munitions à cette heure nous sont aussi précieuses que le souffle à un daim poursuivi. Rafraîchissez l'amorce de vos pistolets; le brouillard de la cascade peut avoir mouillé la poudre ; et préparez-vous à combattre corps à corps sitôt que j'aurai fait feu. »

A ces mots, il mit un doigt dans sa bouche et fit entendre un sifflement aigu et prolongé, auquel on répondit des rochers inférieurs gardés par les Mohicans. Ce signal fit lever la tête aux nageurs, qui se cachèrent presque aussitôt derrière les souches flottantes. Un léger bruit attira ensuite l'attention du major ; il se tourna et vit à quelques pas Uncas qui se glissait jusqu'à eux en rampant. Œil de Faucon lui adressa la parole en delaware, et le jeune chef alla occuper le poste qui lui était assigné avec beaucoup de circonspection et un sang-froid imperturbable.

Ce fut pour Heyward un moment d'anxiété insupportable; néanmoins le chasseur crut l'occasion propice pour donner une leçon à ses jeunes compagnons sur l'art de manier habilement les armes à feu.

« De toutes les armes, » dit-il, « la carabine longue, rayée et bien trempée est la plus dangereuse entre des mains habiles ; mais, pour briller dans toute sa beauté, elle exige un bras vigoureux, un coup d'œil juste et beaucoup de prudence à charger. Les armuriers montrent peu d'intelligence en leur métier lorsqu'ils fabriquent des fusils de chasse et des pistolets qui... »

Il fut interrompu par Uncas, qui poussa le grondement sourd habituel aux indigènes :

« Ouf ! ouf !

— Je les vois, mon garçon, je les vois, » continua Œil de Faucon ; « ils se préparent à sauter sur nous, autrement ils ne risqueraient pas leur sale carcasse hors de l'eau. Eh bien, qu'ils viennent ! » ajouta-t-il en examinant la pierre de son fusil. « Le premier qui s'avance aura creusé sa tombe, fût-ce Montcalm en personne ! »

En ce moment, les bois retentirent de clameurs épouvantables, et à ce signal quatre sauvages s'élancèrent du milieu des bois flottants qui les abritaient. Heyward, dont la surexcitation était arrivée à son paroxysme, brûlait d'envie de courir à leur rencontre ; le calme de ses compagnons le retint. Les envahisseurs, en poussant des cris féroces, se mirent à gravir l'escarpement des rochers à grandes enjambées.

Quand ils furent arrivés à une distance de quelques toises, le chasseur leva lentement sa carabine ; le coup partit, et l'Indien qui marchait le premier bondit comme un daim blessé, et fut précipité du haut de la falaise.

« Maintenant, Uncas, » s'écria l'adroit tireur en dégaînant son coutelas et les yeux étincelants d'ardeur, « chargez-vous du chat-huant qui est en arrière ; nous nous occuperons des deux autres. »

Uncas obéit ; et il ne resta plus en face que deux adversaires. Le major avait remis un de ses pistolets à Œil de Faucon ; ils s'élancèrent ensemble le long d'une crevasse en pente et firent feu au même instant, avec aussi peu de succès l'un que l'autre.

« Je m'y attendais, et je vous le disais bien, » s'écria le chasseur en lançant d'un geste dédaigneux cette arme misérable dans la cataracte. « Avancez, chiens de l'enfer ! vous allez avoir affaire à un blanc de pur sang ! »

Il achevait à peine de parler qu'il se trouva vis-à-vis d'un sauvage d'une taille gigantesque et d'un aspect effroyable ; de son côté, Duncan affronta le second dans une lutte corps à corps.

Avec une adresse égale, Œil de Faucon et son antagoniste se saisirent par celui de leurs bras qui tenait le fatal couteau. Pendant près d'une minute, ils se mesurèrent des yeux, tout en s'efforçant peu à peu de déployer à leur profit la puissance de leurs muscles. La force nerveuse du blanc finit par l'emporter sur les membres moins exercés de l'Indien : le bras de celui-ci céda lentement à la vigueur toujours croissante du chasseur qui, s'arrachant d'un coup sec à l'étreinte de son ennemi, lui enfonça jusqu'au cœur l'arme acérée.

Heyward avait à soutenir un duel plus hasardeux. Sa légère épée fut brisée au premier choc, et comme c'était son seul moyen de défense, il dut chercher son salut dans sa force physique et sa résolution. Bien qu'il ne manquât d'aucune de ces qualités, il avait affaire à un adversaire qui le valait. Heureusement pour lui, il réussit bientôt à le désarmer ; son coutelas tomba à terre, et de ce moment il s'engagea entre eux une lutte terrible : c'était à qui précipiterait l'autre de cette effrayante hauteur dans les gouffres de la cataracte. Tout nouvel effort les rapprochait de plus en plus de l'abîme, et Duncan sentit qu'il fallait absolument vaincre ou périr. Chacun des combattants déploya toute sa vigueur dans une tentative suprême, et déjà tous deux chancelaient sur le bord du précipice.

L'officier commençait à perdre haleine sous la dure étreinte du sauvage, qui le tenait à la gorge ; il voyait sur ses lèvres un rictus féroce, qui marquait l'horrible espérance de l'entraîner dans sa chute ; il se sentait succomber à une puissance irrésistible, et éprouvait l'agonie d'un pareil moment dans toute son horreur.

En cette minute d'extrême danger, l'éclair d'un couteau brilla devant lui...

L'Indien lâcha prise ; un flot de sang jaillit des tendons de son poignet, qui venait d'être coupé ; et tandis que le bras libérateur d'Uncas ramenait Heyward en arrière, les regards de ce dernier, comme sous l'empire d'un pouvoir magique, restèrent fixés sur les traits convulsés par une fureur déçue de son ennemi, qui roula sans retour au fond des eaux.

Œil de Faucon venait au même instant d'en finir avec son adversaire.

« Abritons-nous! » cria-t-il. « Vite!.. Notre vie en dépend; l'œuvre n'est qu'à moitié faite! »

Le jeune Mohican poussa un grand cri de triomphe, et nos trois vainqueurs, gravissant de nouveau le rocher d'où ils étaient descendus pour combattre, retournèrent se placer derrière l'abri protecteur des grès et des arbustes.





CHAPITRE VIII.

Vengeurs de leur pays, ils combattent encore.

Venant d'Œil de Faucon, l'avis n'était pas sans motif.

Tant qu'avait duré le combat acharné que nous venons de décrire, aucune voix humaine n'avait troublé le mugissement de la cataracte. En effet, l'intérêt qu'attachaient au résultat de la lutte les Indiens rassemblés sur le rivage les tenait comme en suspens, tandis que les évolutions rapides et les changements soudains qui s'opéraient dans la position des combattants leur interdisaient un feu qui aurait pu être également fatal à un ami et à un ennemi.



Dès que la victoire eut prononcé, l'air fut rempli de hurlements de rage et de vengeance. Une vive fusillade commença, et les assaillants criblèrent l'îlot de balles, comme s'ils eussent voulu décharger leur fureur impuissante sur le théâtre inanimé du combat.

Chingachgook, pendant ce temps-là, avait gardé son poste avec une constance inébranlable. Quand le cri de victoire d'Uncas était parvenu à ses oreilles, il avait répondu par un cri semblable, après quoi il ne trahit plus sa présence que par la détonation de son fusil.

C'est ainsi que plusieurs minutes s'écoulèrent avec la vitesse de la pensée, les sauvages continuant leur feu, tantôt par volées, tantôt par coups détachés. Bien qu'autour des assiégés les pierres, les arbres et les arbustes fussent criblés de balles, ils étaient si bien à couvert que jusque-là David était le seul de leur petite troupe qui eût été blessé.

« Laissons-les brûler leur poudre, » dit le chasseur avec sang-froid, pendant que les balles sifflaient près du lieu où il était retranché ; « une fois l'affaire terminée, nous ferons une fameuse récolte de plomb, et les coquins se lasseront au jeu avant que ces vieilles pierres demandent quartier. Uncas, mon enfant, vous gaspillez les noyaux en mettant double charge, et jamais fusil qui recule n'a porté juste. Je vous avais dit d'atteindre ce mécréant qui se démène au-dessous de la ligne blanche de son tatouage, et votre balle a passé deux pouces au-dessus. Les Mingos ont la vie dure, et l'humanité nous enseigne à en finir vite avec ces serpents. »

Un tranquille sourire éclaira les traits altiers du jeune Mohican, et prouva qu'il avait compris ce que l'autre venait de lui dire en anglais ; mais il garda le silence et ne chercha pas à se justifier.

« Je ne puis vous permettre, » dit le major, « d'accuser Uncas de manquer de jugement ou d'adresse ; il m'a sauvé la vie avec un courage et une présence d'esprit admirable, et il a désormais en moi un ami qui n'oubliera jamais ce qu'il lui doit. »

Uncas se souleva à demi pour tendre la main à Heyward. Pendant qu'ils se donnaient cette marque d'amitié, les deux jeunes gens échangèrent des regards d'intelligence qui firent oublier à Duncan la couleur et la condition du sauvage. Quant à Œil de Faucon, témoin calme mais affectueux

de cette explosion de sentiments juvéniles, il se contenta de répondre :

« La vie est une obligation qu'au désert des amis se doivent souvent l'un à l'autre. Moi-même, je ne crains pas de le dire, j'ai rendu à Uncas quelques services de ce genre, et j'ai bonne mémoire qu'il s'est placé cinq fois entre la mort et moi, trois fois en combattant les Mingos, une autre en traversant l'Horican, et la dernière...

— Voilà un coup mieux ajusté que d'ordinaire! » s'écria Duncan, qui s'écarta involontairement, en voyant rebondir une balle qui avait écaillé le rocher à côté de lui.

Le chasseur ramassa la balle et, après l'avoir examinée, il dit en secouant la tête :

« Une balle ne s'aplatit pas en tombant, à moins qu'elle vienne des nuages! »

Le fusil d'Uncas était déjà pointé vers le ciel, et les yeux de ses compagnons, se portant dans cette direction, découvrirent aussitôt le mystère. Un vieux chêne à moitié dépouillé croissait sur la rive droite presque en face de la position qu'ils occupaient ; son branchage, avide d'espace, s'était incliné si loin que les tiges supérieures se projetaient en voûte sur le bras du fleuve qui coulait de ce côté. Parmi le feuillage le plus élevé qui masquait à peine les branches noueuses et rabougries, s'était niché un sauvage de mauvaise mine ; posté derrière le tronc de l'arbre, il s'était en partie découvert et se penchait en avant pour s'assurer de l'effet produit par son feu perfide.

« Quels démons! ils escaladeraient le ciel, je crois, pour consommer notre ruine, » dit Œil de Faucon. « Amusez-le, Uncas, jusqu'à ce que ma carabine soit au point; alors nous le canarderons de chaque côté de l'arbre en même temps. »

Uncas différa son feu. Au signal donné, les deux coups partirent ; les feuilles et l'écorce du chêne jaillirent en éclats, dispersés par le vent; mais l'Indien répondit par un rire insultant et leur envoya une autre balle qui jeta par terre le bonnet d'Œil de Faucon. Les hurlements recommencèrent dans la forêt, et une grêle de plomb siffla sur la tête des assiégés, comme pour les contraindre à rester dans un lieu où ils seraient facilement immolés par le guerrier entreprenant qui s'était établi à la cime du chêne.

« Il faut mettre ordre à cela! » dit le chasseur, jetant autour de lui des regards inquiets. « Uncas, appelez votre père ; nous avons besoin de toutes nos armes pour déloger cette rusée chenille. »

Le signal fut aussitôt donné, et avant qu'Œil de Faucon eût rechargé son fusil, Chingachgook les rejoignit. Quand son fils lui eut montré le poste qu'occupait leur dangereux ennemi, il proféra son exclamation habituelle : « Ouf! » et ce fut la seule expression de surprise ou d'alarme qui lui échappa. Le chasseur et les Mohicans échangèrent ensemble quelques phrases, après quoi ils se séparèrent afin d'exécuter le plan qu'ils avaient rapidement arrêté.

Le guerrier posté sur le chêne ne cessait de tirer sur le rocher, mais sans aucun succès. La vigilance de ses ennemis l'empêchait de viser, car au moindre mouvement qui le forçait à se découvrir, il leur servait de point de mire. Cependant son feu devenait de plus en plus inquiétant : ainsi le major, que son uniforme mettait en évidence, eut ses habits percés en divers endroits, et une balle le blessa légèrement au bras.

Enhardi par la longue patience de ses ennemis, le Huron essaya d'ajuster avec plus de précision, et ce mouvement démasqua sa jambe droite. L'imprudence qu'il avait commise fut aperçue à travers le rare feuillage par l'œil exercé des Mohicans : ils firent feu en même temps, et le sauvage blessé laissa à découvert une partie de son corps. Prompt comme la pensée, Œil de Faucon saisit ce moment, et déchargea son arme redoutable sur le sommet du chêne. Les feuilles furent agitées violemment, l'Indien laissa échapper son fusil, et après quelques efforts inutiles, il tomba, et dans sa chute s'accrocha à une basse branche que ses mains serraient avec l'énergie du désespoir.

« Achevez-le, par pitié! » s'écria Heyward en détournant les yeux de cette horrible agonie. « Envoyez-lui une dernière balle!

— Pas un noyau! » dit Œil de Faucon. « Sa mort est certaine, et nous n'avons pas de poudre à perdre ; car les combats des Indiens durent quelquefois des journées entières. Il y va de leurs chevelures ou des nôtres ; et Dieu, notre créateur, nous a mis dans le cœur l'amour de la vie. »

Il n'y avait rien à répondre à cette logique sévère et si évidemment conforme à la prudence.

A dater de ce moment, les hurlements cessèrent dans la forêt, le feu se ralentit, et tous les yeux, amis ou ennemis, se fixèrent sur le malheureux suspendu entre le ciel et l'eau. Son corps cédait à l'impulsion du vent; bien qu'il ne lui échappât ni plainte ni gémissement, il lançait, par instants, des regards pleins de haine vers ses ennemis; et malgré l'éloignement, on pouvait distinguer sur ses traits cuivrés les affres du désespoir. Trois fois, par un mouvement de compassion, Œil de Faucon leva sa carabine; trois fois, cédant aux conseils de la prudence, il en reposa la crosse à terre. Enfin une main du Huron lâcha prise, et retomba inerte à son côté; en vain épuisa-t-il ses dernières forces à ressaisir la branche : on le vit se débattre dans les convulsions d'une volonté de plus en plus chancelante. L'éclair n'est pas plus prompt que la flamme qui partit alors du fusil d'Œil de Faucon; les membres de la victime se contractèrent dans une contorsion d'agonie, sa tête retomba sur sa poitrine, et le corps, comme une masse de plomb, entr'ouvrit l'onde écumante qui, dans son cours torrentueux, se referma sur lui... Le malheureux avait disparu pour toujours.

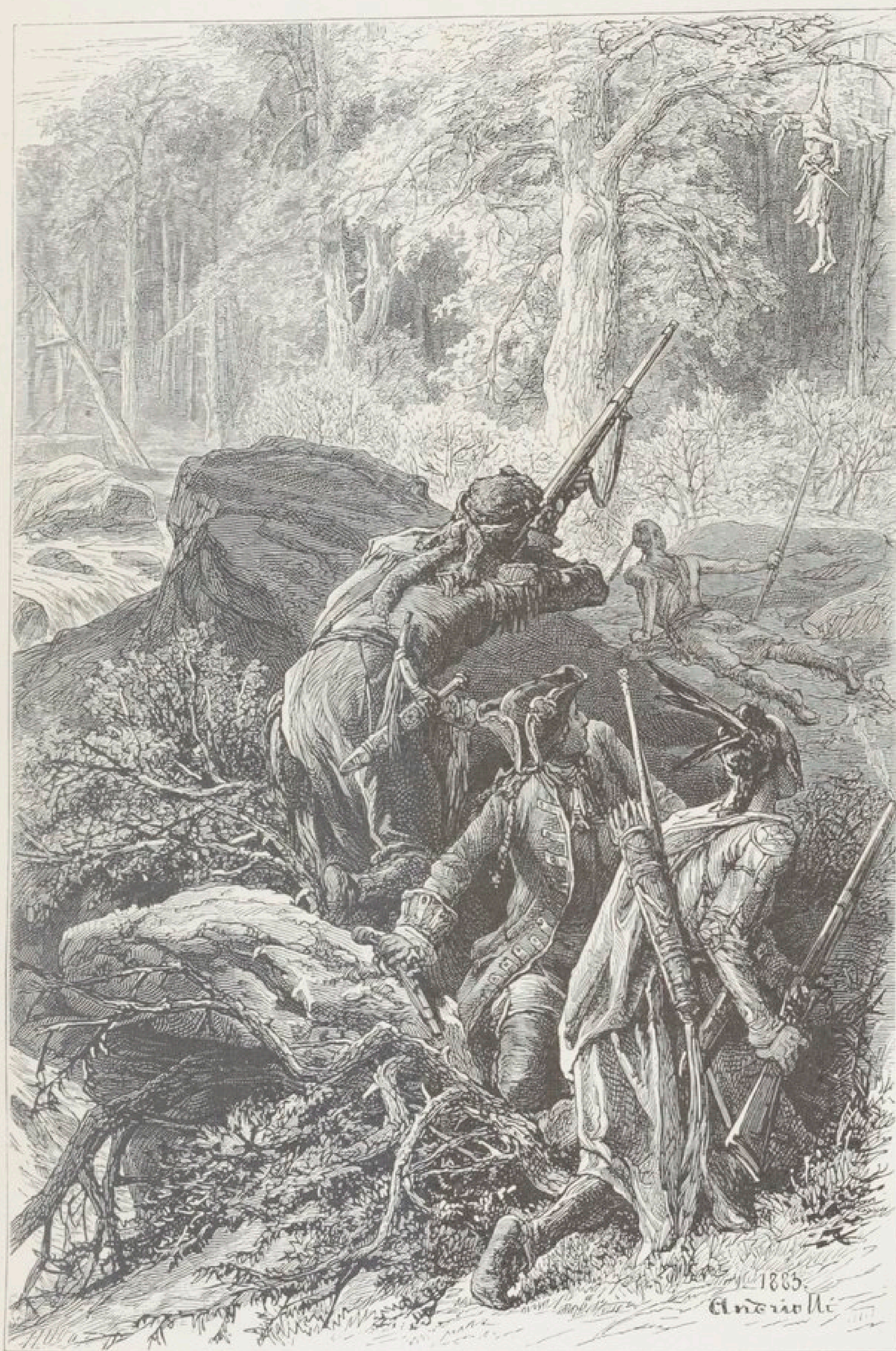
Aucun cri de triomphe ne suivit cette importante victoire, et les Mohicans s'entre-regardèrent en silence, pétrifiés d'horreur. Un cri solitaire résonna dans les bois, mais ce fut tout.

Œil de Faucon, le seul qui durant cette scène eût conservé sa présence d'esprit, secoua la tête, et s'accusa tout haut d'avoir cédé à un moment de faiblesse.

« C'était ma dernière charge de poudre, » dit-il ; « j'ai agi comme un enfant... Qu'importait qu'il tombât dans l'eau mort ou vivant? Tôt ou tard, il devait en finir par là... Uncas, mon garçon, allez au canot et apportez-moi la grande corne; c'est notre reste de poudre, et nous en aurons besoin jusqu'au dernier grain, ou je ne connais rien aux Mingos. »

Le jeune chef s'éloigna, laissant le chasseur occupé à retourner sa gibecière et à secouer sa poire vide avec de nouvelles exclamations de mécontentement.

Il fut interrompu dans ce fâcheux examen par un cri perçant que poussa Uncas, et qui retentit à l'oreille peu exercée de Duncan comme le signal de quelque malheur inattendu. Saisi d'angoisse pour le dépôt



Œil de Faucon envoie une dernière balle au Huron suspendu par une main.

précieux qu'il avait abrité dans la caverne, le jeune homme se leva sur-le-champ, sans songer au péril qu'il courait en s'exposant à découvert. Sous l'impulsion d'un sentiment commun, ses compagnons l'imitèrent et tous ensemble se dirigèrent vers le défilé qui conduisait aux deux grottes, avec une ardeur qui rendit inutile le feu irrégulier de leurs ennemis. L'appel d'alarme avait fait sortir les dames ainsi que le blessé de leur lieu de refuge, et un coup d'œil suffit à chacun pour apprécier l'étendue du désastre qui avait ébranlé jusqu'au stoïcisme éprouvé du jeune Indien.

A peu de distance du rocher, flottait la petite barque, emportée par le fleuve, de manière à indiquer qu'elle était manœuvrée par quelque agent caché. Le chasseur, à cette vue, mit son fusil en joue par un mouvement machinal; l'étincelle jaillit, mais il n'y eut point d'explosion.

« Trop tard! trop tard! » cria-t-il en laissant retomber son arme inutile avec un dépit amer. « Le brigand a gagné le courant, et lors même que nous aurions de la poudre, c'est à peine si une balle pourrait l'atteindre. »

Comme il achevait ces mots, l'audacieux Huron, tapi au fond du canot, se redressa, agita les mains, tout en glissant rapidement sur la vague, et jeta un cri de triomphe, auquel répondirent des ricanements de mépris et mille vociférations, comme si une horde de démons eussent fait éclater leur joie impie à la chute d'une âme chrétienne.

« Ah! vous avez bien sujet d'être contents, enfants du diable! » dit Œil de Faucon, en s'asseyant sur un quartier de roche et en laissant tomber son fusil à ses pieds. « Les trois meilleures carabines du pays ne peuvent pas plus servir à présent que si c'étaient des brins d'herbe ou les cornes dépouillées par les daims l'année dernière!

— Que faire? » demanda Duncan, dont l'accès de désappointement avait fait place à un mâle désir de revanche. « Qu'allons-nous devenir? »

Œil de Faucon, pour toute réponse, passa une main autour de son crâne d'une manière si expressive qu'il était impossible de se méprendre à l'éloquence muette de ce geste.

« Eh quoi! en serions-nous réduits à une telle extrémité? » reprit le major. « Les Hurons n'ont pas encore abordé l'île... On peut s'opposer à leur débarquement.

— Avec quoi? » demanda froidement son interlocuteur. « Est-ce avec les flèches d'Uncas ou des larmes de femmes? Non, non!.. Vous êtes jeune, riche ; vous avez des amis ; vous êtes à un âge, je le sais, où il est dur de mourir... Mais, » ajouta-t-il, en jetant les yeux sur les Mohicans, « nous sommes des hommes de pur sang, ne l'oublions pas, et montrons à ces enfants de la forêt que le sang des blancs peut couler aussi facilement que celui des rouges, quand l'heure est venue. »

Heyward porta ses regards dans la direction qu'avaient prise les yeux de son compagnon, et l'attitude des deux Indiens le confirma dans toutes ses craintes.

Chingachgook, assis près de là, dans une pose pleine de dignité, avait déposé à terre son coutelas et son tomahawk ; il enlevait la plume d'aigle qui ornait sa tête et passait la main sur l'unique touffe de ses cheveux, comme pour la préparer à son dernier et funeste office. Son visage était calme quoique pensif, et dans ses yeux noirs et brillants peu à peu l'ardeur du combat cédait à une expression plus conforme à la destinée qui l'attendait.

« Notre situation n'est pas sans remède, c'est impossible, » dit le major. « Qui sait s'il ne va point nous arriver du secours ? Il n'y a plus d'ennemis en vue... Ils ont dû se retirer, lassés d'une lutte dans laquelle ils ont tant à perdre et si peu à gagner.

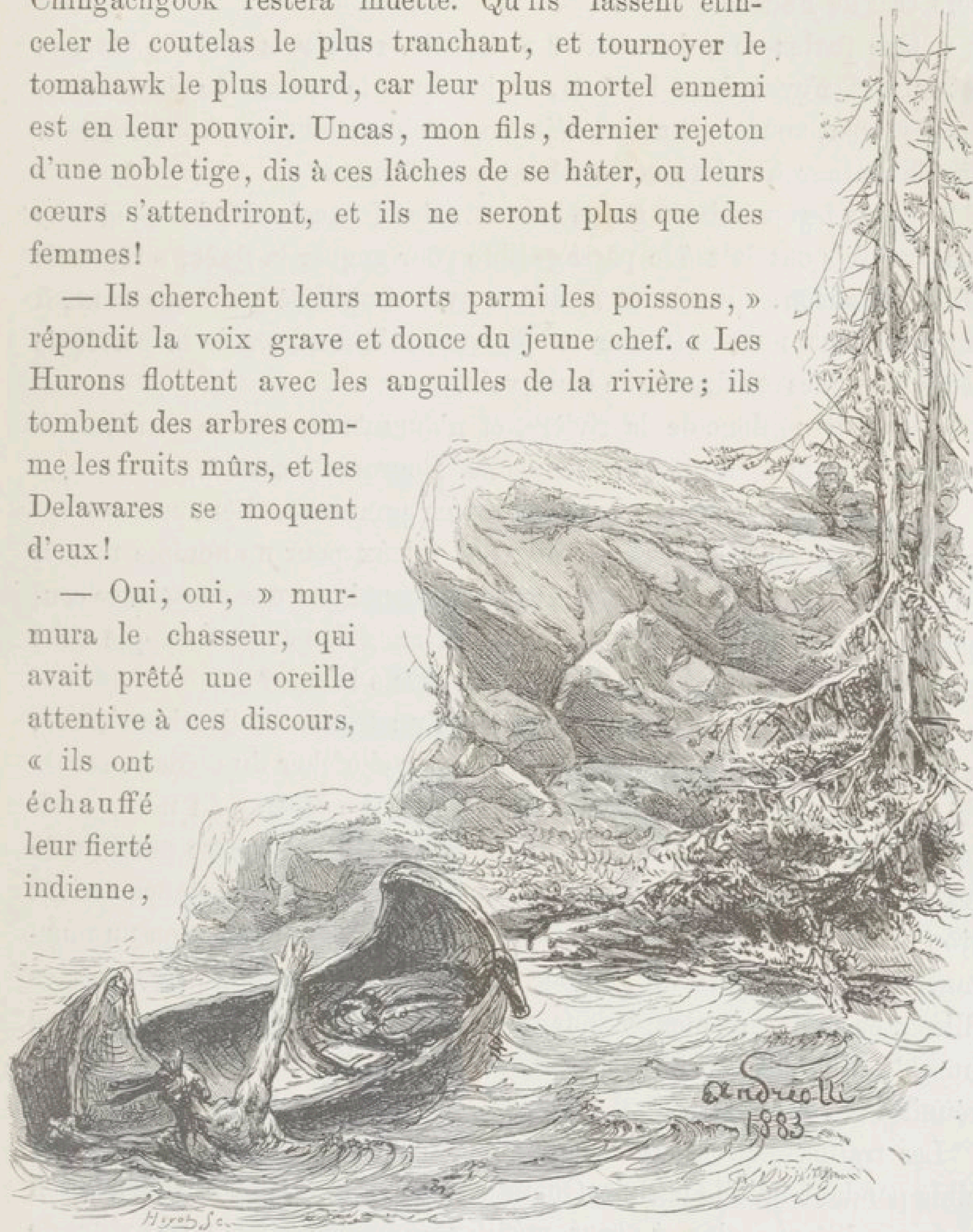
— Les maudites vipères nous feront grâce d'une minute, ou peut-être d'une heure, avant de nous tomber dessus ; il est possible qu'au moment où nous parlons ils soient, ici près, à nous écouter; c'est dans leur nature, mais soyez certain qu'ils reviendront, et de manière à ne nous laisser aucun espoir... Chingachgook, mon frère, » ajouta-t-il en delaware, « nous avons livré ensemble notre dernier combat, et les Maquas vont triompher de la mort du grand sage des Mohicans et du Visage Pâle, dont les yeux peuvent faire de la nuit le jour, et abaisser les nuages au niveau des vapeurs des fontaines.

— Que les femmes des Mingos pleurent leurs morts! » répondit l'Indien avec l'orgueil de sa race. « Le Grand Serpent des Mohicans s'est glissé dans leurs wigwams, et il a empoisonné leur triomphe avec les gémissements des enfants dont les pères ne sont pas revenus! Onze guerriers dorment loin des tombeaux de leur tribu depuis la fonte des

neiges, et nul ne pourra dire où ils sont enfouis tant que la langue de Chingachgook restera muette. Qu'ils fassent étinceler le coutelas le plus tranchant, et tournoyer le tomahawk le plus lourd, car leur plus mortel ennemi est en leur pouvoir. Uncas, mon fils, dernier rejeton d'une noble tige, dis à ces lâches de se hâter, ou leurs cœurs s'attendriront, et ils ne seront plus que des femmes!

— Ils cherchent leurs morts parmi les poissons, » répondit la voix grave et douce du jeune chef. « Les Hurons flottent avec les anguilles de la rivière; ils tombent des arbres comme les fruits mûrs, et les Delawares se moquent d'eux!

— Oui, oui, » murmura le chasseur, qui avait prêté une oreille attentive à ces discours, « ils ont échauffé leur fierté indienne,



et bientôt ils provoqueront les Maquas à les expédier au plus vite. Pour moi, qui n'ai que du sang de blanc dans les veines, je dois mourir ainsi qu'il sied à un homme de ma couleur, sans paroles insultantes à la bouche, sans amertume dans le cœur. »

Cora, qu'une terreur bien naturelle avait jusque-là paralysée, s'avança vers Œil de Faucon.

« Que parlez-vous de mourir? » dit-elle. « De tous côtés le passage est ouvert. Fuyez dans les bois, et invoquez le secours du ciel! Allez, braves gens, nous vous avons déjà trop d'obligations ; ne vous obstinez pas davantage à suivre notre désastreuse fortune!

— Vous ne connaissez guère les tours des Iroquois, Madame, si vous croyez qu'ils ont laissé le passage libre pour gagner la forêt, » répondit Œil de Faucon, qui ajouta toutefois avec simplicité : « Le courant, il est vrai, peut nous entraîner en quelques minutes hors de la portée de leurs carabines et du son de leurs voix.

— Profitez donc de la rivière, et n'augmentez pas le nombre des victimes de nos implacables ennemis. Pourquoi tarder?

— Pourquoi? » répéta le chasseur en promenant fièrement ses regards autour de lui. « Parce qu'il vaut mieux pour un homme mourir en paix avec lui-même que de vivre tourmenté par une conscience coupable. Que répondre à Munro quand il nous demandera ce que nous avons fait de ses enfants et où nous les avons laissés?

— Allez le trouver, » reprit Cora dans un transport d'enthousiasme, « et dites-lui que vous les avez quittés pour chercher du secours. Dites-lui que les Hurons nous entraînent dans les déserts du nord, mais qu'avec de la vigilance et de la promptitude il est encore possible de les délivrer. Et si, après tout, le ciel permettait que l'assistance arrivât trop tard... » et le ton de sa voix faiblit jusqu'à se changer en un murmure étouffé, « portez-lui l'amour, les vœux, les dernières prières de ses filles... et au lieu de pleurer leur fin prématurée... qu'il songe avec une humble confiance au séjour bienheureux... où la foi chrétienne doit le réunir à ses enfants. »

Les traits endurcis du chasseur parurent agités d'une manière sensible pendant qu'elle parlait. Quand elle eut fini, il appuya son menton sur une de ses mains et parut méditer profondément sur la nature de cette proposition.

« Il y a de la raison dans ses paroles! » dit-il enfin. « Oui certes, et elles portent l'empreinte de l'esprit chrétien. Ce qui semble bon et convenable chez un Peau Rouge peut être mal pour un homme qui n'a

pas une goutte de sang mêlé à fournir pour excuse. Chingachgook! Uncas! avez-vous compris ce que vient de dire la fille aux yeux noirs? »

Il se mit à converser en delaware, et son discours, quoique prononcé d'un ton calme et posé, n'en respirait pas moins une sorte de résolution. Le vieux chef l'accueillit avec sa gravité accoutumée; après y avoir réfléchi, il fit comprendre du geste qu'il donnait son assentiment et ajouta même en anglais le mot « Bien! » à la façon emphatique de sa nation. Replaçant alors coutelas et tomahawk à sa ceinture, le guerrier s'avança en silence sur le bord du rocher le plus caché aux regards des sauvages qui couvraient la rive opposée. Là, il s'arrêta un instant, montra de la main la forêt, dit quelques mots en sa langue, comme pour indiquer la route qu'il se proposait de suivre, se laissa tomber dans la rivière, et disparut.

Œil de Faucon différa son départ, pour adresser de bons conseils à la généreuse Cora, qui commençait de respirer plus à l'aise en voyant le succès de son exhortation.

« La sagesse, » dit-il, « est quelquefois accordée aux jeunes aussi bien qu'aux vieillards, et ce que vous avez dit est sage, pour n'en pas dire plus. Si l'on vous mène dans les bois, c'est-à-dire ceux d'entre vous dont on aura pour un temps épargné la vie, brisez sur votre passage les jeunes pousses des taillis, et rendez aussi apparentes que vous le pourrez les traces de vos pas; s'il est possible à des yeux mortels de les apercevoir, comptez sur un ami qui vous suivra jusqu'au bout du monde avant de vous abandonner. »

Là-dessus, il serra affectueusement la main de Cora, ramassa son fusil, et après l'avoir regardé avec une sollicitude douloureuse, il le cacha dans un coin écarté, et se dirigea vers l'endroit où Chingachgook venait de disparaître. Jetant les yeux autour de lui d'un air soucieux, il ajouta avec amertume :

« Ah! si la poudre ne m'avait pas manqué, jamais nous n'aurions subi une telle honte! »

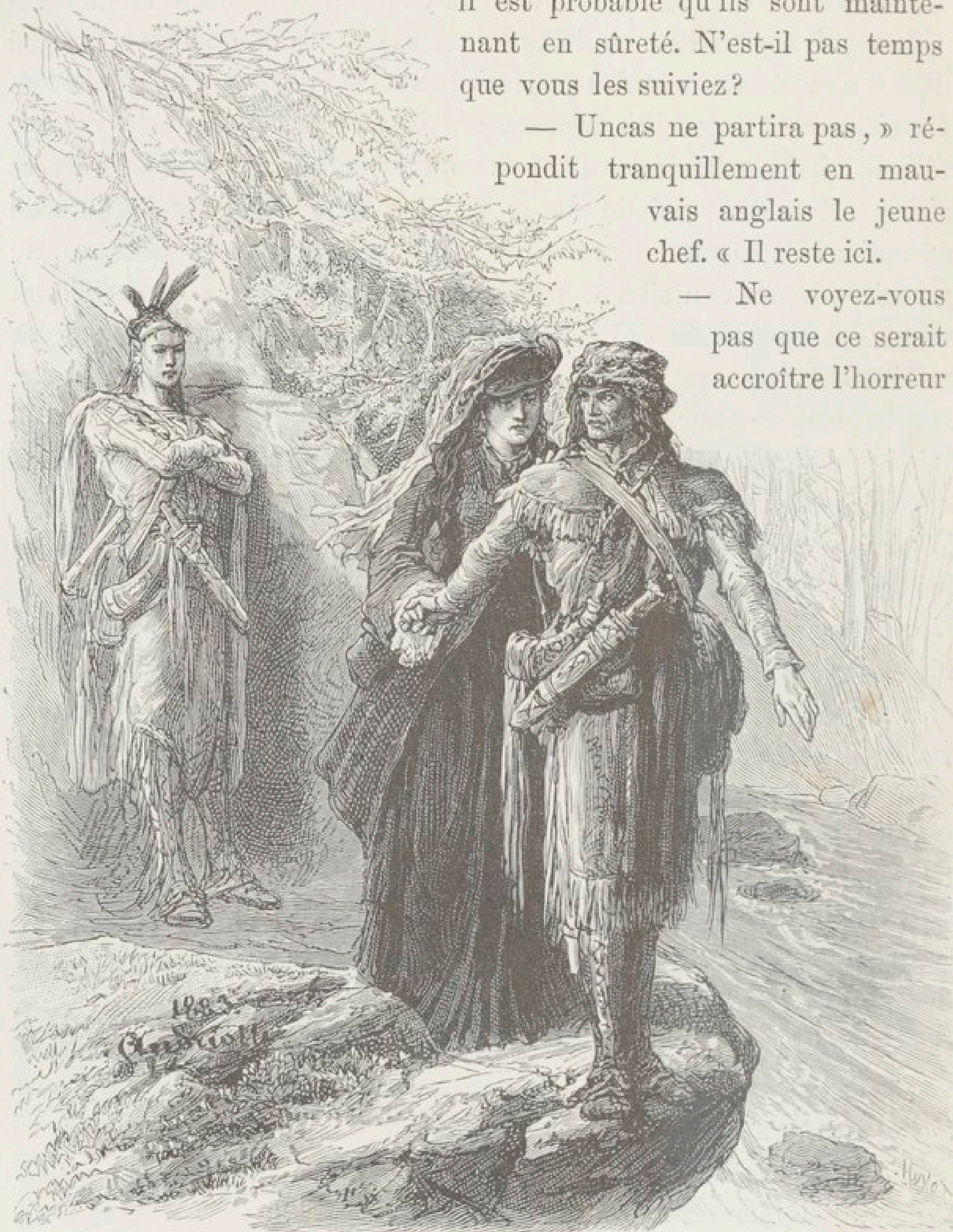
Puis il s'élança dans l'eau qui se referma sur lui, et fut presque aussitôt hors de vue.

Uncas demeurait appuyé contre le bloc crevassé dans un calme imperturbable.

« Vos amis, vous le voyez, n'ont pas été aperçus, » lui dit Cora, « et il est probable qu'ils sont maintenant en sûreté. N'est-il pas temps que vous les suiviez?

— Uncas ne partira pas, » répondit tranquillement en mauvais anglais le jeune chef. « Il reste ici.

— Ne voyez-vous pas que ce serait accroître l'horreur



de notre captivité, et diminuer les chances de notre délivrance? » reprit Cora en baissant les yeux sous le regard ardent du Mohican, et peut-être avec la conviction de l'influence qu'elle exerçait sur lui. « Partez,

généreux jeune homme! Allez trouver mon père, comme je l'ai dit, et soyez le plus sûr de mes messagers; dites-lui de vous confier les moyens de racheter la liberté de ses filles. Partez, je le désire, je vous en conjure! »

Une expression de tristesse assombrit les traits de l'Indien, mais il n'hésita plus. D'un pas silencieux il franchit le rocher et se jeta à son tour dans le fleuve. Ceux qu'il laissait derrière lui respirèrent à peine jusqu'au moment où, bien loin dans le courant, ils le virent reparaître pour plonger de nouveau sous les vagues.

Ces trois épreuves successives, selon toute apparence couronnées de succès, n'avaient employé que quelques minutes d'un temps qui était à cette heure si précieux.

Dès qu'Uncas eut disparu, Cora se retourna et, d'une voix tremblante, s'adressa à Heyward :

« J'ai entendu vanter votre habileté à la nage, Duncan, » dit-elle; « suivez donc le sage exemple que vous ont donné ces hommes simples et fidèles.

— Est-ce là, » répondit-il avec un triste sourire, « la preuve de dévouement que Cora Munro exige de celui qui doit la protéger?

— Ce n'est pas le moment de se payer de subtilités et de paradoxes, » répliqua-t-elle, « mais au contraire d'envisager froidement son devoir. Vous ne pouvez plus nous être utile ici, et il faut conserver vos jours pour des amis qui vous touchent de plus près que nous. »

Il ne répondit pas, mais son regard tomba avec émotion sur la charmante Alice, qui s'attachait à son bras comme un enfant à sa mère. Cora, pour sa part, semblait en proie à une douleur plus vive qu'aucune de celles que ses appréhensions avaient fait naître.

« Après tout, » ajouta-t-elle, « ce qui peut nous arriver de pire, c'est la mort, tribut que doit toute créature à l'époque assignée par Dieu.

— Il est des maux pires que la mort, » dit Duncan d'une voix sombre, et comme importuné de ses sollicitations, « et que peut détourner la présence d'un homme prêt à mourir pour vous. »

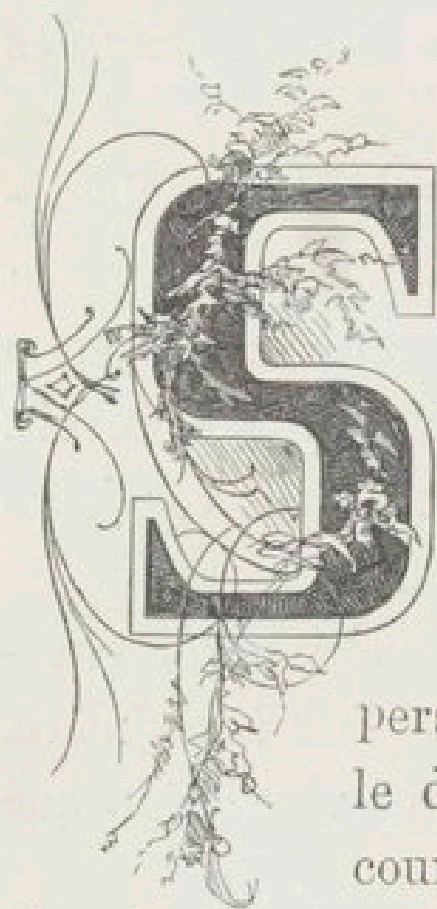
Cora n'insista plus, et ramenant son châle sur sa figure, elle entraîna avec elle au fond de la caverne sa sœur presque évanouie.



CHAPITRE IX.

Rassurez-vous, ô ma belle maîtresse !
Éclaircissez ce front tout chargé de tristesse.

La Mort d'Agrippine.



Si brusque fut le passage des incidents excitants du combat au calme qui régnait autour de lui, qu'il produisit sur l'imagination échauffée d'Heyward l'effet d'un rêve tumultueux.

Bien que les images et les événements qui avaient passé sous ses yeux restassent profondément gravés dans sa mémoire, il ne pouvait se persuader qu'avec peine de leur réalité. Ignorant encore le destin de ceux qui s'étaient confiés à la rapidité du courant, il prêtait l'oreille au moindre bruit, au moindre signal qui pût annoncer le bon ou le mauvais succès de leur hasardeuse entreprise. Toute son attention fut vaine ; car avec Uncas toute trace de ces gens de cœur avait disparu, et rien ne lui faisait connaître ce qu'ils étaient devenus.

Dans un moment de doute si pénible, Duncan n'hésita pas à se lever et à inspecter l'horizon, sans demander aux rochers une protection qui tout à l'heure encore lui avait été si nécessaire. Toutefois les efforts qu'il fit pour découvrir quelque indice de l'approche de leurs ennemis

cachés furent aussi inutiles que ceux qu'il avait faits pour s'assurer du sort de ses compagnons.

Pas un être vivant ne se montrait sur les rives boisées du fleuve. Les clameurs que répétaient naguère les voûtes de la forêt avaient cessé, et l'on n'entendait plus dans l'air que la sauvage harmonie de la cataracte. Un balbuzard qui, perché sur la branche la plus élevée d'un pin desséché, avait été de loin spectateur du combat, prit son essor et se mit à planer sur les eaux en quête d'une proie ; tandis qu'un geai, dont la voix bruyante avait été réduite au silence par le vacarme des Indiens, fit de nouveau entendre ses sons criards, comme s'il eût repris possession de ses domaines. Duncan puisa dans ces indices de solitude un rayon d'espérance ; il se prépara à lutter avec énergie, et sentit renaître en son cœur une confiance nouvelle.

« Les Hurons ont disparu, » dit-il en s'adressant à David, qui ne s'était pas encore remis des effets du choc étourdissant qu'il avait subi. « Retirons-nous dans la caverne, et abandonnons le reste à la Providence.

— Je me souviens, » répondit le psalmodiste d'un air un peu égaré, « d'avoir uni ma voix à celle de deux aimables jeunes filles, pour offrir à Dieu nos prières et nos actions de grâces ; depuis lors, le jugement du ciel m'a châtié de mes péchés. J'ai été plongé dans un semblant de sommeil, et autour de moi retentissaient des bruits discordants, comme si la consommation des temps fût arrivée, et que la nature eût oublié son harmonie.

— Pauvre garçon ! ta propre consommation a été, il est vrai, bien près de s'accomplir ! Allons, levez-vous et suivez-moi ; je vais vous conduire dans un lieu où vous n'entendrez autre chose que l'écho de vos cantiques.

— Il y a une mélodie dans le bruit de la cataracte, et le mugissement des eaux est doux à l'oreille, » dit David en passant sa main sur son front, comme s'il eût cherché à coordonner ses idées confuses. « L'air n'est-il pas encore rempli de hurlements et de cris, et les âmes des damnés...

— Non, non, » interrompit l'impatient Heyward, « ils ont cessé, et ceux qui les poussaient sont, je l'espère, également partis. A l'exception de la

cataracte, tout est calme et silence. Entrez donc là, et vous pourrez y produire ces sons que vous avez tant de plaisir à entendre. »

David sourit tristement; et néanmoins cette allusion à sa vocation chérie fit luire sur son visage un éclair passager de satisfaction. Il n'hésita plus à se laisser conduire dans un lieu qui promettait un soulagement si pur à ses sens fatigués; et, appuyé sur le bras du major, il franchit l'ouverture étroite de la caverne.

Le premier soin de Duncan fut de boucher le passage par un amas de branches de sassafras, de manière à en dérober complètement la vue, et derrière ce fragile rempart, il étendit les couvertures abandonnées par les Indiens. Par ce moyen, l'extrémité intérieure de la grotte était plongée dans les ténèbres, tandis que l'autre recevait un faible jour d'un étroit ravin, où s'engouffrait un bras de la rivière, qui allait se joindre un peu plus bas au courant principal.

Tout en achevant ses préparatifs, le jeune officier s'efforçait par des paroles réconfortantes de relever le moral de ses compagnes.

« Je n'aime pas, » disait-il, « le principe des Indiens qui leur apprend à se résigner sans résistance dans les cas qui leur paraissent désespérés. Notre maxime qui dit : S'il y a de la vie, il y a de l'espérance, est plus consolante et mieux appropriée au caractère d'un soldat. Quant à vous, Cora, il est inutile de vous encourager; vous trouverez dans votre propre vaillance, dans votre raison imperturbable, tout ce qui peut convenir à votre sexe; mais cette sœur tremblante qui pleure dans vos bras, ne parviendrons-nous pas à sécher ses larmes?

— Je suis plus calme, Duncan, » dit Alice en venant à lui, ses pleurs à demi essuyés; « je suis beaucoup plus calme à présent. Il est impossible que dans cette retraite ignorée on arrive à nous découvrir; nous y sommes en sûreté, à l'abri de tout accident. D'ailleurs, nous avons tout à espérer de ces hommes dévoués qui ont déjà couru tant de périls pour nous sauver.

— Bravo! notre charmante Alice parle en véritable fille de Munro, » dit Heyward en lui serrant la main. « Avec deux pareils modèles de courage devant lui, un homme rougirait de ne pas se montrer un héros. »

Il s'assit au centre de la grotte, pressant d'une main ferme le pis-

tolet qui lui restait, tandis que la contraction de ses sourcils annonçait une résolution sombre et désespérée. « Les Hurons, s'ils viennent, ne s'empareront pas de la place aussi facilement qu'ils se l'imaginent, » murmura-t-il ; et, appuyant sa tête contre la muraille, il parut attendre l'événement avec patience, les yeux obstinément fixés sur l'issue par où arrivait le jour.

Un silence morne et prolongé régna dans la caverne. L'air frais du matin y avait pénétré, et son influence se faisait graduellement sentir à ceux qui l'occupaient. Le temps s'écoulait, et rien ne venait troubler leur sécurité ; peu à peu l'espoir ranima tous les cœurs, bien que chacun craignît d'exprimer tout haut des illusions que le moment d'après pouvait détruire.

David seul semblait étranger à cet enchaînement d'émotions. Un rayon de lumière, filtrant à travers l'étroite ouverture, éclairait son visage pâli, et tombait sur les pages du petit volume dont il s'occupait à tourner les feuillets, y cherchant sans doute quelque cantique plus convenable à leur situation qu'aucun de ceux qu'il avait parcourus, et agissant d'après un souvenir confus de la promesse du major. A la fin sa recherche fut récompensée, et, sans explication ni préambule, il s'écria à haute voix : « L'île de Wight ! » C'était le titre d'un des airs favoris de la psalmodie américaine. Puis ayant accordé son diapason, il préluda avec l'accent le plus doux de sa voix musicale.

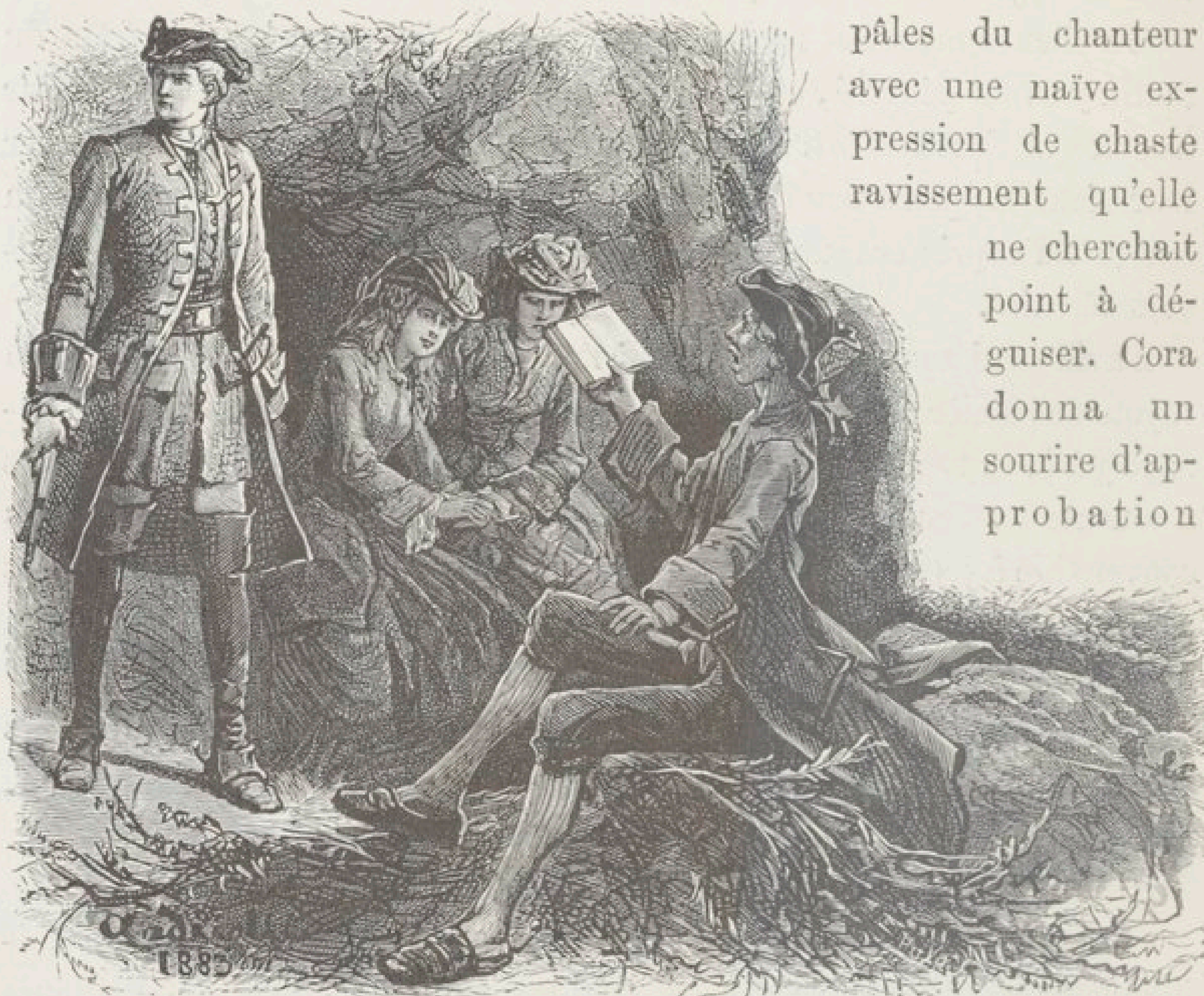
« Mais, » fit Cora, « n'y a-t-il pas de danger ?

— Le pauvre homme ! » répondit le major. « Sa voix est trop faible pour qu'on l'entende au milieu du bruit de la cataracte ; d'ailleurs la caverne le protège. Laissons-le donc se livrer à ses goûts, puisqu'il peut le faire en toute sûreté !

— L'île de Wight ! » répéta David en regardant son auditoire, et de ce ton de dignité avec lequel autrefois il imposait silence au bavardage d'une troupe d'écoliers. « C'est un air magnifique, et l'on y a mis depuis des paroles solennelles ; chantons-le avec tout le respect convenable. »

Après quelques minutes de recueillement pour commander l'attention de ses auditeurs, David attaqua le chant, d'abord en notes basses et à peine distinctes, qui montèrent insensiblement à un ton plus élevé, jusqu'à ce qu'enfin l'enceinte de la grotte fût remplie de sons harmo-

nieux rendus plus pénétrants encore par les modulations tremblantes de sa voix affaiblie. La mélodie, d'un charme délicat, étendit peu à peu son influence sur ceux qui l'écoutaient ; elle triomphait même des misérables paroles sous lesquelles l'auteur avait travesti l'inspiration du psalmiste. Alice, quoi qu'elle en eût, sécha ses larmes et fixa ses regards humides sur les traits pâles du chanteur avec une naïve expression de chaste ravissement qu'elle ne cherchait point à déguiser. Cora donna un sourire d'approbation



aux pieux efforts de l'homonyme du prince juif, et le visage assombri d'Heyward se détendit un moment sous cette influence.

La sympathie évidente de ses auditeurs excita la verve du musicien, dont la voix regagna toute sa richesse et son volume sans rien perdre de la douceur touchante qui en faisait la séduction. C'est ainsi qu'il se laissait aller au lyrisme de sa nature, quand un cri horrible lancé au dehors coupa court à son pieux concert.

« Ah ! » s'écria Alice en se réfugiant dans les bras de sa sœur. « Nous sommes perdus !

— Pas encore, pas encore, » dit Heyward troublé mais toujours intrépide. « Ce cri vient du centre de l'île ; c'est la vue de leur compagnon mort qui l'a occasionné... Nous ne sommes pas découverts... Il y a encore de l'espoir. »

Quelque faible que fût cette lueur de salut, l'observation de Duncan eut pour effet de relever l'énergie des deux sœurs, qui attendirent l'événement en silence. D'autres cris suivirent le premier ; plusieurs voix résonnèrent sur divers points de l'îlot, et se réunirent enfin sur le quartier de roche qui servait de toit à la double caverne. Là, après un grand cri de joie, l'air retentit de clameurs telles, que l'homme seul plongé dans l'état le plus complet de barbarie peut en produire.

Cette scène bruyante ne tarda pas à s'étendre à toutes les directions. Les uns appelaient leurs compagnons du bord de l'eau, et on leur répondait du haut des rochers. Ces signes effrayants éclatèrent bientôt aux alentours du passage de communication, et ils se mêlaient à ceux qui partaient du petit bras de la rivière. Bref, le tumulte se propagea avec une si foudroyante rapidité et se rapprocha à un tel point que nos réfugiés étaient à même d'entendre distinctement les mots qui s'échangeaient au-dessus de leur tête.

Au milieu de ce vacarme infernal, un hurlement de triomphe s'éleva à quelques pas de l'issue bouchée de la grotte. Heyward abandonna pour le coup toute espérance, convaincu qu'ils étaient découverts ; mais il se rassura en entendant le bruit s'éloigner et les mêmes voix se réunir à l'endroit où Œil de Faucon avait caché avec tant de regret sa bonne carabine. Au milieu du jargon des dialectes indiens, il lui fut facile de comprendre non seulement des mots, mais des phrases entières exprimées dans la langue du Canada, c'est-à-dire dans un français corrompu.

« La Longue Carabine ! » s'écrièrent une foule de voix, et les sauvages de la rive répétèrent ce nom célèbre donné à un chasseur, qui avait souvent servi d'éclaireur aux Anglais. Heyward apprit ainsi quel était celui qui avait été son compagnon.

« La Longue Carabine ! la Longue Carabine ! »

Les mots passèrent de bouche en bouche, et la foule se pressa autour d'un trophée qui semblait annoncer la mort de son redoutable propriétaire. Après une bruyante consultation plus d'une fois couverte par les

éclats d'une joie cruelle, les Hurons se dispersèrent, en proclamant le nom d'un ennemi dont le major crut deviner qu'ils espéraient trouver le corps dans quelque crevasse de l'île.

« Maintenant, » dit-il à voix basse aux sœurs tremblantes, « voici le moment de la crise. Si notre retraite échappe à leurs recherches, nous sommes sauvés! En tous cas, nous sommes sûrs, d'après ce que je viens d'entendre, que nos amis ont réussi à s'enfuir, et d'ici à deux heures Webb nous aura délivrés. »

Il y eut alors quelques minutes d'un poignant silence, et tout faisait prévoir que les sauvages apportaient dans leurs investigations plus de vigilance et de méthode. Plus d'une fois on put distinguer le bruit de leurs pieds sur le sassafras, le froissement des feuilles et le craquement des branches. A la fin, la barrière qu'il avait amoncelée céda un peu, un coin de la couverture se décrocha, et un faible rayon de jour pénétra dans l'intérieur de la caverne. Cora, saisie de terreur, pressa Alice contre son sein, et Duncan se jeta au-devant d'elles. Des cris d'appel sourds et rapprochés annoncèrent que l'asile était découvert et que les sauvages venaient d'y pénétrer. D'après le nombre des voix, il parut certain que la troupe y était rassemblée tout entière, ou du moins à l'entrée.

Les deux grottes étaient si rapprochées l'une de l'autre, que le major, dans la conviction que toute chance de salut était perdue, alla se placer entre les deux sœurs et l'issue par où les sauvages devaient arriver. Réduit au désespoir par le péril de la situation, il s'avança vers le fragile rempart qui ne le séparait plus que par un intervalle de quelques pieds de la poursuite infatigable de ses ennemis, et regardant à travers la petite ouverture que le hasard y avait pratiquée, il se mit à épier leurs mouvements avec une stoïque indifférence.

A portée de son bras, et lui tournant le dos, un Indien de taille gigantesque, à la voix grave et impérieuse, semblait dicter des ordres. Plus loin, la première caverne était pleine de gens qui saccageaient et culbutaient en tous sens le modeste mobilier du chasseur. Le sang qui avait coulé de la blessure de David avait rougi les feuilles de sassafras avant la saison où elles prennent cette couleur; à cette preuve de leurs succès, ils jetèrent un hurlement semblable à celui que poussent des limiers qui ont retrouvé une piste perdue. Aussitôt ils fouillèrent la cou-

che odorante, et en portèrent une à une les branches dans le passage de communication, ayant soin au préalable de les secouer comme s'ils les eussent soupçonnées de receler l'homme qu'ils avaient si longtemps haï et redouté.

Un guerrier aux traits féroces s'approcha du chef, avec une brassée de feuillage, et lui montra, d'un air de triomphe, les taches de sang qui y étaient empreintes, entremêlant son discours d'exclamations et du nom de « la Longue Carabine ». Puis il jeta son fardeau sur la pile qu'avait élevée Duncan, ce qui boucha le jour qui y était pratiqué. Son exemple fut suivi par les autres qui entassèrent de la sorte tout le sassafras, ajoutant ainsi sans le savoir à la sécurité de ceux qu'ils cherchaient. L'avantage de cette barrière était dans sa faiblesse même, car au milieu de la confusion générale il ne pouvait venir à l'idée des sauvages de remuer un monceau de broussailles élevé de leurs propres mains.

Les couvertures ayant cédé à la pression extérieure, et les branches s'étant affaissées au point de former une masse compacte, Duncan commença à respirer librement. D'un pas léger et le cœur plus léger encore, il revint se poster au centre de la grotte, d'où il pouvait voir l'issue qui donnait sur la rivière. Sur ces entrefaites, les Indiens, ayant l'air de se raviser, sortirent tous ensemble du passage, et on les entendit parcourir l'île et se diriger vers le point d'où ils étaient d'abord venus. Un hurlement de deuil indiqua qu'ils étaient de nouveau rassemblés autour des cadavres de leurs compagnons.

Duncan alors se hasarda à jeter les yeux sur les jeunes filles ; car, au moment le plus critique, il avait appréhendé que l'inquiétude peinte sur son front ne contribuât à redoubler les alarmes d'êtres trop impressionnables pour soutenir un pareil choc.

« Ils sont partis, Cora, » dit-il à voix basse. « Alice, ils sont retournés à l'endroit du débarquement ; nous sommes sauvés. Remercions le ciel qui nous a soustraits à la fureur d'impitoyables ennemis !

— Ah ! que Dieu en soit loué ! » dit Alice en s'agenouillant sur le roc avec un sentiment de gratitude fervente. « Ce Dieu bon qui a épargné des larmes à un père en cheveux blancs, qui a conservé les jours de ceux qui me sont si chers... »

Heyward et Cora, quoique plus maîtres d'eux-mêmes, ne purent assister, sans être vivement émus, à cet élan de sensibilité involontaire. Jamais, aux yeux du major, la piété n'avait revêtu des formes aussi attrayantes que celles que lui prêtaient les charmes et la jeunesse d'Alice; dans ses yeux brillait le feu de la reconnaissance; l'incarnat de la beauté animait ses joues, et sa physionomie ingénue laissait voir que son âme allait s'épancher toute dans sa prière.

A peine ses lèvres venaient-elles de s'ouvrir que la parole s'y arrêta, glacée par un frisson subit. Son visage prit les teintes d'une pâleur mortelle; ses yeux humides semblèrent tout à coup pétrifiés; un sentiment d'horreur les rendit durs et fixes, les mains qu'elle élevait vers le ciel s'abaissèrent devant elle en ligne horizontale, montrant quelque chose avec une agitation convulsive. Heyward tourna la tête dans cette direction, et, par-dessus le rebord de l'ouverture pratiquée sur la rivière, il aperçut la figure du guide qui l'avait trahi, le Renard Subtil.

Dans cet instant d'horrible surprise, la présence d'esprit de Duncan ne l'abandonna pas. Il vit à l'air incertain de l'Indien que ses yeux, accoutumés au grand jour, n'avaient pu encore distinguer les objets à la lueur sombre qui régnait dans les profondeurs de la grotte; il pensait à se retirer avec les jeunes filles dans un renfoncement du rocher où leurs personnes se confondraient avec l'obscurité, mais l'expression qui tout à coup brilla sur la physionomie de l'Indien lui apprit qu'il était trop tard, et qu'on les avait découverts.

Voir triompher l'abominable traître, c'en était trop pour la fierté du major : ne prenant conseil que de son ressentiment, il dirigea son pistolet contre l'Indien et fit feu. L'explosion retentit dans la caverne comme l'éruption d'un volcan, et lorsque le courant d'air qui venait du ravin eut dissipé la fumée, le traître avait disparu. Courant à l'ouverture, Heyward l'aperçut s'enfuyant comme une ombre le long du rocher par un rebord bas et étroit qui bientôt le déroba à sa vue.

Parmi les sauvages, un profond silence succéda à cette détonation, qui leur sembla sortir des entrailles de la terre; mais sitôt que le Renard, élevant la voix, eût poussé un cri significatif et prolongé, tous les guerriers y répondirent par des vociférations. L'île se remplit de nouvelles clameurs, et avant que Duncan eût le temps de se remettre,

la faible barrière de feuillage fut abattue, la grotte envahie par ses deux issues, et ceux qui s'y trouvaient furent entraînés sur la plate-forme, où ils se virent entourés de toute la troupe des Hurons triomphants.





CHAPITRE X.

Nous nous lèverons tard, mais ce n'est pas merveille
Après avoir, la nuit, prolongé notre veille.

SHAKESPEARE, *le Songe d'une nuit d'été.*

Dès qu'il fut revenu du premier choc que lui avait fait éprouver cette soudaine catastrophe, Heyward commença à faire ses observations sur les façons et la conduite de ses vainqueurs.

Contrairement à leurs habitudes, les naturels, au lieu d'abuser de la victoire, avaient respecté non seulement la personne des deux sœurs, mais même la sienne. Les riches ornements de son uniforme avaient, il est vrai, attiré l'attention des sauvages, et plusieurs d'entre eux y avaient porté la main avec l'ardent désir de s'en emparer ; mais, avant tout acte de violence, un ordre impérieux du chef eut le



pouvoir de les arrêter sur cette pente, et dès lors Heyward fut convaincu qu'on les réservait pour quelque fin d'une haute importance.

Pendant que les guerriers les plus jeunes manifestaient ainsi leur vanité, les plus expérimentés continuaient leurs recherches dans les deux cavernes avec une ardeur qui dénotait combien la capture qu'ils venaient de faire était loin de leur suffire. Dans l'impuissance de découvrir de nouvelles victimes, ils se rapprochèrent des prisonniers en prononçant le nom de la Longue Carabine d'un ton sur lequel il n'était pas possible de se tromper. Duncan affectait de ne pas comprendre le sens de leurs questions violentes ; quant à David, son ignorance du français le dispensait de recourir à cet artifice. Enfin, fatigué de leurs importunités et craignant d'irriter ses vainqueurs par un mutisme trop opiniâtre, le major chercha des yeux Magua, afin qu'il pût lui transmettre ces questions multipliées, qui à chaque instant devenaient plus menaçantes.

La conduite de ce sauvage formait un contraste frappant avec celle de ses compagnons. Tandis que les autres s'occupaient exclusivement de satisfaire leur passion enfantine pour la parure, en pillant jusqu'aux misérables effets du chasseur, ou qu'avec des cris de haine, ils étaient en quête de leur propriétaire, le Renard se tenait à quelque distance des prisonniers, et l'on pouvait juger, à son air satisfait, que lui, du moins, il avait atteint le but principal de sa trahison. Quand les yeux d'Heyward rencontrèrent le regard sinistre, quoique tranquille, de son ancien guide, il les détourna d'abord avec horreur. Cependant, surmontant sa répugnance, il lui adressa la parole.

« Le Renard Subtil est un véritable guerrier, » dit-il. « Refusera-t-il d'apprendre à un ennemi désarmé ce que lui demandent ses vainqueurs ?

— Ils veulent savoir où est le chasseur qui connaît tous les sentiers de la forêt, » répondit Magua en mauvais anglais ; et en même temps il posait la main, avec un sourire féroce, sur les feuilles qui bandaient son épaule blessée. « Je parle de la Longue Carabine ! Son fusil est bon et son coup d'œil est sûr ; mais, comme le petit fusil du chef blanc, il ne peut rien contre la vie du Renard Subtil.

— Le Renard est trop brave pour se rappeler les blessures qu'il a reçues à la guerre, ou les mains qui les lui ont faites.

— Était-ce la guerre, quand l'Indien fatigué se reposait au pied de l'arbre à sucre pour manger son grain? Qui avait rempli les broussailles d'ennemis rampants? qui a tiré le couteau? qui avait la paix sur la langue et le sang dans le cœur? Magua avait-il dit que sa hache était hors de terre et que sa main l'en avait retirée? »

Comme Heyward n'osait rétorquer l'argument de son accusateur, en lui rappelant sa trahison, et qu'il dédaignait de désarmer son ressentiment par des paroles d'excuse, il garda le silence.

Magua parut également disposé à terminer là la controverse, ainsi que toute espèce de communication, et reprit contre le rocher l'attitude indifférente dont il s'était un instant départi. Mais le cri « la Longue Carabine! » recommença de plus belle, dès que les sauvages impatients s'aperçurent que l'entretien avait cessé.

« Tu l'entends, » reprit Magua d'un air de nonchalance; « les Hurons exigent la vie de la Longue Carabine, sinon ils s'en prendront à ceux qui le cachent.

— Il est parti, et à cette heure il est hors d'atteinte. »

Le Renard sourit avec un froid mépris.

« Quand l'homme blanc meurt, » répliqua-t-il, « il se croit en paix; mais les hommes rouges savent le moyen de torturer jusqu'aux ombres de leurs ennemis. Où est son corps? Que les Hurons voient sa chevelure!

— Il n'est pas mort, te dis-je; il s'est échappé.

— Est-il un oiseau pour déployer ses ailes? » dit Magua incrédule. « Est-il un poisson qui puisse nager sans voir le soleil? Le chef blanc lit dans ses livres et s'imagine que les Hurons manquent de sens.

— Sans être un poisson, celui que vous appelez la Longue Carabine sait nager; il s'est laissé aller au courant quand toute sa poudre a été brûlée, et qu'il y avait un nuage sur les yeux des Hurons.

— Et pourquoi le chef blanc ne l'a-t-il pas suivi? Est-il une pierre qui va au fond de l'eau, ou sa chevelure lui brûle-t-elle la tête?

— Demande à celui d'entre vous qui est tombé dans la cataracte: s'il vivait encore, il vous apprendrait si je suis de pierre, » dit le jeune homme irrité, et employant dans sa colère le langage ampoulé qui ne manquait jamais de plaire aux Indiens. « L'homme blanc pense qu'il n'appartient qu'aux lâches d'abandonner leurs femmes. »

Magua grommela entre ses dents quelques mots inintelligibles, puis il reprit tout haut :

« Et les Delawares? savent-ils nager aussi bien que ramper dans la brousse? Où est le Grand Serpent? »

Duncan vit, par l'emploi de ces dénominations canadiennes, que ses anciens compagnons étaient beaucoup mieux connus de ses ennemis que de lui-même ; aussi répondit-il avec hésitation :

« Il a également pris le chemin de la rivière.

— Le Cerf Agile, non plus, n'est pas ici.

— Le Cerf Agile? » répéta le major, heureux de ce prétexte pour gagner du temps. « J'ignore de qui tu veux parler.

— Uncas, » reprit Magua, en prononçant ce nom Delaware avec plus de difficulté encore que les mots anglais. « *Bounding Elk* ou Cerf Agile est le nom que l'homme blanc a donné au jeune Mohican.

— Il y a entre nous une confusion de mots, Renard, » dit Duncan dans l'espoir de provoquer une discussion. « En français, *deer* signifie daim, et *stag* cerf ; le mot élan est celui que les Français emploient pour désigner l'*elk* des Anglais.

— Oui, » murmura l'Indien dans sa langue naturelle, « les Visages Pâles sont des femmes babillardes : ils ont deux mots pour chaque chose, tandis qu'un Peau Rouge explique tout par l'accent de la voix. »

Alors, reprenant l'usage de l'anglais, il continua, en se conformant toujours à la nomenclature imparfaite de sa province :

« Le daim est léger, mais faible ; le cerf est agile, mais fort ; et le fils du Grand Serpent est le Cerf Agile. A-t-il sauté de la rivière dans les bois ?

— Si c'est du jeune Delaware que tu parles, il s'est enfui de la même manière que les deux autres. »

Comme il n'y avait rien d'improbable pour un Indien dans ce genre d'évasion, Magua admit la vérité de ce que lui disait Duncan, avec une facilité qui prouvait le peu de valeur qu'il attachait à la capture de ces trois individus. A cet égard ses compagnons pensaient différemment. Les Hurons avaient attendu avec une patience caractéristique, et dans un silence profond, le résultat de cette conversation. Quand Hey-

ward eut cessé de parler, tous les yeux se portèrent sur Magua, comme pour lui demander le sens de ce qui avait été dit. Leur interprète, montrant du doigt la rivière, leur expliqua tout, plus par des gestes que par des paroles.

Après cette brève communication, les sauvages poussèrent un effroyable hurlement, indice de la déception qu'ils éprouvaient : les uns coururent au bord de l'eau, battant l'air avec des gestes frénétiques ; d'autres crachaient sur le fleuve comme pour le punir de sa prétendue trahison en les privant des droits légitimes de leur victoire. Quelques-uns, et ceux-là étaient des plus redoutables, jetèrent sur les captifs restés en leur pouvoir des regards sanguinaires où la cruauté n'était tempérée que par l'habitude de se maîtriser. Il y en eut un qui s'élançant auprès d'Alice, enroula d'une main la chevelure qu'elle portait flottante, et agita de l'autre un couteau autour de sa tête, comme pour indiquer la manière horrible dont cette magnifique parure allait lui être enlevée. Notre jeune officier tenta de voler au secours de la jeune fille ; mais on lui avait lié les bras, et au premier mouvement qu'il fit, il sentit sur son épaule la dure étreinte du chef de la troupe. Convaincu de l'impuissance de ses efforts, il se soumit à sa destinée, et se borna à adresser à ses deux compagnes des paroles d'encouragement, leur donnant à entendre que chez les Indiens la menace allait toujours plus loin que l'action.

Si Duncan cherchait à consoler les deux sœurs et à calmer leur épouvante, il n'était pas assez insensé pour se faire illusion à lui-même. Il savait fort bien que l'autorité d'un chef indigène était peu respectée, et qu'elle s'appuyait plus souvent sur la force corporelle que sur la supériorité morale. Le danger devait donc se calculer en proportion du nombre des créatures barbares qui les entouraient. Il était à craindre à chaque instant que l'ordre le plus impérieux de celui qu'ils paraissaient reconnaître pour chef ne fût enfreint par le premier furieux à qui l'envie aurait pu venir de sacrifier une victime aux mânes d'un ami ou d'un parent. Tout en conservant une apparence extérieure de calme et de fermeté, il sentait son cœur battre avec force chaque fois qu'un des Indiens s'approchait des sœurs sans défense, ou fixait seulement des regards farouches sur des êtres si peu capables de résister à la violence.

Toutefois ses terreurs eurent un moment de répit en voyant le chef

appeler ses guerriers autour de lui pour tenir conseil. La délibération fut courte, et à en juger par le silence du plus grand nombre, la décision fut unanime : le peu d'orateurs qui prirent la parole étendaient fréquemment la main dans la direction du camp de Webb, ce qui semblait indiquer qu'ils craignaient de ce côté l'approche de quelque danger. Cette considération hâta probablement leur résolution et accéléra les mouvements qui en furent la suite.

Pendant la conférence, Heyward, soulagé de ses plus grandes craintes, eut le loisir d'admirer la manière prudente dont les Hurons avaient opéré leur débarquement, même après la fin des hostilités.

Ainsi qu'on l'a vu, le noyau de l'île était un rocher nu, sans autre moyen d'y aborder que quelques souches flottantes. Ils avaient choisi ce point pour y faire leur descente, et à cet effet transporté le canot à travers bois en remontant le fleuve jusqu'au-dessus de la cataracte. Après avoir déposé leurs armes dans l'embarcation, une douzaine d'hommes s'appuyant sur ses rebords suivaient à la nage, tandis que deux des plus habiles la dirigeaient en se plaçant de façon à ne point perdre de vue le passage dangereux. A la faveur de cet arrangement, ils avaient gagné la pointe de l'île au même endroit qui avait été si fatal à leurs devanciers, mais avec l'avantage du nombre et la possession d'armes à feu. Il n'y avait pas lieu de douter qu'ils n'eussent agi de la sorte pour débarquer ; car Duncan les vit retirer le canot de la pointe du rocher, et le placer dans cette partie de la rivière qui avoisinait l'issue de la grotte extérieure.

Aussitôt le changement effectué, le chef fit signe aux prisonniers de descendre et d'entrer dans la barque.

La résistance était impossible et toute remontrance inutile. En conséquence, Heyward donna l'exemple de la soumission en marchant le premier vers le canot, où il fut bientôt placé avec les sœurs et David qui n'était pas encore revenu de sa stupéfaction. Bien que les Hurons ignorassent où se trouvaient les écueils et les bas-fonds du fleuve, ainsi que la direction des divers courants, néanmoins les signes ordinaires de ce genre de navigation leur étaient trop familiers pour qu'ils commissent aucune erreur grave. Quand le pilote choisi eut pris place, toute la troupe plongea dans la rivière, le frêle esquif effleura la surface du

courant, et au bout de quelques minutes les prisonniers abordèrent sur la rive méridionale, presque en face de l'endroit où ils étaient arrivés la veille.

Là, on tint une autre consultation, qui fut courte mais vive, et pendant laquelle les chevaux, dont les hennissements de terreur avaient contribué à faire découvrir leurs maîtres, furent amenés du lieu où on les avait entravés. La troupe alors se divisa : le chef à la haute taille monta le cheval du major et, suivi de la plupart de ses gens, traversa la rivière à gué et disparut dans les bois, laissant les prisonniers sous la garde de six sauvages, à la tête desquels était le Renard Subtil. Duncan observa ces dispositions avec un redoublement d'inquiétude.

La modération des Indiens, si peu d'accord avec leur conduite habituelle, lui avait donné à croire qu'on voulait simplement les livrer à Montcalm. La pensée de ceux qui souffrent s'endort rarement, et l'imagination n'est jamais plus active que lorsqu'elle est stimulée par la moindre lueur d'espérance. Aussi Duncan avait-il pensé qu'on chercherait à tirer parti des sentiments paternels de Munro pour l'amener à trahir son devoir de sujet fidèle; car, bien que le général français jouît d'un renom mérité de hardiesse et de bravoure, il passait pour exceller dans ces expédients politiques qui ne respectent pas toujours les obligations strictes de la morale, et qui déshonoraient si fréquemment la diplomatie européenne de cette époque.

Ces conjectures ingénieuses furent détruites par la conduite des Hurons. Le chef et le gros de la troupe avaient pris la route de l'Horican, et l'unique chance qui dès lors restait aux prisonniers fut d'être retenus dans une captivité indéfinie par leurs farouches vainqueurs.

Désireux de connaître leur sort, et voulant, en cette circonstance critique, essayer le pouvoir de l'argent, Heyward mit de côté la répugnance qu'il éprouvait à parler à Magua. S'adressant donc à celui qui naguère était son guide, et qui maintenant affectait les allures d'un homme qui dirige et commande, il lui dit d'un ton aussi amical et confiant qu'il lui fut possible :

« Je désirerais dire à Magua quelque chose qu'un grand chef doit seul entendre.

— Parle, » répondit celui-ci, qui le toisa d'un air méprisant. « Les arbres n'ont point d'oreilles.

— Mais les Hurons ne sont pas sourds, et ce qui convient aux premiers guerriers d'une nation rendrait ivres les jeunes hommes. Si Magua ne veut pas écouter, l'officier du roi saura se taire. »

D'un air indifférent, le sauvage adressa quelques mots à ses compagnons, qui s'occupaient gauchement à harnacher les chevaux destinés aux deux sœurs ; puis, se mettant à l'écart, il fit à Heyward un signe discret pour l'engager à le suivre.

« Parle maintenant, » lui dit-il. « Voyons si tes paroles sont telles que Magua puisse les entendre.

— Le Renard Subtil s'est montré digne du nom honorable que ses pères canadiens lui ont donné, » commença le major. « Je reconnais sa sagesse et tout ce qu'il a fait pour nous, et je m'en souviendrai quand viendra l'heure de la récompense. Oui, certes, le Renard a prouvé non seulement qu'il est un grand chef dans le conseil, mais encore qu'il sait l'art de tromper ses ennemis.

— Vraiment! » dit froidement l'Indien. « Qu'a donc fait le Renard?

— Eh quoi? n'a-t-il pas vu que les bois étaient infestés de rôdeurs ennemis, et que le serpent ne pouvait pas glisser inaperçu au milieu d'eux? Alors, n'a-t-il pas perdu sa route pour tromper les yeux des Hurons? n'a-t-il pas fait semblant de rejoindre sa tribu qui l'avait maltraité et chassé comme un chien de ses wigwams? Et quand nous nous sommes aperçus de son dessein, ne l'avons-nous pas secondé en usant de dissimulation, afin de faire croire aux Hurons que l'homme blanc prenait son ami pour un ennemi? Tout cela n'est-il pas vrai? Et quand par sa sagesse, le Subtil a eu fermé les yeux et bouché les oreilles des siens, n'ont-ils pas oublié qu'ils l'avaient maltraité et forcé de fuir chez les Mohawks? Et ne l'ont-ils pas laissé avec leurs prisonniers sur la rive méridionale du fleuve, tandis qu'eux-mêmes, ils se sont sottement dirigés vers le nord? L'intention du Renard n'est-elle pas de revenir sur ses pas, comme un vrai renard, et de ramener à leur père les filles du riche Écossais à la tête blanche? Oui, oui, Magua, j'ai vu tout cela, et déjà je me suis demandé comment récompenser tant de sagesse et de fidélité. D'abord le chef du fort William-Henry donnera ce que doit donner

un grand chef pour un tel service. La médaille de Magua ne sera plus d'étain (F), mais d'or battu; sa corne regorgera de poudre ; les dollars abonderont dans sa bourse comme les cailloux sur le bord de l'Horican; et les daims lui lécheront les mains, car ils sauront qu'ils tenteraient vainement de fuir devant la carabine qu'on lui donnera. Pour moi, comment pourrai-je surpasser en générosité la reconnaissance de l'Écossais? Je l'ignore, mais je... oui, je... »

Voyant son tentateur hésiter, parce qu'il voulait mettre le comble à ses promesses par l'espoir de quelque don sans prix aux yeux d'un sauvage, Magua vint à la rescousse, en disant :

« Que donnera le jeune chef venu des lieux où se lève le soleil?

— Il fera couler devant le wigwam de Magua, » répondit Heyward, « l'eau de feu des Iles du lac salé, en quantité aussi grande que les eaux de l'Hudson, jusqu'à ce que le cœur de l'Indien devienne plus léger que les plumes de l'oiseau-mouche, et son haleine plus douce que le parfum du chèvrefeuille sauvage. »

Le Renard avait écouté dans un profond silence ce discours insinuant. Quand le major avait parlé de l'artifice qu'il supposait avoir été employé par l'Indien envers sa propre nation, ses traits s'étaient voilés d'une expression de gravité prudente. Lorsqu'il avait fait allusion à l'injure que le Huron avait reçue des siens, il surprit dans les yeux de Magua un éclair de férocité si indomptable qu'il crut, pour le coup, avoir touché la corde sensible; enfin, cette partie de sa harangue, où il s'était efforcé d'exciter la soif de l'or et de la vengeance avait conquis de la part de son auditeur une attention particulière. La question du Renard avait été faite sans colère et avec toute la gravité indienne, et la réponse, qui était habile, reçue le plus sérieusement du monde.

Le Huron réfléchit un moment, et, portant la main sur les grossiers bandages de sa blessure, il s'écria avec énergie :

« Les amis font-ils de pareilles marques?

— Crois-tu que la Longue Carabine se contenterait d'infliger à un ennemi une blessure si légère?

— Les Delawares rampent-ils sur ceux qu'ils aiment comme des serpents qui s'enroulent avant de mordre?

— Le Grand Serpent se serait-il laissé entendre par des oreilles qu'il aurait voulu rendre sourdes?

— Est-ce que l'homme blanc brûle sa poudre à la face de ses frères?

— Manque-t-il jamais son coup s'il a l'intention de tuer? »

Cet échange de phrases sentencieuses eut lieu rapidement, et fut suivi d'un long intervalle de silence. Duncan crut que l'Indien chancelait, et, afin de compléter sa victoire, il allait recommencer l'énumération des récompenses qu'il lui destinait, quand celui-ci l'arrêta d'un geste expressif.

« Assez! » dit-il. « Le Renard est un chef sage, et on verra ce qu'il jugera convenable de faire. Va, et que ta bouche soit close... Quand Magua parlera, il sera temps de répondre. »

Heyward, s'apercevant que les yeux du sauvage se fixaient avec inquiétude sur les hommes de sa troupe, s'éloigna aussitôt, de crainte d'avoir l'air d'entretenir avec leur chef des intelligences suspectes. Magua s'approcha des chevaux, et affecta de se montrer satisfait des soins qu'on avait pris pour les équiper. Il fit signe au major d'aider les deux sœurs à monter en selle, car il ne s'abaissait à s'exprimer en anglais que dans des occasions sérieuses.

Il n'y avait plus de prétexte plausible à différer le départ, et Duncan, bien à contre-cœur, fut obligé de se soumettre. En s'acquittant de son office, il fit part, à voix basse, de ses espérances nouvelles aux jeunes filles qui, tremblant de rencontrer les regards farouches de leurs gardiens, osaient à peine lever la tête. La jument de David avait été emmenée par le gros de la troupe, de sorte que son maître se vit contraint d'aller à pied. Duncan ne regretta point d'en être réduit à la même nécessité, qui lui fournissait un motif de retarder la marche; en outre, il comptait sur le fort Édouard et tournait souvent les yeux de ce côté, dans l'espoir de saisir, dans cette partie de la forêt, quelques bruits précurseurs de l'approche d'un prompt secours.

Quand tout fut prêt, Magua donna le signal du départ, et se mit à la tête du convoi pour le conduire en personne. Venait ensuite David, qui, à mesure qu'il ressentait moins les suites de sa blessure, arrivait à comprendre sa véritable situation. Après lui chevauchaient les deux sœurs, escortées du fidèle major; les Indiens étaient en flanc et en ar-

rière, surveillant tout avec une vigilance qui semblait ne jamais se lasser.

Ils s'avancèrent ainsi au milieu d'un silence interrompu seulement par



les paroles d'encouragement qu'Heyward adressait aux dames, et par les exclamations de David, pieux témoignage de sa résignation aux décrets de la Providence. Ils marchaient vers le sud, et dans une direction presque opposée à la route de William-Henry. Malgré cette conformité à la

détermination primitive de ses vainqueurs, Duncan ne pouvait supposer que Magua résistât à la tentation des offres qu'il lui avait faites, et il n'ignorait pas que le chemin le plus détourné en apparence mène toujours droit au but l'Indien qui se croit forcé d'user d'artifice.

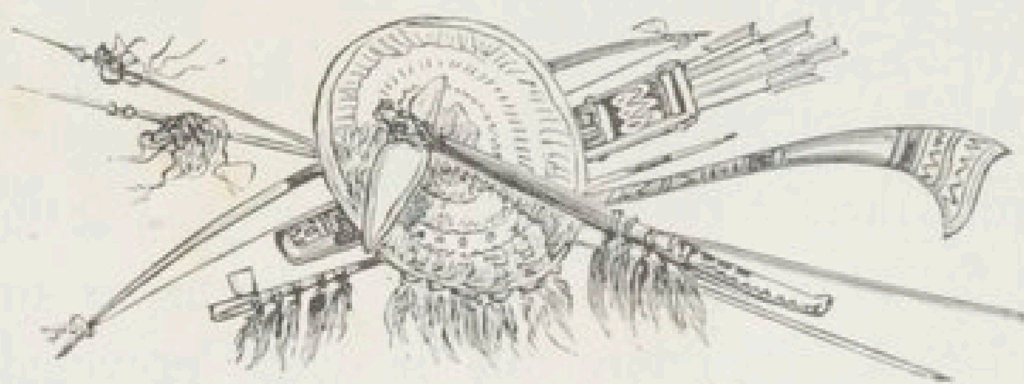
Cependant le temps s'écoulait; on continuait d'avancer péniblement à travers des bois sans limites, et rien n'annonçait encore le terme du voyage. Heyward suivait des yeux le cours du soleil, qui était à son midi et dorait la cime des grands arbres; il soupirait après le moment où la politique de Magua changerait de route pour en prendre une plus favorable à ses espérances. Quelquefois il s'imaginait que le cauteleux sauvage, désespérant d'échapper aux éclaireurs de l'armée française, se dirigeait vers un établissement de la frontière, où un officier distingué de la couronne, qui jouissait des bonnes grâces des Six Nations, possédait de vastes domaines et faisait sa résidence habituelle. Être remis entre les mains de sir William Johnson lui paraissait une alternative préférable à celle d'être conduit dans les déserts du Canada; mais pour cela il fallait traverser une grande étendue de forêts, et chaque pas l'éloignait de plus en plus du théâtre de la guerre, et par conséquent du poste où l'appelaient l'honneur et le devoir.

Cora seule n'avait pas oublié la recommandation qu'Œil de Faucon leur avait faite en les quittant; et, chaque fois que l'occasion s'en présentait, elle étendait le bras pour briser la tige qui venait sous ses doigts; mais la vigilance des Indiens rendait cet acte de précaution aussi difficile que dangereux. Souvent il lui fallait renoncer à son projet en rencontrant le regard défiant d'un de ses gardiens, et, afin d'écarter leurs soupçons, elle feignait une alarme qu'elle n'éprouvait pas, comme de simuler avec le bras étendu des gestes de terreur. Une fois pourtant, une seule fois, elle réussit à briser la branche d'un grand sumac, et, par une inspiration soudaine, laissa tomber un de ses gants. Cet indice, destiné à ceux qui pourraient la suivre, fut remarqué par un des Hurons: il ramassa le gant, et acheva de casser les branches qui restaient à l'arbre, de manière à faire croire que le dégât provenait de quelque bête fauve; puis il porta la main à son tomahawk, avec un regard tellement significatif, qu'il mit entièrement fin à ces traces furtives de leur passage. Les chevaux laissaient, il est vrai, sur la terre l'empreinte de

leurs sabots ; mais comme chaque troupe d'Indiens en avait emmené en nombre égal, cette circonstance était pour dérouter quiconque aurait entrepris de secourir les prisonniers.

Vingt fois Heyward fut sur le point d'aborder Magua et de lui faire des représentations ; il était retenu par la sombre réserve du sauvage. Durant tout le temps il se retourna à peine et ne desserra pas les dents. N'ayant que le soleil pour guide, et à l'aide seulement des points de repère connus de la sagacité des Indiens, il allait droit son chemin à travers des forêts de pins, des vallons fertiles, des torrents, des ruisseaux et des collines ; il semblait obéir à un instinct infaillible, et sa marche était aussi sûre et directe que le vol de l'oiseau. Il ne montrait jamais d'hésitation : que le sentier fût nu et bien battu, qu'il fût indiqué par places ou totalement effacé, il n'avançait ni moins vite ni d'un pas moins assuré. La fatigue même ne semblait pas avoir de prise sur lui. En foulant un sol couvert de détritus et de feuilles pourries, si les voyageurs levaient les yeux, ils apercevaient en avant sa noire silhouette se dessiner à travers les arbres, marchant le regard droit, et la tête haute, surmontée d'une plume légère sans cesse agitée par la rapidité de ses mouvements.

Après avoir traversé une vallée basse, dans laquelle serpentait un ruisseau, Magua se mit à gravir une colline si raide que les deux sœurs, incapables de le suivre, furent obligées de descendre de cheval. Arrivée au sommet, la troupe se trouva sur une plate-forme, où croissaient quelques bouquets d'arbres, à l'ombre desquels Magua avait déjà étendu sa sinistre personne pour y goûter un repos dont tout le monde avait le plus grand besoin.





CHAPITRE XI.

Lui pardonner, jamais! Maudite soit plutôt ma tribu!
SHAKESPEARE, *le Marchand de Venise.*



MAGUA avait choisi pour la halte une de ces collines escarpées, en forme de pyramide, et semblables à des élévations artificielles, qu'on rencontre si fréquemment dans les vallées des États-Unis.

Cette espèce de tumulus était haut et en pente rapide; le sommet, comme d'habitude, en était aplati, et l'un des versants plus irrégulier qu'on ne les voit en général. Il n'avait pour un lieu de repos d'autre avantage apparent que son escarpement et sa forme, qui rendaient la défense facile et la surprise presque impossible. Comme Heyward ne comptait guère sur une délivrance que le temps et la distance rendaient de plus en plus problématique, il regardait ces petites circonstances d'un œil indifférent, s'occupant uniquement de ses compagnes et cherchant à les consoler.

On laissa les chevaux paître la rare verdure de cette colline, et ce qui restait de provisions de bouche fut étalé devant les prisonniers, assis à l'ombre d'un bouleau qui étendait sa ramure en éventail au-dessus de leurs têtes.

Malgré la rapidité du voyage, un des Indiens avait trouvé l'occasion de tuer à coups de flèches un faon égaré, et avait porté patiemment l'animal sur ses épaules jusqu'au lieu de la halte. Sans le secours de l'art culinaire, il se gorgea aussitôt de cette nourriture, d'une digestion facile, et ses compagnons en firent autant, à l'exception du Renard Subtil qui, demeuré seul à l'écart, paraissait plongé dans de sérieuses réflexions.

Cette abstinence, si remarquable chez un Indien, attira l'attention d'Heyward. Persuadé que le Huron méditait un moyen d'éluder la vigilance des naturels afin d'obtenir la récompense promise; désirant en outre aider de ses conseils les plans qu'il pourrait former, et ajouter encore à la force de la tentation, il se leva, et tout en paraissant errer au hasard, s'arrêta près de l'endroit où le guide était assis.

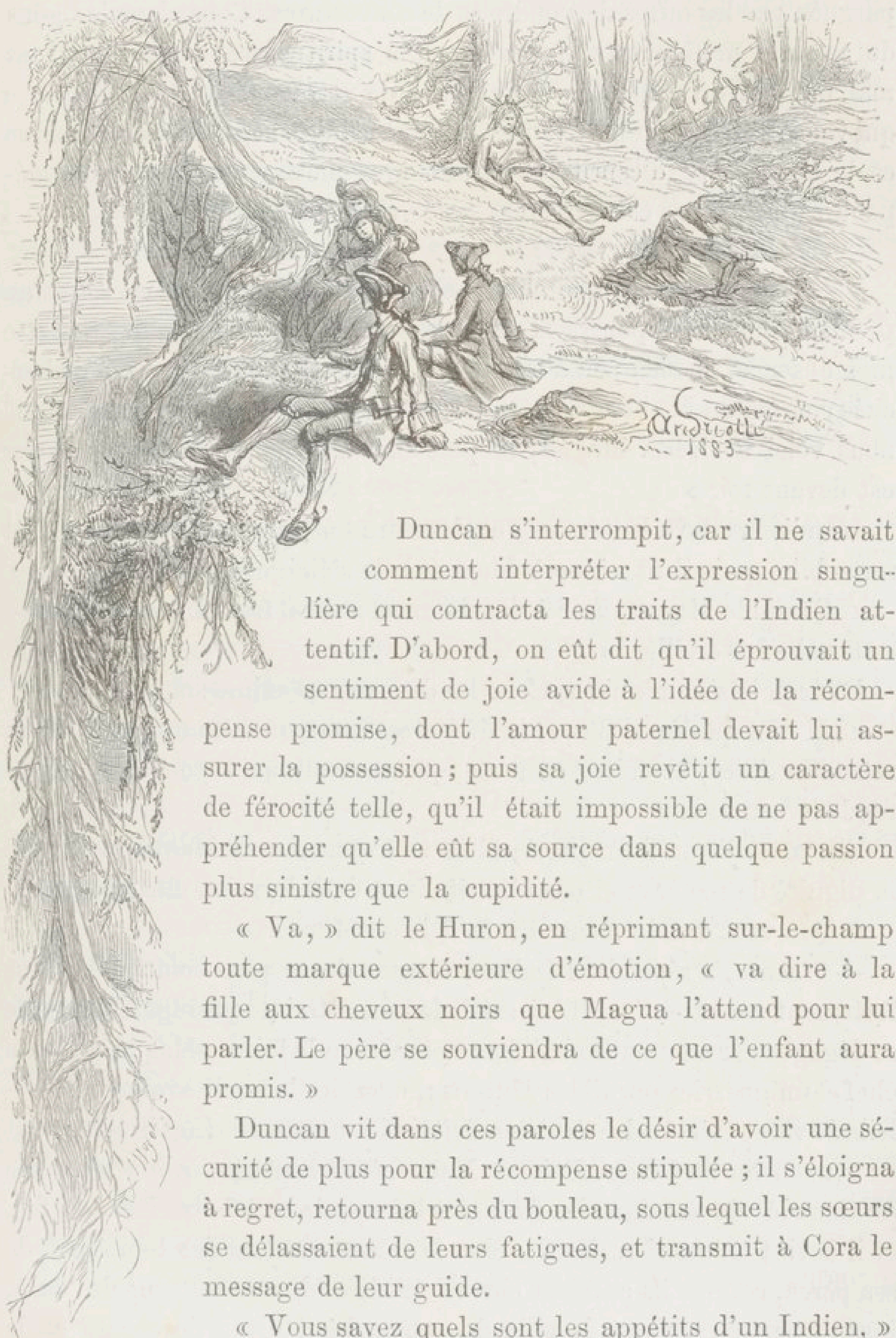
« Magua n'a-t-il pas eu assez longtemps le soleil en face pour n'avoir plus rien à craindre des Canadiens? » lui demanda-t-il comme s'ils étaient parfaitement d'accord. « Le chef de William-Henry ne sera-t-il pas plus satisfait de revoir ses filles avant qu'une autre nuit ait endurci son cœur contre leur perte et l'ait rendu moins libéral dans ses dons?

— Matin ou soir, » riposta froidement l'Indien, « les Visages Pâles en aiment-ils moins leurs enfants?

— Non, certes, » reprit Heyward, se hâtant de réparer l'erreur qu'il appréhendait d'avoir commise. « L'homme blanc peut oublier, et oublie souvent en effet, les tombeaux de ses pères; il cesse quelquefois de se rappeler ceux qu'il devrait aimer et qu'il a promis d'aimer toujours; mais la tendresse d'un père pour son enfant ne s'éteint jamais qu'avec lui.

— Le cœur du chef à tête blanche est-il donc si tendre, et pensera-t-il aux enfants que ses femmes lui ont donnés ? Il est bien dur pour ses guerriers, et ses yeux sont de pierre.

— Les oisifs et les méchants se plaignent de sa sévérité, mais il est juste et humain pour ceux qui se conduisent en braves. J'ai connu beaucoup de parents affectueux, mais jamais un père plus dévoué. Tu as vu la Tête Blanche au milieu de ses guerriers, Magua, mais moi j'ai vu ses yeux se remplir de larmes en parlant des enfants qui sont maintenant en ton pouvoir. »



Duncan s'interrompit, car il ne savait comment interpréter l'expression singulière qui contracta les traits de l'Indien attentif. D'abord, on eût dit qu'il éprouvait un sentiment de joie avide à l'idée de la récompense promise, dont l'amour paternel devait lui assurer la possession; puis sa joie revêtit un caractère de férocité telle, qu'il était impossible de ne pas appréhender qu'elle eût sa source dans quelque passion plus sinistre que la cupidité.

« Va, » dit le Huron, en réprimant sur-le-champ toute marque extérieure d'émotion, « va dire à la fille aux cheveux noirs que Magua l'attend pour lui parler. Le père se souviendra de ce que l'enfant aura promis. »

Duncan vit dans ces paroles le désir d'avoir une sécurité de plus pour la récompense stipulée ; il s'éloigna à regret, retourna près du bouleau, sous lequel les sœurs se délassaient de leurs fatigues, et transmit à Cora le message de leur guide.

« Vous savez quels sont les appétits d'un Indien, » lui dit-il en la conduisant vers l'endroit où elle était attendue ; « n'é-

pargnez pas les offres de poudre et de couvertures. Cependant les gens de sa sorte préfèrent à tout les liqueurs spiritueuses; il ne serait pas mal non plus d'y ajouter quelque don de votre main, avec cette grâce qui vous est si naturelle. Ne perdez pas ceci de vue, Cora : de l'adresse et de la présence d'esprit que vous saurez mettre en œuvre vont dépendre jusqu'à un certain point votre vie et celle d'Alice.

— Et la vôtre, Heyward?

— La mienne est peu de chose; elle appartient déjà à mon roi et au premier ennemi qui pourra la prendre. Je n'ai point de père qui regrette mon absence, et bien peu d'amis pour pleurer une mort que j'ai recherchée comme un bonheur avec toute l'ardeur de la jeunesse. Mais, chut! nous voici arrivés... Magua, la personne à laquelle tu désires parler est devant toi. »

L'Indien se leva lentement, et demeura quelque temps silencieux et immobile; puis il fit signe à Heyward de s'éloigner.

« Quand le Huron parle à des femmes, » dit-il froidement, « sa tribu se bouche les oreilles. »

Duncan hésitant à obéir, Cora lui dit avec un calme sourire :

« Il faut quitter la place; la délicatesse vous en fait un devoir. Allez retrouver Alice, et faites en sorte que ce nouveau rayon d'espoir lui rende le courage. »

Elle attendit qu'il fût parti; alors se tournant vers Magua avec toute la dignité de son sexe et dans l'attitude et dans la voix, elle ajouta :

« Que veut dire le Renard à la fille de Munro?

— Écoute, » répondit l'Indien, et, sans doute pour commander plus fortement son attention, il lui saisit le bras, étreinte passagère dont elle se dégagea par un mouvement ferme et calme à la fois. « Magua était un chef et un guerrier parmi les Hurons rouges des lacs; il avait vu les soleils de vingt étés fondre dans les rivières les neiges de vingt hivers avant de rencontrer un Visage Pâle, et Magua était heureux. Alors ses pères du Canada vinrent dans les forêts, et lui apprirent à boire l'eau de feu, et il devint un vaurien. Les Hurons le chassèrent loin des tombeaux de ses pères, comme ils auraient chassé un bison. Il erra le long des lacs, jusqu'à ce qu'il arriva à la ville du canon. Là il vivait de chasse et de pêche, mais on le repoussa encore dans les bois, au milieu de ses enne-

mis. Le chef qui était né Huron devint enfin un guerrier parmi les Mohawks. »

Il s'arrêta pour réprimer les passions dont la flamme brûlante se réveillait en lui au souvenir de ses prétendues injures.

« J'avais, » dit Cora, « quelque connaissance de cette histoire.

— Était-ce la faute du Renard, » reprit-il, « s'il n'avait pas une tête de rocher ? Qui lui a versé l'eau de feu? Qui a fait de lui un misérable? C'est le Visage Pâle, l'homme de ta couleur.

— Et moi, est-ce ma faute, s'il existe des êtres sans principes dont la couleur ressemble à la mienne ? Dois-je répondre pour eux ?

— Non, Magua est un homme et non pas un fou ; les gens qui te ressemblent n'ouvrent jamais leurs lèvres au liquide brûlant. Le Grand Esprit t'a donné la sagesse en partage.

— Que puis-je donc avoir de commun avec tes malheurs, pour ne pas dire tes fautes ?

— Écoute encore. Quand les Français et les Anglais déterrèrent la hache, le Renard prit son poste de guerre dans les rangs des Mohawks et marcha contre sa propre nation. Les Visages Pâles ont repoussé les Peaux Rouges de leur terrain de chasse, et si maintenant ceux-ci combattent entre eux, c'est un homme blanc qui les commande. A notre tête était ton père, le vieux chef de l'Horican. Il disait aux Mohawks: Faites ceci et cela, et on lui obéissait. Il établit par une loi que, si un Indien buvait de l'eau de feu et entrait ensuite dans les wigwams de toile de ses guerriers, il ne serait pas oublié. Magua eut la folie d'ouvrir la bouche, et la liqueur brûlante l'entraîna dans la cabane de Munro. Que fit la Tête Blanche? Que sa fille le dise.

— Il tint parole, et rendit justice en punissant le coupable.

— Justice! » répéta l'Indien, en jetant sur l'intrépide Cora un regard oblique où se peignait la soif des représailles. « Est-ce juste de faire le mal et d'en punir les autres? Magua n'était pas dans son bon sens ; c'est l'eau de feu qui avait parlé et agi à sa place ; mais Munro refusa de le croire. En présence de tous les guerriers au visage pâle, le chef huron fut saisi, attaché au poteau et battu de verges comme un chien. »

Force fut à Cora de garder le silence, dans l'impuissance où elle se

trouvait de rendre excusable aux yeux d'un sauvage cet acte d'une discipline peut-être trop rigoureuse.

« Regarde, » continua Magua, en écartant le léger tissu de calicot qui recouvrait à demi sa poitrine tatouée. « Voici des cicatrices faites par des couteaux et des balles; un guerrier peut les montrer avec orgueil à sa nation ; mais la Tête Blanche a laissé sur le dos du chef huron des marques qu'il est obligé de cacher, comme le ferait une femme, sous cette étoffe peinte des blancs.

— Je croyais, » répondit Cora, « qu'un guerrier indien était patient, et que son esprit demeurait insensible aux souffrances de son corps.

— Quand les Chipeouais lièrent Magua au poteau, et lui firent cette balafre, » reprit-il, en posant fièrement le doigt sur une large cicatrice qui sillonnait sa poitrine, « le Huron leur rit à la face, en disant que des femmes seules portaient de si faibles coups : son esprit planait alors dans les nuages. Mais, en recevant les coups de Munro, son esprit était dans le bouleau qui le frappait... L'esprit d'un Huron n'est jamais ivre ; il se souvient toujours.

— Mais on peut l'apaiser. Si mon père a été injuste à ton égard, montre-lui qu'un Indien sait pardonner une injure, et ramène-lui ses filles. Le major Heyward t'a offert... »

Magua secoua la tête, comme pour lui défendre de répéter des propositions qu'il méprisait. Quelle cruelle déception d'apprendre que le trop généreux Duncan avait été la dupe d'un rusé sauvage!

« Alors, » dit-elle, « que veux-tu?

— Ce qui plaît à un Huron : rendre le bien pour le bien, le mal pour le mal.

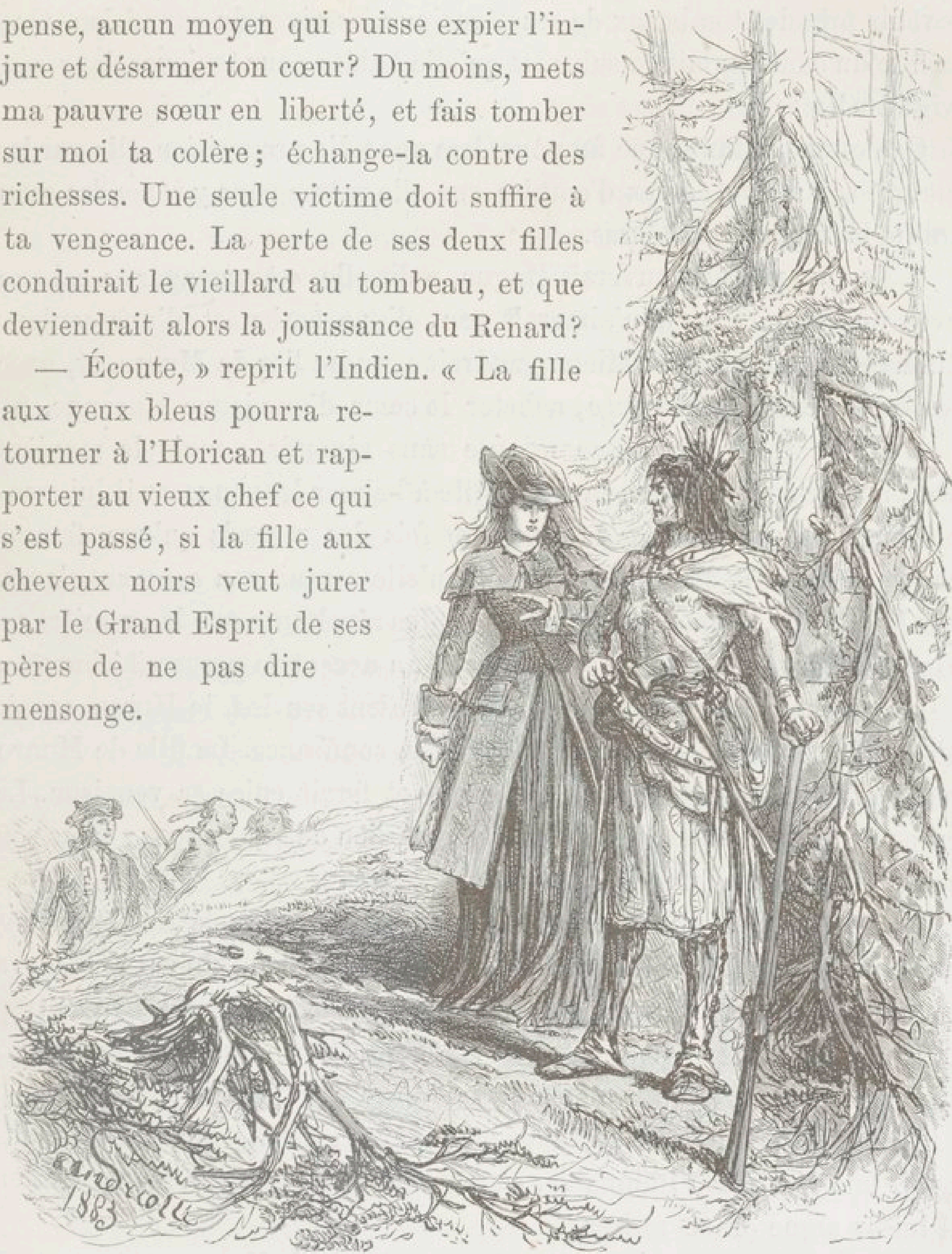
— C'est-à-dire venger le mal que t'a fait Munro sur ses filles sans défense? Il serait plus courageux d'aller le trouver et de lui demander la réparation d'un guerrier.

— Les armes des Visages Pâles sont longues et leurs couteaux bien affilés, » répondit le sauvage avec un rire mauvais. « Le Renard irait-il chercher la Tête Blanche au milieu des mousquets de ses guerriers, lorsqu'il tient son esprit entre les mains?

— Quelle est ton intention, Magua? Exprime-la clairement, » dit Cora, en s'efforçant de conserver son sang-froid. « Est-ce de nous em-

mener prisonnières dans les bois ou de nous infliger des maux plus grands encore? N'y a-t-il donc aucune récompense, aucun moyen qui puisse expier l'injure et désarmer ton cœur? Du moins, mets ma pauvre sœur en liberté, et fais tomber sur moi ta colère; échange-la contre des richesses. Une seule victime doit suffire à ta vengeance. La perte de ses deux filles conduirait le vieillard au tombeau, et que deviendrait alors la jouissance du Renard?

— Écoute, » reprit l'Indien. « La fille aux yeux bleus pourra retourner à l'Horican et rapporter au vieux chef ce qui s'est passé, si la fille aux cheveux noirs veut jurer par le Grand Esprit de ses pères de ne pas dire mensonge.



— Que faut-il que je promette? » demanda Cora, qui, par la dignité de son maintien, conservait encore quelque ascendant sur les passions indomptables de l'Indien. « Parle.

— Lorsque Magua quitta sa nation, » reprit ce dernier, « on donna sa femme à un autre chef. Maintenant les Hurons sont ses amis, et il va revenir près des tombeaux de ses pères, sur les rives du grand lac. Que la fille du chef anglais le suive, et qu'elle habite pour toujours dans son wigwam! »

Quelque révoltante que fût pour Cora une telle proposition, elle garda, malgré son dégoût, assez d'empire sur elle-même pour y répondre sans trahir la moindre faiblesse.

« Et quel plaisir trouverait Magua, » dit-elle, « à partager sa cabane avec une femme qu'il n'aimerait pas, d'une nation et d'une couleur différentes de la sienne? Mieux vaudrait prendre l'or de Munro, et, avec les dons de sa munificence, acheter le cœur d'une jeune Huronne. »

L'Indien resta près d'une minute sans répondre; mais la manière dont il la regarda obligea la jeune fille à baisser les yeux, car il lui sembla avoir rencontré pour la première fois des regards qu'une femme chaste ne saurait soutenir. Pendant qu'elle sentait son sang se glacer, par la crainte que quelque proposition plus révoltante que la première ne vînt blesser son oreille, Magua dit avec un accent de perversité inouïe :

« Alors que les coups de verges écorchaient son dos, le Huron savait où trouver la femme qui en supporterait la souffrance. La fille de Munro puiserait son eau, cultiverait son grain et ferait cuire sa venaison. Le corps de la Tête Blanche dormirait au milieu de ses canons; mais son cœur, le Renard le tiendrait sous son couteau.

— Monstre! tu mérites bien ton nom de traître! » s'écria Cora dans une explosion d'indignation filiale qu'elle ne put comprimer. « Il n'y a qu'un démon qui puisse méditer une telle vengeance! Mais tu as trop présumé de ton pouvoir. C'est le cœur de Munro que tu veux tenir? Eh bien, tu verras qu'il est en état de braver toute ta perversité. »

Magua répondit à ce défi audacieux par un sourire infernal qui indiquait une résolution immuable, et pour mettre un terme à leur entretien il lui fit signe de se retirer.

Cora, presque au regret d'avoir amené un tel dénouement par trop de précipitation, était sur le point de s'éloigner, car déjà Magua l'avait quittée pour aller rejoindre ses voraces compagnons. Heyward courut au-devant de la jeune fille, et lui demanda le résultat d'une conversation

qu'il avait surveillée de loin avec anxiété ; mais dans la crainte d'alarmer Alice, elle évita de faire une réponse directe, laissant seulement lire dans ses traits le mauvais succès de son entrevue, et suivant d'un œil inquiet les moindres mouvements de ses gardiens.

Aux questions pressantes de sa sœur sur le sort qui leur était réservé, elle montra du geste le groupe des Indiens, avec une agitation dont elle n'était pas maîtresse et, pressant Alice dans ses bras :

« Là! là! » murmura-t-elle. « Tu peux lire notre destin sur leurs visages... Nous allons voir. »

Le geste et la voix entrecoupée de Cora firent plus d' impression que ses paroles, et aussitôt l'attention générale se porta sur le lieu où la sienne était fixée avec une anxiété que ne justifiait que trop l'importance de la question qui allait se décider.

Cependant Magua avait rejoint les sauvages qui, après avoir terminé leur dégoûtant festin, s'étaient étendus à terre comme des animaux repus. Il se mit à les haranguer avec toute la dignité d'un chef indien. Aux premiers mots qu'il prononça, ses auditeurs se levèrent dans l'attitude d'une attention respectueuse. Comme le Huron s'exprimait dans sa langue natale, les prisonniers, que la défiance de leurs gardiens tenait à la portée de leurs tomahawks, ne pouvaient comprendre que d'une manière conjecturale le sujet de son discours, d'après ces gestes significatifs dont l'éloquence d'un Indien est toujours accompagnée.

D'abord l'action et le langage de Magua eurent un caractère de calme et de modération. Quand il eut réussi à éveiller suffisamment l'attention de ses compagnons, il étendit si souvent la main dans la direction des grands lacs, qu'Heyward en conclut qu'il leur parlait du pays de leurs aïeux et de leur tribu lointaine. Les auditeurs laissaient échapper des signes fréquents d'approbation et, en répétant leur *Ouf* expressif, semblaient faire tacitement l'éloge de l'orateur.

Le Renard était trop habile pour négliger cet avantage. Il parla alors de la route longue et pénible qu'ils avaient faite en quittant leurs vastes territoires de chasse et leurs heureux villages pour venir combattre les ennemis de leurs pères du Canada. Il fit l'énumération des guerriers de leur parti, exalta leurs mérites divers, les services nombreux qu'ils avaient rendus à la nation, leurs blessures et le nombre des chevelures

qu'ils avaient enlevées. Toutes les fois qu'il faisait allusion à quelqu'un de ceux qui étaient présents — et le subtil Indien n'eut garde d'en oublier aucun, — un éclair de joie orgueilleuse illuminait le visage de l'intéressé, qui ne manquait pas de confirmer par un applaudissement la vérité des paroles qu'on venait d'entendre.

Alors la voix de l'orateur baissa, et perdit l'accent animé et triomphant dont il avait célébré leurs exploits et leurs victoires. Il décrivit la cataracte de Glenn, la position imprenable de cette île de rochers, avec ses cavernes, ses courants rapides et ses tourbillons ; il prononça le nom de la Longue Carabine et attendit, avant de poursuivre, que le dernier écho de la forêt eût répété le long hurlement de deuil dont fut accueilli ce nom abhorré. Il désigna le jeune officier captif, et rappela le souvenir d'un guerrier renommé que sa main avait précipité dans l'abîme. Il peignit ensuite la mort de cet autre guerrier qui, suspendu entre le ciel et la terre, avait offert à tous un spectacle si horrible; il alla plus loin : il renouvela l'effroi de ses auditeurs, en représentant à leurs yeux, sur les branches d'un arbre, cette scène poignante, la situation périlleuse de l'infortuné, son héroïsme et sa mort. Enfin il raconta la manière dont chacun de leurs amis avait succombé, n'oubliant jamais de faire un pompeux étalage de son courage et de ses vertus.

Ce récit terminé, sa voix changea de nouveau, et prit un accent guttural, doux, plaintif et harmonieux. Il parla des femmes et des enfants de ceux qui avaient péri, il peignit leur indigence, leur détresse physique et morale, leur injure laissée sans vengeance. Alors, montant sa voix sur un ton d'énergie terrible, il ajouta :

« Les Hurons sont-ils des chiens pour endurer tant d'outrages? Qui osera dire à la femme de Menougua que les poissons ont sa chevelure et que sa nation ne l'a pas vengé? Qui osera aller à la rencontre de la mère de Ouassaouattimi, cette femme si fière, avec des mains qui ne seront point teintes de sang? Que dirons-nous aux vieillards lorsqu'ils nous demanderont des chevelures, et que nous n'aurons pas un seul cheveu de la tête d'un blanc à leur faire voir? Les femmes nous montreront au doigt. Il y a une tache noire sur le nom des Hurons, et il faut du sang pour la laver. »

Dès lors, sa voix se perdit au milieu des cris de fureur qui firent

retentir l'air, comme si, au lieu de quelques individus, la nation entière eût été réunie sur cette colline.

Pendant qu'il parlait, ceux qui étaient le plus intéressés au résultat de son discours pouvaient suivre clairement les progrès de l'orateur dans les traits de ceux auxquels il s'adressait. Ils s'étaient associés à ses récits de tristesse et de deuil par la sympathie et l'affliction; à ses assertions par des gestes d'assentiment; à la peinture de leur triomphe par une exaltation turbulente. Quand il parla de courage, leur contenance était ferme et résolue; quand il rappela leurs injures, la fureur s'alluma dans leurs yeux; quand il fit allusion aux railleries de leurs femmes, ils baissèrent la tête de honte; mais au mot de vengeance, il toucha une corde qui ne manque jamais de vibrer dans le cœur d'un Indien.

A peine leur eut-il dit que cette vengeance était en leur pouvoir, que tous se levèrent comme un seul homme, poussèrent un cri de rage, et coururent ensemble vers les prisonniers, en brandissant leurs couteaux et tomahawks. Heyward se précipita entre les deux sœurs et ces furieux; il saisit le premier qui s'avança, avec une force qui tenait du désespoir, et qui, pour un instant, réprima sa violence.

Cette résistance inattendue donna à Magua le temps d'interposer son autorité et, par ses exclamations rapides, ses gestes animés, il attira de nouveau à lui l'attention des sauvages. Habile à manier la parole, il réussit à les détourner de toute action immédiate, et les exhorta à prolonger les souffrances de leurs victimes. Sa proposition fut accueillie par des acclamations et exécutée avec la rapidité de la pensée.

Deux guerriers robustes se jetèrent à la fois sur Heyward, tandis qu'un autre s'assurait du maître de chant, beaucoup moins dangereux. Néanmoins aucun des deux captifs ne céda avant d'avoir opposé une résistance acharnée, bien qu'inutile. David lui-même étendit son assaillant par terre; et ce ne fut qu'après sa défaite que les Indiens, réunissant leurs efforts, vinrent à bout du jeune officier. Il fut garrotté et attaché au tronc du sapin, dont les branches avaient servi au Renard pour peindre au vif la chute du Huron dans la cascade.

Lorsque Duncan eut repris son sang-froid, il eut la douloureuse certitude que le même sort les attendait tous. A sa droite était Cora, liée comme lui, pâle et agitée, mais dont le regard brillant ne perdait aucun

des mouvements de la troupe. A sa gauche, les liens qui enchaînaient Alice à un autre arbre lui prêtaient un secours que ses membres délicats, prêts à s'affaisser, n'avaient pas la force de lui donner ; ses mains étaient croisées devant elle comme pour prier, mais au lieu de lever les yeux vers le ciel qui seul pouvait les délivrer, elle les fixait malgré elle sur Duncan avec une expression de faiblesse enfantine. David avait combattu, et cette circonstance, toute nouvelle pour lui, le rendait muet, occupé à réfléchir sur la convenance de sa conduite.

La vengeance des Hurons avait pris une direction nouvelle, et ils se préparaient à l'exécuter avec tous les raffinements de barbarie que leur avait transmis une pratique de plusieurs siècles. Les uns apprêtaient le bois du bûcher ; celui-ci taillait des chevilles de pin pour les enfoncer toutes brûlantes dans la chair des condamnés ; d'autres inclinaient vers la terre deux jeunes arbres voisins pour y attacher Heyward par les bras et leur laisser ensuite reprendre la direction verticale.

Mais il fallait à la haine de Magua des jouissances autrement cruelles.

Pendant que la fureur brutale de ses compagnons préparait ces moyens connus de tortures vulgaires sous les yeux même de leurs victimes, il s'approcha de Cora, et lui faisant remarquer avec un air de méchanceté noire le destin qui l'attendait :

« Eh bien, » ajouta-t-il, « que dit à présent la fille de Munro? Sa tête est trop précieuse pour trouver un oreiller dans le wigwam du Renard! Aime-t-elle mieux qu'elle roule jusqu'au bas de la colline pour servir de jouet aux loups? Son sein ne veut pas nourrir les enfants d'un Huron ; elle verra les Hurons cracher dessus.

— Je n'ai pas compris, » dit Heyward étonné. « Que signifie cela?

— Rien! » répondit-elle avec douceur et fermeté. « C'est un sauvage, un être ignorant et barbare, qui ne sait ce qu'il fait. Demandons à Dieu en mourant qu'il se repente et qu'il ait son pardon.

— Mon pardon! » répéta Magua, se méprenant sur le sens de ses paroles. « La mémoire d'un Indien est plus longue que la main des Visages Pâles ; sa merci plus courte que leur justice! Réponds : enverrai-je la fille aux cheveux blonds à son père, et veux-tu suivre Magua aux grands lacs, pour porter son eau et préparer son grain? »

Cora lui fit signe de se retirer avec un sentiment de dégoût qu'elle ne put retenir.

« Laisse-moi, » dit-elle d'un ton solennel qui imposa un instant à ce barbare. « Tu mêles de l'amertume à mes prières et tu te places entre mon Dieu et moi! »

L'impression qu'elle avait produite sur Magua ne fut pas de longue durée. Il reprit en montrant Alice avec une ironie insultante :

« Vois, l'enfant pleure ; elle est bien jeune pour mourir! Il faut la rendre à Munro pour peigner ses cheveux blancs, et conserver la vie dans le cœur du vieillard. »

Cora leva les yeux sur sa jeune sœur, et rencontra son regard suppliant qui trahissait l'amour de la vie.

« Que dit-il, chère Cora? » demanda la voix tremblante d'Alice. « N'a-t-il pas parlé de me renvoyer à notre père? »

Après l'avoir regardée fixement, l'âme en proie à des émotions contradictoires, Cora lui répondit, et sa voix pleine et sonore prit une expression de tendresse presque maternelle.

« Alice, le Huron nous offre la vie à toutes deux, » dit-elle ; « il fait plus encore, il offre de vous rendre, ainsi que notre admirable Duncan, à nos amis, à notre père, à notre malheureux père qui pleure l'absence de ses enfants, si j'abaisse ma fierté rebelle, mon orgueil inflexible, jusqu'à consentir... »

La voix lui manqua, et joignant les mains, elle regarda le ciel, comme si, dans sa détresse, elle eût imploré le secours de la sagesse infinie.

« Achève, » s'écria Alice. « Consentir à quoi, ma chère Cora? Oh! s'il s'était adressé à moi... Pour te sauver, pour consoler notre vieux père, pour délivrer Duncan, avec quel bonheur je consentirais à mourir!

— Mourir! » répéta Cora d'un accent plus ferme. « Cela est facile; mais l'alternative le serait moins. Il exige, » ajouta-t-elle, en baissant la voix et toute honteuse de révéler une proposition si dégradante, « il exige que je le suive au désert, que j'aille habiter chez les Hurons, que j'y demeure; en un mot, que je devienne sa femme!... Parle à présent, mon Alice, fille de mon cœur, sœur de mon amour, et vous aussi, major Heyward; aidez ma faible raison de vos conseils. Dois-je racheter la

vie par un tel sacrifice? Alice, et vous Duncan, consentez-vous à la tenir de moi à ce prix?... Répondez... Disposez tous deux de moi, car je vous appartiens entièrement.

— Moi y consentir! » s'écria le jeune homme indigné. « Cora, Cora, c'est se jouer de notre misère! Ne parlez plus de cette abominable alternative ; la seule pensée en est plus horrible que mille morts.

— Je m'attendais à cette réponse, » reprit Cora, le teint brillant et les yeux pleins d'éclairs. « Et mon Alice, que dit-elle? Pour la sauver, je me soumettrai à tout sans murmure. »

Heyward et Cora écoutaient dans une incertitude pénible; aucune réponse ne se fit entendre.

La question de sa sœur semblait avoir foudroyé Alice ; tout son être frêle et sensible s'était replié sur lui-même. Les bras pendants, les doigts agités de légères convulsions, la tête penchée sur son sein, elle restait comme suspendue à l'arbre, gracieuse et touchante image de la délicatesse blessée de son sexe. Sous cette défaillance physique luttait pourtant la conscience On le vit bien lorsqu'elle revint à elle-même : elle secoua la tête en signe de désapprobation insurmontable ; ses traits se ranimèrent, et le sentiment qui l'oppressait mit une flamme dans son regard. Alors elle trouva la force de murmurer :

« Non, non, non! plutôt mourir comme nous avons vécu... ensemble!

— Meurs donc! » s'écria Magua, en grinçant des dents avec une rage qu'il n'avait pu réprimer plus longtemps à cette manifestation soudaine de fermeté dans celle qu'il croyait être la plus faible de ses victimes.

En même temps, il lança contre elle son tomahawk, et la hache, fendant l'air sous les yeux d'Heyward, coupa quelques boucles flottantes de la chevelure d'Alice, et s'enfonça profondément dans l'arbre, un peu au-dessus de sa tête.

A cette vue, le désespoir mit Duncan hors de lui. Réunissant toute sa vigueur, d'un effort violent il brisa ses liens, et se précipita sur un autre sauvage qui se préparait, en hurlant, à frapper un coup plus sûr. Ils se saisirent et tombèrent l'un sur l'autre. Le Huron, dont le corps presque nu offrait peu de prise, échappa vite à l'étreinte de son adversaire ; il se releva et lui appuya un genou sur la poitrine avec la pesan-



« Meurs donc ! » s'écria Magua en lançant son tomahawk.


BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

teur d'un géant. Déjà Duncan voyait briller en l'air le fatal coutelas, lorsqu'il entendit au-dessus de sa tête un sifflement, accompagné plutôt que suivi par l'éclatante détonation d'une arme à feu.

Tout à coup il sentit sa poitrine soulagée du poids qui l'oppressait, et l'Indien roula sans vie à côté de lui.





CHAPITRE XII.

Je pars, Monsieur, je pars, et reviens à l'instant.
SHAKESPEARE.

En voyant subitement tomber un des leurs, les Hurons s'arrêtèrent pétrifiés d'étonnement. Mais en présence d'un coup de feu si extraordinaire qui venait d'immoler un ennemi au risque d'atteindre un ami, le nom de la Longue Carabine fut dans toutes les bouches, et il s'éleva aussitôt une sorte de clameur plaintive, à laquelle répondit un grand cri parti d'un taillis voisin où la troupe imprudente avait déposé ses armes à feu.

Au même instant, Œil de Faucon, sans prendre le temps de recharger sa carabine, se rua sur eux à grands



pas, la crosse en l'air. Quelque rapide que fût sa course, il fut devancé par un nouvel arrivant non moins vigoureux que leste, qui, après l'avoir dépassé d'un bond, s'élança avec une audace incroyable au milieu même des Hurons, et là, se plaçant devant Cora, se mit à jouer du tomahawk et du coutelas. Après lui, un troisième combattant, dont le corps était peint des emblèmes de la mort, se glissa comme un spectre et vint prendre à ses côtés une attitude menaçante. Les bourreaux reculèrent devant ces ennemis redoutables et inattendus ; une exclamation de surprise les accueillit, et l'on entendit retentir ces surnoms qui leur étaient familiers :

« Le Cerf Agile! le Grand Serpent! »

Quant à l'astucieux Magua, il ne se laissa pas aisément déconcerter. Jetant un vif coup d'œil sur la plate-forme, il comprit sur-le-champ quelle devait être la nature du combat, et encourageant ses compagnons de la voix et de l'exemple, il tira son coutelas, et se précipita, avec un grand cri, sur Chingachgook qui l'attendait de pied ferme.

Ce fut le signal d'une mêlée générale. Aucun des deux partis n'avait d'armes à feu, et la question devait se décider par une lutte mortelle, corps à corps.

Uncas, qui était au premier rang, attaqua un Huron, non sans pousser son cri de guerre, et lui fracassa le crâne d'un grand coup de hache. De son côté, le major, s'emparant de celle qui était restée enfoncée dans l'arbre, vint augmenter le nombre des combattants qui devint alors égal de part et d'autre.

Chacun choisit son adversaire dans les rangs ennemis. Les coups s'échangèrent avec la fureur de l'ouragan et la rapidité de l'éclair.

Œil de Faucon s'était vivement jeté dans la mêlée : d'un coup de crosse il brisa les armes impuissantes que lui opposait son antagoniste, et un second coup l'étendit à terre.

Heyward, trop impétueux pour attendre d'être assailli, lança sur un Huron la hache dont il venait de s'emparer, et l'atteignit à la tête ; encouragé par ce léger avantage, il poursuivit son attaque, et saisit le sauvage à bras le corps. Il se convainquit bientôt de son imprudence ; et tout ce qu'il put faire, à force de sang-froid et de courage, fut de parer

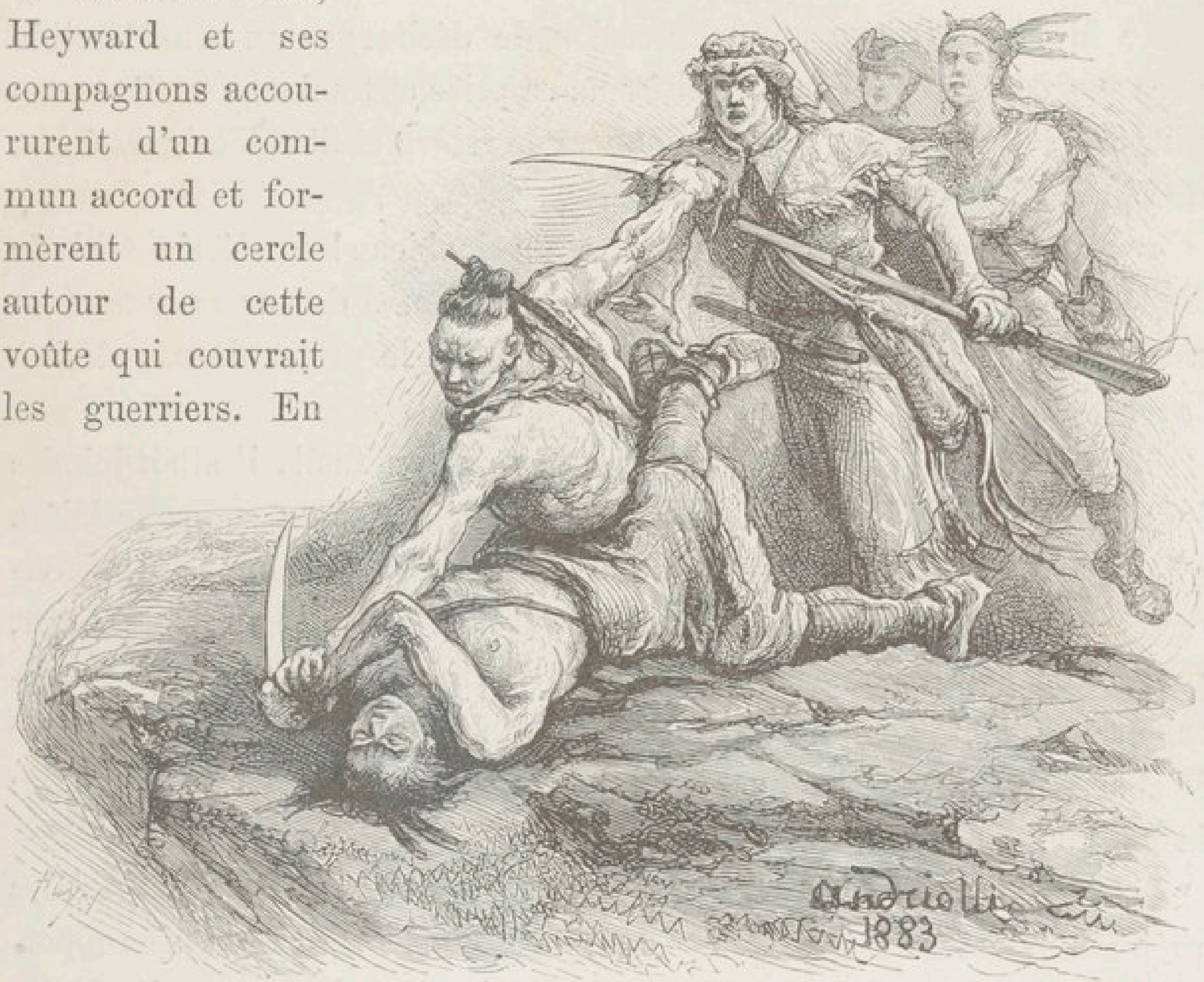
les coups furieux que lui portait le coutelas de son ennemi. Incapable de triompher d'un combattant si agile, il l'entoura de ses bras, et réussit à paralyser ceux du Huron dans une étreinte de fer, mais trop violente pour être de longue durée. En cette extrémité, il entendit près de lui une voix qui criait : « A mort ! Point de quartier aux maudits Mingos ! » Et le moment d'après, la terrible crosse d'Œil de Faucon s'abattit sur la tête nue de son adversaire.

Après sa première victoire, Uncas se mit, comme un lion affamé, à chercher une nouvelle proie. Le cinquième Huron, le seul qui n'eût point pris part au combat, s'était arrêté un moment, et, voyant que tous autour de lui étaient engagés dans cette lutte mortelle, il avait tâché avec une malice infernale de compléter l'œuvre de vengeance qui venait d'être interrompue. Avec un rugissement, il se tourna vers Cora et la prit pour but de sa rage. Le tomahawk, mal lancé, frisa l'épaule de la jeune fille et trancha les liens qui la retenaient captive. Libre de fuir, mais oublieuse de sa propre sûreté, elle courut à sa sœur, et s'épuisa en efforts pour la détacher à son tour. Tout autre qu'un monstre se serait arrêté à la vue de cet acte de généreux dévouement à l'affection la plus pure ; mais le cœur du Huron, égaré par la fureur, était étranger à tout sentiment d'humanité. Saisissant Cora par sa magnifique chevelure qui s'étalait en désordre, il la força de lâcher prise, et la fit brutalement tomber sur ses genoux. Puis tordant ses boucles flottantes autour de sa main, il brandit son couteau autour de cette tête charmante avec un rire d'insulte et de triomphe. Mais il paya cher ce moment de jouissance farouche. Uncas venait d'apercevoir ce spectacle d'horreur : il s'élance, franchit l'air d'un bond, et s'abat comme la foudre sur la poitrine du bourreau, qu'il renverse et entraîne à quelques pas de là ; ils se relèvent ensemble, et luttent à forces égales jusqu'au moment où le Huron va mesurer la terre, atteint à la fois par le tomahawk d'Heyward, la carabine d'Œil de Faucon et le couteau d'Uncas.

La bataille touchait à sa fin, mais la lutte entre le Renard Subtil et le Grand Serpent se prolongeait encore : ces guerriers barbares prouvaient qu'ils avaient bien mérité les surnoms que des exploits antérieurs leur avaient fait donner. D'abord chacun d'eux s'occupa à détourner les coups rapides et vigoureux de son adversaire; puis, se ruant tout à coup

l'un sur l'autre, ils se prirent corps à corps, et roulèrent ensemble à terre, enlacés comme deux couleuvres.

Lorsque les trois vainqueurs se trouvèrent en face d'eux-mêmes, on ne pouvait distinguer le théâtre de ce dernier combat qu'au nuage de feuilles et de poussière qui s'en élevait comme sur le passage d'un ouragan. Poussés par les motifs de l'affection filiale, de l'amitié et de la reconnaissance, Heyward et ses compagnons accoururent d'un commun accord et formèrent un cercle autour de cette voûte qui couvrait les guerriers. En vain Uncas cherchait à plonger son couteau dans le cœur de l'ennemi de son père; en vain Œil de Faucon levait en l'air sa carabine menaçante; et Duncan, d'une main qui paraissait avoir perdu toute vigueur, s'efforçait vainement de saisir les membres du Huron. Couverts de poussière et de sang, les combattants, dans la convulsion de leurs mouvements, semblaient ne former qu'un seul être : l'image de la mort peinte sur le corps du Mohican, et la figure sinistre du Renard, apparaissaient tour à tour à leurs yeux dans une succession si prompte et si confuse, que les amis du premier ne savaient où frapper.



Il y avait de courts instants où les yeux féroces de Magua brillaient, comme ceux du fabuleux basilic, à travers le tourbillon de poussière qui l'environnait; et ces coups d'œil rapides lui suffisaient pour le convaincre du sort qui l'attendait; mais avant qu'une main ennemie pût atteindre sa tête coupable, elle était remplacée par le visage irrité de Chingachgook. C'est ainsi que le combat commencé au centre de la plate-forme avait été transporté à son extrême limite.

Le Mohican trouva enfin l'occasion de décharger un coup terrible avec son couteau; Magua aussitôt lâcha prise et tomba en arrière sans plus donner signe de vie. Le vainqueur se releva et fit retentir les échos de son cri de triomphe.

« Bravo les Delawares! Victoire au Mohican! » s'écria Œil de Faucon. « Le coup de grâce donné par un homme de pur sang ne saurait porter atteinte au renom de notre ami ni le priver de son droit à la chevelure. »

Mais au moment où, levant la crosse de son fusil, il allait joindre le geste à la parole, le subtil Huron, se dérobant au coup, se laissa glisser le long du talus, et disparut en quelques bonds dans les profondeurs de la forêt. Les deux Mohicans, qui avaient cru leur ennemi mort, poussèrent leur exclamation habituelle de surprise, et déjà ils se mettaient à sa poursuite comme des limiers qui ont le gibier en vue, lorsque le chasseur les fit changer de résolution et les rappela au sommet de la colline.

« C'est bien digne de lui! » s'écria le coureur des bois, en qui les préjugés faisaient taire l'équité naturelle dans tout ce qui se rapportait aux Mingos. « Ah! l'hypocrite et rusé coquin! Un honnête Delaware, une fois vaincu dans les règles, n'aurait pas bougé d'une semelle et se serait laissé casser la tête; mais ces gueux de Maquas s'accrochent à la vie comme des chats sauvages... Laissez-le aller! Ce n'est qu'un homme après tout : il n'a ni arc, ni fusil! il est loin de ses camarades les Français... C'est un serpent à sonnettes qui a perdu ses crocs; avant qu'il puisse nous faire du mal, nous aurons laissé l'empreinte de nos mocassins sur une longue étendue de sables... Voyez, Uncas, » ajouta-t-il en delaware, « voilà votre père qui est déjà en train de récolter les chevelures. Il serait bon de faire une ronde pour s'assurer si tous les

drôles sont bien morts; autrement nous pourrions bien en voir d'autres s'enfuir dans les bois et criailler comme des geais à qui l'on a rogné les ailes. »

Ce disant, l'honnête mais implacable chasseur passa les morts en revue, et leur plongea successivement dans le corps la lame de son coutelas avec autant d'indifférence que s'il eût eu affaire à des cadavres d'animaux.

Toutefois, le vieux Mohican avait pris les devants et arraché de la tête des vaincus les trophées de la victoire. Uncas, démentant ses habitudes et pour ainsi dire sa nature, et cédant à un instinct de délicatesse, jugea plus urgent d'aller au secours des deux sœurs et de débarrasser Alice de ses liens.

Nous n'essaierons pas de peindre la reconnaissance dont furent pénétrées envers le souverain arbitre des choses humaines les deux jeunes filles ainsi miraculeusement sauvées et rendues l'une à l'autre. Leurs actions de grâces furent solennelles et silencieuses; leur prière touchante s'éleva comme une flamme brillante et pure sur l'autel de leur cœur; et leurs sentiments longtemps comprimés s'épanchèrent dans un long embrassement, dans de ferventes et muettes caresses.

Alice balbutiait avec des sanglots le nom de leur vieux père; les rayons de l'espoir brillèrent de nouveau dans ses yeux de colombe, et illuminèrent sa physionomie d'une joie qui tenait plus du ciel que de la terre.

« Sauvées! » murmura-t-elle. « Nous sommes sauvées!.. Nous irons retrouver notre père, notre père adoré, et son cœur ne sera point brisé de douleur!.. Et toi aussi, Cora, ma sœur, ma seconde mère, toi aussi tu es sauvée!.. Et Duncan, » ajouta-t-elle en regardant le jeune homme avec un sourire d'angélique pureté, « notre brave, notre généreux Duncan a échappé sain et sauf! »

A ces paroles prononcées avec chaleur, à ces marques désordonnées de tendresse, Cora ne répondait qu'en pressant tendrement sa jeune sœur sur son sein; Heyward ne rougit pas de verser des larmes; et Uncas, encore souillé de sang, et spectateur impassible en apparence, laissait deviner dans l'éclair sympathique de ses regards qu'il était en avance de plus d'un siècle sur ses sauvages compatriotes.

Pendant cette scène attendrissante, Œil de Faucon, dont la méfiance vigilante s'était assurée que les Hurons, qui seuls défiguraient ce tableau céleste, n'étaient plus en état d'en troubler l'harmonie, s'approcha de David, et le délivra de ses liens qu'il avait endurés avec une patience exemplaire.

« Voilà qui est fait! » dit le chasseur en jetant à terre la dernière branche d'osier. « L'usage de vos membres vous est de nouveau rendu, quoique vous n'ayez pas l'air de vous en servir avec plus de jugement que la nature en a mis à vous les faire. S'il ne vous déplaît pas d'avoir l'avis d'un homme qui n'est pas plus vieux que vous, mais qui, ayant passé la plus grande part de sa vie au désert, a plus d'expérience que d'années, je vais vous dire ma façon de penser. Vendez au premier imbécile que vous rencontrerez ce petit turlututu qui sort de votre poche, et employez-en le produit à acheter une arme de défense, ne fût-ce qu'un méchant pistolet d'arçon. Avec de la peine et de l'industrie, vous pourrez arriver à quelque chose ; car en ce moment il vous semble clair comme le jour, j'imagine, qu'un corbeau à charognes vaut mieux qu'un oiseau moqueur ; l'un du moins délivre l'homme d'un spectacle dégoûtant, tandis que l'autre n'est bon qu'à brailler dans les bois et à abuser par des sons trompeurs tous ceux qui l'entendent.

— Armes et clairons pour la bataille, soit! mais des chants pieux et des actions de grâces après la victoire, » répondit David, et il tendit à son libérateur sa main maigre et délicate, avec une expression affectueuse et les larmes aux yeux. « Ami, je te remercie de ce que ma chevelure est encore où il a plu à la Providence de la mettre. On en peut trouver de plus brillantes et de mieux frisées ; mais, telle qu'elle est, j'estime la mienne fort commode, et merveilleusement adaptée au chef qu'elle recouvre. Si je n'ai point pris part au combat, ce n'est pas faute d'envie ; j'en ai été empêché par les liens de ces mécréants. Tu as fait preuve de vaillance et d'adresse dans la bataille, et je t'en remercie avant de m'acquitter de devoirs plus importants, parce que tu t'es montré digne des louanges d'un chrétien.

— Ce n'est qu'une bagatelle, » dit l'autre plus favorablement disposé envers le maître de chant depuis cette franche explosion de sa reconnaissance ; « il y a rien là que vous ne puissiez voir fréquemment, si

vous passez quelque temps parmi nous. J'ai retrouvé le perce-daims, mon vieux et fidèle compagnon, » ajouta-t-il en frappant sur le canon de sa carabine, « et cela seul est une victoire. Tout malins qu'ils sont, ces Iroquois ont fait une sottise pommée en plaçant toutes leurs armes à feu hors de leur portée. Et si Uncas et son père avaient eu un grain de prudence indienne, nous serions arrivés sur ces misérables avec trois balles au lieu d'une, et



la bande entière y eût passé d'un coup, le vaurien qui s'est sauvé comme les autres. Mais bah ! c'était réglé là-haut, et tout est pour le mieux.

— Vous dites vrai, » repartit David, « et vous avez le véritable esprit du christianisme. Qui doit être sauvé sera sauvé ; qui est prédestiné à être damné sera damné. C'est la doctrine de vérité ; elle console et rafraîchit l'âme du fidèle croyant. »

Le chasseur, qui s'était assis, et qui examinait l'état de sa carabine avec une sollicitude toute paternelle, tourna la tête vers le psalmodiste, et l'interrompit d'un ton brusque et mécontent.

« Doctrine ou non, » dit-il, « c'est une croyance de coquin et que tout honnête homme doit maudire. Que le Huron étendu là ait dû périr de ma main, je crois cela, car je l'ai vu de mes yeux ; mais à moins d'en être témoin, jamais on ne me fera croire qu'il soit admis au nombre des élus, et que Chingachgook, par exemple, puisse être condamné au jugement dernier.

— Vous n'avez aucune garantie d'une aussi audacieuse doctrine, et vous ne pourriez l'appuyer d'aucune autorité, » s'écria David avec feu.

Notre maître en psalmodie était profondément imbu de ces distinctions subtiles dont on avait de son temps, et surtout dans sa province, défiguré la noble simplicité de la révélation, en cherchant à pénétrer le redoutable mystère de la nature divine, en suppléant à la foi par la grâce efficace, et entraînant par conséquent dans l'absurde et le doute tous ceux qui raisonnaient d'après de tels dogmes. Il poursuivit, sans être toujours exact dans le choix de ses termes :

« Votre temple est bâti sur le sable, et la première tempête en ébranlera les fondations. Sur quelle autorité, je le demande, appuyez-vous cette assertion si peu charitable ? Nommez le chapitre et le verset. Dans quels livres des Écritures trouvez-vous un texte à l'appui de votre doctrine ?

— Des livres ! » répéta Œil de Faucon sur le ton d'un parfait mépris. « Me prenez-vous pour un enfant pleurard, pendu au tablier d'une de vos vieilles filles ? Prenez-vous la bonne carabine qui est sur mes genoux pour une plume d'oie, ma corne de bœuf pour une écritoire, et ma poche de cuir pour un mouchoir à carreaux destiné à porter le dîner de l'école ? Des livres ! et qu'en ai-je besoin, moi qui suis un guerrier du désert, quoique de sang non mélangé ? Je ne lis jamais que dans un seul livre, et pour apprendre ce qu'il y a écrit dedans, il ne faut pas de grandes

études ; et pourtant je puis me vanter d'y avoir déjà lu quarante années durant, et d'un travail long et pénible.

— Un livre? » demanda David, qui se méprenait sur le sens des paroles du chasseur. « Comment le nommez-vous?

— Le voilà, tout ouvert devant vous, » reprit l'autre, « et celui à qui il appartient n'en refuse l'usage à personne. J'ai ouï dire qu'il y a des gens qui vont chercher dans les bouquins la preuve de l'existence d'un Dieu. Il est possible que dans les colonies l'homme déforme à tel point les œuvres de Dieu, que ce qui est évident au désert devienne matière de doute parmi les marchands et les prêtres. S'il existe des gens pareils, qu'ils me suivent de soleil en soleil dans les détours de la forêt : ils en verront assez pour apprendre qu'ils sont des sots, et que leur plus grande sottise consiste à vouloir s'élever au niveau de celui qu'ils ne pourront jamais égaler en bonté ni en puissance. »

Du moment que David s'aperçut qu'il discutait avec un homme qui puisait sa foi dans les lumières naturelles, sans se soucier des subtilités de doctrine, il renonça volontiers à une controverse dont il ne pouvait résulter pour lui ni honneur ni profit. Pendant que le chasseur parlait encore, il s'était assis comme lui; et, tirant de sa poche son psautier et ses larges besicles, il se préparait à remplir un devoir dont l'attaque inattendue, dirigée contre son orthodoxie, pouvait seule avoir suspendu l'accomplissement. C'était, au fond, un ménestrel du Nouveau Monde, de plus fraîche date sans doute que ces bardes inspirés qui chantaient la gloire profane des barons et des princes ; mais enfin c'était un ménestrel assorti à l'esprit de son temps et de son pays, et il allait montrer son savoir-faire en célébrant la victoire qu'on venait de remporter, ou plutôt en offrant à Dieu les actions de grâces des vainqueurs.

Il attendit patiemment qu'Œil de Faucon eût cessé de parler; alors, levant les yeux et les mains vers le ciel, il dit à haute voix :

« Je vous invite, mes amis, à vous joindre à moi pour remercier le ciel de nous avoir miraculeusement sauvés des mains des barbares et des infidèles, sur l'air consolant et solennel de *Northampton*. »

Il indiqua ensuite la page où se trouvait le cantique qu'il avait choisi, et appliqua le diapason à ses lèvres, avec autant de gravité que s'il eût été dans un temple. Cette fois-ci, néanmoins, nulle voix n'accompagna

la sienne; car les deux sœurs ne songeaient alors qu'à se donner ces tendres témoignages d'affection dont nous avons parlé. Indifférent à l'exiguïté de son auditoire qui, à dire vrai, ne se composait que du chasseur mécontent, il chanta d'un bout à l'autre l'hymne sacrée, sans aucune espèce d'accident ni d'interruption.

Œil de Faucon écoutait, tout en s'occupant froidement à ajuster sa pierre à fusil et à recharger sa carabine; mais ces accents, n'étant pas secondés par l'illusion des lieux et de la sympathie, ne firent sur lui aucune impression. Jamais ménestrel, — qu'on donne à David ce nom ou un autre plus convenable, — n'exerça ses talents en présence d'un auditoire plus insensible ; et pourtant, en n'ayant égard qu'à la bonne foi et à la sincérité des motifs qui l'animaient, il est probable que jamais chantre profane n'a fait entendre des accents qui se soient élevés aussi près du trône de celui à qui sont dus toute louange et tout hommage.

Bientôt le chasseur secoua la tête, et marmottant quelques mots inintelligibles, parmi lesquels on distinguait seulement ceux de *gosier* et d'*Iroquois*, il se leva pour aller inspecter l'arsenal des Hurons, tombé en leur pouvoir. Dans cet examen il fut assisté de Chingachgook, qui reconnut son fusil et celui de son fils. Heyward et même David y trouvèrent également de quoi s'armer, et il ne manquait pas de munitions pour rendre cet armement efficace.

Quand les deux enfants de la forêt eurent fait leur choix et terminé la distribution des objets pris sur l'ennemi, le chasseur déclara que le moment était venu de se remettre en route.

David avait achevé son cantique, et les deux sœurs avaient eu le temps de calmer leurs émotions. Avec l'aide du major et du jeune Mohican, elles descendirent la pente de cette colline qu'elles avaient naguère gravie sous des auspices si différents, et dont le sommet avait failli être le théâtre de leur mort tragique. Au bas, elles trouvèrent leurs chevaux qui paissaient l'herbe des broussailles, et, se remettant en selle, elles suivirent les pas d'un guide qui, dans les occasions les plus critiques, s'était montré leur ami.

La première marche ne fut pas longue. Œil de Faucon, quittant le sentier détourné qu'avaient pris les Hurons, tourna sur la droite, entra dans la clairière, et, après avoir traversé un ruisseau, fit halte dans

un vallon, à l'ombre d'un bouquet d'ormes. Ils n'étaient qu'à une petite distance de la colline, et les chevaux n'avaient été utiles aux dames qu'au passage du cours d'eau.

Les trois amis parurent se trouver en pays de connaissance dans ce lieu retiré; appuyant leurs fusils contre un arbre, ils se mirent à écarter les feuilles sèches, et ayant ouvert la terre argileuse à l'aide de leurs couteaux, on en vit jaillir une source d'eau limpide et bouillonnante. Le chasseur regarda alors autour de lui, comme s'il eût cherché quelque chose qu'il devait rencontrer.

« Ces insouciants coquins de Mohawks, » dit-il, « ou leurs frères de Tuscarora et d'Onondaga, ont étanché ici leur soif, et les vagabonds ont emporté la gourde. Voilà ce que c'est que de rendre service à des êtres ingrats! Le Seigneur a étendu sa main au milieu de ces déserts, et a fait, pour leur bien, sortir des entrailles de la terre une source dont l'eau salutaire peut défier la plus riche boutique d'apothicaire de toutes les colonies; et voyez! les misérables ont piétiné sur l'argile et souillé la propreté de ce lieu, comme s'ils étaient des brutes et non des créatures humaines! »

Uncas tendit silencieusement à Œil de Faucon la gourde souhaitée que sa mauvaise humeur l'avait empêché de voir, et qui était suspendue avec soin à la branche d'un ormeau. Notre homme la remplit d'eau, alla s'asseoir à quelques pas de là, sur un terrain plus ferme, et la vida longuement avec grand plaisir, à ce qu'il parut; puis il commença une inspection minutieuse des restes de vivres qu'avaient laissés les Hurons, et qu'il portait dans sa carnassière.

« Merci, mon garçon, » reprit-il en rendant à Uncas la gourde vide. « Maintenant voyons un peu comment vivent ces pillards de Hurons dans leurs expéditions. Tenez, les coquins connaissent les fins morceaux d'un daim, et on les croirait de force à découper et à faire cuire une selle à l'égal du meilleur cuisinier du pays. Mais toute la chair est crue, car les Iroquois sont de vrais sauvages. Uncas, prenez mon briquet et allumez du feu; une bouchée de grillade ne fera pas de mal sous la dent après une course si fatigante. »

Le major, voyant leurs guides s'occuper tout de bon de leur repas, aida les dames à descendre de cheval, et s'assit à côté d'elles, heureux

de goûter quelques instants d'un agréable repos. Pendant que la cuisine allait son train, la curiosité l'engagea à questionner Œil de Faucon sur les circonstances qui avaient amené leur délivrance si à propos et à l'improviste.

« Comment se fait-il, mon généreux ami, » demanda-t-il, « que nous vous ayons revu sitôt, et sans l'assistance de la garnison du fort Édouard?



— S'il nous avait fallu descendre la rivière, » répondit l'homme blanc, « nous serions arrivés juste à temps pour étendre des feuilles sur vos cadavres, mais trop tard pour sauver vos chevelures. Non, non! Au lieu de perdre le temps et nos forces à courir au fort, nous nous sommes cachés sur la rive de l'Hudson, en surveillant les Mingos.

— Vous avez donc vu tout ce qui s'est passé?

— Pas précisément; un Indien a la vue trop perçante pour être aisément déçue, et nous sommes restés à l'abri. Le plus difficile, par exemple, a été de forcer ce jeune homme à se tenir tranquille dans notre

cachette. Ah! Uncas, Uncas, votre conduite était plutôt celle d'une femme curieuse que d'un guerrier à la piste de ses ennemis! »

Les yeux pénétrants d'Uncas se portèrent un instant sur les traits sévères du chasseur ; mais il ne parla point, et rien n'indiqua en lui qu'il eût regret de sa faute. Au contraire, Heyward crut lire dans l'air du jeune Mohican une expression de hauteur dédaigneuse, de colère même, qu'il réprima autant par égard pour les personnes présentes que par suite de sa déférence habituelle pour son compagnon blanc.

« Et notre capture, » demanda ensuite Heyward, « l'avez-vous vue?

— Nous l'avons entendue, » répondit le chasseur. « Le cri d'un Indien est un langage intelligible pour ceux qui ont passé leur vie dans les bois. Mais lorsque vous avez débarqué, nous avons été obligés de ramper sous les buissons comme des serpents; dès lors nous ne vous avons revus qu'attachés aux arbres de la colline pour y être massacrés à l'indienne.

— Notre salut a été l'œuvre de la Providence! C'est un miracle que vous ne vous soyez pas trompés de chemin, car les Hurons se sont divisés en deux bandes, dont chacune avait des chevaux.

— Ah! c'est là que nous avons été dépistés, et sans Uncas, nous aurions certainement perdu vos traces, » répondit le chasseur du ton et de la voix d'un homme qui se rappelle un grand embarras où il a été fourvoyé. « Quoi qu'il en soit, nous virâmes de ce côté, jugeant avec raison que les sauvages ne manqueraient pas de s'y rendre avec les prisonniers. Mais après avoir marché un bon bout de chemin sans voir une seule branche cassée, comme je l'avais recommandé, je me trouvai en défaut, d'autant plus que tous les pas portaient l'empreinte de mocassins.

— Oui, » fit observer Duncan en levant le pied pour montrer ses brodequins chamarrés, « nos conducteurs avaient eu la précaution de nous chausser comme eux.

— Bah! ce n'était pas trop bête de leur part, et je les reconnais là; mais nous sommes de vieux routiers à qui une ruse si grossière ne fait pas perdre la piste.

— A quoi sommes-nous donc redevables de notre délivrance?

— En ma qualité de blanc qui n'a pas une goutte de sang indien dans les veines, vous devez la vie j'ai honte de l'avouer, à la perspicacité du

jeune Mohican, dans des matières où je devrais être plus ferré que lui, mais sur lesquelles, à présent encore, j'ai peine à croire le témoignage de mes yeux.

— Voilà qui est singulier ! Et de quoi s'agit-il?

— Uncas osa prétendre que les chevaux de ces dames, » continua Œil de Faucon en regardant avec attention les montures des deux sœurs, « posaient à terre en même temps les deux pieds du même côté, ce qui est contraire à l'allure du trot de toutes les bêtes à quatre pattes, excepté l'ours; et pourtant voilà des chevaux qui marchent toujours ainsi, comme mes propres yeux me le disent, et comme leurs traces dans un espace de plusieurs lieues m'en ont convaincu.

— C'est ce qui fait le mérite de ces animaux. Ils viennent des bords de la baie de Narraganset, dans le district des Plantations de la Providence; ils sont renommés pour leur vigueur infatigable, et pour la commodité de cette allure qui leur est particulière, mais qu'on obtient fréquemment d'autres chevaux.

— C'est possible, c'est possible » dit le chasseur, qui avait prêté une oreille attentive à cette explication. « Bien que je n'aie dans les veines que du sang de blanc, je me connais mieux en daims et en castors qu'en bêtes de somme. Le major Effingham possédait des chevaux superbes, mais je n'ai vu à aucun cette allure de guingois.

— Sans doute, car il recherchait pour son écurie des qualités différentes. Toutefois c'est une race très estimée, et souvent destinée, comme vous le voyez, à l'honneur de porter des dames. »

Les Mohicans avaient interrompu leurs opérations auprès du feu pétillant pour écouter la conversation; quand Duncan eut achevé, ils se regardèrent l'un l'autre d'un air surpris, et le père ne manqua pas de pousser son exclamation habituelle. Œil de Faucon se mit à réfléchir, en homme qui classe dans sa tête une connaissance nouvellement acquise; puis, jetant de nouveau un regard curieux sur les chevaux :

« Certes, » dit-il enfin, « on voit d'étranges choses dans les colonies; une fois que l'homme a pris le dessus sur la nature, il l'oblige à de bizarres transformations... Quoi qu'il en soit, cette allure avait frappé Uncas, et leurs traces nous ont conduits jusqu'au taillis ravagé. Près de l'empreinte du pied des chevaux, une branche avait été brisée par le

haut, à la façon des femmes lorsqu'elles cueillent une fleur, tandis que toutes les autres cassées et froissées indiquaient que c'était l'œuvre d'un homme. J'en conclus que les malins diables, ayant aperçu la tige brisée, avaient bouleversé le reste pour faire croire qu'un chevreuil avait causé le dégât avec ses cornes.

— Votre sagacité ne vous trompait pas : c'est ainsi que la chose s'est passée.

— Rien de plus facile à voir, et il n'y a pas grand'malice. Reconnaître l'allure d'un cheval, à la bonne heure ! Il me vint alors à l'idée que les Mingos se dirigeraient vers cette source ; car les coquins n'ignorent pas la vertu de ses eaux.

— Ont-elles vraiment tant de réputation?

— Il n'y a guère de Peaux Rouges, voyageant au sud et à l'est des grands lacs, qui n'en aient entendu vanter les qualités. Voulez-vous la goûter ? »

Le major prit la gourde, et, après avoir bu quelques gouttes, il la rendit en faisant la grimace. Le chasseur rit dans sa barbe selon son habitude, et secoua la tête d'un air d'intime satisfaction.

« Ah! je vois que la saveur ne vous revient pas, » reprit-il. « C'est défaut d'habitude. Dans le temps elle ne me plaisait pas davantage, mais je m'y suis fait, et maintenant j'en ai soif comme un daim altéré. Vos vins forts et capiteux ne vous sont pas plus agréables que ne l'est cette eau piquante à un Indien, surtout lorsqu'il s'affaiblit... Ah! Uncas a fini d'allumer son feu : il est temps de songer à notre estomac, car nous avons une longue traite à faire. »

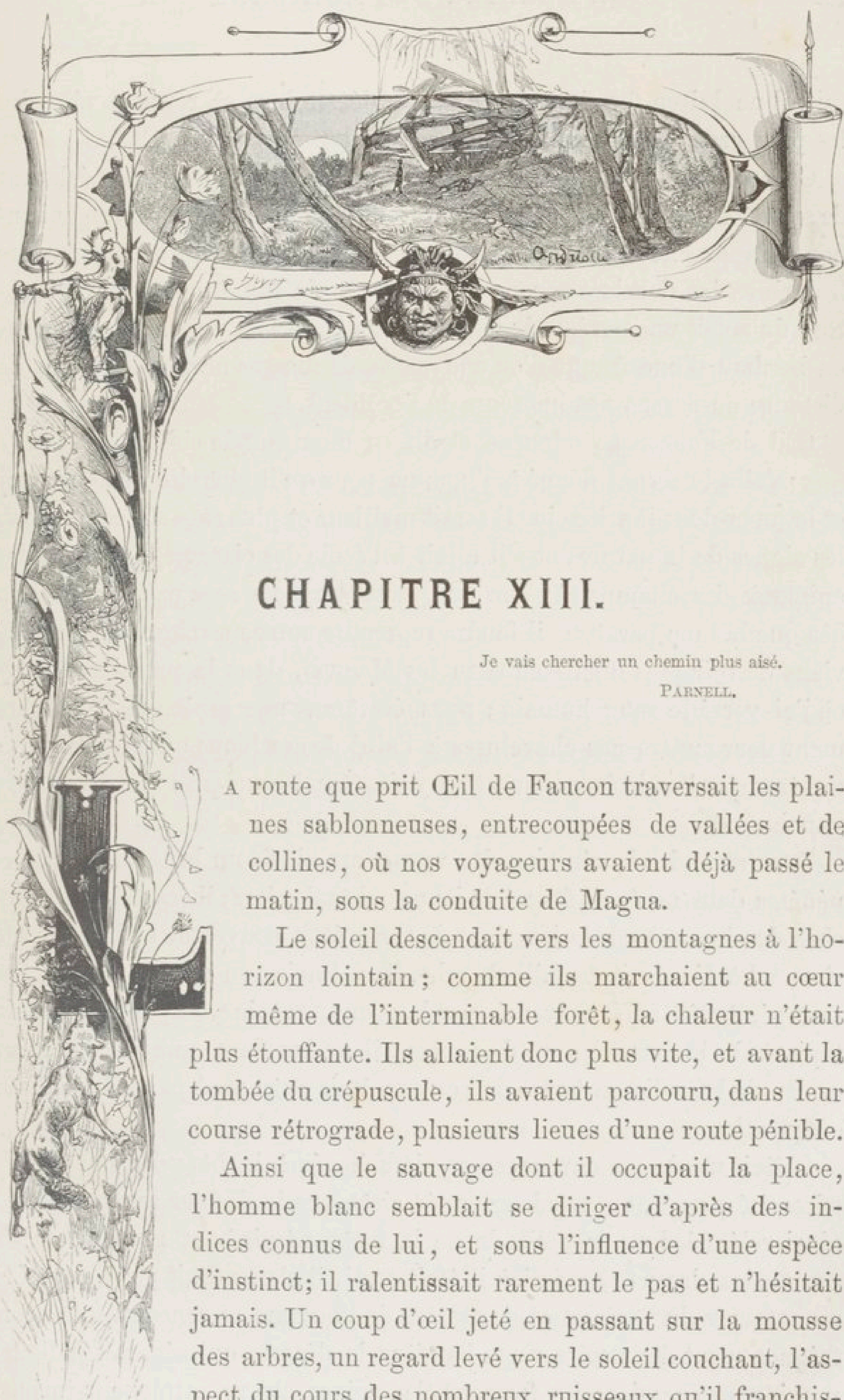
Après avoir interrompu l'entretien par cette brusque transition, Œil de Faucon eut recours aux provisions de bouche qui avaient échappé à la voracité des sauvages. La cuisine fut bientôt terminée, et les Mohicans et lui commencèrent leur humble repas en silence et avec la célérité caractéristique d'hommes qui mangeaient afin de se mettre à même de supporter de nouvelles fatigues.

Ce devoir nécessaire une fois accompli, chacun des trois amis se baissa et but le coup de l'étrier à cette source salutaire qui, cinquante ans plus tard, devait réunir autour d'elle et des sources voisines, la richesse, la beauté et les talents de tout le nord de l'Amérique, venant en foule

pour y chercher la santé et le plaisir (G). Puis Œil de Faucon donna le signal du départ. Les deux dames remontèrent à cheval, escortées de Duncan et de David qui allaient à pied le fusil sur l'épaule; le chasseur blanc marcha en tête, et les Mohicans formèrent l'arrière-garde.

La petite troupe s'avança d'un pas délibéré vers le nord en suivant l'étroit sentier, laissant derrière elle la source mêler son onde à celle du ruisseau voisin, et les cadavres des Hurons pourrir sans sépulture sur le haut de la colline, destin trop commun aux guerriers de la forêt pour exciter la commisération ou valoir un commentaire.





CHAPITRE XIII.

Je vais chercher un chemin plus aisé.
PARNELL.

La route que prit Œil de Faucon traversait les plaines sablonneuses, entrecoupées de vallées et de collines, où nos voyageurs avaient déjà passé le matin, sous la conduite de Magua.

Le soleil descendait vers les montagnes à l'horizon lointain ; comme ils marchaient au cœur même de l'interminable forêt, la chaleur n'était plus étouffante. Ils allaient donc plus vite, et avant la tombée du crépuscule, ils avaient parcouru, dans leur course rétrograde, plusieurs lieues d'une route pénible.

Ainsi que le sauvage dont il occupait la place, l'homme blanc semblait se diriger d'après des indices connus de lui, et sous l'influence d'une espèce d'instinct; il ralentissait rarement le pas et n'hésitait jamais. Un coup d'œil jeté en passant sur la mousse des arbres, un regard levé vers le soleil couchant, l'aspect du cours des nombreux ruisseaux qu'il franchis-

sait, il ne lui en fallait pas plus pour déterminer sa route et résoudre les plus grandes difficultés.

Cependant la forêt commençait à changer de teintes, et le vert éclatant de son dôme de feuillage faisait place à cette couleur plus sombre qui annonce l'approche de la nuit. Les deux sœurs cherchaient à saisir à travers les arbres les derniers rayons de ce torrent de lumière qui formait autour du soleil une auréole de feu, colorant çà et là d'une raie de pourpre, ou bordant d'une frange d'or une masse de nuages accumulés à peu de distance au-dessus des hauteurs de l'occident.

Œil de Faucon se retourna, et dit en montrant le ciel :

« Voilà le signal donné à l'homme pour qu'il cherche la nourriture et le repos dont il a besoin. Il serait meilleur et plus sage s'il comprenait les signes de la nature, et s'il allait à l'école des oiseaux de l'air et des animaux des champs. Au surplus, notre nuit ne sera pas longue ; car dès que la lune paraîtra, il faudra reprendre notre marche... Je me souviens d'avoir près d'ici combattu les Maquas, dans la première guerre où j'ai versé le sang humain ; nous élevâmes une espèce de retranchement pour mettre nos chevelures à l'abri de ces loups affamés. Si je ne me trompe, l'endroit en question doit être à quelques pas sur notre gauche. »

Sans attendre la réponse des voyageurs, il fit un brusque détour et pénétra dans un épais fourré de jeunes châtaigniers ; il écartait les branches des innombrables jets dont la terre était couverte, en homme qui s'attend à découvrir ce qu'il cherche. Sa mémoire, en effet, ne l'avait pas trompé. Après avoir traversé, pendant une centaine de pas, un terrain tapissé de broussailles et de ronces, il arriva dans une clairière, au centre de laquelle un tertre de verdure était surmonté par le blockhaus en question.

C'était un de ces ouvrages grossiers élevés à la hâte dans un cas de nécessité pressante, et abandonnés sitôt que le danger avait disparu ; ainsi relégué dans la solitude de la forêt, négligé, et presque oublié comme les circonstances d'où il était sorti, il s'effondrait peu à peu. Ces monuments du passage et des luttes de l'homme se rencontrent encore fréquemment dans cette vaste barrière de déserts qui séparait jadis les provinces ennemies ; ils forment des ruines qui se rattachent intime-

ment aux traditions de l'histoire coloniale, et qui sont en harmonie avec le sombre caractère du paysage. Le toit d'écorce s'était depuis longtemps écroulé, puis émietté et confondu avec le sol ; mais les énormes souches de pins, assemblées à la hâte, n'en conservaient pas moins leur place respective, quoiqu'un angle de l'édifice se fût affaissé, et menaçât le reste d'une destruction imminente.

Heyward et ses compagnons hésitaient à approcher d'un bâtiment si délabré, tandis qu'au contraire les trois coureurs des bois s'y introduisirent sans crainte, et même d'un air de contentement. Tout de suite, le blanc se mit à passer les ruines en revue, au dedans comme au dehors, avec la curiosité d'un homme dont cette vue réveillait à chaque instant les souvenirs. D'autre part, Chingachgook, d'un ton fier mêlé à je ne sais quoi de mélancolique, racontait à son fils, dans la langue des Delawares, l'histoire abrégée du combat dont, à l'époque de sa jeunesse, ce lieu retiré avait été le théâtre.

Sur ces entrefaites, les deux sœurs descendirent de cheval, et se préparèrent à jouir de la fraîcheur de la soirée dans une sécurité qui, à leur idée, ne pouvait être troublée que par les animaux de la forêt.

« Mon digne ami, » demanda Duncan au chasseur qui avait terminé sa courte inspection, « n'aurait-il pas mieux valu choisir un endroit moins connu et plus rarement visité que celui-ci ?

— L'existence de ce vieux fort est connue de bien peu de personnes, » répondit Œil de Faucon d'un air pensif. « Il n'arrive guère d'écrire dans les livres l'histoire de combats pareils à celui qui fut livré ici entre les Mohicans et les Mohawks, dans une de leurs querelles particulières. J'étais un blanc-bec alors, et je me rangeai du côté des Delawares, parce que je les savais malheureux et calomniés. Durant quarante jours et quarante nuits, les brigands eurent soif de notre sang autour de ces piles de bois dont j'avais fait le plan et auxquelles j'avais travaillé, sans être pour cela un Indien, mais un blanc de race pure, comme je crois vous l'avoir dit. Les Delawares se mirent à l'ouvrage avec moi, et nous nous y défendîmes dix contre vingt, jusqu'à ce que le nombre fût à peu près égal de part et d'autre ; alors nous fîmes une sortie contre ces chiens, et il n'en resta pas un pour annoncer chez eux la défaite de ses frères. Oui, oui, j'étais jeune alors, la vue du sang m'était nouvelle, et

je ne pouvais me faire à l'idée que des créatures qui avaient été pleines de vie comme moi, fussent là gisant sur la terre nue, et qu'on laissât dévorer leurs dépouilles par les bêtes féroces, et leurs os blanchir à l'air et à la pluie. J'enterrai les morts de mes propres mains, sous ce même tertre où vous êtes assis, et qui ne fait pas un mauvais siège, quoique rempli d'ossements humains. »

Les deux sœurs se levèrent aussitôt, et malgré les scènes terribles auxquelles elles venaient d'assister, elles ne purent se défendre d'un mouvement d'horreur bien naturel, en se voyant ainsi en contact avec la sépulture d'une bande de sauvages. Les lueurs incertaines du crépuscule, l'enceinte ténébreuse de la clairière enclose de halliers touffus au-delà desquels s'étageaient les pins majestueux, le silence de mort de l'immense forêt, tout concourait à donner plus de force à cette sensation de terreur.

« Ils sont partis, ils ne sont plus dangereux, » continua Œil de Faucon avec un geste de la main pour dissiper leur alarme ; « ils ne pousseront plus le cri de guerre, ils ne frapperont plus du tomahawk !... Et de tous ceux qui ont aidé à les placer où ils reposent, il n'y a aujourd'hui de vivants que Chingachgook et moi. Notre troupe se composait des frères et de la famille des Mohicans, et vous avez sous les yeux tout ce qui reste de leur race. »

A ces mots, les auditeurs, entraînés par un sentiment de vive compassion, portèrent involontairement leurs regards sur les deux Indiens. On voyait leurs formes se dessiner sur les murs du blockhaus : le fils prêtait l'oreille à la voix de son père avec toute l'attention que devait exciter en lui un si glorieux récit pour la mémoire de ceux dont il avait appris à vénérer le courage et les sauvages vertus.

« J'avais cru jusqu'ici, » dit le major, « que les Delawares étaient un peuple pacifique, ne faisant jamais la guerre en personne, et confiant la défense de leurs terres à ces mêmes Mohawks que vous avez tués.

— Cela est vrai en partie, » répondit le chasseur, « et cependant, au fond, c'est un abominable mensonge. Un traité de ce genre a été conclu il y a bien longtemps par les manigances des Hollandais, qui voulaient enlever aux naturels leur droit de possession légitime au territoire où ils s'étaient établis. Les Mohicans, bien qu'appartenant à la même

nation, ayant eu affaire aux Anglais, ne furent pour rien dans ce stupide marché, et gardèrent leur indépendance d'hommes ; ce que firent aussi les Delawares dès qu'ils eurent ouvert les yeux sur leur folie... Vous voyez devant vous un chef des grands Sagamores Mohicans. Autrefois sa famille pouvait chasser le daim sur une vaste étendue de territoire, sans franchir un ruisseau ou gravir une colline qui ne fût pas sa propriété. Or, qu'a-t-on laissé à leur descendant? Il pourra trouver six pieds de terre, quand il plaira à Dieu ; et cet héritage il le gardera en paix peut-être, s'il a un ami qui veuille prendre la peine de lui creuser une fosse assez profonde pour que le fer de la charrue ne l'atteigne pas !

— Brisons-là, » dit Heyward, dans la crainte qu'un tel sujet n'amenât une discussion qui troublerait l'harmonie si nécessaire au salut de ses compagnes. « Nous avons beaucoup marché, et chez nous autres blancs il en est peu d'aussi robustes que vous, et dont la constitution ne connaisse ni l'affaiblissement ni la fatigue.

— Bah! des muscles et des os comme n'importe qui pour me tirer d'affaire! » dit le chasseur, en regardant ses bras nerveux avec un air de naïveté qui attestait le sincère plaisir que lui faisait ce compliment. « Il y a dans les colonies des hommes plus grands et plus gros, mais vous pourriez battre longtemps les rues d'une ville, avant d'y trouver un gaillard en état de marcher une vingtaine de lieues sans s'arrêter pour reprendre haleine, ou de suivre les chiens à portée de la voix pendant une chasse de plusieurs heures. Cependant comme la chair et le sang ne sont pas les mêmes chez tout le monde, il est fort raisonnable de supposer qu'après tout ce qu'elles ont vu ou fait aujourd'hui, ces dames aient besoin de repos. Uncas, dégagez la source, pendant que votre père et moi nous leur ferons un abri avec ces pousses de châtaigniers, et un lit de gazon et de feuilles. »

La conversation cessa; le chasseur et les Mohicans s'occupèrent à préparer ce qui était nécessaire au repos et à la protection de ceux qui s'étaient remis entre leurs mains. Une source qui, bien des années auparavant, avait fait choisir ce lieu aux indigènes pour y établir leur forteresse temporaire, fut bientôt dégagée des feuilles qui la couvraient, et on vit jaillir une eau pure qui se répandit sur le tertre verdoyant. Des rameaux touffus furent entrecroisés en forme de toit au-dessus

d'un coin de l'édifice, de manière à garantir de la rosée abondante du climat, et par terre on étendit pour les deux sœurs une litière de feuilles sèches.

Pendant le temps que dura cette installation, Cora et Alice prirent quelque nourriture, plutôt par nécessité que par appétit. Alors elles se retirèrent dans l'enceinte réservée. Après avoir remercié Dieu de ses



bontés passées et demandé pour la nuit la continuation de sa faveur, elles s'étendirent sur la couche odorante, et, en dépit des pénibles impressions de la journée, elles ne tardèrent pas à goûter un sommeil que la nature réclamait impérieusement et qui était rafraîchi par l'espoir du lendemain.

Duncan se préparait à veiller près d'elles en dehors de l'enceinte; mais le chasseur qui s'aperçut de son intention, lui dit, en s'étendant tranquillement sur l'herbe, et en désignant Chingachgook :

« Les yeux d'un blanc ne sont pas assez perçants et éveillés pour faire le guet en ce moment. Le Mohican veillera pour nous. Dormons.

— Je me suis laissé gagner au sommeil à ma dernière garde, » dit Heyward ; « par conséquent, j'ai moins besoin de dormir que vous qui avez mieux rempli vos devoirs de soldat. Que tout le monde se repose, tandis que je monterai la faction !

— Si nous étions campés parmi les tentes blanches du 60ᵉ et en face d'ennemis tels que les Français, je ne demanderais pas une meilleure sentinelle que vous. Au milieu des ténèbres, et parmi les bruits du désert, tout votre jugement équivaudrait à celui d'un enfant, et toute votre vigilance serait en pure perte. Faites donc comme Uncas et moi ; dormez, et dormez en paix. »

En effet, le jeune Indien s'était couché sur la pente du tertre, en homme décidé à bien employer le temps accordé au sommeil. Son exemple avait été suivi par David, qui, malgré la fièvre que lui causait sa blessure, accrue encore par les fatigues de la marche, n'en ronflait pas moins à pleins poumons. Ne voulant pas prolonger une discussion inutile, le major fit semblant de céder, et s'assit à terre le dos appuyé contre les poutres du blockhaus, mais se promettant de ne pas fermer l'œil avant d'avoir remis entre les mains de Munro le dépôt précieux confié à sa garde. Œil de Faucon, croyant qu'il dormait, s'assoupit bientôt lui-même, et cette solitude redevint aussi silencieuse qu'ils l'avaient trouvée.

Heyward réussit quelque temps à tenir ses sens éveillés et accessibles aux moindres murmures du dehors. Sa vue devint plus perçante à mesure que les ombres du soir s'épaississaient ; et quand les étoiles brillèrent sur sa tête, il distinguait nettement ses compagnons étendus sur l'herbe, et la personne de Chingachgook, droite, immobile, et qu'on eût prise pour l'un des arbres qui formaient autour de l'enceinte une sombre barrière. Il entendait la douce respiration des deux sœurs couchées à quelques pas de lui ; et le vent n'agitait pas une feuille que le frémissement n'en arrivât jusqu'à lui. Déjà le hibou jetait sa note lugubre, quand ses yeux appesantis commencèrent à brouiller la lumière des étoiles. Au moment de s'assoupir tout à fait un sursaut le réveillait, et il lui arrivait de prendre un buisson pour l'Indien en sentinelle. Peu à

peu sa tête s'inclina sur son épaule qui, à son tour, chercha un appui sur la terre; enfin un relâchement complet engourdit tout son être, et il tomba dans un profond sommeil, rêvant qu'il veillait la nuit sous l'armure d'un chevalier, devant la tente de sa princesse reconquise, dont il ne désespérait pas de gagner les bonnes grâces par cette preuve de dévouement et de sollicitude.

Combien dura cet état d'insensibilité, c'est ce qu'il ne sut jamais lui-même. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il jouissait d'un repos absolu sans visions ni songes cette fois, lorsqu'il en fut tiré par la sensation d'un léger coup sur l'épaule. Il fut sur pied presque aussitôt, avec le souvenir confus du devoir qu'il s'était imposé au commencement de la nuit.

« Qui est là? » demanda-t-il, en cherchant son épée à l'endroit où il la portait d'ordinaire. « Ami ou ennemi?

— Ami! » répondit tout bas Chingachgook, qui d'un geste lui fit voir la lune dont la paisible lumière éclairait en plein leur bivouac. « La lune se lève, le fort de l'homme blanc est loin, très loin. Il est temps de partir, pendant que le sommeil ferme encore les deux yeux du Français.

— C'est, ma foi, vrai... Appelez vos amis, et bridez les chevaux, je vais avertir ces dames.

— Nous ne dormons plus, Duncan, » dit de l'intérieur du bâtiment la voix douce et argentine d'Alice. « Le sommeil nous a reposées, et nous voici prêtes à fournir une longue route. Mais n'avez-vous pas veillé pour nous toute la nuit, après avoir enduré tant de fatigues dans la journée?

— Dites plutôt que j'aurais voulu veiller, » repartit le major; « mes yeux perfides m'ont trahi, et une fois de plus j'ai prouvé que j'étais indigne du dépôt qui m'a été confié.

— A quoi sert de nier, Duncan? » dit en souriant la jeune fille qui se montra à la clarté de la lune, dans tout l'éclat d'une beauté rafraîchie par le sommeil. « Vous êtes, je le sais, trop insouciant pour votre propre sûreté, vigilant à l'excès quand il s'agit de celle des autres. Ne pouvons-nous tarder encore un peu, afin que vous ayez le temps de vous reposer? Nous veillerons volontiers, Cora et moi, tandis que vous et ces braves gens prendrez quelques moments de sommeil.

— Si la honte pouvait me guérir du besoin de dormir, je ne fermerais les yeux de ma vie, » dit le jeune officier embarrassé en regardant les traits d'Alice, où il n'aperçut qu'une tendre sollicitude au lieu de l'ironie qu'il soupçonnait. « Il n'est que trop vrai qu'après vous avoir mises en péril par mon imprudence, je n'ai pas même le mérite de garder votre sommeil comme devrait le faire un soldat.

— Duncan seul peut accuser Duncan d'une telle faiblesse, » répondit la confiante Alice, se livrant avec tout l'abandon d'une femme à cette illusion généreuse qui peignait son fiancé comme un modèle de perfection. « Allez dormir ; et soyez sûr, toutes faibles que nous sommes, que nous ne faillirons pas au devoir d'une bonne sentinelle. »

Heyward fut affranchi de la nécessité déplaisante de protester de nouveau de son défaut de vigilance par une exclamation du Grand Serpent et par l'attitude d'attention profonde que prit son fils.

« Les Mohicans entendent un ennemi, » dit Œil de Faucon qui venait de se réveiller. « Ils flairent quelque danger.

— A Dieu ne plaise! » dit Heyward. « Il y a eu assez de sang répandu. »

Toutefois il saisit son fusil, et, faisant quelques pas en avant, se prépara à expier une négligence bien pardonnable en risquant sa vie pour la défense des personnes confiées à sa garde. Des sons assez éloignés frappèrent alors son oreille.

« C'est sans doute, » dit-il, « quelque bête fauve en quête d'une proie.

— Chut! » fit le chasseur attentif. « Ce sont des hommes... A présent j'entends leurs pas, bien que mes sens soient grossiers à côté de ceux d'un Indien. Il faut que ce Huron si habile à décamper ait rencontré des éclaireurs de l'armée de Montcalm, et il les amène sur nos traces. Je n'aimerais pas à verser encore ici le sang humain, » ajouta-t-il en promenant des regards inquiets sur les lugubres objets dont il était entouré; « mais ce qui doit être sera!.. Uncas, conduisez les chevaux dans le fort; et vous, mes amis, entrez-y également; tout vieux et délabré qu'il est, il offre un abri, et il a l'habitude des coups de fusil. »

On lui obéit sur-le-champ; les Mohicans conduisirent les animaux dans le blockhaus, où les voyageurs se rendirent en silence.

Un bruit de pas qui semblaient s'approcher fut perçu distinctement,

et ne laissa plus aucun doute sur la nature de cette interruption. Bientôt on entendit plusieurs voix qui s'appelaient en langue indienne, celle des Hurons selon la remarque du chasseur. Quand la troupe fut arrivée à l'endroit par où les chevaux étaient entrés dans le taillis qui entourait le blockhaus, elle parut déconcertée, comme si elle avait perdu les traces qui jusque-là l'avaient guidée dans sa poursuite.

D'après le bruit des voix, on pouvait conjecturer qu'il y avait là une vingtaine d'hommes réunis, qui exprimaient en tumulte leur opinion.

« Les scélérats connaissent notre petit nombre, » dit Œil de Faucon debout auprès du major, et qui, caché dans l'ombre, regardait par une fente entre les troncs d'arbres ; « sans cela, ils ne s'amuseraient pas à babiller comme des femmes, en faisant leur ronde. Les entendez-vous, les vipères? Ne dirait-on pas que chacun d'eux a double langue et une seule jambe? »

Duncan était d'une bravoure qu'il poussait parfois jusqu'à la témérité dans le combat, mais, en ce moment d'anxiété cruelle, il ne trouva rien à répondre à l'observation froide et caractéristique de son compagnon. Il serra d'une étreinte plus ferme sa carabine, et se mit à regarder avec un redoublement d'attention à travers l'étroite ouverture, d'où l'on apercevait tout l'espace éclairé par la lune.

Le silence s'établit ; une voix grave s'éleva, celle du chef sans doute, qui donnait des ordres. Au froissement des feuilles et au craquement des branches sèches, il fut aisé de comprendre que les sauvages se divisaient en deux bandes pour chercher la trace qu'ils avaient perdue. Heureusement pour ceux qu'on poursuivait, la lumière de la lune, bien qu'elle tombât en plein sur la clairière qui entourait le blockhaus, n'avait pas assez de force pour percer la voûte profonde de la forêt, où tout était plongé dans une obscurité décevante. La recherche fut sans résultat ; car du sentier à peine visible qu'avaient suivi les voyageurs, le passage dans le taillis avait été si court et si rapide, que toute empreinte était perdue dans l'obscurité.

Néanmoins les infatigables sauvages ne tardèrent pas à revenir : on les entendit traverser les broussailles et s'approcher graduellement de la ceinture de jeunes châtaigniers qui formait un épais rideau autour de l'esplanade.



« Les voilà qui viennent! » murmura Heyward en s'efforçant de glisser le canon de son fusil entre deux souches. « Feu sur le premier qui se montre!

— Ne bougez pas! » répliqua le chasseur. « L'étincelle d'une pierre à fusil, ou seulement l'odeur d'une charge de poudre suffirait à déchaîner sur nous cette bande de loups dévorants.

S'il plaît à Dieu que nous livrions bataille pour sauver nos têtes, fiez-vous à l'expérience d'hommes qui connaissent la tactique des sauvages, et qui ne se font pas tirer l'oreille au bruit de leurs cris de guerre. »

Alice et Cora, blotties dans un coin du vieux bâtiment, se serraient en tremblant l'une contre l'autre ; non loin d'elles, les deux Mohicans se dessinaient dans l'ombre, droits comme des pieux, et prêts à frapper au moment voulu.

Le taillis s'entr'ouvrit, et un Huron de haute taille et en armes s'avança dans le terrain découvert. Pendant qu'il regardait le silencieux édifice, la lune tomba en plein sur son visage basané qui exprimait la surprise et la curiosité. Il fit l'exclamation qui accompagne toujours la première émotion d'un Indien, et, ayant appelé à voix basse, il fut bientôt rejoint par un de ses compagnons.

Ces enfants de la forêt restèrent quelque temps à la même place, se montrant du doigt l'édifice en ruines, et discourant dans le langage de leur tribu. Ils s'approchèrent à pas lents et circonspects, s'arrêtant fréquemment les yeux fixés sur l'ancien fort, comme des daims effarouchés ; la curiosité luttait en eux contre un frisson d'épouvante. Tout à coup l'un d'eux butta le tertre du pied et se baissa pour l'examiner. En cet instant Œil de Faucon dégaîna son coutelas, et abaissa le canon de son fusil. Le major en fit autant, prêt à soutenir un combat qui paraissait désormais inévitable.

Les Hurons étaient si près que le moindre mouvement de l'un des chevaux, ou même une respiration plus forte que de coutume, aurait suffi à trahir la retraite des fugitifs. Mais la destination du tertre dont ils se rendirent compte fit prendre un autre tour aux préoccupations des sauvages. Ils échangèrent entre eux des paroles sérieuses, comme si la vue de ce lieu les eût pénétrés d'un sentiment de respect mêlé de terreur. Puis ils se retirèrent avec précaution, non sans jeter des regards à la dérobée sur le fort en ruines, d'où ils appréhendaient peut-être de voir surgir les morts, jusqu'à ce que, parvenus à la limite de la clairière, ils rentrèrent lentement dans le taillis et disparurent.

Œil de Faucon remit à terre la crosse de sa carabine, et respirant enfin librement, dit de manière à être entendu de ceux qui l'entouraient :

« Ah! ils respectent les morts! Pour cette fois, cela leur a sauvé la vie, et peut-être aussi à des gens qui les valent bien. »

Ces paroles attirèrent l'attention d'Heyward qui, sans lui répondre, la reporta tout entière sur ceux qui dans cet instant critique l'intéressaient davantage. Il entendit les deux Hurons quitter les broussailles; et il fut bientôt évident que la troupe s'était rassemblée autour des Indiens, et écoutait leur rapport avec un religieux recueillement. Après quelques minutes d'un entretien grave et solennel, bien différent du brouhaha qui avait accompagné leur arrivée, le bruit des voix s'affaiblit, s'éloigna par degrés, et finit par se perdre dans les profondeurs du bois.

Œil de Faucon attendit jusqu'à ce que Chingachgook lui eût fait signe que le danger n'existait plus; alors il engagea Heyward à ramener les chevaux au dehors et à aider les dames à monter en selle.

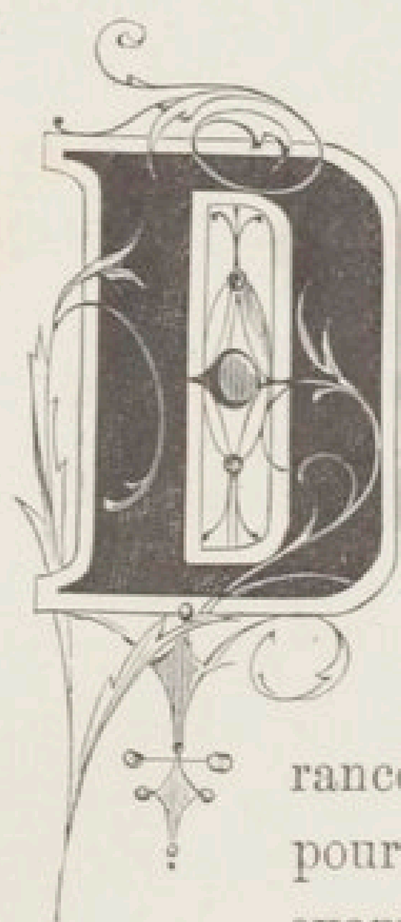
Cela fait, nos fugitifs sortirent par l'issue déjà pratiquée, et s'avisant d'une direction opposée à celle par laquelle ils étaient venus, ils prirent congé de ce lieu. Les deux sœurs ne purent s'empêcher de saluer d'un regard furtif cette tombe silencieuse et ces ruines, au moment où elles quittèrent la douce clarté de la lune pour s'enfoncer dans les ténèbres encore épaisses de la forêt.





CHAPITRE XIV.

La Sentinelle. Qui est là ?
Puck. Paysans, pauvres gens de France.
SHAKESPEARE, *Henri VI.*



DURANT les premières heures de marche, et jusqu'à ce que la troupe eût pénétré bien avant dans la forêt, chacun était trop occupé du péril auquel il venait d'échapper pour hasarder un seul mot, même à voix basse. Le chasseur reprit son poste à l'avant-garde ; mais lorsqu'il eut mis une assez grande distance entre lui et ses ennemis, son allure devint plus circonspecte que la veille, en raison de l'ignorance des lieux où il s'engageait. Plus d'une fois il s'arrêta pour consulter les Mohicans, montrant du doigt la lune et examinant l'écorce des arbres avec un soin extrême.

Pendant ces courtes haltes, Heyward et les deux sœurs, à qui le danger avait donné une plus grande finesse d'ouïe, prêtaient l'oreille aux moindres sons qui auraient pu annoncer l'approche des persécuteurs. Un sommeil éternel semblait peser sur la nature, et dans la forêt nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est le murmure lointain d'une eau courante. Tout paraissait dormir, les oiseaux, les bêtes fauves et les hommes, si toutefois il s'en trouvait dans ce vaste désert. Mais tout faible qu'était le

bruit de la rivière, il tira les guides d'un grand embarras et mit fin à leurs incertitudes; ils se dirigèrent de ce côté d'un pas silencieux et diligent.

Quand on fut arrivé sur ses bords, Œil de Faucon commanda une nouvelle halte; il ôta ses mocassins et invita le major et David la Gamme à en faire autant. Ils entrèrent tous dans l'eau, en conduisant les chevaux par la bride, et pendant près d'une heure marchèrent dans le lit de la petite rivière afin de ne pas laisser de traces dangereuses de leur passage.

La lune était cachée derrière un immense rideau de nuages noirs amoncelés à l'horizon du côté de l'occident, lorsqu'ils se détournèrent pour continuer leur route à travers la plaine sablonneuse et boisée. Là, le chasseur sembla se trouver de nouveau en pays de connaissance, car il s'avança d'un pas rapide et assuré, sans plus d'hésitation ni d'embarras. Bientôt le sentier devint plus inégal; les montagnes se rapprochaient à droite et à gauche, et nos voyageurs s'aperçurent qu'ils allaient traverser une gorge.

Œil de Faucon suspendit de nouveau la marche, et ayant attendu que les autres l'eussent rejoint, il dit d'un ton précautionneux, que le silence et l'obscurité du site rendaient encore plus solennel :

« C'est un jeu de découvrir au désert les sentes, fontaines ou ruisseaux; mais qui pourrait dire si une armée puissante n'est pas campée là-bas, parmi ces arbres muets et ces montagnes stériles?

— Serions-nous déjà, » interrogea le major avec empressement, « dans le voisinage du fort William-Henry?

— Il y a encore d'ici là un fameux ruban de queue, et qui n'est pas commode; quand et de quel côté nous y arriverons, c'est là le diable. Tenez, » ajouta-t-il, en lui indiquant sous le couvert une petite pièce d'eau dont la calme surface réfléchissait la clarté des étoiles, « voilà la *Mare sanglante*. Nous foulons un terrain que j'ai souvent parcouru et qui m'a vu combattre l'ennemi depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

— Ah! les eaux funèbres de cet étang ont servi de sépulture à plus d'un brave tombé sur le champ de bataille! Je l'avais entendu nommer, mais c'est pour la première fois que j'en touche les bords.

— Dans une même journée nous livrâmes trois batailles aux Hollandais et aux Français réunis, » poursuivit le chasseur, se laissant aller au fil de ses souvenirs. « L'ennemi nous attaqua rudement pendant que nous allions dresser une embuscade à son avant-garde ; il nous pourchassa comme des daims à travers le défilé, et nous dispersa sur les bords de l'Horican. Ralliés derrière une palissade d'arbres abattus, nous lui tînmes tête sous les ordres de sir William, qui fut fait chevalier pour sa belle conduite, et nous lui rendîmes la monnaie de la déroute du matin. Des centaines de Français virent ce jour-là le soleil pour la dernière fois ; et leur chef lui-même, Dieskau, tomba entre nos mains tellement criblé de balles, qu'il retourna dans son pays hors d'état désormais de faire la guerre (H).



— Ce fut une journée glorieuse ! » s'écria Heyward dans un accès d'enthousiasme juvénile. « Le bruit s'en répandit bientôt jusqu'à notre armée du midi.

— Oui, mais ce n'est pas tout. Par l'ordre exprès de sir William, le major Effingham me chargea de tourner le flanc des Français, de traverser la plaine, et de porter la nouvelle de leur désastre au fort placé sur l'Hudson. Dans ce lieu même où vous voyez une hauteur couverte d'arbres, je rencontrai un détachement qui venait à notre secours, et je le conduisis à l'ennemi au moment où il prenait son repas, bien loin de se douter que l'œuvre de sang ne fût pas encore terminée pour ce jour-là.

— Et vous les avez surpris?

— Sans doute, si la mort est une surprise pour des gens qui ne songent qu'à satisfaire leur appétit! Nous leur donnâmes à peine le temps de souffler, car ils nous avaient rossés de belle façon dans le combat du matin, et il y en avait peu des nôtres qui n'eussent à regretter la perte d'un ami ou d'un parent. L'affaire finie, on jeta les morts dans cette mare, et même les mourants, à ce qu'on dit, et j'en vis les eaux teintes de sang, telles que jamais eau ne sortit des entrailles de la terre.

— Un soldat ne pouvait désirer une tombe plus convenable et plus paisible. Vous avez donc beaucoup servi sur cette frontière?

— Moi? » dit Œil de Faucon en se redressant de toute sa hauteur avec un air de fierté martiale. « Il n'y a guère d'échos parmi ces montagnes qui n'aient répété les détonations de ma carabine, et il n'y a pas un mille carré entre l'Horican et l'Hudson où mon perce-daims n'ait abattu quelque être vivant, soit un ennemi, soit un animal. Quant à cette tombe que vous dites si tranquille, c'est une autre affaire. A en croire certains militaires, l'homme, pour reposer en paix, ne doit pas être enterré tant qu'il lui reste un peu de souffle ; or, il est certain que, dans la confusion du moment, les chirurgiens n'eurent guère le loisir de distinguer les morts de ceux qui ne l'étaient pas... Hum! ne voyez-vous pas remuer quelque chose au bord de la mare?

— Il n'est pas probable que d'autres que nous passent la nuit à la belle étoile, dans un endroit si désert.

— Des êtres de cette espèce se soucient bien de maisons ou d'abris! La rosée de la nuit ne peut pas mouiller un corps qui reste toute la journée dans l'eau. »

Et sur ce beau raisonnement, le chasseur serra l'épaule d'Heyward

avec une force convulsive, qui fit sentir douloureusement au jeune officier qu'une terreur superstitieuse oppressait le cœur de cet homme d'ordinaire si intrépide.

« De par le ciel! » s'écria Heyward. « Voilà une forme humaine, elle approche!... Aux armes, mes amis! car nous ne savons pas à qui nous avons affaire.

— Qui vive? » cria en français une voix forte, qui semblait un cartel de l'enfer sorti de ce lieu de désolation. « Qui vive?

— Que dit-il? » demanda Œil de Faucon. « Il ne parle ni indien ni anglais.

— Qui vive? » répéta la même voix.

En même temps, on entendit le bruit d'un fusil qu'on armait, et celui qui le portait prit une attitude menaçante. Le major, sortant du couvert, fit quelques pas en avant et répondit dans la même langue : « France!

— D'où venez-vous? où allez-vous de si bonne heure?

— Je viens de la découverte, et je vais me coucher.

— Êtes-vous officier du roi?

— Sans doute, mon camarade ; me prends-tu pour un provincial? Je suis capitaine de chasseurs. » Heyward s'était aperçu que le soldat appartenait à un régiment de ligne. « J'ai ici, avec moi, les filles du commandant de la fortification. Ah! tu as dû en entendre parler? Je les ai faites prisonnières près de l'autre fort, et je les conduis au général.

— Ma foi, Mesdames, j'en suis fâché pour vous, » dit le jeune grenadier en portant la main à son bonnet, non sans une certaine grâce; « mais fortune de guerre! Vous trouverez notre général un brave homme et bien poli avec les dames.

— C'est le caractère des gens de guerre, » dit Cora avec beaucoup de présence d'esprit. « Adieu, mon ami; je vous souhaiterais un devoir plus agréable à remplir (I). »

Le soldat la remercia de son honnêteté par un humble salut; et Heyward ayant ajouté : « Bonne nuit, mon camarade, » ils s'éloignèrent tranquillement. Le soldat continua sa faction le long de la mare, ignorant à quel ennemi audacieux il avait eu affaire, et fredonnant un air de son



« Qui vive? » cria en français la sentinelle.



pays que lui avait sans doute rappelé la vue des dames, et peut-être aussi le souvenir de sa lointaine et belle France :

Vive le vin, vive l'amour!

« Il est fort heureux que vous ayez compris le jeune drôle! » dit le chasseur lorsqu'il fut à quelque distance, et en remettant son arme sous le bras gauche. « J'ai deviné bien vite qu'il était un de ces diables à quatre de Français, et bien lui en a pris de se montrer poli, sans quoi ses os auraient pu aller rejoindre ceux de ses compatriotes. »

Il fut interrompu par un long et sourd gémissement qui semblait partir de la pièce d'eau, comme si les âmes des trépassés fussent revenues errer autour de leur tombe liquide.

« C'était un corps de chair, il n'y a pas de doute, » continua le chasseur; « jamais un esprit n'aurait pû manier ses armes avec tant de fermeté.

— Oui, c'était un corps de chair; mais que le pauvre gars soit encore de ce monde, voilà qui n'est pas si sûr, » répondit Heyward, qui venait de constater la disparition de Chingachgook.

Un autre gémissement plus faible que le premier s'éleva encore, puis on entendit comme quelque chose de lourd qui tombait dans l'eau, et tout rentra dans le calme. Pendant qu'ils étaient en proie à une incertitude que chaque seconde rendait plus pénible, ils virent se glisser hors du taillis le vieux Mohican, tenant d'une main la chevelure sanglante du jeune et malheureux Français qu'il attacha à sa ceinture, de l'autre son couteau dégouttant de sang. Il reprit sa place accoutumée sur le flanc de la caravane, avec l'air satisfait d'un homme qui croit avoir fait une action méritoire.

Œil de Faucon laissa tomber à terre la crosse de son fusil, et, s'appuyant sur le canon, se plongea dans ses réflexions.

« De la part d'un blanc, » murmura-t-il d'une voix attristée, « ce serait cruel et inhumain; mais c'est dans la nature et le train d'un Peau Rouge. Cela devait être, et il n'y a rien à dire. J'aurais préféré, je l'avoue, que le malheur fût arrivé à un maudit Mingo plutôt qu'à cet enfant du vieux continent, si plein de gaieté et de jeunesse.

— N'allez pas plus loin, » dit Heyward, qui craignait que ses compagnes ne vinssent à soupçonner la cause de cette halte, et qui cherchait, par des réflexions semblables à celles du chasseur, à surmonter le sentiment d'horreur qu'il éprouvait. « Le mal est fait, et, quoiqu'il eût mieux valu ne pas le faire, on ne peut y remédier... Vous voyez que nous sommes trop rapprochés des sentinelles de l'ennemi. Quelle route devons-nous suivre?

— Comme vous dites, » reprit Œil de Faucon en revenant à lui, « la chose est faite, il n'y faut plus penser. Diable! les Français n'ont pas lambiné pour entourer le fort, et leur passer sous le nez sera toute une affaire.

— Et pour cela, » ajouta Heyward en levant les yeux vers le rideau de vapeurs qui cachait la lune près de se coucher, « il nous reste bien peu de temps.

— Bien peu, en effet. La chose pourtant est faisable par deux moyens, avec le secours de la Providence, sans laquelle rien n'est possible.

— Parlez... L'heure presse.

— Le premier consisterait à faire descendre ces dames et à lâcher leurs chevaux dans la plaine. Les Mohicans partiraient en avant, et nous, en poussant droit aux sentinelles, nous entrerions dans le fort sur leurs cadavres.

— Impossible, impossible! C'est bon pour un soldat, mais employer la force avec un convoi comme le nôtre!

— Ce serait en effet une route à meurtrir au sang d'aussi jolis pieds, » répondit le chasseur à qui cet expédient ne répugnait pas moins; « mais j'ai cru qu'il était de ma dignité d'homme de parler ainsi. Notre unique ressource est donc de revenir en arrière et de nous tenir hors de la ligne des avant-postes; puis, tournant à l'ouest, nous entrerons dans les montagnes, où je vous cacherai de manière à dépister pendant des mois entiers tous les limiers du diable à la solde de Montcalm.

— Qu'il soit fait de la sorte, » dit l'impatient jeune homme, « et sans perdre un instant. »

Il était inutile de prolonger l'entretien.

« Suivez-moi! » dit Œil de Faucon.

Et, sans plus de paroles, il remonta la route qu'ils venaient de parcourir, et qui les avait conduits dans cette impasse dangereuse.

Leur marche, comme leur dernier colloque, s'opéra en silence; car à chaque pas ils pouvaient tomber au milieu d'une patrouille ennemie ou d'une embuscade. Au moment où ils repassèrent auprès de l'étang, les deux interlocuteurs, poussés par un mouvement machinal, jetèrent à la dérobée un coup d'œil sur son onde funèbre et solitaire. Ils y cherchèrent en vain le jeune soldat qu'ils avaient vu monter la garde; une oscillation lente et régulière montrait que l'eau n'avait pas encore repris son immobilité, et attestait par un effrayant témoignage l'acte sanglant dont elle avait été le théâtre. La *Mare sanglante* et ses lugubres souvenirs disparurent dans l'ombre et se confondirent avec la masse des objets qu'on ne distinguait plus et que les voyageurs laissaient bien vite derrière eux.

Bientôt Œil de Faucon, changeant de direction, s'avança vers les montagnes qui forment la limite occidentale de l'étroite plaine, et les conduisit d'un pas rapide jusque sous l'ombre épaisse que projetaient leurs âpres sommets.

Cette partie du trajet devint pénible et lente sur un sol hérissé de rocs et entrecoupé de ravins. Partout ils étaient entourés de hauteurs noires et dénudées, qui les dédommageaient un peu de leurs fatigues par le sentiment de sécurité qu'elles leur inspiraient. Enfin ils commencèrent à gravir lentement une pente escarpée et raboteuse, à la faveur d'un sentier qui serpentait en longs zigzags parmi des arbres et des rochers, contournant les uns et s'appuyant aux autres, ouvrage merveilleux d'hommes exercés de longue main aux arts du désert. A mesure qu'ils s'élevaient au-dessus du niveau des vallées, l'épaisse obscurité qui d'ordinaire précède l'approche du jour commença à se dissiper, et tous les objets apparurent avec les couleurs réelles et palpables qu'ils tenaient de la nature.

Lorsque, sortant des bois rabougris suspendus au flanc stérile de la montagne, ils atteignirent enfin la plate-forme de roches moussues qui en formait le sommet, leurs yeux saluèrent les premières lueurs de l'aurore, qui s'élevait en rougissant au-dessus des pins d'une montagne située de l'autre côté de la vallée de l'Horican. Le chasseur fit alors

descendre les dames de cheval, et ayant débridé et dessellé les pauvres bêtes rendues de fatigue, il les laissa paître en liberté parmi les arbrisseaux et l'herbe chétive.

« Allez, » leur dit-il, « allez chercher votre nourriture là où la nature vous la donne, et prenez garde de servir vous-mêmes à nourrir les loups affamés de ces parages.

— Croyez-vous, » demanda Heyward, « qu'il sera possible de se passer de chevaux ?

— Jugez-en vous-même, » dit Œil de Faucon, en s'avançant vers la crête orientale de la montagne, où il fit signe à ses compagnons de le suivre. « S'il était aussi aisé de lire dans le cœur de l'homme qu'il l'est de découvrir, de l'endroit où nous sommes, tout le camp de Montcalm, les hypocrites deviendraient rares, et la ruse d'un Mingo serait une duperie comparée à l'honnêteté d'un Delaware. »

Quand les voyageurs furent arrivés au bord de l'escarpement, ils virent d'un coup d'œil que le chasseur disait vrai, et admirèrent la sagacité avec laquelle il les avait conduits jusqu'à ce point dominant.

La montagne sur laquelle ils se trouvaient dessine un cône d'environ mille pieds de hauteur. Elle est placée un peu en avant de la chaîne qui longe la rive occidentale du lac, et qui, après s'être réunie aux montagnes de la rive opposée, se prolonge jusque vers le Canada, en masses irrégulières et confuses de rochers parsemés çà et là d'arbres verts. Sous les pieds des voyageurs, la rive méridionale de l'Horican traçait un vaste demi-cercle d'une chaîne à l'autre, formant une grève qui aboutissait à un plateau inégal et élevé. Vers le nord s'étalait en un miroir limpide, et qui, vu de cette hauteur, semblait à peine un boyau, le Saint-Lac, coupé de baies multipliées, dentelé de pittoresques promontoires et parsemé d'îles sans nombre. A quelques lieues de distance, le lit des eaux se perdait dans les montagnes, ou se confondait avec des nuages de vapeurs qui roulaient lentement sur sa surface, chassés par la brise légère du matin. Mais, entre les crêtes des sommets, une étroite ouverture indiquait l'endroit par lequel le lac se frayait un passage vers le nord, pour élargir de nouveau sa nappe liquide avant d'en verser le tribut dans les ondes lointaines du lac Champlain. Au

sud était le défilé, ou plutôt la plaine inégale et boisée dont nous avons eu tant de fois occasion de parler.

De ce côté, et pendant plusieurs lieues, les montagnes paraissaient ne céder le terrain qu'à regret; mais on les voyait diverger, et enfin se fondre dans le pays plat et sablonneux où nous avons suivi deux fois nos voyageurs. Le long des deux chaînes qui bordaient les rives du lac et la vallée, des vapeurs légères montaient en spirale des bois inhabités, ou rasaient les pentes avant de se mêler aux brouillards de la plaine. Un nuage blanc flottait seul au-dessus de la vallée, et marquait l'emplacement de la *Mare sanglante*.

A la base même du lac, plus à l'occident qu'à l'est, s'étendaient au loin les remparts de terre et les constructions basses du fort de William-Henry. Deux de ses bastions faisaient saillie dans l'eau qui baignait leur pied, tandis que leurs flancs étaient défendus par de larges fossés et des marais. Le sol avait été dégarni de bois jusqu'à une certaine distance; partout ailleurs il portait la verte livrée de la saison, excepté les endroits où la vue s'arrêtait sur la claire surface des eaux, ou sur les rochers qui haussaient leurs pointes noirâtres au-dessus des lignes onduleuses de la chaîne de montagnes.

En face du fort, plusieurs sentinelles surveillaient les mouvements d'un nombreux ennemi, et, dans l'intérieur des murailles, on apercevait des groupes de soldats fatigués d'une nuit de veille. Vers le sud-est, mais en contact immédiat avec le fort, était un camp retranché placé sur une éminence rocheuse, où il eût été bien plus sage de construire le fort même. Là étaient cantonnées les troupes auxiliaires qui avaient récemment quitté les bords de l'Hudson en même temps que nos voyageurs. Du milieu des bois, un peu plus vers le sud, on voyait çà et là s'élever une fumée noire, facile à distinguer des exhalaisons plus pures des sources, et qui, suivant la remarque d'Œil de Faucon, indiquait que l'ennemi était en forces de ce côté.

Mais ce qui attira surtout les regards du jeune officier, ce fut le spectacle qui s'offrit à lui à l'occident du lac, tout près de son extrémité méridionale. Sur une langue de terre, paraissant trop étroite pour contenir une telle armée, mais qui ne s'en étendait pas moins dans une largeur de plusieurs centaines de pas, depuis les rives de l'Horican

jusqu'au pied de la montagne, on avait installé les tentes blanches et le matériel de guerre d'un camp de dix mille hommes. Des batteries avaient été établies en avant; et tandis que nos spectateurs, du haut du point culminant où ils étaient placés, contemplaient avec des sentiments si divers le panorama qui se déroulait à leurs pieds, les détonations de l'artillerie éclatèrent au sein de la vallée et d'écho en écho se répétèrent jusqu'aux montagnes situées à l'orient.

« Ils commencent à recevoir là-bas la lumière du matin, » dit le chasseur sur le ton d'un observateur indifférent, « et ceux qui ne dorment pas veulent éveiller les dormeurs au bruit du canon. Nous sommes arrivés quelques heures trop tard, Montcalm a déjà rempli les taillis de ses maudits Iroquois.

— La place est investie en effet, » répondit le major; « mais n'avons-nous aucun moyen d'y entrer? Mieux vaudrait être pris dans les avant-postes français que de tomber de nouveau entre les mains des rôdeurs.

— Voyez, » s'écria l'autre en attirant sans le savoir l'attention de Cora sur le logis de son père, « voyez comme ce boulet vient de trouer la maison du commandant! Ah! elle a beau être solide, les Français vont la détruire en moins de temps qu'elle n'a été bâtie!

— Heyward, » dit Cora, « la vue d'un danger que je ne partage pas m'est insupportable. Allons trouver Montcalm, et demandons-lui passage; il ne refusera pas à des enfants la permission de rejoindre leur père.

— Il vous serait difficile d'arriver jusqu'à la tente du général avec votre chevelure sur la tête. Si j'avais seulement à ma disposition l'un de ces milliers de bateaux qui sont à vide le long du rivage, la chose serait possible... Ah! le feu va bientôt cesser; car je vois venir un brouillard qui changera le jour en nuit, ce qui rendra la flèche d'un Indien plus dangereuse qu'un boulet de canon. Eh bien, si le cœur vous en dit, suivez-moi : nous allons pousser en avant; je grille de descendre au camp, ne fût-ce que pour balayer quelques chiens de Mingos que je vois rôder là-bas près de ce bouquet de bouleaux.

— Nous sommes prêtes, » dit Cora d'une voix ferme. « Il n'est pas de danger que nous n'affrontions pour revoir notre père. »

Le chasseur se tourna vers elle, et répondit avec un sourire de franche et cordiale approbation :

« Ah! si j'avais là un millier de gaillards ayant des membres robustes, de bons yeux, et craignant aussi peu la mort que vous le faites, avant la fin de la semaine j'aurais renvoyé dans leurs trous tous ces bavards de Français, hurlant comme des chiens à l'attache ou des loups affamés. Mais il est temps d'agir, » ajouta-t-il en s'adressant au reste de la troupe. « Le brouillard s'épaissit avec rapidité, et nous n'avons tout juste que le temps de le rattraper en plaine, où il masquera notre marche. En



cas de malheur pour moi, souvenez-vous d'avoir toujours le vent sur la joue gauche, ou plutôt suivez les Mohicans; de nuit ou de jour, ils sauront reconnaître leur chemin à la piste. »

Il se mit alors à descendre le versant d'un pas assuré. Heyward aida aux deux sœurs à marcher, et au bout de quelques minutes ils se trouvèrent au bas de la montagne qu'ils avaient eu tant de peine à gravir, et presque en face d'une poterne percée dans la courtine occidentale du fort. Dans leur empressement, et favorisés par la nature du terrain, ils avaient devancé le brouillard qui s'étendait sur le lac, et force fut de

s'arrêter jusqu'à ce que le camp de l'ennemi disparût sous un manteau de vapeurs.

Les Mohicans profitèrent de ce délai pour faire une sortie hors du bois et aller reconnaître les environs; leur ami les suivit à distance, afin de savoir plus vite ce qu'ils auraient vu et d'y ajouter ses remarques personnelles. Il revint presque aussitôt, rouge de dépit et exhalant son désappointement à demi-voix et en termes peu mesurés.

« Au diable ce finaud de Français! » dit-il. « N'a-t-il pas posté en travers du passage un piquet de blancs et de Peaux Rouges? Grâce au brouillard, nous pouvons tomber en plein sur eux tout aussi bien que passer à côté!

— Il suffit d'un détour pour les éviter, » dit Heyward, « sauf à revenir dans le bon chemin.

— Quand au milieu d'un brouillard on s'écarte une fois de la ligne qu'on doit suivre, qui peut savoir comment on la retrouvera? Les brumes de l'Horican ne ressemblent pas à la fumée d'une pipe ou d'un mousqueton. »

Comme il parlait encore, un sifflement sourd s'entendit, et un boulet passa dans le taillis, frappa le tronc d'un arbre et rebondit à terre, la résistance qu'il avait déjà rencontrée lui ayant ôté une grande partie de sa force. Les deux Indiens suivirent de près l'arrivée de ce terrible message, et Uncas commença à discourir en delaware avec beaucoup de chaleur et d'action.

« Cela est possible, mon garçon, » marmotta le chasseur quand il eut fini; « car une fièvre désespérée ne se traite pas comme un mal de dents. Marchons! le brouillard s'épaissit de plus en plus.

— Un moment, » dit Heyward. « Expliquez-nous vos intentions.

— Ce sera tôt fait, » répondit Œil de Faucon, « et il n'y a pas grand espoir; mais un peu vaut mieux que rien. Vous voyez bien ce boulet, » ajouta-t-il en poussant du pied le projectile désormais inoffensif; « il est venu du fort jusqu'ici en labourant la terre; en l'absence de tout autre indice, nous allons suivre le sillon qu'il a tracé. Ainsi, assez causé et en avant, ou le brouillard venant à se dissiper nous laisserait au beau milieu de la route, où nous servirions de cible au feu des deux armées. »

Reconnaissant que dans un moment si critique il fallait des actions

et non des paroles, le major se plaça entre les deux sœurs afin de hâter leur marche, les yeux fixés sur le guide afin de ne pas le perdre de vue. Celui-ci n'avait point exagéré l'intensité du brouillard, car avant d'avoir fait vingt pas, il devint difficile aux différents individus qui composaient la troupe de se distinguer l'un de l'autre.

Ils avaient fait un petit circuit à gauche, et commençaient à incliner vers la droite ; et déjà, selon le calcul d'Heyward, ils avaient parcouru la moitié de la distance qui les séparait du fort, lorsqu'une voix leur cria :

« Qui va là ?

— Ne vous arrêtez pas ! » dit tout bas Œil de Faucon, en tirant de nouveau sur la gauche.

Heyward répéta l'avis aux dames, pendant qu'éclatait la même interrogation menaçante.

« C'est moi, » cria Duncan en entraînant rapidement les deux sœurs. « C'est moi !

— Qui ça, moi, animal ?

— Un ami de la France.

— Tu m'as plutôt l'air d'un ennemi. Arrête, ou, pardieu, je te ferai ami du diable !... Non ? Feu, camarades, feu ! »

L'ordre fut exécuté aussitôt, et une vingtaine de coups de fusil partirent dans le brouillard. Heureusement on avait tiré au hasard, et les balles prirent une direction un peu différente de celle des fugitifs ; cependant elles passèrent assez près pour qu'aux oreilles novices de David et des deux sœurs elles parussent siffler à quelques pouces de distance. De plusieurs côtés on répéta le *Qui vive?* et l'on entendit distinctement l'ordre non seulement de renouveler le feu, mais de faire une battue. Le major expliqua en quelques mots au chasseur ce que venaient de dire les Français, et ce dernier prit son parti sur-le-champ.

« Faisons feu à notre tour, » dit-il ; « ils croiront que c'est une sortie des assiégés et se retireront ou attendront des renforts. »

Le plan était bien conçu, mais l'exécution ne réussit pas. A peine eurent-ils déchargé leurs armes que toute la plaine parut se couvrir de combattants. Ce fut un long roulement de coups de fusil, qui s'étendit depuis les rives du lac jusqu'aux confins de la forêt.

« Nous allons attirer l'armée entière sur nous, » fit observer Heyward, « et ce sera une bataille générale. En avant, mon ami, dans votre intérêt comme dans le nôtre ! »

Œil de Faucon ne demandait pas mieux, mais dans la confusion du moment, il avait changé de position et perdu sa route. En vain tournait-il au vent l'une et l'autre joue, il ne soufflait pas plus d'un côté que de l'autre.

Dans ce mortel embarras, Uncas retrouva le sillon que le passage du boulet avait tracé sur trois petites fourmilières.

« Laissez-moi en voir la direction ! » dit Œil de Faucon en se baissant pour l'examiner ; puis il reprit sa marche en avant.

Les cris, les jurements, les voix qui s'appelaient, et les coups de feu se succédaient rapidement, et de toutes parts. Soudain un vif éclat de lumière déchira le brouillard, qui se déroula en tourbillons épais, et la détonation du canon retentit dans la plaine, répétée par les échos mugissants de la montagne.

« C'est du fort que l'on tire, » s'écria le chasseur en revenant sur ses pas ; « et nous, comme des imbéciles, nous allions nous jeter dans la forêt sous le couteau des Maquas ! »

Aussitôt qu'ils se furent aperçus de leur méprise, ils se mirent à la réparer avec toute la promptitude possible. Duncan céda volontiers la protection de Cora au bras d'Uncas, que la jeune fille accepta sans difficulté. Une foule irritée cherchait à les atteindre, et à chaque instant ils étaient menacés d'être pris ou tués.

« Point de quartiers aux coquins ! » s'écriait un des plus acharnés qui semblait diriger la poursuite.

Mais une voix forte se fit entendre du haut d'un bastion, commandant d'un ton d'autorité :

« Tenez bon, braves du 60e ! Attendez qu'on y voie un peu clair, et alors tirez bas et balayez le glacis.

— Mon père, mon père ! » s'écria une voix perçante, une voix de femme au milieu du brouillard. « C'est moi, Alice !.. Oh ! épargnez-nous ! sauvez vos filles !

— Arrêtez ! » reprit la première voix avec un accent terrible de douleur paternelle. « C'est elle ! Dieu m'a rendu mes enfants !.. Ouvrez la

poterne, et marchons à l'ennemi. Mais ne brûlez point une cartouche, vous tueriez mes enfants!... Chassons ces chiens de Français à la baïonnette! »

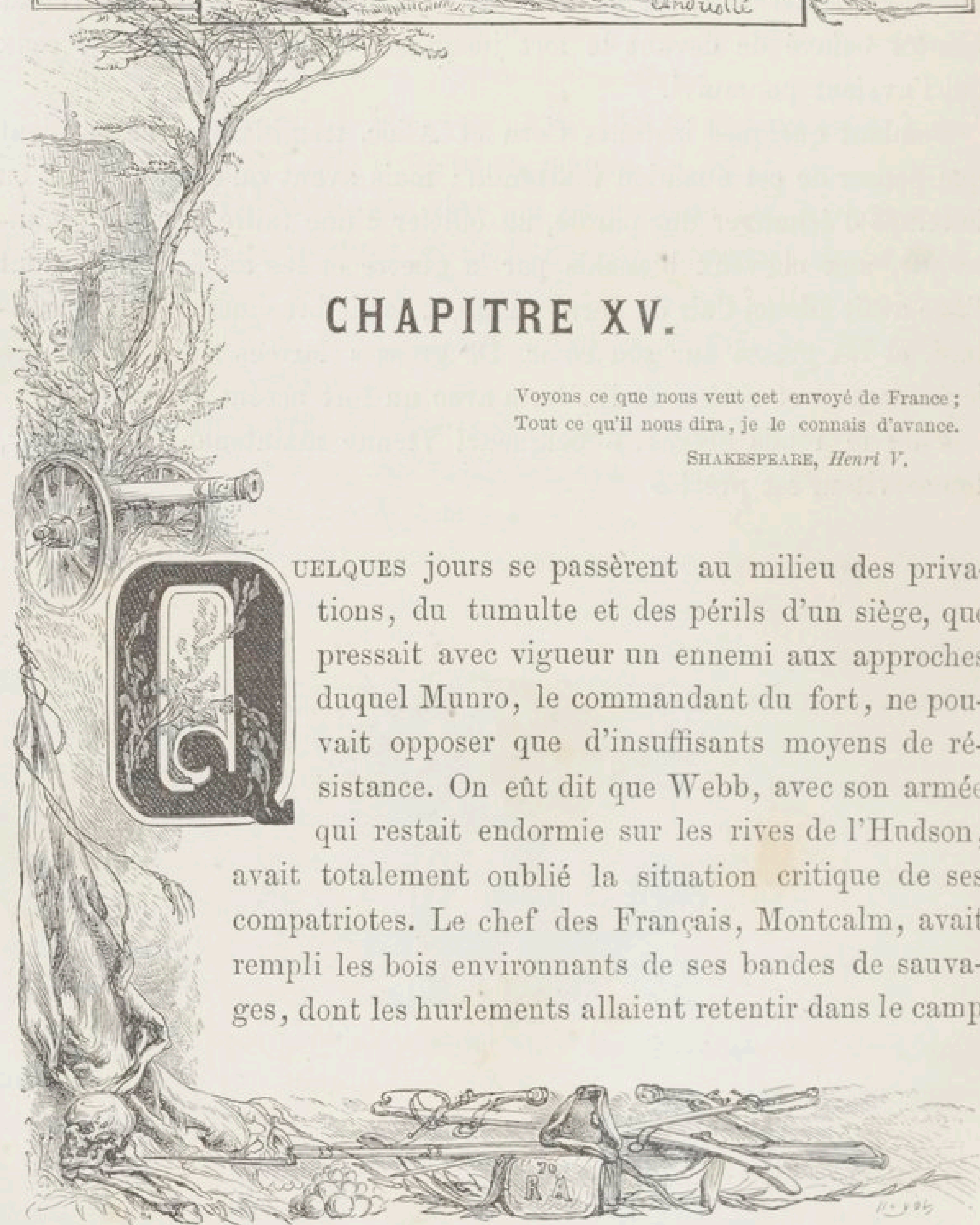
Duncan entendit crier les gonds rouillés de la poterne, et s'élançant du côté d'où ce bruit était parti, il rencontra une longue file de soldats en habits rouges qui venaient sur le glacis. Il reconnut son bataillon du Royal-Américain, et, se mettant à la tête de ces braves, il eut bientôt balayé de devant le fort jusqu'aux moindres traces de ceux qui l'avaient poursuivi.

Pendant quelques instants Cora et Alice, tremblantes, ne savaient que penser de cet abandon inattendu; mais avant qu'elles eussent eu le temps d'échanger une parole, un officier d'une taille presque gigantesque, aux cheveux blanchis par la guerre et les années, mais dont l'âge avait adouci l'air de fierté martiale, sortit brusquement du brouillard, et les pressa sur son cœur. De grosses larmes sillonnaient ses joues creuses et ridées, et il s'écria avec un fort accent écossais :

« Je te rends grâces, ô Seigneur! Vienne maintenant le danger, ton serviteur est prêt! »







CHAPITRE XV.

Voyons ce que nous veut cet envoyé de France ;
Tout ce qu'il nous dira, je le connais d'avance.
SHAKESPEARE, *Henri V.*

Quelques jours se passèrent au milieu des privations, du tumulte et des périls d'un siège, que pressait avec vigueur un ennemi aux approches duquel Munro, le commandant du fort, ne pouvait opposer que d'insuffisants moyens de résistance. On eût dit que Webb, avec son armée qui restait endormie sur les rives de l'Hudson, avait totalement oublié la situation critique de ses compatriotes. Le chef des Français, Montcalm, avait rempli les bois environnants de ses bandes de sauvages, dont les hurlements allaient retentir dans le camp

du général anglais, et y glacer le cœur d'hommes qui n'étaient déjà que trop disposés à s'exagérer la grandeur du péril.

Il n'en était pas de même des défenseurs du fort William-Henry. Animés par les paroles de leurs chefs, et stimulés par leur exemple, ils avaient fait preuve de courage et soutenu leur ancienne réputation avec un zèle qui faisait honneur au caractère ferme et intrépide de leur commandant.

Comme s'il eût eu assez des fatigues d'une longue marche à travers le désert pour se porter à la rencontre de l'ennemi, le général français, bien que d'une habileté éprouvée, avait négligé de s'emparer des hauteurs voisines, d'où les assiégés auraient pu être exterminés sans coup férir, et dont l'occupation, dans notre stratégie moderne, n'aurait pas été différée un seul instant. Ce mépris pour les positions dominantes, ou plutôt cette insouciance qui ne se donnait même pas la peine de les gravir, formait le côté faible des opérations militaires à cette époque. Peut-être faut-il en voir l'origine dans la simplicité des guerres indiennes, où la nature des combats et la profondeur des forêts rendaient l'usage des fortifications extrêmement rare et l'artillerie presque inutile. Cette indifférence s'est propagée jusqu'aux campagnes de la révolution, et c'est à elle qu'il faut attribuer la perte de l'importante forteresse de Ticonderaga, qui ouvrit à l'armée de Burgoyne un passage dans ce qui était alors le cœur du pays.

Le touriste, le valétudinaire, ou l'amateur des beautés de la nature, qui parcourt aujourd'hui les lieux que nous avons essayé de décrire, pour y chercher son instruction, sa santé ou son plaisir, ne doit pas s'imaginer que ses ancêtres traversaient les massifs de montagnes ou luttaient contre les courants des rivières avec la même facilité. Souvent le transport d'une seule pièce d'artillerie équivalait au gain d'une victoire, si toutefois les difficultés du passage ne l'avaient pas séparée des munitions, son accompagnement nécessaire, de manière à n'en faire qu'un tube d'airain pesant et inutile.

Les maux résultant de cet état de choses se faisaient vivement sentir à l'intrépide Écossais qui défendait alors William-Henry. Quoique son adversaire eût négligé de s'emparer des hauteurs, il avait habilement établi ses batteries dans la plaine, et il veillait à ce qu'elles

fussent bien servies. Les assiégés ne pouvaient lui opposer que les préparatifs imparfaits et précipités d'une forteresse perdue dans un désert; ils ne tiraient aucun secours de ces immenses nappes d'eau qui se prolongeaient jusque dans le Canada, tandis qu'elles ouvraient à l'ennemi un chemin des plus commodes.

C'était vers la fin du cinquième jour du siège, le quatrième depuis qu'il était rentré dans le fort; le major Heyward profita de ce qu'on venait de battre la chamade, pour se rendre sur le rempart de l'un des bastions du côté de l'eau, afin d'y respirer un air frais et d'examiner quels progrès avait faits l'assiégeant. Il était seul, à l'exception du factionnaire qui se promenait près de là; car les canonniers avaient mis à profit la suspension momentanée de leur service pénible.

La soirée était délicieusement calme, et l'air qui venait du lac, doux et rafraîchissant; singulier contraste de la nature qui, pour revêtir ses formes les plus suaves et les plus attrayantes, semblait saisir le moment où le canon avait cessé de tonner et de vomir la mort. Le soleil jetait sur cette scène l'éclat de ses derniers rayons, et l'on ne ressentait point cette chaleur oppressive qui appartient à la saison et au climat. Les montagnes apparaissaient couvertes de verdure, sous une lumière adoucie, ou à travers un rideau de transparentes vapeurs. Des nombreuses îles semées à la surface de l'Horican, les unes étaient basses, enfoncées et comme encadrées dans l'eau ; les autres, planant au-dessus du liquide élément, s'élevaient comme des tertres de velours vert. Au sein de cet archipel, les amateurs de l'armée assiégeante se promenaient dans leurs barques légères, ou les laissaient flotter immobiles pour se livrer au plaisir de la pêche. Ce tableau était tout à la fois animé et tranquille. Tout ce qui appartenait à la nature était doux, grand et simple; le caractère et les mouvements de l'homme en complétaient l'harmonie.

Deux pavillons blancs étaient arborés, l'un à un angle saillant du fort, l'autre à la batterie avancée des assiégeants; emblèmes de la trêve qui suspendait non seulement les actes, mais encore les sentiments hostiles des combattants. En arrière de ces drapeaux, flottaient en longs replis de soie les bannières rivales de France et d'Angleterre.

Une centaine de Français, jeunes, gais, sans souci, s'occupaient à tirer un filet sur le rivage, à une proximité dangereuse du canon redoutable mais silencieux du fort, et l'écho répétait leurs cris de joie. Les uns accouraient, empressés de se livrer à une partie de pêche; d'autres, poussés par la curiosité mobile de leur nation, gravissaient péniblement les collines du voisinage. Ces exercices et ces jeux avaient pour spectateurs oisifs mais non indifférents les soldats en faction ou de garde, ainsi que les assiégés eux-mêmes. Çà et là, un peloton de service entonnait une chanson, ou formait une danse autour de laquelle venaient se ranger, dans un muet étonnement, les sauvages attirés du fond des bois. Tout enfin annonçait un jour de plaisir et de fête plutôt qu'une heure dérobée aux dangers et aux fatigues d'une guerre acharnée.

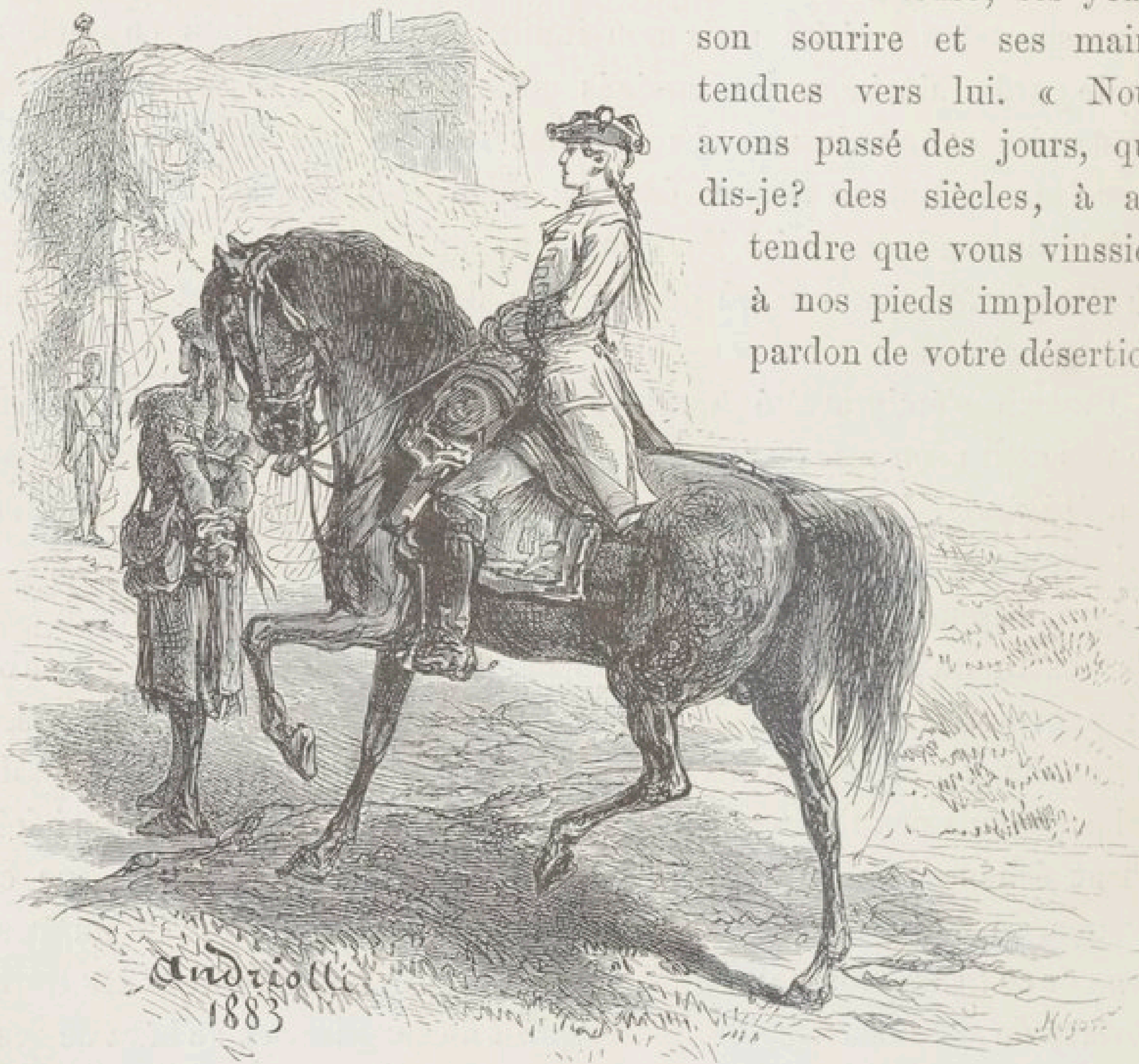
Duncan s'était arrêté à contempler ce spectacle, lorsqu'un bruit de pas attira son attention vers le glacis faisant face à la poterne dont il a été parlé. Il s'avança à l'angle du bastion, et vit Œil de Faucon qui s'approchait du fort sous la conduite d'un officier français.

Le chasseur avait le visage défait et soucieux; on devinait à son air abattu qu'il ressentait profondément l'humiliation d'être tombé au pouvoir de l'ennemi. Il n'avait point son arme favorite, et ses mains étaient attachées derrière son dos avec des lanières en cuir de daim. Depuis peu il y avait eu entre les parties belligérantes un si fréquent échange de parlementaires, qu'en portant ses regards sur ce groupe, le major s'attendait à voir encore un officier chargé d'un message de ce genre; mais dès qu'il eut reconnu la haute taille et les traits sévères de son ancien guide, il tressaillit de surprise, et se hâta de descendre dans l'enceinte du fort.

Mais, en route, un bruit de voix connues donna un moment le change à ses idées. A l'angle rentrant du bastion, il rencontra les deux filles de Munro, qui se promenaient le long du parapet pour jouir, comme lui, de la fraîcheur du soir. Il ne les avait pas revues depuis leur retour; il les avait quittées dans un état de surexcitation et d'épuisement, et à présent il les retrouvait brillantes d'enjouement et de beauté, sinon sans un mélange de trouble et d'inquiétude. Il ne faut donc pas s'étonner si le jeune officier, en les voyant paraître, oublia

tout pour leur adresser la parole. Toutefois l'aimable et vive Alice ne lui en laissa pas le temps.

« Ah! le voici, l'infidèle et déloyal chevalier qui abandonne les dames au milieu de la lice pour aller courir les hasards d'un combat! » lui cria-t-elle, en affectant un air de reproche que démentaient, d'une manière si flatteuse, ses yeux, son sourire et ses mains tendues vers lui. « Nous avons passé des jours, que dis-je? des siècles, à attendre que vous vinssiez à nos pieds implorer le pardon de votre désertion



ou plutôt de votre fuite; car vous avez véritablement fui, comme jamais daim, dirait notre digne ami Œil de Faucon, ne fuira de sa vie.

— C'est là une façon d'Alice, » ajouta sa sœur, « de vous exprimer nos remerciements et notre reconnaissance. A dire vrai, nous avons été un peu surprises que vous vous soyez si rigoureusement tenu éloigné d'une maison où la reconnaissance d'un père aurait ajouté quelque prix à celle de ses filles.

— Votre père m'en est témoin, » répondit Duncan, « bien qu'éloigné

de votre présence, j'ai travaillé du moins à votre sécurité. La possession de ce village de tentes, » ajouta-t-il, en montrant du doigt le camp retranché, « a été chaudement disputée, et qui est maître de cette position a la certitude de l'être également du fort et de tout ce qu'il contient. C'est là que j'ai passé mes jours et mes nuits depuis que nous nous sommes quittés, parce que c'était là que le devoir m'appelait. Mais si j'avais pu prévoir qu'on donnerait une telle interprétation à ce que je regardais comme la conduite d'un soldat, ma confusion eût été pour moi un nouveau motif d'absence.

— Heyward! Duncan! » s'écria Alice, et en même temps elle se penchait en avant pour lire le fond de sa pensée sur son visage qu'il détournait à demi; une boucle de ses cheveux blonds, retombant sur sa joue, en faisait ressortir le merveilleux incarnat, et dissimulait une larme qui perlait au bord de ses cils. « Si je croyais que cette langue étourdie vous eût causé la moindre peine, je la condamnerais au silence! Cora peut dire, si elle y consent, quelle a été l'énergie et même la vive émotion de notre reconnaissance.

— Cora est-elle disposée à confirmer ces paroles? » demanda Duncan, un sourire épanoui sur les lèvres. « Quel est l'arrêt de notre grave sœur? Trouvera-t-elle dans l'ardeur du soldat un motif suffisant pour excuser la négligence du chevalier? »

Cora, au lieu de répondre, tourna son visage vers le lac, et parut occupée à contempler ce qui s'y passait. Lorsque ses yeux se reportèrent sur le jeune homme, ils étaient pleins d'une expression douloureuse qui bannit de l'esprit d'Heyward toute autre pensée que celle d'une tendre sollicitude.

« Vous n'êtes pas bien, ma chère miss Munro, » s'écria-t-il; « nous badinons pendant que vous souffrez.

— Ce n'est rien, » répondit-elle en refusant doucement son bras par une réserve toute féminine. « Je ne vois pas les brillantes perspectives du tableau de la vie du même œil que cette naïve et ardente enthousiaste, » ajouta-t-elle, en caressant le bras de sa sœur. « Que voulez-vous! c'est l'amer résultat de l'expérience, et peut-être aussi un malheur de mon caractère. »

Puis faisant effort sur elle-même, comme si elle eût pris la réso-

lution d'étouffer toute faiblesse humaine sous le sentiment du devoir : « Regardez autour de vous, major Heyward, » continua-t-elle, « et dites-moi quel spectacle est celui-là pour la fille d'un soldat, qui n'a pas de bonheur plus grand que son honneur et sa gloire militaire.

— Cette gloire, » repartit l'officier avec chaleur, « ne sera point ternie par des circonstances dont il n'est pas le maître. Mais vous venez de me rappeler à mon devoir. Je vais trouver votre père, afin de connaître sa décision sur des objets de la plus haute importance pour la défense de cette place. Que la bénédiction de Dieu vous accompagne dans toutes les situations de la vie, noble Cora! Laissez-moi vous nommer ainsi. » Elle lui présenta sa main sans hésiter, mais ses lèvres frémissaient et ses joues se couvrirent peu à peu d'une extrême pâleur. « N'importe où le sort vous placera, vous serez partout, j'en suis certain, l'ornement et l'honneur de votre sexe. Adieu, Alice. » Ici l'accent de la tendresse remplaça celui de l'admiration. « Adieu, Alice! Nous nous reverrons bientôt comme vainqueurs, j'espère, et au milieu des réjouissances! »

Sans attendre aucune réponse, il descendit les marches de l'escalier où l'herbe poussait entre les pierres, descendit et, traversant rapidement la place d'armes, il se trouva bientôt en présence du commandant.

Munro se promenait à grands pas et d'un air soucieux dans son appartement.

« Vous avez prévenu mes désirs, major Heyward, » dit-il ; « j'allais vous faire appeler.

— Je suis fâché, Monsieur, » répondit le jeune homme, « que le messager que je vous avais si chaudement recommandé soit rentré ici sous l'escorte des Français. On n'a pas lieu, je l'espère, de suspecter ses intentions?

— La fidélité de la Longue Carabine m'est connue ; elle est au-dessus de tout soupçon, quoique son bonheur légendaire semble l'avoir abandonné. Montcalm l'a surpris et, avec la maudite politesse de sa nation, il me l'a renvoyé en me faisant dire que, « sachant en quelle estime je tenais les services du drôle, il se ferait scrupule de m'en priver plus longtemps ». C'est une façon jésuitique, major, d'accabler un homme sous le poids de ses infortunes.

— Mais le général Webb et ses renforts?

— Avez-vous regardé vers le sud en entrant, et n'avez-vous rien vu arriver? » riposta le vieux soldat avec un rire plein d'amertume. « Allons, allons! vous êtes un jeune impatient; laissez donc à ces messieurs le temps de venir.

— Ils viennent donc? Est-ce là ce que rapporte l'éclaireur?

— Quand arriveront-ils, et par quelle route, voilà ce qu'il a oublié de m'apprendre, l'imbécile! Il paraît aussi qu'il y a une lettre, et c'est le seul point agréable de l'affaire. Car si la missive contenait des nouvelles fâcheuses, la courtoisie habituelle de votre marquis de Montcalm, — un de nos seigneurs d'Écosse en achèterait à la douzaine de ces marquisats-là, — l'aurait certainement obligé à nous en faire part.

— Ainsi il garde le message et renvoie le messager?

— Oui précisément, et cela par suite de ce que vous appelez sa bonhomie. Je gagerais, si la chose en valait la peine, que le grand-père du marquis a enseigné l'art illustre de la danse.

— Et que dit l'éclaireur? Il a des yeux, des oreilles et une langue; quel est son rapport?

— Oh! en fait d'organes la nature l'a bien doué, et il lui est permis de raconter tout ce qu'il a vu et entendu. En voici le sommaire : il y a sur les bords de l'Hudson un fort appartenant à Sa Majesté, nommé Édouard, en l'honneur de Sa Grâce et Altesse le duc d'York, et qui est garni de troupes, comme une place de cette importance doit l'être.

— N'y avait-il aucun mouvement, aucun signe qui annonçât l'intention de venir à notre secours?

— Il y avait parade le matin et le soir; et quand l'un des miliciens de la colonie, — le dicton vous est connu, Duncan, vous qui êtes à moitié Écossais, — quand l'un d'eux laissait tomber sa poudre sur la marmite, si elle touchait le charbon elle prenait feu! »

Quittant ce ton de plaisanterie amère pour en prendre un plus grave et mieux en rapport avec sa situation, le vétéran poursuivit :

« Et pourtant il peut, il doit y avoir dans cette lettre quelque chose qu'il serait urgent de connaître.

— Il faut se décider au plus vite, » dit Heyward, qui profita de ce changement d'humeur pour en venir à l'objet principal de leur entre-

vue. « Je ne saurais vous cacher, Monsieur, que le camp retranché n'est plus en état de tenir longtemps, et, je suis fâché de l'ajouter, les choses ne paraissent pas aller mieux dans le fort; la moitié au moins de nos canons est hors de service.

— Eh! pourrait-il en être autrement? Les uns ont été repêchés dans le fond du lac; d'autres se sont rouillés dans les bois depuis la découverte du pays ; d'autres enfin, au lieu d'être des canons, sont tout au plus des joujoux de corsaire! Comptiez-vous donc avoir dans ce désert, à mille lieues de l'Angleterre, le parc d'artillerie de Woolwich?

— Nos murs vont s'écrouler sur nos épaules, et les vivres commencent à être rares, » continua Heyward sans s'arrêter à cette nouvelle explosion de colère. « Les hommes commencent même à donner des signes de mécontentement et d'alarme.

— Major Heyward, » dit Munro en se tournant vers le jeune officier avec la double dignité de son âge et de son grade, « c'est en vain que j'aurais blanchi pendant un demi-siècle au service de Sa Majesté si j'ignorais ce que vous me rapportez ainsi de l'état critique où nous nous trouvons; quoi qu'il en soit, nous devons tout à l'honneur des armes du roi, et aussi quelque chose au nôtre. Tant qu'il y aura espoir d'être secouru, je défendrai la place, ne me restât-il en fait de munitions que les cailloux des bords du lac. Il est donc de toute nécessité que j'aie connaissance de cette lettre, afin d'être au courant des intentions du général Webb.

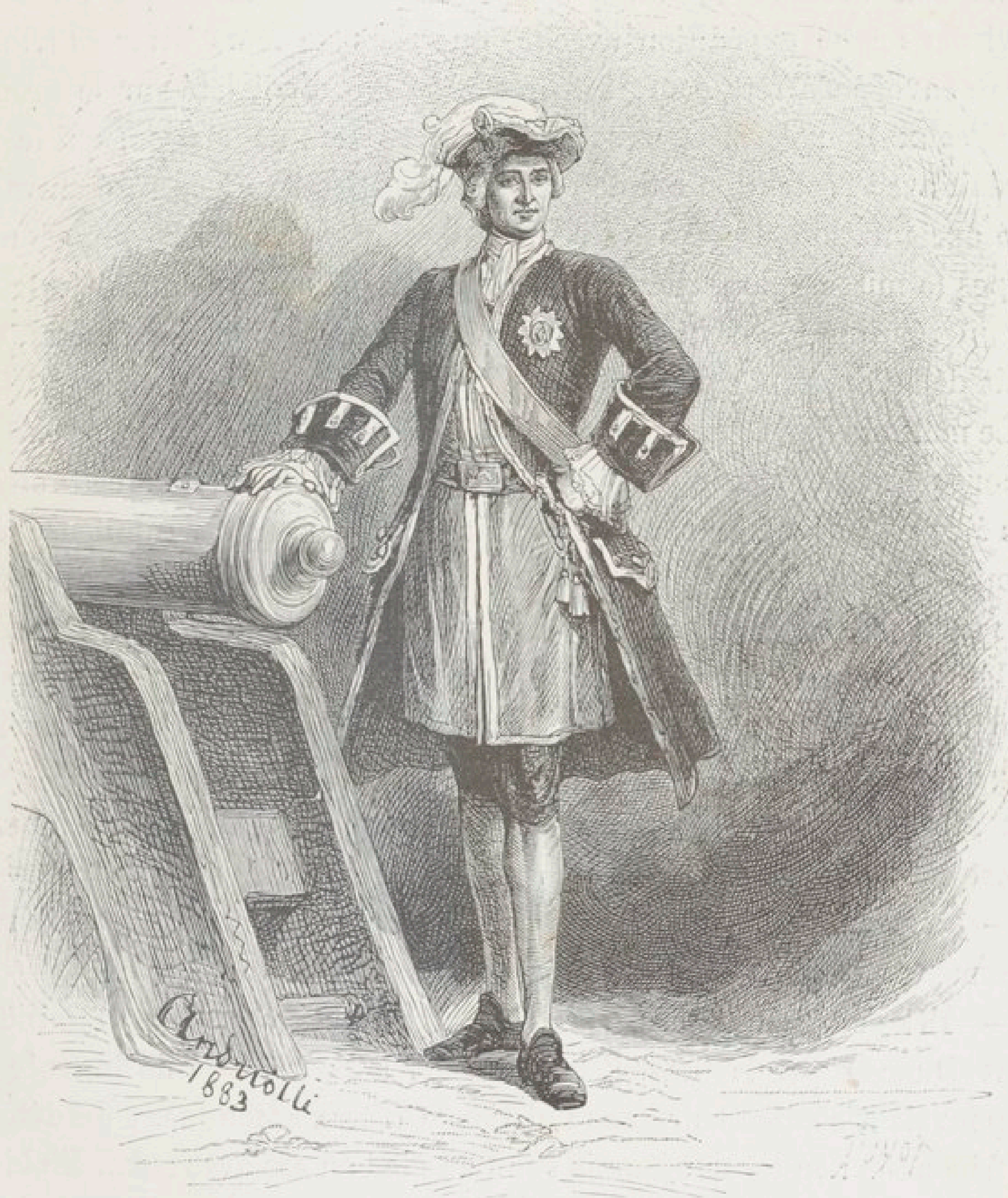
— Puis-je en ce cas vous être de quelque utilité?

— Oui, Monsieur, vous le pouvez. Le marquis de Montcalm a ajouté à ses autres civilités celle de m'inviter à une entrevue personnelle qui aurait lieu entre le fort et son camp; il voudrait, à ce qu'il prétend, me communiquer quelques renseignements nouveaux. Or, il ne serait pas prudent, à mon avis, de montrer trop d'empressement à me porter à sa rencontre, et j'avais pensé à me faire remplacer par un officier de marque tel que vous, car, après tout, ce serait un affront pour l'honneur de l'Écosse de se laisser vaincre en courtoisie par un étranger. »

Sans prendre l'inutile peine de discuter les mérites comparatifs de la politesse entre pays différents, Heyward consentit volontiers à représenter son supérieur dans l'entrevue projetée. Une conversation

longue et confidentielle s'ensuivit dans laquelle il reçut d'amples instructions dictées par l'expérience ; après quoi, il prit congé.

Comme Duncan n'agissait qu'au nom du commandant du fort, on



Le marquis de Montcalm.

mit naturellement de côté le cérémonial qui aurait accompagné une entrevue des deux chefs des forces ennemies. La suspension d'armes durait encore, et dix minutes s'étaient à peine écoulées quand Heyward, après un roulement de tambour, sortit par la poterne, précédé d'un drapeau blanc. Il fut reçu avec les formalités d'usage par l'officier

qui commandait les avant-postes français, et conduit immédiatement à la tente du général placé à la tête de l'armée au Canada.

Cet illustre capitaine était, à l'entrée de Duncan, entouré de ses principaux officiers et d'une troupe de chefs indiens qui l'avaient suivi dans cette expédition avec les guerriers de leurs diverses tribus. Notre envoyé s'arrêta court lorsqu'à un coup d'œil jeté sur le groupe des Peaux Rouges, il aperçut le visage pervers de Magua, qui le regardait avec l'attention calme et sombre particulière à ce rusé sauvage. Une exclamation de surprise pensa lui échapper; mais se rappelant à propos la mission dont il était chargé et en présence de qui il se trouvait, il réprima tout signe d'émotion et se tourna vers le général, qui avait déjà fait un pas pour le recevoir.

Le marquis de Montcalm était, à cette époque, dans la force de l'âge, et nous pouvons ajouter, à l'apogée de sa fortune. Mais, dans cette situation élevée, il se distinguait autant par une observance scrupuleuse des formes de la politesse que par ce courage chevaleresque qui, deux ans plus tard, lui coûta la vie dans les plaines d'Abraham (J). Duncan, en détournant les yeux de la physionomie farouche de Magua, les reposa avec plaisir sur les traits gracieux et prévenants, l'air noble et martial du général français.

« Monsieur, » dit celui-ci, « j'ai beaucoup de plaisir à... Eh mais, où est cet interprète?

— Je crois, Monsieur, qu'il ne sera pas nécessaire, » répondit modestement Heyward; « je parle un peu français.

— Ah! j'en suis bien aise, » dit Montcalm, et prenant familièrement Duncan par le bras, il le conduisit à l'extrémité de la tente où ils pouvaient s'entretenir sans nul risque d'être entendus. « Je déteste ces fripons-là; on ne sait jamais sur quel pied on est avec eux... Eh bien, Monsieur, quoique j'eusse été fort honoré de recevoir votre commandant, je me félicite qu'il ait jugé à propos d'envoyer à sa place un officier aussi distingué que vous l'êtes, et aussi aimable, je n'en doute pas. »

Le major fit un profond salut, flatté de ce compliment, en dépit de l'héroïque résolution qu'il avait prise de ne pas se laisser entraîner par la ruse ou la politesse à oublier les intérêts de son souverain.

Après un instant de réflexion, Montcalm continua de la sorte :

« Votre commandant est un brave soldat, et parfaitement capable de résister à mes attaques. Mais, Monsieur, n'est-il pas temps de prendre un peu plus conseil de l'humanité et un peu moins de votre courage? L'une n'est pas moins nécessaire que l'autre au caractère d'un héros.

— Ces qualités sont inséparables, et nous les jugeons telles, » répondit Heyward en souriant ; « mais tant que nous trouverons dans votre ardeur mille motifs pour stimuler l'une, nous ne verrons pas d'occasion pressante pour exercer l'autre. »

Montcalm, à son tour, s'inclina légèrement, mais de l'air d'un homme blasé sur la flatterie.

« Il est possible que mes lunettes d'approche m'aient trompé, » ajouta-t-il, « et que vos remparts offrent à notre canon plus de résistance que je ne l'aurais supposé. Connaissez-vous l'état de nos forces?

— Les rapports varient à cet égard, » dit Heyward nonchalamment ; « néanmoins l'estimation la plus élevée les porte à peine à vingt mille hommes. »

Le général se mordit les lèvres, et regarda fixement son interlocuteur comme pour lire dans sa pensée ; puis, avec une aisance qui lui était particulière, et comme s'il eût reconnu la justesse d'une assertion à laquelle il voyait bien que Duncan n'ajoutait pas foi :

« Cela ne fait pas honneur à la vigilance d'un soldat, » dit-il ; « mais, il faut l'avouer, Monsieur, nous ne pourrons jamais, en dépit de nos efforts, déguiser notre nombre. Si la chose était possible, il semble que ce devrait être surtout au milieu de ces forêts... Quoique vous pensiez qu'il est encore trop tôt pour prêter l'oreille à la voix de l'humanité, » ajouta-t-il en souriant d'un air fin, « il m'est permis de croire qu'un jeune homme ne saurait rester sourd à celle de la galanterie. Les filles du commandant, à ce que j'ai appris, sont entrées dans le fort depuis qu'il est investi?

— Cela est vrai, Monsieur ; mais, loin d'émousser nos efforts, elles sont les premières à donner l'exemple du courage. Si la fermeté suffisait pour repousser les attaques d'un capitaine aussi habile que le marquis de Montcalm, je ne balancerais pas à confier la défense de William-Henry à l'aînée de ces dames.

— Nous avons dans nos lois saliques une disposition fort sage qui

empêche la couronne de France de tomber jamais en quenouille, » répliqua Montcalm sèchement et avec un peu de hauteur ; puis revenant à ses façons affables, il ajouta : « Comme toutes les nobles qualités sont héréditaires, je ne fais pas difficulté de vous croire ; pourtant, je vous le répète, la bravoure a ses limites et l'humanité ses droits. Je présume, Monsieur, que vous êtes autorisé à traiter de la reddition de la place ?

— Votre Excellence a-t-elle si mauvaise opinion de notre défense, qu'elle juge cette mesure nécessaire ?

— Je serais fâché de voir se prolonger la défense de manière à irriter mes amis rouges, » continua Montcalm, en portant ses regards vers le groupe grave et attentif des Indiens, et sans paraître avoir compris la question de son interlocuteur ; « même aujourd'hui, ce n'est pas sans peine que je les oblige à respecter les usages de la guerre. »

Heyward garda le silence, car un souvenir pénible lui rappela les dangers auxquels il venait d'échapper, et il songea à ces deux êtres sans défense qui avaient partagé toutes ses souffrances.

« Ces messieurs-là, » dit Montcalm, en poursuivant l'avantage qu'il croyait avoir obtenu, « sont on ne peut plus redoutables quand on les pousse à bout, et vous n'ignorez pas combien il est difficile alors de retenir leur fureur. Eh bien, Monsieur, parlerons-nous des termes de la capitulation ?

— Je crains qu'on n'ait trompé Votre Excellence sur la force de William-Henry et sur les ressources de sa garnison.

— Ce n'est pas Québec que j'assiège, mais une bicoque de terre défendue par un peu plus de deux mille braves gens. »

Telle fut la réplique polie mais laconique de Montcalm.

« Nos remparts sont de terre, cela est vrai, et ils n'ont pas pour assises les roches du cap Diamant ; mais ils s'élèvent sur ce même rivage qui a été si fatal à Dieskau et à sa vaillante troupe. Il y a aussi un corps d'armée considérable campé à quelques heures de marche, et que nous comptons parmi nos moyens de défense.

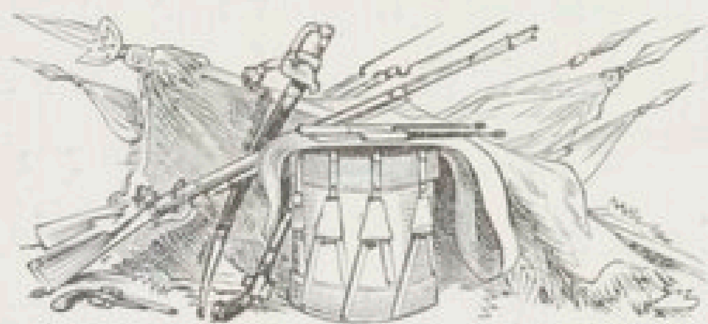
— Bah ! de six à huit mille hommes tout au plus, » reprit Montcalm avec une indifférence bien jouée ; « et celui qui les commande juge plus prudent de les retenir au camp que de les mettre en campagne. »

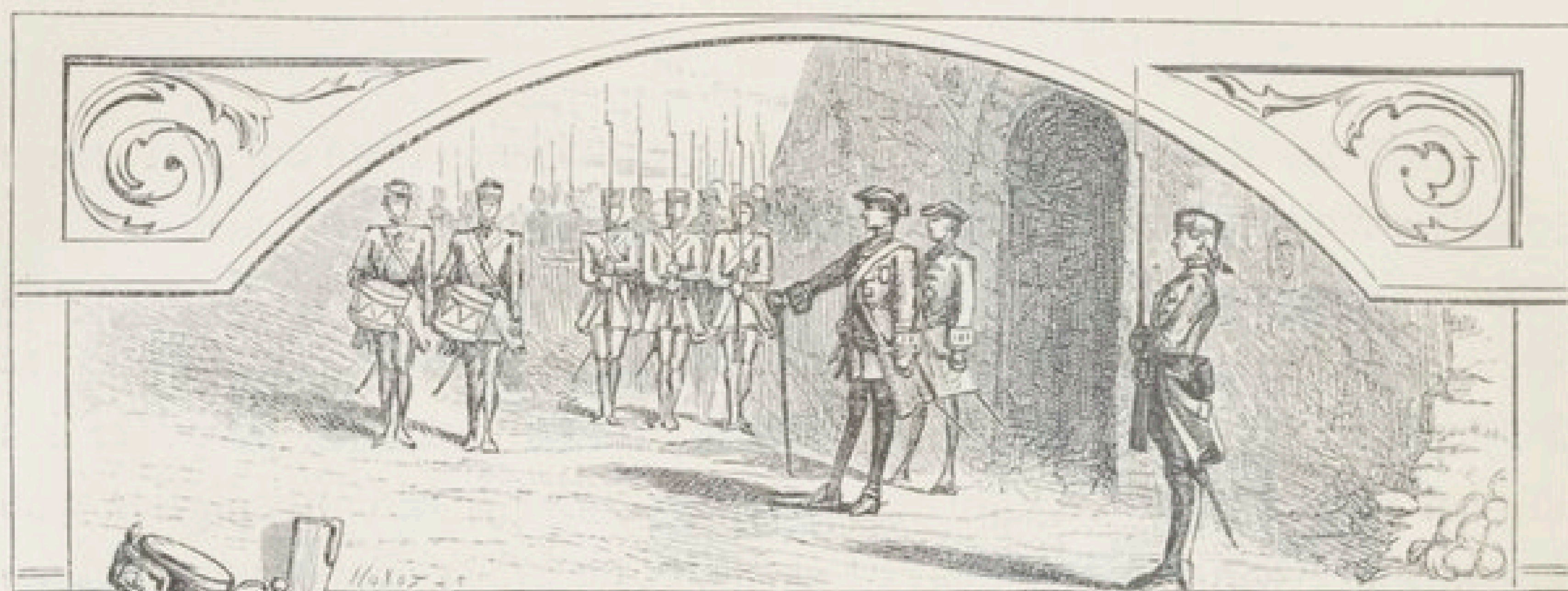
Ce fut alors le tour d'Heyward de se mordre les lèvres de dépit, en

entendant Montcalm parler avec tant d'indifférence d'un corps d'armée dont il savait qu'on exagérait la force.

Tous deux réfléchirent quelque temps en silence; puis le marquis reprit la parole en insistant de nouveau sur la nécessité d'une capitulation, dont il croyait que l'officier anglais était venu lui proposer les termes. De son côté, celui-ci essaya d'imprimer à la conversation une tournure qui donnât au général l'occasion de laisser échapper quelque allusion à la lettre interceptée. L'artifice ne réussit ni à l'un ni à l'autre; et après une conférence vainement prolongée, le major se retira, emportant une haute opinion de la politesse et des talents du général ennemi, mais aussi peu avancé qu'à son départ sur ce qu'il aurait souhaité d'apprendre. Montcalm l'accompagna jusqu'à l'entrée de sa tente, en renouvelant son invitation au commandant du fort de lui accorder au plus tôt une entrevue sur le terrain intermédiaire qui séparait les deux armées.

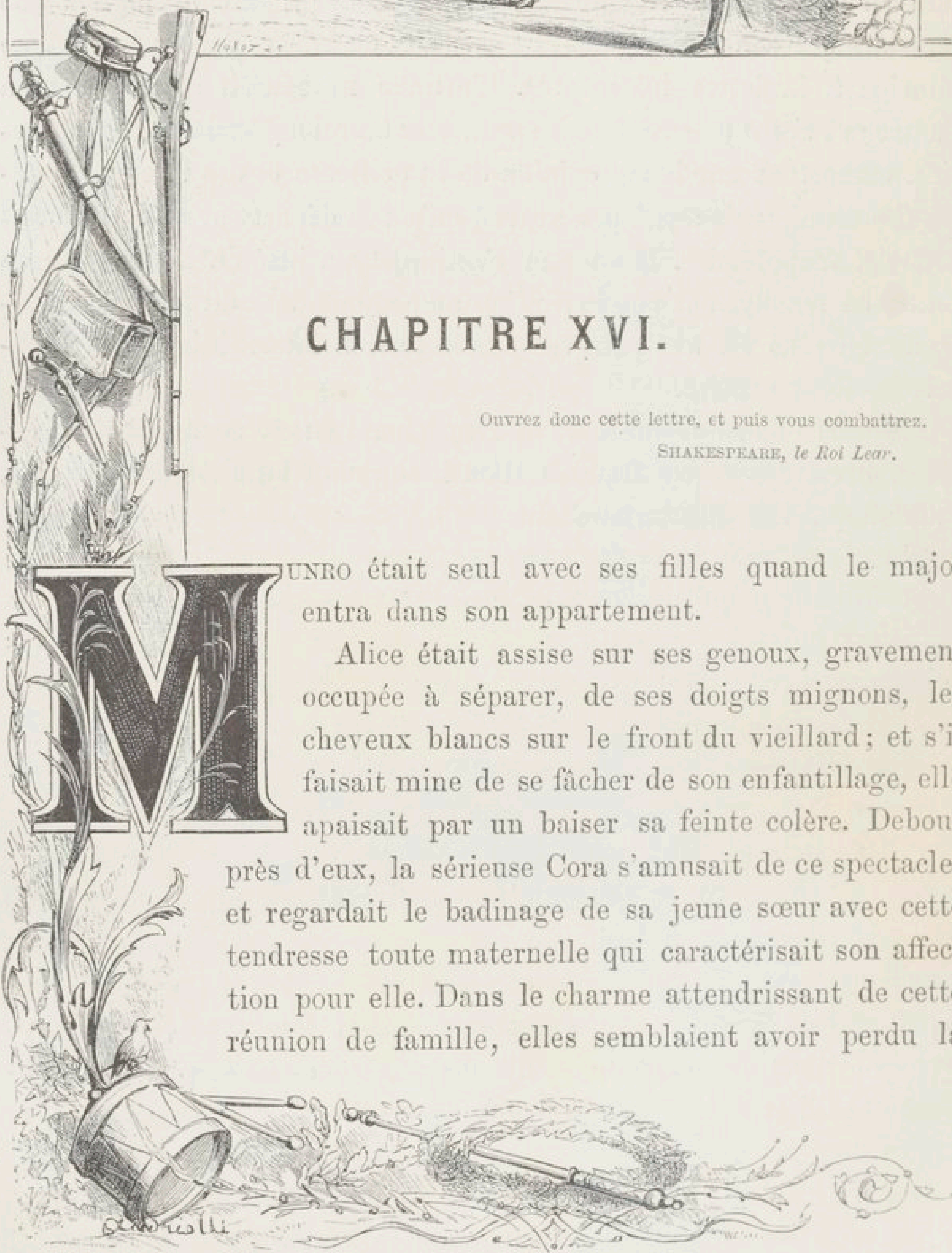
Là-dessus ils se séparèrent, et Duncan retourna, sous la même escorte, aux avant-postes français, d'où il se rendit aussitôt dans le fort, puis au quartier du commandant.





CHAPITRE XVI.

Ouvrez donc cette lettre, et puis vous combattrez.
SHAKESPEARE, *le Roi Lear.*



MUNRO était seul avec ses filles quand le major entra dans son appartement.

Alice était assise sur ses genoux, gravement occupée à séparer, de ses doigts mignons, les cheveux blancs sur le front du vieillard; et s'il faisait mine de se fâcher de son enfantillage, elle apaisait par un baiser sa feinte colère. Debout près d'eux, la sérieuse Cora s'amusait de ce spectacle, et regardait le badinage de sa jeune sœur avec cette tendresse toute maternelle qui caractérisait son affection pour elle. Dans le charme attendrissant de cette réunion de famille, elles semblaient avoir perdu la

mémoire et des dangers qu'elles avaient naguère courus et de ceux qui les menaçaient encore. On eût dit que tous trois profitaient de cette courte trève pour consacrer un instant aux affections les plus pures; les filles oubliaient leurs craintes, et le vétéran ses inquiétudes dans le calme et la sécurité de ce moment.

Duncan qui, plein d'empressement à venir rendre compte de sa mission, était entré sans se faire annoncer, s'arrêta sur le seuil de la chambre, spectateur inaperçu et charmé d'un délicieux tableau. Mais les yeux actifs et mobiles d'Alice virent son image qui se réfléchissait dans une glace; elle quitta en rougissant les genoux de son père, et s'écria avec l'accent de la surprise :

« Le major Heyward !

— Eh bien, qu'y a-t-il? Je l'ai envoyé bavarder un peu avec le général français... Ah ! c'est vous, Monsieur ! On voit bien que vous êtes jeune et ingambe. Allons, friponne, laissez-nous. Comme si un soldat n'avait pas assez de soucis, sans qu'on vienne encore remplir son camp de caillettes de votre espèce. »

Cora sortit la première de l'appartement, où elle vit que leur présence n'était plus qu'un embarras, et Alice la suivit en riant.

Au lieu de demander à Heyward le résultat de sa mission, le vieil Écossais se mit à marcher à grands pas, les mains derrière le dos et la tête baissée. Enfin il leva des yeux où brillait toute la tendresse d'un père.

« Deux excellentes filles, Heyward, » s'écria-t-il, « et dont tout le monde serait fier !

— Ce n'est pas d'hier, colonel, que vous connaissez mon opinion sur ces demoiselles, et...

— Sans doute, mon garçon, sans doute, » interrompit l'impatient vieillard. « Le jour de votre arrivée au fort, vous alliez même m'ouvrir plus franchement votre cœur sur ce sujet ; mais je n'ai pas cru alors qu'il convînt à un vieux soldat de parler de mariage et de félicité conjugale, lorsqu'il était menacé de voir les ennemis de son roi assister aux noces sans en être priés. Mais j'avais tort, Duncan ; j'avais tort, mon enfant, et me voici prêt à entendre ce que vous avez à me dire.

— Malgré tout le plaisir que me cause une telle assurance, Monsieur, j'ai à vous entretenir du message que Montcalm...

— Au diable ce Français et toute son armée, Monsieur! » s'écria le vétéran en s'armant d'un front sévère. « Il n'est pas encore maître de William-Henry, et il ne le sera jamais, pourvu que Webb fasse son devoir. Non, non, Dieu merci, nous n'en sommes pas encore réduits à une telle extrémité qu'on puisse dire Munro trop préoccupé pour songer à ses petites affaires de famille. Duncan, votre mère était la fille unique de mon meilleur ami; je puis maintenant vous entendre, rien ne saurait m'en empêcher, lors même que tous les chevaliers de Saint-Louis, réunis en corps à la poterne, imploreraient de moi la faveur d'un moment d'audience! Belle chevalerie, Monsieur, que celle qui s'achète avec des tonneaux de sucre! Et vos marquisats de deux sous, qu'en dirons-nous? En fait d'honneur et d'antiquité, parlez-moi de l'ordre du Chardon; c'est là le véritable *nemo me impune lacesset* de la chevalerie. Plusieurs de vos ancêtres, Duncan, en ont été revêtus, et ils étaient l'orgueil de la noblesse d'Écosse. »

Heyward, qui s'aperçut que le colonel se faisait un malin plaisir de manifester son mépris pour le message du général français, feignit de se prêter à une fantaisie qu'il savait devoir être de courte durée; en conséquence, il répondit avec autant de sang-froid qu'il lui était possible d'en témoigner sur un pareil sujet :

« Vous le savez, Monsieur, ma demande avait pour but d'obtenir de vous l'honneur de me dire votre fils.

— A la bonne heure, mon garçon, voilà des paroles claires et intelligibles! Mais dites-moi, Monsieur, avez-vous été aussi clair avec l'enfant?

— Non, sur ma parole! » s'écria vivement le major. « J'aurais abusé de votre confiance en tirant avantage de ma position pour lui ouvrir mon cœur.

— Ce sont là les sentiments d'un honnête homme, major Heyward, et je les trouve bien à leur place. Quant à Cora, c'est une fille discrète, supérieure et d'un esprit trop éclairé, pour avoir besoin de la tutelle de personne, même d'un père.

— Cora?

— Oui, Cora! De quoi parlons-nous, Monsieur? De vos prétentions à la main de miss Munro, n'est-ce pas?



Le major Munro et ses deux filles, Cora et Alice.



— Pourtant, » dit Duncan, que son embarras faisait balbutier, « je... je... ne croyais pas... avoir prononcé son nom.

— Et de qui donc, major Heyward, venez-vous me demander la main ? » reprit le vieux militaire en se redressant avec toute la dignité de l'orgueil blessé. « Expliquez-vous.

— Vous avez une autre fille, et non moins charmante.

— Alice ! » s'écria le père, dont l'étonnement égalait celui avec lequel Duncan venait tout à l'heure de répéter le nom de sa sœur. « Alice !

— C'est à elle que j'aspirais, Monsieur. »

Le jeune homme attendit en silence le résultat de l'effet extraordinaire produit par une déclaration tout à fait inattendue, à ce qu'il semblait. Pendant quelques minutes, Munro parcourut la chambre à grands pas et avec agitation ; sa figure sévère se contractait d'une manière convulsive, et toutes ses facultés paraissaient absorbées dans la pensée qui l'occupait. Enfin, il s'arrêta en face du major, le regarda fixement, et lui dit avec une émotion qui rendait ses lèvres tremblantes :

« Duncan Heyward, je vous ai aimé pour l'amour de celui dont le sang coule dans vos veines ; je vous ai aimé pour vos qualités personnelles ; enfin je vous ai aimé, parce que j'ai cru que vous contribueriez au bonheur de mon enfant. Eh bien, toute cette affection se tournerait en haine si j'étais sûr de la réalité de ce que j'appréhende par-dessus tout.

— A Dieu ne plaise qu'aucune de mes actions ou de mes pensées amène un pareil changement ! » s'écria le jeune homme, qui ne broncha pas sous le regard pénétrant du vieux guerrier.

Sans réfléchir à l'impossibilité où était Heyward de comprendre des sentiments enfouis dans les profondeurs de son âme, Munro se laissa fléchir à la ferme contenance qu'il observa en lui, et ce fut d'un ton beaucoup plus doux qu'il reprit la parole.

« Vous voudriez être mon fils, » dit-il, « et vous ignorez l'histoire de celui que vous désirez appeler votre père. Asseyez-vous, jeune homme, et je vous découvrirai, aussi brièvement qu'il me sera possible, les blessures qui font encore saigner mon cœur. »

En ce moment, le message de Montcalm était complètement oublié aussi bien par le porteur que par le destinataire. Chacun d'eux approcha une chaise, et tandis que le vétéran semblait avec douleur recueillir ses pensées, le jeune officier, dévorant son impatience, prit l'air et l'attitude d'une attention respectueuse.

« Vous savez, major Heyward, » dit enfin le colonel, « que ma famille est ancienne et honorable, quoique l'état de ses biens ne répondît pas à son rang. J'avais à peu près votre âge, lorsque j'engageai ma foi à Alice Graham, fille unique d'un laird voisin, qui avait quelque fortune. Cette alliance répugnait à son père, non seulement à cause de ma pauvreté, mais par d'autres motifs encore. Je fis donc ce qu'un honnête homme devait faire, je rendis à la jeune fille sa foi, quittai l'Écosse et entrai au service du roi. J'avais visité bien des climats, et déjà mon sang avait coulé dans des contrées bien diverses, quand mon devoir m'appela aux Indes occidentales. Là le hasard voulut que j'eusse des relations avec une jeune personne, que j'épousai dans la suite et qui me rendit père de Cora. Elle était fille d'un propriétaire du pays, dont la femme avait le malheur, si c'en est un, » ajouta le vieillard avec fierté, « de descendre, quoique à un degré éloigné, de cette classe infortunée, lâchement réduite en esclavage pour fournir aux besoins et au luxe d'une société corrompue. Oui, Monsieur, c'est là l'un des maux qu'a entraînés pour l'Écosse son union anti-naturelle avec l'Angleterre, nation étrangère et commerçante. Mais s'il se rencontrait un homme qui osât reprocher à mon enfant son origine, il sentirait le poids du courroux d'un père! Ah! major Heyward, vous êtes né dans les colonies du Sud, où l'on considère ces infortunés comme une race inférieure à la nôtre.

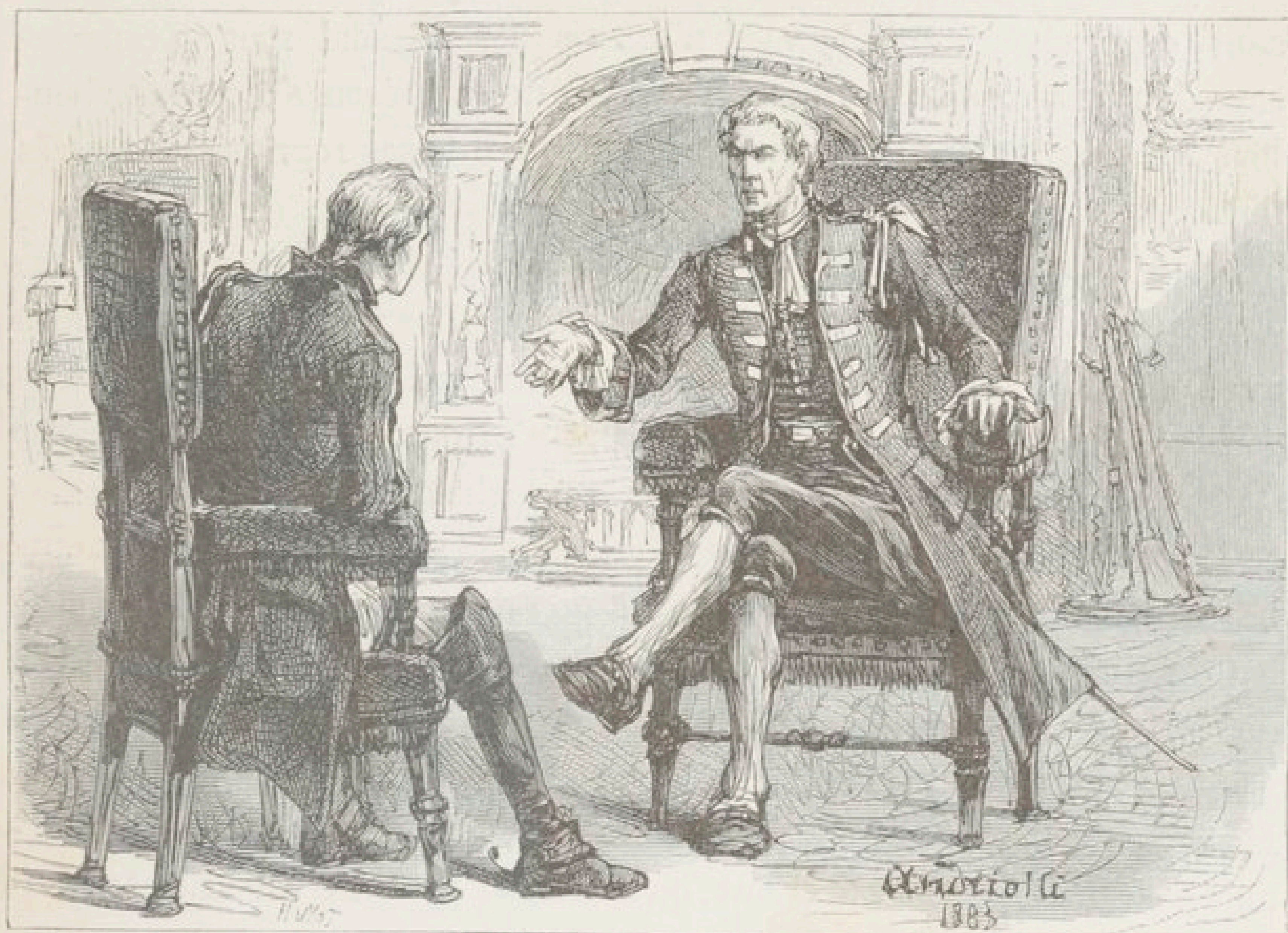
— Malheureusement, » dit Duncan, embarrassé et n'osant lever les yeux, « ce n'est que trop vrai.

— Et vous en faites à ma fille un sujet de reproche? » demanda Munro, d'une voix qui trahissait à la fois sa colère et sa susceptibilité paternelle. « Vous dédaignez de mêler le sang des Heyward à son sang avili, quelque charmante, quelque vertueuse qu'elle soit?

— Dieu me garde, colonel, d'un préjugé si indigne de la raison, » répondit Duncan, chez qui pourtant l'éducation avait enraciné ce

préjugé au point de lui paraître un fruit de nature. « La douceur, la beauté, la grâce enchanteresse de la plus jeune de vos filles, plaident assez en faveur de mon choix, sans qu'il soit besoin de m'imputer une injustice.

— Vous avez raison, Monsieur, » reprit le vieillard, qui s'était de nouveau radouci ; « cette enfant est l'image de ce qu'était sa mère dans sa jeunesse et avant qu'elle eût connu le chagrin. Quand la mort



m'eut enlevé ma femme, j'étais riche et je revins en Écosse. Le croiriez-vous, Duncan? J'y retrouvai ma fiancée. Cet ange de douleur languissait depuis vingt ans dans le célibat, et pour qui? pour un ingrat qui avait pu l'oublier! Elle fit plus, mon ami : elle pardonna mon manque de foi, et, aucun obstacle n'existant plus à notre mariage, elle m'épousa.

— Et devint mère d'Alice! »

La vivacité de cette exclamation aurait pu être remarquée dans un moment où Munro eût été moins absorbé dans ses pénibles souvenirs.

« Vous l'avez dit, ce fut la mère d'Alice, » répéta le vieillard dont le visage s'assombrit de plus en plus ; « et elle paya cher le présent qu'elle venait de me faire. Mais elle habite le séjour des justes, Monsieur, et il ne sied point à un homme qui a déjà un pied dans la tombe de plaindre un sort si désirable. Notre bonheur ne dura qu'une année ; c'était bien peu pour une femme qui avait vu sa jeunesse s'écouler dans une affliction sans espérance. »

Il y avait dans la douleur du vieux guerrier quelque chose de si imposant, de si sévère, qu'Heyward n'osa risquer un seul mot de consolation. Munro semblait ne plus s'apercevoir de sa présence ; ses traits bouleversés exprimaient la déchirante amertume de ses regrets ; de grosses larmes sillonnaient ses joues.

D'un mouvement brusque, il reprit l'empire de lui-même, se leva, et, après avoir fait un tour dans la chambre, il se rapprocha de Duncan avec cet air de dignité militaire qui lui était familier.

« Major Heyward, » demanda-t-il, « n'avez-vous pas quelque chose à me dire de la part du marquis de Montcalm? »

Duncan tressaillit à son tour, et commença aussitôt, d'une voix embarrassée, à rendre compte de sa mission dont il avait à moitié oublié les détails. Nous ne reviendrons pas sur la manière évasive et polie dont le général français avait déconcerté toutes les tentatives d'Heyward pour tirer de lui le sens de la communication qu'il se proposait de faire, ainsi que sur le message formel et courtois par lequel il donnait à entendre au commandant, qu'à moins de venir recevoir cette communication en personne, il n'en obtiendrait aucune.

Pendant que Munro prêtait l'oreille au rapport circonstancié de son subordonné, l'émotion du père faisait insensiblement place aux obligations que lui imposait son devoir militaire, et quand le major eut terminé, il ne vit plus devant lui que le vétéran blessé dans sa fierté de soldat.

« En voilà assez, major Heyward! » s'écria-t-il en courroux. « Oui, assez pour écrire un volume de commentaires sur la civilité française! Ce monsieur m'invite à une conférence, et quand je lui envoie un officier capable de me représenter, car vous l'êtes, Duncan, malgré votre jeunesse, il me répond par une énigme.

— Il est possible qu'il ait eu de votre remplaçant une opinion moins favorable que vous, mon cher colonel, » reprit Heyward en souriant. « Rappelez-vous d'ailleurs que son invitation, qu'il m'a chargé de vous réitérer, était adressée au gouverneur du fort et non à son lieutenant.

— Eh bien, Monsieur, est-ce qu'un substitut n'est pas revêtu de tout le pouvoir, de toute la dignité de celui dont il tient la place?... Il veut conférer avec Munro en personne! Ma foi, j'ai presque envie de faire ce qu'il me demande, ne fût-ce que pour lui montrer la fermeté de notre contenance en dépit de la force de son armée et de ses sommations. Le coup ne serait peut-être pas d'une mauvaise politique. Qu'en pensez-vous, jeune homme? »

Duncan, persuadé qu'il était de la dernière importance de connaître au plus tôt le contenu de la lettre saisie sur l'éclaireur, ne manqua pas d'applaudir à cette idée.

« Sans nul doute, » répliqua-t-il, « la vue de notre indifférence ne serait guère propre à lui inspirer de la confiance.

— Vous n'avez jamais dit plus grande vérité... Je voudrais, Monsieur, qu'il mît nos fortifications à l'épreuve, en plein jour et dans l'appareil d'un assaut : c'est une manière infaillible de s'assurer des qualités de l'ennemi, et de beaucoup préférable au système de battre en brèche qu'il a adopté. On a fait perdre à la guerre son caractère de grandeur et de virilité, major Heyward, avec les inventions de votre monsieur de Vauban. Nos ancêtres étaient bien supérieurs à cette poltronnerie scientifique.

— Je ne dis pas non, Monsieur, mais nous n'en sommes pas moins forcés d'opposer la science à la science. Que décidez-vous au sujet de l'entrevue?

— Je m'aboucherai avec le Français sans crainte ni retard, avec la promptitude qui convient à un serviteur de mon royal maître. Allez, major, faites sonner un petit air de musique, et envoyez avertir de mon arrivée. Nous suivrons de près avec une escorte ; car on doit le respect à quiconque a charge de l'honneur du roi. Et à ce propos, Duncan, » ajouta-t-il à demi-voix, bien qu'ils fussent seuls, « il serait prudent d'avoir un renfort sous la main, au cas où il y aurait au fond de tout cela quelque trahison. »

Le jeune officier profita de cet ordre pour quitter l'appartement ; et comme le jour approchait de sa fin, il se hâta de prendre tous les arrangements nécessaires. Quelques minutes suffirent pour réunir un petit nombre de soldats, et pour dépêcher un trompette avec un drapeau blanc afin d'annoncer à l'ennemi la venue prochaine du commandant du fort. Cela fait, il conduisit le détachement à la poterne, où il trouva le colonel qui l'attendait.

Dès qu'on eut accompli les formalités inséparables d'un départ militaire, le vétéran et son jeune compagnon quittèrent le fort, suivis de leur escorte.

Ils avaient à peine fait une centaine de pas qu'ils virent, sortir d'un chemin creux, ou plutôt du lit desséché d'un ruisseau qui coulait entre les batteries des assiégeants et le rempart, une compagnie de soldats français qui accompagnaient leur général à la conférence. Au moment où Munro avait quitté le fort pour paraître en présence de ses ennemis, il avait redressé sa haute taille, affermi sa démarche et pris une allure toute martiale. A la vue des plumes blanches qui flottaient sur le chapeau de Montcalm, ses regards s'enflammèrent et l'âge ne parut plus faire sentir son influence à sa robuste personne.

« Recommandez à nos gens d'avoir l'œil au guet, Monsieur, » dit-il à voix basse à Duncan, « d'avoir leurs mousquets en état et leurs sabres libres, car on n'est jamais sûr de rien avec un serviteur de Louis de France. En attendant, montrons-leur une sécurité complète. Vous m'entendez, major ? »

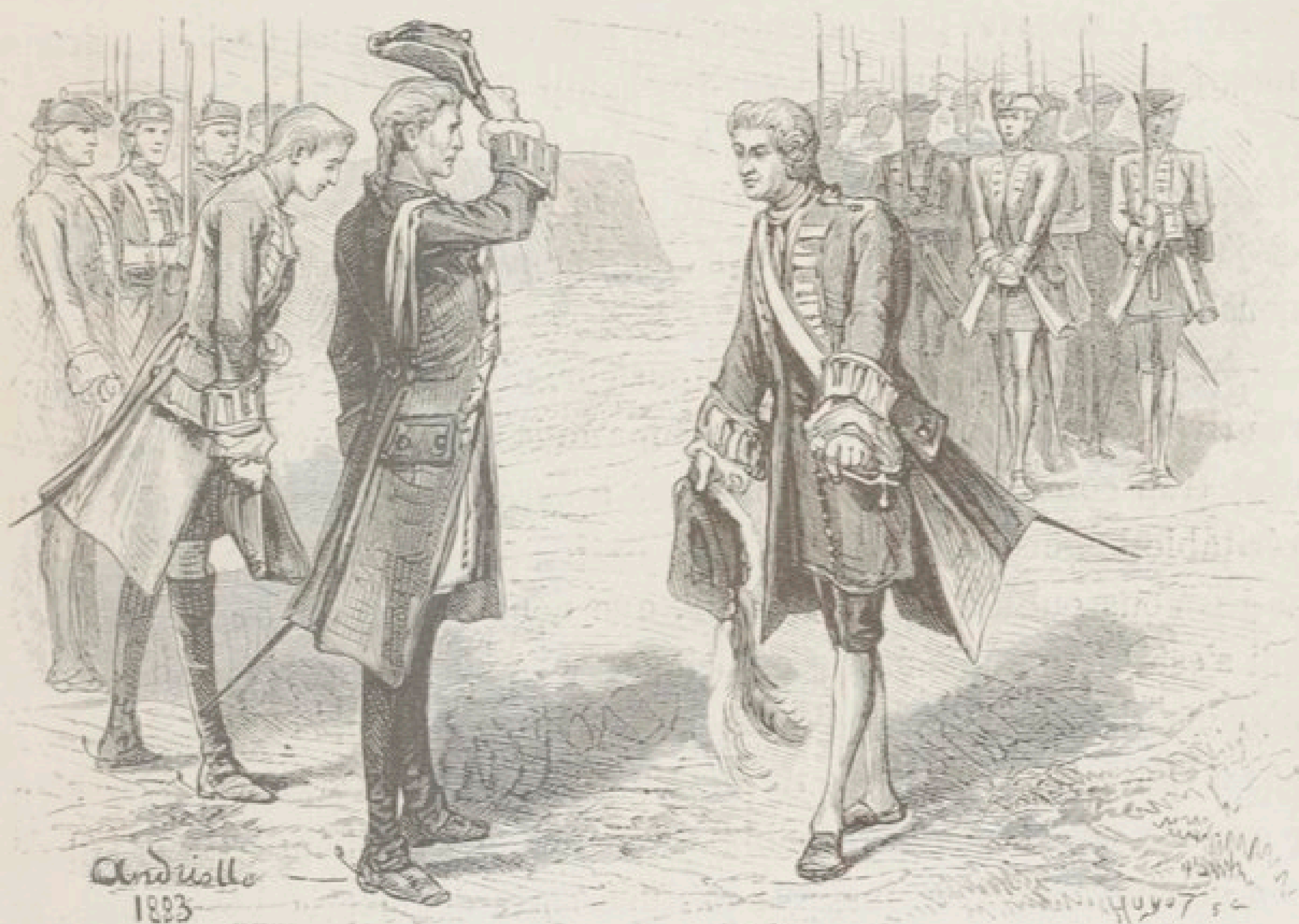
Il fut interrompu par un roulement des tambours français, auquel les Anglais répondirent ; puis une ordonnance, un drapeau blanc à la main, fut envoyée de part et d'autre, et le soupçonneux Écossais fit halte, avec son escorte à ses talons.

Après ces préliminaires, le marquis de Montcalm s'avança d'un pas rapide et salua le vétéran en ôtant son chapeau, dont le panache effleura la terre. Si Munro avait quelque chose de plus imposant et de plus mâle, il lui manquait l'aisance et la politesse insinuante du général français. Ils observèrent un moment le silence, chacun d'eux regardant son adversaire avec un air de curiosité mêlée d'intérêt.

Ainsi que l'exigeaient la supériorité de son rang et la nature de

l'entrevue, ce fut Montcalm qui ouvrit le premier l'entretien, par le compliment d'usage au commandant de la place assiégée. Puis il s'adressa à Heyward en français et avec un sourire de connaissance.

« Je me réjouis, Monsieur, que vous nous ayez en cette occasion, » dit-il, « procuré le plaisir de votre compagnie. Nous n'aurons pas besoin d'interprète, comme d'habitude, car avec vous j'éprouve la même sécurité que si je parlais moi-même votre langue. »



Duncan le remercia par un salut, et Montcalm, se tournant vers son escorte qui, à l'exemple de celle de Munro, s'était rangée derrière lui, ajouta :

« En arrière, mes enfants! Il fait chaud; retirez-vous un peu. »

Le major Heyward, avant d'imiter cette preuve de confiance, jeta les yeux autour de lui, et aperçut avec inquiétude des groupes nombreux de sauvages, rangés sur la lisière des bois d'alentour pour être témoins de cette entrevue.

« Monsieur de Montcalm reconnaîtra aisément que notre situation n'est pas la même, » fit-il remarquer avec quelque embarras, en lui

montrant d'où il pressentait le danger. « En renvoyant notre escorte, nous resterions à la merci de nos ennemis.

— Monsieur, vous avez pour garant la parole d'un gentilhomme français, » répondit Montcalm en frappant avec force sur son cœur, « et cela doit suffire.

— Cela suffit en effet, » dit Heyward, et il ajouta en se tournant vers l'officier qui commandait l'escorte : « Monsieur, retirez-vous hors de la portée de la voix, et attendez nos ordres. »

Munro ne vit pas exécuter ce mouvement sans une inquiétude manifeste, et il en demanda sur-le-champ l'explication.

« N'avons-nous pas intérêt à ne montrer aucune défiance ? » lui dit Heyward. « M. de Montcalm nous engage pour garant sa parole, et j'ai ordonné à nos gens de s'éloigner un peu afin de faire voir que nous nous en rapportons à lui.

— Tout cela est bel et bon, Monsieur, mais je n'ai qu'une confiance relative dans la parole de tous ces marquis ; leurs brevets de noblesse sont trop communs pour qu'on soit assuré qu'ils portent le sceau du véritable honneur.

— Vous oubliez, cher colonel, que nous conférons avec un officier qui s'est distingué par ses exploits en Europe et en Amérique. Nous n'avons rien à craindre d'un homme de son mérite. »

Le vieillard fit un geste de résignation, mais ses traits rigides n'en portaient pas moins l'empreinte d'une défiance invincible à l'égard de son ennemi, défiance inspirée par une sorte de mépris héréditaire, et que rien absolument, dans les circonstances actuelles, ne semblait justifier. Montcalm attendit patiemment la fin de cette petite discussion avant d'aborder le sujet de la conférence.

« Monsieur, » dit-il en s'adressant au major, « j'ai sollicité cette entrevue avec votre supérieur, parce qu'il se laissera convaincre, je l'espère, qu'il a fait tout ce que réclamait l'honneur de son prince, et qu'il consentira maintenant à écouter la voix de l'humanité. Je serai toujours prêt à témoigner qu'il a opposé une vaillante résistance et qu'il l'a continuée tant qu'il lui est resté la moindre lueur d'espoir. »

Cette ouverture communiquée à Munro, il répondit avec une dignité empreinte d'une politesse un peu raide :

« Quelque valeur que j'attache au témoignage de monsieur de Montcalm, il sera plus précieux encore lorsqu'il aura été mieux mérité. »

Le général français sourit pendant que Duncan lui transmettait cette réponse.

« Ce qu'on accorde un jour volontiers à un courage honorable, » dit-il, « on peut le refuser plus tard à une obstination inutile. Si monsieur le colonel veut visiter mon camp, il pourra par lui-même s'assurer de mes forces et de l'impossibilité d'une heureuse résistance.

— Je sais que le roi de France est bien servi, » reprit l'Écossais sans s'émouvoir ; « mais mon royal maître a aussi des troupes nombreuses et fidèles.

— Heureusement pour nous qu'elles ne sont pas ici, » riposta Montcalm, à qui son impatience ne permit pas d'attendre l'intervention de l'interprète. « La guerre a des nécessités ; un homme brave s'y soumet avec le même courage qu'il fait face à l'ennemi.

— Si j'avais su que monsieur de Montcalm possédât si bien l'anglais, » dit d'un ton piqué notre jeune officier, qui se rappelait l'à-parté qu'il venait d'avoir avec son supérieur, « je me serais épargné les frais d'une mauvaise traduction.

— Faites excuse, Monsieur, « répondit le général, dont le visage hâlé se couvrit d'une légère rougeur. « Il y a une grande différence entre parler une langue étrangère et la comprendre. Veuillez donc, je vous prie, me continuer vos secours. » Puis, après une courte pause, il ajouta : « Ces montagnes, Messieurs, nous procurent toutes les facilités nécessaires pour examiner vos fortifications, et leur faiblesse m'en est peut-être aussi connue qu'à vous-mêmes.

— Demandez au général si la portée de ses lunettes peut aller jusqu'à l'Hudson, » dit fièrement Munro, « et s'il sait sur quel point et à quelle époque l'armée de Webb doit arriver.

— Que le général Webb réponde lui-même, » reprit le politique marquis, et en même temps il tendit à Munro une lettre ouverte. « Vous verrez par ce qu'il écrit, Monsieur, que ses mouvements ultérieurs ne doivent pas causer de grandes inquiétudes à mon armée. »

Le colonel saisit la lettre qu'on lui présentait, sans attendre que

Duncan lui traduisît les paroles qui l'accompagnaient, et avec un empressement qui marquait toute l'importance qu'il attachait à son contenu. A mesure qu'il la lisait, on voyait s'altérer sa physionomie; une profonde douleur avait remplacé sa fierté martiale; ses lèvres tremblaient, le papier fatal lui échappa des mains et sa tête s'affaissa sur sa poitrine, comme un homme dont un coup subit aurait anéanti toutes les espérances.

Duncan ramassa la lettre, et sans songer à en demander la permission, il en parcourut d'un coup d'œil le douloureux contenu. Leur chef commun, loin de les encourager à la résistance, leur conseillait de capituler au plus vite, en alléguant pour raison, dans les termes les plus clairs, l'impossibilité absolue où il était d'envoyer un seul homme à leur aide.

« On ne nous en impose pas! » s'écria Duncan, en examinant la lettre de tous côtés. « Voilà bien la signature de Webb... C'est la lettre interceptée.

— Je suis trahi! » s'écria enfin Munro avec amertume. « Webb déshonore un homme qui fut toujours sans reproche; il couvre de honte mes cheveux blancs.

— Ne parlez pas ainsi, » repartit Duncan. « Nous sommes encore maîtres du fort, et notre honneur nous appartient. Vendons notre vie à un tel prix que l'ennemi lui-même soit obligé d'avouer qu'il a payé trop cher sa victoire!

— Merci, mon garçon, » dit le vieillard, sortant de sa stupeur. « Vous venez de rappeler à Munro quel est son devoir. Retournons au fort et enterrons-nous sous ses remparts! »

Montcalm s'approcha d'eux, et leur dit avec un accent de sympathie généreuse :

« Messieurs, vous me connaissez bien peu si vous me croyez capable de vouloir profiter de cette lettre pour humilier de braves soldats et fonder sa réputation sur leur déshonneur. Avant de nous séparer, écoutez les conditions que je vous offre.

— Que dit le Français? » demanda le vétéran d'un ton dédaigneux. « Se ferait-il par hasard un mérite d'avoir saisi sur un batteur d'estrade une dépêche du quartier général? Qu'il lève le siège et aille

investir le fort Édouard, s'il lui faut des ennemis à intimider par ses bravades. »

Duncan lui expliqua le sens de ce qu'avait dit le général.

« Monsieur de Montcalm, » reprit Munro d'un ton plus calme, « nous sommes prêts à vous entendre.

— Il vous est impossible de conserver le fort plus longtemps, » dit son généreux ennemi ; « sa destruction importe trop aux intérêts de mon maître. Quant à vous et à vos braves camarades, aucun des privilèges chers à un soldat ne vous sera refusé.

— Nos drapeaux?

— Vous les remporterez en Angleterre, pour les montrer à votre souverain.

— Nos armes?

— Conservez-les ; personne n'en peut faire un meilleur usage.

— Notre départ? La reddition de la place?

— Tout aura lieu de la manière la plus honorable pour vous. »

Duncan expliqua ces conditions à son commandant, qui les entendit avec stupéfaction et fut vivement touché d'une générosité si extraordinaire et à laquelle il s'attendait si peu.

« Allez, Duncan, » lui dit-il, « allez avec ce marquis, car il est véritablement digne de l'être ; suivez-le dans sa tente, et réglez tout avec lui. J'ai assez vécu pour voir dans mon vieil âge deux choses que je ne croyais pas possibles : un Anglais n'osant pas défendre un ami, et un Français trop honnête pour profiter de ses avantages! »

En parlant ainsi, le vétéran laissa de nouveau tomber sa tête sur sa poitrine, et reprit à pas lents le chemin du fort, où son abattement parut à la garnison inquiète un avant-coureur des plus mauvaises nouvelles.

Duncan demeura pour régler les termes de la capitulation. Il rentra au fort pendant la première veille de la nuit, et, après s'être entretenu en particulier avec le commandant, il retourna au camp français.

On annonça alors publiquement la cessation des hostilités ; que Munro avait signé une capitulation en vertu de laquelle la place devait être rendue à l'ennemi le lendemain matin ; que la garnison conserverait ses armes, ses drapeaux, ses bagages, et que, par conséquent, l'honneur était sauf, selon les lois de la guerre.



CHAPITRE XVII.

Tout le fil est filé ; la trame est terminée,
Et nous avons fini notre tâche ordonnée.

THOMAS GRAY.



CAMPÉES dans les déserts de l'Horican, les deux armées ennemies passèrent la nuit du 9 août 1757 à peu près comme elles l'auraient passée si elles se fussent trouvées sur le plus beau champ de bataille de l'Europe : les vaincus étaient silencieux, sombres et abattus, les vainqueurs respiraient l'enivrement du triomphe.

Mais la douleur et la joie ont leurs limites ; et avant les premières veilles du matin, le calme de ces immenses forêts n'était troublé que par les éclats de rire de quelque jeune Français placé aux avant-postes, ou par une intimation menaçante partie du fort, et qui en défendait l'approche jusqu'au moment fixé pour la reddition. Ces bruits mêmes s'éteignirent à l'heure solennelle qui précède le jour, et alors aucun signe, aucun mouvement n'eût trahi la présence de deux armées endormies sur les bords du Saint-Lac.

Ce fut dans cet intervalle de silence absolu que la toile qui mas-

quait l'entrée de la plus vaste tente du camp français s'entr'ouvrit, et il en sortit un homme enveloppé d'un manteau, qui avait sans doute pour but de le protéger contre l'humidité pénétrante des bois, mais qui servait également à dissimuler sa personne. Le grenadier qui veillait sur le sommeil du général français le laissa passer en lui présentant les armes, et le regarda ensuite traverser rapidement la petite cité de toile, dans la direction du fort William-Henry.

Toutes les fois que l'inconnu rencontrait un des nombreux factionnaires qui se trouvaient sur son passage, sa réponse était brève et sans doute satisfaisante, car il n'éprouvait aucune difficulté dans sa marche à travers le camp. Il était arrivé aux derniers avant-postes, lorsqu'il passa devant le soldat qui était en faction le plus près du fort ennemi. A son approche, il fut accueilli par le cri ordinaire :

« Qui vive? »

On lui répondit sur-le-champ :

« France!

— Le mot d'ordre?

— La victoire.

— C'est bien, » dit la sentinelle en quittant la posture offensive pour remettre son fusil sur l'épaule. « Vous vous promenez bien matin, Monsieur?

— Il est nécessaire d'être vigilant, mon garçon. »

Là-dessus, l'inconnu écarta un pan de son manteau, et, tout en regardant le soldat droit dans les yeux, continua à s'avancer vers le fort anglais. L'homme eut un haut-le-corps, et fit le salut militaire dans toutes les règles; puis il reprit sa promenade en grommelant entre ses dents :

« Il faut être vigilant, en vérité! Je crois que nous avons là un caporal qui ne dort jamais! »

L'officier feignit de n'avoir pas entendu la réflexion qui avait échappé à la sentinelle; il poursuivit sa marche, et ne l'interrompit qu'en atteignant la grève de l'Horican, dans le voisinage assez dangereux du bastion de l'ouest, qui faisait face au lac. La lune voilée jetait une lueur à peine suffisante pour distinguer les objets. Aussi notre promeneur eut-il la précaution de se placer derrière le tronc d'un gros arbre, et il y

resta appuyé quelques minutes, absorbé dans la contemplation attentive des fortifications noires et silencieuses de William-Henry. Le coup d'œil qu'il jetait sur les remparts n'était pas celui d'un curieux oisif; mais ses regards erraient d'un point à un autre de manière à montrer sa connaissance des pratiques de la guerre, et un certain air de défiance entrait dans ses investigations.

Enfin il parut satisfait de son examen ; et après avoir interrogé avec quelque impatience le sommet des montagnes au levant, comme si le jour eût été, à son gré, trop lent à paraître, il était sur le point de rebrousser chemin, lorsqu'un léger bruit à l'angle d'un bastion voisin parvint à son oreille et le fit changer de détermination.

Un homme s'approcha du rempart, où il s'arrêta, paraissant contempler à son tour les tentes lointaines du camp français. Il regarda du côté de l'orient, comme s'il lui eût tardé aussi de voir poindre l'aurore; puis s'accotant contre le parapet, il laissa errer ses regards sur la nappe brillante du lac, où se reflétaient, comme dans un firmament liquide, les feux d'innombrables étoiles.

L'heure, ainsi que la physionomie mélancolique et la haute taille du silencieux individu, ne laissèrent aucun doute sur sa personne dans l'esprit du nocturne promeneur. La délicatesse et la prudence lui prescrivaient alors de se retirer; et à cet effet il tournait avec précaution autour de l'arbre, quand un autre bruit attira son attention et suspendit une seconde fois sa marche. C'était un mouvement lent et presque imperceptible des eaux du lac, qui fut bientôt suivi d'un frottement de cailloux. Aussitôt un Indien se glissa sur la grève, et souleva lentement le canon d'un fusil; mais, avant que le coup partît, la main de l'officier s'abattit sur le chien.

« Ouf! » s'écria le sauvage, dont le projet perfide était déjoué d'une manière si inattendue.

Sans rien dire, l'officier français lui mit la main sur l'épaule, et l'emmena à quelque distance d'un lieu où leur conversation aurait pu avoir des suites dangereuses, et où il semblait que l'un d'eux avait cherché une victime. Alors ouvrant son manteau, et faisant voir son uniforme et la croix de Saint-Louis suspendue à sa poitrine, Montcalm — car c'était lui — demanda d'un ton sévère :

« Qu'est-ce à dire? Mon fils ne sait-il pas que la hache de guerre est enterrée entre les Anglais et son père du Canada?

— Alors que reste-t-il à faire aux Hurons? » répondit le sauvage dans un mauvais français. « Pas un guerrier n'a scalpé une seule tête, et les Visages Pâles ont fait amitié entre eux.

— Ah! ah! c'est toi, Renard Subtil! Voilà, il me semble, un excès de zèle chez un ami qui était naguère notre ennemi! Combien de soleils se sont couchés depuis que le Renard a été attaché au poteau de guerre des Anglais?

— Où est-il, le soleil? » objecta l'Indien d'un air farouche. « Derrière la montagne, et il est froid et sombre; mais, à son retour, il sera chaud et brillant. Le Subtil est le soleil de sa tribu. Il y a eu des nuages et des montagnes entre lui et sa nation; mais il brille à présent et le ciel est clair.

— Le Renard est puissant auprès de ses compatriotes, je ne l'ignore pas; car hier il en voulait à leurs chevelures, et aujourd'hui ils écoutent sa parole au feu du conseil.

— Magua est un grand chef.

— Qu'il le prouve en apprenant à sa nation à se bien conduire envers nos nouveaux amis!

— Pourquoi le chef du Canada a-t-il amené ses jeunes hommes dans les bois? Pourquoi a-t-il tiré le canon contre cette maison de terre?

— Pour la prendre. Ce pays appartient à mon maître, et votre père a reçu l'ordre d'en chasser les Anglais. Ils ont consenti à s'éloigner, et maintenant il ne les appelle plus ses ennemis.

— C'est fort bien. Magua a pris la hache pour la teindre de sang. Aujourd'hui elle est brillante; quand elle sera rouge, il sera temps de l'enterrer.

— Mais Magua s'est engagé à ne pas souiller la blancheur des lis de France. Les ennemis du grand chef qui règne au delà du lac salé sont ses ennemis; ses amis sont les amis des Hurons.

— Nos amis! » répéta l'Indien avec un amer dédain; « que mon père me donne sa main. »

Montcalm, qui savait que l'influence dont il jouissait sur les tribus

guerrières qu'il avait rassemblées devait se maintenir par des concessions plutôt que par l'autorité, lui tendit une main, quoique avec répugnance. Magua la plaça sur une cicatrice profonde qui trouait sa poitrine, et reprit avec l'accent du fanatisme :

« Mon père connaît-il ceci?

— Quel guerrier pourrait l'ignorer? C'est le trou qu'a laissé une balle de plomb.

— Et cela? » continua l'Indien, en montrant son dos à nu. « Et cela?

— Mon fils, je le vois, a été cruellement maltraité. D'où cela peut-il venir?

— Magua a trop longtemps dormi dans les wigwams anglais, et le bâton lui a laissé des marques. »

Il accompagna cette explication d'un ricanement muet, qui ne cacha pas, et ne pouvait cacher en effet, la fureur qui était près de l'étouffer. Puis, se remettant tout à coup, il ajouta avec toute la dignité d'un chef indien :

« Allez apprendre à vos jeunes hommes que la paix est faite. Quant au Renard, il sait ce qu'il doit dire aux guerriers hurons. »

Sans daigner s'expliquer davantage, ou même attendre une réponse, le sauvage mit son fusil sous son bras et traversa lentement les lignes pour retourner dans la forêt où campait sa tribu. De distance en distance, les sentinelles lui adressaient leur *Qui vive!* mais il continua de s'avancer, l'air farouche et sans faire attention à l'appel des soldats, qui n'épargnèrent sa vie qu'en reconnaissant en lui la démarche et l'opiniâtre audace d'un Indien.

Montcalm resta quelque temps sur la grève où Magua l'avait laissé, livré à de mélancoliques réflexions sur le caractère de férocité indomptable qu'il venait de découvrir dans son allié. Déjà sa gloire avait été ternie par une scène horrible, et dans des circonstances qui avaient une effrayante conformité avec celles où il se trouvait alors. Il en sentit plus vivement la grave responsabilité qu'assument ceux qui, pour parvenir à leur but, sont peu scrupuleux sur le choix des moyens, et combien il est dangereux de mettre en action un instrument dont on n'a pas le pouvoir de contrôler l'exercice.

Chassant des idées qu'il traitait de faiblesse à la veille d'un triomphe, il reprit le chemin de sa tente, et donna en passant les ordres nécessaires pour qu'on fît à l'armée le signal du réveil.

Aux premiers roulements des tambours français ceux du fort répondirent, et bientôt les sons éclatants d'une musique guerrière remplirent toute la vallée. Les trompettes des vainqueurs sonnèrent de joyeuses fanfares, jusqu'à ce que le dernier traînard du camp fût à son poste; mais dès que les fifres anglais eurent lancé aux échos leurs notes perçantes, tout rentra dans le silence.

Cependant le jour s'était levé, et lorsque l'armée française, rangée en bataille, fut prête à recevoir son général, les rayons d'un soleil d'été en firent étinceler les armes. La capitulation, quoique connue, fut alors publiquement proclamée. Un détachement d'élite, désigné pour garder les portes du fort, se forma et défila devant le général; on annonça son approche, et tous les préparatifs d'un changement de maître furent ordonnés et exécutés sous le canon de la forteresse dont on s'était disputé la possession.

Un spectacle bien différent s'offrait dans les lignes de l'armée anglo-américaine. A peine le signal du départ eut-il été donné, tout y présenta un aspect de trouble et de précipitation. Les soldats abattus jetaient sur l'épaule leur fusil non chargé et prenaient leur rang avec humeur; la lutte passée avait échauffé leur sang, et ils ne demandaient que l'occasion de venger une humiliation qui, bien que déguisée sous les apparences de l'étiquette militaire, n'en blessait pas moins au vif leur orgueil. On voyait errer çà et là des femmes et des enfants, quelques-unes portant ce qu'il restait de leur chétif bagage, d'autres cherchant de rang en rang ceux dont elles avaient à réclamer la protection.

Le colonel Munro, à la tête de ses troupes silencieuses, conservait un air de fermeté au milieu de son accablement. Ce malheur inattendu l'avait frappé en plein cœur, quoiqu'il s'efforçât d'y faire face avec le stoïque courage d'un vieux soldat.

Duncan fut touché de sa douleur. Il s'était acquitté des devoirs qu'il avait à remplir, et il aborda le vieillard pour lui demander s'il n'avait plus rien à lui ordonner.

Il reçut de lui cette réponse laconique, mais expressive :

« Mes filles !

— Grand Dieu ! » s'écria le jeune homme. « N'a-t-on pas pourvu à leur départ ?

— Aujourd'hui, je ne suis qu'un soldat, major, » dit le vétéran, « et voilà mes enfants, » ajouta-t-il en montrant les troupes.

Le major en avait assez entendu.

Sans perdre un de ces instants qui devenaient alors si précieux, il courut au logement du commandant pour y chercher les deux sœurs. Il les trouva à la porte, déjà prêtes à partir, au milieu d'un groupe de femmes pleurant et se lamentant, et qui s'étaient réunies là, par une sorte d'instinct qui les avertissait que c'était l'endroit où elles auraient le plus de protection. Cora, pâle et inquiète, n'avait pourtant rien perdu de sa fermeté ; mais les paupières enflammées d'Alice annonçaient combien elle avait versé de larmes.

L'une et l'autre virent le jeune officier avec un plaisir qu'elles ne songèrent pas à cacher ; et Cora, contre son usage, fut la première à lui adresser la parole.

« Le fort est perdu, » dit-elle avec un sourire de tristesse ; « j'espère du moins que l'honneur est sauf.

— Il est plus brillant que jamais ! » s'écria Heyward. « Mais, ma chère miss Munro, il est temps de penser un peu moins aux autres et un peu plus à vous. Les usages militaires, l'honneur, cet honneur dont vous faites vous-même tant de cas, exigent que votre père et moi nous restions encore quelque temps avec les troupes. Où découvrir maintenant quelqu'un qui vous protège efficacement dans le désordre et les périls d'un pareil départ ?

— Il n'en est pas besoin, » répondit Cora. « Qui osera manquer de respect aux filles d'un tel père, dans un moment pareil ?

— Je ne voudrais pas, » reprit le jeune homme en jetant autour de lui un coup d'œil rapide, « vous laisser seules pour le commandement du meilleur régiment à la solde du roi ! Notre Alice, vous le savez, n'est pas douée de votre héroïsme, et Dieu seul sait à quelles terreurs elle peut se trouver en proie !

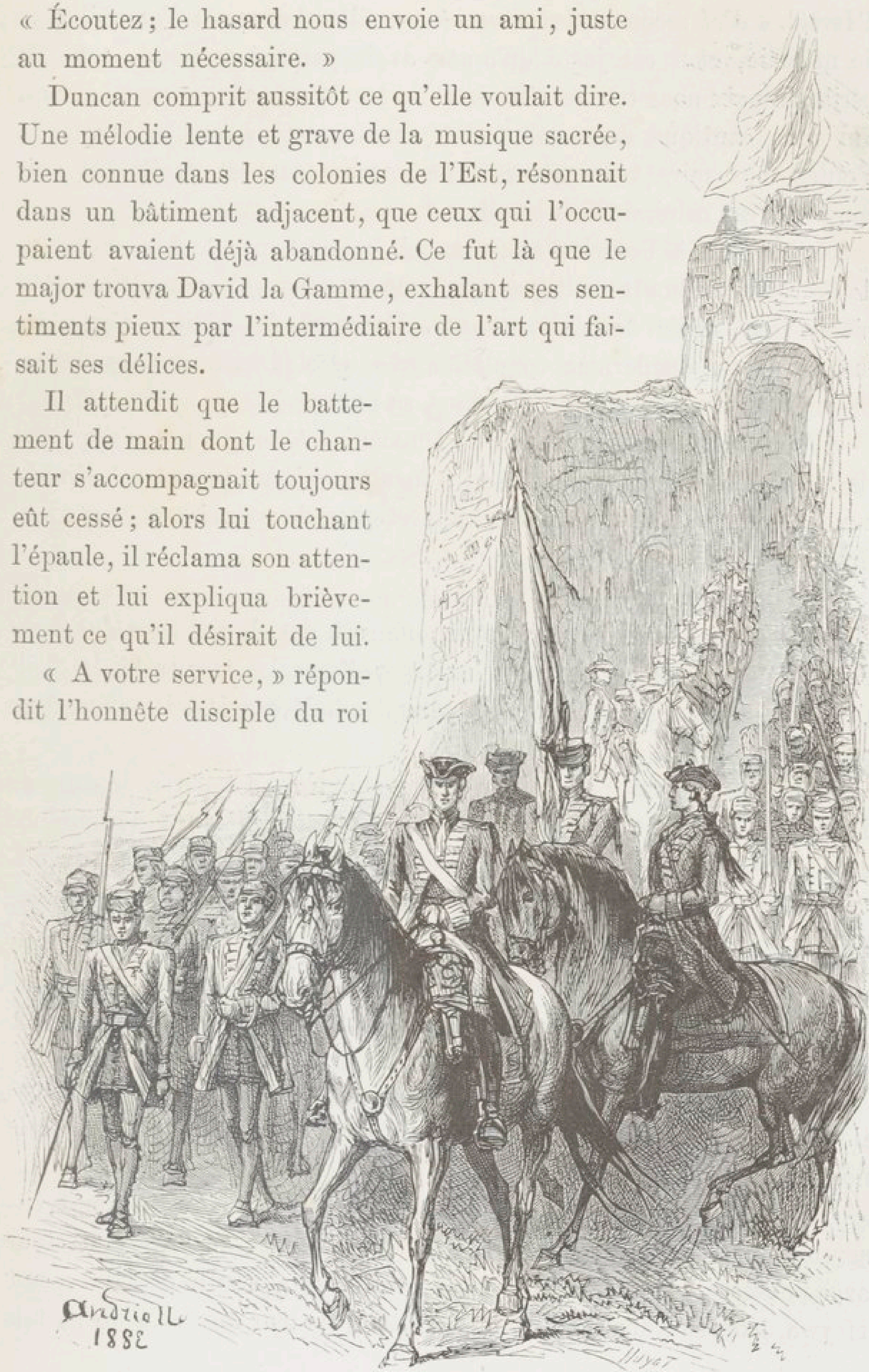
— Vous pouvez avoir raison, » dit Cora avec un triste sourire.

« Écoutez ; le hasard nous envoie un ami, juste au moment nécessaire. »

Duncan comprit aussitôt ce qu'elle voulait dire. Une mélodie lente et grave de la musique sacrée, bien connue dans les colonies de l'Est, résonnait dans un bâtiment adjacent, que ceux qui l'occupaient avaient déjà abandonné. Ce fut là que le major trouva David la Gamme, exhalant ses sentiments pieux par l'intermédiaire de l'art qui faisait ses délices.

Il attendit que le battement de main dont le chanteur s'accompagnait toujours eût cessé ; alors lui touchant l'épaule, il réclama son attention et lui expliqua brièvement ce qu'il désirait de lui.

« A votre service, » répondit l'honnête disciple du roi



d'Israël. « J'ai reconnu dans ces jeunes filles beaucoup d'amabilité et de mélodie, et il est juste qu'après avoir partagé ensemble tant de périls, la paix nous trouve réunis. J'irai les accompagner quand j'aurai fini mon cantique du matin ; il n'y manque plus que la doxologie. Voulez-vous faire votre partie? La mesure en est facile, et l'air connu : c'est celui de Southwell. »

David remit à l'officier son manuel, recommença à donner le ton de l'air, et termina le cantique avec une attention si scrupuleuse qu'il n'était pas facile de l'interrompre. Heyward fut obligé d'attendre jusqu'à la fin du dernier couplet, après quoi David ôta ses larges besicles et replaça le psautier dans sa poche.

« Vous veillerez, » lui dit alors Duncan, « à ce que nul n'approche de ces dames avec grossièreté ou n'insulte en leur présence à l'infortune de leur vaillant père. Les domestiques de sa maison vous viendront en aide.

— Parfaitement.

— Il est possible que vous ayez affaire à des Indiens ou à des rôdeurs français : en ce cas, vous leur rappellerez les termes de la capitulation, en les menaçant de vous plaindre à Montcalm. Il suffira d'un mot.

— S'il ne suffisait pas, j'ai de quoi y suppléer, » repartit le candide David en montrant son livre avec un singulier mélange d'assurance et d'humilité. « Il y a là des paroles qui, prononcées ou plutôt fulminées avec l'emphase convenable, et en mesure, imposeraient au caractère le plus ingouvernable. Écoutez plutôt :

Pourquoi, païens, cette rage insensée ?..

— Assez ! » dit Heyward, en interrompant l'explosion de cette invocation musicale. « Nous nous entendons, et il est temps que chacun de nous retourne à son devoir. »

David la Gamme exprima son assentiment, et ils se rendirent ensemble auprès des demoiselles. Cora accueillit ce bizarre protecteur avec politesse, et Alice céda à son espièglerie habituelle en remerciant Heyward du cadeau. Celui-ci prit occasion de leur dire qu'il avait fait

tout ce que permettaient les circonstances, et que c'en était assez pour les rassurer complètement, attendu qu'il n'y avait aucun danger à craindre. Il parla ensuite du plaisir qu'il aurait à les rejoindre dès qu'il aurait conduit l'avant-garde à quelques lieues de l'Hudson, et prit congé d'elles.

Au même instant, on donna le signal de départ, et la tête de la colonne anglaise se mit en mouvement. A ce bruit les deux sœurs tressaillirent et, jetant les yeux au dehors, elles aperçurent les uniformes blancs des grenadiers français qui prenaient déjà possession des portes du fort. Puis il leur sembla qu'un nuage venait d'obscurcir le jour : c'était l'étendard de France, qui déroulait au vent ses longs plis blancs fleurdelisés.

« Partons ! » dit Cora. « Il ne convient pas aux filles d'un officier anglais de rester ici plus longtemps. »

Alice saisit le bras de sa sœur, et elles partirent ensemble, au milieu du cortège mouvant qui continuait à les entourer.

Lorsqu'elles franchirent les portes, les officiers français, qui avaient appris ce qu'elles étaient, leur adressèrent des saluts respectueux, en s'abstenant d'autres marques d'attention, car ils avaient trop de tact pour ne pas voir que dans une semblable situation elles eussent été déplacées.

Comme tous moyens de transport, voitures et chevaux, étaient affectés au service des malades et des blessés, Cora avait décidé d'endurer les fatigues d'une marche à pied, plutôt que de priver un de ces malheureux d'un secours indispensable. Et encore, plus d'un soldat mutilé ou impotent était obligé de traîner ses membres débiles à la suite de la colonne, dans l'impossibilité de se procurer, en plein désert, des véhicules en nombre suffisant. Cependant tout était en mouvement, les blessés et les malades geignant et souffrant ; les soldats, dans un maussade silence ; les femmes et les enfants ahuris, sans savoir pourquoi.

Dès que ce dernier groupe eut quitté l'abri protecteur du fort et fut entré dans la plaine découverte, le tableau tout entier se présenta au regard. A quelque distance sur la droite, et un peu en arrière, l'armée française était sous les armes, Montcalm ayant rassemblé toutes ses

forces après l'occupation du fort par les grenadiers. Spectatrice attentive et calme, cette armée victorieuse regardait défiler les vaincus, leur rendant tous les honneurs militaires stipulés, et n'ajoutant à leur malheur le poids d'aucune insulte.

Les Anglais, au nombre d'environ trois mille, formaient deux colonnes serrées, marchant en lignes parallèles, qui se rapprochaient l'une de l'autre à mesure qu'elles convergeaient vers le point de la forêt où commençait la route qui conduisait à l'Hudson. On apercevait sous bois une nuée d'Indiens, qui assistaient de loin au passage de leurs ennemis et rôdaient comme planent des vautours que la présence d'une troupe nombreuse empêche seule de s'abattre sur leur proie. Quelques-uns d'entre eux venaient à la suite des colonnes, se mêlant en silence aux vaincus, observant tout et se tenant sur une prudente réserve.

L'avant-garde, commandée par le major Heyward, avait déjà atteint le défilé, et l'on commençait à la perdre de vue, quand l'attention de Cora fut éveillée par le bruit d'une dispute qui s'était élevée au milieu d'un groupe de traînards.

Un mauvais drôle, qui servait dans la milice, était puni de sa désobéissance à l'ordre de ses chefs en se voyant dépouiller du lourd bagage pour lequel il avait quitté son rang. C'était un homme d'une épaisse carrure, et trop intéressé pour lâcher son bien sans résistance. Plusieurs individus intervinrent, soit pour empêcher le pillage, soit pour y aider. La querelle s'échauffa, le bruit augmenta, et une centaine de sauvages surgirent comme par enchantement, quand tout à l'heure il n'y en avait qu'une douzaine. Cora aperçut Magua, qui se glissait parmi les Indiens et leur parlait avec son insidieuse et fatale éloquence. Les femmes et les enfants s'arrêtèrent, pressés en un groupe confus comme une bande d'oiseaux effarouchés. La cupidité de l'Indien maraudeur fut bientôt satisfaite, et les colonnes reprirent lentement leur marche.

Les sauvages s'écartèrent alors et parurent disposés à laisser leurs ennemis s'avancer sans obstacle. Mais lorsque la troupe de femmes vint à passer, les couleurs éclatantes d'un châle excitèrent l'envie d'un Huron, qui, sans hésiter, s'élança pour s'en emparer. La femme qui le

portait, plutôt par un sentiment de terreur que pour conserver le vêtement, en enveloppa son enfant et serra l'un et l'autre contre son sein. Cora allait lui conseiller d'abandonner à l'Indien l'objet de sa convoitise, quand ce dernier, laissant aller le châle, arracha l'enfant effrayé des bras de sa mère. Puis, avec un rire de cannibale, il lui tendit une main pour indiquer qu'il consentait à un échange, tandis que de l'autre il faisait pirouetter autour de sa tête l'enfant qu'il tenait par un pied, comme pour rehausser la valeur de sa rançon.



« Le voilà! le voilà!... Et ceci encore, » s'écria la mère, pouvant à peine respirer et se dépouillant d'une main tremblante et mal assurée de tout ce qu'elle avait sur elle. « Tiens, prends tout!... Mais, au nom du ciel, rends-moi mon enfant! »

Le sauvage, voyant que le châle était devenu la proie d'un autre, dédaigna tout ce qu'on lui offrait en surplus ; son ricanement fit place à une expression de férocité : il brisa la tête de l'enfant contre une roche, et jeta aux pieds de la mère ses restes palpitants. Un instant la malheureuse demeura immobile, comme la statue du Désespoir, fixant un

œil égaré sur cet objet horrible que tout à l'heure elle avait vu presser son sein et lui sourire; puis elle leva les bras vers le ciel comme pour invoquer le châtiment de Dieu sur l'auteur d'un acte si abominable. Mais le Huron lui épargna le péché d'une telle prière : rendu furieux par son désappointement et excité par la vue du sang, il termina son agonie en lui fendant le crâne d'un coup de tomahawk. Elle tomba comme une masse, et, entourant son enfant d'une dernière étreinte, le pressa dans la mort avec l'énergique affection qu'elle lui avait vouée durant la vie.

En ce moment terrible, Magua porta les deux mains à sa bouche, et poussa le fatal et effrayant cri de guerre. Les Indiens épars, qui n'attendaient que le signal, se mirent à gambader en sauts désordonnés, et il s'éleva dans la plaine et sous les voûtes de la forêt des hurlements comme il en est rarement sorti de la bouche des hommes. Une impression d'épouvante paralysa ceux qui les entendirent, et le sang se glaça dans leurs veines.

Soudain, plus de deux mille sauvages s'élancèrent de la forêt, et avec une hâte cruelle tombèrent sur l'arrière-garde de l'armée anglaise. Nous n'essaierons pas de décrire la scène d'horreur qui suivit. La mort était partout, et sous ses formes les plus terribles et les plus révoltantes. La résistance ne servait qu'à enflammer la rage des meurtriers, qui s'acharnaient sur les victimes, même après que la mort les avait mises hors de leur atteinte. La plaine était inondée d'un torrent de sang; et dans l'ivresse du carnage qui avait saisi les Indiens, on en vit plusieurs s'agenouiller par terre et boire le sang avec une volupté infernale.

Les troupes disciplinées se formèrent vivement en carré, et s'efforcèrent d'intimider les assaillants par l'aspect imposant d'un front de bataille. L'expédient réussit jusqu'à un certain point, mais un grand nombre, dans la vaine espérance d'apaiser la fureur des sauvages, se laissèrent arracher des mains leurs fusils non chargés.

Au milieu d'une telle scène, dont personne n'eut le loisir de calculer la durée, dix minutes, aussi longues qu'un siècle, s'étaient écoulées depuis que les deux sœurs étaient restées immobiles, saisies d'horreur et sans défense. Au premier coup, les autres femmes s'étaient pressées à

l'envi autour d'elles en poussant de grands cris et avaient ainsi rendu la fuite impossible ; et maintenant que la crainte ou la mort les avaient presque toutes dispersées, les tomahawks menaçants les enfermaient dans un cercle de fer. Des cris, des gémissements, des supplications, des malédictions s'élevaient de toutes parts.

Au plus fort de la mêlée, Alice entrevit la haute taille de son père qui traversait rapidement la plaine dans la direction de l'armée française. Sans s'inquiéter du péril, Munro courait auprès de Montcalm pour réclamer de lui l'envoi de l'escorte qui avait été stipulée. Cinquante haches furent levées sur sa tête, cinquante coutelas menacèrent sa poitrine; mais les sauvages, au milieu de leur plus grande furie, respectèrent son rang et son intrépidité. Les instruments de mort furent écartés par le bras encore nerveux du vétéran, ou s'abaissèrent d'eux-mêmes. Heureusement pour lui, le vindicatif Magua cherchait alors sa victime à l'endroit même que Munro venait de quitter.

« Mon père! mon père! nous sommes ici! » s'écria Alice, au moment où il passait à quelque distance sans paraître les voir. « Au secours, père, ou nous sommes perdues! »

Cet appel fut répété en des termes et avec un accent qui auraient amolli un cœur de bronze ; hélas ! nulle voix n'y répondit. Il y eut un moment, il est vrai, où ces cris parurent arriver jusqu'à l'oreille du vieillard, car il s'arrêta pour écouter ; mais Alice était tombée évanouie, et Cora s'était précipitée sur sa sœur en lui faisant un rempart de sa courageuse tendresse. Munro secoua la tête d'un air chagrin, et poursuivit sa marche pour s'acquitter du devoir que lui prescrivaient ses fonctions et sa responsabilité.

« Madame, » dit David qui, bien qu'inutile et lui-même sans défense, n'avait pas songé à abandonner le dépôt confié à sa garde, « c'est ici le jubilé des diables, et il ne convient pas à des chrétiens de s'attarder en pareil lieu. Levez-vous, et fuyons !

— Partez! » dit Cora en jetant les yeux sur sa sœur évanouie. « Sauvez-vous! Vous ne pouvez m'être d'aucune utilité. »

David comprit à quel point elle était résolue par le geste simple mais expressif dont elle accentua ses paroles. Il promena ses regards sur les bourreaux qui accomplissaient autour de lui leur œuvre de sang ; sa

grande taille se redressa, sa poitrine se souleva, et ses traits pleins d'animation revêtirent un caractère de décision énergique.

« Si le berger d'Israël, » dit-il, « réussit à dompter le mauvais esprit de Saül par les sons de sa harpe et ses hymnes sacrés, essayons à notre tour quel sera ici le pouvoir de la musique. »

Alors, forçant la voix à son plus haut diapason, il entonna un cantique avec tant de force qu'on l'entendait par-dessus le vacarme et la confusion de ce champ de carnage.

Plus d'un sauvage se rua sur les deux sœurs sans défense pour les dépouiller de leurs bijoux et emporter leurs chevelures; mais à la vue de ce personnage étrange et immobile à son poste, ils s'arrêtèrent pour l'écouter. De l'étonnement ils passèrent bientôt à l'admiration, et allèrent s'attaquer à des créatures moins courageuses, en exprimant leur satisfaction de la fermeté avec laquelle le guerrier blanc entonnait son chant de mort.

Encouragé et déçu par ce premier succès, David déploya toute la puissance de ses poumons pour augmenter le pouvoir de ce qu'il croyait être une sainte et salutaire impression. Ces sons extraordinaires furent entendus d'un Indien qui, loin de là, courait de place en place et d'un groupe à l'autre, comme un homme qui, dédaignant d'immoler des victimes vulgaires, en cherchait de plus dignes de sa renommée. C'était Magua, qui poussa un hurlement de joie en voyant ses anciennes prisonnières de nouveau à sa merci.

« Viens, » dit-il en posant sa main rouge de sang sur les vêtements de Cora, « le wigwam du Huron t'attend. N'y seras-tu pas mieux qu'ici?

— Arrière! » s'écria Cora en se couvrant les yeux pour échapper à cette horrible vision.

L'Indien partit d'un éclat de rire insultant, et levant en l'air sa main sanglante :

« Elle est rouge, » dit-il, « mais c'est le sang des Visages Pâles!

— Monstre! Il y a du sang, une mer de sang qui pèse sur ton âme. C'est ton infernal génie qui a suscité ce carnage.

— Magua est un grand chef! » reprit le sauvage ivre de joie. « La fille aux cheveux noirs veut-elle le suivre dans sa tribu?

— Jamais! Frappe, si tu veux, et mets le comble à ton implacable vengeance. »

Il hésita un moment; puis saisissant dans ses bras le corps léger et



insensible d'Alice, le subtil Indien prit sa course du côté des bois.

« Arrête! » s'écria Cora en s'élançant sur ses traces avec l'élan du désespoir. « Laisse cette enfant! Que fais-tu, misérable? »

Mais Magua restait sourd à sa voix, ou plutôt assuré du pouvoir qu'il avait sur elle, il était résolu à en tirer parti.

« Attendez! Madame... Attendez! » criait la Gamme en interpellant Cora qui ne l'entendait pas. « Le charme divin commence à opérer, et bientôt vous verrez cesser cet effroyable tumulte. »

S'apercevant à son tour qu'on ne l'écoutait pas, le fidèle David suivit la sœur désolée, tout en s'égosillant à chanter son cantique, dont ses longs bras agités en l'air marquaient désespérément la mesure. C'est ainsi qu'ils traversèrent la plaine au milieu des fuyards, des blessés et des morts. Le féroce Huron n'avait besoin de personne pour se défendre lui et la victime qu'il portait; mais Cora aurait plus d'une fois succombé sous les coups de ses ennemis sans l'individu extraordinaire qui s'était attaché à ses pas, et que protégeait aux yeux des Indiens crédules l'esprit de folie dont il semblait inspiré.

Magua, expert dans les moyens d'éviter les dangers les plus pressants et d'éluder toute poursuite, pénétra dans la forêt par un chemin creux; il y retrouva les chevaux que nos voyageurs avaient abandonnés quelques jours auparavant, et qu'il avait remis sous la garde d'un sauvage à la physionomie non moins méchante que la sienne. Après avoir jeté Alice toujours inanimée en travers de l'un des animaux, il fit signe à Cora de monter sur l'autre.

Malgré l'horreur qu'excitait en elle la présence d'un tel monstre, la jeune fille éprouva une sorte de soulagement à quitter l'affreux spectacle que la plaine présentait encore. Elle se mit en selle, et tendit les bras à sa sœur avec un air si touchant de tendresse que le Huron n'y put rester insensible. Ayant donc placé Alice sur le cheval de Cora, il saisit la bride et se mit en marche en pleine forêt. David, voyant qu'on le laissait seul, comme une créature qui ne valait pas la peine d'être tuée, enfourcha avec ses longues jambes le roussin abandonné, et piqua des deux pour suivre les sœurs autant que le permettaient les difficultés du chemin.

Ils commencèrent bientôt à monter. L'allure assez rapide du cheval ayant peu à peu ranimé les facultés d'Alice, l'attention de Cora, occupée à prodiguer à sa sœur les marques de sollicitude maternelle, et à prêter l'oreille aux clameurs dont la plaine retentissait encore, était

trop absorbée pour remarquer la direction qu'on donnait à leur fuite. En arrivant toutefois au sommet de la montagne qu'ils gravissaient, elle reconnut le lieu où elle était déjà venue sous les auspices du chasseur blanc. Là, Magua leur permit de mettre pied à terre, et malgré leur captivité, l'instinct de la curiosité, qui ne nous abandonne pas, même dans les situations les plus pathétiques, les porta à jeter un coup d'œil sur la scène funèbre qui se passait à leurs pieds.

L'œuvre de sang n'était pas complète.

De toutes parts les victimes fuyaient devant leurs impitoyables bourreaux. Le glaive de la mort ne ralentit ses coups qu'après que la cupidité eut fait oublier la vengeance ; alors les gémissements des blessés et les cris de leurs assassins devinrent de plus en plus rares, jusqu'à ce qu'enfin les derniers bruits du carnage expirèrent ou furent étouffés dans de longs et effroyables hurlements qui proclamaient le triomphe des sauvages.





CHAPITRE XVIII

> Innocent ou coupable,
> N'importe! mon forfait n'a rien que d'honorable ;
> L'honneur, et non la haine, a dirigé mon bras.
>
> SHAKESPEARE, *Othello.*

BARBARE autant qu'inhumaine fut la scène dont nous avons parlé à la fin du chapitre précédent ; elle tient une place importante dans l'histoire des colonies, où elle est désignée sous le nom bien mérité de *Massacre de William-Henry.* Ce fut une nouvelle tache ajoutée à celle qu'avait imprimée à la gloire du général français un événement à peu près semblable, et que n'a pu effacer entièrement sa mort glorieuse et prématurée (K).

Le troisième jour écoulé depuis la reddition du fort touchait à sa fin ; cependant notre récit nous oblige



à retenir quelque temps encore nos lecteurs sur les bords du Saint-Lac.

Quand nous l'avons quitté, les environs étaient un théâtre de tumulte et de violence ; il n'y régnait plus maintenant que le silence et la mort. Les vainqueurs étaient partis, et leur camp qui retentissait, il y a peu de jours, de refrains joyeux, n'offrait plus aux regards qu'un amas de huttes désertes et à demi abattues. Un monceau de ruines informes marquait l'emplacement du fort, et ce qui restait des remparts de terre était jonché çà et là de poutres calcinées, de canons détruits, de pans de murs écroulés.

La saison même semblait avoir subi une funèbre métamorphose.

Une masse impénétrable de vapeurs couvrait le ciel d'un voile de tristesse, et des centaines de cadavres, noircis par les ardeurs d'un soleil d'août, étaient engourdis dans leur difformité par le froid d'un hiver prématuré. Les nuages pittoresques et d'une éclatante blancheur qu'on avait vus au-dessus des montagnes se diriger vers le nord revenaient à présent en longues nappes sombres, repoussés par le souffle de la tempête. L'éclatant miroir de l'Horican et le spectacle animé qu'il présentait avaient disparu ; ses eaux verdâtres battaient la rive avec violence, comme pour rejeter sur le sable les souillures du lac. Cette atmosphère tiède et vivifiante, qui dissimulait la rudesse du site et en adoucissait les aspérités, s'était entièrement dissipée, et le vent du nord battait ce coin de terre avec tant de furie, qu'il n'y laissait rien qui pût reposer la vue ou occuper l'imagination.

Cet aquilon fougueux avait flétri l'herbe de la plaine, comme si le feu du ciel y eût passé ; seulement, on apercevait par places, au milieu de la désolation générale, une touffe d'un vert sombre, fruit précoce d'un sol engraissé de sang humain. Tout ce paysage, qui paraissait si attrayant sous un beau soleil et par une température agréable, offrait alors comme un tableau allégorique de la vie, où les objets se montraient avec leurs couleurs saillantes et crues, sans être estompés par aucune ombre.

Si l'on pouvait à peine distinguer ces touffes solitaires de verdure qui croissaient à de rares intervalles, on ne voyait que trop nettement les masses de rochers arides, et l'œil aurait en vain demandé un aspect plus doux au firmament, en cherchant à en percer le vide illimité, car

son azur était dérobé à la vue par les vapeurs épaisses qui se mouvaient dans l'air avec rapidité.

Le vent était pourtant inégal; tantôt il rasait la surface du sol, et semblait adresser son lourd gémissement à la froide oreille de la mort; tantôt éclatant en un sifflement aigu et funèbre, il s'enfonçait dans les bois, brisait les branches des arbres et jonchait le sol de leurs feuilles. Au milieu de ce désordre, quelques corbeaux affamés luttaient contre la fureur du vent; mais dès qu'ils avaient dépassé dans leur vol le vert océan des forêts, ils s'abattaient au hasard sur le théâtre du carnage pour y chercher une horrible pâture.

Dans la soirée du jour dont nous venons de parler, une heure environ avant le coucher du soleil, cinq hommes sortaient de cette partie du bois où débouchait la route qui conduisait à l'Hudson, et s'avançaient dans la direction du fort en ruines.

D'abord leur marche fut lente et circonspecte, comme s'ils mettaient avec répugnance le pied dans ces funestes parages, ou qu'ils eussent à craindre d'y voir se renouveler la scène sanglante. Un jeune homme leste et agile marchait en avant avec la précaution et l'activité d'un indigène, gravissant toutes les hauteurs pour inspecter les alentours, et indiquant d'un geste à ses compagnons la route qu'il jugeait le plus prudent de suivre. Ceux qui venaient après lui n'étaient pas non plus dépourvus de vigilance. L'un d'eux, et c'était également un Indien, marchait en flanc à quelque distance de la troupe, et sondait la lisière du bois voisin d'un œil accoutumé à distinguer le moindre signe qui pût annoncer l'approche d'un danger. Les trois autres étaient des blancs, et leur costume, tant pour la qualité que pour la couleur, était strictement adapté au rôle d'éclaireurs, occupés à suivre la retraite d'une armée dans le désert.

Les effets que produisait sur chacun d'eux le spectacle affreux qui s'offrait sans cesse à leur vue dans l'espace compris entre le lac et la forêt variaient comme le caractère des individus dont la troupe était composée. Le jeune éclaireur jetait à la dérobée un regard sérieux sur les corps défigurés qu'il rencontrait sur son passage; il craignait en quelque sorte de manifester les émotions naturelles qu'il éprouvait, bien que son inexpérience l'empêchât d'en réprimer entièrement la subite

impression. Pour son compagnon rouge, il était fort au-dessus d'une telle faiblesse : il passait à travers les groupes de cadavres l'œil calme, et avec une indifférence qu'une habitude invétérée pouvait seule lui permettre de maintenir.

Les sensations ressenties par les trois blancs n'avaient pas non plus le même caractère de douleur. L'un d'eux, dont les cheveux blancs, les rides et le port martial trahissaient, sous son grossier vêtement de forestier, un homme habitué depuis longtemps aux scènes terribles de la guerre, ne rougissait pas de gémir tout haut, à la vue d'un spectacle plus révoltant qu'à l'ordinaire. Le jeune homme qui était près de lui frémissait d'horreur, tout en cherchant à se contenir par égard pour son compagnon. Celui qui fermait la marche était le seul qui se livrât sans réserve à l'expression de ses sentiments. Mais c'était la conscience plutôt que la physionomie qui était affectée en lui : en face de quelque objet hideux, ses yeux et ses traits restaient immobiles, mais sa voix émue et irritée lançait d'amères imprécations contre les coupables auteurs de cette épouvantable boucherie.

Dans ces cinq individus le lecteur a sans doute reconnu les Mohicans et leur ami blanc Œil de Faucon, ainsi que le colonel Munro et le major Heyward. C'était, en effet, l'infortuné père qui allait à la recherche de ses filles, en compagnie du jeune officier qui prenait à elles un si vif intérêt, et de ces braves et fidèles enfants des forêts qui avaient donné tant de preuves d'intelligence et de dévouement dans les circonstances critiques dont nous avons fait le récit.

Arrivé au milieu de la plaine, Uncas, marchant toujours en avant, jeta un cri, et la petite troupe le rejoignit. Le jeune guerrier s'était arrêté près d'un groupe de cadavres de femmes amoncelés en une masse confuse. Quelle que fût leur répugnance, Munro et Duncan s'empressèrent d'examiner l'une après l'autre toutes ces victimes afin de découvrir quelques vestiges de celles qu'ils cherchaient. Le père et l'amant retirèrent de cette dégoûtante tâche un soulagement immédiat à leur douleur : ce fut de ne trouver rien qui annonçât la présence des deux sœurs dans cet effroyable holocauste ; mais l'affreuse incertitude qui pesait sur leurs cœurs était presque aussi intolérable que la plus cruelle vérité.

Ils se tenaient debout, pensifs et silencieux devant l'amas de cadavres, quand Œil de Faucon s'approcha d'eux, et parla à haute et intelligible voix pour la première fois depuis qu'il était entré dans la plaine.

« J'ai vu bien des champs de bataille dont la vue faisait horreur, » dit-il avec colère ; « j'ai suivi durant des lieues entières la trace du sang ; jamais je n'ai vu la main du diable aussi clairement qu'ici ! La vengeance est enracinée au cœur de l'Indien, et tous ceux qui me connaissent savent qu'il n'y a pas une goutte de leur sang dans mes veines. Mais je le déclare ici, à la face du ciel et avec l'aide du Seigneur dont la puissance éclate jusque dans ce désert sauvage, si jamais des Français osent s'aventurer de nouveau à portée de fusil, il y a du moins une carabine qui jouera son rôle, tant que la pierre fera feu et que la poudre prendra au bassinet ! Je laisse le tomahawk et le couteau à ceux à qui la nature en a destiné l'usage. Qu'en dites-vous, Chingachgook? » ajouta-t-il en delaware, en montrant les cadavres. « Les Hurons rouges iront-ils se vanter de cet exploit auprès de leurs femmes quand les grandes neiges arriveront? »

Un éclair de haine brilla sur les traits cuivrés du chef mohican ; il tira son coutelas du fourreau, puis détournant la vue, il reprit son calme habituel comme si aucune émotion ne l'eût troublé.

« Montcalm ! Montcalm ! » continua le chasseur vindicatif, qui ne pouvait comprimer son indignation. « On nous dit qu'un jour viendra où toutes les actions commises par l'homme dans son enveloppe de chair apparaîtront sans voile à des yeux qui ne seront pas obscurcis par nos infirmités mortelles. Malheur alors au misérable qui aura à répondre au jugement de Dieu en présence de cette plaine !... Ah ! aussi vrai que je suis un pur blanc, voilà une Peau Rouge là-bas, à qui l'on a enlevé sa chevelure. Allez le voir, Delaware, c'est peut-être un des guerriers de votre tribu, et il convient de lui donner la sépulture destinée aux vaillants... Oui, je lis dans vos yeux, Sagamore : un Huron paiera de sa vie la mort de ce brave, n'est-ce pas, avant que les vents aient emporté l'odeur du sang? »

Chingachgook s'approcha du corps mutilé, et l'ayant retourné, il reconnut sur lui les marques distinctives de l'une des Six Nations alliées,

comme on les appelait, qui, tout en combattant dans les rangs anglais, étaient ennemies mortelles de sa tribu. Aussitôt, repoussant du pied cet objet hideux, il s'en éloigna avec la même indifférence que si c'eût été le cadavre d'un animal. Le chasseur comprit son geste, et poursuivit sa marche, en continuant toutefois à exhaler son indignation contre le général français.

« Il n'appartient, » dit-il, « qu'à la suprême sagesse, à la puissance absolue, de balayer ainsi une multitude d'hommes de la surface de la terre; car à la première seule revient le droit d'apprécier la nécessité du châtiment, et il n'y a que la seconde qui puisse remplacer les créatures du Seigneur. Quant à moi, je regarde comme un péché de tuer un second daim avant d'avoir mangé le premier, à moins qu'on n'ait à exécuter une marche pénible pour éviter une embuscade. Il n'en est pas de même pour des guerriers en face de l'ennemi et sur un champ de bataille; leur destin est de mourir le fusil ou le tomahawk à la main, selon que la nature les a faits blancs ou rouges... Uncas, venez par ici, mon enfant, et n'empêchez pas ce corbeau de s'abattre sur le Huron. Je sais par expérience qu'ils ont pour cette chair un goût particulier, et il n'en coûte rien de laisser la bête satisfaire son appétit naturel. »

Le jeune Mohican poussa une exclamation qui fit envoler l'oiseau de proie, se dressa sur la pointe des pieds et regarda avec attention droit devant lui.

« Qu'y a-t-il, mon garçon? » dit à voix basse le chasseur en courbant sa haute taille, dans l'attitude d'une panthère qui va prendre son élan. « Dieu veuille que ce soit quelque traînard français en quête de butin! Il me semble que mon perce-daims remplirait joliment son office aujourd'hui. »

Uncas, sans répondre, courut d'un pas rapide, et un moment après on le vit arracher d'un buisson, et agiter en l'air en signe de triomphe, un lambeau du voile vert de Cora. Ce mouvement, cet objet et le cri échappé au jeune Mohican attirèrent aussitôt tous ses compagnons auprès de lui.

« Ma fille! » dit Munro d'une voix entrecoupée de sanglots. « Ma pauvre fille! Qui me la rendra?

— Uncas essaiera, » se borna à répondre le jeune homme.

Le vieillard n'entendit point cette simple et touchante promesse. Saisissant le lambeau de voile, il le pressa entre ses mains, tandis que ses yeux égarés erraient sur les broussailles voisines, comme s'il eût espéré et redouté à la fois les secrets qu'elles pouvaient lui révéler.

« Il n'y a point de morts ici! » dit Heyward d'une voix sourde et étranglée. « Suivant toute apparence, l'ouragan n'a point sévi de ce côté.

— Cela est manifeste et plus clair que le ciel de là-haut, » fit observer Œil de Faucon froidement et sans s'émouvoir; « mais que la jeune fille ou ceux qui l'ont enlevée aient passé près du buisson, c'est évident. Oui, je m'en souviens, le voile qui couvrait des traits qu'on ne pouvait voir sans plaisir était pareil à ce chiffon-là... Uncas, vous avez raison; la fille aux cheveux noirs a passé par ici, et, comme un daim effrayé, elle aura fui dans les bois. Mieux vaut fuir quand on le peut que de se faire égorger! Mettons-nous à la recherche de ses traces, car pour des yeux d'Indiens m'est avis que l'oiseau même laisse dans l'air des vestiges de son passage. »

Il parlait encore que le jeune Mohican était déjà parti, et il achevait à peine quand le premier poussa un cri de joie près de la lisière de la forêt. Ses compagnons accoururent, et trouvèrent un autre fragment du voile suspendu aux basses branches d'un bouleau.

« Doucement, doucement, » dit Œil de Faucon en étendant le canon de sa longue carabine devant Heyward qui allait s'élancer en avant. « Nous commençons à y voir clair, mais il ne faut pas gâter notre ouvrage ni déranger la piste. Un pas de trop peut nous donner des heures de besogne. Quoi qu'il en soit, nous les tenons; cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Ah! soyez béni, digne homme! » s'écria le père tout ému. « Par où ont-elles fui? où sont-elles?

— La route qu'elles ont prise dépend de bien de circonstances. Si elles sont seules, elles peuvent avoir fui en tournant, au lieu de suivre une ligne droite, et alors on les trouverait à quatre ou cinq lieues d'ici. Au contraire, si elles sont tombées au pouvoir des Hu-

rons ou d'autres Indiens du parti des Français, il est probable qu'elles ont été emmenées sur les frontières du Canada. Mais qu'importe! » poursuivit-il en voyant l'anxiété et le désappointement que manifestaient ses auditeurs. « Les Mohicans et moi, nous tenons un bout de la piste, et, fût-il à cent lieues d'ici, nous arriverons à l'autre... Tout beau, Uncas, tout beau! Vous voilà aussi impatient qu'un blanc des colonies ; vous oubliez que les pieds légers sont ceux qui laissent le moins de traces.



— Ouf! » fit Chingachgook.

Il s'était baissé pour examiner une ouverture fraîchement pratiquée dans les broussailles qui formaient la ceinture de la forêt, et se relevant tout à coup, il dirigeait une main vers la terre dans la posture et avec l'air d'un homme qui verrait un hideux reptile.

« Il n'y a point à s'y tromper, » dit Duncan en s'inclinant vers l'endroit désigné, « c'est l'empreinte d'un pied d'homme. Elles sont prisonnières !

— Cela vaut mieux que de rester au désert pour y mourir de

faim, » reprit le chasseur ; « et puis leur trace n'en sera que plus visible. Je gage cinquante peaux de castor contre autant de pierres à fusil que les Mohicans et moi nous entrerons dans leurs wigwams avant un mois !... Baissez-vous, Uncas, et voyez ce qu'on peut faire de ce mocassin, car c'est l'empreinte d'un mocassin évidemment, et non d'un soulier. »

Le jeune Mohican se baissa sur l'empreinte, et, écartant avec soin les feuilles qui étaient autour, il l'examina avec toute l'attention qu'un banquier, dans notre époque de défiance pécuniaire, apporte à l'inspection d'une traite suspecte. Enfin il se releva, comme satisfait du résultat de l'examen.

« Eh bien ! mon garçon, » demanda le blanc, « que chante cette marque ? Ne vous dit-elle rien ?

— C'est le Renard Subtil.

— Ah ! encore cet enragé-là ! Nous n'en finirons avec ses cabrioles que lorsque mon percé-daims lui aura dit un petit mot d'amitié. »

Heyward n'admit qu'à contre-cœur ce renseignement, et dit en exprimant plutôt son espoir que ses doutes :

« Un mocassin ressemble tellement à un autre, qu'il est facile de s'y méprendre.

— Un mocassin ressembler à un autre ! » s'écria Œil de Faucon. « Autant dire que tous les pieds se ressemblent ; et pourtant personne n'ignore qu'il y en a de longs et de courts, de larges et d'étroits ; que les uns ont le cou-de-pied plus haut, et d'autres plus bas ; que ceux-ci marchent en dedans, et ceux-là en dehors ! Il en est des mocassins comme des livres : tel qui sait lire dans l'un ne comprend rien dans un autre ; et tout cela a été ordonné pour le mieux, afin de réserver à chacun ses avantages naturels. Je vais l'examiner moi-même, Uncas ; car mocassin ou livre, il n'y a pas de mal à avoir deux opinions au lieu d'une. »

Il se baissa à son tour, et presque aussitôt il ajouta :

« Mon enfant, vous avez raison ; voilà la foulée que nous avons vue tant de fois dans le cours de notre dernière chasse. Puis le gaillard aime à boire un coup quand il en trouve l'occasion ; et l'Indien qui boit marche les pieds en dehors beaucoup plus qu'un autre indigène ; on

reconnaît un buveur à ce signe, qu'il ait la peau blanche ou rouge... De plus, c'est exact pour la largeur et la longueur. Regardez à votre tour, Sagamore; vous avez mesuré plus d'une fois cette empreinte, dans la chasse que nous avons donnée à ces garnements depuis le roc de Glenn jusqu'à la source de Santé. »

Chingachgook fit ce qu'il demandait ; après un examen fort court, il se releva, et prononça d'un air calme et grave, bien qu'avec un accent étranger, un seul mot :

« Magua.

— C'est donc une chose décidée, » dit Œil de Faucon, « la fille aux cheveux noirs et Magua ont passé par ici.

— Et Alice? » demanda le major en tremblant. « Alice?

— D'elle nous n'avons encore vu aucune trace, » reprit le chasseur en regardant avec soin les arbres, les broussailles et le sol d'alentour. « Qu'avons-nous là? Uncas, apportez-moi ce qui se balance aux branches de ce buisson. »

Le jeune Indien obéit; quand il eut remis l'objet désigné aux mains du chasseur, celui-ci, le montrant à ses compagnons, se mit à rire à sa manière silencieuse, mais de grand cœur.

« C'est le turlututu de notre chanteur, » dit-il. « Maintenant, nous aurons une piste qui suffirait à un prêtre pour suivre sa route. Uncas, voyez donc si vous ne trouverez pas l'empreinte d'un soulier assez vaste pour soutenir six pieds deux pouces de carcasse humaine mal bâtie. Allons, j'augure un peu mieux du pauvre diable, puisqu'il a quitté le métier de braillard pour quelque autre plus raisonnable.

— Du moins il est resté fidèle au poste qu'on lui a confié, » dit Heyward. « Cora et Alice ont un ami auprès d'elles.

— Oui, » dit Œil de Faucon, en s'appuyant sur sa carabine, et avec une moue fort méprisante, « il leur fera de la musique; mais saura-t-il tuer un daim pour leur dîner, distinguer sa route à la mousse des arbres, ou couper la gorge d'un Huron? S'il en est incapable, le premier chat-huant venu est plus habile que lui... Eh bien! mon garçon, trouvez-vous la trace de ce pied-là?

— Voici quelque chose qui ressemble à l'empreinte d'un soulier, » dit Heyward, heureux de saisir cette occasion d'interrompre la criti-

que dirigée contre David, pour lequel il éprouvait en ce moment un vif sentiment de reconnaissance. « Ne serait-ce pas le pied de notre ami?

— Remuez les feuilles avec précaution, ou vous allez gâter la forme. Cela? c'est l'empreinte d'un pied, oui, mais celui de la fille aux cheveux noirs; et un bien petit pied, ma foi, pour un port si noble, une taille si majestueuse! Le chanteur le couvrirait tout entier avec son talon.

— Où cela? que je voie la trace des pas de mon enfant! » s'écria Munro, en écartant rapidement les broussailles.

Bien qu'un pas léger et rapide eût laissé cette trace, néanmoins on la voyait encore distinctement. Pendant que le vieux guerrier l'examinait, ses yeux étaient humides, et lorsqu'il se releva, Duncan vit qu'il avait arrosé d'une grosse larme l'empreinte du passage de sa fille. Dans le dessein d'occuper le vétéran et de le distraire d'une douleur dont il lui serait bientôt impossible de contenir les éclats, le jeune homme dit au chasseur blanc :

« A présent que nous possédons ces signes infaillibles, mettons-nous en marche. Dans les circonstances actuelles, un moment paraît un siècle à nos captives.

— Le daim qui bondit le plus vite n'est pas celui qui court le plus longtemps, » répondit Œil de Faucon, les yeux toujours fixés sur les traces qui venaient d'être découvertes. « Nous savons que le gueux de Huron, la fille aux cheveux noirs et le chanteur ont passé par ici. Mais qu'est-elle devenue, celle qui a les cheveux blonds et les yeux bleus? Quoique petite et moins brave que sa sœur, elle est belle à voir, et son parler est agréable. N'a-t-elle point d'ami que nul ne s'en inquiète?

— Elle en aurait cent au besoin, ce qu'à Dieu ne plaise! Que faisons-nous autre chose, sinon de la chercher? Pour moi, je ne cesserai la poursuite qu'après l'avoir retrouvée.

— En ce cas, nous aurions peut-être à prendre des directions différentes; car elle n'a point passé par ici : quelque petit et léger que soit son pied, il aurait laissé des traces. »

A ces mots, Heyward fit un pas en arrière, et toute son ardeur

parut s'évanouir. Sans s'apercevoir de ce changement, le chasseur, après un moment de réflexion, continua de la sorte :

« Il n'existe dans ce désert que la fille aux cheveux noirs ou sa sœur dont le pied pût laisser une telle empreinte. La première est venue ici, c'est sûr ; mais où sont les indices du passage de l'autre? Allons plus avant, et s'il n'y a rien nous retournerons dans la plaine pour y chercher une autre voie... Avancez, Uncas, et ayez toujours l'œil sur les feuilles sèches. J'examinerai les broussailles, pendant que votre père marchera le nez près de terre... A l'ouvrage, mes amis ; voilà le soleil qui descend derrière les montagnes.

— Et moi, » interrogea Heyward, « ne puis-je vous aider?

— Vous! » dit Œil de Faucon, qui avec ses amis rouges s'avançait déjà dans l'ordre qu'il avait prescrit. « Marchez derrière nous, et tâchez à ne pas déranger la piste. »

Au bout d'une vingtaine de pas, les Indiens tombèrent en arrêt, les regards fixés vers la terre avec une attention toute particulière. Le père et le fils se parlaient haut et avec vivacité, tantôt jetant les yeux sur l'objet de leur admiration mutuelle, tantôt se regardant l'un l'autre avec une satisfaction non équivoque.

« Ils ont trouvé le petit pied! » s'écria le chasseur en allant à eux, et sans s'occuper davantage de cette partie de la tâche qu'il s'était réservée. « Qu'y a-t-il là? aurait-on préparé une embuscade?... Eh non! Par la meilleure carabine des frontières, voici encore les traces des chevaux qui ont une allure si bizarre! Maintenant il n'y a plus de secret, et la chose est visible comme l'étoile polaire à minuit. Ici ils ont monté à cheval, là les chevaux en les attendant ont été attachés à un sapin, et voilà le grand sentier qui conduit vers le nord, droit au Canada.

— Cependant, » fit remarquer le major, « nous n'avons aucune preuve qu'Alice, la jeune miss Munro, soit avec sa sœur.

— A moins que la brillante babiole que vient de ramasser Uncas ne nous en serve. Passez-moi cela, mon garçon, afin que nous le regardions. »

Duncan reconnut à l'instant un collier qu'Alice aimait à porter, et qu'il se rappelait, avec la mémoire tenace d'un amant, avoir vu au

cou de sa maîtresse dans la fatale matinée du jour du massacre. Il s'empara du joyau, et tout en annonçant la précieuse trouvaille à ses compagnons, il le fit disparaître si vite que le chasseur le crut tombé à terre, et le chercha vainement.

« Oh! oh! » dit-il désappointé, après avoir remué les feuilles avec la crosse de sa carabine; « c'est un signe certain de vieillesse quand la vue commence à baisser. Un joyau si brillant, et ne pas l'apercevoir! Enfin!... Je puis voir encore à travers la fumée d'un fusil, et cela suffit pour arranger toutes les querelles entre moi et les Mingos. Cependant je voudrais bien le trouver, rien que pour le rapporter à celle à qui il appartient; ce serait là joindre les deux bouts de ce que j'appelle un long ruban de piste, car à présent le vaste Saint-Laurent ou peut-être même les grands lacs nous séparent.

— Raison de plus pour ne pas ralentir notre marche, » objecta Heyward. « Avançons.

— Sang jeune et sang chaud sont, dit-on, à peu près même chose. Il ne s'agit pas de chasser aux écureuils, ou de pousser un cerf dans l'Horican. Nous allons commencer une course qui durera des jours et des nuits, et traverser une solitude où les pieds de l'homme laissent rarement une empreinte, et dont toute la science de vos livres ne vous ferait pas sortir sains et saufs. Jamais un Indien ne s'embarque dans une expédition de ce genre sans avoir fumé devant le feu du conseil; et quoique d'un sang pur de tout mélange, j'approuve cette coutume, qui me semble prudente et sage. Nous retournerons donc sur nos pas, nous allumerons notre feu cette nuit dans les ruines du vieux fort; au point du jour, nous serons ragaillardis, et prêts à nous mettre à l'ouvrage comme des hommes, et non comme des femmes babillardes ou des enfants impatients. »

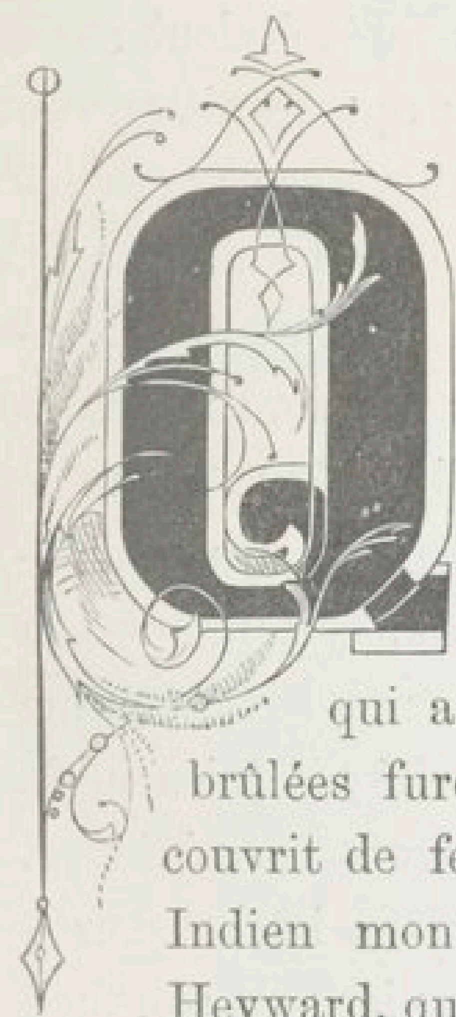
Heyward comprit sur-le-champ, au ton du chasseur, que toute discussion serait inutile. Munro était retombé dans cette espèce d'apathie qui s'était emparée de lui depuis son dernier malheur, et dont il ne pouvait être tiré que par quelque excitation nouvelle et puissante. Faisant donc de nécessité vertu, le jeune officier donna le bras au vétéran, et marcha sur les pas des Indiens et d'Œil de Faucon, qui avaient déjà repris le chemin de la plaine.



CHAPITRE XIX.

SALARINO. S'il ne te paye pas, bien sûr tu ne lui prendras pas sa chair ; à quoi est-elle bonne ?
SHYLOCK. A amorcer le poisson ; n'assouvirait-elle que ma vengeance, cela me suffit.

SHAKESPEARE, *le Marchand de Venise.*



UAND la petite troupe entra dans le fort de William-Henry, les ombres du soir avaient ajouté encore à la solitude de ses ruines.

Le chasseur et ses compagnons firent à la hâte leurs préparatifs pour y passer la nuit, mais d'un air grave et sérieux qui indiquait combien avait fait d'impression sur eux l'horrible spectacle qui avait affligé leurs regards. Quelques poutres à demi brûlées furent dressées contre un mur noirci ; Uncas les recouvrit de feuillage, et l'abri temporaire fut installé. Le jeune Indien montra à Heyward cette construction grossière, et Heyward, qui comprit son geste silencieux, y conduisit Munro. Laissant le colonel seul avec ses chagrins, il retourna aussitôt au grand air, trop agité lui-même pour chercher le repos qu'il avait recommandé à son vieil ami.

Tandis qu'Œil de Faucon et les Indiens allumaient le feu et prenaient leur frugal repas du soir, qui consistait en un jambon d'ours

fumé, le jeune officier alla visiter la courtine du fort qui donnait sur le lac.

Le vent avait cessé de souffler, et les vagues roulaient sur la rive sablonneuse avec un mouvement moins violent et plus régulier. Les nuages, comme fatigués de leur course impétueuse, commençaient à se disperser, les plus épais s'accumulant en masses noires à l'horizon, et les plus légers se balançant au-dessus de l'eau, ou ondoyant au sommet des montagnes comme une volée d'oiseaux effrayés autour de leur juchoir. Çà et là, la clarté scintillante d'une étoile perçait le rideau de vapeurs et jetait une traînée de lumière sur le lugubre aspect des cieux. Dans l'enceinte circulaire des hauteurs régnait une obscurité impénétrable, et la plaine ressemblait à un charnier vaste et désert, où pas un souffle ne venait troubler le sommeil des nombreuses victimes.

Duncan resta quelque temps à contempler ce tableau si cruellement en harmonie avec ce qui s'était passé. Ses regards se portaient tour à tour de l'enceinte du fort, où les trois enfants de la forêt étaient assis autour d'un feu brillant, à la lueur mouvante qu'on apercevait encore au couchant, puis se reposaient longtemps et avec angoisse sur ces ténèbres compactes qui couvraient les morts comme d'un linceul.

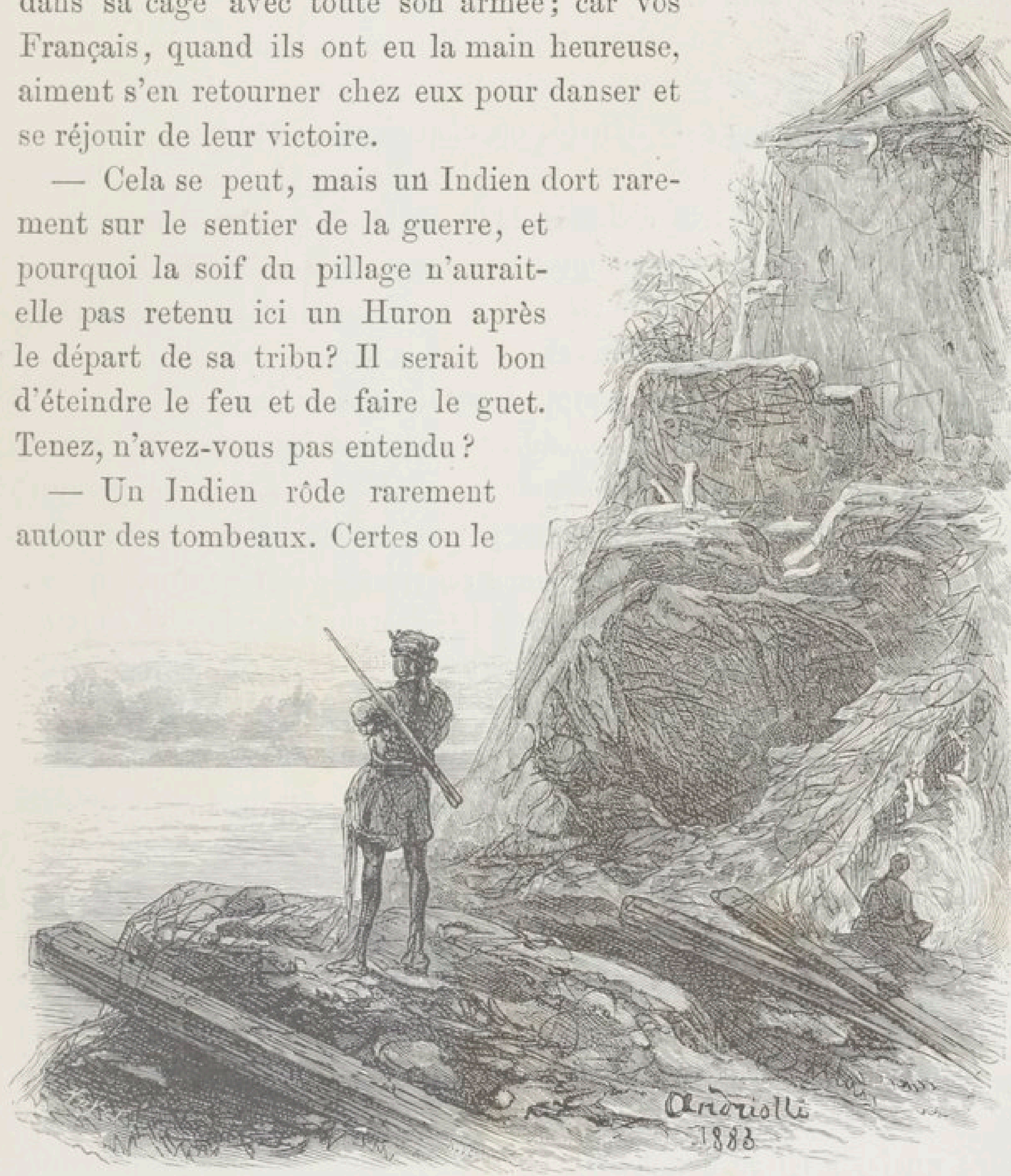
Bientôt il crut entendre s'élever de ce côté des sons sourds et si confus, qu'il ne savait comment s'en expliquer la nature, encore moins la réalité. Honteux de ses craintes et de sa faiblesse, il se tourna vers le lac, et s'efforça de reporter son attention sur les étoiles, qui se réfléchissaient obscurément sur la surface mouvante des eaux. Cependant son oreille aux aguets l'avertit de la continuation des mêmes sons, comme pour le mettre en garde contre quelque danger caché ; il lui sembla même saisir distinctement un bruit de pas à travers les ténèbres. N'étant plus maître de son inquiétude, Duncan appela le chasseur à voix basse, et l'invita à monter auprès de lui. Ce dernier prit son fusil et se rendit auprès du major, mais avec un calme et un sang-froid qui annonçaient à quel point il se croyait en sûreté.

« Écoutez ! » lui dit Duncan. « On entend dans la plaine des sons étouffés qui indiqueraient que Montcalm n'a pas entièrement abandonné sa conquête.

— Alors les oreilles valent mieux que les yeux, » répondit l'autre, d'une voix pâteuse et tout en achevant de mâcher entre ses dents sa viande d'ours. « Montcalm, dites-vous ? Je l'ai vu moi-même rentrer dans sa cage avec toute son armée ; car vos Français, quand ils ont eu la main heureuse, aiment s'en retourner chez eux pour danser et se réjouir de leur victoire.

— Cela se peut, mais un Indien dort rarement sur le sentier de la guerre, et pourquoi la soif du pillage n'aurait-elle pas retenu ici un Huron après le départ de sa tribu? Il serait bon d'éteindre le feu et de faire le guet. Tenez, n'avez-vous pas entendu ?

— Un Indien rôde rarement autour des tombeaux. Certes on le



voit toujours prêt à tuer et il s'inquiète peu des moyens ; mais d'ordinaire il se contente de la chevelure de son ennemi, à moins qu'il n'ait le sang échauffé et l'esprit en fureur ; l'accès fini, il oublie sa haine et

laisse volontiers les morts dormir en paix. Et à ce propos, major, croyez-vous que les Peaux Rouges et nous autres blancs, nous aurons un seul et même paradis?

— Sans doute, sans doute... Encore ce bruit! C'était peut-être un bruissement de feuilles.

— Quant à moi, » continua Œil de Faucon en tournant la tête avec nonchalance dans la direction indiquée par Heyward, « je crois que le paradis est un séjour de félicité, où chacun trouvera des jouissances conformes à ses goûts et à ses aptitudes. En conséquence, les Peaux Rouges ne sont pas très éloignés de la vérité, à mon avis, en croyant rencontrer là-haut les magnifiques terrains de chasse dont parlent leurs traditions. Et je ne vois pas en quoi il serait au-dessous de la dignité d'un blanc de race pure de passer son temps à...

— Pour le coup, » interrompit Duncan, « vous l'avez entendu?

— Oui, oui, qu'elle soit abondante ou rare, les loups s'acharnent à leur pâture, » répliqua le chasseur sans s'émouvoir. « Si l'on y voyait clair et qu'on en eût le temps, on pourrait choisir dans leurs peaux, et sans trop de peine... Mais revenons au sujet de la vie future, major. Dans les colonies, j'ai ouï dire aux prédicateurs que le ciel était un lieu de repos. Quand on parle de bonheur, avant tout il s'agit de s'entendre. Moi, par exemple, sans vouloir manquer de respect aux décrets de la Providence, on ne me ferait pas un grand cadeau en me tenant enfermé dans les demeures en question, vu mon goût naturel pour l'exercice et la chasse. »

Duncan, qui, d'après l'explication de son interlocuteur, croyait avoir la clef des bruits mystérieux, prêta plus d'attention à ses discours.

« Il est difficile de prévoir, » dit-il, « ce que nous éprouverons lors de ce grand et dernier changement.

— C'en serait un fameux sans contredit, » répartit le chasseur qui s'entêtait dans son idée, « pour un homme qui a passé sa vie en plein air; quelque chose comme de s'endormir aux sources paisibles de l'Hudson pour se réveiller au mugissement d'une cataracte! Enfin, il est consolant de savoir que nous servons un maître miséricordieux, chacun à notre manière; et quoiqu'il y ait entre nous d'immenses espaces... Qui va là?

— N'est-ce pas, comme vous le disiez, un loup qui galope? »

Œil de Faucon secoua la tête et fit signe à Duncan de le suivre dans un endroit que la clarté du feu n'éclairait pas. Après avoir pris cette précaution, il resta quelque temps sur le qui-vive, dans l'espoir que le bruit qui les avait frappés viendrait à se reproduire; mais sa vigilance demeura sans effet.

« Il faut appeler Uncas, » dit-il. « Le gars a les sens d'un Indien, et pourra entendre ce qui nous échappe; car étant un Peau Blanche, je ne saurais renier ma nature. »

A ces mots, il imita le houloulement du hibou. Le jeune Mohican, qui s'entretenait à voix basse avec son père, tressaillit et, se levant sur-le-champ, il tourna les yeux vers le rempart. A un second cri d'appel, il se glissa jusqu'à l'endroit où se tenaient les deux blancs.

Œil de Faucon lui expliqua brièvement en delaware ce qu'il désirait de lui. Aussitôt qu'Uncas eut appris pourquoi on l'avait fait venir, il s'éloigna de quelques pas et se jeta à plat ventre sur le gazon, où il parut ne plus bouger. Surpris de l'immobilité du jeune guerrier, et curieux de surprendre la façon dont il mettait en œuvre ses facultés d'observation, le major s'avança vers l'endroit où il avait cru l'apercevoir. Mais Uncas avait disparu, et ce qu'il avait pris pour son corps couché à terre était une saillie de terrain.

« Qu'est devenu le Mohican? » demanda-t-il en revenant sur ses pas. « C'est là que je l'ai vu s'étendre, et j'aurais juré qu'il y était encore.

— Chut! » répondit Œil de Faucon. « Plus bas, car nous ignorons s'il n'y a pas des oreilles ouvertes, et les Mingos en ont chacun une excellente paire. Quant à Uncas, il est maintenant dans la plaine, et les Maquas, s'il y en a, trouveront à qui parler.

— Vous pensez donc que Montcalm n'a pas rappelé tous ses Indiens? Donnons l'alarme à nos compagnons, et aux armes! Nous sommes cinq accoutumés à voir l'ennemi en face.

— Pas un mot à personne; il y va de la vie... Regardez le Sagamore : n'a-t-il pas l'air d'un grand chef indien assis au feu de sa tribu? Si des traînards rôdent dans l'ombre, ils ne découvriront pas à sa contenance que nous nous doutons de l'approche du danger.

— Mais ils peuvent l'apercevoir, lui, et le tuer à coup sûr. Sa personne est trop visible à la clarté de ce feu, et il deviendra certainement la première victime.

— Hum ! il y a du vrai dans ce que vous dites, » répondit Œil de Faucon, plus inquiet qu'il n'avait encore été. « Que faire ? Le moindre mouvement suspect peut attirer l'ennemi sur nous avant que nous soyons prêts à le recevoir. Il sait par le signal de tout à l'heure que nous avons éventé une piste... Il n'y a plus qu'à l'avertir du voisinage des Mingos ; sa nature indienne lui indiquera ce qu'il doit faire. »

Le chasseur mit alors deux doigts dans sa bouche et produisit un sifflement sourd qui fit tressaillir Duncan, comme s'il eût entendu un serpent.

Chingachgook était assis l'air pensif, la tête appuyée sur une de ses mains ; au signal que semblait lui donner le reptile dont il portait le nom, il releva la tête et promena rapidement autour de lui ses yeux noirs et brillants. Ce mouvement soudain et peut-être involontaire fut la seule marque de surprise ou d'alarme qu'il montra. Il ne toucha point à son fusil, qui était près de lui ; son tomahawk, qu'il avait ôté de sa ceinture pour être plus à l'aise, resta à l'endroit où il l'avait déposé ; et toute sa personne parut s'affaisser comme celle d'un homme fatigué qui a besoin de détendre ses muscles pour jouir d'un complet repos. Seulement, en reprenant sa première attitude, il s'appuya sur son autre main, comme pour se délasser, et attendit ensuite l'événement avec cette calme intrépidité dont un Indien seul était capable en un pareil moment.

Mais, — Duncan le remarqua, — bien qu'à des yeux moins exercés le chef mohican parût sommeiller, ses narines se dilataient plus que de coutume, sa tête se détournait un peu de côté comme pour aider l'organe de l'ouïe, et son œil vif et rapide errait continuellement sur tous les points à portée de la vue.

« L'homme admirable ! voyez-le, » dit Œil de Faucon en prenant le bras d'Heyward ; « il sait qu'il suffit d'un regard, d'un mouvement pour déconcerter notre prudence et nous mettre à la merci de ces coquins de... »

La lumière et la détonation d'un mousquet l'interrompirent, et l'air

fut rempli d'étincelles de feu autour de l'endroit où les yeux d'Heyward étaient encore attachés avec admiration.



Le Mohican Chingachgook.

Quant au Grand Serpent, il avait disparu.

Le chasseur, surpris, avait mis sa carabine en joue, n'attendant pour s'en servir que le moment où paraîtrait un ennemi. Mais l'attaque se

borna à l'unique et inutile tentative faite contre la vie de Chingachgook. A deux ou trois reprises, un bruit éloigné troubla la solitude : il venait d'une meute de loups qui s'enfuyaient apeurés devant un intrus.

Après quelques minutes d'impatience et d'anxiété, l'on entendit un nouveau bruit, celui d'un plongeon dans les eaux du lac, immédiatement suivi d'un second coup de feu.

« C'est Uncas! » dit le chasseur. « Ce garçon a une bonne carabine; j'en connais le son comme un père la voix de son fils; car je l'ai portée longtemps avant d'en avoir une meilleure.

— Que signifie tout cela? » demanda Duncan. « Nous sommes surveillés et, à ce qu'il paraît, voués à la mort.

— Les éclats de ce tison prouvent qu'on ne nous voulait pas précisément du bien, et voici un Indien qui prouve aussi que le mal n'est pas grand. »

A ces mots, Œil de Faucon remit sous le bras gauche son arme fidèle et suivit dans l'enceinte du fort Chingachgook, qui venait de reparaître auprès du feu.

« Eh bien, Sagamore, » ajouta-t-il, « quoi de nouveau? Les Mingos viennent-ils sur nous tout de bon? ou n'est-ce qu'un de ces reptiles qui rôdent sur les derrières d'une armée pour scalper les morts et vont se vanter auprès des femmes de leurs exploits sur les Visages Pâles? »

Chingachgook reprit tranquillement sa place et commença par examiner le tison qu'avait échancré la balle qui avait failli lui être fatale. Après quoi, levant un doigt en l'air, il fit cette réponse monosyllabique :

« Un!

— Je m'en doutais, » dit Œil de Faucon en s'asseyant à ses côtés ; « et comme il a pu se réfugier dans l'eau avant qu'Uncas lui ait lâché son coup, le drôle ne manquera pas d'inventer une belle histoire de chasse donnée à deux Mohicans et à un chasseur blanc; car les officiers ne comptent pour rien dans ces affaires-là. A son aise, à son aise! Dans toutes les nations il y a d'honnêtes gens, — une denrée assez rare parmi les Maquas, — qui sont prêts à rabattre le caquet d'un hâbleur,

lorsque ses fanfaronnades dépassent toute mesure... La balle du mécréant a sifflé à vos oreilles, Sagamore. »

Chingachgook jeta un coup d'œil indifférent vers l'endroit où avait frappé la balle, et conserva son attitude avec un sang-froid qu'un accident si léger ne pouvait troubler.

Uncas survint en ce moment et s'assit auprès du feu avec le même air tranquille que son père.



Heyward, surpris et intéressé à la fois, observait tous ces mouvements, et n'était pas loin de croire que les enfants de la forêt avaient entre eux certains moyens secrets d'intelligence qui avaient échappé jusqu'alors à son attention. Ainsi, au lieu du récit hâtif et verbeux qu'un jeune Européen n'eût pas manqué de faire, avec un peu d'exagération même, de ce qui s'était passé dans les ténèbres de la plaine, Uncas paraissait se contenter de laisser ses actes parler pour lui. En réalité, ce n'était pour un Indien ni le moment ni l'occasion de se vanter de ses exploits, et il est probable que, sans les questions d'Heyward, il n'eût pas été pour l'instant prononcé une syllabe de plus sur ce sujet.

« Qu'est-il advenu de notre ennemi, Uncas? » demanda Duncan.

« Nous avons entendu votre carabine, et nous espérions que vous n'auriez pas tiré en vain. »

Le jeune chef écarta sa blouse de chasse, et montra la chevelure qui était le trophée de sa victoire.

Chingachgook y porta la main et l'examina avec beaucoup d'attention, puis la rejetant avec une forte expression de dégoût, il s'écria :

« Ouf ! Un Onéida !

— Un Onéida ! », répéta Œil de Faucon, qui se laissait déjà rapidement aller à l'apathique indifférence de ses compagnons rouges, mais qui s'avança avec empressement pour regarder la touffe sanglante. « Par Dieu, si les Onéidas sont à notre piste, nous serons entre deux troupes de démons !... Aux yeux d'un blanc il n'y a point de différence entre cette peau et celle de tout autre Indien, et cependant le Sagamore déclare que c'est la dépouille d'un Mingo ; bien plus, il nomme la tribu du maraudeur avec autant de facilité que si cette chevelure était le feuillet d'un livre, et chaque cheveu une lettre. De quel droit les blancs chrétiens tirent-ils gloriole de leur science, lorsqu'un sauvage sait lire un langage auquel les plus instruits d'entre eux ne comprennent goutte ?... Et vous, mon garçon, qu'en dites-vous ? A quelle nation appartenait le brigand ? »

Uncas leva les yeux sur le chasseur, et répondit de sa voix douce et musicale :

« Onéida.

— Encore Onéida ! Quand un Indien déclare une chose, elle est généralement vraie ; mais quand un autre la confirme, croyez-y comme à l'Évangile !

— Le pauvre diable nous a pris pour des Français, » dit Heyward ; « sans quoi, il n'aurait point attenté à la vie d'un ami.

— Lui, prendre un Mohican avec son tatouage pour un Huron ! C'est comme si vous preniez les habits blancs des grenadiers de Montcalm pour les habits rouges du Royal-Américain. Non, non, la vermine entendait son affaire. Après tout, il n'y a pas grand mal ; car l'amitié ne brille guère entre Mingos et Delawares, à quelque parti qu'ils se réunissent dans les querelles des blancs. Pour ce qui est de moi, quoi-

que les Onéidas soient au service de Sa Majesté, mon souverain seigneur et maître, je n'aurais pas balancé longtemps à lâcher mon perce-daims contre le maraud, si le hasard l'avait mis sur mon chemin.

— C'eût été une violation des traités, une conduite indigne de votre caractère.

— Quand un homme en fréquente d'autres, s'ils sont d'honnêtes gens, et qu'il ne soit pas un coquin, ils finiront par s'unir d'amitié. A force d'astuce, il est vrai, les blancs sont parvenus à jeter une grande confusion dans les tribus, en ce qui concerne les amis et les ennemis ; de sorte que les Hurons et les Onéidas qui parlent la même langue et sont, pour ainsi dire, une même famille, s'enlèvent mutuellement les chevelures. Il n'en est pas autrement des Delawares : quelques-uns, fixés autour du feu de leur grand conseil sur les bords de leur rivière, combattent dans les mêmes rangs que les Mingos, tandis que la plus grande partie habite le Canada et nourrit contre les Mingos une haine naturelle. C'est ainsi qu'on a tout confondu et qu'on a détruit toute l'harmonie de la guerre. Cependant un Peau Rouge n'est pas fait pour changer selon les caprices de la politique, et voilà comme l'amitié d'un Mohican pour un Mingo ressemble beaucoup à celle d'un blanc pour un serpent.

— Je suis fâché de l'apprendre. Je croyais que les Indiens qui habitent dans les limites de notre territoire avaient trouvé en nous trop de justice et de libéralité pour ne pas s'identifier complètement à notre cause.

— Ma foi, il est bien naturel de préférer sa propre cause à celle des étrangers. Quant à moi, j'aime la justice ; c'est pourquoi je ne dirai pas que je déteste un Mingo, car cela ne conviendrait ni à ma couleur ni à ma religion ; mais je dirai encore que c'est la faute de la nuit si perce-daim n'a pris aucune part à la mort de ce rôdeur d'Onéida. »

Alors, convaincu de la toute-puissance de sa logique, quel qu'en pût être l'effet sur l'opinion de ses antagonistes, l'honnête mais implacable coureur des bois se tourna d'un autre côté, et laissa tomber la discussion.

Notre officier remonta sur le rempart, trop inquiet et trop peu accoutumé à la guerre de forêts pour que la possibilité d'attaques si

insidieuses lui permît de dormir tranquille. Il n'en fut pas de même d'Œil de Faucon et des Mohicans. Leurs sens exercés et subtils, dont la perfection dépassait les limites de toute croyance, les avaient mis à même, une fois le péril découvert, d'en apprécier l'étendue et la durée. Aucun des trois ne paraissait douter le moins du monde de leur parfaite sécurité, à en juger par les préparatifs qu'ils firent pour tenir conseil sur leur conduite à venir.

La confusion des nations et même des tribus dont avait parlé Œil de Faucon existait à cette époque dans toute sa force.

L'important lien d'un langage commun, et par conséquent d'une commune origine, était rompu dans beaucoup d'endroits ; et par suite de cette désunion, les Delawares et les Mingos, comme on appelait les Six Nations, combattaient dans les mêmes rangs, et ces derniers ne se faisaient faute de scalper les Hurons, qui passaient pour être la souche première de leur peuplade. Les Delawares eux-mêmes étaient divisés entre eux. L'amour du sol qui avait appartenu à ses ancêtres retenait le Sagamore des Mohicans, avec un petit nombre de ses partisans qui servaient au fort Édouard, sous la bannière du roi d'Angleterre; néanmoins la plus grande partie de sa nation était entrée en campagne comme alliée des Français. Les Delawares ou Lénapes avaient la prétention d'être la tige de ce peuple nombreux, autrefois maître de la plupart des États américains de l'est et du nord, et dont les Mohicans formaient l'une des tribus les plus anciennes et les plus honorées.

C'était donc avec une parfaite connaissance des intérêts compliqués qui avaient armé l'ami contre l'ami, et placé sous un même drapeau des ennemis naturels, que le chasseur et ses compagnons se disposèrent à délibérer sur les mesures qui devaient présider à leurs mouvements ultérieurs au milieu de tant de tribus hostiles et sauvages. Le feu fut de nouveau alimenté, et les trois personnages s'assirent autour avec toute la gravité requise. Duncan connaissait assez les coutumes des Indiens pour comprendre la raison de ces préparatifs. Il se posta donc à l'angle d'un bastion, d'où il pourrait être spectateur de ce qui allait se passer, sans cesser de veiller aux dangers de l'extérieur, et il attendit le résultat avec toute la patience dont il put s'armer en cette occasion.

Après un intervalle de silence, Chingachgook alluma une pipe, dont le godet était formé d'une pierre tendre du pays, artistement taillée, et dont le tuyau se composait d'un tube de bois; puis il se mit à fumer. Après avoir aspiré quelques bouffées de tabac, il passa la pipe à Œil de Faucon, qui la remit ensuite à Uncas : elle fit ainsi trois fois le tour au milieu d'un religieux silence.

A la fin, le Sagamore, comme le plus âgé et le plus élevé en dignité, énonça, en quelques paroles pleines de calme et de gravité, le sujet de la délibération. Le chasseur parla après lui. Chingachgook répondit, et son interlocuteur lui adressa de nouvelles objections. Le jeune Uncas écouta dans une attitude respectueuse jusqu'à ce que le blanc voulût bien lui demander son avis. D'après le ton et les gestes des orateurs, Heyward conclut que le père et le fils avaient embrassé le même côté de la question, tandis que le chasseur en soutenait un autre. Peu à peu la discussion s'échauffa, et il devint évident que chacun s'efforçait vivement de faire prévaloir son avis.

Malgré la chaleur toujours croissante de ce débat amical, il n'est pas d'assemblée chrétienne bien tenue, sans même en excepter celles du clergé protestant, qui n'eût pu prendre de ces trois individus une leçon salutaire de modération et d'urbanité. Les raisons d'Uncas étaient accueillies avec autant d'attention que celles qui provenaient de la sagesse plus mûre de son père ; nul ne manifestait d'impatience ; chacun parlait à son tour, après avoir donné quelques moments de réflexion à ce que le préopinant venait de dire.

Le langage des Mohicans était accompagné de gestes si concordants et si naturels qu'Heyward n'eut pas grand'peine à suivre le fil de leur argumentation. La logique du chasseur s'entourait de plus d'obscurité ; car, par un reste de l'orgueil que lui inspirait sa couleur, il affectait le débit froid et incolore qui caractérise les Anglo-Américains de toutes les classes lorsque aucune passion ne les excite. On voyait les Indiens décrire par gestes les traces que laisse au travers des forêts le passage d'une troupe, et l'on pouvait en conclure qu'ils insistaient pour continuer la route par terre, tandis que le bras d'Œil de Faucon, fréquemment dirigé vers l'Horican, semblait indiquer qu'il était d'avis de voyager par eau.

Le chasseur perdait du terrain et la majorité allait décider contre lui, quand tout à coup il se leva, et secouant son apathie, il eut recours aux manières et aux ressources de l'éloquence indienne.

D'abord il leva la main vers le ciel en traçant la course suivie par le soleil et en répétant ce geste autant de fois qu'il fallait de jours pour accomplir leur voyage. Puis il décrivit une longue et pénible route au milieu des rochers et des courants d'eau; l'âge et la faiblesse du colonel, qui était alors endormi, furent indiqués par des signes sur lesquels il n'était pas possible de se méprendre. Duncan remarqua que ses moyens physiques à lui-même n'étaient pas évalués très haut, et que le chasseur, étendant la main, le désignait par le nom de *la Main Ouverte*, nom que sa libéralité lui avait obtenu de toutes les tribus amies. Il imita ensuite les mouvements légers et gracieux d'un canot, qu'il opposa à la marche chancelante d'un homme affaibli et fatigué. Il termina en montrant du doigt la chevelure de l'Onéida, pour leur faire sentir la nécessité d'un prompt départ, sans laisser de marques de leur passage.

Les Mohicans écoutaient gravement, et les sentiments de l'orateur se réfléchissaient dans leurs traits. Peu à peu la conviction s'établit dans leur esprit, et la fin du discours d'Œil de Faucon fut accompagnée de l'exclamation approbative qui leur était habituelle. Bref, Uncas et son père se rangèrent à son avis et firent l'abandon des opinions qu'ils avaient d'abord soutenue avec une bonne foi et une candeur qui, s'ils eussent été les représentants d'un peuple civilisé, eussent infailliblement causé leur ruine politique, en détruisant à jamais leur réputation d'hommes à principes.

Aussitôt que l'objet en discussion fut décidé, le débat et tout ce qui s'y rapportait, à l'exception du résultat, parurent oubliés. Œil de Faucon, sans s'amuser à lire son triomphe dans les regards approbatifs de ses auditeurs, étendit tranquillement son athlétique personne devant les tisons à moitié consumés, ferma les yeux et s'endormit.

Laissés seuls en quelque sorte, les Mohicans, qui s'étaient jusque-là dévoués aux intérêts d'autrui, profitèrent de ce moment pour s'occuper d'eux-mêmes. Mettant aussitôt de côté les façons graves et réservées d'un chef indien, Chingachgook commença à s'entretenir avec son fils sur le ton doux et enjoué de l'affection paternelle. Uncas répondit avec

joie à la familiarité de son père, et avant que les ronflements du chasseur annonçassent qu'il dormait, un changement complet s'opéra dans les manières de ses deux compagnons.

Il est impossible de décrire la musique de leur langue harmonieuse lorsqu'ils se livraient ainsi librement à leurs effusions de gaieté et de tendresse. L'étendue de leurs voix, particulièrement de celle du jeune homme, était surprenante : elle allait des notes les plus graves jusqu'aux accents les plus clairs d'une voix féminine. Les yeux du père suivaient avec un plaisir manifeste les mouvements gracieux et ingénus de son fils, et il ne manquait jamais de sourire aux éclats silencieux de sa gaieté entraînante. Sous l'influence de ces sentiments doux et naturels, les traits détendus du Sagamore n'offraient plus aucune apparence de férocité, et l'image de la mort, peinte sur sa poitrine, semblait être un déguisement facétieux plutôt que l'expression d'un farouche désir de destruction et de vengeance.



Après avoir donné une heure à l'échange des meilleurs sentiments de notre nature, Chingachgook annonça son envie de dormir, en s'en-

veloppant la tête dans sa couverture et en s'étendant par terre. La gaieté d'Uncas cessa tout à coup, et après avoir rapproché les tisons de manière à communiquer leur chaleur aux pieds de son père, le jeune homme chercha à son tour un oreiller au milieu des ruines.

Puisant une confiance nouvelle dans la sécurité de ces hommes qui avaient l'expérience des périls de la forêt, Heyward ne tarda pas à suivre leur exemple. Bien avant que la nuit fût au milieu de son cours, tous ceux qui reposaient dans l'enceinte du fort parurent dormir d'un sommeil aussi profond que les nombreuses victimes dont les ossements commençaient à blanchir dans la plaine.





CHAPITRE XX.

Terre de l'Albanie, oh ! laisse, laisse-moi
Te voir avec tes fils, sauvages comme toi !
BYRON, *Childe Harold.*

Œil de Faucon n'attendit pas le retour de l'aurore pour réveiller les dormeurs.

Munro et Duncan, écartant leurs manteaux, étaient déjà sur pied, lorsque le chasseur vint les appeler tout bas à l'entrée du grossier hangar qui les avait abrités pendant la nuit. Pour toute salutation, il leur fit signe de garder le silence.

« Faites vos prières en dedans, » murmura-t-il en les voyant arriver ; « que le cœur ou la bouche parle, celui à qui vous les adressez comprend tous les langages. Mais ne prononcez pas une syllabe ! Il est rare que la voix d'un blanc sache prendre le ton qui sied dans les bois, comme nous l'avons vu par l'exemple de ce pauvre hère de chanteur. »

Puis les emmenant vers l'une des courtines du fort :

« Venez, » ajouta-t-il. « Descendons par ici dans le fossé, et prenez garde en marchant de chopper contre les pierres et les morceaux de bois. »

Ses compagnons obéirent, quoique l'un d'eux ne comprît rien à ces précautions extraordinaires. Quand ils furent au fond du fossé qui environnait le fort de trois côtés, ils trouvèrent le passage presque entièrement obstrué par les débris ; toutefois, après beaucoup d'efforts et de patience, ils réussirent à en gravir le revers à la suite de leur guide, et ils atteignirent enfin la rive sablonneuse de l'Horican.

« Il n'y a que l'odorat qui puisse suivre une trace pareille, » dit Œil de Faucon en jetant un regard satisfait sur le chemin difficile qu'ils venaient de franchir. « L'herbe est un tapis dangereux pour le fuyard qui y pose le pied ; mais sur le bois et la pierre le mocassin ne laisse point d'empreinte. Si vous aviez porté vos bottes à éperons, il y aurait eu quelque chose à craindre ; mais avec une semelle en peau de daim convenablement préparée, on peut marcher sans crainte sur les rochers... Approchez le canot plus près du bord, Uncas, ou le sable gardera la forme de nos pas aussi aisément que le beurre chez les Hollandais du Mohawk. En douceur, garçon, en douceur ! il ne faut pas que le canot touche terre, autrement les coquins sauraient à quel endroit nous nous sommes embarqués. »

Le jeune Indien .observa cette précaution ; et le chasseur, appuyant une planche sur l'arrière du canot, fit signe aux deux officiers d'entrer. Cela fait, il rétablit avec soin toute chose dans son premier désordre, et réussit à embarquer à son tour sans laisser après lui aucun de ces vestiges qu'il paraissait tant redouter.

Heyward n'ouvrit pas la bouche jusqu'à ce que le canot, grâce aux efforts des Indiens qui ramaient sans bruit, fut parvenu à quelque distance du fort, sous l'ombre vaste et épaisse que projetaient sur la surface du lac les montagnes qui le bordaient à l'orient.

« Quel besoin avions-nous, » demanda-t-il, « de nous échapper à la hâte, comme des voleurs ?

— Si le sang d'un Onéida pouvait teindre cette nappe d'eau limpide sur laquelle nous voguons, » répliqua le chasseur, « vos yeux répondraient à votre question. Avez-vous donc oublié la bête puante qu'a tuée Uncas ?

— Nullement ; mais c'était un homme seul, m'avez-vous dit, et d'un mort qu'y a-t-il à craindre ?

— Oui, il était seul dans son expédition du diable ; et sa tribu, qui compte tant de guerriers ? En ce cas-là, un Indien n'a pas peur de verser son sang : il sait qu'il en coûtera promptement le cri de mort à quelqu'un de ses ennemis.

— Notre présence et l'autorité du colonel Munro nous mettraient à l'abri du ressentiment de nos alliés, si l'on considère surtout que ce misérable avait bien mérité son sort. Un motif si futile n'a point suffi, je l'espère, à vous écarter de notre route directe.

— Croyez-vous que la balle du garnement se serait détournée, lors même qu'elle aurait rencontré Sa Majesté le roi sur son passage ? S'il est vrai que la parole d'un blanc soit si puissante sur un Indien, pourquoi donc le Français fameux, qui est capitaine général du Canada, n'a-t-il pas enterré le tomahawk de ses Hurons ? »

Un long et sourd gémissement de Munro arrêta sur les lèvres du major la réponse qu'il se préparait à faire ; mais après s'être tu un moment par déférence pour la douleur du vieillard, il reprit d'un ton solennel :

« C'est une faute dont le marquis de Montcalm aura à répondre devant Dieu.

— Oui, oui, il y a de la raison dans vos paroles ; elles sont fondées sur la religion et la loyauté. C'est une chose bien différente de jeter un régiment de soldats entre les Indiens et leurs victimes, ou d'exhorter le sauvage irrité à quitter ses armes, en commençant toujours par l'appeler *mon fils*. »

Œil de Faucon, tout en riant de bon cœur mais de son rire muet, se mit à contempler le rivage du fort, qui commençait à se perdre dans le lointain.

« Dieu merci, » continua-t-il, « entre les gueux et nous il n'y a que la piste de l'eau ! A moins qu'ils ne fassent amitié avec les poissons, et qu'ils n'apprennent d'eux qui ramait dans leur domaine par cette belle matinée, nous aurons pour nous toute la longueur de l'Horican avant qu'ils aient pu décider de quel côté ils doivent diriger leur poursuite.

— Avec l'ennemi devant et derrière, il faut nous attendre à bien des dangers dans ce voyage.

— Des dangers? Pas absolument; car avec de bons yeux et des oreilles vigilantes, nous pouvons réussir à maintenir une avance de quelques heures sur les marauds. Si les fusils entrent en danse, eh bien, nous sommes ici trois tireurs qui à ce jeu-là ne craignons âme qui vive sur la frontière... Pour du danger, non. Que nous ayons, par exemple, une chaude alarme, comme vous dites, cela est probable. Oui, certes, il faut s'attendre à du remue-ménage, à une escarmouche, ou à quelque passe-temps de ce genre, mais toujours bien à couvert et avec une quantité suffisante de munitions. »

Il se peut qu'Heyward, tout brave qu'il était, ne fût pas tout à fait d'accord avec son contradicteur dans sa manière d'apprécier le danger; car, au lieu de poursuivre l'entretien, il se renferma dans ses méditations.

A la pointe du jour, ils entrèrent dans la partie resserrée de l'Horican, et voguèrent avec circonspection au milieu des îlots sans nombre dont il est parsemé. C'était par cette voie que Montcalm s'était retiré avec son armée, et il était possible qu'il eût laissé quelques détachements de ses Indiens en embuscade pour protéger son arrière-garde et rallier les traînards. Ils s'approchèrent donc de cette partie du lac avec les précautions qui leur étaient habituelles.

Chingachgook quitta la rame, pendant que le chasseur et Uncas continuaient à diriger l'esquif à travers des canaux tortueux et compliqués, où à chaque pas ils couraient risque de voir un ennemi apparaître subitement sur leur passage. A mesure qu'on avançait, les regards du vieux Mohican erraient attentivement d'îlot en îlot, de buisson en buisson; et dans les endroits où la surface du lac était plus dégagée, ses yeux perçants étaient fixés sur les rochers nus et les forêts sombres qui bordaient l'étroit canal.

Heyward, pour qui ce spectacle était doublement intéressant, et par les beautés pittoresques du paysage, et par les périls de sa situation, commençait à croire qu'il n'avait pas de motif fondé d'appréhension. Soudain, à un signal de Chingachgook, les rames retombèrent immobiles.

« Ouf! » s'écria Uncas, au moment où son père frappait un coup léger sur le bord du canot pour avertir d'un voisinage inquiétant.

« Qu'y a-t-il? » demanda Œil de Faucon. « Le lac est aussi uni que si jamais le vent n'y eut soufflé, et je puis voir sur ses eaux à une distance de plusieurs milles; il ne s'y montre pas seulement la tête noire d'un plongeon. »

L'Indien leva gravement une rame et la dirigea vers le point où son regard était fixé. A quelques toises devant eux était un îlot bas et boisé; mais tout y paraissait paisible et solitaire.

« Je ne vois rien, » fit observer Duncan, « à part la terre et l'eau; mais quel délicieux paysage!

— Chut! » dit le chasseur. « Ah! Sagamore, il y a toujours une raison dans ce que vous faites. Ce n'est encore qu'une ombre, mais qui ne me paraît pas naturelle... Voyez-vous, major, cette vapeur qui s'élève au-dessus de l'île? On ne peut l'appeler un brouillard, car elle ressemble plutôt à une bande de nuages déliés.

— C'est l'humidité de l'eau.

— Un enfant en dirait autant. Et le filet de fumée noire qui couronne le bouquet de noisetiers, qu'en pensez-vous? Je vous dis, moi, que c'est un feu de bois qui la produit, et, à mon avis, un feu qui est près de s'éteindre.

— Allons-y, et éclaircissons nos doutes. Un si petit espace ne peut contenir beaucoup de monde.

— Si vous jugez de l'astuce des Indiens par ce que contiennent vos livres, ou par la sagacité des blancs, vous courez risque de vous tromper, et peut-être de tomber sous leur tomahawk. »

Œil de Faucon s'interrompit pour examiner, avec toute la perspicacité qui le distinguait, ce que l'île pouvait recéler.

« S'il m'est permis de me prononcer en cette matière, » ajouta-t-il, « je dirai que nous n'avons que deux partis à prendre : l'un, de nous en retourner et d'abandonner toute idée de poursuivre les Hurons...

— Jamais! » s'écria Heyward d'un ton de voix beaucoup trop élevé pour la circonstance. « Jamais!

— Bien, bien! » continua Œil de Faucon, en se hâtant de lui faire signe de modérer son ardeur. « Je suis tout à fait de votre avis; seule-

ment j'ai cru devoir à mon expérience de tout dire. Il nous reste alors à pousser en avant ; et s'il y a dans les passes des Français ou des Indiens, eh bien ! nous ferons force de rames, et nous filerons entre cette double rangée de montagnes. Ai-je raison, Sagamore? »

L'Indien ne répondit qu'en frappant l'eau de sa rame, et en faisant avancer rapidement le canot. Comme la direction lui en était confiée, ce mouvement suffit à indiquer le parti qu'il adoptait. Toutes les rames se mirent à l'œuvre avec vigueur, et bientôt ils atteignirent un point d'où leurs regards dominaient la rive septentrionale de l'île, c'est-à-dire la partie qui jusque-là leur avait été cachée.

« Ils doivent être là, si les signes ne sont pas trompeurs, » murmura le chasseur. « Deux canots et de la fumée ! Les coquins ne nous ont pas encore éventés, ou ils auraient jeté leur maudit cri de guerre. Ferme, mes amis, et de l'ensemble... Nous voici déjà loin, presque hors de la portée d'une carabine. »

Un coup de fusil l'interrompit, et la balle ricocha sur l'onde paisible à quelques pieds du canot. D'affreux hurlements s'élevèrent de l'île et annoncèrent qu'ils étaient découverts.

Presque au même instant, plusieurs sauvages coururent vers les canots, y montèrent et se mirent rapidement à leur poursuite. Ces terribles avant-coureurs d'une lutte imminente, autant que put le voir Duncan, ne produisirent aucun changement dans la physionomie de ses trois guides ; seulement leurs rames fendirent l'eau avec plus de force et la petite barque rasa la surface liquide avec l'agilité d'un être doué de vie et de volonté.

« Tenez-les à cette distance, Sagamore, » dit Œil de Faucon, en regardant froidement par-dessus son épaule gauche ; « là, justement ! Ces Hurons n'ont pas dans toute leur nation un fusil qui porte si loin ; mais perce-daim a un canon sur lequel on peut à coup sûr établir son calcul. »

S'étant assuré que les Mohicans suffisaient pour maintenir le canot à la distance requise, il cessa de ramer et prit sa redoutable carabine. Trois fois il mit en joue, et lorsque ses compagnons n'attendaient plus que la détonation, trois fois il ramena son arme pour demander aux Indiens de laisser l'ennemi s'approcher un peu plus. Enfin, après avoir patiemment mesuré l'espace qui l'en séparait, il parut satisfait. Déjà il

passait sa main gauche sous le canon de son fusil, qu'il élevait lentement, quand une exclamation d'Uncas, qui était assis à la proue, lui fit une fois encore suspendre le coup fatal.

« Qu'y a-t-il, mon gars? » demanda-t-il. « Votre voix vient d'épargner le cri de mort à un Huron. »

Uncas montra du bout du doigt le rivage opposé, d'où un autre canot de guerre se dirigeait en droite ligne sur eux. Leur situation devenait trop périlleuse pour qu'elle eût besoin d'être confirmée par la parole. Œil de Faucon déposa sa carabine et reprit la rame, et Chingachgook dirigea la pointe du canot du côté de la rive occidentale, afin d'accroître la distance entre eux et ce nouvel ennemi. En même temps des clameurs furibondes leur rappelèrent la présence de ceux qui s'avançaient sur leurs derrières.

Cette scène inquiétante tira Munro lui-même de la douloureuse apathie où ses infortunes l'avaient plongé.

« Gagnons les rochers de la rive, » dit-il avec la fermeté d'un vieux soldat, « et livrons bataille aux sauvages. A Dieu ne plaise que moi ou ceux qui me sont dévoués nous accordions la moindre confiance aux alliés des Français!

— Quand on fait la guerre aux Indiens, » fit remarquer le chasseur, « celui qui veut réussir doit mettre la fierté de côté et prendre conseil des naturels... Appuyez davantage vers la terre, Sagamore; nous sommes obligés de doubler ces coquins, et il est probable qu'ils essaieront de nous atteindre à la longue. »

Œil de Faucon ne se trompait pas : lorsque les Hurons s'aperçurent qu'en suivant la ligne directe, ils resteraient beaucoup en arrière, ils en décrivirent une plus oblique, jusqu'à ce que les canots voguèrent en ligne presque parallèle à deux cents pas l'un de l'autre. Ce fut alors uniquement une question de vitesse. Les barques légères glissaient avec tant de rapidité que sur leur passage l'eau se soulevait en petites vagues, et imprimait à leur course un mouvement ondulatoire. Cette circonstance, outre la nécessité d'occuper tous les bras à ramer, empêcha peut-être les Hurons de faire usage de leurs armes.

Mais les efforts des fugitifs étaient trop pénibles pour pouvoir durer longtemps, et ceux qui les poursuivaient avaient l'avantage du nombre. Heyward s'aperçut avec inquiétude que le chasseur jetait autour de lui

un regard embarrassé, comme s'il eût cherché quelque nouveau moyen d'accélérer leur fuite.

« Éloignez-vous un peu du soleil, Sagamore, » dit celui-ci; « je vois un de ces démons qui s'apprête à prendre un fusil. Un seul os brisé peut nous coûter nos chevelures. Encore un peu plus hors du soleil, et nous mettrons l'île entre eux et nous. »

L'expédient qu'il conseillait ne fut pas sans utilité.

Une île longue et basse était à quelque distance, et lorsqu'ils s'en furent approchés, le canot qui leur donnait la chasse fut obligé de suivre le bord opposé à celui près duquel passaient les fugitifs. Ces derniers ne négligèrent pas cet avantage, et aussitôt que les taillis les eurent dérobés à la vue de leurs ennemis, ils redoublèrent des efforts qui semblaient déjà prodigieux. Les deux canots tournèrent la pointe de l'île comme deux chevaux de course au bout de la carrière, mais les fugitifs continuaient à marcher en avant. Ce changement, tout en modifiant leur position relative, diminua un peu la distance.

« Eh! eh! Uncas, vous avez montré que vous vous connaissiez en canots, en choisissant celui-ci parmi ceux des Hurons, » dit le chasseur en souriant, et plus heureux de la supériorité de leur course que de l'espoir qui commençait à luire d'échapper à la poursuite. « Nos coquins ne songent plus qu'à ramer, et en place de fusils et de bons yeux, c'est avec des lattes de bois qu'il faut sauver nos chevelures. Un coup de collier, mes amis, et d'ensemble!

— Attention! » dit le major. « Ils se préparent à tirer; et comme nous sommes sur la même ligne, ils ne manqueront pas leur coup.

— Couchez-vous au fond du canot, vous et le colonel! Ce sera autant de pris sur la largeur de la cible.

— Quoi! les supérieurs se cacheraient pendant que les soldats sont exposés au feu? » répondit le jeune homme en riant. « Ce serait d'un mauvais exemple.

— Bon Dieu, bon Dieu! » s'écria Œil de Faucon. « Voilà bien le courage des blancs, aussi peu raisonnable que la plupart de leurs idées! Pensez-vous que le Sagamore ou Uncas, ou moi-même qui suis un homme de pur sang, nous hésiterions à nous abriter dans un combat où il ne servirait de rien d'être à découvert? Et pourquoi donc les

Français ont-ils fortifié leur Québec, si l'on devait toujours se battre en rase campagne?

— Tout ce que vous dites est très vrai, mon ami, » reprit Heyward ;



« mais nos usages ne nous permettent pas de faire ce que vous demandez. »

Une décharge des Hurons coupa court au débat, et au moment où

les balles sifflaient autour d'eux, Duncan vit Uncas tourner la tête pour s'enquérir de ce qu'il était devenu ainsi que Munro. Malgré la proximité des ennemis et le risque qu'il courait personnellement, les traits du jeune guerrier n'exprimaient que la surprise de voir des hommes s'exposer de gaieté de cœur à un péril sans utilité.

Chingachgook était sans doute plus au fait des préjugés des blancs, car il ne détourna pas même les yeux qu'il tenait fixés sur le point qui lui servait à diriger la marche du canot. Une balle vint frapper l'une des rames qu'il tenait et la lança, sans la briser, à quelques toises en avant du canot. Une clameur s'éleva du milieu des Hurons, qui saisirent cette occasion pour faire une autre décharge. Uncas décrivit un arc dans l'eau avec sa rame, et rattrapa au passage celle de son père, qui l'agita en l'air en poussant le cri de guerre des Mohicans, avant de se remettre à sa tâche.

« Le Grand Serpent! la Longue Carabine! le Cerf Agile! »

Tels furent les cris qui partirent alors parmi les sauvages. La poursuite n'en devint que plus ardente.

Tout en ramant de la main droite, Œil de Faucon saisit sa carabine de la main gauche et la brandit au-dessus de sa tête comme pour narguer les Hurons. A cette insulte ceux-ci répondirent par un hurlement, suivi bientôt d'une nouvelle décharge. Les balles criblèrent les eaux du lac, et l'une d'elles perça le bordage du canot. Dans ce moment critique, les Mohicans ne manifestèrent aucune émotion; leurs traits sévères n'exprimaient ni espoir ni alarme.

Le chasseur tourna de nouveau la tête et, riant à sa manière silencieuse, dit à Heyward :

« Les coquins aiment à entendre le tapage de leurs mousquets; mais il n'y a point parmi les Mingos un tireur capable d'ajuster dans un canot qui danse!.. Ah! les imbéciles, ils ont encore retranché un rameur exprès pour charger les armes, d'où il résulte qu'en calculant au plus bas, nous avançons de trois pieds quand ils n'en font que deux. »

Heyward qui, d'après sa façon d'estimer les distances, n'était pas tout à fait aussi rassuré que ses compagnons, ne fut pas fâché néanmoins de voir que, grâce à leur dextérité, ils commençaient à obtenir un avantage évident.

Les Hurons envoyèrent une quatrième volée de balles, et il y en eut une qui vint s'amortir sur la rame d'Œil de Faucon.

« C'est parfait, » dit-il en examinant avec attention la marque légère qu'avait faite le projectile ; « elle n'aurait pas égratigné la peau d'un enfant, bien moins encore le cuir de gens comme nous tanné par toutes les intempéries du ciel. Maintenant, major, si vous voulez essayer de manœuvrer cette latte de bois, je vais permettre à perce-daim de prendre part à la conversation. »

Heyward saisit la rame et se mit à l'œuvre avec une ardeur qui tint lieu d'expérience.

Après avoir examiné la batterie de sa carabine, Œil de Faucon mit rapidement en joue et fit feu. Le Huron qui était à la proue du premier canot s'était levé pour tirer également ; il tomba à la renverse en laissant échapper son fusil dans l'eau. Cependant il se releva aussitôt ; mais ses gestes et ses mouvements annonçaient un homme grièvement blessé. Ses compagnons suspendirent leurs efforts, et les deux canots ennemis se joignirent et s'arrêtèrent.

Chingachgook et Uncas profitèrent de ce moment de répit pour reprendre haleine ; Heyward seul continua à ramer avec un redoublement d'énergie. Le père et le fils échangèrent alors un calme regard pour s'assurer si l'un d'eux avait été atteint par le feu des Hurons ; car tous deux savaient que, dans une telle crise, le blessé n'aurait articulé aucune plainte. Quelques grosses gouttes de sang coulaient sur l'épaule du Sagamore, et celui-ci, voyant que cela préoccupait le jeune homme, prit de l'eau dans le creux de sa main et lava la trace du sang, indiquant de cette simple façon combien sa blessure était légère.

Sur ces entrefaites, notre chasseur avait rechargé sa carabine.

« Doucement, doucement, major ! » reprit-il. « Nous sommes déjà un peu trop loin pour qu'un fusil déploie tous ses avantages, et vous voyez que les drôles tiennent conseil. Laissons-les venir à bonne portée, et là-dessus on peut s'en rapporter à mon coup d'œil. Je veux les entraîner jusqu'au bout de l'Horican, et leurs balles, j'en réponds, réussiront tout au plus à nous écorcher la peau, tandis que perce-daim trouera la leur deux fois sur trois.

— Vous oubliez l'objet de notre voyage, » répondit Duncan en

ramant de plus belle. « Au nom du ciel! profitons de cet avantage et augmentons la distance qui nous sépare de l'ennemi.

— Pensez à mes enfants! » dit Munro d'une voix étouffée. « N'abusez pas plus longtemps de la douleur d'un père. Rendez-moi mes enfants! »

Une longue habitude de déférence pour ses supérieurs avait appris au chasseur la vertu de l'obéissance. Jetant vers les canots des Hurons un long et dernier regard, il mit de côté sa carabine, et prenant la place d'Heyward qui était déjà fatigué, il se mit à ramer avec une vigueur qui ne se lassait jamais. Ses efforts furent secondés par ceux des Mohicans, et quelques minutes suffirent à mettre entre eux et leurs ennemis une telle distance, que notre amoureux, plein d'un nouvel espoir, commença à respirer librement.

Le lac s'élargissait de beaucoup en cet endroit, et la grève qu'ils longeaient était hérissée, comme auparavant, de montagnes hautes et escarpées; mais les îlots y étaient en petit nombre, et faciles à éviter. Le battement des rames devint à la fois plus mesuré et plus régulier, du moment que la chasse émouvante à laquelle ils venaient de se soustraire se fut interrompue, et les rameurs continuèrent leur tâche avec autant de sang-froid que s'ils venaient de disputer le prix d'une joûte.

Au lieu de côtoyer la rive occidentale, ainsi que l'exigeait leur itinéraire, l'habile Mohican dirigea sa course vers les montagnes derrière lesquelles on savait que Montcalm avait conduit son armée dans la forteresse redoutable de Ticonderago. Comme les Hurons, selon toute apparence, avaient renoncé à les poursuivre, il semblait qu'il n'y avait pas de motif à cet excès de précaution. Cependant ils s'avancèrent plusieurs heures dans cette direction, jusqu'à une baie située au nord, presque à l'extrémité du lac.

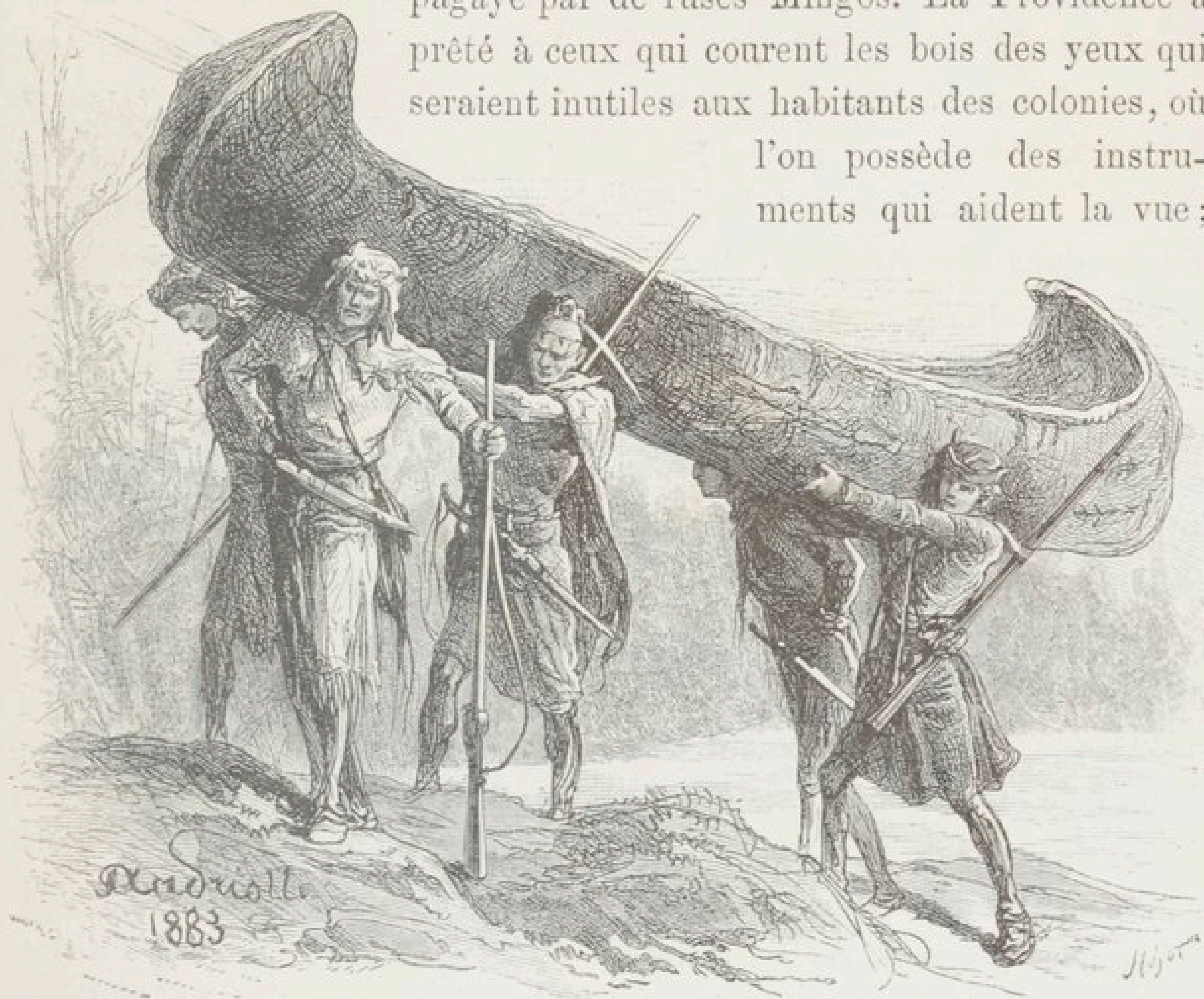
Là on tira le canot à terre, et toute la troupe débarqua. Œil de Faucon et Duncan montèrent sur une éminence voisine, d'où le premier, après avoir considéré attentivement la surface liquide qui s'étendait devant eux, fit remarquer à Heyward un point noir à la hauteur d'un promontoire éloigné de plusieurs centaines de pieds.

« Le voyez-vous? » interrogea-t-il. « Que penseriez-vous de cette

tache, si vous aviez à vous orienter dans ce désert avec l'unique secours de votre expérience de blanc?

— N'étaient l'éloignement et les dimensions, » répondit le major, « on prendrait cela pour un oiseau. Serait-ce quelque chose de vivant?

— Eh bien, c'est un canot fait d'excellente écorce de bouleau, et pagayé par de rusés Mingos. La Providence a prêté à ceux qui courent les bois des yeux qui seraient inutiles aux habitants des colonies, où l'on possède des instruments qui aident la vue;



et pourtant il n'est pas d'organe humain qui puisse voir tous les dangers qui nous entourent en ce moment. Les coquins font semblant de ne s'occuper que de leur repas du soir; mais vienne la nuit, et ils s'acharneront à notre piste comme de vrais chiens de chasse. Il faut leur donner le change, sans quoi nous serions forcés d'abandonner la poursuite du Renard Subtil. »

Il regarda de côté et d'autre avec une certaine inquiétude, et ajouta :

« Ces lacs sont quelquefois utiles, surtout quand le gibier d'eau

abonde; mais ils n'offrent aucun abri, si ce n'est aux poissons. Dieu sait ce que deviendra le pays si les colonies continuent à s'étendre dans l'intérieur des terres! La guerre et la chasse perdront tout leur charme.

— Ne nous arrêtons pas un seul instant sans nécessité absolue..

— Je n'aime pas beaucoup, » interrompit le chasseur, « cette fumée que vous voyez serpenter le long du rocher, au-dessus du canot. Merci de ma vie! d'autres yeux que les nôtres la voient et savent ce qu'elle veut dire. Mais à quoi bon perdre le temps en paroles? Il faut agir. »

Cette reconnaissance faite, Œil de Faucon descendit sur la rive, plongé dans ses réflexions. Il fit part de ce qu'il avait vu à ses compagnons, et il en résulta entre eux une courte conférence en langue delaware. Après quoi, tous trois se mirent en devoir d'exécuter ce qu'ils venaient de décider.

On commença par tirer le canot hors de l'eau. Puis, le portant sur leurs épaules, ils entrèrent dans le bois, en ayant soin de laisser des marques aussi apparentes que possible de leur passage. Bientôt ils arrivèrent à un cours d'eau qu'ils traversèrent, et continuèrent d'aller en avant jusqu'à un grand rocher lisse et nu, où leurs traces ne pouvaient plus s'apercevoir. Ils reprirent ensuite, mais à reculons, le chemin de la rivière, et en descendirent le lit jusqu'au lac, où ils lancèrent de nouveau leur canot. Une roche basse en saillie les empêchait heureusement d'être aperçus du promontoire, et une ceinture d'épais halliers les couvrait de son ombre. A la faveur de ces dispositions naturelles du terrain, ils côtoyèrent la rive avec des précautions infinies, jusqu'au moment où Œil de Faucon déclara qu'on pouvait débarquer en toute sûreté.

La halte se prolongea jusqu'à ce que le soir fût venu répandre sur les objets sa lueur incertaine. Ils continuèrent alors leur voyage, et, favorisés par les ténèbres, ils firent force de rames pour gagner l'autre bord, à l'occident. Quoique la côte escarpée vers laquelle ils se dirigeaient n'offrît aux yeux de Duncan aucune brèche distincte, le vieux chef les conduisit dans une anse étroite, qu'il avait choisie d'avance, avec l'adresse d'un pilote expérimenté.

Le canot fut encore une fois sorti de l'eau et porté dans les bois, où on le cacha soigneusement sous un amas de broussailles. Chacun prit ses armes et ses bagages, et le chasseur annonça aux deux officiers anglais que lui et les Indiens étaient maintenant prêts à continuer leurs recherches.





CHAPITRE XXI.

Si vous y trouvez quelqu'un, tuez-le comme une puce.

SHAKESPEARE, *les Commères de Windsor*.



Nos cinq aventuriers avaient débarqué sur la côte d'un pays qui, aujourd'hui encore, est moins connu des habitants des États-Unis que ne le sont les déserts de l'Arabie ou les steppes de l'Asie centrale. C'était le canton inculte et rocailleux qui sépare les eaux tributaires du lac Champlain de celles qui vont se jeter dans les fleuves de l'Hudson, du Mohawk et du Saint-Laurent.

Depuis l'époque où s'est passée notre histoire, le génie entreprenant des Américains a entouré cette région d'une ceinture d'établissements riches et prospères ; mais le chasseur et l'Indien sont encore les seuls qui pénètrent dans ses retraites stériles et sauvages.

Comme Œil de Faucon et les Mohicans avaient souvent traversé les montagnes et les vallées de cette vaste solitude, ils n'hésitèrent pas à s'enfoncer dans ses profondeurs avec toute l'assurance de gens accou-

tumés aux privations et aux fatigues d'expéditions semblables. Pendant plusieurs heures, la petite troupe continua d'avancer, guidée par une étoile ou suivant le cours de quelque ruisseau. Enfin le chasseur donna le signal de la halte, après s'être rapidement consulté avec les Indiens ; on alluma du feu et on se prépara à passer la nuit où l'on se trouvait.

Plein de confiance en leurs nouveaux amis et se conformant à leur exemple, Munro et Duncan s'endormirent sans crainte, mais non sans être assiégés de pensées pénibles. Le soleil avait fait évaporer la rosée et dispersé les vapeurs du matin, et déjà ses rayons répandaient dans la forêt une clarté vive et brillante, quand les voyageurs se remirent en route.

Après avoir fait quelques lieues, la marche d'Œil de Faucon devint plus lente et plus circonspecte ; souvent il s'arrêtait pour examiner les arbres, et il ne traversait pas un ruisseau sans considérer avec soin le volume, la vitesse et la couleur de ses eaux. Ne se fiant pas à son propre jugement, il en appelait fréquemment à l'opinion du chef mohican.

Pendant l'une de ces conférences, Heyward remarqua qu'Uncas écoutait avec calme et sans rien dire, quoiqu'il parût prendre beaucoup d'intérêt à l'entretien. Il était fortement tenté de lui demander son avis sur les progrès de leur voyage ; mais l'attitude tranquille et grave de l'Indien lui fit juger que, de même que lui, le jeune homme s'en rapportait entièrement à l'intelligence et à la sagacité des anciens. Ce fut Œil de Faucon qui, s'adressant au major, expliqua lui-même l'embarras de leur situation.

« Quand j'ai remarqué, » dit-il en anglais, « que Magua et les Hurons, pour retourner chez eux, s'étaient dirigés vers le nord, il n'était pas besoin de longues réflexions pour prévoir qu'ils suivraient les vallées et s'avanceraient entre l'Hudson et l'Horican, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les sources des rivières du Canada qui les conduiraient dans le cœur même du pays soumis aux Français. Cependant nous voici dans le voisinage du lac Scaroon, et nous n'avons encore relevé aucune trace. La nature humaine est faible, et il est possible que nous nous soyons trompés de piste.

— Le ciel nous préserve d'une semblable erreur! » s'écria Duncan. « Revenons sur nos pas, et examinons le terrain avec plus d'attention... Uncas n'a-t-il rien à nous dire dans un tel embarras? »

Le jeune Mohican jeta sur son père un coup d'œil rapide, puis reprenant son air réservé, il continua de garder le silence. Chingachgook le comprit et lui fit signe de la main qu'il pouvait parler.

Dès que cette permission lui eut été accordée, la gravité d'Uncas fit place à une expression d'intelligence et de joie. Bondissant avec la légèreté d'un daim, il gravit la pente d'une petite hauteur située à quelques toises de là, et s'arrêta à un endroit où la terre semblait avoir été fraîchement remuée par le passage de quelque pesant animal. Tous les yeux suivirent ce mouvement inattendu, et chacun crut voir un gage de succès dans l'air de triomphe qui transformait les traits du jeune homme.

« Ce sont leurs traces! » s'écria le chasseur qui venait d'examiner les foulées du tertre. « Le gars a l'œil perçant et l'esprit vif pour son âge.

— Comment a-t-il tant différé de nous l'apprendre? » fit observer Duncan. « C'est vraiment extraordinaire!

— Ce qui l'eût été bien davantage, » répliqua Œil de Faucon, « c'était de parler sans permission. Non, non. Permis à vos jeunes blancs qui pâlissent sur les bouquins et estiment ce qu'ils savent au nombre de pages, de s'imaginer que leurs connaissances font comme leurs jambes, en allant plus vite que celles de leurs pères! Mais quand le maître d'école est l'expérience, l'écolier apprend à faire cas des années et à les respecter en conséquence.

— Voyez! » dit Uncas en désignant le nord et le sud et en faisant remarquer à droite et à gauche des traces fortement empreintes. « La fille aux cheveux noirs s'est dirigée du côté de la gelée. »

D'un pas délibéré, le chasseur se mit en route dans la direction indiquée.

« Jamais limier n'a flairé une piste plus belle, » dit-il. « Nous avons de la chance, une fameuse chance, et nous pouvons marcher à présent le nez levé... Ah! ah! voilà la trace des deux dandins de chevaux! Ce Huron voyage comme un général blanc; il faut en vérité qu'il

soit frappé d'aveuglement et de vertige! » Et, tournant la tête, il ajouta en riant : « Sagamore, voyez donc si par hasard vous ne trouverez pas l'empreinte des roues; car nous allons bientôt découvrir que l'insensé voyage en carrosse, et cela quand il a sur les talons les trois meilleures paires d'yeux de toute la frontière. »

La gaieté d'Œil de Faucon et l'étonnant succès d'une poursuite dans laquelle on avait fait un circuit de plus de quinze lieues, ne manquèrent pas de ranimer l'espérance dans le cœur de toute la troupe. La marche fut rapide et aussi assurée que celle d'un voyageur qui suit la grand'route.

Si la piste était interrompue par un rocher, un ruisseau, ou une bande de terrain plus dure que le reste, le coup d'œil sûr du chasseur la retrouvait à quelque distance, et le pas de ses compagnons en était à peine ralenti. Ce qui contribua beaucoup à faciliter leur marche fut la certitude que Magua avait jugé nécessaire de suivre les vallées, circonstance qui levait toute incertitude sur la direction générale qu'ils devaient observer.

Le Huron n'avait pas négligé les subterfuges en usage parmi les Indiens lorsqu'ils se retirent devant un ennemi. Les fausses traces, les détours subits étaient fréquents toutes les fois qu'un cours d'eau ou la nature du sol offrait la possibilité d'y recourir; mais ceux qui le poursuivaient s'y laissaient rarement prendre, et avaient reconnu leur erreur, avant de s'être avancés longtemps sur les indices mensongers.

Vers le milieu de l'après-midi, ils avaient traversé le petit lac Scaroon, et ils marchaient dans la direction du soleil couchant. Après avoir descendu le versant d'une colline au pied de laquelle coulait un ruisseau rapide, ils débouchèrent dans un endroit où la troupe du Renard Subtil avait fait halte. Des tisons éteints étaient épars autour d'une source, les restes d'un daim dispersés çà et là, et l'état de l'herbe tondue de près attestait évidemment le séjour des chevaux. A quelque distance de là, Heyward découvrit et contempla avec une tendre émotion l'abri sous lequel il pensa que Cora et Alice avaient reposé.

Mais, bien que la terre eût été foulée, que les pas d'hommes et d'animaux eussent laissé une empreinte visible, l'espèce de fil conducteur se trouva brusquement interrompu.

Il était facile de suivre les traces qu'avaient laissées les chevaux ; mais il semblait qu'ils eussent erré sans guide et sans but, comme des bêtes à la pâture. Ce fut encore Uncas qui découvrit une piste plus fraîche. Avant d'aller plus loin, il fit part de son succès à ses compagnons, et tandis qu'ils se consultaient à ce sujet, le jeune Indien reparut avec les deux alezans, dont les selles étaient brisées, les harnais souillés comme s'ils eussent été rendus depuis plusieurs jours à la liberté.

« Que veut dire cela ? » demanda Duncan devenu pâle et jetant les yeux autour de lui, comme s'il eût craint de trouver dans les buissons d'alentour la révélation d'un effrayant mystère.

« Cela veut dire que notre marche touche à sa fin et que nous sommes en pays ennemi, » répondit le chasseur. « Si le coquin avait été serré de près et qu'il n'y eût pas eu de chevaux pour mettre les dames à même de le suivre, il est possible qu'il eût pris leurs chevelures ; mais croyant n'avoir personne à ses talons, et ayant d'aussi rudes bêtes que celles-ci, il ne leur a pas ôté, j'en réponds, un seul cheveu de la tête... Oui, je lis dans votre pensée, et, s'il s'agissait d'hommes de notre couleur, vous auriez raison. Rassurez-vous ! Jamais un Mingo ne portera la main sur une femme, si ce n'est pour la tuer ; croire le contraire, c'est ignorer la nature indienne et les lois de la forêt. Non, non. J'ai ouï dire que les Indiens français sont venus chasser l'élan sur ces montagnes ; en ce cas, nous devons être dans le voisinage de leur camp. Et pourquoi pas ? Matin et soir, le canon de Montcalm se fait entendre par ici ; car les Français bâtissent une nouvelle ligne de forts entre les provinces du roi et le Canada... Ce qu'il y a de certain, c'est que les chevaux sont là, et que les Hurons n'y sont plus. Cherchons donc par où ils ont déguerpi. »

Œil de Faucon et les Mohicans s'appliquèrent sérieusement à cette besogne. On traça un cercle imaginaire de quelques centaines de pieds de circonférence, et chacun d'eux se chargea d'en examiner une section. Cet examen toutefois n'amena aucune découverte. Les empreintes de pas étaient nombreuses, mais elles appartenaient à des gens qui paraissaient avoir parcouru dans tous les sens le terrain sans intention de s'éloigner. Les trois compagnons firent de concert le tour de cette

circonférence, à la suite l'un de l'autre et à pas lents; puis ils se réunirent au centre, sans être plus avancés.

« Il y a de la diablerie là-dessous! » s'écria Œil de Faucon, quand son regard rencontra celui des Mohicans désappointés. « Remettons-nous à l'œuvre, Sagamore, à partir de la source, et en interrogeant le terrain pouce à pouce. Il ne faut pas que le Huron aille se vanter dans sa tribu d'avoir un pied qui ne laisse pas d'empreinte. »



Donnant lui-même l'exemple, il recommença l'enquête avec un redoublement d'ardeur. Pas une feuille ne fut laissée sans être retournée, pas une branche sèche qui ne fût dérangée, pas une pierre qu'ils ne soulevassent, car ils savaient que ces objets servaient fréquemment aux Indiens à cacher la trace de leurs pas à mesure qu'ils marchaient. Par male chance, ils ne découvrirent rien.

Uncas, plus agile que les autres, ayant terminé sa tâche le premier, s'avisa de creuser la terre en travers du ruisseau qui paraissait avoir

été troublé, et le détourna de son cours. Dès que l'ancien lit fut à sec, au-dessous de l'espèce d'écluse qu'il avait pratiquée, il se pencha pour l'examiner d'un regard curieux. Une exclamation de joie annonça bientôt le nouveau succès du jeune guerrier.

Tout le monde accourut, et Uncas montra dans l'alluvion grasse et humide l'empreinte d'un mocassin. A cette vue, Œil de Faucon s'extasia ni plus ni moins qu'un naturaliste en présence de la défense d'un mammouth ou de la côte d'un mastodonte.

« Ce garçon-là fera honneur à sa nation, » dit-il ; « oui, ma foi, et ce sera une épine aux flancs des Mingos ! Cependant ce n'est pas là le pied d'un Indien ; on a trop appuyé sur le talon, les doigts du pied sont placés trop carrément ; on dirait qu'un danseur français est venu enseigner à la tribu des pas à la moderne... Uncas, allez me chercher la mesure du pied du chanteur ; vous en trouverez une magnifique empreinte sur la pente de la colline, en face de ce rocher. »

Le jeune chef s'acquitta de sa commission, et l'on reconnut que les mesures s'accordaient parfaitement. Le chasseur déclara sans hésitation que c'était le pied de David, à qui l'on avait fait de nouveau quitter ses souliers pour des mocassins.

« J'y vois maintenant aussi clair, » ajouta-t-il, « que si j'avais assisté aux manigances de Magua. Le chanteur n'ayant du talent que dans le gosier et dans les pieds, on l'a fait aller le premier, et les autres ont marché dans la forme de ses pas.

— Mais, » s'écria Duncan, « je ne vois pas les traces de...

— Des jeunes dames ? » interrompit le chasseur. « Ah ! le drôle aura trouvé moyen de les porter jusqu'à ce qu'il ait cru avoir dépisté ceux qui le poursuivaient. Nous n'avons pas loin à aller, je gage, pour revoir leurs mignonnes empreintes. »

On se remit à marcher, en suivant, à la file, le cours du ruisseau, et les yeux fixés sur les marques de pas. L'eau rentra bientôt dans son lit ; mais le chasseur et les Mohicans continuèrent à s'y tenir en examinant le sol sur l'une et l'autre rive. C'est ainsi qu'ils firent plus d'un quart de lieue ; après quoi, ils arrivèrent à un endroit où le ruisseau contournait la base d'un grand rocher entièrement dépouillé. Là ils s'arrêtèrent, afin de s'assurer que les Hurons n'avaient

pas profité de l'occasion pour continuer leur route sur la terre ferme.

Cette précaution ne fut pas inutile ; car l'actif et intelligent Uncas découvrit la forme d'un pied sur une touffe de mousse, où il semblait qu'un Indien avait marché par mégarde. La pointe en étant dirigée vers un taillis voisin, il y pénétra, et retrouva la piste aussi récente et visible qu'elle était avant d'atteindre le ruisseau. Un nouveau cri annonça sa bonne fortune à ses amis, et mit fin à la délibération.

« Oui, voilà qui a été concerté avec une sagacité vraiment indienne, » dit Œil de Faucon ; « et les yeux d'un blanc n'y auraient vu que du feu.

— Puisqu'il en est ainsi, » dit l'impatient Heyward, « en route !

— Doucement, doucement ! Nous connaissons notre chemin, sans doute ; mais il est bon de tirer les choses au clair. C'est ici mon école, à moi, major ; et si je n'étudie pas dans mon livre de classe, l'enseignement que je reçois de la Providence ne me profitera pas plus que celui d'une vieille femme à un petit paresseux. Tout s'explique, hors la manière dont le coquin s'y est pris pour transporter les dames le long du ruisseau. Un Huron même est trop fier pour les avoir forcées à mouiller leurs pieds délicats.

— Ceci aidera-t-il à résoudre la difficulté ? »

En faisant cette question, Duncan montrait du doigt les débris d'une sorte de civière grossièrement construite avec des branches et de l'osier, et qui avait été jetée de côté comme inutile.

« Tout est éclairci ! » s'écria Œil de Faucon plein de joie. « Les drôles doivent avoir employé des heures entières à concerter les moyens de cacher les dernières traces de leur passage. J'en ai vu y consacrer quelquefois une journée entière, et sans plus de succès... Le compte y est : trois paires de mocassins et deux de petits pieds. N'est-ce pas merveille que des créatures humaines puissent voyager avec des pieds si mignons ?... Uncas, passez-moi votre courroie, que j'en prenne mesure. Pardieu, ils ne sont pas plus longs que ceux d'un enfant, et cependant les demoiselles sont grandes et bien découplées. Ah ! les mieux partagés d'entre nous doivent avouer que la Providence, qui a sans doute de bonnes raisons pour cela, est partiale dans ses dons.

— Hélas ! comment mes filles, si délicates, ont-elles pu soutenir une marche si pénible ? » dit Munro, en regardant ces faibles empreintes

avec l'amour d'un père. « Nous les trouverons mourantes de fatigue dans un coin du désert!

— Ne craignez rien de pareil, » reprit le sagace chasseur en secouant lentement la tête. « Tenez, voici l'indice d'une démarche ferme et droite, quoique légère et à courtes enjambées ; à peine le talon a-t-il foulé la terre. Et voyez par ici : la fille aux cheveux noirs a fait un petit saut d'une racine à l'autre. Non, non, j'en donne l'assurance, aucune d'elles n'est épuisée de fatigue. Quant au chanteur, on voit clairement à ses traces qu'il commençait à traîner le pied. En cet endroit, il a glissé ; là, on voit qu'il chancelait en marchant; par ici, on dirait qu'il s'est trémoussé avec des patins. Parbleu, un gaillard qui ne songe qu'à son gosier ne saurait guère exercer ses jambes. »

C'est par cette série de témoins irréfutables que l'homme d'expérience arrivait à la découverte de la vérité avec autant de certitude et de précision que s'il eût vu de ses propres yeux les faits que sa perspicacité lui révélait si naturellement. Encouragée par ces assurances, et convaincue par un raisonnement si empreint d'évidence malgré sa simplicité, la petite troupe se remit en mouvement après une courte halte, dans laquelle on prit à la hâte quelque nourriture.

Le repas terminé, Œil de Faucon jeta un regard sur le soleil couchant, et s'avança d'un pas si rapide, qu'Heyward et le colonel furent obligés, pour le suivre, d'user de toute leur vigueur. Ils continuaient à côtoyer le ruisseau dont nous avons parlé, et, comme les Hurons avaient cru inutile, à partir du rocher, de dissimuler les traces de leur passage, aucune incertitude ne vint plus retarder leur course.

Toutefois, avant qu'une heure se fût écoulée, le chasseur ralentit sensiblement son allure, et, au lieu de porter le regard en avant, il se mit à tourner avec précaution la tête à droite et à gauche, comme s'il eût soupçonné l'approche de quelque danger. Il finit par s'arrêter, et attendit que le reste de la troupe l'eût rejoint.

« Je sens les Hurons, » dit-il aux Mohicans. « Il y a un pan de ciel là-bas à travers le sommet des arbres; nous sommes trop près de leur cantonnement... Sagamore, prenez à droite, du côté de la montagne; Uncas longera le ruisseau à gauche, tandis que moi je vais suivre la piste. Celui qui apercevra du nouveau en donnera avis par

trois croassements. J'ai vu tout à l'heure un corbeau voleter au-dessus de ce chêne mort, autre signe d'un camp indien dans les environs. »

Les Mohicans, sans juger à propos de faire aucune réponse, prirent chacun la direction qui leur était indiquée, et le chasseur poursuivit sa route en compagnie des deux officiers. Bientôt il dit au major, qui se pressait à ses côtés, de gagner à pas de loup la lisière du bois qui, comme d'ordinaire, était bordé de taillis, et de l'y attendre, pendant qu'il irait en avant examiner certains indices suspects.

Duncan obéit, et un spectacle qui lui parut aussi singulier que nouveau s'offrit à ses regards.

Sur une étendue de plusieurs acres, les arbres avaient été abattus, et la lumière d'un beau soir d'été, tombant sur cet espace découvert, présentait un brillant contraste avec les douteuses clartés qui régnaient dans la forêt. A peu de distance du lieu où se tenait Duncan, le ruisseau avait formé un petit lac, qui couvrait presque tout le creux d'un vallon. De là l'eau s'échappait par une pente si douce et régulière, qu'elle semblait être l'ouvrage des hommes plutôt que celui de la nature.

Une centaine de huttes de terre s'élevaient sur les bords du lac, et y plongeaient même à moitié, comme si l'eau eût débordé au delà de ses limites ordinaires. Leurs toits arrondis, merveilleusement façonnés pour servir de défense contre les éléments, indiquaient plus d'art et de prévoyance que les Indiens n'en déploient dans la bâtisse de leurs habitations régulières, et, à plus forte raison, de celles qu'ils occupent provisoirement dans un but de chasse ou de guerre.

Mais l'endroit était-il désert? Duncan était porté à le croire, quand au bout de quelques minutes il s'assura du contraire. Un groupe de formes humaines, à ce qu'il lui parut, s'avança au bord du lac, marchant sur les pieds et sur les mains, et traînant derrière elles quelque chose de lourd, peut-être une machine de guerre. Au même instant, quelques têtes brunes se montrèrent à l'entrée des habitations, et tout le village parut bientôt peuplé d'êtres qui se démenaient en tous sens avec tant de célérité, qu'on n'avait pas le temps de reconnaître leur dessein ou leurs occupations.

Alarmé de cette agitation suspecte et inexplicable, notre observateur était sur le point d'imiter le cri du corbeau; mais un bruit

soudain dans les broussailles attira son attention d'un autre côté.

Il tressaillit et recula involontairement, en apercevant un Indien à cent pas de lui. Au lieu de donner l'alarme, ce qui aurait pu lui être fatal, il resta immobile, et surveilla la conduite du nouveau venu. Il lui fut facile de se convaincre qu'il n'avait pas été découvert. L'Indien paraissait occupé, comme lui, à considérer les huttes basses du village et les mouvements furtifs de ses habitants.



Il était impossible de découvrir l'expression de ses traits sous le grotesque tatouage dont ils étaient couverts ; on y démêlait toutefois un caractère de tristesse plutôt que de férocité. Sa tête était rasée suivant l'usage, à l'exception d'une touffe de cheveux, d'où pendillaient trois ou quatre vieilles plumes de faucon. Une pièce de calicot presque en loques protégeait tant bien que mal sa maigre poitrine, et le bas du corps était passé dans une simple chemise, dont les manches remplissaient une destination tout autre et bien moins commode que celle qu'on a coutume de leur donner. Ses jambes étaient nues et cruellement

déchirées par les ronces; mais il avait aux pieds une bonne paire de mocassins, faite de peau d'ours. En somme, l'extérieur de cet individu était triste et misérable.

Duncan observait avec curiosité la personne de son voisin, quand le chasseur vint se placer en silence auprès de lui.

« Vous aviez raison, » lui dit tout bas le major; « nous avons atteint leur campement, et voici un sauvage qui va nous gêner. »

Œil de Faucon posa la crosse de son fusil à terre, et suivant la direction que lui indiquait le doigt de Duncan, il allongea le cou et examina à son tour l'étranger suspect.

« Ce n'est point un Huron, » dit-il, « et il n'appartient même à aucune des tribus du Canada; et cependant vous voyez à ses haillons que le coquin a pillé un blanc. Oui, Montcalm a battu les forêts pour grossir son armée, et il a réuni la plus abominable bande de hurleurs et d'assassins! Savez-vous où il a mis son fusil ou son arc?

— Je ne lui ai point vu d'armes, et il ne semble pas avoir de mauvaises intentions. A moins qu'il n'avertisse ses camarades qui, comme vous le voyez, se promènent au bord de l'eau, nous n'avons pas grand'-chose à redouter de lui. »

Le chasseur, se tournant vers Heyward, le regarda quelque temps avec une stupéfaction qu'il ne prit pas la peine de dissimuler. Alors, ouvrant la bouche, il partit d'un éclat de rire, mais de ce rire particulier et silencieux que l'habitude du danger lui avait fait contracter depuis si longtemps.

Après avoir répété la phrase du major : « Ses camarades qui se promènent au bord de l'eau, » il ajouta :

« Voilà ce que c'est que d'avoir étudié dans les colonies et d'y avoir passé sa jeunesse!... N'importe, le drôle a les jambes longues, et il ne faut pas s'y fier. Tenez-le sous le canon de votre fusil, pendant que je vais, en traversant les broussailles, le prendre par derrière et le faire prisonnier. Surtout ne tirez pas! »

Déjà Œil de Faucon était à moitié entré dans le taillis, lorsque Heyward, étendant la main, l'arrêta pour lui dire :

« Si je vous vois en danger, ne puis-je faire feu? »

L'autre le regarda un moment sans trop savoir comment il devait

prendre cette question ; puis faisant de la tête un signe affirmatif, il répondit en continuant à rire à la muette :

« Feu de peloton, major! »

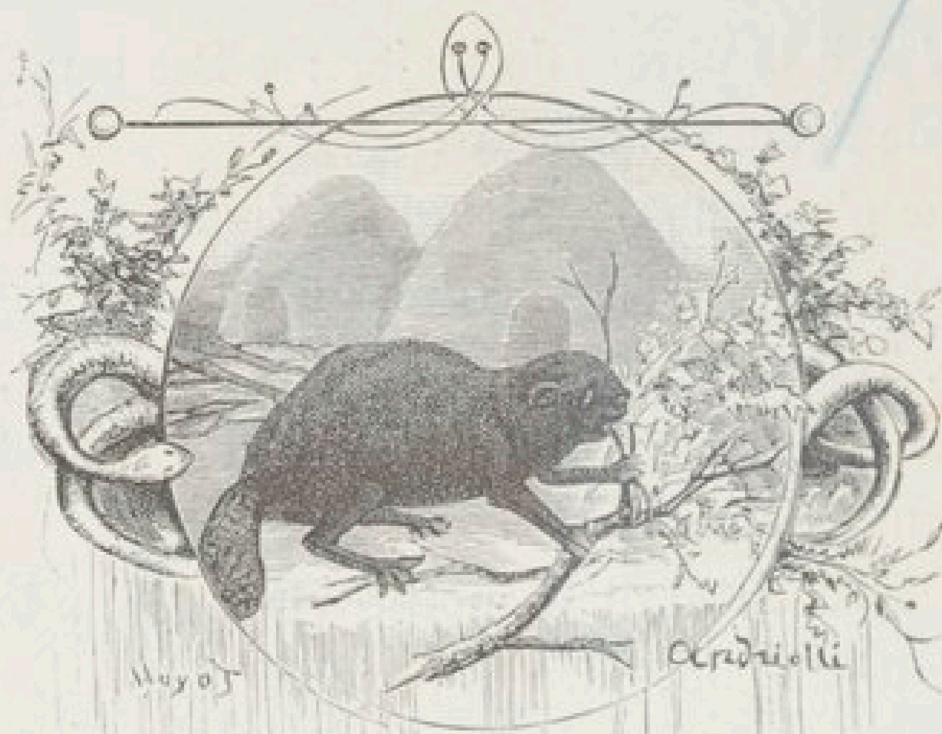
L'instant d'après, il avait disparu dans le feuillage. Duncan attendit avec impatience avant de l'apercevoir de nouveau. Puis il le revit se traînant à plat ventre contre la terre, dont la couleur de son vêtement le faisait à peine distinguer, et s'avançant en ligne directe derrière celui qu'il voulait surprendre. Parvenu à quelques pas de ce dernier, il se releva lentement et sans bruit.

Soudain un étrange tumulte se fit entendre sur les eaux, et Duncan, y jetant un coup d'œil à la hâte, vit une centaine d'êtres tout noirs se plonger à la fois dans le lac. Saisissant son fusil, il reporta toute son attention sur l'Indien. Au lieu de s'effrayer, le sauvage, qui se croyait seul, tendit le cou et observa ce qui se passait dans la vallée avec une sorte de curiosité stupide.

Pendant ce temps, Œil de Faucon avait levé la main sur lui, mais sans raison apparente il la ramena et eut un nouvel accès de gaieté silencieuse. Enfin, bien loin de saisir sa victime à la gorge, il lui frappa légèrement sur l'épaule, et lui dit à haute voix :

« Eh bien! l'ami, vous voulez donc enseigner le chant aux castors?

— Tout de même, » répondit l'autre. « Pourquoi le Tout-Puissant, qui leur a donné la faculté de perfectionner ses dons à ce point merveilleux leur refuserait-il la voix pour proclamer ses louanges? »





Œil de Faucon frappa sur l'épaule de David la Gamme.





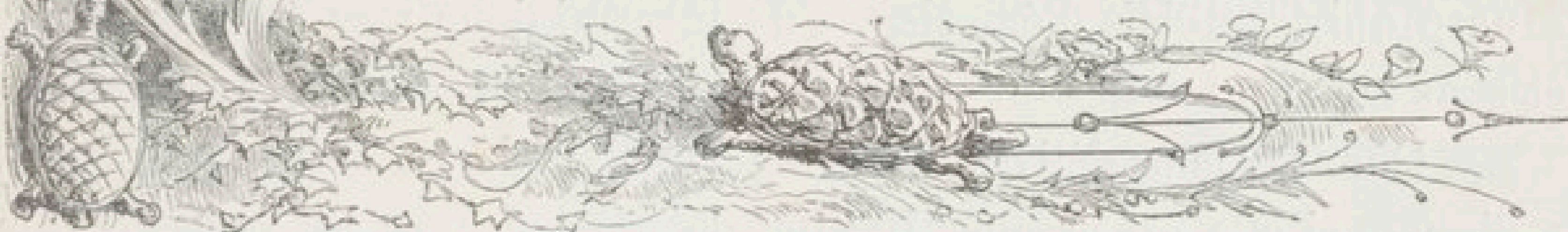
CHAPITRE XXII.

Sommes-nous tous ici ? — Oui, tous ; et voilà un lieu admirable pour répéter la pièce.

SHAKESPEARE, *le Songe d'une nuit d'été*.

GRANDE fut la surprise d'Heyward! Un mot avait suffi pour changer ses Indiens aux aguets en bêtes industrieuses ; son lac, en un étang à castors; sa cataracte, en une écluse construite par ces architectes à quatre pattes ; et là où il avait cru voir un ennemi, il reconnaissait son dévoué compagnon, David la Gamme. La présence du maître en psalmodie fit naître dans le cœur du jeune homme un si vif espoir de retrouver les deux sœurs, que, sans hésiter, il quitta sa cachette et courut se joindre aux deux acteurs de cette scène.

Le transport de gaieté d'Œil de Faucon ne se calma



pas facilement. Sans cérémonie, il fit, de sa rude poigne, pirouetter sur ses talons le fluet chanteur, et jura à mainte reprise que le costume dont on l'avait affublé faisait le plus grand honneur aux Hurons; ensuite lui prenant la main, il la serra avec une vigueur qui tira des larmes au pauvre hère, et lui souhaita bien du plaisir dans sa nouvelle condition.

« Ainsi donc, vous alliez vous démancher le gosier au profit des castors? » dit-il. « Les damnés animaux sont presque du métier, car ils battent la mesure avec leurs queues, comme vous devez les avoir entendus tout à l'heure ; et bien leur en a pris, sans quoi perce-daim leur aurait sonné aux oreilles la première note. J'ai connu des gens sachant lire et écrire, qui étaient plus bêtes qu'un vieux routier de castor ; mais pour ce qui est de brailler, le malheur est qu'ils sont muets de naissance!... A propos de musique, que pensez-vous de celle-ci ? »

David boucha ses oreilles délicates, et Duncan lui-même, bien qu'averti que c'était un signal, leva les yeux en l'air pour voir le corbeau dont il venait d'entendre le croassement.

« Voyez, » continua le chasseur riant toujours et montrant les deux Mohicans qui, obéissant à l'appel, s'approchaient déjà ; « c'est une musique qui a ses vertus naturelles ; elle nous amène deux bonnes carabines, sans compter les couteaux et les tomahawks... Ah! çà, puisque vous vous êtes tiré d'affaire, à ce que je vois, dites-nous ce que sont devenues les demoiselles?

— Elles sont en captivité chez les idolâtres, » répondit David; « et quoique fort troublées d'esprit, elles sont en sûreté du côté du corps.

— Quoi! » dit Heyward respirant à peine. « Toutes deux?

— Comme vous dites. Le voyage a été dur et la nourriture peu abondante ; mais nous n'avons guère eu à nous plaindre, si ce n'est de la violence faite à nos sentiments en nous voyant ainsi conduits en captivité dans un pays lointain.

— Dieu vous récompense de ce que vous venez de dire! » s'écria Munro qui tremblait d'émotion. « Je reverrai donc mes enfants, pures et sans tache, et telles qu'on me les a ravies!

— Quant à leur délivrance, » répondit David en secouant la tête, « j'ignore si elle est proche. Le chef de ces sauvages est possédé d'un

esprit pervers que la Toute-Puissance pourrait seule apprivoiser. Je l'ai entrepris pendant la veille et le sommeil, mais il n'est point de sons ni de paroles qui puissent toucher son âme...

— Et ce coquin, » interrompit brusquement Œil de Faucon, « où est-il ?

— Aujourd'hui il chasse l'élan avec ses jeunes hommes, et j'ai ouï dire que demain ils vont s'enfoncer plus avant dans les forêts et se rapprocher des frontières du Canada. L'aînée des demoiselles est confinée chez une peuplade voisine, dont les cabanes s'élèvent au delà de ce grand rocher noir que vous voyez là-bas. On garde la plus jeune parmi les femmes des Hurons, qui sont campés à une petite lieue d'ici, sur un plateau où le feu a fait l'office de la hache pour détruire les arbres.

— Pauvre Alice ! » murmura Heyward. « Elle n'a plus sa sœur auprès d'elle pour la consoler !

— Cela est vrai, mais tout ce dont la psalmodie est capable pour calmer l'affliction de l'esprit lui est venu en aide.

— A-t-elle donc le cœur à la musique ?

— Oui, pour ce qui est de la musique grave et solennelle. Pourtant, j'en conviens, en dépit de tous mes efforts, la demoiselle a plus souvent envie de pleurer que de rire. Dans ces moments-là, je ne la presse pas de chanter ; mais il en est de plus doux où nos voix s'unissent dans un accord satisfaisant au point de ravir l'oreille des sauvages.

— Comment vous est-il permis de circuler seul et sans surveillance ? »

David, après avoir donné à ses traits un air d'humilité modeste, répondit avec douceur :

« Le mérite n'en est pas à un vermisseau tel que moi ; mais l'influence souveraine de la psalmodie, suspendue par les scènes de terreur et de sang au milieu desquelles nous avons passé, a repris son empire jusque sur les âmes des idolâtres ; c'est pourquoi j'ai la permission d'aller et venir comme il me plaît. »

Œil de Faucon se mit à rire, et se frappant le front de la main d'un air entendu, il expliqua, d'une manière peut-être plus intelligible, cette indulgence inusitée.

« Les Indiens, » dit-il, « ne font jamais de mal aux cerveaux fêlés... Mais quand le chemin était ouvert devant vous, pourquoi n'êtes-vous

pas revenu sur vos traces, qui sont un peu plus visibles que celles d'un écureuil, afin de porter ces nouvelles au fort Édouard? »

Le coureur des bois, ne songeant qu'à sa nature de fer, oubliait qu'une pareille tâche était de celles que David n'eût pu accomplir dans aucune circonstance.

« Mon âme eût sans doute éprouvé une grande joie à revoir les habitations des chrétiens, » répliqua David de son air candide; « mais mes pieds auraient préféré suivre les pauvres âmes confiées à ma garde jusqu'au fond de la province idolâtre des jésuites, plutôt que de faire un pas en arrière pendant qu'elles gémissaient dans l'affliction et la captivité. »

Bien que le langage figuré de David ne fût pas précisément à la portée de tous ses auditeurs, il n'était pas facile de se méprendre à l'expression grave de ses yeux et à l'air de franchise et d'honnêteté que respirait sa physionomie. Uncas se rapprocha de David et jeta sur lui un regard d'approbation silencieuse, tandis que son père témoignait de la sienne par son exclamation habituelle.

« L'intention du Seigneur, » fit remarquer le chasseur en manière de conclusion, « n'a jamais été que notre homme mît tous ses efforts à exercer son gosier, à l'exclusion d'autres qualités meilleures. Le malheur a voulu qu'il tombât entre les mains de quelque sotte pécore, au lieu de faire son éducation sous la voûte du ciel et au milieu des beautés de la nature... Tenez, l'ami, je me proposais d'allumer le feu avec ce turlututu qui vous appartient; puisque vous faites cas du joujou, reprenez-le et soufflez-y à votre aise. »

David la Gamme reçut le diapason avec tout le plaisir qu'il crut devoir se permettre sans déroger au caractère de sa profession. Il l'essaya plusieurs fois en en comparant le son avec celui de sa propre voix, et, après s'être ainsi assuré qu'il n'avait rien perdu de sa justesse, il se disposait très sérieusement à entonner quelques versets d'un de ses longs cantiques; pieux dessein auquel Duncan mit obstacle en multipliant les questions sur les deux prisonnières.

David, tout en contemplant son trésor avec des regards d'amour, ne put se dispenser d'y répondre, surtout en voyant le vénérable père prendre part à cette enquête avec un intérêt trop puissant pour qu'il refusât

de le satisfaire. Le chasseur, à son tour, ne se faisait faute de lui demander quelque renseignement nécessaire.

Ce fut ainsi, et avec de fréquentes interruptions que remplissaient les sons menaçants de l'instrument retrouvé, que nos voyageurs apprirent le détail de choses qui devaient leur être d'une grande utilité pour mener à bonne fin la délivrance des deux sœurs.

Le récit de David fut simple et peu rempli d'incidents.

Magua avait attendu sur la montagne un moment favorable pour emmener ses prisonnières. Il avait alors descendu l'autre versant et s'était dirigé, le long de la rive occidentale de l'Horican, vers le Canada. Comme le subtil Huron était familiarisé avec les localités et qu'il savait n'avoir point à craindre une poursuite immédiate, la marche avait été modérée et assez peu fatigante. Il semblait, d'après la sèche narration de David, que la présence du psalmiste avait été plutôt soufferte que désirée; mais Magua lui-même n'était pas entièrement exempt de cette vénération avec laquelle les Indiens regardent ceux dont le Grand Esprit a troublé l'intelligence. Durant la nuit, on avait redoublé de soins, tant pour mettre les jeunes dames à l'abri de l'humidité des bois que pour les empêcher de s'enfuir. A la halte de la source, les chevaux avaient été mis en liberté, comme on l'a vu; et malgré l'éloignement et la longueur des traces de leur passage, on avait eu recours au subterfuge dont nous avons parlé, afin d'interrompre tous les signes qui auraient pu indiquer le lieu de leur retraite.

A son arrivée dans le cantonnement des Hurons, Magua, conformément à la politique en usage parmi les Indiens, avait séparé ses prisonnières. Cora avait été reléguée dans une tribu qui occupait temporairement une vallée adjacente, et dont il fut impossible au chanteur, grâce à son ignorance des coutumes et de l'histoire des indigènes, de faire connaître le nom ou le caractère. Ce qu'il en savait se réduisait à peu de chose : les Indiens de cette tribu n'avaient point pris part à l'expédition contre le fort de William-Henry ; de même que les Hurons, ils étaient les alliés de la France, et ils conservaient des relations amicales mais prudentes avec la nation guerrière dans le voisinage de laquelle le hasard les avait placés.

Les trois coureurs de bois écoutèrent ce récit imparfait et vingt fois

interrompu avec un intérêt qui croissait de moment en moment ; et tandis que David s'efforçait de décrire les mœurs de la peuplade où Cora était retenue captive, Œil de Faucon lui demanda vivement :

« Avez-vous vu la forme de leurs couteaux ? Étaient-ils de fabrique anglaise ou française ?

— Loin de m'attacher à de telles vanités, je n'avais soif que d'offrir des consolations aux pauvres affligées.

— Il peut venir un temps où le couteau d'un sauvage ne vous paraîtra pas une vanité si méprisable, » riposta le chasseur avec un air de profond mépris pour l'intelligence bornée de son interlocuteur. « Avaient-ils terminé la fête des grains ? Pouvez-vous nous dire quelque chose des *totems* (emblèmes) de leur tribu ?

— Le grain nous a été servi en abondance, et c'était vraiment une fête; car le grain mêlé avec du lait est tout à la fois agréable au goût et salutaire à l'estomac. Quant à vos *totems*, je ne sais ce que vous voulez dire ; mais si cela se rapporte à la musique indienne, il ne faut rien leur demander de pareil ; ils n'unissent jamais leurs voix dans un cantique d'action de grâces, et m'ont tout l'air d'être les plus profanes d'entre les idolâtres.

— Vous calomniez la nature de l'Indien ! Le Mingo lui-même n'adore que le Dieu véritable et vivant. On a prétendu que le guerrier se prosternait devant des images de sa fabrique ; mais, je le dis à la honte des hommes de ma couleur, c'est un infernal mensonge des blancs ! Il est vrai qu'ils s'efforcent de parlementer avec le diable, — et qui n'en ferait autant avec un ennemi impossible à vaincre ? — Mais pour des faveurs et des secours, ils n'en demandent qu'à l'Esprit grand et bon.

— Cela peut être, » dit David. « Cependant j'ai vu dans leur tatouage d'étranges et fantastiques images, pour lesquelles ils témoignent une vénération qui tient beaucoup du culte ; une surtout qui représente un objet impur et dégoûtant.

— Un serpent peut-être ?

— C'est quelque chose d'approchant, et qui ressemble assez à la forme abjecte et rampante d'une tortue.

— Ouf ! » s'écrièrent en même temps les deux Mohicans, pendant

que le chasseur secouait la tête en homme qui venait de faire une découverte importante, mais peu agréable.

Chingachgook prit la parole en delaware avec un calme imposant qui attira aussitôt l'attention de ceux-là même qui ne pouvaient le comprendre. Son geste était plein d'expression, parfois énergique. Par exemple, il lui arriva de lever le bras droit en l'air, puis de l'abaisser; et ce mouvement ayant écarté les plis de son léger vêtement, il appuya un doigt sur sa poitrine, comme pour donner par là une nouvelle force à ses paroles. Duncan, qui ne le quittait pas des yeux, vit alors que l'animal dont on venait de parler était artistement représenté en beau bleu sur la peau cuivrée du Mohican. Tout ce qu'il avait entendu dire de la séparation violente des grandes tribus des Delawares lui revint à l'esprit; et il attendit le moment de se renseigner, avec une anxiété rendue presque intolérable par le vif intérêt dont il était animé.

Œil de Faucon le prévint dans ce qu'il avait à demander; et, lorsque son ami rouge eut terminé son discours :

« Nous venons, » dit-il au major, « de faire une découverte qui peut nous être favorable ou funeste, selon que le ciel en disposera. Le Sagamore est issu du sang le plus illustre des Delawares ; il est, en outre, le grand chef de leur tortue. Qu'il y ait de ses compatriotes dans la peuplade dont nous a parlé le chanteur, cela ressort clairement de ce qu'il a dit; et s'il avait mis à faire des questions prudentes la moitié du souffle qu'il a dépensé à faire une trompette de son gosier, nous aurions pu savoir le nombre des guerriers de cette caste. Finalement, nous marchons sur un terrain dangereux ; car un ami dont le visage s'est détourné de vous est souvent plus à craindre que l'ennemi qui en veut à votre chevelure.

— Expliquez-vous.

— C'est une longue et douloureuse histoire à laquelle je n'aime guère à penser, car on ne peut nier que le mal ne provienne en grande partie des hommes à peau blanche. Il est résulté de tout cela que le frère a levé la hache contre son frère, et que Mingos et Delawares ont foulé le même sentier.

— A votre avis, Cora se trouverait avec une partie de ces gens? »

Le chasseur se contenta de répondre par un signe affirmatif, et parut

désireux d'écarter de la conversation un sujet qui lui était pénible.

Le fougueux Duncan mit alors en avant plusieurs propositions irréfléchies et désespérées pour parvenir à la délivrance des deux sœurs. Quant au vétéran, que ces nouvelles avaient tiré de son accablement, il écouta les plans insensés du jeune amoureux avec une complaisance qui ne seyait guère à ses cheveux blancs et à son expérience de la vie. Mais Œil de Faucon, après avoir laissé s'évaporer cette ardeur juvénile, parvint à convaincre Duncan de la folie qu'il y avait à prendre une résolution précipitée, dans une affaire qui exigeait autant de sang-froid et de jugement que de courage à toute épreuve.

« Voici ce que je crois plus prudent, » ajouta-t-il : « que le bonhomme s'en retourne comme à l'ordinaire, et, qu'il avertisse les dames de notre arrivée, jusqu'à ce que nous le rappelions par un signal convenu pour se concerter avec nous. L'ami, vous savez distinguer le cri du corbeau de celui du coucou?

— Oui, certes, » répondit David. « Le coucou est un oiseau agréable, à la voix quelquefois douce et mélancolique, quoique la cadence en soit précipitée et discordante.

— Eh bien, puisque son cri vous plaît, il vous servira de signal. Lorsque vous entendrez chanter trois fois le coucou, n'oubliez pas de venir dans la partie du bois d'où l'oiseau...

— Un instant! » interrompit Heyward. « Je me charge de l'accompagner.

— Vous! » s'écria Œil de Faucon. « Avez-vous assez de la lumière du soleil?

— Et David? N'est-il pas là pour nous apprendre qu'il peut y avoir de l'humanité chez les Hurons?

— D'accord, mais le gosier de David lui rend des services que nul être de bon sens n'exigerait du sien.

— Moi aussi, je puis jouer le rôle de fou, d'imbécile, de héros; en un mot, il n'est rien dont je ne me sente capable pour délivrer celle que j'aime. Laissez là vos objections; ma résolution est prise. »

Œil de Faucon le regarda encore une fois avec un étonnement silencieux. Mais Duncan qui, par égard pour un homme si habile et si dévoué, s'était jusque-là implicitement soumis à ses conseils, reprit alors

son air de supériorité avec une fierté de manières qui n'admettait aucune opposition. Il fit un geste de la main pour indiquer qu'il n'écouterait aucune remontrance, puis il reprit d'un ton plus modéré :

« Vous connaissez les moyens de me déguiser, employez-les ; peignez-moi le corps, s'il le faut ; enfin, faites de moi ce qu'il vous plaira, un fou par exemple.

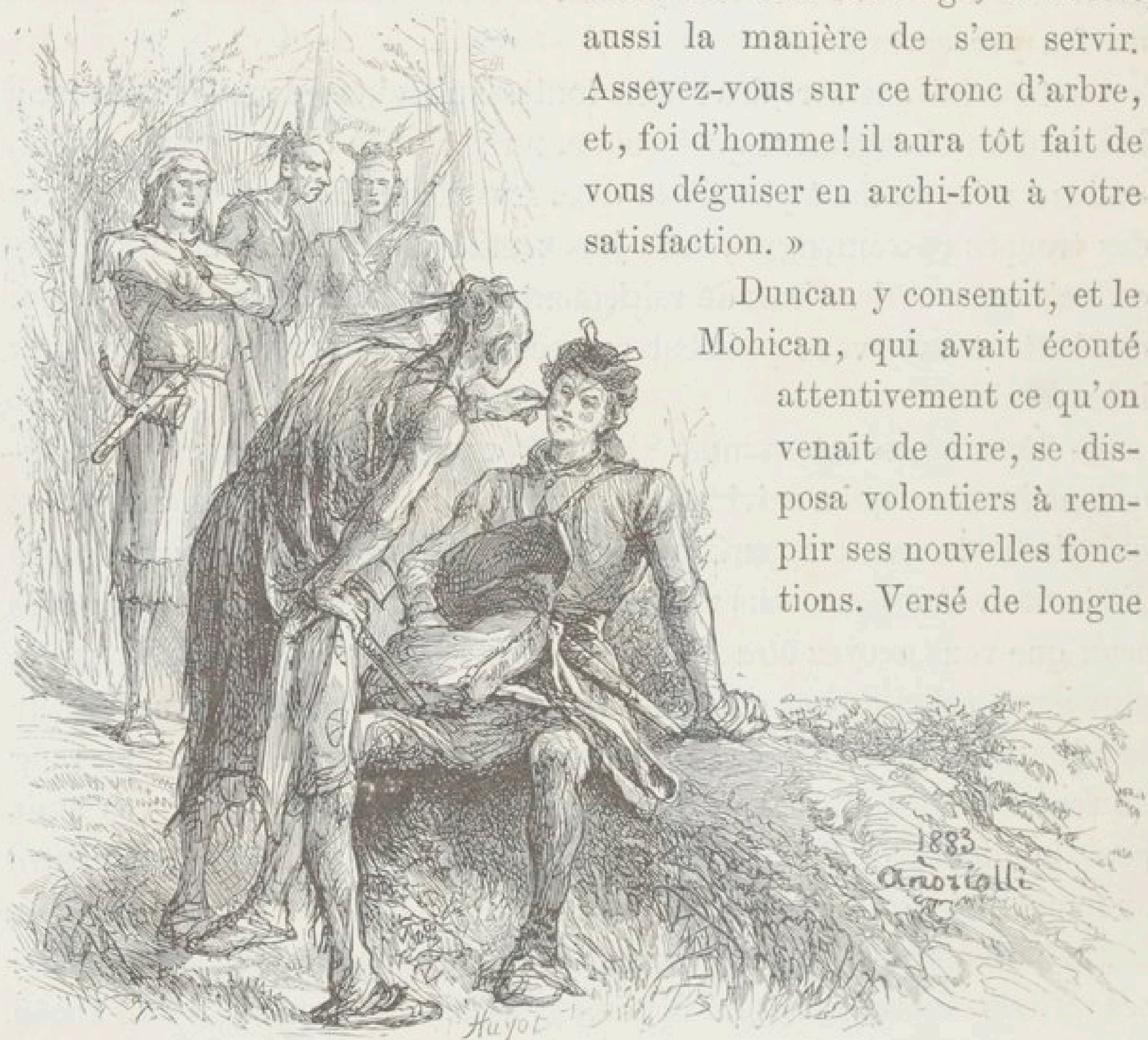
— Si celui qui sort des mains toutes-puissantes de la Providence a besoin d'un changement quelconque, » repartit le chasseur mécontent, « il ne m'appartient pas de le dire. Au surplus, quand vous envoyez des troupes en campagne, vous jugez utile d'établir des signes de reconnaissance et des lieux de ralliement, de manière à ce que ceux qui combattent avec vous puissent se reconnaître et savoir où rencontrer leurs amis...

— Écoutez, » interrompit Duncan, « vous avez appris de cet excellent homme, qui a suivi les deux prisonnières, que les Indiens chez qui elles se trouvent appartiennent à deux tribus, sinon à deux nations différentes. Celle que vous nommez la fille aux cheveux noirs est avec ceux que vous croyez être de la race des Delawares ; il s'ensuit que la plus jeune est chez nos ennemis déclarés, les Hurons. Le plus difficile est de se glisser parmi eux : il convient à ma jeunesse et à mon rang de tenter cette aventure. Tandis que vous négocierez avec vos amis pour la liberté de l'une des deux sœurs, moi je vais délivrer l'autre ou mourir. »

En parlant ainsi, l'ardeur du jeune officier brillait dans ses regards ; ses traits se dilataient et lui donnaient un air imposant. Œil de Faucon était trop accoutumé aux artifices des Indiens pour ne pas prévoir tous les dangers de l'entreprise, et d'autre part il ne savait par quels moyens combattre une détermination si subite. Peut-être y avait-il là quelque chose qui flattait sa hardiesse naturelle, et ce goût secret des aventures périlleuses, et qui s'était accru avec les années au point que risques et hasards étaient devenus en quelque sorte une jouissance nécessaire à son existence. Au lieu donc de continuer à s'opposer au projet de Duncan, il changea tout à coup de langage et se prêta à son exécution.

« Allons, » dit-il d'un air de bonne humeur, « quand on veut faire

boire un daim, il faut le précéder et non le suivre. Chingachgook a dans son bissac autant de couleurs différentes que la femme de l'ingénieur, qui copie la nature sur des chiffons de papier, trace des montagnes grosses comme un fétu de paille, et vous fait toucher le firmament du bout du doigt; et il sait aussi la manière de s'en servir. Asseyez-vous sur ce tronc d'arbre, et, foi d'homme! il aura tôt fait de vous déguiser en archi-fou à votre satisfaction. »



Duncan y consentit, et le Mohican, qui avait écouté attentivement ce qu'on venait de dire, se disposa volontiers à remplir ses nouvelles fonctions. Versé de longue date dans tous les subterfuges de sa race, il traça avec beaucoup de facilité et d'adresse les signes fantastiques que les indigènes avaient coutume de considérer comme preuve d'une humeur joyeuse et amicale. Il évita le moindre trait qui pût révéler une secrète inclination pour la guerre, tandis que, d'autre part, il s'appliqua à reproduire tout ce qui indiquait des dispositions bienveillantes. En un mot, sa main habile fit disparaître entièrement le guerrier sous le masque du bouffon. Ce n'était pas chose rare chez un Indien; et comme Duncan était déjà suffisamment déguisé par ses vêtements, on avait tout lieu

de croire qu'avec sa connaissance de la langue française, il passerait pour un jongleur de Ticonderoga, en train de faire une tournée parmi les tribus alliées.

Quand on jugea que rien ne manquait à son tatouage, Œil de Faucon lui donna force conseils affectueux, et convint avec lui des signaux et du lieu de ralliement en cas de succès de part et d'autre. La séparation de Munro et de son jeune ami fut plus douloureuse; néanmoins le colonel s'y soumit avec une indifférence que son caractère cordial et honnête n'eût pas eue dans un état d'esprit moins troublé.

Le chasseur prit ensuite Duncan à part, et l'informa de l'intention où il était de laisser le vétéran dans quelque endroit sûr sous la garde de Chingachgook; pendant ce temps-là, il chercherait en compagnie d'Uncas à se procurer des renseignements parmi la peuplade qu'ils avaient toute raison de croire composée de Delawares. Après lui avoir recommandé par-dessus tout la prudence, il termina en s'écriant avec une chaleur d'expression et de sentiment dont Heyward fut profondément touché :

« Et maintenant, que Dieu vous bénisse! Vous avez montré une ardeur qui me plaît; car c'est l'attribut de la jeunesse, et surtout dans un sang vif et un cœur vaillant. Mais croyez-en un homme à qui l'expérience a démontré la vérité de ce qu'il conseille : vous aurez besoin d'appeler à votre aide toute votre fermeté et un esprit plus subtil que n'en donnent les livres, avant de déjouer la ruse d'un Mingo ou de venir à bout de son audace. Dieu vous accompagne! Si les Hurons touchent à votre chevelure, comptez sur la promesse d'un blanc qui a derrière lui de braves guerriers pour le soutenir : ils paieront leur victoire par autant de morts qu'ils vous auront enlevé de cheveux! Je vous le répète, mon jeune gentilhomme, que la Providence bénisse votre entreprise, car elle est honorable; et souvenez-vous que pour mettre les coquins dedans, il est permis de faire des choses qui ne sont pas naturelles à une peau blanche. »

Duncan serra avec chaleur la main de son digne compagnon, qui hésitait à la présenter, recommanda de nouveau son vieil ami à ses soins, lui rendit les vœux de réussite qu'il en avait reçus, et fit signe à David de lui montrer le chemin.

Œil de Faucon suivit quelque temps des yeux avec admiration l'intrépide et aventureux jeune homme ; puis, secouant la tête d'un air de doute, il ramena les trois compagnons qui lui restaient dans l'intérieur de la forêt.

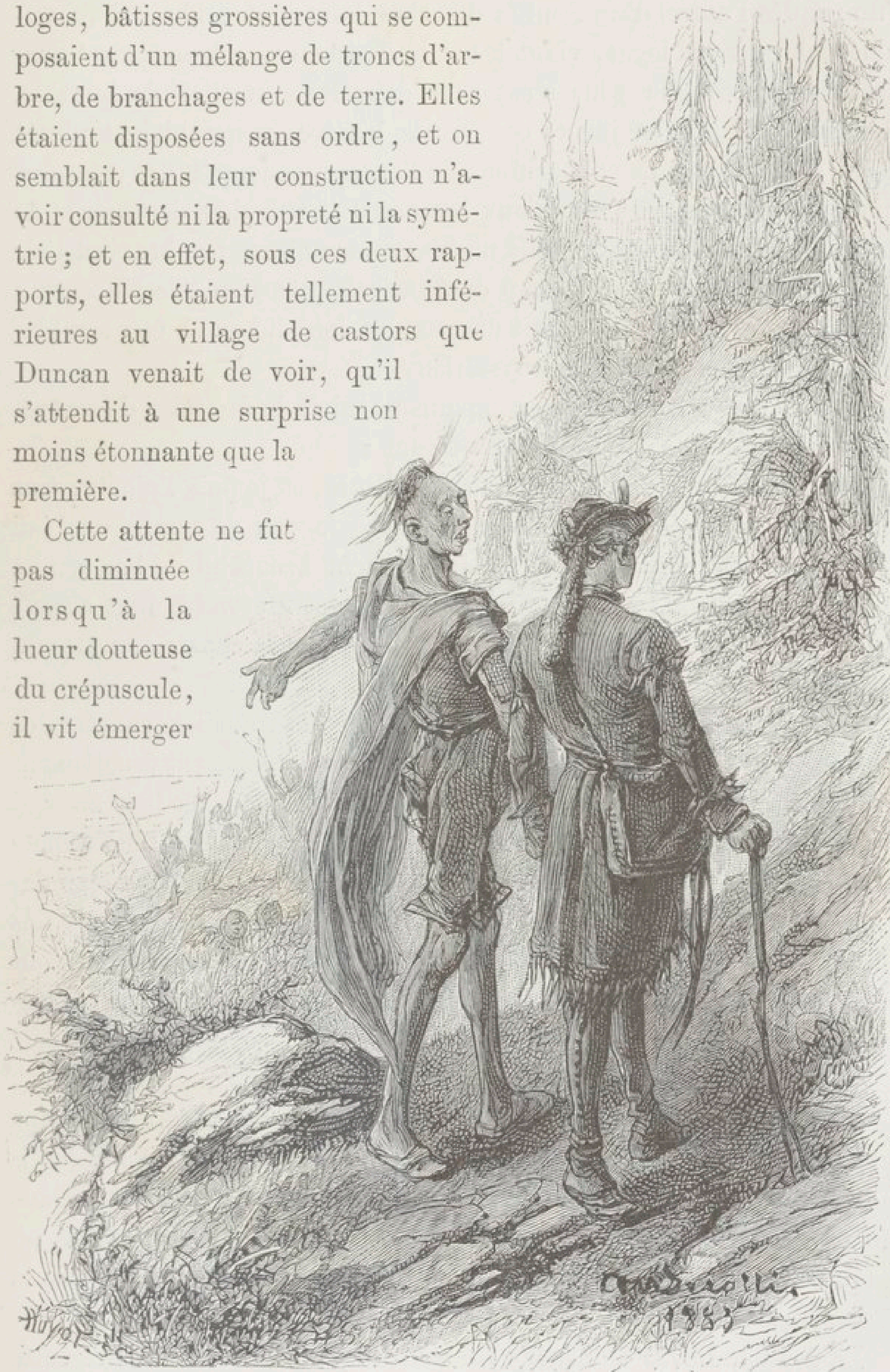
La route que David fit prendre à Heyward traversait directement la clairière des castors et longeait les bords de leur étang. En se voyant seul avec une créature si simple et si peu en état de lui porter secours en des conjonctures périlleuses, le major commença à comprendre les difficultés de la tâche qu'il avait entreprise. La lumière affaiblie du soir couvrait de teintes lugubres le sauvage désert qui s'étendait de tous côtés autour de lui ; il n'était pas jusqu'au silence de ces petites huttes qu'il savait remplies d'une population si nombreuse qui n'eût en soi quelque chose d'effrayant. En contemplant ces constructions admirables, en songeant aux merveilleuses précautions de leurs ingénieux habitants, une pensée le frappa : même les animaux de ces vastes solitudes possédaient un instinct presque à la hauteur du sien, ce qui lui fit faire un retour, non sans inquiétude sur la lutte inégale dans laquelle il s'était témérairement engagé. Puis vinrent s'offrir à lui l'image charmante d'Alice, son malheur, les dangers qu'elle courait, et il se sentit assez de courage pour affronter les périls de sa situation. Encourageant David de la voix, il marcha en avant du pas leste et vigoureux de la jeunesse et de l'audace.

Après avoir décrit à peu près un demi-cercle autour de l'étang, ils s'éloignèrent du ruisseau pour atteindre le niveau du terrain. Au bout d'une demi-heure, ils arrivèrent à la lisière d'une autre clairière qui paraissait également l'ouvrage des castors, et que ces animaux intelligents avaient sans doute abandonnée pour s'établir dans un endroit plus commode. Un sentiment bien naturel fit hésiter un moment Heyward avant de quitter le couvert du bois, comme un homme qui rassemble toutes ses forces avant de tenter une épreuve hasardeuse dans laquelle il sait qu'elles lui seront nécessaires. Il mit à profit cette halte pour recueillir les renseignements que pouvait lui procurer un coup d'œil jeté à la hâte.

De l'autre côté de la clairière, et près d'un endroit où le ruisseau tombait en cascade sur quelques rochers, il y avait une soixantaine de

loges, bâtisses grossières qui se composaient d'un mélange de troncs d'arbre, de branchages et de terre. Elles étaient disposées sans ordre, et on semblait dans leur construction n'avoir consulté ni la propreté ni la symétrie ; et en effet, sous ces deux rapports, elles étaient tellement inférieures au village de castors que Duncan venait de voir, qu'il s'attendit à une surprise non moins étonnante que la première.

Cette attente ne fut pas diminuée lorsqu'à la lueur douteuse du crépuscule, il vit émerger



l'une après l'autre, d'un fouillis d'herbes hautes et drues qui foisonnaient devant les loges, vingt à trente figures qui s'évanouirent successivement, comme pour s'enfoncer dans les entrailles de la terre. Autant qu'il put en juger, ces formes bizarres ressemblaient plutôt à des spectres et à des apparitions de l'autre monde qu'à des créatures humaines formées des matériaux communs et vulgaires de chair et de sang. Par instants se dressait un corps nu agitant les bras en l'air comme un insensé; tout à coup on ne voyait plus rien à la place qu'il avait occupée, et il se montrait un peu plus loin, lui ou un être semblable ayant le même caractère mystérieux.

David, voyant hésiter son compagnon, suivit la direction de son regard, et le rappela à lui-même en disant :

« Ici le terrain fertile manque de culture, et je puis l'ajouter sans un levain blâmable d'amour-propre, dans le peu de temps que j'ai passé chez ces païens, j'ai semé inutilement beaucoup de bon grain.

— Les Indiens, » répondit machinalement Heyward, tout occupé du spectacle qu'il avait sous les yeux, « préfèrent la chasse aux arts du travail.

— Il y a pour l'esprit plus de joie que de travail à chanter les louanges de Dieu, » dit David. « Mais les enfants abusent cruellement des dons du ciel! J'ai rarement rencontré des garçons de leur âge qui aient reçu pour la psalmodie des dispositions naturelles plus remarquables, et bien sûr, bien sûr, il n'en est point qui les négligent davantage. Trois soirées de suite, les marmots sont venus ici; trois fois je les ai réunis pour chanter avec moi un cantique; et ils n'ont répondu à mes efforts que par des cris et des hurlements qui m'ont déchiré jusqu'au fond de l'âme!

— De qui parlez-vous?

— De ces enfants du diable que vous voyez là-bas perdre un temps précieux à faire des grimaces. Ah! la salutaire contrainte de la discipline est bien peu connue parmi ce peuple abandonné à lui-même! Dans un pays où le bouleau croît en abondance vous ne trouveriez pas un paquet de verges, et je ne m'étonne pas de ce que les bienfaits de la Providence soient employés à produire un si infernal charivari. »

Là-dessus, David se boucha les oreilles pour ne pas entendre cette

marmaille, dont les hurlements aigus firent alors retentir la forêt. Un sourire de dédain effleura les lèvres de Duncan qui, se moquant en lui-même de l'accès de superstition qu'il venait d'avoir, dit avec fermeté :

« Avançons ! »

Les mains toujours collées à ses oreilles, le maître de chant obéit, et tous deux poursuivirent hardiment leur route vers ce que David appelait quelquefois « le camp des Philistins ».





CHAPITRE XXIII.

> Les bêtes fauves ont un privilège de chasse, et, avant de lancer nos meutes, nous donnons au cerf un espace réglé par les lois. Mais le renard! qui trouverait à redire à la façon dont il a été pris ou tué?
>
> WALTER SCOTT, *la Dame du Lac.*



IL est rare que les campements des Indiens soient gardés, comme ceux des blancs, par des sentinelles armées. Averti par son instinct de l'approche du danger lorsqu'il est encore éloigné, l'Indien en général se fie à la connaissance qu'il a des signes de la forêt, et à l'étendue ainsi qu'à la difficulté des lieux qui le séparent de ceux qu'il a le plus à craindre. L'ennemi qui, par un heureux concours de circonstances, a trouvé moyen d'éluder la vigilance des éclaireurs, est à peu près assuré de ne pas trouver autour des habitations de vedettes pour donner l'alarme. En outre de cette habitude générale, les tribus amies de la France connaissaient trop bien l'importance du coup qui venait d'être frappé, pour appréhender aucun danger immédiat de la part des nations hostiles tributaires de la couronne britannique.

Duncan et David arrivèrent donc au milieu des enfants qui jouaient, comme nous l'avons dit, sans que rien eût annoncé leur approche; mais, aussitôt qu'elle les aperçut, toute la bande joyeuse poussa, d'un accord

tacite, un cri d'effroi et d'avertissement à la fois, et disparut comme par enchantement. Les corps nus et basanés de ces enfants se confondaient tellement, à cette heure du jour, avec les hautes herbes où ils étaient cachés, qu'on eût dit de prime abord que la terre les avait engloutis. Revenu de sa première surprise, Duncan, en regardant autour de lui, rencontra partout des yeux noirs et vifs qui ne le perdaient pas de vue. Présage peu rassurant, et qui n'était guère propre à encourager le major sur la nature de l'examen qu'allait probablement lui faire subir la prudence plus avisée des hommes! Aussi y eut-il un moment où il n'eût pas été fâché de battre en retraite. Par malheur, il était trop tard pour manifester la moindre apparence d'hésitation. Les clameurs des enfants avaient attiré une douzaine de guerriers sur le seuil de la hutte la plus proche; là, un groupe à l'air rébarbatif attendait gravement la venue de ces hôtes inattendus.

David, déjà familiarisé en quelque sorte avec de semblables scènes, ouvrit la marche, et se dirigea vers cette même hutte, avec une assurance qu'il n'eût pas été facile de déconcerter.

C'était le principal édifice du village, bien qu'il ne fût construit que d'écorce et de branches d'arbres; la tribu y tenait ses conseils et ses assemblées publiques pendant sa résidence temporaire sur les confins de la province anglaise.

Il fut difficile à Duncan de conserver son masque d'indifférence lorsqu'il fut obligé de coudoyer en passant les robustes sauvages qui étaient attroupés devant la porte; mais, convaincu que sa vie dépendait de sa présence d'esprit, il s'abandonna à la discrétion de son compagnon, dont il emboîta le pas, et s'efforça, tout en marchant, de raffermir ses esprits. Au premier contact avec ces êtres sanguinaires, il eut froid au cœur et son sang se figea dans ses veines; puis il fut assez maître de lui pour s'avancer jusqu'au centre de la loge, sans laisser voir sur son visage aucun reflet de ses appréhensions. Suivant l'exemple du brave David, il s'approcha d'une pile de branches odoriférantes entassées dans un coin, et y prit un fagot sur lequel il s'assit en silence.

Dès que le nouveau venu fut passé, les guerriers qui l'avaient suivi des yeux quittèrent le seuil et entrèrent à leur tour; puis, se rangeant autour de lui, ils semblèrent attendre avec patience le moment où la

dignité de l'étranger lui permettrait de parler. La plupart étaient nonchalamment appuyés contre les poteaux qui supportaient le fragile édifice, tandis que trois ou quatre des chefs les plus vieux et les plus renommés s'étaient assis, selon leur coutume, à terre et un peu en avant des autres.

Une torche brûlait dans ce lieu, et sa flamme aveuglante, que l'air faisait vaciller, jetait des reflets rougeâtres tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre de ces farouches physionomies. Duncan en profita pour essayer de pressentir, par un coup d'œil furtif, à quel accueil il devait s'attendre.

Les chefs, placés sur le devant, affectant de le remarquer à peine, tenaient leurs yeux fixés à terre, dans une attitude qui tenait plus de la défiance que du respect. Les guerriers qui se trouvaient dans l'ombre et sur un plan reculé montraient moins de réserve. Duncan s'aperçut bientôt que leurs regards pénétrants étudiaient à la dérobée sa personne et son attirail; en réalité, rien n'échappait à leur observation et à leurs commentaires, ni un tressaillement, ni un geste, ni le moindre détail du tatouage ou du vêtement.

Enfin un Indien aux cheveux grisonnants, mais dont les membres musculeux et la démarche ferme annonçaient toute la vigueur de l'âge mûr, sortit d'un retrait où il s'était probablement dissimulé pour faire ses observations sans être vu, et prit la parole. Comme il s'exprimait dans la langue des Wyandots ou Hurons, son discours demeura inintelligible pour celui à qui il l'adressait. Aussi Duncan n'en retint-il qu'une chose, le ton du débit encore plus poli qu'irrité, et secouant la tête, il indiqua par un geste qu'il lui était impossible de répondre.

« Aucun de mes frères ne parle-t-il français ou anglais? » dit-il dans la première de ces langues, en promenant ses regards d'une figure à l'autre, dans l'espoir de voir quelqu'un faire un signe affirmatif.

Plusieurs des assistants tournèrent vers lui la tête comme pour saisir le sens de ses paroles, mais il n'obtint pas de réponse.

« J'aurais regret à croire, » continua Duncan avec une prononciation lente, et en employant les termes français les plus simples qu'il put trouver, « que dans cette nation sage et brave nul ne comprend la langue dont le grand monarque fait usage quand il parle à ses enfants. Il aurait

un poids sur le cœur s'il savait que ses guerriers rouges ont si peu d'égards pour lui. »

Il y eut alors un long silence, pendant lequel aucun mouvement du corps, aucun trait du regard ne trahit l'impression produite par cette observation. Le major, qui savait que l'art de se taire était une vertu chez ses hôtes, mit volontiers à profit cet usage afin de coordonner ses idées.

A la fin, le même guerrier qui lui avait d'abord adressé la parole, lui demanda sèchement dans le français du Canada :

« Quand le monarque, notre grand-père, parle à son peuple, est-ce avec la langue d'un Huron?

— Il ne fait aucune différence entre ses enfants, que la couleur de leur peau soit rouge, noire ou blanche, » répondit Duncan d'une manière évasive ; « mais il fait un cas tout particulier des braves Hurons.

— Comment parlera-t-il quand les coureurs lui compteront les chevelures qui poussaient, il y a cinq nuits, sur la tête des Anglais?

— Ils étaient ses ennemis, » dit Duncan avec un tressaillement involontaire ; « et sans doute il dira : C'est bon! mes Hurons sont des vaillants.

— Ce n'est pas ainsi que pense notre père du Canada. Au lieu de regarder devant lui pour récompenser ses Indiens, c'est en arrière qu'il se tourne ; il voit les Anglais morts, et non les Hurons. Que veut dire cela?

— Un grand chef comme lui a plus d'idée que de langue. Il veille à ce que nul ennemi ne suive ses traces.

— Le canot d'un guerrier mort ne flottera plus sur l'Horican, » répliqua le sauvage d'un air sombre. « Les oreilles du grand chef sont ouvertes aux Delawares qui ne sont pas nos amis, et ils les remplissent de mensonges.

— Cela ne peut être. Voyez, il m'a ordonné à moi, qui suis instruit dans l'art de guérir, d'aller trouver ses enfants les Hurons rouges des grands lacs, et de leur demander s'ils ont des malades parmi eux. »

Un nouveau silence suivit la déclaration de la qualité que le major venait de prendre. Tous les yeux se portèrent à la fois sur sa personne, comme pour juger de la vérité ou de la fausseté de sa parole, avec un

air d'intelligence et de perspicacité qui le fit trembler pour le résultat l'objet de cet examen inquisiteur.

Heureusement le premier interlocuteur reprit la parole.

« Les hommes sages du Canada ont-ils l'habitude de peindre leur peau ? » demanda-t-il froidement. « Nous les avons entendus se vanter d'avoir le visage pâle.

— Quand un chef indien vient parmi ses pères blancs, » reprit Heyward avec beaucoup d'assurance, « il quitte sa blouse de buffle pour prendre la chemise qu'on lui offre. Mes frères m'ont donné cette peinture, et je la porte. »

Un murmure d'approbation annonça que ce compliment adressé à la tribu était favorablement accueilli.

Le vieux chef fit un geste de satisfaction; son exemple fut suivi par la plupart des guerriers, qui étendirent une main comme lui et poussèrent leur exclamation favorite. Duncan commença à respirer plus librement, dans la persuasion que le plus fort de l'interrogatoire était fini, et comme il avait déjà arrangé une histoire simple et vraisemblable à l'appui de sa profession prétendue, ses espérances de réussite augmentèrent.

Un autre guerrier s'avança.

Après s'être recueilli un instant afin de faire une réponse convenable à la déclaration de leur hôte, il prit l'attitude d'un orateur. A peine avait-il ouvert la bouche qu'il s'éleva de la forêt un bruit sourd mais inquiétant, suivi de clameurs perçantes et prolongées de manière à ressembler aux plaintifs hurlements d'un loup.

A cette interruption soudaine, Duncan se leva, et l'impression terrible qu'il éprouva lui fit oublier tout le reste. Au même instant, tous les Hurons s'élancèrent au dehors, et bientôt éclata dans l'air un vacarme épouvantable.

Notre jeune aventurier fut incapable d'y résister plus longtemps : il sortit à son tour, et se trouva au milieu d'une foule désordonnée qui réunissait presque tout ce qui était doué de vie dans le village. Hommes, femmes, enfants, vieillards, invalides, jeunes gens, tout le monde était sur pied; les uns vociférant à tue-tête, les autres battant des mains avec une joie frénétique, tous exprimant leur satisfaction féroce de quelque événement inattendu.

La scène qui suivit donna presque aussitôt au major l'explication de cet horrible tumulte.

Il restait encore assez de clarté dans les cieux pour qu'on pût distinguer entre les arbres les espèces d'avenues par lesquelles différents sentiers venaient aboutir dans la clairière. On en vit sortir une longue file de guerriers qui s'avançaient en procession vers le village. Celui qui marchait en tête portait une perche à laquelle étaient suspendues plusieurs chevelures humaines. Les sons effrayants que le major avait entendus étaient ce que les blancs ont appelé avec raison *le cri de mort*, et chaque répétition de ce cri avait pour but d'annoncer à la tribu la mort d'un ennemi. Ce qu'Heyward connaissait des usages des Indiens l'aida à trouver cette explication. Sachant désormais que ce sabbat d'enfer avait pour cause le retour imprévu d'une troupe partie en expédition, ses angoisses se calmèrent, et il se félicita intérieurement d'une circonstance grâce à laquelle il pouvait espérer qu'on ferait moins d'attention à lui.

A une centaine de pas du village, les nouveaux venus firent halte. Ils avaient entièrement cessé de pousser le cri plaintif et féroce, qui avait pour but tout à la fois de gémir sur les morts et de célébrer les vainqueurs. L'un d'eux, s'étant détaché du reste de la troupe, se mit à discourir à haute voix : c'était une sorte d'invocation mélancolique aux trépassés, bien qu'ils ne pussent pas entendre ses paroles plus que les hurlements qui avaient retenti auparavant. Ce fut ainsi que la victoire de l'expédition fut annoncée à la tribu.

Il serait difficile de donner une idée de l'explosion d'allégresse qui accueillit cette nouvelle. Tout le camp devint un théâtre de désordre et de commotions violentes. Les guerriers tirèrent leurs coutelas, les brandirent en l'air et se rangèrent sur deux lignes qui s'étendaient parallèlement depuis l'endroit où les vainqueurs s'étaient arrêtés jusqu'au village. Les femmes saisirent des bâtons, des haches, tout ce qui leur tomba sous la main, et s'avancèrent avec ardeur pour prendre part au cruel divertissement qui se préparait. L'enfance elle-même n'en demeura pas exclue : de petits garçons arrachaient de la ceinture de leurs pères les tomahawks, qu'ils avaient à peine la force de soulever, et se glissaient entre les guerriers, dociles imitateurs de leurs sauvages parents.

De grands tas de broussailles avaient été amoncelés dans la clairière, et des vieilles étaient en train d'y mettre le feu pour éclairer le spectacle qui allait se passer. Quand la flamme s'en éleva, elle éclipsa les dernières lueurs du crépuscule, et contribua à rendre les objets à la fois plus distincts et plus hideux.

Tout cela formait un tableau imposant, auquel la ceinture sombre des grands pins servait de cadre.

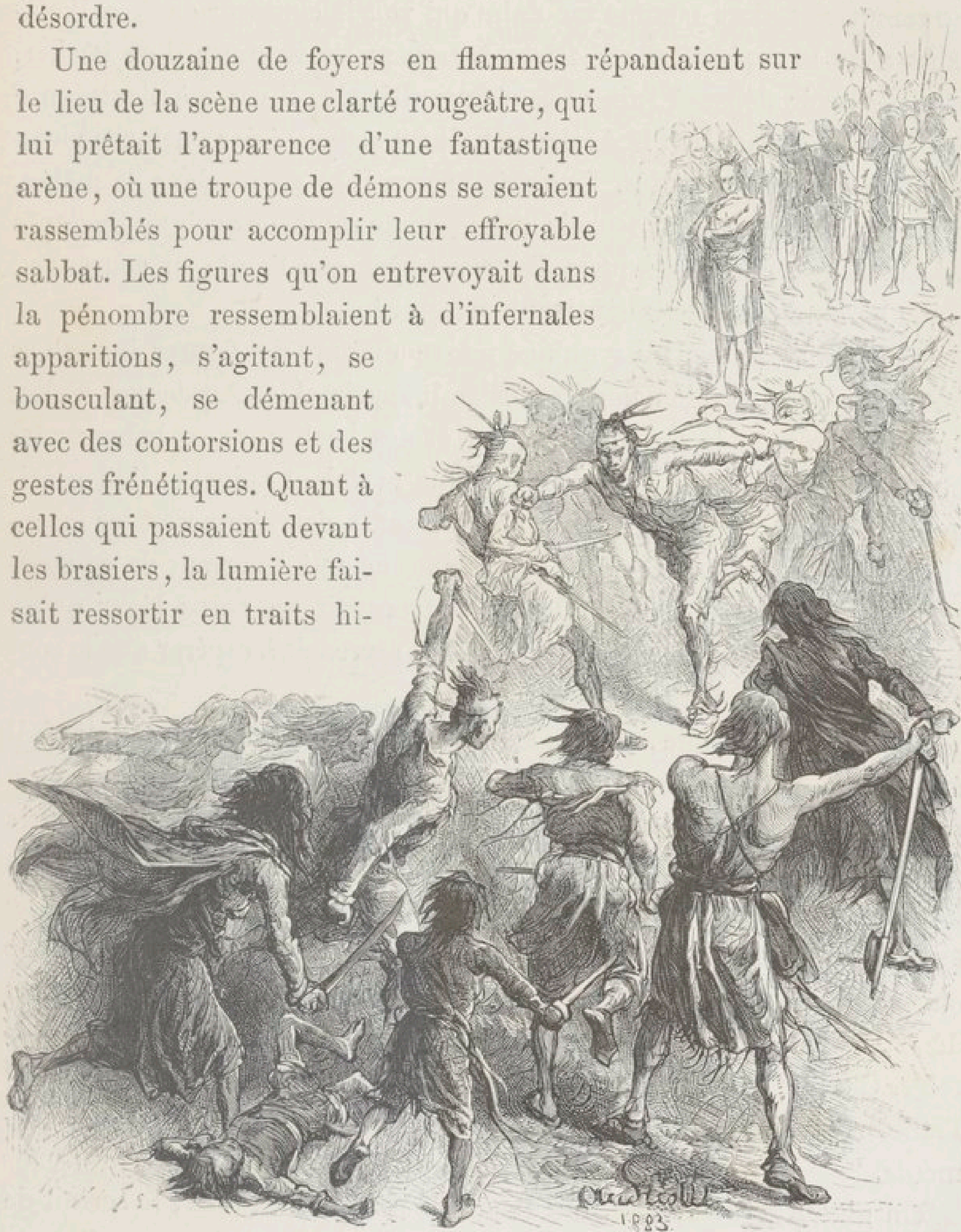
Sur le plan le plus éloigné étaient rangés en demi-cercle les guerriers qui venaient d'arriver. A quelques pas en avant se tenaient deux hommes qui semblaient destinés à remplir un rôle à part. La lumière n'était pas assez forte pour qu'on pût distinguer leurs traits, et cependant on voyait qu'ils étaient animés d'émotions toutes différentes. L'un, droit et ferme, était prêt à subir son destin en héros ; l'autre baissait la tête, comme frappé de terreur ou en proie à la honte.

L'audacieux Duncan se sentit épris d'admiration et de pitié pour le premier, bien qu'aucune occasion ne pût lui être offerte de manifester ses généreuses sympathies. Malgré tout, il suivait d'un œil ému ses moindres mouvements ; et en contemplant ses membres robustes et ses belles proportions, il cherchait à se persuader que, s'il était au pouvoir de l'homme secondé par un courage intrépide, de sortir sain et sauf d'un si grand péril, le jeune captif qu'il avait sous les yeux pouvait espérer de triompher dans la course fatale à laquelle on allait le soumettre. Peu à peu il s'approcha davantage des Hurons, et il pouvait à peine respirer, tant était vif l'intérêt qu'excitait en lui ce spectacle.

On donna le signal de l'épreuve imposée aux prisonniers, et l'intervalle de silence qui l'avait précédé fut rompu par une explosion de hurlements qui surpassa tout ce qu'on avait encore entendu. La plus faible des deux victimes ne bougea de place ; mais l'autre se mit à bondir avec la légèreté et la vitesse d'un daim. Au lieu de se jeter à travers les rangs ennemis, comme on s'y attendait, il entra dans l'espèce de défilé que formaient les Hurons rangés sur deux lignes, et avant qu'un seul coup pût l'atteindre, il se détourna brusquement, sauta par-dessus une troupe d'enfants et gagna aussitôt le front extérieur de l'armée en bataille, et par conséquent celui qui présentait le moins de danger.

A ce subterfuge, l'air retentit d'imprécations, les rangs furent rompus, et la multitude irritée se dispersa dans un indicible désordre.

Une douzaine de foyers en flammes répandaient sur le lieu de la scène une clarté rougeâtre, qui lui prêtait l'apparence d'une fantastique arène, où une troupe de démons se seraient rassemblés pour accomplir leur effroyable sabbat. Les figures qu'on entrevoyait dans la pénombre ressemblaient à d'infernales apparitions, s'agitant, se bousculant, se démenant avec des contorsions et des gestes frénétiques. Quant à celles qui passaient devant les brasiers, la lumière faisait ressortir en traits hi-



deux la colère et la haine qui les transportaient.

Un tel concours d'ennemis acharnés ne laissa pas au fugitif le temps de respirer. Il y eut un moment où l'on put craindre qu'il ne réussît à

gagner la forêt, mais ceux qui l'avaient fait prisonnier se jetèrent tous ensemble au-devant de lui, et le refoulèrent au centre de la clairière. Se retournant alors comme un daim qui voit le chasseur en face, il s'élança avec la rapidité d'une flèche à travers les flammes d'un bûcher, et après avoir dépassé sain et sauf la multitude, il parut à l'extrémité opposée de la clairière ; là également, il fut repoussé par quelques vieux Hurons des mieux avisés. Une fois encore il se perdit dans la mêlée, comme si elle eût pu lui fournir un moyen de salut, et quelques instants s'écoulèrent pendant lesquels Heyward crut que l'agile et courageux jeune homme avait définitivement succombé.

On ne distinguait plus qu'une masse obscure de figures humaines ballottées çà et là dans une confusion inexprimable. Au-dessus d'elle, on voyait reluire le fer des couteaux et des haches, et se balancer les massues formidables ; mais les coups ne portaient point, et l'on continuait de frapper au hasard. Les cris perçants des femmes et les farouches hurlements des guerriers ajoutaient encore à l'horreur de ce spectacle. De temps en temps, Duncan entrevoyait un corps léger qu'un bond prodigieux soulevait en l'air, et il se reprenait à espérer que le coureur n'avait rien perdu de sa vigueur.

Tout à coup la foule, rejetée en arrière, s'approcha de l'endroit où il était resté. Un mouvement rapide porta les Hurons nouveau venus à travers un groupe de femmes et d'enfants, qui tombèrent et furent foulés aux pieds. En pleine bagarre, Duncan vit reparaître le captif. Les forces humaines ne pouvaient bien longtemps encore soutenir une pareille épreuve, et le malheureux semblait en être convaincu. Profitant d'une ouverture dans les rangs des guerriers, il s'y précipita et fit un effort désespéré, et que Duncan jugea devoir être le dernier, pour gagner la forêt. Comme s'il eût connu qu'il n'avait rien à craindre de la part de l'officier anglais, le fugitif passa si près de lui qu'il effleura ses vêtements.

Un gigantesque Huron, qui venait de prendre son élan, le serrait de près, et levait déjà le bras pour asséner un coup fatal. Duncan allongea le pied, et d'un croc en jambe précipita le sauvage, la tête la première, à quelques pas de celui qu'il voulait immoler. Le prisonnier profita de cet avantage avec la rapidité de la pensée : il fit volte-face, et disparut

comme un météore. Saisi d'étonnement, le major, en cherchant à savoir ce qu'il était devenu, l'aperçut tranquillement appuyé contre un poteau peint de diverses couleurs, placé à l'entrée de la principale cabane ou loge du conseil.

Craignant que la part indirecte qu'il avait prise au salut du fugitif ne lui devînt fatale à lui-même, Duncan s'empressa de changer de place. Il suivit la foule, qui revenait avec un air sombre, comme l'est toute populace qui se voit privée d'une exécution dont on lui avait promis le sanglant spectacle. La curiosité, ou peut-être un sentiment meilleur, l'engagea à s'approcher de l'étranger. Il le trouva debout, le bras passé autour du poteau qui faisait sa protection ; sa respiration était rauque et haletante après les incroyables fatigues qu'il avait subies, mais il dédaignait de laisser voir le plus léger signe de souffrance. Un usage immémorial et sacré interdisait de toucher à sa personne, jusqu'à ce que le conseil de la tribu eût décidé de son sort ; mais le résultat de la délibération n'était pas douteux, à en juger par les sentiments de la cohue dont la place était encombrée.

Tout ce que le vocabulaire des Hurons contient de termes injurieux, les femmes désappointées le prodiguaient à l'étranger qui s'était soustrait à leurs cruels traitements. Elles insultaient à son courage, et lui disaient, avec des railleries amères, que ses pieds valaient mieux que ses mains, et qu'il avait mérité des ailes, puisque il ignorait l'usage de la flèche et du couteau. A tout cela le captif ne répondait rien, se bornant à conserver une attitude qui offrait un singulier mélange de dignité et de mépris. Exaspérées de son sang-froid autant que de son heureuse fortune, la parole des mégères s'embrouilla au point d'être inintelligible, et la rage leur fit pousser d'affreux hurlements.

Une des vieilles qui avaient allumé les feux se fraya un passage à travers la foule et vint se camper en face du prisonnier. A la vue de cette sorcière aux traits décharnés et à peine vêtue de loques sordides, on ne se trompait guère en lui supposant une méchanceté surhumaine. Rejetant sur l'épaule un semblant de vêtement, elle étendit son bras long et osseux, et se servant de la langue delaware, comme plus accessible à l'objet de ses outrages, elle commença ainsi en élevant la voix :

« Écoute-moi, Delaware ! » dit-elle en frappant de ses doigts la

figure du prisonnier. « Ta nation est une race de femmes, et la bêche convient mieux à vos mains que le fusil. Vos femmes donnent le jour à des daims; mais si un ours, un chat sauvage ou un serpent venaient à naître parmi vous, vous prendriez tous la fuite. Les filles des Hurons te feront des jupes, et nous te trouverons un mari. »

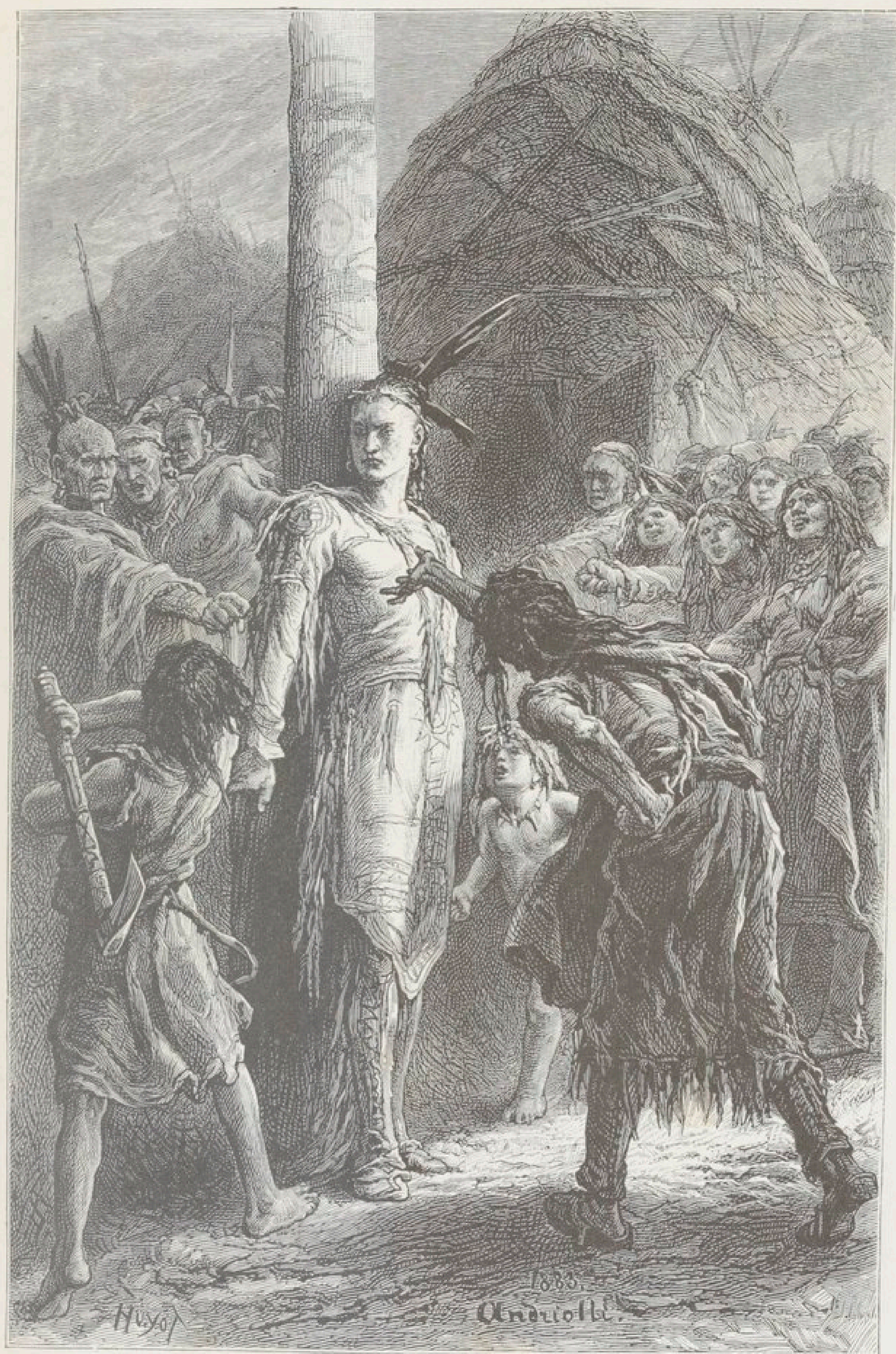
Cette insultante apostrophe fut accueillie par de grands éclats de rire, explosion de gaieté violente où les voix fraîches et mélodieuses des jeunes femmes se mariaient étrangement aux grognements et aux criailleries des méchantes vieilles. Efforts impuissants! Le captif, supérieur à une telle attaque, demeurait immobile et la tête haute; on eût dit qu'il se croyait seul, excepté lorsque son regard fier et hautain errait sur les guerriers qui se promenaient à quelque distance, observateurs sombres et silencieux de tout ce qui se passait.

Furieuse d'avoir manqué son but, la mégère mit ses poings sur ses hanches, et prenant une attitude de défi et d'insulte, elle vomit un torrent d'invectives dont nous essaierions en vain de reproduire l'infinie variété. Toute cette dépense de mots fut inutile, et quelle que fût sa réputation dans la science de l'injure, le prisonnier lui laissa répandre sa fureur jusqu'à ce que l'écume lui vînt à la bouche; mais pas un seul muscle ne tressaillit sur sa figure.

Tant d'indifférence parut faire impression sur les autres spectateurs. Un adolescent qui, sortant à peine de l'enfance, venait d'être admis au nombre des guerriers, voulut venir en aide à cette furie en brandissant son tomahawk devant la victime et en ajoutant ses bravades aux railleries de la vieille. Alors seulement le prisonnier tourna son visage vers la lumière et laissa tomber sur le jeune tourmenteur un regard où il y avait quelque chose de plus que du mépris; puis il reprit son attitude de calme recueillement.

Mais son changement de posture avait permis à Duncan de reconnaître Uncas, le jeune Mohican. La surprise lui ôta presque la faculté de respirer, et la situation critique du jeune chef le plongea dans un pénible accablement. Aussi détourna-t-il les yeux, de crainte que leur expression trop significative ne contribuât à hâter le sort du prisonnier. Néanmoins rien encore ne justifiait de telles appréhensions.

L'exaspération de la foule était loin de se calmer, quand un Huron,



Uncas méprise les insultes des femmes.

s'ouvrant brutalement un chemin, et poussant de côté la meute des enfants et des femmes, prit Uncas par le bras et le fit entrer dans la loge du conseil. Il y fut suivi par tous les chefs et par les plus illustres guerriers, au nombre desquels Heyward, dévoré d'inquiétude, trouva moyen de se glisser, sans attirer sur lui une attention qui aurait pu être funeste.

Les sauvages employèrent quelques minutes à prendre place, chacun selon son rang et l'influence dont il jouissait dans la tribu. On observa un ordre à peu près semblable à celui qui avait été adopté dans la réunion précédente. Au milieu de la salle spacieuse, et sous la lumière éclatante d'une torche, s'assirent les vieillards et les chefs principaux ; quant aux jeunes gens et aux guerriers d'une classe inférieure, ils se tinrent en cercle par derrière. Juste au centre de la cabane, au-dessous d'une ouverture par laquelle filtrait la clarté d'une ou deux étoiles, était Uncas, debout, dans une attitude de calme et de majesté. Son air fier n'échappa point à la pénétration de ses vainqueurs, et ils portaient sur lui de fréquents regards, où l'on lisait, à travers une inflexibilité de parti pris, l'admiration que leur inspirait son courage.

Il n'en était pas de même de l'individu qui était auprès du jeune Mohican, avant que celui-ci eût commencé la redoutable épreuve où avait triomphé son agilité. Bien loin de se joindre à ceux qui le poursuivaient, il était demeuré, au milieu de la confusion générale, immobile comme une statue, courbé sous l'humiliation de la honte. Aucune main n'avait été tendue pour lui faire accueil, et nul n'avait daigné prendre la peine de surveiller ses mouvements. S'il était entré dans la loge, c'était comme poussé par une impulsion fatale à laquelle il cédait sans résistance. Heyward profita de la première occasion pour le regarder en face, bien qu'il eût une appréhension secrète de reconnaître encore un visage ami. Mais ses traits lui étaient inconnus, et chose inexplicable! il lui parut porter toutes les marques distinctives d'un guerrier huron. Cependant il ne se mêla point aux guerriers de sa tribu, et s'assit à part, solitaire au milieu de la foule, dans une posture abjecte et craintive, comme s'il eût voulu occuper le moins d'espace possible.

Quand chacun eut pris la place qui lui était assignée, il se fit un profond silence. Alors le chef aux cheveux blancs dont nous avons déjà

parlé adressa la parole au captif en se servant de la langue des Lenni-Lénapes ou Delawares.

« Quoique tu sois d'une nation de femmes, » dit-il, « tu as agi en homme, Delaware. Je te donnerais volontiers à manger; mais qui mange avec un Huron doit devenir son ami. Repose en paix jusqu'au soleil du matin; alors tu entendras nos paroles.

— J'ai jeûné sept jours et sept nuits d'été à la piste des Hurons, » répondit froidement Uncas. « Les enfants des Lénapes savent marcher dans le sentier de la justice sans s'arrêter pour manger.

— Deux de mes jeunes hommes sont à la poursuite de ton compagnon, » reprit l'autre sans paraître faire attention à la bravade de son prisonnier; « quand ils seront de retour, alors nos sages te diront si tu dois vivre ou mourir.

— Un Huron n'a-t-il point d'oreilles? » s'écria Uncas d'un air de mépris. « Depuis qu'il est votre captif, le Delaware a deux fois entendu la détonation d'un fusil qui lui est connu. Vos jeunes hommes ne reviendront jamais. »

Un sombre silence suivit cette allusion pleine d'assurance à l'adresse d'Œil de Faucon. Duncan, qui la comprit, se pencha en avant pour tâcher de voir quel effet ces paroles avaient produit sur la physionomie des assistants. Quant au chef, il se contenta de répondre :

« Si les Lénapes sont si adroits, comment se fait-il qu'un de leurs guerriers les plus braves soit ici?

— Il a poursuivi un lâche qui fuyait, et il est tombé dans un piège. Le castor est fin, on le prend cependant. »

En parlant ainsi, Uncas montra du doigt le Huron solitaire, mais sans daigner s'occuper davantage d'un être si abject. Sa réponse et l'air dont il l'avait prononcée produisirent une sensation profonde. Tous les yeux se dirigèrent lentement vers l'individu que ce geste si simple venait d'indiquer, et un murmure sourd et menaçant s'éleva parmi l'auditoire. Ce bruit de sinistre présage se répandit jusque dans la foule de femmes et d'enfants entassés pêle-mêle à la porte, et dont les traits annonçaient une avide curiosité.

Cependant les chefs les plus âgés échangeaient leurs sentiments dans un court colloque, accentué de gestes énergiques, et bientôt suivi d'un

long et imposant silence. Les Hurons placés en arrière se dressaient sur la pointe des pieds afin de mieux voir le coupable, et celui-ci, entraîné par une émotion plus vive que celle de sa propre honte, releva la tête pour jeter sur ses juges un regard effaré.

Passant devant le prisonnier, le chef aux cheveux blancs s'avança vers le Huron solitaire et resta debout en face de lui.

Aussitôt la vieille sorcière qui avait accablé le Mohican d'injures pénétra dans



le cercle en exécutant une sorte de danse ; elle tenait à la main la torche qui éclairait la cabane, et marmottait des paroles inintelligibles qu'on pouvait prendre pour une incantation. Quoique personne ne l'eût appelée, sa démarche ne parut surprendre aucun des assistants.

S'approchant alors d'Uncas, elle tint la torche de manière à laisser voir sur son visage, éclairé de ses rouges clartés, le plus faible tressaillement qui pourrait le trahir. Le jeune chef demeura impassible dans sa fermeté hautaine, indifférent à l'examen de la mégère, l'œil fixe

et plongé dans les champs de l'espace. Satisfaite de son examen, elle le quitta en manifestant une légère expression de plaisir, et alla faire subir la même épreuve à son coupable compatriote.

Le jeune Huron était peint de son tatouage de guerre, et son corps bien proportionné était à peine caché par ses vêtements. Sous les feux de la torche il se détachait en pleine lumière, et Duncan détourna les yeux avec dégoût en le voyant agité des convulsions d'une terreur irrésistible. A ce spectacle douloureux, la vieille commençait déjà à pousser une sorte de lamentation sourde, quand le chef étendit la main et l'écarta doucement.

« Roseau Pliant, » dit-il en adressant la parole au jeune homme par son nom et dans sa langue, « quoique le Grand Esprit t'ait fait agréable à la vue, il eût mieux valu pour toi que tu ne fusses pas né... Ta langue est bruyante au village, et muette à la bataille... Nul de mes jeunes hommes n'enfonce plus avant le tomahawk dans le poteau de guerre ; nul n'en frappe plus faiblement les Anglais... L'ennemi connaît la forme de ton dos, mais il n'a jamais vu la couleur de tes yeux ; trois fois il t'a appelé au combat, trois fois tu as oublié de répondre... Ton nom ne sera plus prononcé dans ta tribu... il est déjà oublié. »

Tandis que le chef prononçait lentement ce discours, en faisant une pause après chaque phrase, le coupable releva la tête par déférence pour l'autorité et l'âge de celui qui parlait. La honte, l'horreur et l'orgueil se peignaient tour à tour sur sa physionomie expressive. Son œil, contracté par des angoisses intérieures, se ranima soudain, et se fixa sur les guerriers dont l'opinion allait faire son déshonneur ou sa gloire. Cette dernière pensée l'emporta. Il se leva, et, découvrant sa poitrine, regarda sans trembler le couteau affilé qui brillait déjà dans la main de son juge inexorable. Au moment où l'arme fatale pénétra lentement jusqu'à son cœur, on le vit même sourire comme s'il eût éprouvé de la joie à trouver la mort moins terrible qu'il ne s'y était attendu ; et il tomba sans vie aux pieds d'Uncas toujours inébranlable.

La vieille poussa un hurlement plaintif, jeta la torche par terre, et la loge fut plongée dans les ténèbres. L'assemblée, saisie d'épouvante, s'enfuit comme une troupe d'esprits troublés ; et Duncan crut être resté seul avec le corps palpitant de la victime d'un jugement indien.



CHAPITRE XXIV.

Ainsi parle le sage ; et les rois applaudissent,
Et, fermant leur conseil, à leur chef obéissent.

POPE, *Traduction de l'Iliade.*

Toutefois il suffit d'un moment pour convaincre Heyward qu'il se trompait.

Une main s'appuya sur son bras en le serrant fortement, et il reconnut la voix d'Uncas.

« Les Hurons sont des chiens, » lui dit-il à l'oreille ; « la vue du sang d'un lâche ne peut jamais faire trembler un guerrier. La Tête Blanche et le Sagamore sont en sûreté, et la carabine d'Œil de Faucon n'est pas endormie. Allez-vous-en... Uncas et la Main Ouverte sont maintenant étrangers l'un à l'autre. J'ai dit. »

Le major aurait voulu en apprendre davantage ; mais un mouvement de son ami, qui le poussa doucement vers la porte, l'avertit du danger qu'ils couraient tous deux si l'on venait à découvrir le secret de leurs intelligences.

Cédant à la nécessité, il s'éloigna à regret et se mêla à la foule. Les feux mourants de la clairière jetaient une lueur sombre et incertaine sur les figures qui allaient et venaient sans mot dire, et de temps en temps la flamme, venant à se ranimer, éclairait l'intérieur de la loge, où l'on apercevait le Mohican, immobile et dans la même attitude, auprès du jeune Huron étendu à ses pieds. Quelques guerriers y entrèrent pour prendre le cadavre et l'emporter dans les bois voisins.

Sous l'impression de cette scène solennelle, Duncan se mit à errer de cabane en cabane, dans l'espoir de découvrir quelque trace de celle pour laquelle il affrontait tant de périls. Personne ne lui adressa de questions ni même ne parut faire attention à lui. Dans la situation d'esprit où se trouvait en ce moment la tribu, il lui eût été facile de fuir et de rejoindre ses compagnons; mais, outre l'inquiétude que lui donnait le sort d'Alice, un intérêt nouveau, quoique moins puissant, la position périlleuse d'Uncas, contribuait à le retenir chez les Hurons. Il continua donc à visiter toutes les huttes les unes après les autres; c'est ainsi qu'il fit le tour du village sans avoir trouvé ce qu'il cherchait.

Renonçant enfin à une investigation inutile, il retourna vers la cabane du conseil, dans l'intention de voir et de questionner David, afin de mettre un terme à une anxiété trop pénible.

En arrivant près de cet endroit redoutable qui venait de servir de tribunal et de lieu d'exécution, notre jeune officier vit que l'excitation était déjà calmée. Les guerriers y étaient de nouveau rassemblés et fumaient tranquillement, en s'entretenant avec gravité des principaux événements de leur récente expédition contre le fort William-Henry. Quoique le retour de Duncan dût leur rappeler les circonstances suspectes qui avaient accompagné son arrivée, sa présence ne produisit aucune sensation visible; loin de là, la scène qui venait d'avoir lieu lui parut favorable à ses vues, et il se promit de tirer, à la plus prochaine occasion, le meilleur parti possible de cet avantage inespéré.

Sans avoir l'air d'hésiter, il entra dans la loge, et s'assit avec une gravité tout à fait conforme à la conduite de ses hôtes. D'un coup d'œil jeté à la hâte, il s'assura que, si Uncas était encore à la place où il l'avait laissé, David n'avait pas reparu. On n'avait soumis le Mohican à aucune contrainte; seulement un jeune Huron, posté à quelques pas,

ne le quittait pas des yeux, et un guerrier en armes était appuyé contre la porte, restée ouverte. Sous tous les autres rapports, liberté entière était accordée au prisonnier ; cependant il ne devait prendre aucune part à la conversation, et, dans son immobilité, il ressemblait plutôt à une belle statue qu'à un homme doué de sentiment et de vie.

Heyward venait d'être trop récemment témoin de la promptitude des châtiments infligés dans la peuplade au pouvoir de laquelle il était tombé, pour rien livrer au hasard. Certes il eût préféré aux discours le calme et la méditation, car la découverte de son identité ne pouvait manquer d'amener de terribles conséquences. Résolution prudente ; mais ses hôtes en disposèrent tout différemment. Il était assis un peu dans l'ombre, quand un vieux chef qui parlait français se tourna de son côté.

« Mon père du Canada n'oublie pas ses enfants, » dit-il ; « je l'en remercie. Un méchant esprit s'est introduit dans la femme d'un de mes jeunes hommes : l'habile étranger est-il capable de le chasser ? »

Le major avait quelque connaissance des jongleries pratiquées chez les Indiens dans les cas de prétendue possession. Il comprit à l'instant à quel point cette circonstance servirait au succès de ses projets ; mais la nécessité de conserver la dignité de son personnage s'imposait avant tout, et, réprimant un mouvement de joie, il apporta dans sa réponse la discrétion désirable.

« Tous les esprits ne se ressemblent pas, » dit-il ; « quelques-uns cèdent au pouvoir de la science, d'autres y résistent.

— Mon frère est un grand médecin, » répliqua le rusé sauvage. « Veut-il essayer ? »

Cette fois un geste d'assentiment fut toute la réponse d'Heyward.

Satisfait de cette assurance, le Huron reprit sa pipe, et attendit le moment convenable pour sortir. L'impatient officier, maudissant du fond de son cœur le grave cérémonial des sauvages, qui exigeait un tel sacrifice aux convenances, fut obligé d'affecter l'air indifférent du chef, qui était proche parent de la malade. Dix minutes s'écoulèrent ainsi, autant de siècles pour l'apprenti médecin, lorsque le Huron déposa sa pipe et ramena son vêtement sur sa poitrine pour se disposer à sortir.

Mais un guerrier robuste parut à la porte de la loge, et traversant

les groupes de ses frères attentifs, alla s'asseoir à l'autre bout du fagot qui servait de siège à Duncan. Ce dernier sentit tout son corps secoué par un frisson d'horreur en reconnaissant à ses côtés son plus cruel ennemi, Magua!

Le retour soudain de cet homme artificieux et redoutable suspendit le départ du vieux Huron. Plusieurs pipes déjà éteintes se rallumèrent. Le nouveau venu, sans articuler une seule parole, tira de sa ceinture son tomahawk, qui lui servait de pipe, et ayant rempli de tabac le godet placé du côté opposé à la lame, il se mit tranquillement à en aspirer la vapeur par le tuyau pratiqué dans le manche, avec autant d'indifférence que s'il n'eût pas été depuis deux jours occupé à une chasse pénible.

Près d'un quart d'heure se passa, et tous les guerriers disparaissaient sous des nuages de fumée blanchâtre.

« Sois le bienvenu! » dit à la fin l'un d'eux. « Mon ami a-t-il trouvé les élans?

— Les jeunes hommes fléchissent sous leur poids, » répondit Magua. « Que Roseau Pliant aille à leur rencontre au sentier de la chasse; il les aidera. »

Quand ce nom proscrit de Roseau Pliant eut été prononcé, il se fit un long et solennel silence; et chacun ôta la pipe de ses lèvres, comme si le tuyau n'en eût plus transmis que des exhalaisons impures. La fumée forma en l'air de légers tourbillons, puis, roulée en spirale, s'échappa rapidement à travers l'ouverture percée dans le toit; la torche qu'on avait rallumée permit alors de distinguer les traits de toutes les personnes présentes.

Les yeux de la plupart d'entre elles étaient baissés vers la terre; quelques jeunes gens, moins réservés, dirigèrent les leurs sur un sauvage en cheveux blancs, qui était assis entre deux des chefs les plus vénérés de la tribu. Rien en lui pourtant ne semblait digne de remarque. Il avait l'air abattu plutôt que la prestance orgueilleuse de sa nation, et ses vêtements ne différaient en aucune façon de ceux des Indiens de la classe ordinaire. Comme ceux qui l'entouraient, il gardait la tête basse; mais s'étant aperçu par hasard qu'il était devenu l'objet d'une attention presque générale, il se leva et rompit le silence.

« C'est un mensonge, » dit-il; « je n'avais point de fils!.. Celui qui portait ce nom est oublié; son sang était pâle et ne sort pas des veines d'un Huron; les perfides Chippeouais ont trompé ma femme!... Le Grand Esprit a ordonné que la famille de Wiss-en-tush s'éteigne... Heureux celui qui sait qu'avec lui meurt la honte de sa race!... J'ai dit. »

Le père promena ses regards autour de lui, comme pour quêter dans les yeux de ses auditeurs l'approbation de son stoïcisme. Mais les usages sévères de sa nation avaient exigé du faible vieillard un effort trop douloureux : l'expression de sa physionomie démentait le fier langage de sa bouche, et le déchirement de son âme contractait jusqu'à la souffrance tous les muscles de son visage sillonné de rides. Après être resté debout une minute pour savourer la joie d'un triomphe chèrement acheté, il se retourna, comme ne pouvant plus supporter le regard des hommes; puis cachant son visage sous sa couverture, il sortit de la cabane du pas silencieux d'un Indien, et alla chercher dans la solitude de sa propre demeure la sympathie d'une compagne âgée et désolée comme lui, et comme lui privée de l'unique appui de sa vieillesse.

Les Indiens, qui croient à la transmission héréditaire des vertus et des vices, le laissèrent partir en silence. Alors, avec une noblesse de tact qui eût pu servir d'exemple dans une société plus civilisée, l'un des chefs détourna l'attention des jeunes hommes de l'acte de faiblesse dont ils venaient d'être témoins, en adressant la parole à Magua par politesse comme au dernier venu.

« Les Delawares, » dit-il d'une voix enjouée, « ont rôdé autour de mon village comme des ours en quête des ruches d'abeilles. Mais qui jamais a trouvé un Huron endormi? »

Le nuage menaçant qui précède l'explosion du tonnerre n'est pas plus sombre que ne le devint le front de Magua, pendant qu'il s'écriait :

« Les Delawares des Lacs?

— Non; ceux qui portent des jupons de femme sur les bords de leur rivière. Un d'eux est tombé entre nos mains.

— Mes jeunes hommes l'ont-ils scalpé?

— Ses jambes étaient bonnes, quoiqu'il ait le bras plus propre à manier la bêche que le tomahawk. »

Et, d'un geste, le chef désigna Uncas.

Magua s'abstint de manifester une curiosité féminine à repaître ses yeux de la vue d'un captif appartenant à une nation contre laquelle on lui connaissait tant de motifs de haine ; il continua à fumer avec l'air de réflexion qui lui était habituel lorsque rien n'exigeait l'emploi immédiat de sa ruse ou de son éloquence. Bien qu'intérieurement surpris des faits que lui laissait entrevoir le discours du vieux chef, il ne se permit de faire aucune question, se réservant d'éclaircir ses doutes en un moment plus opportun. Ce fut seulement après un laps de temps suffisant qu'il secoua les cendres de sa pipe, replaça le tomahawk à sa ceinture et se leva en tournant la tête vers le prisonnier, qui était à quelques pas derrière lui.

Uncas, tout absorbé qu'il semblait être dans ses pensées, n'en suivait pas moins les mouvements de son ennemi : dès qu'il le vit se retourner, il en fit autant de son côté, et leurs regards se croisèrent. Un assez long temps ces deux hommes fiers et indomptables tinrent obstinément les yeux fixés l'un sur l'autre. Le jeune Mohican sentait tout son corps se dilater, et ses narines s'ouvraient comme celles d'un tigre qui fait tête aux chasseurs ; mais son attitude était si sévère, qu'il n'eût pas fallu un grand effort d'imagination pour voir en lui la parfaite image de la divinité guerrière de sa tribu. Les traits agités de Magua avaient quelque chose de plus mobile ; à son air de défi succéda par degrés une expression de joie féroce, et tirant son souffle avec effort du fond de sa poitrine, il ne proféra qu'un seul mot :

« Le Cerf Agile ! »

En entendant ce nom redoutable et bien connu, tous les guerriers se levèrent précipitamment, et un instant la gravité stoïque des Indiens fléchit sous l'impression de la surprise. D'une voix unanime on répéta ce nom odieux et pourtant respecté ; et au dehors, parmi les femmes et les enfants qui se pressaient à la porte, il retentit comme un écho, qui se prolongea dans les habitations pour aboutir à des hurlements de tristesse.

Avant que le bruit eût cessé, les guerriers s'étaient remis de l'émotion qu'ils avaient éprouvée. Chacun se rassit, tout honteux de sa précipitation ; mais ils ne se lassaient pas d'examiner avec une curieuse

attention le captif dont la bravoure avait été si souvent fatale aux meilleurs guerriers de leur nation.

Ce fut un triomphe pour Uncas, et il n'y resta pas insensible, ne donnant toutefois d'autre preuve de son orgueilleuse jouissance que par ce léger mouvement des lèvres qui, en tous les temps et chez tous les peuples, a toujours été le signe du mépris. Magua s'en aperçut, et serrant le poing, il étendit le bras vers le prisonnier avec un tremblement convulsif qui fit résonner les ornements d'argent qu'il portait en guise de bracelet.

« Mohican, » lui dit-il d'un ton où respirait la haine, « Mohican, tu mourras !

— Les eaux qui guérissent ne rappelleront pas à la vie les Hurons qui sont morts, » répondit Uncas ; « la cataracte lavera leurs os ! Leurs hommes sont des femmes ; leurs femmes, des chouettes. Allez... rassemblez les chiens de Hurons, qu'ils viennent voir un guerrier. Mes narines sont offensées ; elles flairent le sang d'un lâche. »

Cette dernière allusion causa une impression profonde, et l'injure fut vivement ressentie ; car beaucoup de Hurons, et Magua entre autres, comprenaient la langue delaware dont le prisonnier venait de se servir.

Le rusé sauvage sentit quel avantage lui donnait son ennemi, et il se hâta d'en profiter. Rejetant de côté la peau de daim qui lui couvrait l'épaule, il étendit le bras pour annoncer qu'il allait recourir aux artifices de sa funeste éloquence. Ses habitudes d'intempérance et surtout sa désertion lui avaient fait perdre une partie de son crédit ; quoi qu'il en fût, nul ne mettait en doute son courage et ses talents d'orateur. Aussi ne manquait-il jamais d'auditoire, et parvenait-il le plus souvent à convertir ceux qui l'écoutaient à son opinion. Dans l'occasion présente, la soif de vengeance ajoutait encore à la puissance de ses facultés.

Magua reprit à nouveau le pathétique récit des événements qui avaient signalé l'attaque de l'île de Glenn ; il raconta la mort de ses compagnons et la manière dont s'étaient échappés leurs plus terribles ennemis. Puis il décrivit la nature et la position de la colline où il avait conduit les captifs tombés en son pouvoir. Sans souffler mot de ses projets sanguinaires contre les jeunes filles et du désappointement que sa perversité avait rencontré, il passa rapidement à l'attaque inatten-

due de la Longue Carabine et des deux Mohicans et au résultat qui l'avait suivie.

Là il fit une pause et regarda autour de lui dans un sentiment affecté de vénération pour les morts, mais en réalité pour examiner l'effet qu'avait produit le début de son discours. Comme à l'ordinaire, tous les yeux étaient fixés sur lui ; ses auditeurs semblaient transformés en statues, tant l'immobilité était complète et l'attente profonde.

Alors, baissant la voix qui jusque-là avait été claire, forte et sonore, Magua énuméra les qualités des guerriers morts. Aucune de celles qui pouvaient exciter la sympathie d'un Indien ne fut passée sous silence : l'un n'allait jamais à la chasse sans revenir chargé de gibier, l'autre ne se fatiguait point de suivre une piste ; celui-ci était brave, celui-là généreux. Bref, il sut ménager ses allusions de manière que, dans une nation composée d'un nombre si restreint de familles, chaque corde qu'il touchait vibrât dans le cœur de quelqu'un de ses auditeurs.

« Les ossements de mes jeunes hommes, » continua-t-il, « sont-ils dans la sépulture des Hurons? Vous savez le contraire. Leurs esprits sont allés du côté du soleil couchant, et déjà ils traversent les grandes eaux pour se rendre aux fortunés territoires de chasse. Mais ils sont partis sans vivres, sans fusils ni couteaux, sans mocassins, nus et pauvres comme à leur naissance. Le souffrirons-nous? Entreront-ils dans le pays des justes comme des Iroquois affamés ou d'efféminés Delawares ; ou bien iront-ils rejoindre leurs amis avec des armes dans leurs mains et des vêtements sur leur dos? Que penseront nos pères du sort qui a été fait aux tribus des Wyandots? Ils regarderont leurs enfants d'un œil triste, et diront : « C'est un Chippeouay qui est venu ici « sous le nom d'un Huron. » Frères, nous ne devons pas oublier les morts ; un Peau Rouge ne cesse jamais de se ressouvenir. Nous chargerons le dos de ce Mohican jusqu'à ce qu'il plie sous le faix, et nous le dépêcherons après mes jeunes guerriers ; ils nous crient de venir à leur secours, et quoique nos oreilles leur soient fermées, ils nous disent : « Ne nous oubliez pas. » Quand ils verront courir après eux l'esprit de ce Mohican courbé sous son fardeau, ils sauront que nous ne les avons pas oubliés. Alors ils continueront le voyage pleins de

joie ; et nos enfants diront : « Ce que nos pères ont fait pour leurs « amis, nous devons le faire pour eux. » Qu'est-ce qu'un Anglais ? Nous en avons tué un grand nombre, mais la terre est encore pâle : une tache sur le nom d'un Huron ne peut s'effacer qu'avec le sang d'un Indien. Donc meure le Delaware! »

Cette harangue, prononcée dans le langage coloré et avec l'emphase d'un orateur huron, ne pouvait manquer de produire son effet. Magua



avait mêlé avec tant d'art les sympathies naturelles de ses auditeurs à leurs superstitions religieuses, que, déjà préparés par l'usage à sacrifier une victime aux mânes de leurs compatriotes, la soif d'une vengeance immédiate fit disparaître en eux tout vestige d'humanité.

Un guerrier surtout, d'un aspect repoussant et féroce, avait prêté une attention particulière aux paroles de l'orateur. Son visage avait exprimé au plus haut degré les émotions successives qu'il éprouvait, et la dernière était le reflet d'une fureur aveugle. Lorsque Magua eut fini de parler, il se leva en poussant le hurlement d'un démon ; on vit sa hache flamboyer à la lueur de la torche, pendant qu'il la brandissait au-

dessus de sa tête : le mouvement qui accompagna son cri fut trop rapide pour qu'on pût s'opposer à son projet sanguinaire. De sa main parut jaillir un brillant éclair, soudain obscurci par une tache sombre, qui le traversa ; l'un était la hache lancée avec force ; l'autre, le bras de Magua, qui la détournait du but. Celui-ci intervint juste à temps : l'arme ne fit que trancher la plume qui ornait la touffe de cheveux d'Uncas, et traversa le mur fragile de la cabane, comme si elle eût été lancée par quelque machine formidable.

Duncan, témoin de cet acte de barbarie, s'était levé précipitamment dans l'intention généreuse de voler au secours de son ami ; un coup d'œil lui apprit que le fer avait effleuré le but, et sa terreur se changea en admiration. Uncas, toujours tranquille, regardait le sauvage en face, sans se montrer le moins du monde ému de cette attaque soudaine et furieuse. Il sourit de pitié à un manque d'adresse qui venait d'être si heureux pour lui, et murmura dans sa langue quelques paroles de mépris.

Après s'être assuré que le captif n'était pas blessé :

« Non, » dit Magua, « il faut que le soleil brille sur sa honte ; il faut que les femmes voient trembler sa chair, ou bien notre vengeance ne sera qu'un jeu d'enfant. Allez, qu'on l'emmène dans la demeure du silence, et voyons si un Delaware peut dormir la nuit et mourir au matin. »

Les jeunes gens auxquels était confiée la garde du prisonnier lui attachèrent les bras avec des liens d'écorce, et l'emmenèrent hors de la grande loge, au milieu d'un silence de sinistre augure. Arrivé au seuil de la porte, Uncas parut hésiter : il se retourna, et dans le regard superbe qu'il jeta à la ronde, Duncan crut lire à son adresse un reste d'espoir.

Magua, satisfait du succès qu'il avait obtenu, ou trop occupé de ses secrets desseins, ne songea pas à pousser plus loin ses investigations. Secouant son manteau de cuir et en croisant les plis sur sa poitrine, il sortit également. Malgré sa haine grandissante, sa fermeté naturelle, et la vive inquiétude que lui inspirait le sort d'Uncas, le major sentit un grand soulagement à voir s'éloigner un fourbe si dangereux.

L'agitation produite par le discours de Magua se calma peu à peu : les guerriers reprirent leurs sièges, et des nuages de fumée remplirent de nouveau la loge du conseil. Pendant près d'une demi-heure, on n'é-

changea ni une syllabe ni un regard ; car c'est la coutume de ces peuples si impétueux, et pourtant si maîtres d'eux-mêmes, de faire succéder un silence grave et méditatif à toutes les scènes de violence et de tumulte.

Quand le vieux chef qui avait réclamé l'aide de Duncan eut achevé de fumer sa pipe, il se leva pour sortir, et fit signe du doigt au prétendu médecin de le suivre. Duncan fut heureux, sous plus d'un rapport, d'échapper à cette atmosphère chargée d'âcres vapeurs et de respirer librement l'air pur et frais d'un soir d'été.

Au lieu de se diriger vers les cabanes où Heyward avait déjà fait d'inutiles recherches, son compagnon prit une direction opposée et s'avança vers la base d'une montagne voisine qui dominait le village temporaire. D'épais halliers en défendaient l'accès, et l'on ne pouvait les traverser que par un sentier tortueux et étroit. Les enfants avaient repris leurs divertissements dans la clairière : et rangés sur deux lignes et armés de branches d'arbres, ils jouaient entre eux à la chasse au poteau. Afin de rendre l'imitation aussi exacte que possible, ils avaient porté des tisons enflammés dans quelques tas de broussailles qui avaient échappé à la conflagration. Le guerrier indien et Duncan dirigèrent leur marche à la lueur de ces feux, qui donnaient au paysage un caractère plus frappant de grandeur sauvage.

A quelque distance et en face d'un roc escarpé, ils débouchèrent dans une espèce d'avenue. Au moment de la franchir, une gerbe de flammes se dégagea d'un des brasiers de la clairière, et à cette lumière éclatante répercutée par la surface lisse du rocher, ils aperçurent je ne sais quel être sombre et mystérieux qui leur barra le chemin.

L'Indien s'arrêta comme s'il eût balancé à aller plus loin, ce qui permit à notre officier de le rejoindre. Une grosse boule noire, qui d'abord paraissait immobile, commença alors à se mouvoir d'une manière tout à fait inexplicable pour Duncan. Un nouveau jet de flamme lui montra distinctement cet objet, et à son allure, il reconnut que c'était un ours. Quoiqu'il grondât d'une manière peu rassurante et qu'il lançât des regards étincelants, il ne donnait aucun signe d'hostilité directe. Le Huron du moins parut convaincu des intentions pacifiques de ce singulier intrus, car, après l'avoir bien examiné, il poursuivit tranquillement sa marche.

Duncan, qui savait que les Indiens apprivoisaient parfois ces animaux, suivit l'exemple de son compagnon, et pensa que c'était quelque favori de la tribu, qui était venu dans le taillis pour y chercher pâture. Ils passèrent devant lui sans opposition. Le Huron, qui le toucha même en passant, ne s'inquiéta nullement du voisinage, tandis que le major ne put s'empêcher de tourner la tête afin de s'assurer que le monstre ne l'attaquerait pas en traître. En le voyant trotter derrière eux, il sentit redoubler son malaise, et il allait prévenir l'Indien, quand celui-ci, ouvrant une porte d'écorce, pénétra dans une caverne creusée par la nature sous la montagne.

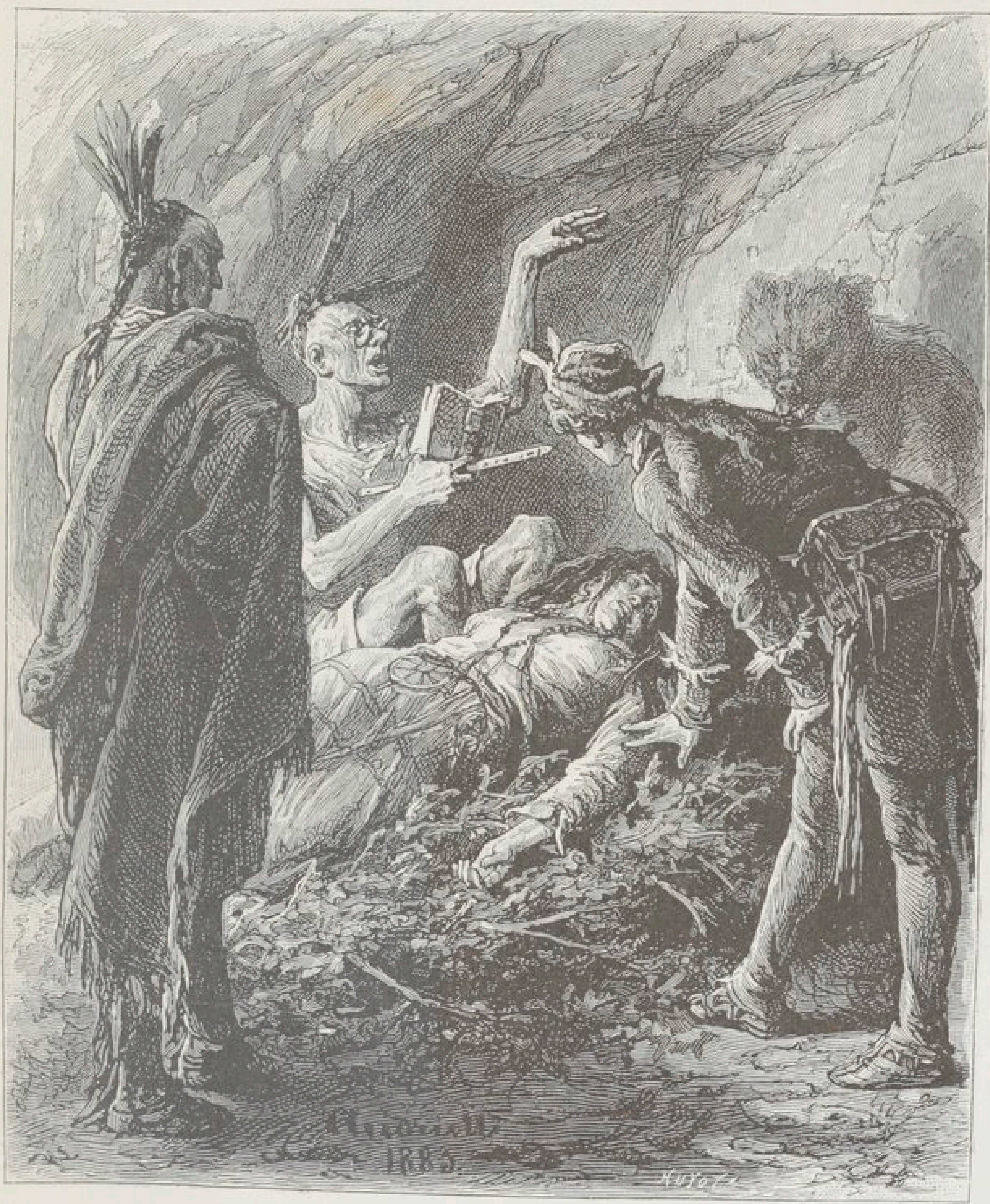
C'était un moyen de se mettre en sûreté qui arrivait à propos. Heyward s'empressa d'y recourir ; mais en voulant fermer la porte il éprouva une forte résistance, et force lui fut de livrer passage à l'ours, d'autant plus que dans cette sorte de boyau long et resserré, il était impossible de revenir sur ses pas sans heurter l'animal de front. Prenant donc son parti en brave, il continua d'avancer en se tenant aussi près que possible de son conducteur. L'ours, qui était toujours sur ses talons, poussa de fréquents grognements, et posa même une fois ses énormes pattes sur les épaules de Duncan, comme s'il eût voulu l'empêcher de se risquer plus avant dans la caverne.

Par bonheur, la situation, devenue intolérable, ne tarda pas à se modifier. Un point lumineux leur servait à orienter la marche, et bientôt ils arrivèrent à l'endroit d'où provenait cette clarté.

Dans une assez vaste grotte agrandie par la main de l'homme, on avait aménagé plusieurs pièces, séparées entre elles par des cloisons, composées d'un mélange de pierres, de bois et d'écorce. Des ouvertures pratiquées à la voûte y laissaient entrer la lumière durant le jour, et l'on y suppléait, la nuit, en allumant des feux et des torches. C'est dans cette retraite que les Hurons déposaient leurs objets les plus précieux, surtout ceux qui étaient la propriété particulière de la nation.

Là aussi on avait transporté la femme malade qu'on croyait victime d'un pouvoir surnaturel, dans la croyance que son persécuteur éprouverait plus de difficulté à l'assaillir au cœur d'un rocher qu'à travers le toit de feuillage de sa cabane. La pièce d'entrée lui avait été exclusivement destinée. Elle était étendue sur une litière de feuilles, et en-

tourée de femmes, au milieu desquelles Heyward ne fut pas peu surpris de retrouver son ami David la Gamme.



Un regard suffit pour apprendre au médecin supposé que l'art de guérir ne pouvait plus rien pour la malade. Elle était tombée dans une espèce de léthargie, qui lui ôtait la parole et le mouvement, et jusqu'au sentiment de ses souffrances. Heyward ne fut pas fâché d'avoir

à pratiquer ses jongleries sur une personne trop épuisée pour s'intéresser à leur succès bon ou mauvais. Cette vue calma aussitôt le léger remords de conscience que soulevait en lui la supercherie à laquelle il avait recours, et déjà il coordonnait ses idées afin de jouer son rôle d'une manière convenable, quand il vit que la science allait être devancée par la musique, et qu'on allait essayer sur la malade le pouvoir de l'harmonie.

Lorsque Duncan et l'Indien étaient entrés, David se préparait à chanter ; il attendit quelques instants, consulta son diapason et se mit à entonner une hymne, qui aurait opéré des miracles s'il n'eût fallu pour cela que la foi dans l'efficacité du remède musical. On lui permit d'aller jusqu'à la fin, les sauvages respectant sa prétendue folie, et Duncan s'estimant trop heureux de ce délai pour hasarder la plus légère interruption. Les derniers sons de sa voix résonnaient encore dans l'oreille de ce dernier, lorsque tout à coup il tressaillit en les entendant répéter par une voix moitié humaine, moitié sépulcrale. Jetant les yeux autour de lui, il vit dans un coin obscur de la grotte, l'ours assis sur ses pattes de derrière, et qui, en s'accompagnant du balancement de corps particulier à cet animal, répétait, dans un sourd grognement, des sons, sinon des paroles, qui avaient une lointaine ressemblance avec la psalmodie du chanteur.

Il est plus facile d'imaginer que de décrire l'effet que produisit sur David un écho si étrange : il ouvrit les yeux à plusieurs reprises, comme s'il n'eût pu en croire le témoignage de ses sens, et l'excès de son étonnement lui étouffa la voix dans la gorge. Un avis important qu'il se proposait de transmettre à Heyward s'envola de sa mémoire. Il n'eut que le temps de dire à haute voix :

« Elle vous attend ! elle est ici ! »

Et il s'enfuit précipitamment de la caverne.





CHAPITRE XXV.

— Le rôle du lion est-il écrit ? En ce cas, donnez-le-moi ; car j'ai la mémoire courte.
— Vous pouvez l'improviser; il ne s'agit que de hurler.

SHAKESPEARE, *le Songe d'une nuit d'été.*

CETTE scène offrait un singulier mélange de solennel et de ridicule.

L'énorme bête continuait à dodeliner de la tête, mais ses efforts plaisants pour imiter la mélodie de la Gamme s'arrêtèrent dès que ce dernier eut abandonné la partie. Les mots que David avait adressés à Duncan étaient en anglais ; ils lui parurent avoir un sens caché ; et pour le moment il n'aperçut rien autour de lui qui pût l'aider à découvrir la personne dont il devait être question.

Le vieux chef mit fin aux conjectures d'Heyward en s'avançant vers le lit de la malade. Plusieurs femmes

s'étaient réunies là, curieuses de voir l'étranger déployer sa science. Le Huron leur fit signe de s'éloigner; elles obéirent, bien qu'à regret, et bientôt, l'écho lugubre de la galerie souterraine cessa de faire entendre le bruit de leurs pas. Alors, montrant au major sa fille étendue sans mouvement :

« Maintenant, » dit-il, « que mon frère témoigne de sa puissance! »

Sommé d'une façon si peu équivoque d'exercer les fonctions de son prétendu ministère, Heyward craignit que le moindre délai ne tournât contre lui. S'efforçant donc de recueillir ses idées, il se mit en devoir de commencer l'espèce d'incantation et les cérémonies bizarres qui servent aux exorciseurs indiens à masquer leur ignorance. Il est plus que probable que, dans le désordre de son esprit, il fût tombé bientôt dans quelque erreur suspecte ou même fatale, sans l'intervention de l'ours, qui lui coupa la parole par d'effroyables grognements. Trois fois il essaya de continuer, trois fois il rencontra la même opposition inexplicable, et à chaque reprise l'interruption avait un caractère plus menaçant.

« Les savants sont jaloux, » dit le Huron ; « je m'en vais. Frère, cette femme est l'épouse d'un de nos plus braves guerriers; faites votre devoir auprès d'elle. Paix! » ajouta-t-il en faisant signe à l'animal mécontent. « Je pars. »

Le chef se retira, en effet, et Duncan resta seul dans cet antre avec une femme moribonde et une bête féroce. L'ours prêta l'oreille aux pas de l'Indien avec l'air de sagacité particulier à ces animaux; lorsqu'il n'entendit plus rien, il se retourna et, tout en se dandinant, vint au jeune officier, et se campa devant lui, debout et dans l'attitude que prendrait un homme. Heyward chercha d'un œil inquiet s'il ne trouverait pas quelque arme, avec laquelle il pût résister dignement à l'attaque qu'il commençait à redouter.

On eût dit que l'humeur de l'animal avait soudainement changé. Il ne grondait plus, il ne donnait pas de nouveaux signes de colère, et tout son corps velu semblait en proie à quelque convulsion intérieure. Il porta ses lourdes pattes de devant à son muffle hideux; et pendant qu'Heyward le regardait faire en se tenant sur ses gardes, la tête de l'ours tomba de côté, et fit place à celle de l'honnête chasseur qui riait à bouche que veux-tu, selon sa manière silencieuse.

Une exclamation bien naturelle allait échapper à notre officier.

« Chut! » dit tout bas Œil de Faucon. « Les coquins ne sont pas loin, et tout bruit qui n'aurait pas un air de sorcellerie nous les amènerait ici en masse.

— A quoi bon cette mascarade? » répondit le major. « Vous avez risqué gros.

— Ah! le hasard fait souvent plus que la raison et le calcul. Mais comme une histoire doit toujours commencer par le commencement, je vais vous raconter la mienne par ordre. Après notre séparation, j'installai le commandant et le Sagamore dans une vieille loge à castors, où ils sont plus à l'abri des Hurons qu'ils ne le seraient parmi la garnison du fort Édouard; car les Indiens du Nord-Ouest, n'ayant pas encore fréquenté beaucoup les trafiquants, continuent à vénérer le castor. Après quoi, Uncas et moi, nous sommes partis pour l'autre cantonnement, comme c'était convenu... Et, à propos, avez-vous vu le garçon?

— A mon grand chagrin! Il est prisonnier et doit être mis à mort au lever du soleil.

— Quelque chose me disait qu'il en viendrait là. »

Le chasseur dit cela d'un ton moins confiant et moins gai; mais reprenant son accent naturellement ferme, il continua :

« Sa malechance est le véritable motif qui m'amène ici : comment se résoudre à abandonner aux Hurons un gars qui n'a pas son pareil? Ah! les sacripants riraient tout leur saoul s'ils pouvaient attacher au même poteau le Cerf Agile et la Longue Carabine, comme ils m'appellent; et je ne sais trop pourquoi ils m'ont donné un tel sobriquet, car il n'y a pas plus de ressemblance entre les qualités de mon perce-daim et celles de vos carabines du Canada, qu'entre la terre de pipe et la pierre à fusil.

— Continuez votre récit, » dit l'impatient Heyward; « les Hurons peuvent venir d'un instant à l'autre.

— Soyez sans crainte; ils savent qu'il faut à un sorcier le temps de se retourner comme à un prêtre ambulant des colonies. Nous sommes aussi à l'abri d'une interruption qu'un missionnaire qui entame un sermon de deux heures. Hé bien donc, Uncas et moi nous avons rencontré une bande de ces drôles; le gars s'est beaucoup trop aventuré pour un éclai-

reur ; il est vrai qu'ayant le sang chaud, on ne saurait lui en vouloir ; et après tout, c'est la faute d'un Huron, un vrai lâche, qui en fuyant l'a fait tomber dans une embuscade.

— Le malheureux a payé cher sa poltronnerie! »

Le chasseur passa la main sur son cou d'une manière significative, et fit un signe de tête qui voulait dire : « Je comprends. » Après quoi, il continua dans un langage qui ne pouvait être plus éloquent que ses gestes :

« Quand je vis Uncas prisonnier, les Hurons eurent affaire à moi, je n'ai pas besoin de le dire, et deux de leurs enfants perdus ne s'en sont pas bien trouvés ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Après avoir envoyé une balle dans la tête à chacun de mes coquins, je me suis approché du camp sans autre encombre. Alors le hasard m'a conduit justement dans un endroit où l'un des plus fameux jongleurs de la tribu passait son grand uniforme pour aller sans doute livrer à Satan quelque bataille signalée. Et, au fait, pourquoi appeler hasard ce qui m'a tout l'air d'être un ordre spécial de la Providence? Un coup de crosse appliqué à propos sur la tête de l'imposteur l'a abasourdi pour quelques heures. Je lui ai fourré pour son souper un bâillon dans la bouche afin d'éviter le bruit, et l'ayant ficelé entre deux pins, je lui ai emprunté sa défroque et me suis chargé du rôle de l'ours pour que les opérations du sorcier ne fussent point interrompues.

— Et vous avez joué le rôle à merveille, et de manière à faire honte à l'animal en personne.

— Mon Dieu, major, » reprit le chasseur flatté du compliment, « je serais un triste écolier après avoir étudié si longtemps à l'école du désert, si je ne savais pas imiter les mouvements et la nature de l'ours. Si c'eût été une panthère de grande taille, je vous aurais offert un spectacle digne de vous. Mais contrefaire une bête stupide, il n'y a rien là de bien merveilleux ; et néanmoins, il faut se garder d'y mettre de l'exagération. Oui, oui, il est plus facile d'outrer la nature que de l'égaler, et c'est ce que bien des gens ignorent... Ah! çà, nous avons encore de la besogne sur les bras. Où est la jeune dame?

— Dieu le sait! j'ai examiné toutes les huttes du village sans y découvrir la moindre trace de sa présence.

— Vous avez entendu ce qu'a dit le chanteur en vous quittant : « Elle « vous attend, elle est ici ! »

— J'en suis venu à croire qu'il voulait parler de cette malheureuse femme.

— L'imbécile crevait de peur, et il s'est mal expliqué; mais ses paroles avaient un autre sens... Voilà des murs de séparation qui suffiraient à loger une colonie tout entière. Un ours doit savoir grimper; je vais donc jeter un coup d'œil par-dessus. Il y a peut-être des ruches à miel dans ces rochers, et comme vous savez, je suis une créature, assez friande de douceurs. »

Œil de Faucon rit de cette idée, et se mit à grimper, en imitant les mouvements gauches et lourds de l'animal qu'il figurait; lorsqu'il eut atteint le sommet, il fit un geste de silence et redescendit au plus vite.

« Elle est là, » dit-il à voix basse, « entrez par cette porte, et vous la trouverez. J'aurais bien dit un mot de consolation à la pauvre petite, mais la vue d'un tel monstre eût pu lui ôter la raison, quoique, à vrai dire, major, vous ne soyez pas des plus séduisants avec votre peinture. »

Duncan, qui déjà s'élançait avec empressement, recula en entendant cette remarque décourageante.

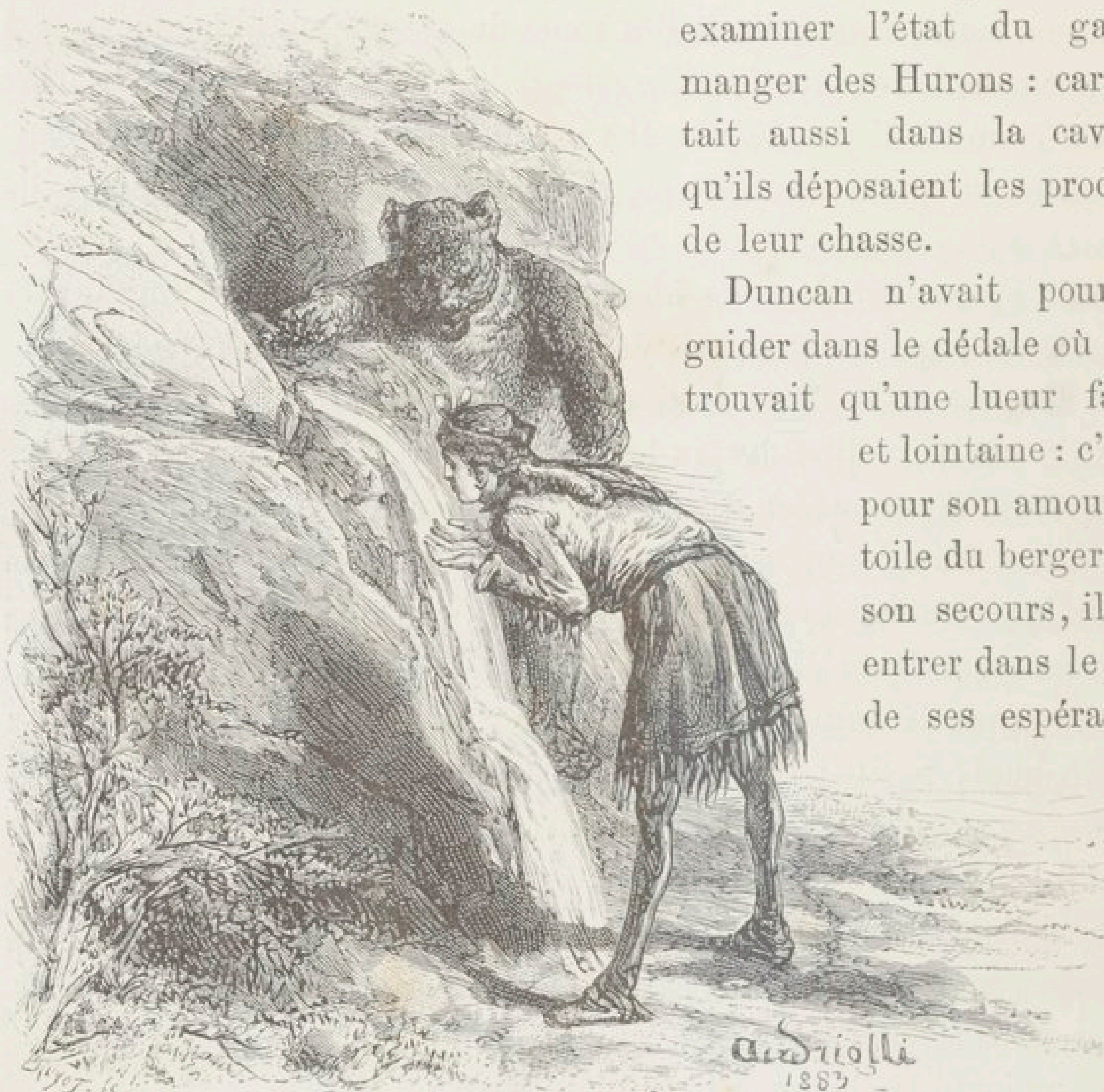
« Eh quoi, » fit-il d'un air chagrin, « suis-je donc si horrible à voir?

— Oh! pas assez pour faire peur à un loup ou pour arrêter une charge du Royal-Américain ; cependant j'ai vu un temps où vous aviez meilleure mine, major. Les figures peinturlurées peuvent être du goût des Indiennes, mais les jeunes femmes blanches préfèrent leur propre couleur... Tenez, » ajouta le chasseur, en lui montrant un endroit où l'eau ruisselant du rocher formait une petite source qui s'échappait par les crevasses adjacentes, « voilà de quoi vous débarrasser en un tour de main des barbouillages du Sagamore, et quand vous serez de retour, je vous embellirai de nouveaux charmes. Un sorcier change aussi souvent la couleur de son visage qu'un cerf des colonies change de cornes. »

Le chasseur n'avait pas besoin de grands arguments pour persuader notre amoureux. Il parlait encore que déjà Duncan mettait l'eau à profit pour effacer jusqu'aux dernières lignes de son masque hideux, et il reparut avec les traits beaux et élégants dont la nature l'avait doué.

Ainsi préparé pour son entrevue avec sa maîtresse, il prit congé à la hâte de son compagnon, et sortit par la porte indiquée.

Œil de Faucon le vit partir avec plaisir, et accompagna d'une inclinaison de tête les vœux qu'il adressa à voix basse pour sa réussite ; puis il se mit tranquillement à examiner l'état du garde-manger des Hurons : car c'était aussi dans la caverne qu'ils déposaient les produits de leur chasse.



Duncan n'avait pour se guider dans le dédale où il se trouvait qu'une lueur faible et lointaine : c'était pour son amour l'étoile du berger. Par son secours, il put entrer dans le port de ses espérances, c'est-à-dire dans un autre compartiment de la caverne, exclusivement approprié à la garde d'une prisonnière aussi importante que la fille du commandant de William-Henry. La chambre était remplie des objets provenant du pillage de la forteresse.

Au milieu de ce désordre, il trouva Alice pâle, inquiète, épeurée, mais toujours charmante. David l'avait informée de l'arrivée du major chez les Hurons .

« Duncan!

— Alice! »

Ce fut un échange spontané d'exclamations. Tandis qu'effrayée des sons de sa propre voix, elle murmurait encore le nom de celui qu'elle aimait, il franchissait vivement tout ce qui s'opposait à son passage pour s'élancer à son côté.

« Je savais que vous ne m'abandonneriez jamais, Duncan, » lui dit-elle, et son visage abattu brilla d'un rayon de joie passagère. « Mais je ne vois personne avec vous ; et, quelque agréable que me soit votre présence, j'aimerais à croire que vous n'êtes pas tout à fait seul. »

Voyant qu'elle tremblait de manière à lui faire craindre qu'elle ne pût se soutenir sur ses jambes, Duncan la pria de s'asseoir, et lui raconta les événements que nos lecteurs connaissent déjà. Alice l'écoutait avec un intérêt qui lui permettait à peine de respirer; et, bien qu'il n'eût guère appuyé sur le désespoir du colonel, les larmes coulèrent abondamment le long de ses joues. Son émotion se calma peu à peu et, cédant à la tendre sollicitude de Duncan, elle prêta à la fin de son récit, une oreille attentive.

« Et maintenant, Alice, » ajouta-t-il, « votre délivrance dépend de vous en grande partie, vous le voyez. Avec le secours d'Œil de Faucon, notre inappréciable ami, nous pouvons réussir à échapper à ces barbares ; mais il faut vous armer de courage. Songez que votre père vous attend, et que son bonheur et le vôtre dépendent de vos efforts.

— Ah! que ne ferai-je pas pour un père qui m'a tout sacrifié !

— Et pour moi aussi, n'est-ce pas? » dit le jeune homme en pressant la main qu'il tenait dans les siennes.

Le regard de naïve surprise qu'elle jeta sur Duncan lui apprit qu'il devait s'expliquer plus clairement.

« Ce n'est ni le moment ni le lieu, chère Alice, de vous entretenir de rêves égoïstes, » reprit-il ; « et pourtant quel cœur oppressé comme le mien ne chercherait pas à s'épancher? Le malheur est, dit-on, le plus fort de tous les liens ; ce que nous avons souffert tous deux à cause de vous a rendu les explications bien faciles entre votre père et moi.

— Et Cora? Bien sûr, on n'a pas oublié ma sœur bien aimée?

— Oublié? non sans doute ; elle a été l'objet de nos regrets, de nos pleurs, comme peu de femmes l'ont été. Votre père ne fait aucune différence entre ses enfants ; mais moi... Vous ne vous offenserez pas, Alice,

si je vous dis qu'à mes yeux son mérite a été en quelque sorte effacé...

— Parce que vous ne lui rendiez pas justice, » s'écria Alice en retirant sa main. « Elle ne parle jamais de vous que comme de l'ami le plus cher.

— Oui, certes, je veux être son ami ; je désire même lui appartenir de plus près... Quant à vous, Alice, votre père m'a permis d'espérer qu'un nœud plus cher encore, et plus sacré, m'unira un jour à vous. »

Saisie d'une émotion bien naturelle à son âge et à son sexe, Alice eut un tremblement nerveux et détourna la tête ; redevenue presque aussitôt maîtresse d'elle-même, elle jeta sur son amant un regard touchant d'innocence et de candeur.

« Duncan, » dit-elle, « avant d'aller plus loin, attendez la présence de mon père et son approbation. »

Le jeune homme allait répondre, quand il se sentit frapper doucement sur l'épaule. Il se retourna en tressaillant pour voir qui venait les interrompre, et reconnut Magua.

Il y avait dans le sourd ricanement de l'Indien, dans ses yeux étincelants, une expression de méchanceté démoniaque. S'il eût obéi à son premier mouvement, Heyward se serait précipité sur le sauvage, et eût hasardé toutes ses chances de salut dans l'issue d'une lutte à mort. Mais il était sans armes ; il ignorait si son perfide ennemi n'avait pas quelques compagnons à sa portée, et il ne devait pas laisser sans défenseur celle qui lui devenait alors plus chère que jamais. Ce projet, inspiration du désespoir, fut donc abandonné aussitôt que formé.

« Que venez-vous faire ici ? » demanda Alice.

Les bras croisés sur sa poitrine, elle cherchait à dissimuler l'angoisse de la crainte qui la faisait trembler pour Heyward sous l'air de froideur hautaine avec lequel elle avait reçu jusque-là les visites du traître.

L'Indien triomphant avait repris son maintien sévère, bien qu'il reculât prudemment devant le regard fier et menaçant du jeune homme. Il les couvrit l'un et l'autre d'un rapide coup d'œil, puis il ramassa une grosse pièce de bois qu'il mit en travers de l'issue secrète par laquelle il était entré.

Duncan comprit alors de quelle manière il avait été surpris, et se croyant perdu sans ressource, il serra Alice contre son cœur, et se pré-

para à subir une mort qu'il lui était doux de partager avec elle. Magua, du reste, ne se proposait aucun acte de violence immédiate. Ses premières mesures avaient évidemment pour but de s'assurer de la personne de son nouveau captif en lui coupant tout moyen de retraite. Le major, tout en soutenant sa compagne prête à tomber en défaillance, ne perdait pas de vue les mouvements de l'Indien, car il était trop fier pour invoquer, sans espoir de l'obtenir, la pitié d'un ennemi deux fois trompé dans sa rage.

Quand Magua eut terminé ses préparatifs, il s'approcha des prisonniers, et leur dit en anglais :

« Les Visages Pâles savent attraper l'adroit castor ; mais les Peaux Rouges savent comment on prend les Anglais.

— Huron, fais ce qu'il te plaira ! » s'écria l'officier, oubliant en ce moment qu'il avait double motif de tenir à la vie. « Je te méprise, toi et ta vengeance.

— L'homme blanc, » répondit Magua sur un ton d'ironie, « parlera-t-il de même quand il sera attaché au poteau ?

— Ici, face à face avec toi, ou en présence de toute la nation !

— Le Renard Subtil est un grand chef ; il ira chercher ses jeunes hommes pour qu'ils voient avec quel courage un Visage Pâle se rit des tortures. »

A ces mots, il se tourna vers la porte par laquelle Duncan était arrivé ; un grognement sourd et menaçant frappa son oreille et lui fit suspendre sa marche. L'ours parut à la porte, en se balançant à sa manière accoutumée.

Magua, comme avait fait le père de la femme malade, l'examina avec attention, comme pour s'assurer si c'était un homme ou un animal. Il s'était affranchi des superstitions grossières de sa tribu, et, dès qu'il eut reconnu le déguisement du sorcier, il se prépara à passer sans façon ; mais un grognement plus fort l'obligea à s'arrêter de nouveau. Alors, résolu à ne point se prêter à une semblable parade, il s'avança hardiment. L'animal, se dressant sur ses pattes de derrière, se mit à battre l'air de celles de devant.

« Imbécile ! » s'écria le chef en langue huronne. « Va jouer avec les enfants et les femmes, et laisse les hommes à leur sagesse. »

Il fit encore un pas en avant, sans croire même avoir besoin de recourir

à son coutelas ou à la hache qui pendait à sa ceinture. Tout à coup Œil de Faucon étendit les bras ou plutôt les pattes, les lui jeta autour du corps et l'étreignit avec toute la vigueur d'un ours véritable.

Heyward, qui avait l'œil sur tous les mouvements de l'ours supposé, quitta aussitôt Alice, et, dès qu'il vit son ennemi étroitement serré entre les bras du chasseur, il saisit une courroie en peau de daim et le ficela comme un paquet : bras, jambes et pieds, tout fut entouré de nœuds redoublés en moins de temps qu'il n'en a fallu pour le dire. Quand le formidable Huron fut complètement garrotté, le chasseur le laissa aller, et Duncan le coucha tout de son long par terre.

Durant le cours de cette attaque subite et extraordinaire, Magua s'était débattu violemment, et sans pousser un cri, jusqu'à ce qu'il eût reconnu qu'il avait affaire à trop forte partie. Mais lorsque Œil de Faucon, par manière d'explication sommaire de sa conduite, écarta le museau velu de l'animal, et montra au Huron sa figure mâle et énergique, la philosophie de ce dernier fut vaincue, et il ne put retenir l'inévitable exclamation :

« Ouf!

— Ah! ah! tu as retrouvé ta langue! » dit son imperturbable vainqueur. « Eh bien, afin que tu ne t'en serves pas contre nous, je vais prendre la liberté de t'ôter l'usage de la voix. »

Comme il n'y avait pas de temps à perdre, il s'occupa immédiatement de prendre une précaution si indispensable. L'Indien une fois bâillonné, c'était son ennemi tout à fait hors de combat.

« Par quel endroit le coquin est-il venu? » demanda ensuite le prudent chasseur. « Il n'est point passé une âme de mon côté depuis que vous m'avez quitté. »

Duncan montra la porte par laquelle Magua était entré; elle était encombrée maintenant de tant d'obstacles qu'il ne fallait pas songer à se retirer par là.

« Amenez la jeune dame, » reprit Œil de Faucon. « Nous sortirons par l'autre issue, pour gagner le bois.

— C'est impossible, » répondit le major. « La terreur lui a ôté l'usage de ses sens; elle ne peut se soutenir... Alice! ma chère Alice, ma bien-aimée, levez-vous! Voici le moment de fuir... Tout est inutile!



Œil de Faucon étreignit Magua avec toute la vigueur d'un ours véritable.

Elle entend, mais elle est incapable de nous suivre. Allez, noble et digne ami ; sauvez-vous, et abandonnez-moi à mon sort!

— Il n'y a pas de trace qui n'ait une fin, et de calamité qui n'apporte sa leçon. Eh bien, enveloppez-la dans cette pièce d'étoffe indienne. Cachez avec soin ses formes délicates... Prenez garde! couvrez ce pied il n'a point de pareils dans le désert, et il nous trahirait... Couvrez tout, qu'on n'y voie rien... A présent, prenez-la dans vos bras, et suivez-moi. Je réponds du reste. »

Duncan, comme on en peut juger par les remarques de son compagnon, obéissait avec empressement. Puis il souleva la jeune fille et l'emporta dans ses bras. Ils trouvèrent la malade seule comme ils l'avaient laissée, et s'avancèrent rapidement par la galerie souterraine jusqu'à l'issue de la grotte. En approchant de la petite porte d'écorce, ils jugèrent, au bruit des voix, que les amis et parents de la malade étaient réunis au dehors, attendant que le médecin étranger eût fini ses conjurations.

« Si je prononce un seul mot, » dit à voix basse Œil de Faucon, « mon anglais, qui est la langue naturelle des peaux blanches, apprendra aux coquins qu'ils ont un ennemi parmi eux. Baragouinez dans votre jargon, major; dites-leur que nous avons enfermé l'esprit malin dans la caverne, et que nous emportons la femme dans les bois, afin d'y chercher des herbes fortifiantes. Mettez-y toute la ruse dont vous êtes capable ; la nécessité nous en fait une loi. »

La porte s'entr'ouvrit, comme si quelqu'un eût essayé d'écouter ce qui se passait dans l'intérieur. Cette circonstance obligea le chasseur à mettre fin à ses instructions. Un grognement furieux fit éloigner l'écouteur indiscret, puis le chasseur ouvrit hardiment la porte et sortit en reprenant les allures d'un ours. Duncan, qui le suivait de près, se vit aussitôt entouré d'une vingtaine de gens, qui guettaient sa venue avec impatience.

La foule s'écarta un peu pour permettre au père et à un jeune guerrier, qui paraissait être le mari de la malade, de s'approcher de Duncan.

« Mon frère a-t-il chassé l'esprit malin? » interrogea le premier. « Que porte-t-il entre ses bras?

— Ton enfant! » répondit Duncan d'un ton grave. « La maladie est

sortie de son corps ; elle est là enfermée dans les rochers. J'emporte la femme près d'ici, pour la fortifier contre de nouvelles attaques. Au retour du soleil, elle sera dans le wigwam de son mari. »

Quand le père eut traduit en langue huronne les paroles de l'étranger, un léger murmure annonça la satisfaction que causait cette nouvelle. Le chef lui-même agita la main pour dire à Duncan de continuer sa marche, et lui dit tout haut d'une voix ferme et d'un air majestueux :

« Allez ! je suis un homme ; je vais entrer dans la caverne et combattre l'esprit malin. »

Heyward obéissait avec joie, et s'éloignait déjà du groupe, lorsque ces paroles effrayantes l'arrêtèrent tout court.

« Mon frère est-il fou ? » s'écria-t-il. « Est-il cruel envers lui-même ? Il rencontrera la maladie, et elle entrera dans lui ; ou bien il la chassera, et alors elle poursuivra sa fille dans les bois. Non, que mes enfants attendent à la porte, et si l'esprit se présente, qu'ils l'assomment à coups de bâton. Il est rusé, et restera caché sous la montagne quand il verra tant de personnes disposées à le combattre. »

Cette singulière admonition eut l'effet désiré. Au lieu d'entrer dans la caverne, le père et le mari s'armèrent de leur tomahawk, et se postèrent en bonne place, prêts à faire tomber leur vengeance sur le persécuteur imaginaire de la malade. Dans le même but, les femmes et les enfants ramassèrent des pierres ou coupèrent des branches dans le taillis. Les faux sorciers profitèrent de ce moment propice pour gagner au large.

Œil de Faucon, tout en tirant avantage des superstitions des Indiens, n'ignorait pas qu'elles étaient plutôt tolérées que partagées par les plus sages d'entre leurs chefs. Il savait combien le temps était précieux en pareille occasion. Quelque grande que fût la crédulité de ses ennemis, et quelque favorable qu'elle eût été à ses projets, le plus léger soupçon, agissant sur la subtile intelligence d'un Indien, pourrait avoir des résultats funestes. Il prit donc la route qui pouvait le mieux les dérober aux regards, et au lieu d'entrer dans le village il en fit le tour.

A la lueur mourante des feux, on apercevait encore de loin les guerriers allant d'une cabane à l'autre. Mais les enfants avaient abandonné

leurs jeux pour leurs lits de peau, et le calme de la nuit achevait d'apaiser le trouble et l'excitation d'une soirée que tant d'événements avaient signalée.

L'influence vivifiante de l'air extérieur remit complètement Alice, et comme sa faiblesse avait été plus physique que morale, elle n'eut pas besoin qu'on lui donnât d'explications sur ce qui venait de se passer.

Lorsqu'on fut entré dans la forêt :



« A présent laissez-moi marcher, » dit-elle en rougissant de n'avoir pas été plus tôt à même de quitter les bras de Duncan ; je suis tout à fait rétablie.

— Non, Alice, » répondit Duncan, « vous êtes encore trop faible. »

La jeune fille fit un léger effort pour se dégager, et Duncan fut obligé, bien à contre-cœur, de déposer son précieux fardeau.

Le représentant de l'ours était sans nul doute resté complètement étranger aux émotions délicieuses que ressent un amant qui porte dans ses bras celle qu'il aime, et il est probable qu'il ne comprit pas davantage l'impression du sentiment de pudeur ingénue qui tourmentait

la tremblante Alice pendant leur fuite rapide. Mais quand il estima qu'on était arrivé à une distance convenable du village, il fit halte et prit la parole sur un sujet qui lui était plus familier.

« Ce sentier, » leur dit-il, « vous conduira à un petit cours d'eau ; suivez-en les bords jusqu'à une cataracte. Montez alors sur la colline que vous verrez à droite, et vous apercevrez les feux de l'autre peuplade. C'est là qu'il faut vous rendre et demander protection. Si ce sont de vrais Delawares, vous serez en sûreté. Fuir au loin avec cette jeune fille, c'est chose impossible : nous n'aurions pas fait trois ou quatre lieues que les Hurons seraient sur notre piste et prendraient nos chevelures. Allez, et que la Providence vous conduise!

— Et vous? » demanda Heyward surpris. « Vous n'allez pas nous quitter ici?

— Les Hurons tiennent captif l'orgueil des Delawares, » répliqua le chasseur; « le dernier rejeton du sang glorieux des Mohicans est en leur pouvoir ; je vais voir ce qu'il est possible de faire pour lui. S'ils avaient pris votre chevelure, major, chacun de vos cheveux aurait coûté la vie à l'un de ces coquins, comme je vous l'ai promis ; mais si le jeune Sagamore doit être lié au poteau, les Indiens verront aussi comment sait mourir un homme de pur sang! »

Le major ne s'offensa pas le moins du monde de la préférence que l'honnête chasseur donnait à un jeune homme qu'il pouvait jusqu'à un certain point appeler son fils adoptif; nonobstant, il persista à combattre sa résolution téméraire par toutes les raisons qui lui vinrent à l'esprit. Alice joignit ses prières à celles de Duncan, et le supplia de renoncer à un dessein qui offrait tant de dangers et si peu d'espoir de succès. Raisonnements et prières furent inutiles. Œil de Faucon les écouta docilement, mais non sans impatience, et termina la discussion en répondant d'un ton qui réduisit aussitôt Alice au silence, et démontra à Heyward l'inanité de toute remontrance ultérieure.

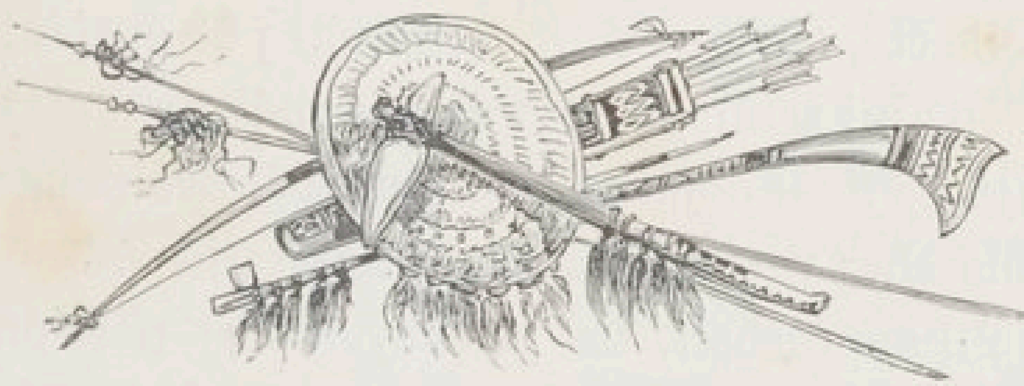
« J'ai ouï dire, » reprit-il, « qu'il y a dans la jeunesse un sentiment qui attache l'homme à la femme d'un lien plus fort que celui qui unit le père à son fils. Cela peut être, j'ai eu rarement occasion de me trouver avec des femmes de ma couleur ; mais il est possible que ce soit là le penchant de la nature dans les colonies. Vous avez risqué votre vie

et tout ce qui vous est cher au monde pour délivrer cette jeune fille, et je suppose qu'il y a au fond de tout cela quelque disposition de ce genre. Pour moi, j'ai enseigné à Uncas la vraie manière de se servir d'un fusil, et il m'en a bien récompensé! J'ai combattu à ses côtés dans plus d'une escarmouche sanglante; et aussi longtemps que d'une oreille j'entendais le bruit de son fusil, et de l'autre celui du Sagamore, j'étais sûr de n'avoir rien à craindre par derrière. Pendant bien des hivers et des étés, de nuit, de jour, nous avons erré ensemble dans le désert, mangeant au même plat, l'un dormant et l'autre veillant; et avant qu'il soit dit qu'Uncas, à deux pas de moi, a été conduit au supplice... »

Il s'arrêta un instant, et poursuivit son idée d'un ton plein de gravité :

« Quelle que soit la couleur de notre peau, nous n'avons tous qu'un maître suprême. Eh bien, je le prends à témoin, avant que le jeune Mohican meure faute d'un ami, la bonne foi aura disparu de la terre, et perce-daim sera devenu une arme aussi peu redoutable que l'instrument frivole du chanteur! »

Duncan laissa aller son digne compagnon, qui, retournant sur ses pas, reprit le chemin du campement des Hurons. Après l'avoir suivi un moment des yeux, Heyward et Alice, tristes et pourtant heureux d'être ensemble, se dirigèrent vers le village encore éloigné des Delawares.





CHAPITRE XXVI.

Laissez-moi aussi jouer le rôle du lion.
SHAKESPEARE, *le Songe d'une nuit d'été.*



Si l'entreprise était hardie, Œil de Faucon en avait pleinement mesuré les difficultés.

Ainsi, en retournant au camp, il combina les moyens de déjouer chez ses ennemis une vigilance et une circonspection qu'ils portaient, il ne l'ignorait pas, à un aussi haut degré que lui-même. S'il n'avait été retenu par la couleur de sa peau, Magua et le sorcier eussent été les premières victimes immolées à sa sécurité ; mais un pareil acte, quelque conforme qu'il pût être à la nature d'un Indien, lui semblait tout à fait indigne d'un homme de pur sang. Se fiant donc aux liens dont il avait chargé ses captifs, il continua à marcher vers le centre des habitations.

A mesure qu'il approchait, ses pas devenaient plus précautionneux, et son œil vigilant ne laissait échapper aucun indice funeste ou favorable. A quelque distance des autres cabanes, il en vit une qui paraissait avoir été abandonnée avant d'être achevée, probablement faute de deux objets de la première nécessité, le bois et l'eau. A travers les fentes et les crevasses brillait une faible lumière, ce qui annonçait que, mal-

gré sa construction imparfaite, elle était pourtant habitée. C'est sur ce point qu'il se dirigea, en général prudent qui tâte les positions avancées de l'ennemi avant d'en venir à l'attaque principale.

S'étant mis dans une posture semblable à l'animal qu'il représentait, Œil de Faucon s'approcha à quatre pattes d'une petite ouverture d'où il pouvait voir dans l'intérieur de la hutte. Il reconnut qu'elle servait de logis à David la Gamme.

C'est là que le maître de chant s'était retiré avec toutes ses afflictions, ses terreurs et son humble confiance en la protection du ciel. Au moment même où le chasseur aperçut sa personne dégingandée, lui-même, ou plutôt l'ours dont il avait pris le rôle, était le sujet des réflexions du solitaire. Bien que David ajoutât une foi implicite aux anciens miracles, il rejetait la croyance d'une intervention surnaturelle et directe dans les choses du monde moderne. En un mot, que l'âne de Balaam eût parlé jadis, il n'en doutait nullement, mais qu'il fût permis à un ours de chanter, sa crédulité n'allait pas jusque-là ; et pourtant c'était un fait que lui affirmait le témoignage de ses oreilles si délicates.

Il y avait dans sa contenance et dans ses manières quelque chose qui trahissait un trouble manifeste. Il était assis sur un tas de broussailles, dont il tirait de temps en temps quelques branches pour entretenir son feu, et il avait la tête appuyée sur son bras dans une attitude de méditation laborieuse. Son costume était le même que celui que nous avons décrit ; seulement il avait le chef couvert du tricorne en castor que la cupidité des Hurons avait dédaigné.

Œil de Faucon, qui se rappelait comment David, hors de lui, avait abandonné son poste au lit de la malade, se douta de ce qui faisait l'objet de sa perplexité. Après avoir fait le tour de la hutte et s'être assuré qu'elle était entièrement isolée, sachant d'ailleurs que l'infirmité mentale de son locataire la mettait à l'abri de toute visite importune, il se hasarda à franchir la porte basse et à se présenter devant la Gamme.

Le feu les séparait ; et lorsque l'ours supposé se fut assis sur ses pattes de derrière, il s'écoula près d'une minute pendant laquelle ils se regardèrent face à face, sans proférer une parole. Cette surprise étrange

et soudaine était trop forte pour que, nous ne dirons pas la philosophie, mais la foi du pauvre chanteur pût y résister. Il chercha son diapason, et se leva avec une vague intention d'essayer d'un exorcisme en musique.

« Monstre noir et mystérieux! » s'écria-t-il, en tâchant d'une main tremblante d'assujettir ses besicles et en recourant à sa ressource infaillible contre tous les maux, la version sacrée des Psaumes. « J'ignore d'où tu viens ni ce que tu veux ; mais si tu médites quelque complot contre la personne et les droits d'un des plus humbles serviteurs du temple, écoute le langage inspiré du roi prophète, et repens-toi! »

L'ours se serra les côtes dans un transport inexplicable.

« Laissez-là votre turlututu, » répondit-il, « et apprenez la modestie à votre gosier. Quatre mots d'anglais clair et intelligible valent mieux maintenant qu'une heure employée à brailler.

— Alors, » demanda David, incapable de procéder à l'exorcisme qu'il avait projeté, « qui es-tu?

— Un homme comme vous, parbleu! et qui a dans les veines aussi peu de sang d'ours que vous-même. Avez-vous donc si tôt oublié celui qui vous a rendu la petite machine que vous tenez à la main?

— Est-il possible? » s'exclama le pauvre diable en respirant plus à l'aise à mesure que la vérité se faisait jour dans son esprit. « J'ai vu bien des prodiges pendant mon séjour avec les idolâtres, mais un de cette force-là, pas encore!

— Attendez, attendez! » reprit Œil de Faucon, en se découvrant la figure, pour raffermir la confiance chancelante de son compagnon. « Vous voyez ici une peau qui, si elle n'est pas aussi blanche que celle de nos jeunes dames, ne doit sa teinte basanée qu'à l'air et au soleil. Maintenant, à nos affaires!

— Parlez-moi d'abord de la jeune fille, et du jeune homme qui est allé si courageusement à sa recherche.

— Oh! ils sont heureusement à l'abri des tomahawks de ces coquins... Ah! çà, pouvez-vous me mettre sur la piste d'Uncas?

— Le jeune guerrier est en servitude, et j'ai grand'peur que sa mort ne soit résolue. C'est pour moi un gros crève-cœur qu'une créature si bien douée meure dans son ignorance, et j'ai fait choix d'un cantique...

— Pouvez-vous me conduire près de lui?

— Cela n'est pas difficile ; mais ne craignez-vous pas que votre présence n'ajoute encore à son infortune au lieu de l'adoucir?

— Trève de paroles, et marchons! »

Œil de Faucon remit sa tête d'ours, et donna l'exemple en quittant à l'instant même la cabane.

Chemin faisant, le chanteur apprit à son compagnon qu'il avait la permission de visiter Uncas, grâce au privilège de son infirmité prétendue et à la connaissance qu'il avait faite de l'un des gardes qui, parlant un peu d'anglais, lui avait paru apte à se convertir. Que le Huron eût compris les pieuses intentions de son nouvel ami, c'était fort douteux ; mais comme un sauvage n'est pas moins flatté qu'un homme civilisé de se voir l'objet d'attentions particulières, celles de David avaient réellement produit l'effet dont nous avons parlé. Il est inutile de parler de l'adresse avec laquelle le chasseur sut obtenir ces détails de la simplicité de David, ni de nous étendre sur la nature des instructions qu'il lui donna ; la suite du récit expliquera tout cela d'une manière suffisante.

La loge où l'on avait enfermé Uncas était située au centre même du village, et il était difficile de s'en approcher ou d'en sortir sans être aperçu. Mais il n'entrait pas dans le plan d'Œil de Faucon de se cacher le moins du monde. Comptant sur son déguisement et sur son habileté à soutenir le rôle qu'il avait pris, il se rendit tout droit à la cabane et par le chemin le plus apparent.

L'heure avancée de la nuit lui assurait, d'autre part, cette protection dont il paraissait faire si peu de cas. Les enfants étaient endormis ; toutes les femmes et la plupart des guerriers étaient de retour chez eux. Quatre ou cinq de ces derniers seulement veillaient à la porte d'Uncas, observateurs prudents et attentifs des mouvements de leur prisonnier. A la vue de David et de celui qu'ils prenaient pour leur sorcier le plus fameux sous un de ses travestissements ordinaires, ils leur laissèrent le passage libre. Cependant, loin de montrer aucune intention de se retirer, ils parurent au contraire disposés à rester pour être témoins des mystérieuses jongleries que leur promettait naturellement une telle visite.

Dans l'impossibilité où était le chasseur de parler aux Hurons dans

leur langue, il fut obligé de s'en remettre à David pour faire les frais de la conversation. Malgré sa naïveté, celui-ci s'acquitta fort bien de sa tâche, et exécuta, mieux qu'on n'aurait pu l'espérer, les instructions qu'il avait reçues.

« Les Delawares sont des femmes! » s'écria-t-il en s'adressant au sauvage qui avait une légère teinte d'anglais. « Mes compatriotes les ont sottement engagés à prendre le tomahawk et à en frapper leurs pères du Canada, et alors ils ont oublié leur sexe. Mon frère désire-t-il entendre le Cerf Agile demander ses jupes, et le voir pleurer au poteau en présence des Hurons? »

L'exclamation « Ouf! » articulée d'un ton d'assentiment formel annonça le plaisir qu'éprouverait le sauvage à être témoin d'une telle manifestation de faiblesse dans un ennemi si longtemps haï et redouté.

« Alors que mon frère s'écarte, et l'homme savant soufflera sur le chien! Dis-le à mes frères. »

Le Huron expliqua les paroles de David à ses compagnons, qui, à leur tour, écoutèrent ce projet avec la satisfaction que devait naturellement donner à ces hommes grossiers et farouches un tel raffinement de cruauté. Ils s'éloignèrent un peu de la porte, et firent signe au prétendu sorcier qu'il pouvait entrer. Mais l'ours, au lieu d'obéir, resta assis sur son derrière et se mit à grogner.

« L'homme savant a peur que son souffle n'atteigne ses frères et ne leur ôte leur courage de même qu'au prisonnier, » continua David en prenant sur lui d'aller plus loin que ses instructions; « il faut qu'ils s'écartent davantage. »

Les Hurons, qui auraient regardé un semblable accident comme le plus grand des malheurs, reculèrent aussitôt, et prirent position hors de la portée de la voix, de manière cependant à surveiller l'entrée de la loge. Alors, comme s'il les eût crus suffisamment en sûreté, l'ours quitta son attitude et entra à pas lents.

La cabane était silencieuse et sombre; elle n'était occupée que par le prisonnier, et ne recevait d'autre lumière que celle des tisons d'un feu qui s'éteignait, et qui avait servi à la cuisine des sauvages.

Uncas était dans un coin, dans une attitude penchée, les pieds et

les mains solidement attachés par des liens d'écorce. Lorsqu'il aperçut l'animal, à peine daigna-t-il jeter un coup d'œil sur lui.

Œil de Faucon, qui avait laissé David à la porte pour s'assurer qu'on ne les observait pas, jugea prudent de garder son déguisement jusqu'à ce qu'il eut la certitude qu'on ne viendrait pas troubler leur entrevue. Au lieu donc de parler, il s'amusa à contrefaire les évolutions de l'animal qu'il représentait. Le jeune Mohican, qui avait cru d'abord que ses ennemis avaient lâché contre lui un ours véritable pour le tourmenter et mettre son courage à l'épreuve, découvrit dans le jeu de l'acteur que le major avait trouvé si parfait, certains défauts qui lui firent reconnaître l'imposture. Si le chasseur eût pu deviner le jugement défavorable que portait sur sa pantomime un tel connaisseur, il se serait sans doute piqué d'honneur et eût prolongé le divertissement; mais l'expression méprisante des yeux d'Uncas était susceptible de tant d'interprétations, que la mortification de cette découverte fut épargnée à l'amour-propre du digne homme.

Sitôt que David eut donné le signal convenu, un sifflement sourd remplaça dans la loge les affreux grognements de l'ours.

Uncas s'était appuyé contre le mur et fermait les yeux, par dégoût d'un objet si déplaisant. Au bruit du serpent, il se redressa, et regarda de tous côtés en baissant la tête, jusqu'à ce qu'enfin ses yeux, s'arrêtant sur le monstre velu, restèrent fixés comme par un pouvoir magique. Le même son se répéta et parut sortir de la gueule de l'animal. Les regards du jeune homme errèrent de nouveau dans l'intérieur de la hutte et, se reportant sur l'ours, il articula d'une voix basse et étouffée l'exclamation habituelle : « Ouf! »

« Coupez ses liens, » dit Œil de Faucon à David, qui s'approchait d'eux.

Le chanteur fit ce qu'on lui ordonnait, et les membres du captif recouvrèrent leur liberté.

Au même instant, la peau sèche de l'animal se détacha avec bruit, et le chasseur parut à découvert. Le Mohican parut comprendre, comme par instinct, le but du stratagème qu'avait employé son compagnon; mais sa voix ni ses traits ne laissèrent échapper le moindre symptôme de surprise.

Lorsque Œil de Faucon eut dépouillé sa fourrure de circonstance, ce qu'il fit en dénouant quelques courroies, il tira un long couteau à la lame brillante et le remit aux mains d'Uncas.



« Les Hurons rouges sont à la porte, » dit-il ; « soyons sur nos gardes. »

En même temps, il appuya la main d'un air expressif sur une

arme du même genre ; il avait conquis l'une et l'autre, dans la soirée, sur les sauvages qu'il avait tués.

« A présent, » dit Uncas, « partons !

— Où irons-nous?

— Chez les Tortues. Ce sont des enfants de mes grands-pères.

— Oui, mon garçon, » répondit son ami en anglais, car c'était la langue dont il faisait usage pour si peu qu'il fût préoccupé ; « le même sang coule dans vos veines, je le crois ; mais le temps et la distance en ont changé la couleur. Que ferons-nous des Mingos qui sont dehors ? Il y en a six, et ce chanteur n'est bon à rien.

— Les Hurons sont des vantards ! » dit Uncas d'un air de mépris. « Leur *totem* est un élan, et ils courent comme des limaçons. Les Delawares sont les enfants de la tortue, et ils devancent le daim à la course.

— Oui, mon enfant, il y a de la vérité dans ce que vous dites. A la course, je n'en doute pas, vous dépasseriez la nation tout entière, et vous pourriez arriver droit chez l'autre peuplade et y reprendre haleine avant qu'aucun de ces coquins eût le temps d'en approcher à portée de la voix ; mais la force d'un blanc réside plus dans ses bras que dans ses jambes. Quant à moi, je puis tenir tête à un Huron aussi bien que n'importe qui, mais s'il s'agissait de courir, les coquins seraient trop lestes pour moi. »

Uncas, qui déjà s'apprêtait à sortir, revint sur ses pas, et alla reprendre sa place au fond de la cabane. Œil de Faucon, trop préoccupé pour remarquer ce mouvement, continua à parler plutôt à lui-même qu'à son compagnon.

« Après tout, » dit-il, « il n'est pas juste d'asservir un homme aux qualités d'un autre. Ainsi, Uncas, je vous conseille de tenter l'aventure, tandis que moi je vais rentrer dans ma peau d'ours et recourir à la ruse à défaut d'agilité. »

Le jeune Mohican ne répondit rien ; il se croisa tranquillement les bras, et s'appuya contre un des poteaux qui supportaient le mur de la hutte.

« Eh bien ! » dit le chasseur en le regardant avec surprise, « qu'attendez-vous ? Pour moi, pendant que ces coquins vous donneront la chasse, j'aurai le temps d'agir.

— Uncas veut rester.

— Pourquoi ?

— Pour combattre à côté du frère de son père, et mourir avec l'ami des Delawares. »

Œil de Faucon lui serra la main dans une vigoureuse étreinte.

« Bien, mon garçon! Si vous m'aviez laissé seul, vous auriez agi en Mingo plutôt qu'en Mohican. Il est si naturel à la jeunesse d'être attachée à la vie, que j'ai cru devoir vous faire cette proposition... Bah! à la guerre, ce qu'on ne peut faire de vive force, il faut le demander à la ruse. Couvrez-vous de cette peau ; je suis sûr que vous jouerez l'ours presque aussi bien que moi. »

Quelle que pût être l'opinion particulière d'Uncas sur leurs talents respectifs en cette matière, sa contenance grave n'annonça aucune prétention à la supériorité. Il se hâta de revêtir en silence la dépouille de l'animal, puis il attendit les ordres de son vieil ami.

« Maintenant, mon brave, » dit Œil de Faucon en s'adressant à David, « un échange d'habillements vous sera avantageux, car vous n'êtes pas habitué aux intempéries du désert. Tenez, prenez mon bonnet et ma blouse de chasse, et passez-moi votre chapeau et votre couverture. Ah! j'ai besoin aussi de votre livre, et de vos lunettes, sans oublier le turlututu. Si nous nous revoyons dans une meilleure passe, je vous rendrai le tout, en y joignant mes remercîments par-dessus le marché. »

David lui remit les différents objets qu'il venait de nommer, avec un empressement qui eût fait honneur à sa libéralité, si, sous plus d'un rapport, il n'eût gagné au change. Œil de Faucon fut bientôt revêtu de son nouveau costume ; et lorsque ses yeux mobiles et perçants furent cachés sous les larges verres des lunettes, et que sa tête fut couronnée du castor triangulaire, comme leur taille était à peu près la même, il put raisonnablement, à la clarté des étoiles, passer pour le chanteur.

Alors il lui demanda à brûle-pourpoint, en praticien qui veut connaître à fond la maladie avant de prescrire une ordonnance :

« Avez-vous beaucoup de penchant à la poltronnerie?

— Mes habitudes sont paisibles, et mon caractère, j'ai lieu en

toute humilité de le croire, est grandement incliné vers la paix et la charité, » répondit David, un peu piqué de cette attaque directe adressée à son courage; « mais nul ne peut dire que, dans les plus grands périls, j'aie perdu ma foi dans le Seigneur.

— Écoutez : votre moment le plus terrible sera celui où les sauvages s'apercevront qu'on s'est moqué d'eux. S'ils ne vous assomment pas sur place, votre infirmité d'esprit vous protégera, et vous aurez de bonnes raisons de vous attendre à mou-



rir dans votre lit. Si vous restez ici, il faut vous asseoir dans l'ombre à la manière d'Uncas, jusqu'à ce qu'on vienne à éventer la mèche, et alors, comme je vous l'ai dit, ce sera le moment critique. Choisissez donc de faire une sortie avec nous ou de rester ici.

— Je resterai, » dit David d'un ton ferme; « je prendrai la place du Delaware; c'est un cœur vaillant et généreux : il s'est battu pour moi, et je ferai pour lui ce que vous me demandez, et plus encore si cela est nécessaire.

— Vous venez de parler en homme, » reprit le chasseur, « et en homme qui, avec une meilleure direction, aurait pu faire quelque chose de mieux qu'un chanteur... Baissez la tête et repliez vos jambes ; leur tournure pourrait nous trahir trop tôt. Gardez le silence aussi longtemps que vous pourrez ; il ne serait pas mal, quand vous parlerez, de brailler tout à coup un de vos cantiques, ce qui servira à rappeler aux Indiens que vous n'êtes pas tout à fait aussi responsable de vos actes que le commun des mortels... Si, néanmoins, ils prennent votre chevelure, ce qui, je le crois fermement, n'arrivera pas, soyez assuré qu'Uncas et moi nous ne vous oublierons pas, et que nous vous vengerons comme il convient à de vrais guerriers, à des amis sincères.

— Arrêtez ! » dit David, voyant qu'ils allaient le quitter sur cette assurance. « Je suis le disciple humble et indigne d'un maître qui n'a pas enseigné le damnable principe de la vengeance. Si je viens à succomber, n'immolez point de victime à mes mânes, pardonnez plutôt à mes meurtriers ; et quand vous penserez à eux, que ce soit pour demander au Seigneur dans vos prières leur conversion et leur salut éternel. »

Le chasseur hésita et parut réfléchir.

« Il y a là un principe différent du code des bois, » dit-il, « et cependant il est beau et fait naître de nobles réflexions. »

Puis, poussant un profond soupir, probablement l'un des derniers que lui arrachât le regret de la vie civilisée qu'il avait depuis si longtemps abandonnée, il ajouta :

« C'est un principe que je désirerais moi-même mettre en pratique, comme un homme de pur sang que je suis ; mais il n'est pas toujours commode d'agir vis-à-vis d'un sauvage ainsi qu'on le ferait avec un chrétien. Dieu vous bénisse, l'ami ! Tout bien examiné et l'éternité devant les yeux, m'est avis que vous n'êtes pas loin de la bonne piste, quoique cela dépende beaucoup des dons naturels et de la force des tentations. »

Ce disant, il prit la main de David et la lui serra cordialement. Après cette marque d'amitié, il sortit de la cabane, accompagné du nouveau représentant de l'ours.

Du moment qu'Œil de Faucon se vit sous les regards des Hurons, il donna à sa haute taille la tournure raide de David, étendit un bras pour

marquer la mesure, et se mit à entonner ce qu'il croyait être de la psalmodie. Heureusement pour le succès de cette entreprise délicate, il avait affaire à des oreilles peu accoutumées à l'harmonie des sons, sans quoi la ruse, trop grossière, eût été bientôt découverte.

Il fallait absolument passer à une proximité dangereuse du groupe des sauvages ; et, à mesure qu'il en approchait, le chasseur élevait de plus en plus la voix. Lorsqu'il fut tout près, le Huron qui parlait anglais allongea la main et arrêta le faux maître de chant.

« Ce chien de Delaware, » dit-il en cherchant à lire à travers l'obscurité dans les traits d'Œil de Faucon, « est-il effrayé? Les Hurons entendront-ils ses gémissements? »

Là-dessus, l'ours gronda d'une façon si naturelle et menaçante, que le jeune Indien lâcha prise et s'écarta, ne sachant trop si l'ours qu'il voyait marcher devant lui était faux ou véritable. Œil de Faucon, qui craignait de se trahir à la voix, se hâta de profiter de cette interruption pour lancer une nouvelle explosion musicale, qui aurait déchiré les oreilles d'hommes plus civilisés ; mais, parmi ses auditeurs, cela ne fit qu'ajouter au respect qu'ils ne refusent jamais aux créatures privées de raison. Tous se retirèrent à l'écart et laissèrent passer ceux qu'ils prenaient pour le sorcier et son aide inspiré.

Il fallait toute la fermeté d'âme d'Uncas et du chasseur pour continuer leur chemin du pas lent et grave qu'ils avaient pris en longeant les habitations du village, surtout lorsqu'ils s'aperçurent que, la curiosité étant la plus forte, les Hurons s'étaient rapprochés de la hutte afin de s'assurer de l'effet qu'avait produit le sortilège. Le moindre mouvement d'incurie ou d'impatience de la part de David suffisait à les trahir, et le temps leur était absolument nécessaire pour se mettre en sûreté. Aussi Œil de Faucon jugea-t-il à propos de redoubler d'efforts, et il fit un vacarme à réveiller toute la tribu : des curieux se montrèrent à la porte de leurs cabanes, et plus d'un guerrier, poussé par la superstition ou par la vigilance; alla jusqu'à eux pour les reconnaître. S'ils n'eurent point à vaincre d'obstacles sérieux, c'est qu'ils avaient pour sauvegarde les ténèbres de la nuit et la hardiesse de leur entreprise.

Enfin le village était à quelque distance derrière eux, et ils touchaient à la lisière du bois, quand un grand cri s'éleva de la loge qui avait servi de

prison à Uncas. Le jeune Mohican se leva, et agita sa fourrure, comme si l'animal qu'il représentait allait faire quelque attaque désespérée.

« Arrêtez ! » dit le chasseur en prenant son ami par l'épaule. « Voyons s'ils recommenceront ; ceci n'est qu'un cri de surprise. »

Ils n'avaient plus une seconde à perdre, car aussitôt d'affreux hurlements remplirent les airs, et retentirent d'un bout à l'autre du campement. Uncas jeta loin de lui sa peau d'ours, et Œil de Faucon se glissa dans un fourré.

« A présent, » dit-il « que les démons empaument notre piste ! Deux d'entre eux au moins y trouveront la mort. »

En même temps, il retira de dessous les broussailles deux carabines et leurs accessoires. En ayant donné une à Uncas, il brandit en l'air son perce-daim ; puis, frappant légèrement sur l'épaule du jeune Mohican, il prit les devants. Chacun d'eux tenait son arme de manière à s'en servir sur l'heure, et bientôt ils disparurent dans l'épaisseur de la forêt.





CHAPITRE XXVII.

César, j'obéirai.
Si tu dis : Fais cela, soudain je le ferai.
SHAKESPEARE, *Jules César.*

L'IMPATIENCE des sauvages chargés de garder Uncas avait, comme nous l'avons vu, fait taire la frayeur que leur inspirait le souffle du sorcier.

N'osant se risquer tout d'abord dans l'intérieur de la hutte, ils rôdèrent à l'entour et s'approchèrent d'une crevasse, à travers laquelle brillait la clarté mourante du feu. Pendant quelques minutes, ils prirent David pour leur prisonnier ; mais ce qu'Œil de Faucon avait prévu ne manqua point d'arriver. Fatigué de replier si longtemps ses longues jambes sous lui, le chanteur les étendit peu à peu, jusqu'à ce qu'un de ses énormes pieds toucha les cendres du feu, qu'il dispersa. D'abord les Hurons s'imaginèrent que cette difformité du Delaware était un résultat de la sorcellerie; mais David ayant levé la tête et montré aux curieux son visage doux et sim-

ple, au lieu des traits sévères et hautains du prisonnier, le doute ne fut plus possible, même à la crédulité d'un Indien. Ils se précipitèrent tous ensemble dans la cabane, et, secouant sans cérémonie le prétendu captif, découvrirent sur-le-champ l'imposture.

Alors s'éleva le premier cri qu'avaient entendu les fugitifs; il fut suivi des démonstrations les plus frénétiques de colère et de vengeance. David, toujours ferme dans sa résolution de couvrir la retraite de ses amis, refusa de répondre, bien qu'il fût convaincu que sa dernière heure allait sonner. Privé de son instrument, il fut obligé de s'en rapporter à sa mémoire qui, dans de telles matières, lui faisait rarement faute, et élevant tout à coup avec tranquillité sa voix forte et sonore, il chercha à adoucir son passage dans l'autre monde, en chantant les premiers versets d'une antienne funéraire. Cette circonstance rappela fort à propos aux Indiens qu'ils avaient affaire à un être irresponsable.

Ils s'élancèrent au dehors, et leurs clameurs éveillèrent en sursaut tout le village.

Un guerrier indien se bat comme il dort, sans être protégé par aucun moyen de défense. A peine le cri d'alarme eut-il été jeté que deux cents hommes étaient debout, prêts au combat ou à la chasse, selon l'occurrence. L'évasion du prisonnier fut rapidement connue, et la tribu entière se rassembla autour de la loge du conseil, attendant avec impatience les ordres de ses chefs. Dans une occasion qui réclamait les conseils de l'habileté et de l'expérience, la présence de l'astucieux Magua était nécessaire; son nom fut prononcé, et chacun témoigna son étonnement de ne point le voir paraître. On l'envoya chercher à sa cabane.

Sur ces entrefaites, quelques-uns des jeunes gens les plus agiles et les plus intelligents reçurent ordre de faire le tour de la clairière, sous l'abri de la forêt, afin de parer à toute surprise de la part de leurs voisins suspects, les Delawares. Les femmes et les enfants couraient deci delà; tout le camp était en désarroi.

Des clameurs annoncèrent l'approche d'un détachement, et l'on espéra voir enfin s'expliquer le mystère de cette évasion. La foule s'écarta, et plusieurs guerriers entrèrent dans la loge du conseil, amenant avec eux le malheureux sorcier que le chasseur avait abandonné à l'entrée du bois, dans une situation des plus gênantes.

Quoique cet homme jouît parmi les Hurons d'une réputation fort équivoque, les uns ajoutant une foi aveugle à son pouvoir surnaturel, et les autres le regardant comme un imposteur, tous, en ce moment, l'écoutèrent avec une attention profonde. Quand il eut terminé le récit de sa mésaventure, le père de la femme malade s'avança et raconta brièvement, et en termes énergiques, ce qu'il savait. Ces deux témoignages servirent à diriger les perquisitions, auxquelles on procéda avec la prudence et la gravité qui caractérisent les Indiens.

Au lieu de courir en masse et en désordre vers la caverne, on choisit pour cette visite dix des chefs les plus habiles et les plus courageux. Comme il n'y avait pas de temps à perdre, dès que le choix fut fait, les individus désignés se levèrent et sortirent ensemble sans prononcer une parole. Quand on fut arrivé à l'entrée de la caverne, les plus jeunes cédèrent le pas aux anciens, et tous s'engagèrent dans la galerie basse et obscure avec l'intrépidité de gens prêts à se sacrifier au bien public, mais assez incrédules touchant la nature de l'ennemi auquel ils allaient avoir affaire.

Un morne silence régnait dans la première salle. La jeune malade n'avait pas bougé de son lit de feuilles, malgré la déclaration du père affirmant qu'il l'avait vue emporter dans le bois par le médecin des Visages Pâles. La contradiction était si évidente que tous les yeux se fixèrent sur lui. Irrité de cette accusation muette, et intérieurement troublé par une circonstance inexplicable, le chef s'approcha du lit, regarda sa fille, et, bien qu'il voulût encore douter de la réalité, il fut forcé de convenir qu'elle était morte.

Le sentiment de la nature l'emporta pour un moment, et le vieux guerrier, vaincu par la douleur et une déception cruelle, se plongea la tête dans ses mains. Revenant presque aussitôt à lui, il se tourna vers ses compagnons, et, leur montrant le corps :

« La femme de mon jeune frère nous a quittés, » dit-il. « Le Grand Esprit est en colère contre ses enfants. »

Cette triste nouvelle fut reçue dans un lugubre silence.

Après une courte pause, un des Indiens les plus âgés se disposait à prendre la parole. Soudain une masse informe, noirâtre, se mit à rouler d'une pièce voisine jusqu'au milieu de celle où ils se trouvaient. Igno-

rant quelle espèce d'être allait en sortir, ils reculèrent de quelques pas en ouvrant de grands yeux. L'objet étrange se dressa à moitié, et l'on reconnut Magua. Ce fut un cri unanime de surprise.

Aussitôt qu'on se fut rendu compte de sa situation, plusieurs couteaux furent tirés, et l'on s'empressa de rendre la liberté à ses membres et à sa langue. Le Huron se leva, et se secoua à la manière d'un lion qui sort de son antre ; pas un mot ne s'échappa de ses lèvres, mais en tracassant le manche de son coutelas, il jeta un coup d'œil sur ceux qui l'entouraient, comme s'il eût cherché un ennemi à immoler à sa vengeance.

Uncas et le chasseur, et même David, furent heureux de ne point se trouver sous sa main ; car, dans le violent accès de fureur qui lui ôtait presque la respiration, il n'est pas de raffinement de cruauté qui eût pu faire différer leur mort. Ne rencontrant partout que des visages amis, le sauvage grinça des dents avec un horrible bruit de ferraille, et dévora sa rage, faute de trouver sur qui en décharger l'explosion.

Cette manifestation de colère fut remarquée par tous les assistants, et, afin de ne point porter au comble une exaspération déjà terrible, on laissa à un silence de plusieurs minutes le soin de la calmer. A la fin, le plus âgé des assistants s'exprima en ces termes :

« Mon frère a trouvé un ennemi. Est-il près d'ici, pour que les Hurons puissent le venger ?

— Que le Delaware meure ! » cria Magua d'une voix tonnante.

Il se produisit un nouveau silence, long et expressif comme auparavant ; et ce fut le même chef qui se hasarda à parler.

« Le Mohican a le pied léger, » dit-il, « et ses bonds sont rapides ; mais nos jeunes hommes sont à sa poursuite.

— Parti ? » dit Magua d'une voix creuse et gutturale qui semblait sortir du fond de sa poitrine. « Il est parti !

— Un mauvais esprit s'est glissé parmi nous, et le Delaware a frappé nos yeux d'aveuglement.

— Un mauvais esprit ? » répéta l'autre sur un ton sarcastique. « Oui, c'est l'esprit qui a ôté la vie à tant de Hurons, l'esprit qui a tué nos jeunes guerriers au saut de la rivière, qui a pris leurs chevelures à la source de Santé, et qui vient de lier les bras du Renard Subtil.

— De qui mon frère parle-t-il ?

— Du chien qui porte sous une peau blanche le cœur et la ruse d'un Huron, la Longue Carabine. »

Ce nom redouté produisit son effet ordinaire sur les sauvages qui l'entendirent.

Puis vint la réflexion qui leur rappela que cet audacieux ennemi n'avait pas craint de se glisser dans leur camp pour y accomplir ses insultants projets ; la rage alors succéda à l'étonnement, et les furieuses passions



déchaînées tout à l'heure dans le cœur de Magua s'emparèrent de ses compagnons. Les uns grincèrent des dents ; d'autres exhalèrent leur colère en hurlements ; d'autres enfin se mirent à frapper l'air avec fureur, comme si leurs coups eussent pu atteindre leur ennemi. Cette explosion soudaine fit bientôt place au calme et au sérieux qui les caractérisaient dans les moments d'inaction.

Magua, de son côté, avait eu le temps de réfléchir. Changeant également de manières, il prit le maintien d'un homme qui savait penser et agir avec la dignité que réclamait un sujet si grave.

« Allons retrouver mon peuple, » dit-il ; « il nous attend. »

Les Hurons y consentirent en silence, et quittant la caverne, ils le suivirent dans la loge du conseil.

Quand on fut assis, tous les yeux se dirigèrent vers Magua, qui comprit par là que, d'un consentement unanime, c'était de lui qu'on attendait l'explication de ce qui s'était passé. Il se leva et raconta tout sans duplicité ni réserve. Le stratagème employé par le major et Œil de Faucon parut alors à découvert, et il fut impossible, même aux plus superstitieux de la tribu, de ne pas reconnaître le véritable caractère des événements. Il n'était que trop manifeste qu'ils avaient été dupés de la manière la plus outrageante et la plus honteuse.

Lorsque Magua eut terminé son récit et repris son siège, ses auditeurs, qui comprenaient les principaux guerriers de la tribu, se regardèrent les uns les autres, également stupéfaits et de l'audace et du succès de leurs ennemis. On s'occupa des moyens d'en tirer de promptes représailles.

De nouveaux éclaireurs furent envoyés sur les traces des fugitifs, et les chefs continuèrent à délibérer.

Les vieillards proposèrent divers expédients, et Magua les laissa dire, tout en leur prêtant une attention respectueuse. Ce rusé sauvage avait repris ses pratiques de dissimulation et son empire sur lui-même, et il marcha vers son but avec l'adresse cauteleuse qui était le fond de son caractère. Ce fut seulement alors que chacun des orateurs eut donné son opinion qu'il se prépara à exprimer la sienne. Quelques-uns des coureurs étaient revenus dans l'intervalle, annonçant qu'ils avaient relevé la piste des fugitifs, et qu'elle conduisait au camp des Delawares, où ils avaient dû chercher un asile.

Cette circonstance ne fut pas négligée par Magua ; elle lui servit à corroborer d'autant ses sentiments personnels. Il développa son plan au conseil, et, comme son éloquence et son adresse devaient le faire attendre, on l'adopta à l'unanimité. Nous allons dire en quoi il consistait, la raison dont il sut l'appuyer, et les motifs réels qui le lui avaient suggéré.

D'après une politique dont les Indiens se départaient rarement, on avait séparé les deux sœurs dès leur arrivée au camp des Hurons. Magua avait senti tout d'abord qu'en retenant la personne d'Alice, il possédait sur Cora un moyen d'influence efficace. En les séparant, il

garda donc la cadette à portée de sa main, et avait confié l'aînée, qu'il prisait bien davantage, à la garde des Delawares. Cet arrangement, qui ne devait être que temporaire, avait autant pour objet de flatter l'amour-propre de la peuplade voisine que d'obéir à la règle invariable de la coutume indienne.

Tandis qu'il était sans cesse tourmenté de ces impulsions de vengeance qui dorment rarement dans le cœur d'un sauvage, Magua ne perdait pas de vue ses intérêts personnels, d'une nature plus permanente. Les fautes et la trahison de sa jeunesse exigeaient une expiation longue et pénible avant qu'il pût recouvrer pleinement la confiance de sa tribu d'origine; et sans confiance il n'y a point d'autorité possible dans une tribu indienne. Cette situation difficile obligeait le Renard Subtil à ne négliger aucun moyen d'accroître son influence, et l'un de ses expédients les plus heureux avait été de gagner les bonnes grâces des Delawares, leurs puissants et dangereux voisins. Le résultat avait répondu aux espérances de sa politique; car les Hurons étaient soumis comme les autres hommes à ce principe prédominant de notre nature, en vertu duquel nous apprécions ce qui nous appartient en raison de l'estime qu'en font les autres.

Mais tout en faisant ouvertement ce sacrifice à des considérations générales, Magua n'oubliait jamais ses propres intérêts. Or, une suite d'événements imprévus venaient de ruiner ses dessins, en plaçant d'un seul coup ses prisonniers hors de son pouvoir; et il se trouvait maintenant réduit à la nécessité de recourir aux services de ceux qu'il avait jusque-là mis sa politique à obliger.

Plusieurs chefs avaient proposé des plans habilement calculés pour surprendre les Delawares, occuper leur camp et se ressaisir des prisonniers; car ils étaient tous d'accord sur ce point : leur honneur, leur intérêt, la paix et la félicité de leurs compagnons morts, exigeaient impérieusement la prompte immolation de quelques victimes à leur vengeance. Magua n'eut pas de peine à faire échouer des projets si hasardeux et d'une issue incertaine. Il en exposa les périls et les défauts avec son habileté ordinaire, et, après avoir écarté tous les obstacles mis à ses secrètes visées, il se risqua à présenter le plan qu'il avait lui-même conçu.

Son premier soin fut de flatter la vanité de ses auditeurs, moyen in-

faillible d'obtenir leur attention. Dans une brillante énumération, il passa en revue les occasions nombreuses où les Hurons avaient montré leur courage et leurs talents guerriers dans le châtiment des insultes, et entama ensuite par digression un pompeux éloge de la prudence, vertu qu'il représenta comme établissant le principal point de différence entre le castor et les autres animaux, entre les animaux et l'homme, enfin entre les Hurons en particulier et le reste du genre humain. Puis il entreprit de démontrer de quelle façon la prudence était applicable à l'état présent de la tribu. « D'un côté, » dit-il, « il y avait leur grand père blanc, le gouverneur du Canada, qui regardait ses enfants d'un œil dur, depuis que le sang avait rougi leurs tomahawks; de l'autre, une peuplade aussi nombreuse que la leur, qui parlait une langue différente, possédait d'autres intérêts, ne leur voulait aucun bien et serait charmée d'avoir un prétexte pour les faire tomber dans la disgrâce du grand chef des Visages Pâles. »

Alors il parla de leurs besoins, des présents qu'ils avaient droit d'attendre pour leurs services passés, de l'éloignement où ils étaient de leurs territoires de chasse et des villages de leur patrie, et de la nécessité, en des circonstances critiques, de consulter un peu plus la prudence, un peu moins l'inclination.

S'étant aperçu que, si les vieillards approuvaient sa modération, les guerriers redoutables et les plus fameux baissaient les yeux en écoutant ces plans politiques, il les ramena avec adresse au sujet qu'ils préféraient. Il parla clairement des fruits qu'ils retireraient de la prudence, et prit sur lui de leur prédire un triomphe complet. Il donna même confusément à entendre qu'en s'y prenant comme il fallait, leurs succès pourraient s'étendre jusqu'à amener la destruction de tous ceux qu'ils avaient des motifs de haïr. En un mot, il mêla avec tant d'art les idées d'artifice aux sentiments belliqueux, qu'il flatta les penchants de tout le monde, de manière à laisser à chacun l'espérance de voir réaliser ses intentions, sans lui en donner cependant la certitude.

Dans cet heureux tour de choses, il n'est pas étonnant que l'habileté de Magua emportât la balance. La tribu consentit à agir avec circonspection; et, d'une voix unanime, on confia la direction de l'affaire à l'autorité du chef qui avait suggéré des mesures si sages et si claires.

Magua avait atteint le but auquel aspirait depuis longtemps son esprit audacieux et rusé. Il venait de regagner complètement le terrain qu'il avait perdu dans la faveur de ses compatriotes, et il se voyait même placé à la tête de sa tribu. Il se trouvait, en réalité, investi du gouvernement, et, tant qu'il saurait maintenir sa popularité, il jouirait, en monarque absolu, d'une autorité d'autant plus grande que la peuplade serait campée en pays ennemi. Dépouillant donc la modestie cauteleuse avec laquelle il avait jusque-là consulté le sentiment des autres, il prit l'air grave et imposant, nécessaire pour soutenir la dignité de sa charge.

Des éclaireurs partirent en reconnaissance dans diverses directions ; des espions eurent ordre d'aller surveiller ce qui se passait chez les Delawares ; les guerriers furent renvoyés dans leurs cabanes, avec l'assurance que leurs services ne tarderaient pas à être requis ; et on ordonna aux enfants et aux femmes de se retirer, en leur recommandant le silence.

Ces arrangements terminés, Magua traversa le village, s'arrêtant de temps en temps, pour faire une visite à ceux que pouvait flatter sa présence. Il confirma ses amis dans leur confiance en lui, raffermit ceux qui hésitaient, et satisfit tout le monde ; puis, il rentra dans son habitation. L'épouse qu'il avait abandonnée lorsqu'on l'avait chassé de son pays était morte ; il n'avait pas d'enfants, et il vivait en véritable solitaire dans une hutte isolée et à moitié bâtie. C'était précisément celle où Œil de Faucon avait rencontré David ; et dans les rares occasions où ils s'y étaient trouvés ensemble, le Huron avait toléré sa présence avec l'indifférence d'une supériorité hautaine.

Ce fut donc là que se retira Magua, quand il eut terminé ses travaux politiques. Mais, pendant que les autres dormaient, il ne songeait guère à prendre du repos. Quiconque aurait eu la curiosité d'épier les mouvements du chef récemment élu l'aurait vu assis dans un coin, et absorbé dans la combinaison de ses plans futurs. depuis le moment où il était entré jusqu'à l'heure fixée pour la tenue d'un nouveau conseil. Par rafales, le vent sifflait à travers les crevasses de la hutte, et les langues de flamme que dardaient encore les tisons presque consumés éclairaient d'une lueur blafarde les traits farouches du solitaire ; à

cette heure et dans cette sombre attitude on aurait pu voir en lui l'image du Prince des Ténèbres, rappelant le souvenir de ses prétendues injures et ourdissant de noirs complots.

Longtemps avant le lever du soleil, des guerriers entrèrent l'un après l'autre, et à différents intervalles, dans la cabane de Magua, jusqu'à ce qu'ils y fussent réunis au nombre de vingt. Chacun d'eux avait son mousquet et son équipement de guerre ; mais ils étaient peints des couleurs de la paix. Aucune parole ne fut échangée. Les uns s'assirent par



terre, les autres restèrent debout, immobiles comme des statues, et tous observèrent un profond silence.

Sitôt que le dernier fut arrivé, Magua se leva, donna le signal du départ et marcha en tête. Les Hurons suivirent leur chef un à un, et dans l'ordre auquel on a donné le nom de *file indienne*. Bien différents des soldats qui partent en campagne ; ils se glissèrent sans bruit hors du camp, ressemblant à une troupe de spectres plutôt qu'à des guerriers qui vont chercher dans les jeux de la guerre une renommée frivole.

Au lieu de prendre le sentier qui menait en ligne directe au camp des Delawares, Magua suivit pendant quelque temps le cours tortueux du ruisseau, et conduisit sa troupe sur les bords du lac artificiel des castors. Le jour commençait à paraître lorsqu'ils entrèrent dans la clai-

rière, ouvrage de ces industrieux animaux. Magua, qui avait repris son costume de Huron, portait l'image d'un renard sur la peau apprêtée dont il était vêtu. Un de ses guerriers avait un castor pour symbole particulier, et passer devant une communauté de sa prétendue race sans lui donner quelques témoignages de civilité, c'eût été, à ses yeux, un acte de profanation.

En conséquence, il s'arrêta, et toute la troupe ayant suivi son exemple, il se mit à parler aux castors en termes pleins de bienveillance et d'amitié, comme s'il se fût adressé à des hommes. Il les appela ses cousins, et leur rappela que c'était à son influence protectrice qu'ils devaient la sécurité dont ils jouissaient, pendant que tant de marchands avides excitaient les Indiens à leur ôter la vie. Il promit de leur continuer ses bons offices, et les invita à la reconnaissance. Après quoi, il parla de l'expédition dont il faisait partie, et leur donna à entendre, bien qu'avec des circonlocutions délicates, qu'il serait convenable d'inspirer à leur parent une portion de cette prudence pour laquelle ils étaient si renommés.

Pendant cette harangue extraordinaire, les compagnons de l'orateur l'écoutaient gravement, comme s'ils ne trouvaient rien que de raisonnable dans ce qu'il disait. Un ou deux castors se montrèrent à la surface de l'eau, et le Huron en exprima sa satisfaction, convaincu qu'il n'avait point perdu ses paroles. Au moment où il finissait de parler, on crut voir la tête d'un gros castor sortir d'une hutte en terre qui n'était pas en très bon état et qui, à cause de sa situation, avait paru inhabitée. Un signe aussi extraordinaire de confiance fut accueilli par l'orateur comme un présage favorable, et quoique l'animal se fût retiré avec un peu de précipitation, il ne lui en fit pas moins ses compliments bien sincères.

Lorsque Magua jugea qu'on avait accordé assez de temps aux affections de famille du guerrier, il donna l'ordre de se remettre en marche. Pendant que les Indiens s'éloignaient en troupe, d'un pas que les oreilles d'un Européen n'auraient pu entendre, le même castor vénérable se hasarda de nouveau à montrer sa tête. Si l'un des Hurons se fût retourné, il eût vu l'animal les épier avec une sagacité qu'on aurait pu facilement confondre avec la raison humaine.

En réalité, il y avait dans les mouvements du quadrupède une intelligence si manifeste que l'observateur le plus habile n'eût pu s'en rendre compte, jusqu'au moment où la troupe entra dans la forêt. Alors tout s'expliqua, et le castor, sortant tout entier de sa hutte, découvrit aux regards le visage grave et attentif de Chingachgook, débarrassé de son masque de fourrure.

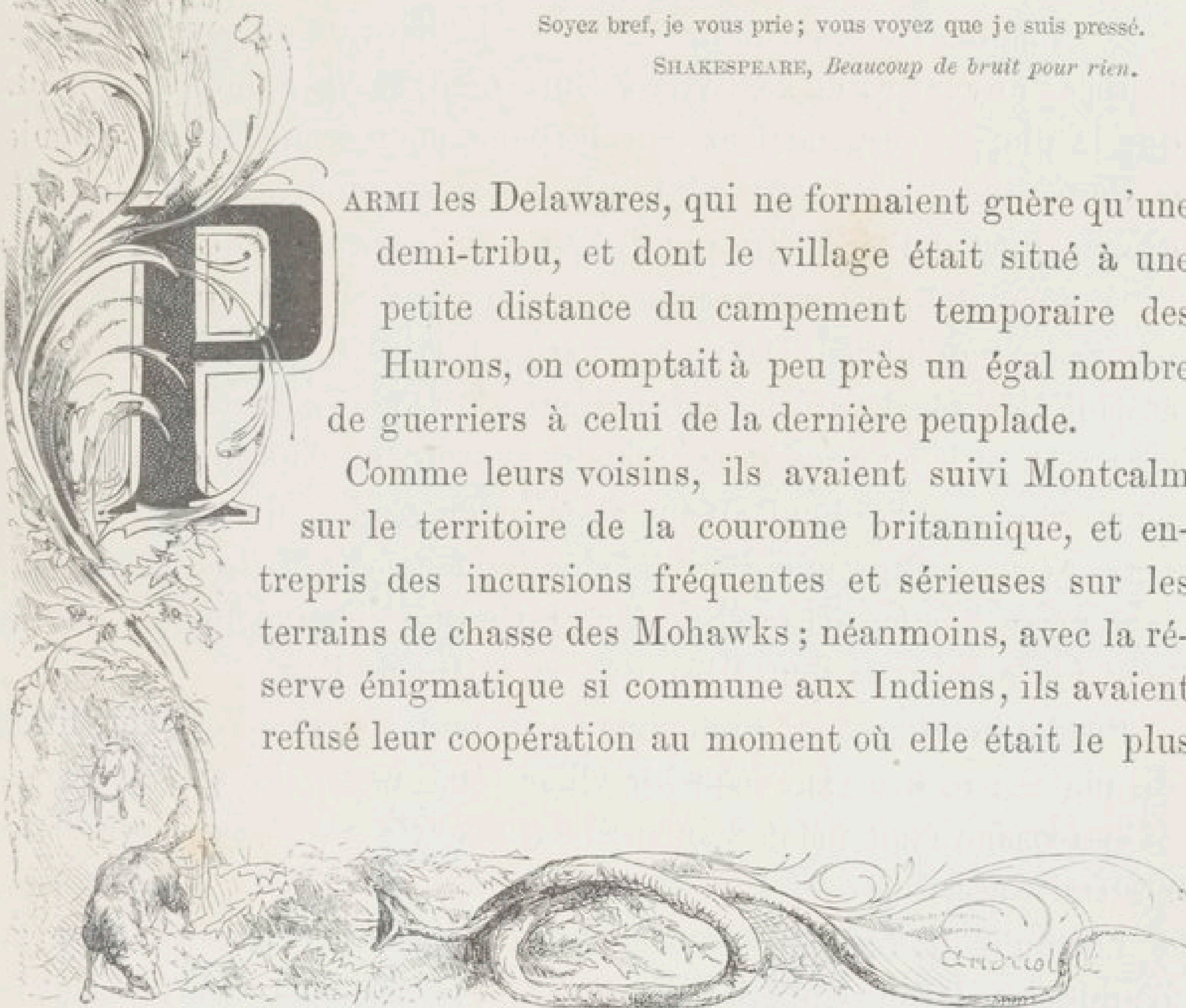






CHAPITRE XXVIII.

Soyez bref, je vous prie; vous voyez que je suis pressé.
SHAKESPEARE, *Beaucoup de bruit pour rien.*



Parmi les Delawares, qui ne formaient guère qu'une demi-tribu, et dont le village était situé à une petite distance du campement temporaire des Hurons, on comptait à peu près un égal nombre de guerriers à celui de la dernière peuplade.

Comme leurs voisins, ils avaient suivi Montcalm sur le territoire de la couronne britannique, et entrepris des incursions fréquentes et sérieuses sur les terrains de chasse des Mohawks ; néanmoins, avec la réserve énigmatique si commune aux Indiens, ils avaient refusé leur coopération au moment où elle était le plus

nécessaire, c'est-à-dire lors de l'attaque du fort William-Henry. Les Français avaient cherché à s'expliquer de diverses manières cette défection inattendue de leurs alliés. Cependant, à en croire l'opinion qui prévalut, les Delawares avaient été guidés par leur respect pour un ancien traité qui les avait placés sous la protection militaire des Iroquois, et ils avaient répugné à combattre contre leurs anciens maîtres. Quant à la tribu, elle s'était contentée de faire savoir par ses envoyés au marquis de Montcalm, et avec un laconisme tout à fait indien, que ses haches étaient émoussées, et qu'il fallait du temps pour en aiguiser le fer. Le prudent général avait jugé plus sage de conserver un allié passif que de s'en faire un ennemi déclaré par quelque acte de sévérité mal entendue.

Dans la matinée où Magua conduisait sa troupe silencieuse de l'étang des castors dans la forêt, le soleil, en se levant sur le camp des Delawares, éclaira une population aussi activement affairée que s'il eût été plein midi.

Les femmes couraient d'une cabane à l'autre; on en voyait préparer le repas du matin, ou se livrer à leurs occupations habituelles, tandis que la plupart suspendaient leur besogne pour échanger entre amies quelques mots à voix basse. Les hommes se promenaient par petits groupes, ayant l'air d'être plus sérieux que causeurs, et s'exprimant à l'occasion en phrases sentencieuses, comme des gens qui pesaient mûrement leurs opinions. De toutes parts, les instruments de la chasse étaient disposés devant les cabanes, mais personne n'était pressé de s'en servir. Çà et là un guerrier examinait ses armes avec une attention qu'on n'apporte pas d'ordinaire pour aller en quête du gibier. De temps à autre, tout un groupe portait simultanément ses regards sur une loge vaste et silencieuse située au centre du village, comme si elle eût contenu le sujet de toutes les préoccupations du jour.

Pendant cette scène, un homme parut tout à coup à l'extrême limite du plateau rocheux sur lequel le village était assis. Il était sans armes, et son visage était peint de manière à adoucir la rudesse naturelle de ses traits accentués.

Lorsqu'il fut bien en vue des Delawares, il s'arrêta, et fit un geste d'amitié en levant d'abord une main vers le ciel, puis en la laissant re-

tomber avec force sur sa poitrine. Les habitants répondirent à son salut par un murmure de bienvenue, et l'encouragèrent à s'approcher en répétant les mêmes démonstrations amicales. Assuré d'un accueil favo-



Le Renard Subtil.

rable, le nouveau venu quitta la crête du rocher où sa silhouette se profilait vivement sur l'horizon vermeil du matin, et descendit avec majesté jusqu'au village. Au milieu du silence qui régnait partout, on n'entendait que le cliquetis des ornements d'argent qui chargeaient ses bras

et son cou, et la sonnaille des grelots qui bordaient ses mocassins. Il fit en passant plusieurs saluts de politesse aux hommes qu'il rencontra, sans accorder la moindre attention aux femmes, dont il jugeait le concours inutile dans l'affaire qui l'amenait.

Arrivé devant le groupe où la fierté des attitudes indiquait la présence des principaux chefs, l'étranger s'arrêta, et les Delawares reconnurent dans le guerrier ferme et bien découplé qui se présentait à eux un chef huron des plus renommés, le Renard Subtil.

On lui fit une réception grave, silencieuse et pleine de réserve. Les guerriers s'écartèrent pour faire place à l'orateur le plus distingué de la tribu, qui parlait tous les idiomes en usage parmi les indigènes du Nord.

« Le sage Huron est le bienvenu, » dit le Delaware dans la langue des Maquas. « Il vient sans doute manger son *suc-ca-tush* (L) avec ses frères des lacs?

— Oui, » répondit Magua, en inclinant la tête avec la dignité d'un prince de l'Orient.

Le chef étendit le bras, et prenant Magua par le poignet, ils échangèrent de nouveau leurs salutations amicales. Le Delaware invita alors son hôte à entrer dans sa loge et à partager son repas du matin. L'invitation fut acceptée, et les deux guerriers, accompagnés de trois ou quatre vieillards, s'éloignèrent tranquillement, laissant le reste de la tribu impatiente de connaître les motifs d'une visite si extraordinaire sans qu'aucun signe, aucune syllabe vînt trahir cette curiosité.

Pendant le repas, qui fut court et frugal, la conversation, extrêmement circonspecte, roula tout entière sur les incidents de la chasse que Magua avait récemment conduite. Les Delawares firent semblant de considérer sa visite comme une chose toute simple, bien que chacun d'eux fût persuadé qu'elle se liait à quelque motif secret et de conséquence ; ils n'en jouèrent pas moins l'indifférence à l'égal des diplomates les plus retors.

Dès que l'appétit fut apaisé, les femmes enlevèrent les plats et les gourdes, et les deux parties en présence se préparèrent à faire assaut de finesse et de perspicacité.

« Mon grand-père du Canada, » commença l'orateur des Delawares, « a-t-il de nouveau tourné son visage vers ses enfants hurons?

— Quand en a-t-il été autrement? » répondit Magua. « Il nous appelle ses bien-aimés. »

Le Delaware fit un signe d'acquiescement à cette assertion qu'il savait être fausse, et continua :

« Les tomahawks de vos jeunes hommes ont été bien rouges!

— C'est vrai; mais maintenant ils sont émoussés, quoique brillants; car les Anglais sont morts, et nous avons les Delawares pour voisins. »

L'autre répondit à ce compliment pacifique par un geste gracieux de la main et se tut.

Alors Magua, feignant un réveil de sa mémoire par suite de l'allusion faite au massacre de William-Henry :

« Est-ce que ma prisonnière, » dit-il, « donne de l'embarras à mes frères?

— Elle est la bienvenue.

— Le sentier qui mène du camp des Hurons à celui des Delawares est court et facile; si elle donne de l'embarras à mon frère, renvoyez-la auprès de nos femmes.

— Elle est la bienvenue, » répéta le chef delaware avec plus d'emphase que la première fois.

Magua, déconcerté, garda le silence, comme s'il eût été indifférent au mauvais succès de sa première ouverture pour reprendre possession de Cora.

« Mes jeunes hommes, » reprit-il, « laissent-ils aux Delawares assez de place pour chasser sur les hauteurs?

— Les Lénapes, » répliqua l'autre assez fièrement, « sont maîtres sur leurs montagnes.

— Sans doute, la justice règne entre les Peaux Rouges. Pourquoi faire briller leurs tomahawks et aiguiser leurs couteaux les uns contre les autres? N'ont-ils pas pour ennemis les Visages Pâles?

— Bien! » s'écrièrent à la fois deux ou trois des assistants.

Magua attendit un peu pour donner à ce qu'il venait de dire le temps de faire impression sur son auditoire; puis il ajouta :

« N'y a-t-il pas eu dans les bois des mocassins étrangers? Mes frères n'ont-ils pas relevé des traces d'hommes blancs?

— Que mon père du Canada vienne parmi nous! » répondit l'autre d'une manière évasive. « Ses enfants sont prêts à le recevoir.

— Quand le grand chef viendra, ce sera pour fumer avec les Indiens dans leurs wigwams et les Hurons diront aussi qu'il est le bienvenu. Mais les Yenguis ont de longs bras, et des jambes qui ne se fatiguent jamais. Mes jeunes hommes ont rêvé qu'ils avaient vu la piste des Yenguis près du village des Delawares (M).

— Ils ne trouveront pas les Lénapes endormis.

— C'est bien. Le guerrier dont l'œil est ouvert peut apercevoir son ennemi. »

Voyant qu'il ne pouvait mettre en défaut la circonspection de son interlocuteur, Magua mit l'entretien sur un autre terrain.

« J'ai apporté, » ajouta-t-il, « des présents à mon frère. Sa nation n'a pas jugé convenable de marcher dans le sentier de la guerre, mais ses amis n'ont pas oublié où elle demeure. »

Après avoir ainsi annoncé ses intentions libérales, l'artificieux Huron se leva et étala ses présents aux yeux éblouis des Delawares : ils consistaient principalement en bijoux communs, provenant du pillage des femmes massacrées dans la plaine de William-Henry. Magua ne se montra pas moins judicieux dans la manière dont il sut distribuer à la ronde ses bagatelles. Aux guerriers distingués, et entre autres au Cœur Dur, son hôte, il offrit celles qui brillaient le plus ; et en donnant les autres aux chefs subalternes, il y joignit des compliments si opportuns qu'il ne leur laissa aucun motif de se plaindre. Du reste, il lui fut aisé de lire dans leurs yeux l'effet de ses adroites flatteries.

Le coup politique qu'il venait de frapper produisit des résultats immédiats. La gravité sévère des Delawares fit place à une expression beaucoup plus cordiale; et le Cœur Dur notamment, après avoir examiné avec un vif plaisir la part qui lui avait été faite dans cette distribution, dit avec énergie :

« Mon frère est plein de sagesse. Il est le bienvenu!

— Les Hurons aiment leurs amis les Delawares, » reprit Magua. « Pourquoi en serait-il autrement? Ils doivent leur couleur au même soleil ; leurs hommes justes chasseront après la mort sur le même territoire. Les Peaux Rouges doivent être amies, et avoir les yeux ouverts

sur les hommes blancs... Mon frère n'a-t-il pas flairé des espions dans les bois? »

Le Cœur Dur oublia la sévérité rigide qui lui avait sans doute valu ce surnom significatif. Ses traits s'adoucirent sensiblement, et il daigna répondre d'une manière plus directe :

« Il y a eu des mocassins étrangers autour de mon camp; on en a suivi la piste jusque dans nos habitations. »

De son côté, Magua n'eut pas l'air de s'apercevoir que cette réponse était la contre-partie de la précédente.

« Et mon frère, » dit-il, « a chassé les chiens?

— Cela ne se pourrait ; l'étranger est toujours bien accueilli chez les enfants des Lénapes.

— L'étranger, mais non l'espion.

— Les Yenguis emploient-ils leurs femmes comme espions? Le chef huron n'a-t-il pas dit qu'il avait fait des femmes prisonnières dans la bataille?

— Et il n'a point menti. Les Yenguis ont mis en campagne leurs éclaireurs; ils sont venus dans mes wigwams, mais ils n'y ont trouvé personne pour les accueillir. Alors ils ont fui chez les Delawares, car, ont-ils dit, les Delawares sont leurs amis, et ont détourné les yeux de leur père du Canada. »

Cette insinuation était un coup en pleine poitrine, et, dans un état de société plus civilisé, aurait valu à Magua la réputation de diplomate habile. La défection récente de leur tribu — ce que les Delawares savaient fort bien — les avait exposés à de graves reproches de la part des Français, leurs alliés, et ils sentaient maintenant qu'à l'avenir leurs actes seraient surveillés avec une ombrageuse défiance. Il n'était pas besoin d'approfondir beaucoup les effets et les causes pour prévoir qu'une semblable situation serait, selon toute probabilité, hautement préjudiciable à leur conduite future. Leurs villages lointains, leurs territoires de chasse, plusieurs centaines de femmes et d'enfants, ainsi qu'une portion considérable des forces de la tribu, se trouvaient dans les limites des possessions françaises. En conséquence, la dernière phrase de Magua fut reçue, comme il le désirait, avec un air de désapprobation, sinon d'alarme.

« Que mon père me regarde en face, » répondit le Cœur Dur ; « il ne verra pas de changement. Mes jeunes hommes, c'est vrai, n'ont point marché dans le sentier de la guerre : ils ont eu des rêves qui les en ont empêchés, mais ils aiment et vénèrent le grand chef blanc.

— Le croira-t-il quand il apprendra que son plus grand ennemi est nourri dans le camp de ses enfants? quand on lui dira qu'un Yengui sanguinaire fume devant votre feu? que le Visage Pâle qui a tué tant de ses amis va et vient parmi les Delawares? Allez, mon grand-père du Canada n'est pas un fou.

— Où est cet Yengui que les Delawares doivent craindre, et qui a tué mes jeunes hommes? Quel est l'ennemi mortel de mon grand-père?

— La Longue Carabine. »

A ce nom bien connu, les guerriers delawares tressaillirent, et témoignèrent par leur étonnement qu'ils apprenaient alors pour la première fois qu'un homme si fameux parmi les Indiens alliés de la France était en leur pouvoir.

« Que veut dire mon frère? » demanda le Cœur Dur, d'un ton de surprise qui démentait l'apathie habituelle de sa race.

— Un Huron ne ment jamais, » reprit Magua froidement en appuyant sa tête contre le mur de la cabane et en croisant son léger manteau sur sa poitrine. « Que les Delawares comptent leurs prisonniers ; ils en trouveront un dont la peau n'est ni rouge ni blanche. »

Il s'ensuivit un long silence. Alors le Cœur Dur s'étant consulté à l'écart avec ses compagnons, on dépêcha des messagers pour requérir la présence de quelques autres chefs des plus distingués de la tribu.

A mesure qu'il arrivait, chaque guerrier était mis au courant de l'importante nouvelle que Magua venait d'annoncer, et montrait sa surprise par l'exclamation gutturale familière aux Indiens.

La nouvelle se répandit de bouche en bouche, et bientôt tout le camp fut en proie à la plus grande agitation. Les femmes interrompirent leurs travaux pour tâcher de saisir le peu de mots que les lèvres des guerriers laissaient échapper incidemment dans leurs entretiens. Les jeunes garçons oublièrent leurs jeux pour venir se mêler à la société de leurs pères, et parurent presque aussi étonnés que ceux-ci de la témérité de leur odieux ennemi. Toute affaire fut suspendue, toute chose négli-

gée, pour que la tribu se livrât sans partage, et chacun à sa manière, à l'expression du sentiment général.

Cependant, les vieillards s'occupèrent sérieusement à examiner ce qu'exigeaient l'honneur et le salut de la nation dans une conjoncture si délicate et embarrassante. Au milieu de l'émotion générale, Magua était resté à la même place et avait gardé sa première attitude, immobile et indifférent, comme s'il eût été étranger aux résultats que devait avoir cette crise. Rien pourtant de ce qui pouvait indiquer les futurs desseins de ses hôtes n'échappait à ses yeux vigilants. Avec la connaissance approfondie qu'il avait de la nature des Indiens auxquels il avait affaire, il devinait d'avance leurs déterminations ; et on peut dire que, sous plus d'un rapport, il connaissait leurs intentions avant qu'ils en eussent eux-mêmes conscience.

Le conseil des Delawares ne dura pas longtemps. Quand il fut terminé, un mouvement général annonça qu'il allait être immédiatement suivi d'une assemblée solennelle de la nation entière. Comme ces assemblées étaient rares et n'avaient lieu que dans des occasions d'une extrême importance, le subtil Huron qui continuait à se tenir à l'écart, témoin silencieux mais perspicace de tout ce qui se passait, vit alors que ses projets allaient réussir ou échouer définitivement. Il sortit donc de la cabane, et se dirigea vers l'emplacement où les guerriers commençaient déjà à se réunir.

Il s'écoula à peu près une demi-heure avant que toute la tribu, y compris les femmes et les enfants, eût pris place. Ce délai avait été occasionné par les préparatifs qu'on avait jugés indispensables pour une réunion si peu ordinaire. Mais au moment où le soleil eut atteint le sommet de la montagne sur un des flancs de laquelle les Delawares avaient établi leur camp, tout le monde était assis ; et ses rayons de feu, perçant l'épaisse ramure des grands arbres, tombèrent sur une multitude aussi grave et silencieuse qu'en eût jamais éclairée sa lumière matinale.

Le nombre des assistants s'élevait à un millier environ.

Dans une de ces assemblées sérieuses, il ne se rencontre ni brouillon ni ambitieux de gloriole qui se lève à l'étourdie pour ouvrir une discussion précipitée. Un tel acte de présomption et de légèreté amènerait le discrédit de l'orateur précoce qui se le permettrait. Il n'appartient

qu'à l'âge et à l'expérience d'exposer au peuple le sujet en délibération. Jusque-là, ni les exploits guerriers, ni les talents naturels, ni la réputation oratoire, ne justifieraient la moindre dérogation à cet usage.

En la présente occasion, le vieux guerrier, auquel appartenait le privilège de prendre le premier la parole, se taisait, comme accablé par l'importance du sujet. Le silence s'était prolongé bien plus que de coutume, sans qu'il eût échappé à personne, pas même au plus jeune enfant, un signe d'impatience ou de surprise. Tous les regards étaient fixés vers la terre ; quelques-uns seulement s'en détachaient de temps à autre pour se diriger vers une cabane que rien pourtant ne distinguait des autres, si ce n'était qu'on l'avait mise avec plus de sollicitude à l'abri de l'intempérie des saisons.

Enfin un de ces sourds frémissements qui agitent souvent une multitude assemblée se fit entendre, et toute la nation se leva à la fois par un mouvement spontané. La porte de la cabane en question s'ouvrit, et il en sortit trois hommes, qui se dirigèrent à pas lents vers le lieu de la conférence.

C'étaient trois vieillards, tous d'un âge plus avancé qu'aucun de ceux qui étaient présents ; mais l'un d'eux, placé entre les deux autres qui le soutenaient, comptait un nombre d'années qu'il est permis rarement à la race humaine d'atteindre. Sa taille, autrefois haute et droite comme le cèdre, était maintenant courbée sous le poids de plus d'un siècle. Il n'avait plus la démarche élastique et légère d'un Indien, et il était obligé de traîner lentement et pouce à pouce ses pas tardifs. Sa peau cuivrée et sillonnée de rides formait un singulier contraste avec les abondantes mèches de cheveux blancs qui flottaient sur ses épaules, et dont la longueur indiquait qu'il s'était sans doute passé des générations depuis qu'on les avait coupés pour la dernière fois.

Le costume de ce patriarche, car son grand âge, son influence sur ses compatriotes et les liens du sang qui l'unissaient à eux, permettaient de lui donner ce nom, était riche et imposant, bien que strictement conforme à la mise simple de la tribu. Son manteau se composait des plus belles peaux, dont on avait enlevé la fourrure, afin d'y figurer l'image hiéroglyphique de différents exploits accomplis à des époques reculées. Sa poitrine était chargée de médailles, quelques-unes en argent massif, et



Le vieux Tamenund présidant le conseil des Delawares.



une ou deux en or, présents qu'il avait reçus de divers potentats européens pendant le cours de sa longue carrière. Des anneaux d'or entouraient ses bras et ses jambes au-dessus de la cheville. Sa tête, sur laquelle il avait laissé croître les cheveux depuis qu'il avait abandonné le métier des armes, portait une sorte de diadème d'argent, incrusté d'autres ornements qui étincelaient au milieu de trois plumes d'autruche, dont la couleur noire rehaussait la neige de sa chevelure. Le manche de son tomahawk disparaissait sous les plaques d'argent, et la poignée de son coutelas brillait comme si elle eût été d'or massif.

Aussitôt que le premier mouvement d'émotion et de plaisir qu'avait fait naître l'apparition soudaine de ce personnage révéré eut un peu cessé, le nom de Tamenund passa de bouche en bouche. Magua avait souvent entendu parler de la sagesse et de l'équité du vieux Delaware. La renommée allait même jusqu'à lui attribuer le rare privilège d'avoir des conférences secrètes avec le Grand Esprit; et son nom, légèrement altéré, a été transmis aux usurpateurs blancs de son ancien territoire, comme celui du saint protecteur et imaginaire d'un vaste empire (N). Le chef huron choisit donc, un peu en dehors de la foule, un endroit d'où il pouvait considérer de plus près les traits de l'homme dont la décision allait avoir tant d'influence sur ses destinées.

Les yeux du vieillard étaient clos, comme s'ils eussent été fatigués du spectacle des passions égoïstes de l'humanité. La couleur de sa peau différait de celle de la plupart des Indiens qui l'entouraient; elle semblait plus colorée et surtout plus foncée : cette dernière teinte provenait du grand nombre de lignes fines et compliquées tracées sur presque toute sa personne par l'opération du tatouage. Malgré la position qu'avait prise le Huron, Tamenund passa devant lui sans le remarquer. Appuyé sur ses deux vénérables compagnons, il traversa les rangs de la multitude, et prit place sur le point le plus élevé, au centre de sa nation, dans toute la majesté d'un monarque et d'un père.

Rien ne saurait surpasser la vénération et l'amour avec lesquels cette visite inattendue de ce demeurant d'un autre âge fut reçue par son peuple. Après quelques instants de recueillement, les principaux chefs se levèrent, et s'approchant du patriarche, placèrent ses mains sur leur tête comme pour lui demander sa bénédiction. Les simples guerriers se

contentèrent de toucher son manteau, ou même d'approcher de sa personne, afin de respirer le même air qu'un vieillard si juste et si vaillant; et encore, il n'y eut que les plus renommés d'entre eux qui osassent aller jusque-là. La foule s'estima heureuse de contempler à distance l'objet de son affection profonde.

Après que ces démonstrations d'attachement et de respect furent accomplies, quelques jeunes gens, à qui l'un des vieux acolytes de Tamenund avait donné des instructions, se dirigèrent vers la hutte située au milieu du camp.

Bientôt ils reparurent, escortant les individus pour qui tous ces préparatifs solennels étaient faits, vers le lieu où ils allaient entendre prononcer leur jugement. On leur ouvrit un passage, et quand ils furent entrés dans l'espace libre, les nouvaux arrivants se trouvèrent entourés de tous côtés par les rangs épais de la peuplade entière.





CHAPITRE XXIX.

L'assemblée a pris place; au milieu des héros
Achille enfin se lève, et s'exprime en ces mots.
POPE, traduction de *l'Iliade.*



la tête des prisonniers marchait Cora, les bras enlacés dans ceux d'Alice avec toute l'ardeur d'une tendresse fraternelle. Malgré le spectacle alarmant que présentait l'assemblée, elle semblait, la généreuse fille, avoir oublié ses propres dangers, et ses regards demeuraient fixés sur les traits pâlis et inquiets de sa tremblante sœur.

Tout près d'elles se tenait le major Heyward, prenant à toutes deux un intérêt égal, et sachant à peine, en ce moment d'angoisse, quelle préférence accorder à celle qu'il aimait le plus. Œil de Faucon venait un peu en arrière, par déférence pour son supérieur, dont une communauté d'infortune n'avait pu lui faire oublier le rang.

Uncas n'était point parmi eux.

Quand le silence le plus parfait fut de nouveau rétabli, et après la pause solennelle d'usage, un des deux vieillards assis auprès du patriarche se leva, et demanda tout haut, en anglais très intelligible :

« Lequel de mes prisonniers est la Longue Carabine? »

Le chasseur jugea à propos de garder le silence.

Duncan toutefois promena ses regards sur l'assemblée, et recula d'un pas en apercevant le traître Magua. Il comprit sur-le-champ que le rusé sauvage n'était point étranger à leur mise en jugement, et il résolut de mettre tout en œuvre pour faire obstacle à ses sinistres desseins. Se souvenant d'avoir été témoin d'un exemple de la justice sommaire des Indiens, il appréhenda que son compagnon ne fût destiné à en servir à son tour.

Sans se donner le temps de réfléchir, il prit la résolution subite de sauver son courageux ami, quoi qu'il pût lui en coûter à lui-même. Aussi, quand la question eut été répétée d'une voix plus forte, s'écria-t-il fièrement :

« Donnez-nous des armes, et placez-nous dans ces bois ; nos actions parleront pour nous !

— C'est donc là le guerrier dont le nom a rempli nos oreilles ! » reprit le chef, en regardant Heyward avec cette espèce de curiosité passionnée qu'on ressent à la vue d'un homme que le mérite ou le hasard, la vertu ou le crime, ont rendu célèbre. « Quel motif a conduit l'homme blanc dans le camp des Delawares ?

— Le besoin. Je viens chercher de la nourriture, un abri et des amis.

— Cela n'est pas possible. Les bois sont pleins de gibier ; la tête d'un guerrier ne réclame d'autre abri qu'un ciel sans nuages, et les Delawares sont les ennemis, non les amis des Yenguis. Va, ta bouche a parlé, mais ton cœur n'a rien dit. »

Duncan, ne sachant trop ce qu'il devait répondre, se tut ; mais Œil de Faucon qui avait prêté à ce colloque une oreille attentive, s'avança hardiment et prit à son tour la parole.

« Si je n'ai pas répondu au nom de la Longue Carabine, » dit-il, « ce n'était ni par honte ni par crainte, car ni l'une ni l'autre ne sont le partage d'un honnête homme. Mais je n'admets pas que les Mingos affublent d'un tel sobriquet celui qui a reçu de ses amis une distinction plus honorable. La Longue Carabine ! c'est l'envers du bon sens, puisque mon perce-daim est un vrai fusil rayé, et non une carabine. Quoi qu'il en soit, l'homme qui a reçu de ses parents le nom de Nathaniel, que les Delawares campés aux bords de la rivière du même nom ont honoré

du titre flatteur d'Œil de Faucon, et que les Iroquois se sont permis de baptiser la Longue Carabine sans y être autorisés par celui que cela concerne, cet homme-là, c'est moi. »

Tous les regards, qui jusque-là avaient gravement épluché la personne de Duncan, se portèrent alors sur les traits mâles et le corps de fer de ce nouveau prétendant à un titre glorieux. Il n'y avait rien d'étonnant à voir deux individus se disputer un tel honneur, car les imposteurs, quoique rares, n'étaient pas inconnus parmi les Indiens ; mais il importait aux Delawares, s'ils voulaient juger en toute équité, qu'il n'y eût point à cet égard de méprise. Quelques-uns de leurs anciens se consultèrent entre eux, et cette conférence sembla avoir pour résultat d'interroger leur hôte à ce sujet.



« Mon frère, » demanda le chef au Renard Subtil, « a dit qu'un serpent s'était glissé dans mon camp ; quel est-il? »

Le Huron désigna du doigt le chasseur, sans ajouter une parole.

« Un sage Delaware prêtera-t-il l'oreille à l'aboiement d'un loup? » s'écria Duncan, encore plus convaincu des mauvaises intentions de son

ennemi. « Un chien ne ment jamais, mais quand a-t-on vu un loup dire la vérité? »

Les yeux de Magua lancèrent des flammes; puis se rappelant à propos la nécessité de conserver son sang-froid, il se détourna avec un air de mépris hautain, bien assuré que la sagacité des Indiens ne faillirait point à découvrir la vérité dans ce conflit de prétentions. Il ne se trompait pas. Après une autre consultation fort courte, le vieux Delaware s'adressa de nouveau à lui pour faire connaître la résolution des chefs, quoique dans les termes les plus circonspects.

« On a appelé mon frère un menteur, » dit-il, « et cela a fâché ses amis. Ils vont prouver qu'il a dit la vérité. Qu'on donne des fusils à mes prisonniers! C'est à leurs actes de montrer celui que nous cherchons. »

Tout en sentant qu'on se défiait de lui, Magua feignit de considérer l'épreuve comme un hommage rendu à sa véracité, garantie d'avance par l'adresse bien connue du chasseur; il se borna en conséquence à faire un geste d'assentiment. Des armes furent aussitôt remises entre les mains des deux amis rivaux, et ils eurent ordre de tirer, par-dessus la multitude, contre une écuelle restée, par hasard, accrochée au sommet d'un vieux tronc d'arbre, à cent cinquante pieds de l'endroit où ils étaient placés.

Heyward sourit en lui-même à l'idée d'entrer en lutte avec le chasseur; il n'en résolut pas moins de persévérer dans son mensonge jusqu'à ce qu'il pénétrât les desseins de Magua. Il prit donc le fusil, ajusta par trois fois avec le plus grand soin et fit feu. La balle entra dans le bois à quelques pouces du vaisseau, et un cri général de satisfaction annonça que le coup était considéré comme une preuve singulière d'adresse. Œil de Faucon lui-même approuva de la tête, comme pour dire qu'il n'augurait pas si bien de la part du major. Au lieu pourtant de se mettre en devoir de disputer le prix de l'adresse à son heureux rival, il resta quelque temps appuyé sur son fusil, dans l'attitude d'un homme absorbé par ses pensées. Il fut tiré de sa rêverie par l'un des jeunes Indiens qui avait fourni les armes, et qui vint lui toucher l'épaule, en disant en fort mauvais anglais :

« Le Visage Pâle peut-il faire mieux? »



Œil de Faucon saisit le fusil et l'agita en l'air avec autant d'aisance qu'il aurait fait d'un roseau. Puis, les yeux attachés sur Magua :

« Ah ! Huron, » s'écria-t-il, « je pourrais te tuer à cette heure, et nulle puissance ici-bas ne saurait arrêter le coup. Le faucon qui plane au-dessus de la colombe n'en est pas plus maître que je ne le suis à présent de toi, s'il me plaisait de t'envoyer une balle au cœur. Pourquoi ne le fais-je pas? Pourquoi? parce que la qualité de ma couleur me le défend, et que je pourrais attirer le malheur sur des têtes précieuses et innocentes! Si tu reconnais un Dieu, remercie-le donc du fond de ton âme; ce ne sera pas sans raison. »

L'attitude irritée du chasseur, son œil étincelant, ses joues enflammées excitèrent un sentiment de terreur secrète chez tous ceux qui l'entendirent. L'attention redoublée des Delawares leur permettait à peine de respirer; et Magua, tout en se défiant de la magnanimité de son ennemi, resta immobile et calme à la place qu'il occupait au milieu de la foule, comme s'il y eût pris racine.

Le jeune Delaware, toujours debout aux côtés du chasseur, se mit à dire :

« Il s'agit de faire mieux.

— Mieux que quoi, imbécile? » répondit Œil de Faucon, en brandissant de nouveau son arme au-dessus de sa tête, bien qu'il eût tourné le dos au Renard Subtil. « Que veux-tu dire?

— Si l'homme blanc est le guerrier qu'il prétend être, » ajouta le chef, « qu'il frappe plus près du but. »

Le chasseur partit alors d'un rire de mépris, mais cette fois il rit tout haut, et ce bruit produisit sur Heyward l'effet d'un ricanement satanique. Puis il abattit lourdement le fusil dans sa main gauche... Le coup fit explosion comme si c'eût été l'effet de la secousse, et l'écuelle, volant en éclats, couvrit le tronc d'arbre de ses débris. Au même instant, on entendit tomber le fusil à terre, où l'avait jeté dédaigneusement le tireur.

A cette étrange scène, le premier mouvement de la foule fut d'applaudir et de s'émerveiller. Revenue de sa surprise, elle protesta ensuite par un sourd murmure, et tandis que la minorité témoignait ouvertement son admiration, le plus grand nombre paraissait attribuer au

hasard ce prodige d'adresse. Heyward se hâta d'appuyer une opinion qui favorisait ses prétentions.

« C'est un hasard! » s'écria-t-il. « On ne peut frapper sans ajuster.

— Un hasard! » répéta le chasseur, qui commençait à s'échauffer. N'ayant point aperçu les signes que lui faisait le major pour qu'il se prêtât à une substitution de personnes, il était obstinément décidé à soutenir son identité à tout prix. « Ce menteur de Huron croit-il aussi, lui, que ce soit un hasard? Donnez-lui un fusil, placez-nous face à face, à découvert et de franc jeu, et que la Providence et notre coup d'œil décident l'affaire entre nous! Je ne vous en propose pas autant, major; car notre peau est de la même couleur, et nous servons le même maître.

— Que le Huron soit un menteur, c'est évident, » riposta froidement Heyward; « vous l'avez entendu vous-même affirmer que vous étiez la Longue Carabine. »

Il est impossible de dire à quelles assertions violentes Œil de Faucon se serait porté dans son entêtement invincible à revendiquer son identité, si le vieux Delaware ne se fût entremis de nouveau.

« Le faucon qui vient des nuages peut y retourner quand il lui plaît, » dit-il. « Donnez-leur les fusils. »

Cette fois le chasseur saisit l'arme avec empressement; et Magua, qui surveillait tous ses mouvements d'un œil inquiet, n'eut plus de motifs de crainte.

« Qu'il soit donc prouvé à la face de cette tribu de Delawares quel est le plus habile de nous deux! » s'écria le chasseur en frappant la crosse de son fusil de cette main redoutable qui avait fait partir tant de coups meurtriers. « Voyez-vous cette gourde qui pend à cet arbre là-bas? Eh bien, major, si vous êtes un des bons tireurs de la frontière, brisez-la en morceaux. »

Duncan regarda le but qui lui était désigné, et se prépara à renouveler l'épreuve. La gourde était un de ces petits vaisseaux de terre dont les Indiens font usage; elle était suspendue à la branche morte d'un petit pin, par une lanière de cuir, et la distance était de trois cents pieds au moins.

L'amour-propre est sujet à de telles bizarreries, que le jeune officier, fort indifférent du reste aux suffrages de ses sauvages arbitres, oublia

tout à coup les motifs de la contestation pour ne s'occuper qu'à remporter la victoire. On a déjà vu qu'il n'était pas un tireur à dédaigner, et il résolut de mettre toute son habileté en jeu. Sa vie eût-elle dépendu du coup qu'il allait tirer, il n'eût pas apporté plus de soin et d'attention à viser. Il fit feu, et trois ou quatre jeunes Indiens, qui s'étaient précipités vers le but aussitôt après la détonation, annoncèrent à grands cris que la balle était dans l'arbre, à très peu de distance de la gourde. Les guerriers poussèrent leur exclamation favorite, et leurs yeux se portèrent sur son rival afin de voir ce qu'il allait faire.

« Pour un Royal-Américain, cela peut passer, » dit Œil de Faucon en riant cette fois à sa manière silencieuse. « Mais si mon fusil avait souvent fait de tels écarts, bien des martes, dont la peau est dans le manchon d'une dame, trotteraient encore par les bois ; et plus d'un féroce Mingo, qui est allé là-haut rendre ses comptes, continuerait ses diaboliques exploits sur la frontière des provinces! J'espère que la femme à qui appartient cette gourde en a d'autres dans son wigwam, car celle-ci ne contiendra plus d'eau. »

Tout en parlant, il visitait la batterie et armait son fusil. Après avoir prononcé les derniers mots, il retira un pied en arrière, et éleva le canon, d'un mouvement lent, uniforme et dans une direction unique. Lorsqu'elle fût de niveau, il la laissa un moment dans une immobilité telle que l'homme et le fusil avaient l'air d'être sculptés en pierre. Pendant cet intervalle rapide, l'arme partit en jetant une flamme brillante. Les jeunes garçons s'élancèrent de nouveau, et, après avoir inutilement cherché, rapportèrent qu'on ne voyait aucune trace de la balle.

« Va, » dit le vieux chef au chasseur avec un accent de dur mépris, « tu es un loup sous la peau d'un chien. Je vais parler à la Longue Carabine des Yenguis.

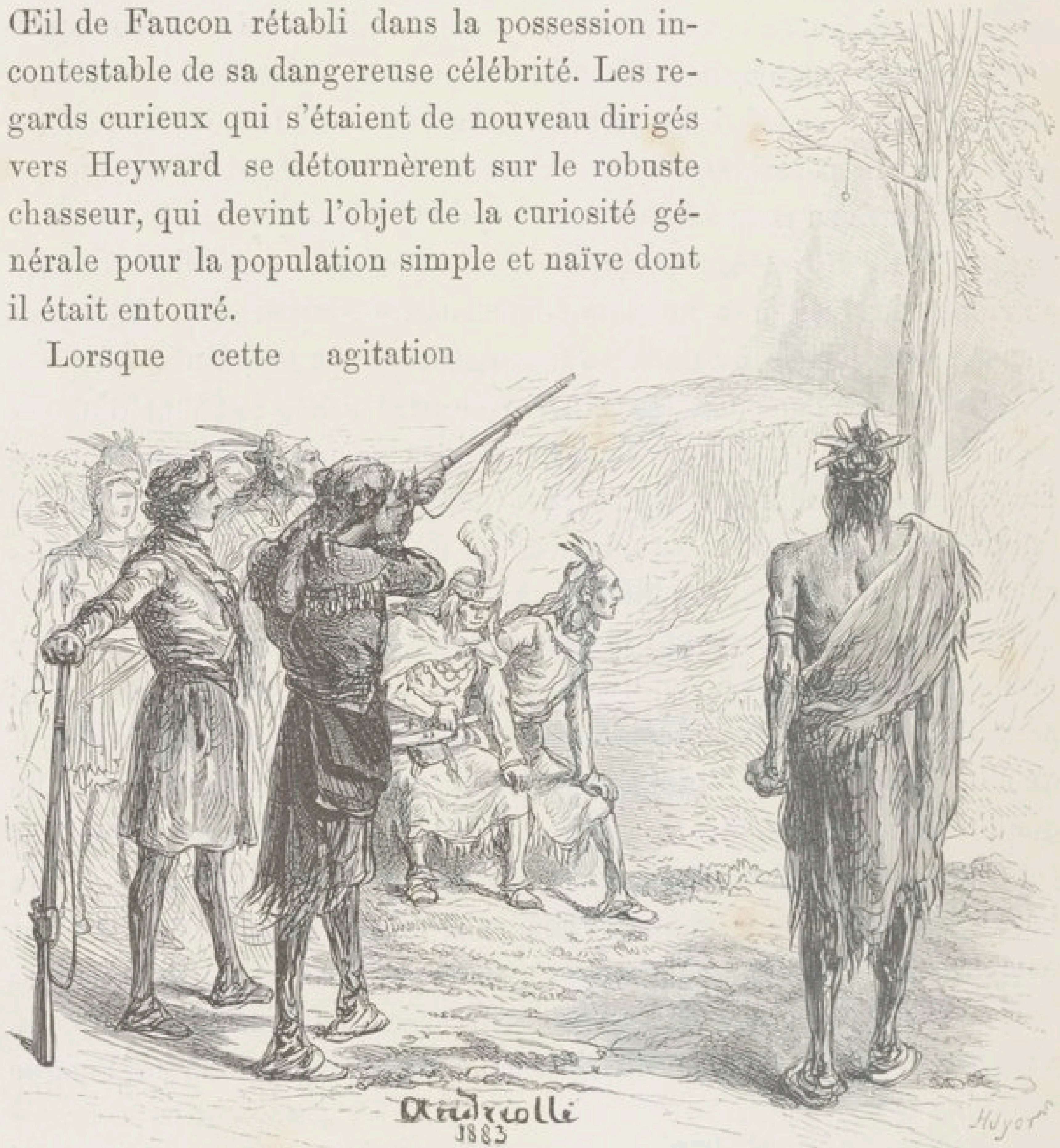
— Ah! » répondit Œil de Faucon sans s'émouvoir. « Si j'avais l'arme qui vous a fourni le nom dont vous vous servez, je m'engagerais à couper la corde, et à faire tomber la gourde au lieu de la percer. Ignorants, si vous voulez trouver la balle d'un bon tireur des bois, c'est dans l'objet visé, et non autour, qu'il faut la chercher! »

Les jeunes Indiens le comprirent sur-le-champ, car cette fois il s'exprimait en delaware. Ils coururent détacher la gourde, et, l'élevant en

l'air avec des cris de joie, ils montrèrent dans le fond un trou que la balle y avait fait après avoir passé par l'orifice.

A cette preuve inouïe d'adresse, toute l'assistance éclata en cris d'admiration. Dès lors, la question fut décidée, et Œil de Faucon rétabli dans la possession incontestable de sa dangereuse célébrité. Les regards curieux qui s'étaient de nouveau dirigés vers Heyward se détournèrent sur le robuste chasseur, qui devint l'objet de la curiosité générale pour la population simple et naïve dont il était entouré.

Lorsque cette agitation



bruyante se fut calmée, le vieux chef reprit son interrogatoire.

« Pourquoi as-tu cherché à boucher mes oreilles? » dit-il en s'adressant au major. « Les Delawares sont-ils des fous, qu'ils ne puissent distinguer la jeune panthère du chat sauvage?

— Ils ne tarderont pas à reconnaître, » répondit Duncan, en se ser-

vant des métaphores indiennes, « que le Huron n'est qu'un oiseau gazouilleur.

— C'est bon. Nous verrons qui peut prétendre à fermer les oreilles d'hommes tels que nous. Frère, » ajouta le chef en se tournant vers Magua, « les Delawares écoutent. »

Ainsi interpellé, d'une manière personnelle et directe, le Renard Subtil se leva, et, s'avançant d'un pas grave et délibéré au centre du cercle et en face des prisonniers, il prit l'attitude d'un orateur qui va prononcer un discours.

Néanmoins, avant d'ouvrir la bouche, il promena lentement ses regards sur toutes ces physionomies attentives qui formaient autour de lui comme un rempart, afin d'adapter son langage au caractère de son auditoire. Il jeta sur Œil de Faucon un regard d'hostilité respectueuse, et sur Duncan, de haine implacable; il daigna à peine remarquer la timide Alice. Mais quand son œil rencontra Cora, dont un fier maintien rehaussait la beauté majestueuse, il la contempla un moment avec une expression qu'il eût été difficile de définir.

Alors, tout pénétré de ses sinistres desseins, Magua s'exprima dans la langue du Canada, qu'il savait être comprise de la plupart de ses auditeurs.

« L'Esprit créateur des hommes leur a donné des couleurs différentes, » dit-il en commençant. « Les uns sont plus noirs que l'ours paresseux. Il dit à ceux-là qu'ils seraient esclaves, et leur commanda de travailler à jamais, comme le castor. Vous pouvez, quand le vent souffle du sud, les entendre gémir plus fort que ne mugissent les bisons, le long des rivages de la grande eau salée où de gros canots les portent et les remportent par troupes. A d'autres il a donné des faces plus blanches que l'hermine des forêts : il leur commanda d'être marchands, chiens pour leurs femmes, et loups pour leurs esclaves. Il a donné à cette race la nature du pigeon : des ailes infatigables, des petits plus nombreux que les feuilles des bois, et des appétits capables de dévorer la terre. Il leur a donné une voix perfide comme le cri trompeur du chat sauvage, des cœurs de lapin, la malice du pourceau, et non pas celle du renard, et des bras plus longs que les jambes de l'élan. La langue de cette race a l'art de boucher les oreilles des Indiens; son

cœur lui enseigne à payer des guerriers qui combattent pour lui ; sa malice lui apprend à s'emparer de tous les biens de la terre ; et ses bras enserrent le pays depuis les bords de l'eau salée jusqu'aux îles du grand lac. Sa gloutonnerie la rend malade ; Dieu lui a donné suffisamment, et elle veut tout avoir. Tels sont les Visages Pâles.

« D'autres enfin ont reçu du Grand Esprit des peaux plus rouges et plus brillantes que ce soleil, » continua Magua en montrant par un geste expressif l'astre radieux, qui cherchait à se dégager des vapeurs de l'horizon ; « et ceux-là, il les créa selon son cœur. Il leur donna cette île telle qu'il l'avait faite, couverte d'arbres et pleine de gibier. Le vent fit leurs clairières, le soleil et la pluie mûrirent leurs fruits, et les neiges vinrent leur apprendre à être reconnaissants. Qu'avaient-ils besoin de routes pour voyager? Ils voyaient à travers les montagnes. Quand les castors travaillaient, ils se couchaient à l'ombre et les regardaient faire. L'été, les vents les rafraîchissaient ; l'hiver, des fourrures leur prêtaient une douce chaleur. S'ils se battaient entre eux, c'était pour montrer leur caractère d'hommes. Ils étaient braves, ils étaient justes, ils étaient heureux. »

Ici l'orateur s'arrêta et regarda autour de lui pour voir si son discours éveillait la sympathie chez ses auditeurs : partout il ne vit que des yeux fixés sur les siens, des cous tendus, des narines dilatées, comme si chaque individu présent se fût senti la volonté et le pouvoir de venger à lui seul les injures de sa race.

« Si le Grand Esprit a donné des langues différentes à ses enfants rouges, » reprit-il en baissant la voix et d'un accent de tristesse, « c'était pour que tous les animaux pussent les comprendre. Il a placé les uns parmi les neiges avec leur cousin l'ours ; d'autres près du soleil couchant, sur la route qui conduit aux territoires de chasse où les justes iront après leur mort ; d'autres enfin sur les terres qui avoisinent les grandes eaux douces. Mais aux plus grands de ses enfants, à ceux qu'il aime le plus, il a donné les sables du lac salé. Mes frères connaissent-ils le nom de ce peuple favorisé?

— Les Lénapes! » s'écrièrent à l'envi une vingtaine de voix. « Les Lénapes!

— Oui, c'étaient les Lenni Lénapes! » reprit Magua en affectant d'in-

cliner la tête par respect pour leur antique grandeur ; « c'étaient les tribus des Lénapes ! Jamais le soleil, depuis qu'il sortait de l'eau salée jusqu'à son coucher dans l'eau douce, ne se cachait à leurs yeux. Mais qu'ai-je à faire, moi Huron des bois, de raconter à un peuple sage ses propres traditions? Pourquoi lui rappeler ses injures, son ancienne puissance, ses exploits, sa gloire, ses pertes, ses défaites, sa misère? N'y a-t-il pas ici quelqu'un qui a vu tout cela et qui sait que cela est vrai? J'ai dit. Ma langue est muette, mais mes oreilles sont ouvertes. »

Le Renard Subtil cessa de parler, et à l'instant même tout le monde se tourna, par un mouvement unanime, vers le vénérable Tamenund.

Depuis le moment où il s'était assis, le patriarche n'avait pas desserré les lèvres ni donné signe de vie. Durant l'espèce d'intermède où Œil de Faucon avait victorieusement démontré son identité, il s'était tenu à demi courbé, sans paraître prendre aucun intérêt à ce qui se passait. En entendant les inflexions habilement graduées de la voix de Magua, il reprit quelque connaissance, et une ou deux fois il souleva la tête comme pour écouter. Lorsque l'artificieux Huron eut prononcé le nom de sa nation, les paupières du vieillard s'entr'ouvrirent, et il regarda la multitude avec l'expression lugubre et terne que l'on prête aux fantômes.

Il fit un effort pour se lever, et, soutenu par ses deux voisins, il resta debout, dans une attitude de dignité imposante, malgré la faiblesse de son grand âge.

« Qui parle des enfants des Lénapes ? » dit-il d'une voix sourde et gutturale que le religieux silence de la foule permit d'entendre. « Qui parle des choses qui ne sont plus? L'œuf ne se change-t-il pas en ver, le ver en papillon, pour périr ensuite? Pourquoi entretenir les Delawares du bien qui a disparu ? Mieux vaut rendre grâces au Manitou de ce qui leur reste.

— C'est un Wyandot, » dit Magua en s'approchant de la plateforme grossière sur laquelle était le vieillard ; « c'est un ami de Tamenund.

— Un ami ! » répéta le sage.

En même temps, son front se couvrit d'un sombre nuage et s'arma

d'une partie de cette sévérité qui avait rendu son regard si terrible au temps de sa vigueur.

« Les Mingos gouvernent-ils la terre? » ajouta-t-il. « Un Huron ici! que vient-il chercher?

— Justice! Ses prisonniers sont chez ses frères, et il vient réclamer ce qui est à lui. »

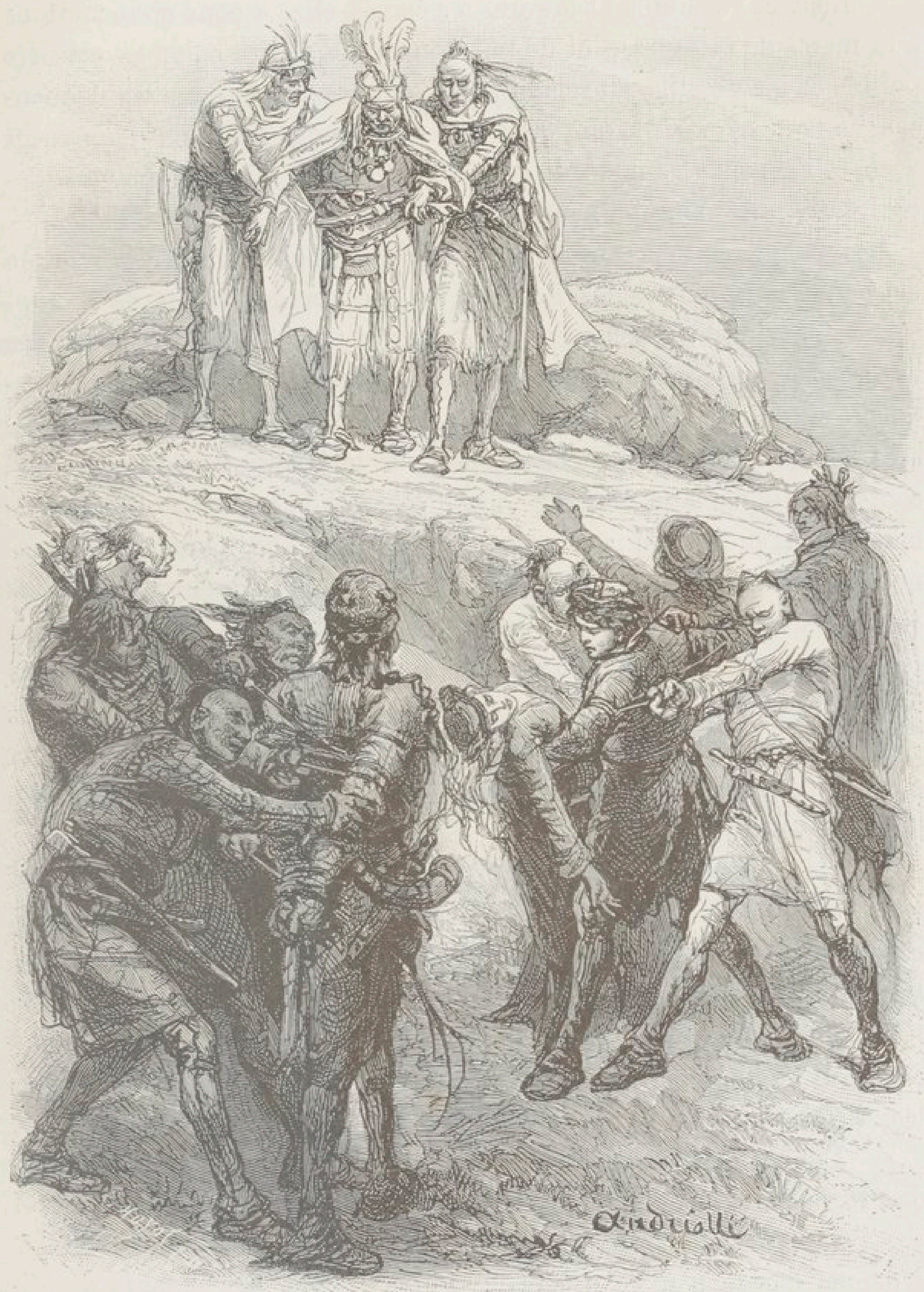
Tamenund tourna la tête vers l'un des chefs qui le soutenaient, et prêta l'oreille à la courte explication qu'il lui donna. Puis, se tournant vers le postulant, il le regarda avec une longue attention.

« La justice est la loi du grand Manitou, » répondit-il avec une sorte de répugnance. « Mes enfants, offrez des aliments à l'étranger. Ensuite, Huron, prends ton bien et laisse-nous. »

Après avoir rendu ce jugement solennel, le patriarche se rassit et ferma de nouveau les yeux, comme si les images du passé lui semblaient plus agréables à voir que celles du présent. Nul Delaware n'eut l'audace de se récrier, encore moins de s'opposer à l'exécution de la sentence.

Quatre ou cinq jeunes guerriers, s'élançant derrière Heyward et le chasseur, passèrent des cordes autour de leurs bras avec tant d'adresse et de rapidité, qu'en un clin d'œil ils se trouvèrent tous deux dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Le premier était occupé à soutenir son précieux fardeau, Alice, qui s'était presque évanouie, en sorte qu'il ne connut leurs intentions que lorsqu'elles furent exécutées. Le dernier, qui considérait les tribus des Delawares comme une race d'êtres supérieurs, se soumit sans résistance ; peut-être eût-il été moins docile si le dialogue qui venait d'avoir lieu s'était tenu dans une langue qui lui fut plus familière.

Magua promena un regard de triomphe sur l'assemblée avant de procéder à l'exécution de ses desseins. Voyant que les hommes étaient hors d'état de résister, il se tourna vers celle qui avait le plus de prix à ses yeux : Cora soutint son regard avec tant de calme et de fermeté qu'il sentit chanceler sa résolution. Alors se rappelant l'artifice dont il s'était déjà servi, il prit Alice des bras de Duncan sur qui elle s'appuyait, et faisant signe au major de le suivre, il ordonna à la foule de lui ouvrir un passage.



Cora, au lieu de céder à l'impulsion sur laquelle il avait compté, se précipita aux pieds du patriarche, et, élevant la voix :

« Juste et vénérable Delaware, » s'écria-t-elle, « nous nous mettons à la merci de ta sagesse et de ton pouvoir. N'écoute point ce monstre perfide et inaccessible au remords, qui empoisonne tes oreilles de mensonges pour assouvir la soif qu'il a de notre sang. Toi qui as longtemps vécu, et qui as vu les maux de ce monde, tu dois avoir appris à en adoucir les calamités aux malheureux. »

Les paupières appesanties du vieillard se soulevèrent, et il regarda de nouveau la multitude. Lorsque les accents déchirants de la suppliante parvinrent à son oreille, ses yeux se tournèrent lentement dans la direction de sa personne, et finirent par se fixer sur elle avec une intensité singulière. Cora s'était jetée à genoux, et les mains jointes pressées sur sa poitrine, modèle accompli de la beauté de son sexe, elle contemplait, dans un élan de pieuse vénération, le visage flétri, mais majestueux encore, du patriarche. Peu à peu la physionomie de Tamenund s'anima; le vague de ses traits fit place à l'admiration, et ils semblèrent briller d'un rayon de cette intelligence qui, aux jours de sa jeunesse, avait communiqué son enthousiasme aux bandes nombreuses des Delawares.

Se levant sans aide et comme sans effort, il demanda d'une voix dont la fermeté surprit son auditoire :

« Qui es-tu?

— Une femme! » répondit Cora. « Une femme d'une race détestée, si tu veux, une Yengui; mais une femme qui ne t'a jamais fait de mal, qui ne pourrait pas en faire à ton peuple quand même elle le voudrait, et qui implore ton assistance.

— Dites-moi, mes enfants, » reprit le patriarche, en s'adressant à ceux qui l'entouraient, mais les yeux toujours fixés sur Cora agenouillée, « où les Delawares ont-ils campé?

— Dans les montagnes des Iroquois, par delà les sources limpides de l'Horican.

— Bien des étés brûlants ont lui et sont passés, » continua le sage, « depuis que je n'ai bu des eaux de ma rivière. Les enfants de Miquon (O) sont les plus justes des hommes blancs; mais ils avaient soif, et ils ont gardé l'eau pour eux. Est-ce qu'ils nous ont suivis de si loin?

— Nous ne suivons personne, nous ne convoitons rien, » dit Cora avec vivacité. « Captifs contre notre volonté, nous avons été amenés parmi vous ; et nous demandons la permission de nous en retourner en paix. N'es-tu pas Tamenund, le père, le juge... j'allais presque dire le prophète, de ce peuple?

— Je suis Tamenund aux jours sans nombre.

— Eh bien, il y a sept ans environ que l'un des tiens était à la merci d'un chef blanc sur la frontière de cette province. Il se dit de la famille du bon et juste Tamenund. « Va, dit l'homme blanc ; par égard pour « ton parent, tu es libre. » Te souviens-tu du nom de ce guerrier anglais ?

— Je me souviens qu'étant un petit garçon folâtre, » repartit le patriarche avec la mémoire tenace des gens qui sont au déclin de l'âge, « je m'amusais sur le sable au bord de la mer, et je vis un grand canot, avec des ailes plus blanches que celle des cygnes et plus larges que plusieurs aigles réunis, qui venait du soleil levant...

— Non, non ; je ne parle pas d'un temps si éloigné, mais d'un service rendu à quelqu'un de ta race par l'un des miens, et dont tes plus jeunes guerriers peuvent avoir souvenance.

— Était-ce lorsque les Yenguis et les Hollandais se battaient à qui occuperait les territoires de chasse des Delawares? C'est alors que Tamenund, devenu chef, abandonna l'arc pour le tonnerre des Visages Pâles, et...

— Plus tard encore, » interrompit de nouveau Cora, « beaucoup plus tard. Je parle d'une chose d'hier. Oh ! bien sûr, tu ne l'as pas oubliée !

— Hier, » dit le vieillard, et sa voix creuse prit une expression touchante, « hier encore les enfants des Lénapes étaient les maîtres du monde ! Les poissons du lac salé, les oiseaux, les bêtes et les Mingos des bois les reconnaissaient pour Sagamores (P). »

Cora, sous le poids d'une déception cruelle, baissa la tête et pendant un moment lutta contre le désespoir ; puis, reprenant courage, elle fit cette demande touchante :

« Dites-moi, Tamenund est-il père? »

De son estrade élevée, le vieillard la regarda avec un sourire bienveil-

lant, et promenant lentement les yeux sur la multitude assemblée, il répondit :

« Oui, d'une nation.

— Pour moi, je ne demande rien. Comme toi et les tiens, chef vénérable, » ajouta-t-elle, et pressant convulsivement ses mains sur son cœur, elle laissa retomber sa tête, et ses joues brûlantes ne furent presque plus visibles sous les flots de sa chevelure noire et lustrée qui couvrait en désordre ses épaules, « la malédiction de mes ancêtres est tombée de tout son poids sur leur enfant! Mais en voici une qui n'a jamais connu jusqu'à ce jour la colère céleste. Elle est la fille d'un mortel vieux et faible dont les jours sont près de leur fin; elle a bien des amis qui l'aiment et dont elle fait les délices; elle est trop pure, trop précieuse pour devenir la victime de ce misérable.

— Je sais que les Visages Pâles sont une race orgueilleuse et avide. Je sais que non seulement ils veulent l'empire de la terre, mais qu'ils estiment le dernier de leur couleur au-dessus des sachems de l'homme rouge. »

Puis, sans remarquer que ces paroles perçaient le cœur de celle qui l'écoutait, et qui s'abîmait presque de honte la tête contre terre, le vieillard ajouta avec chaleur :

« On entendrait les chiens et les corbeaux de leurs tribus aboyer et croasser, s'il leur arrivait d'amener dans leurs wigwams une femme dont le sang n'eût pas la couleur de la neige. Mais qu'ils ne se vantent pas trop devant la face du Manitou! Ils sont entrés dans le pays au lever du soleil, ils peuvent en sortir à son coucher. J'ai souvent vu les sauterelles dépouiller les arbres de leur verdure, mais toujours le printemps la leur a rendu.

— Il est vrai, » dit Cora en exhalant un long soupir, comme si elle fût sortie d'une pénible agonie; puis redressant la tête, et rejetant ses cheveux en arrière, elle laissa voir des yeux pleins de feu qui contrastaient avec la pâleur mortelle de sa figure ; « mais ce n'est pas à nous de chercher à pénétrer ces mystères... Il y a encore un prisonnier qui n'a pas été amené devant toi ; il est de ton peuple. Avant de laisser le Huron partir en triomphe, entends-le parler. »

Voyant que Tamenund regardait autour de lui d'un air de doute, un de ses acolytes lui dit :

« C'est un serpent... un Peau Rouge à la solde des Yenguis. Nous le réservons pour la torture.

— Qu'il vienne ! » répondit le sage.

Tamenund retomba sur son siège, et pendant que les jeunes hommes se préparaient à exécuter cet ordre, il régna un si profond silence, qu'on entendait distinctement le bruissement des feuilles agitées par la brise du matin dans la forêt voisine.





CHAPITRE XXX.

Avant de me juger l'on doit m'entendre, ou bien
Vos décrets sont sans force, et vos lois ne sont rien ;
C'est la justice enfin qu'ici je vous demande :
La refuserez-vous ?

SHAKESPEARE, *le Marchand de Venise.*

Nul bruit humain n'interrompit durant quelques minutes le silence de l'attente. Enfin les flots de la foule s'ouvrirent pour se fermer de nouveau, et Uncas apparut debout au milieu de ce cercle vivant.

Tous les yeux qui avaient jusque-là cherché à lire dans les traits du sage, comme à la source de leur propre intelligence, se tournèrent à l'instant et restèrent attachés avec une admiration secrète sur la taille droite et svelte et les harmonieuses formes d'Uncas. Quant à lui, ni l'assemblée où il se trouvait, ni l'attention exclusive dont il était l'objet, ne le troublèrent en aucune façon. Il jeta à la ronde un regard observateur et résolu, et soutint avec la même indifférence l'expression hostile qui se peignait sur les visages des chefs, et l'examen curieux des enfants. Lorsque,

après cette revue intelligente et fière, il aperçut Tamenund, il parut avoir tout oublié pour ne s'occuper que de lui.

S'avançant d'un pas lent et silencieux dans l'enceinte, il se plaça juste au pied de l'estrade. Un des anciens avertit le vieillard de sa présence.

« Dans quelle langue, » demanda le patriarche sans ouvrir les yeux, « le prisonnier parle-t-il au Manitou?

— Comme ses pères, » répondit Uncas ; « dans la langue d'un Delaware. »

A cette déclaration soudaine et inattendue, s'éleva du sein de la foule une clameur rauque et farouche, assez semblable au grondement d'un lion dont on a éveillé la colère, et qui en fait présager la redoutable explosion. L'effet qu'elle produisit sur le sage fut aussi violent, quoique différemment exprimé. Il passa une main sur ses yeux, comme pour s'épargner un spectacle affligeant pour sa race, et répéta de sa voix sourde et profondément gutturale ce qu'il venait d'entendre.

« Un Delaware!.. J'ai assez vécu pour voir les tribus des Lénapes chassées du feu de leur conseil et dispersées comme des troupeaux de daims au milieu des montagnes des Iroquois. J'ai vu la hache d'un peuple étranger dépouiller les vallées des bois que les vents du ciel avaient épargnés. Les animaux qui courent sur les hauteurs, et les oiseaux qui volent au-dessus des arbres, je les ai vus captifs dans les wigwams des hommes; mais ce que je n'avais jamais vu, c'est un Delaware assez vil pour se glisser en rampant comme un serpent venimeux dans les camps de sa nation.

— Les oiseaux ont ouvert le bec, » reprit Uncas avec l'accent le plus doux de sa voix musicale, « et Tamenund a prêté l'oreille à leur caquetage. »

Le sage tressaillit et pencha la tête, comme pour saisir les sons fugitifs d'une mélodie lointaine.

« Tamenund rêve-t-il ? » s'écria-t-il. « Quelle voix a frappé son oreille ? Les hivers ont-ils rétrogradé ? l'été luira-t-il de nouveau sur les enfants des Lénapes ? »

Cette incohérente exclamation échappée des lèvres du prophète delaware fut suivie d'un solennel et respectueux silence. On attribua son langage inintelligible à l'un de ces entretiens mystérieux qu'il avait

fréquemment, à ce qu'on disait, avec une intelligence supérieure. Après avoir patiemment attendu, l'un des vieux chefs, s'apercevant que le sage avait perdu le souvenir du sujet qui les occupait, se hasarda à lui rappeler la présence du prisonnier.

« Le faux Delaware tremble de peur d'entendre les paroles de Tamenund, » dit-il ; « c'est un chien qui hurle, quand les Yenguis le mettent sur la piste.

— Et vous, » répliqua le Mohican d'un air sévère, « vous êtes des chiens qui pleurez pour que le Français vous jette les restes de son repas ! »

Vingt couteaux brillèrent dans l'air et autant de guerriers bondirent à cette riposte mordante et peut-être méritée ; mais un geste d'un des chefs arrêta ce déchaînement de colère et rétablit une apparence de calme. La tâche eût probablement été plus difficile, si un mouvement de Tamenund n'eût indiqué qu'il allait reprendre la parole.

« Delaware, » dit-il, « tu es bien peu digne de ton nom. Il y a bien des hivers que mon peuple n'a vu un brillant soleil ; et deux fois traître est le guerrier qui déserte sa tribu lorsqu'elle est cachée dans le nuage. La loi du Manitou est juste. Oui, elle l'est ; et tant que les rivières couleront, que les montagnes resteront debout, que les arbres se couvriront de fleurs, elle le sera... Cet homme est à vous, mes enfants ; soyez justes à son égard. »

Tout demeura immobile, chacun sembla retenir sa respiration jusqu'à ce que les lèvres de Tamenund eussent laissé échapper la dernière syllabe de cet ordre suprême.

A l'instant s'éleva un cri unanime de vengeance, effrayant présage des résolutions farouches et sanguinaires. Au milieu de ces vociférations sauvages, un des chefs fit savoir que le captif était condamné à la redoutable épreuve du feu. Le cercle se rompit, et des hurlements de joie se mêlèrent au tumulte et à la confusion des préparatifs immédiats du supplice. Heyward lutta avec l'énergie du désespoir contre ceux qui le retenaient ; Œil de Faucon commença à donner des signes d'inquiétude ; et Cora se jeta de nouveau aux pieds du patriarche pour implorer encore sa clémence.

Seul, en plein désarroi, Uncas conservait sa sérénité. Il regarda d'un œil indifférent les apprêts de la torture, et quand les bourreaux s'ap-

prochèrent pour s'assurer de lui, il les reçut avec une ferme contenance et le front haut. L'un d'eux, plus féroce que ses compagnons, saisit la



tunique de chasse du jeune Mohican, et d'un seul coup l'arracha de son corps. Alors, poussant un cri de joie frénétique, il sauta sur sa victime sans défense et se prépara à l'attacher au poteau.

Mais, dans le moment où il paraissait le plus étranger aux sentiments humains, le sauvage fut arrêté aussi soudainement dans son projet que si un être surnaturel eût surgi entre lui et Uncas. Les yeux du Delaware parurent prêts à sortir de leur orbite ; il ouvrit la bouche sans pouvoir articuler un son, et l'on eût dit un homme pétrifié dans l'attitude de la stupéfaction. Enfin, levant lentement et avec effort sa main droite, il désigna du doigt la poitrine du prisonnier. La foule entoura celui-ci, et tous furent frappés d'une égale surprise en apercevant, sur le sein du captif, une petite tortue, tatouée avec le plus grand soin et d'une superbe teinte bleue.

Uncas jouit un moment de son triomphe, et regarda autour de lui avec un calme sourire ; mais bientôt, écartant les curieux d'un geste fier et impératif, il s'avança de l'air d'un roi, et prit la parole d'une voix éclatante qui domina le tumulte de l'admiration générale.

« Hommes des Lenni-Lénapes, » dit-il, « ma race soutient la terre. Votre faible tribu repose sur mon écaille. Quel est le feu d'un Delaware qui pourrait brûler l'enfant de mes pères? » ajouta-t-il en désignant avec orgueil les armoiries imprimées sur sa poitrine. « Le sang qui est sorti d'une telle source éteindrait vos flammes. Ma race est la mère des nations!

— Qui es-tu? » demanda Tamenund en se levant, ému par le son de voix qui avait frappé son oreille plutôt que par le sens des paroles du captif. « Qui es-tu donc?

— Uncas, fils de Chingachgook, » répondit le prisonnier avec modestie, en inclinant la tête devant le vieillard par respect pour son caractère et son grand âge. « Je suis un fils de la Grande Tortue.

— L'heure de Tamenund est proche! » s'écria le sage. « Enfin son dernier jour va toucher à la nuit!.. Je rends grâces au Manitou que celui qui doit tenir ma place au feu du conseil soit ici... Uncas, le fils d'Uncas, est trouvé! Que les yeux d'un aigle mourant puissent contempler le soleil qui se lève! »

Le jeune homme s'élança légèrement sur la plate-forme, d'où il fut visible à toute la peuplade émerveillée. Tamenund ne pouvait se lasser de contempler la beauté et la noblesse de ses traits, comme un homme à qui cette vue rappelait des jours plus heureux.

« Tamenund est-il encore enfant? » s'écria enfin le prophète avec exaltation. « Ai-je rêvé que tant de neiges ont passé sur ma tête... que mon peuple était dispersé comme un sable mouvant... que j'avais vu les Yenguis plus nombreux que les feuilles des bois?.. La flèche de Tamenund ne pourrait effaroucher le jeune faon ; son bras est sec comme la branche du chêne dépouillé ; le limaçon serait plus vif que lui à la course... Et pourtant Uncas est devant lui, tel que le jour où ils allaient ensemble combattre les Visages Pâles. Uncas, la panthère de sa tribu, le fils aîné des Lénapes, le plus sage Sagamore des Mohicans!.. Dites-moi, Delawares, Tamenund s'est-il endormi depuis cent hivers? »

Le silence profond qui suivit ces paroles témoignait suffisamment du respect mêlé de crainte avec lequel le patriarche était écouté de son peuple. Nul n'osa élever la voix, quoique tous retinssent leur haleine dans l'attente de ce qu'il pourrait ajouter.

Cependant Uncas, regardant le vieillard en face avec la tendresse et la vénération d'un enfant chéri, prit sur lui de répondre ; c'était un droit que lui conférait son rang élevé et reconnu.

« Quatre guerriers de sa race ont vécu et sont morts, » dit-il, « depuis que l'ami de Tamenund conduisait son peuple au combat. Le sang de la Tortue s'est transmis à beaucoup de chefs, mais tous sont retournés au sein de la terre d'où ils étaient venus, à l'exception de Chingachgook et de son fils.

— C'est vrai ! c'est vrai ! » reprit le patriarche, car un rayon de lumière venait de détruire ses riantes illusions et de lui rappeler tout à coup la véritable histoire de son peuple. « Nos sages ont souvent dit qu'il y avait dans les montagnes des Yenguis deux guerriers de la race sans mélange; pourquoi leurs sièges au feu du conseil des Delawares ont-ils été si longtemps vides ? »

A ces mots, Uncas releva la tête qu'il tenait inclinée, et, parlant de manière à être entendu de toute l'assistance, comme pour lui expliquer une fois pour toutes les vicissitudes politiques de sa famille, il dit à voix haute :

« Il fut un temps où de nos wigwams nous pouvions entendre gronder les colères du lac salé. Nous étions alors les maîtres et les Sagamores du pays ; mais lorsqu'on rencontra un Visage Pâle à chaque

ruisseau, nous nous retirâmes avec le daim vers la rivière de notre nation. Les Delawares étaient partis, ou du moins il n'en restait qu'un petit nombre pour boire au courant de l'onde qu'ils aimaient. Alors mes pères dirent : « Nous chasserons ici sur les bords de la rivière qui « va au lac salé. Si nous nous dirigeons vers le soleil couchant, nous « trouverons des sources qui s'écoulent dans les grands lacs d'eau « douce ; là un Mohican mourrait comme les poissons de mer dans « une onde limpide. Quand le Manitou sera prêt, et qu'il nous dira : « Venez ! » nous suivrons la rivière qui va à la mer, et nous repren- « drons ce qui est à nous. » Telle est, Delawares, la croyance des enfants de la Tortue ! C'est vers le lever du soleil, et non vers son couchant, que se portent nos regards ; nous savons d'où il vient, mais nous ne savons pas où il va. J'ai dit. »

Les descendants des Lénapes écoutèrent ces paroles avec tout le respect que leur prêtait la superstition, trouvant un charme secret jusque dans le langage figuré dont le jeune Mohican revêtait ses idées. Uncas lui-même épiait, d'un œil intelligent, l'effet que venait de produire cette courte explication, et, voyant son auditoire satisfait, il déposa peu à peu l'air d'autorité qu'il avait pris d'abord.

Alors seulement il aperçut Œil de Faucon garrotté. Sautant aussitôt à bas de l'estrade, il se fraie un chemin jusqu'à son ami, tire son coutelas et coupe ses liens. Puis il ordonne à tous ceux qui l'entouraient de s'éloigner ; toujours graves et attentifs, les Indiens obéissent en silence et se rangent de nouveau en cercle comme avant sa venue. Uncas prend le chasseur par la main et le conduit aux pieds du patriarche.

« Mon père, » dit-il, « regardez ce Visage Pâle : c'est un homme juste, et l'ami des Delawares.

— Est-ce un fils de Miquon ?

— Non ; c'est un guerrier connu des Yenguis et redouté des Maquas.

— Quel est le nom que lui ont valu ses exploits ?

— Nous l'appelons Œil de Faucon, » repartit Uncas en employant l'expression delaware, « car son œil ne le trompe jamais. Les Mingos le connaissent par la mort qu'il donne à leurs guerriers ; pour eux c'est la Longue Carabine.

— La Longue Carabine ! » répéta Tamenund, en ouvrant les yeux et en regardant fixement le chasseur. « Mon fils n'a pas bien fait de lui donner le nom d'ami.

— Je donne ce nom à qui s'est montré tel, » reprit le jeune chef sans s'émouvoir et avec un maintien assuré. « Si Uncas est le bienvenu



parmi les Delawares, Œil de Faucon doit l'être aussi auprès des amis d'Uncas.

— Le Visage Pâle a tué mes jeunes hommes ; il est renommé pour les coups qu'il a portés aux Lénapes.

— Si un Mingo a marmotté cela à l'oreille d'un Delaware, il n'a prouvé qu'une chose, c'est qu'il est un oiseau babillard. »

En parlant ainsi, le chasseur jugeait le moment venu de se disculper des accusations odieuses dirigées contre lui. Il s'exprima dans la langue de l'Indien auquel il s'adressait, entremêlant aux métaphores indiennes le style qui lui était particulier.

« Que j'aie tué des Maquas, je ne suis pas homme à le nier, même au feu de leur conseil ; mais qu'avec connaissance de cause, ma main ait jamais fait du mal à un Delaware, cela est contraire à ma nature, qui me porte à les aimer, ainsi que tout ce qui appartient à leur nation. »

Des murmures approbateurs circulèrent parmi les guerriers, qui se regardèrent les uns les autres en hommes qui commençaient à démêler leur erreur.

« Où est le Huron? » demanda Tamenund. « A-t-il fermé mes oreilles? »

Magua, dont il est facile de se figurer les sentiments pendant la scène qui avait vu triompher Uncas, répondit à l'interpellation en s'avançant hardiment en face du patriarche.

« Le juste Tamenund, » dit-il, « ne voudra pas garder ce qu'un Huron a prêté.

— Dis-moi, fils de mon frère, » répondit le sage, en détournant ses regards de la physionomie sinistre du Renard Subtil, pour les reporter sur l'air franc et ouvert d'Uncas, « l'étranger a-t-il sur toi un droit de conquête?

— Il n'en a aucun, » répondit le Mohican. « La panthère peut tomber dans les pièges tendus par des femmes, mais elle est forte et sait comment les franchir.

— La Longue Carabine?

— Se rit des Mingos. Va, Huron ; demande à tes femmes la couleur d'un ours.

— L'étranger et la jeune fille blanche qui sont venus ensemble dans mon camp?

— Doivent continuer librement leur voyage.

— Et la femme que le Huron a confiée à mes guerriers? »

Uncas ne répondit point.

« Et l'autre femme, » répéta Tamenund d'un ton grave, « celle que le Mingo a amenée dans mon camp?

— Elle est à moi, » s'écria Magua en faisant à Uncas un geste de triomphe. « Mohican, tu sais qu'elle est à moi.

— Mon fils garde le silence, » dit le sage.

Et pendant qu'il s'efforçait de lire dans les traits du jeune chef qui,

accablé de douleur, avait détourné la tête, celui-ci laissa échapper cette brève réponse :

« C'est vrai. »

Il y eut alors quelques moments d'un silence pénible ; car la tribu n'admettait qu'avec répugnance la justice de la réclamation de Magua.

A la fin, Tamenund, de qui dépendait la décision, dit d'une voix ferme :

« Pars, Huron.

— Partira-t-il comme il est venu, juste Tamenund, » demanda le rusé Magua, « ou les mains pleines de la bonne foi des Delawares? Le wigwam du Renard Subtil est vide ; rendez-lui ce qui lui appartient. »

Le vieillard réfléchit quelque temps, puis se penchant vers l'un de ses vénérables acolytes, il demanda :

« Mes oreilles sont-elles ouvertes?

— Sans doute.

— Ce Mingo est-il un chef?

— Oui, le premier de sa nation.

— Jeune fille, que veux-tu? Un grand guerrier te prend pour femme. Va, ta race ne s'éteindra pas.

— Qu'elle s'éteigne mille fois, » s'écria Cora saisie d'horreur, « plutôt que de subir une telle dégradation!

— Huron, son esprit est dans les tentes de ses pères. Une fille de mauvaise volonté rend un wigwam malheureux.

— Elle parle avec la langue de son peuple, » reprit Magua, en jetant sur sa victime un regard d'amère ironie. « Elle est d'une race de trafiquants et veut marchander ses sourires. Que Tamenund prononce!

— Emporte sa rançon et notre amitié.

— Je ne veux emporter d'ici que ce que j'y ai amené.

— Pars donc avec ce qui t'appartient. Le grand Manitou défend au Delaware d'être injuste. »

Magua tendit le bras et saisit avec force sa captive. Les Delawares reculèrent en silence ; et Cora, convaincue que de nouvelles instances seraient inutiles, se prépara à subir son sort sans plus de résistance.

Le major Heyward, qu'on avait dégagé de ses liens, se jeta en avant.

« Arrêtez, arrêtez! » s'écria-t-il. « Huron, un peu de pitié! Sa rançon te rendra plus riche qu'aucun de ta nation n'a jamais pu l'être.

— Magua est un Peau Rouge ; il n'a pas besoin de la verroterie des Visages Pâles.

— De l'or, de l'argent, de la poudre, du plomb, tout ce qu'il faut à un guerrier, tu l'auras dans ton wigwam ! oui, tout ce qui convient au plus grand des chefs !

— Le Renard Subtil est bien fort, » s'écria Magua en agitant violemment la main dont il étreignait le bras de Cora, « il tient sa revanche !

— Souverain arbitre de la Providence, » reprit Heyward, en serrant ses mains l'une contre l'autre dans un accès de désespoir, « souffriras-tu de tels attentats ? Juste Tamenund, c'est à ton cœur que j'en appelle !

— Le Delaware a parlé, » répondit le sage en s'affaissant sur son siège, l'esprit épuisé par tant de secousses. « Les hommes n'ont pas deux paroles. »

Œil de Faucon, faisant signe au major de se taire, jugea opportun d'intervenir dans ce pénible débat.

« Qu'un chef, » dit-il, « ne perde pas son temps à redire ce qu'il a déjà dit, c'est chose sage et raisonnable ; mais il est bon aussi qu'un guerrier prudent y regarde à deux fois avant de frapper du tomahawk la tête de son prisonnier. Huron, je ne t'aime pas ; et je ne puis pas dire qu'aucun Mingo ait jamais eu grande faveur de moi. Si la guerre ne finit pas bientôt, il est permis de supposer que pas mal de tes compagnons auront encore affaire à moi dans la forêt. Eh bien, réfléchis un peu à ceci : lequel vaut mieux pour toi d'emmener dans ton camp la jeune dame, ou un homme comme moi que ta nation ne sera pas fâchée de voir les mains vides.

— La Longue Carabine, » demanda Magua en s'arrêtant, car il avait déjà fait quelques pas pour s'éloigner avec sa victime, » la Longue Carabine consent-il à donner sa vie pour la prisonnière ?

— Non, non, je n'ai pas été si loin, » répondit Œil de Faucon, d'autant plus réservé que Magua mettait d'empressement à accepter la proposition. « Ce serait un échange par trop inégal, que de donner pour la meilleure femme de toute la frontière un guerrier dans la force de l'âge, et qui peut rendre encore plus d'un service. Si tu veux, je consens à prendre dès à présent mes quartiers d'hiver, c'est-à-dire pour le moins six

semaines avant la chute des feuilles, à condition que tu relâcheras la jeune fille. »

Magua secoua la tête avec un froid dédain, et fit à la foule un signe d'impatience pour qu'elle lui ouvrît un passage.

« Eh bien, » ajouta le chasseur, de l'air flottant d'un homme qui n'est qu'à demi décidé, « j'offre perce-daim par-dessus le marché. Crois-en la parole d'un homme d'expérience, l'arme n'a pas sa pareille dans les provinces. »

Magua dédaigna encore de répondre et continua de faire des efforts pour disperser la foule. Tant d'indifférence piqua au jeu le brave Œil de Faucon, et il s'anima de plus en plus.



— Écoute, » ajouta-t-il, « si je prenais l'engagement d'enseigner à tes jeunes hommes les qualités de cette arme, cela ne pourrait-il pas combler la différence? »

Le Renard ordonna fièrement aux Delawares, qui formaient toujours autour de lui une ceinture impénétrable, dans l'espoir de le voir consentir aux propositions du chasseur, de lui laisser la route libre, et en même temps il les menaçait du geste de faire un autre appel à la justice infaillible de leur prophète.

« Allons, ce qui est ordonné doit arriver tôt ou tard, » poursuivit Œil de Faucon, en tournant vers Uncas un regard triste et humilié. « Le drôle connaît ses avantages, et il veut les garder. Dieu vous protège, mon garçon! Vous avez trouvé des amis au milieu de votre race, ils vous seront, je l'espère, aussi fidèles que les anciens dont le sang était sans mélange. Quant à moi, il me faudra mourir un jour ou l'autre, et c'est, ma foi, très heureux qu'il y ait peu d'amis pour pousser sur ma tombe le cri des funérailles!.. Après tout, il est probable que les coquins auraient fini par s'approprier ma chevelure; un jour ou deux ne feront pas une grande différence dans le compte de l'éternité. »

Le rude coureur des bois inclina la tête, en proie à une émotion intérieure, et, la redressant presque aussitôt, il se tourna vers le jeune Mohican dans un élan d'expansion.

« Dieu vous bénisse, Uncas! » lui dit-il. « Je vous aimais bien, vous et votre père, quoique notre peau n'ait pas la même couleur, et que notre nature soit un peu différente. Dites au Sagamore que je ne l'ai jamais oublié dans mes plus grandes traverses; et vous, mon enfant, pensez à moi quelquefois, quand vous serez sur une bonne piste. Qu'il n'y ait qu'un ciel ou qu'il y en ait deux, soyez sûr en tous cas qu'il y a, pour aller dans l'autre monde, un chemin où les honnêtes gens peuvent se retrouver... Le fusil est à l'endroit où nous l'avons caché : allez le prendre et gardez-le pour l'amour de moi. Surtout, mon ami, puisque votre nature ne vous défend pas la vengeance, usez-en contre les Mingos, et un peu largement; cela aidera à vous consoler de ma mort et à soulager votre esprit... Huron, j'accepte ton offre; délivre la jeune fille, je suis ton prisonnier. »

A cette proposition généreuse, un murmure étouffé mais distinct d'approbation se fit entendre, et les guerriers les plus durs manifestèrent l'admiration que leur inspirait ce noble dévouement. Magua s'arrêta et parut balancer pendant quelques moments d'une vive anxiété; puis, lançant sur Cora un regard où la cruauté se confondait avec l'emportement de la passion, il prit tout à coup son parti. Tandis qu'en signe de refus il rejetait sa main droite en arrière, il répliqua d'un ton de maître :

« Le Renard Subtil est un grand chef; il n'a pas deux volontés.

Viens! » ajouta-t-il en poussant brusquement sa captive pour la faire avancer. « Un guerrier huron n'a que faire de babiller. Partons! »

La jeune fille recula d'un air plein de dignité offensée ; son œil noir étincela, un vif incarnat vint colorer ses joues.

« Je suis votre prisonnière, » dit-elle froidement, « et quand il le faudra, je suis prête à vous suivre, serait-ce à la mort; mais la violence n'est pas nécessaire. »

S'adressant alors à Œil de Faucon et lui prenant la main :

« Ami généreux, » ajouta-t-elle, « je vous remercie du fond de l'âme. Votre offre est inutile, et d'aucune part elle n'eût été acceptée. Cependant vous pouvez me servir, bien plus encore qu'en accomplissant votre noble dessein. Voyez cette pauvre enfant, que sa douleur accable! Ne la quittez pas que vous ne l'ayez conduite dans les habitations d'hommes civilisés. Je ne dirai pas que son père vous récompensera, — des hommes tels que vous sont au-dessus des récompenses humaines, — mais il vous remerciera, il vous bénira ; et, vous m'en croirez, la bénédiction d'un vieillard, d'un homme juste, a de la vertu devant Dieu. Plût au ciel qu'il me la donnât de sa bouche même en ce moment redoutable! »

Sa voix s'éteignit, et elle garda le silence ; puis, faisant un pas vers Duncan qui soutenait sa sœur évanouie, elle continua d'une voix moins troublée, mais où se révélait une lutte violente entre ses sentiments et la retenue de son sexe :

« Je n'ai pas besoin de vous exhorter à chérir le trésor que vous posséderez un jour. Vous l'aimez, Heyward, et eût-elle mille défauts, ce sentiment les couvrirait tous. Elle est aussi bonne, aussi douce, aussi aimante que peut l'être une mortelle ; l'homme le plus difficile ne trouverait pas dans son esprit ou sa personne une seule imperfection. Elle est belle aussi, merveilleusement belle ! » et en même temps elle effleurait de ses doigts bruns le front d'albâtre d'Alice, et séparait ses cheveux blonds. « Et pourtant son âme a toute la pureté transparente de son teint. J'en pourrais dire davantage, plus peut-être que la raison ne le permet, mais il faut que j'aie pitié de vous et de moi. »

Cora se baissa vers sa sœur et la tint pressée entre ses bras. Après lui avoir donné un long et brûlant baiser, elle se leva, et la pâleur de la

mort sur la figure, sans qu'une larme mouillât ses yeux, elle se retourna, et revenant à toute la fierté de ses manières, elle dit au sauvage : « Maintenant, quand vous voudrez, je suis prête à vous suivre.

— Oui, pars, » s'écria Duncan en plaçant Alice dans les bras d'une jeune Indienne ; « pars, Magua, pars ! Ces Delawares ont leur loi qui les empêche de te retenir ; mais moi je ne suis pas enchaîné par une telle obligation. Va, monstre de cruauté ; qui t'arrête ? »

Il serait difficile de dépeindre l'expression que prirent les traits de Magua en écoutant cette menace de le suivre : ce fut d'abord un mouvement manifeste de joie féroce, qu'il dissimula aussitôt sous un air de froide perfidie.

« Les bois sont libres, » se borna-t-il à répondre ; « la Main Ouverte peut venir.

— Un instant ! » dit Œil de Faucon en saisissant le major par le bras, et en le retenant de force. « Vous ne connaissez pas les artifices du coquin. Il vous conduirait à une embuscade, et votre mort... »

Uncas, soumis aux coutumes rigides de sa nation, avait prêté une oreille attentive à tout ce qui s'était passé.

« Huron, » interrompit-il, « la justice des Delawares vient du Manitou. Regarde le soleil ; tant qu'il brillera à travers les hautes branches des noirs sapins, la route te sera facile ; mais dès qu'il en dépassera la cime, il y aura des guerriers sur tes traces.

— J'entends une corneille ! » dit Magua avec un rire ironique ; et faisant signe de la main à la foule qui s'ouvrait lentement pour lui donner passage, il ajouta : « Où sont les jupons des Delawares ? Qu'ils lancent leurs flèches et leurs balles contre les Wyandots, ils auront de la venaison à manger et du blé à cultiver. Chiens, lapins, voleurs, je vous crache dessus ! »

Ces adieux insultants furent écoutés dans un morne silence. Magua, d'un air de triomphe, prit le chemin de la forêt, suivi de sa captive résignée, et protégé par les lois inviolables de l'hospitalité indienne.





CHAPITRE XXXI.

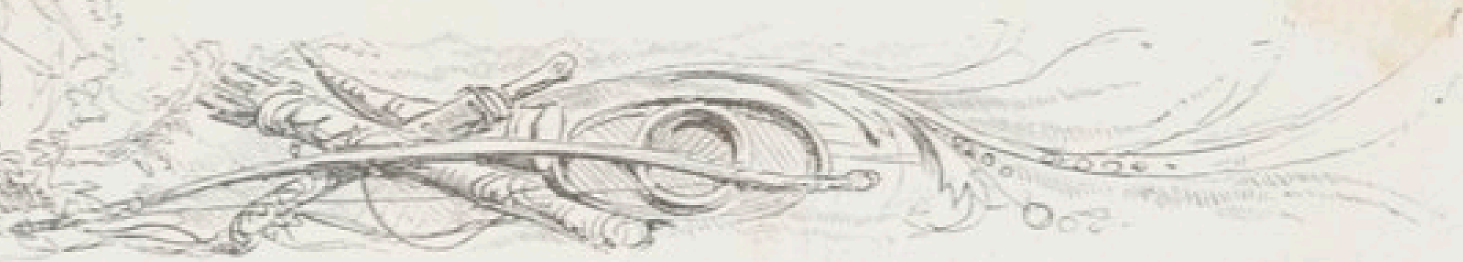
Tuer les domestiques et les gens de bagage, c'est ce que les lois de la guerre défendent formellement; c'est, songez-y bien, ce qu'il y a au monde de plus lâche.

SHAKESPEARE, *Henri V.*



TANT que Magua et sa victime furent en vue, la multitude resta immobile, et comme enchaînée par une puissance supérieure qui protégeait le Huron; mais, dès qu'il eut disparu, elle devint agitée et livrée à l'irritation la plus violente.

Uncas resta sur l'estrade où il s'était placé, les yeux fixés sur Cora jusqu'à ce que la couleur de ses vêtements se confondît avec le feuillage de la forêt; alors, traversant en silence la foule, il rentra dans la cabane d'où il était sorti. Quelques-uns des guerriers les plus graves et les plus prudents, ayant remarqué les éclairs d'indignation qui jaillissaient des pru-



nelles du jeune chef, le suivirent dans le lieu qu'il avait choisi pour réfléchir en paix. Après quoi, on emmena Tamenund et Alice, et femmes et enfants eurent ordre de se retirer.

Pendant l'heure solennelle qui suivit, le camp présenta l'image d'une ruche bourdonnante d'abeilles, qui n'aurait attendu que la présence et l'exemple de leur reine pour entreprendre une expédition importante et éloignée.

Un jeune guerrier sortit de la loge d'Uncas, et d'un pas calme et délibéré s'approcha d'un pin rabougri qui avait poussé dans une crevasse de la terrasse rocailleuse ; il en arracha l'écorce, et, sans mot dire, retourna d'où il venait. Bientôt il fut suivi d'un autre qui enleva toutes les branches, ne laissant plus qu'un tronc nu et dépouillé. Un troisième vint ensuite peindre ce poteau de larges raies d'un rouge foncé. Ces divers indices des desseins hostiles des chefs de la nation furent accueillis par la foule du dehors dans un sombre silence.

Enfin, le Mohican lui-même reparut presque sans vêtements, nu jusqu'à la ceinture, et la moitié de son beau visage peint en noir.

Il se dirigea lentement vers le poteau, dont il commença à faire le tour d'un pas mesuré assez semblable à une de nos anciennes danses, en faisant entendre les accents sauvages et irréguliers de son chant de guerre. Les notes de ce chant atteignaient jusqu'aux dernières limites de la voix humaine ; tantôt mélancoliques et délicieusement plaintives, comme un gazouillement d'oiseau; tantôt par des transitions brusques et soudaines, leurs sons rauques et énergiques faisaient tressaillir ceux qui les entendaient. Les paroles se composaient d'un petit nombre de mots souvent répétés ; c'était d'abord une sorte d'invocation ou d'hymne à la Divinité; puis le guerrier annonçait l'objet de son chant ; et il se terminait comme au début, par l'hommage de sa soumission au Grand Esprit. S'il était possible de traduire le langage expressif que parlait Uncas, voici à peu près quel serait le sens de cette espèce d'ode :

Manitou ! Manitou !
Manitou ! si grand, si sage !
La justice est ton partage,
Manitou ! Manitou !

Dans les cieux quels noirs présages !
Que de taches j'aperçois !
Dans les cieux combien je vois,
Noirs et rouges, de nuages !

Dans les bois, dans l'air, la voix
Hurle, et le long cri de guerre
Roule pareil au tonnerre...
Oh ! je l'entends dans les bois !

Manitou ! Manitou !
Dieu de force et de sagesse,
Viens en aide à ma faiblesse,
Manitou ! Manitou !

A la fin de chaque division ou strophe, Uncas fit une sorte de point d'orgue en prolongeant le dernier son, qu'il adaptait au sentiment qui venait d'être exprimé. La première strophe était solennelle et présentait une idée de vénération ; la seconde avait un caractère descriptif, confinant au terrible ; la troisième était le fameux cri de guerre qui, en s'échappant des lèvres du jeune guerrier, sembla réunir tous les bruits effrayants d'une bataille ; la dernière était, comme la première, humble, douce et suppliante. Trois fois il répéta ce chant, et trois fois il fit en dansant le tour du poteau.

A la fin du premier tour, un chef des Lénapes, personnage grave et fort considéré, suivit son exemple en chantant des paroles de sa composition sur un air à peu près semblable. D'autres guerriers se joignirent successivement à la danse jusqu'à ce qu'elle contînt tous ceux qui avaient renom et autorité. La bande, avec ses figures grimaçantes et ses clameurs gutturales, offrait le spectacle d'une saturnale de démons.

Lorsque la ronde fut complète, Uncas enfonça son tomahawk jusqu'au cœur du pin dépouillé, et poussa une exclamation violente qu'on pourrait appeler son cri de bataille. C'était l'annonce qu'il prenait possession de l'autorité suprême dans l'expédition projetée.

A ce signal toutes les passions endormies de la tribu s'éveillèrent : une centaine de jeunes gens, que la réserve de leur âge avait retenus jusque-

là, s'élancèrent dans un transport de fureur sur le poteau, emblème de leur ennemi et le taillèrent en pièces, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que les racines. En ce moment, les actes les plus sanguinaires de la guerre furent commis sur les morceaux de bois qui jonchaient la terre, avec autant de férocité que s'il se fût agi d'êtres vivants. Sur l'un, on imitait l'opération du scalp; dans l'autre, on enfonçait la hache affilée; il en était que le couteau perçait de part en part. Enfin, à la violence des manifestations, à leur caractère peu équivoque, on ne pouvait plus douter que l'expédition ne fût une guerre nationale.

Aussitôt qu'Uncas eut donné le signal en frappant le premier coup, il sortit du cercle et vit, en se tournant vers le soleil, qu'il était arrivé au point où la trève avec Magua devait expirer. Un grand cri, accompagné d'une gesticulation énergique, en instruisit bientôt les autres guerriers; et toute la peuplade exaltée renonça au simulacre de la guerre pour se préparer aux hasards plus périlleux de la réalité.

A l'instant, tout le camp changea de face.

Les guerriers, qui étaient déjà peints et armés, devinrent aussi calmes que s'ils eussent été incapables de la moindre émotion. D'autre part, les femmes, sortant en foule des habitations, entonnèrent des chants d'allégresse et de lamentation si singulièrement mêlés qu'il eût été difficile de dire quel était le sentiment qui y dominait. Nulle cependant ne restait oisive. Les unes, se chargeant de leurs effets les plus précieux, d'autres de leurs petits enfants, d'autres enfin des vieillards et des infirmes, se hâtaient de les transporter dans la forêt, qui couvrait le flanc de la montagne comme un brillant tapis de verdure.

Là se retira également Tamenund avec une dignité calme, après avoir eu une courte et touchante entrevue avec Uncas, dont le sage ne se sépara qu'avec la répugnance d'un père qui vient de retrouver un fils longtemps perdu. Quant à Heyward, il fit conduire Alice en lieu de sûreté, et revint auprès du chasseur, tout frémissant de l'impatience avec laquelle il appelait la lutte qui allait s'engager.

Œil de Faucon était trop accoutumé aux cérémonies et aux préparatifs de guerre des Indiens pour prendre beaucoup d'intérêt à ce qui se passait sous ses yeux. Il se contenta de jeter çà et là un coup d'œil sur le nombre et la qualité des guerriers qui, de temps à autre, venaient signifier

leur résolution de suivre Uncas au combat. Sous ce rapport, il eut lieu d'être satisfait ; car la troupe du jeune chef se grossit bientôt de tous les hommes de la tribu en état de porter les armes.

Rassuré sur ce point important, il envoya un jeune garçon chercher perce-daim et le fusil d'Uncas sur la lisière du bois. Un motif de haute prudence les avait décidés à cacher leurs armes avant d'entrer dans le camp des Delawares : en se réservant la chance de les reprendre plus tard au cas où on les aurait retenus prisonniers, ils avaient l'avantage d'inspirer à une peuplade étrangère la commisération plutôt que la défiance. En n'allant pas en personne chercher sa précieuse carabine, le chasseur se conformait à la même règle précautionneuse. Magua, selon toute probabilité, n'était pas venu sans escorte, et des espions hurons devaient surveiller les mouvements de leurs nouveaux ennemis tout le long de la lisière du bois. Œil de Faucon n'aurait pas impunément tenté lui-même l'épreuve, et un guerrier n'aurait pas eu un meilleur destin ; mais le danger pour un enfant ne pouvait commencer qu'après qu'on aurait eu vent de ses intentions.

Quand le major vint le rejoindre, notre politique chasseur attendait froidement le retour de son messager.

L'enfant, assez intelligent du reste, et qui avait reçu les instructions nécessaires, partit le cœur battant de joie, et tout fier d'avoir su inspirer une telle confiance. Il traversa négligemment la clairière et pénétra sous le couvert à quelques pas de la cachette. Dès qu'il se vit abrité par le feuillage, il se mit à ramper comme un serpent vers le trésor qu'il convoitait. Il ne tarda pas à le trouver, et, quand il reparut, ce fut pour s'enfuir au plus vite, un fusil dans chaque main, à travers l'étroit passage qui bordait la terrasse sur laquelle le village était construit. Il venait d'atteindre les rochers et les franchissait avec une agilité incroyable, lorsqu'un coup de feu parti d'un taillis prouva combien le chasseur avait calculé juste. L'enfant y répondit par une exclamation méprisante, et aussitôt une seconde balle lui arriva d'un autre côté. Le moment d'après, il mettait le pied au haut de la terrasse, élevant les armes en l'air en signe de triomphe, tandis qu'il se dirigeait avec la fierté d'un conquérant vers le célèbre chasseur blanc, qui l'avait honoré d'une mission si glorieuse.

Malgré l'intérêt qu'Œil de Faucon avait pris au sort de son messager, la vive satisfaction qu'il eut à revoir son perce-daim chassa un instant de son esprit toute autre préoccupation. Après avoir examiné l'arme favorite d'un œil attentif et paternel, avoir ouvert et fermé le bassinet une douzaine de fois, et fait subir à la batterie diverses autres épreuves importantes, il se tourna vers l'enfant et lui demanda, avec la plus touchante bonté, s'il était blessé. Celui-ci le regarda fièrement en face, sans répondre.

« Ah ! bon, je vois ; les coquins t'ont écorché le bras ! » dit-il en prenant le jeune Indien par le bras où l'une des balles avait fait dans la chair une large blessure. « Un emplâtre de feuilles d'aune guérira cela comme un charme ; en attendant, je vais y mettre un bandage de coquilles. Tu as commencé de bonne heure le métier de la guerre, mon brave garçon, et il est probable que tu emporteras dans la tombe un grand nombre de cicatrices honorables. Je connais bien des jeunes hommes qui ont pris des chevelures et qui ne pourraient montrer une marque telle que celle-ci ! Va, » ajouta-t-il après avoir achevé le pansement, « quelque jour tu seras un chef. »

L'enfant s'éloigna, plus fier de sa blessure que ne le serait le plus vain courtisan d'une décoration brillante, et il alla se mêler aux garçons de son âge, pour qui il était devenu un objet d'admiration et d'envie.

Dans un moment où tant de devoirs sérieux absorbaient l'attention, cet acte isolé d'intrépidité juvénile ne fut pas autant remarqué qu'il méritait de l'être ; il servit néanmoins à instruire les Delawares de la position et des desseins de leurs ennemis. En conséquence, un détachement de jeunes guerriers reçut ordre de déloger les éclaireurs hurons. Du reste, à peine se virent-ils découverts qu'ils cédèrent le terrain d'eux-mêmes. Les Delawares les poursuivirent jusqu'à une certaine distance de leur propre camp, et craignant de tomber dans quelque embûche, ils firent halte pour attendre des ordres. Comme les deux partis se cachaient à qui mieux mieux, les bois ne tardèrent pas à redevenir paisibles.

Uncas, dont le calme n'était qu'apparent, rassembla alors les chefs et partagea entre eux son autorité. Il présenta Œil de Faucon comme un guerrier éprouvé et digne d'une entière confiance. Voyant qu'on s'empressait de faire à son ami un accueil favorable, il lui donna le

commandement de vingt hommes actifs, adroits et résolus comme lui. Il expliqua aux Delawares le rang qu'occupait le major dans l'armée anglaise et lui offrit un commandement semblable ; mais Duncan refusa cet honneur, déclarant qu'il préférait combattre en volontaire aux côtés



du chasseur. Ces dispositions prises, le jeune Mohican désigna différents chefs pour occuper les postes les plus importants, et comme le temps pressait, il donna le signal du départ.

On obéit avec joie, mais en silence, et plus de deux cents guerriers se mirent en marche.

Ils entrèrent dans la forêt sans être inquiétés, et ne rencontrèrent aucun être vivant qui pût donner l'alarme ou fournir les renseignements dont ils avaient besoin ; c'est ainsi qu'ils arrivèrent sur la ligne occupée par leurs propres éclaireurs. On fit halte, et les chefs s'assemblèrent sur le front de la troupe pour tenir conseil à voix basse. Divers plans d'opérations furent proposés, dont aucun n'était de nature à convenir à l'ardeur du chef. Si Uncas n'avait écouté que son impulsion généreuse, il aurait, à l'instant même, conduit son monde à la charge et remis la question au hasard d'un combat; mais c'eût été aller à l'encontre des habitudes indiennes. Il fut donc obligé de se soumettre à des règles de prudence qui, dans l'état actuel de son esprit, lui étaient intolérables, et de prêter l'oreille à des conseils qui révoltaient sa fierté, au souvenir enflammé des dangers de Cora et de l'insolence de Magua.

Après plusieurs minutes d'une conférence sans résultat, on vit paraître un homme dans l'éloignement. Il venait du côté où campait l'ennemi, et marchait d'un pas si rapide, qu'on le prit d'abord pour un messager chargé de faire quelques ouvertures importantes. A cent pas du taillis derrière lequel le conseil était assemblé, l'étranger hésita, ne sachant quelle route suivre, et finit par s'arrêter. Tous les yeux se tournèrent alors vers Uncas, comme pour lui demander des ordres.

« Œil de Faucon, » dit le jeune chef à voix basse, « en voilà un qui ne doit plus revoir les Hurons.

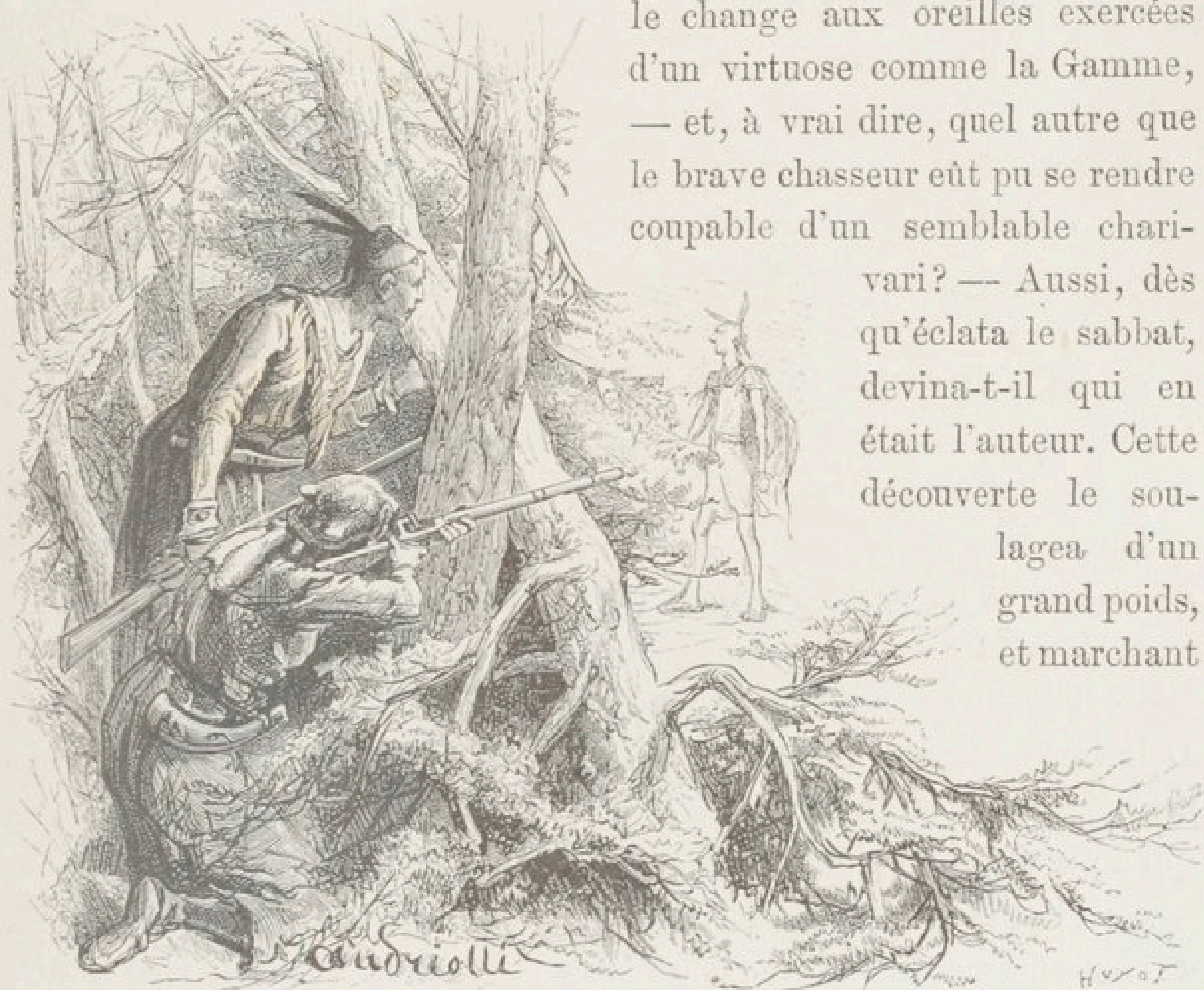
— Son temps est venu, » dit le laconique chasseur.

En même temps, il abaissa le canon de sa longue carabine à travers les feuilles, et se mit à ajuster; mais, au lieu de lâcher la détente, il reposa son fusil à terre en riant à la muette.

« J'avais pris le coquin pour un Mingo, foi de misérable pécheur! » dit-il. « En promenant mes yeux le long de ses côtes pour choisir l'endroit où je voulais loger une balle, le croiriez-vous, Uncas? j'ai reconnu le turlututu de notre musicien! Au bout du compte, ce n'est là que l'individu surnommé la Gamme. Sa mort ne rendrait service à personne, et il peut nous être utile qu'il vive, s'il sait dire autre chose que des chansons. Essayons du pouvoir de l'harmonie et allons causer un brin avec l'honnête garçon ; ma voix lui sera sans doute plus agréable que celle de perce-daim. »

Là-dessus, Œil de Faucon déposa sa carabine, et se glissa parmi les buissons; arrivé à quelques pas de David, il essaya de répéter la manœuvre musicale qui lui avait servi à traverser avec tant de sécurité le camp des Hurons.

Il n'était pas facile de donner le change aux oreilles exercées d'un virtuose comme la Gamme, — et, à vrai dire, quel autre que le brave chasseur eût pu se rendre coupable d'un semblable charivari? — Aussi, dès qu'éclata le sabbat, devina-t-il qui en était l'auteur. Cette découverte le soulagea d'un grand poids, et marchant aussitôt dans la direction de la voix, il n'eut point de peine à démasquer derrière un buisson le chantre mélodieux.



« Je ne serais point fâché de savoir ce que les Hurons vont penser de ce tour-là, » dit celui-ci, qui prit David par le bras et le mena en toute hâte auprès des Delawares. « Si les coquins sont cachés à la portée de la voix, ils diront qu'il y a deux fous au lieu d'un. Mais ici nous sommes en sûreté, » ajouta-t-il en montrant Uncas et ses compagnons. « Contez-nous à présent l'histoire des machinations des Mingos, en anglais tout simple, et sans roucoulements. »

David jeta les yeux autour de lui, et contempla dans un muet éton-

nement l'air farouche des guerriers ; mais, rassuré par la présence de visages qui lui étaient connus, il se remit assez pour être à même de répondre d'une façon compréhensible.

« Les païens, » dit-il, « se sont mis en campagne; ils sont nombreux, et ont, je le crains, de mauvaises intentions. Voici une bonne heure que leur camp retentit de hurlements et d'un vacarme diabolique ; c'est une espèce de concert qui ne peut sortir que des gosiers profanes, et, à bout de patience, je me suis enfui pour aller chercher la paix chez les Delawares.

— Vos oreilles n'auraient guère gagné au change, si vous aviez couru un peu plus vite, » reprit sèchement le chasseur. « Parlons d'autre chose. Où sont les Hurons?

— Ils sont cachés dans la forêt, entre ce lieu-ci et leur village, et tellement en force que la prudence doit vous engager à revenir à l'instant sur vos pas. »

Uncas jeta un regard noble et fier sur la rangée d'arbres qui cachait sa troupe, et ne proféra qu'un seul mot :

« Magua ?

— Il est avec eux. Il a ramené la jeune fille qu'il avait remise aux Delawares, et, après l'avoir laissée dans la caverne, il s'est placé lui-même, comme un loup dévorant, à la tête de ses sauvages. J'ignore ce qui a pu si grandement troubler ses esprits.

— Il l'a laissée, dites-vous, dans la caverne ? » interrompit Heyward. « Heureusement nous en connaissons le chemin. N'y a-t-il rien à faire pour la délivrer sur-le-champ ? »

Uncas regarda vivement le chasseur, et lui demanda :

« Que dit Œil de Faucon ?

— Donnez-moi mes vingt carabines, » répondit ce dernier, « je tournerai à droite, le long du ruisseau, et pousserai jusqu'aux huttes des castors pour rallier le Sagamore et le colonel. C'est de ce côté que résonnera le cri de guerre, un vent comme celui-ci vous l'apporterait d'une demi-lieue. Alors, Uncas, vous les chasserez devant vous ; quand ils seront à bonne portée, nous les recevrons de manière à les faire plier comme un arc en bois de frêne ; j'en donne pour garant la parole d'un vieux tireur de la frontière. Après quoi, nous enlèverons le village, et

nous retirerons la jeune dame de la caverne ; puis nous en finirons avec la tribu par un combat et une victoire, ou, à la manière indienne, par une guerre couverte. Ce plan, major, n'est peut-être pas très savant, mais avec du courage et de la patience, on peut s'en tirer.

— Il me plaît beaucoup, » s'écria Duncan, qui vit que la délivrance de Cora était l'objet principal du plan proposé. « Il faut l'exécuter sur l'heure. »

Après une courte conférence, le plan fut mûri et expliqué aux différents chefs ; on convint des signaux, et chacun alla prendre le poste qui lui avait été indiqué.





CHAPITRE XXXII.

Le fléau redouté n'éteindra point sa rage
Que le roi, d'un vieux père enfin comblant les vœux,
N'ait rendu Chryséïs, la fille aux noirs cheveux.

POPE, traduction de *l'Iliade*.



UNCAS distribua ses forces dans une complète solitude, car, sauf ceux qui s'étaient réunis en conseil, les bois d'alentour paraissaient aussi dépourvus d'êtres humains que le jour où ils étaient sortis des mains du Créateur.

Aussi loin que le regard pouvait plonger de tous côtés sous le sombre couvert des arbres épars, il n'apercevait rien qui ne fît partie de ce paysage paisible où tout semblait dormir. Çà et là, un oiseau voltigeait entre les branches de bouleau, un écureuil laissait tomber une noix, et le bruit suffisait à mettre en éveil la défiance des sauvages; puis on n'entendait plus que le frémissement de l'air qui résonnait sur leurs têtes, en rasant la cime verdoyante de la forêt, dont l'étendue immense était interrompue seulement par les rivières et les lacs. On eût dit que le

désert qui séparait les Delawares de leurs ennemis n'avait jamais été foulé par le pied de l'homme, tant était absolu le silence qui y régnait.

Œil de Faucon, chargé d'une partie importante des opérations, connaissait trop bien le caractère de ceux à qui il allait avoir affaire, pour se fier à de si trompeuses apparences.

Quand il rejoignit son détachement, il mit perce-daim sous son bras, et faisant signe à ses compagnons de le suivre, il les ramena en arrière jusqu'au bord d'un cours d'eau qu'ils avaient traversé en venant.

Là, il s'arrêta, et après qu'ils l'eurent rejoint, il demanda en delaware :

« Y a-t-il un de mes jeunes hommes qui sache où conduit cette eau ? »

Un Indien étendit une main, ouvrit deux doigts, et indiquant la manière dont ils se réunissaient à la racine, il répondit :

« Avant que le soleil ait avancé de sa longueur, la petite eau sera dans la grande. » Puis il ajouta, en montrant la direction du lieu qu'il désignait : « Les deux n'en font qu'une pour les castors.

— C'est ce que je pensais, d'après son cours et la position des montagnes, » reprit le chasseur en dirigeant sa vue à travers les trouées de la cime des arbres. « Delawares, nous nous tiendrons à l'abri du ruisseau jusqu'à ce que nous sentions la piste des Hurons. »

Les guerriers exprimèrent, selon l'usage, leur assentiment par une courte exclamation; mais, voyant qu'il allait guider la marche en personne, deux d'entre eux firent signe que tout n'était pas dans l'ordre. Œil de Faucon, qui comprit leurs regards expressifs, se retourna et aperçut le maître de chant qui les avait suivis.

« Savez-vous, l'ami, » dit-il gravement, et peut-être avec un peu de l'orgueil d'un homme qui sent ce qu'il vaut, « savez-vous que nous sommes ici une troupe de tirailleurs choisis tout exprès pour une expédition des plus dangereuses, et placés sous le commandement d'un particulier qui, — ce n'est peut-être pas à lui de le dire, — est tout disposé à leur tailler de la besogne? Dans cinq minutes, et sûrement avant qu'il s'en écoule trente, nous marcherons sur le corps d'un Huron, vivant ou mort.

— Quoique vous ne m'ayez pas communiqué verbalement vos intentions, » répondit David, dont la physionomie s'anima tout à coup, et dont les yeux ternes et paisibles brillèrent d'un feu inusité, « vos soldats m'ont rappelé les enfants de Jacob allant combattre les Sichemites, dont le chef avait méchamment aspiré à épouser une femme d'un peuple favorisé du Seigneur. Or, j'ai voyagé longtemps, j'ai séjourné souvent, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, avec la jeune fille que vous cherchez; et sans être homme de guerre, avec un ceinturon et une épée tranchante, je serai content de combattre pour sa cause. »

Son interlocuteur hésita, comme s'il eût réfléchi aux avantages et aux inconvénients d'un enrôlement si bizarre.

« Vous ne savez vous servir d'aucune arme, » dit-il, « vous n'avez pas de carabine : croyez-moi, ce que les Mingos reçoivent, ils le rendent volontiers.

— Je ne prétends pas à la jactance et à la férocité d'un Goliath, » reprit David en tirant une fronde de dessous son vêtement grossier et bigarré; « mais je n'ai pas oublié l'exemple du berger d'Israël. Dans mon enfance, je m'exerçais à manier cet instrument de guerre, et peut-être ce talent ne m'a-t-il pas tout à fait quitté.

— Ouais! » dit Œil de Faucon, en examinant la fronde avec une froideur peu encourageante. « Cette machine-là servirait à quelque chose dans un combat à coups de flèche ou de couteau; par malheur, chacun de ces Mingos a été pourvu par les Français d'un bon fusil rayé. Néanmoins, il semble qu'il est dans votre nature de vous mêler à une bagarre sans y attraper de mal, et comme jusqu'à présent vous avez eu la chance... Major, vous avez laissé votre chien armé; un seul coup de feu qui partirait avant l'heure, ce serait vingt chevelures perdues sans nécessité... Allons, chanteur, vous pouvez suivre; quand il s'agira de crier, vous nous serez utile.

— Je vous remercie, ami, » répondit David, en faisant, comme son royal homonyme, sa provision de cailloux dans le ruisseau. « Dieu sait si je suis porté au carnage! Eh bien, si vous m'aviez rebuté, je n'aurais pas eu l'esprit tranquille.

— Et surtout, » ajouta le chasseur en se touchant la tête d'une façon

significative, « n'oubliez pas que nous sommes venus pour combattre, et non pour faire de la musique. Jusqu'à ce qu'on pousse le cri de guerre, la carabine seule doit avoir la parole. »

David fit un geste d'assentiment, et Œil de Faucon, après avoir jeté un nouveau coup d'œil sur ses compagnons, donna l'ordre de se remettre en marche.

Ils suivirent, un quart d'heure durant, le ravin qui servait de lit au ruisseau. L'escarpement des rives et l'épaisseur des buissons dont elles étaient bordées les garantissaient du danger d'être aperçus. Malgré cela, aucune des précautions en usage dans une attaque indienne ne fut négligée. Sur l'un et l'autre flanc de la colonne, un guerrier, détaché en éclaireur, rampait plus qu'il ne marchait, l'œil fixé sur les moindres échappées des bois. De temps en temps, la troupe faisait halte pour écouter si elle n'entendait aucun bruit suspect, opération exécutée avec une finesse d'ouïe qui serait à peine concevable chez des hommes moins rapprochés de l'état de nature. Toutefois, aucun obstacle n'interrompit leur marche, et ils arrivèrent au confluent des deux cours d'eau, sans que rien annonçât qu'on les eût découverts.

Œil de Faucon ordonna une nouvelle halte, afin d'examiner de plus près quels indices la forêt pourrait lui fournir.

« Il est probable que nous aurons beau temps pour nous battre, » dit-il en anglais, en s'adressant à Heyward et en regardant les nuages qui glissaient en larges nappes sur le firmament. « Un soleil ardent et un fusil qui brille contrarient la meilleure vue. Tout nous favorise : les coquins ont à dos le vent, qui rabattra sur nous le bruit et la fumée, ce qui n'est pas un mince désavantage, tandis que, de notre côté, le coup à peine tiré, nous y verrons clair... Mais ici se termine l'abri qui nous protégeait. Les castors ont la propriété de ce ruisseau depuis des siècles, et, tant pour se nourrir que pour élever leurs écluses, ils ont autour d'eux fait place nette ; vous voyez des troncs en quantité, mais pas d'arbres vivants. »

Il avait, en peu de mots, donné une peinture assez fidèle du site où la troupe se trouvait. Le ruisseau avait un cours de largeur inégale, tantôt s'élançant des rochers par d'étroites fissures, tantôt se répandant sur des terrains bas où il formait des espèces d'étangs. On voyait le

long de ses rives des débris desséchés d'arbres morts, à tous les degrés du dépérissement, depuis ceux qui craquaient sur leurs troncs vacillants jusqu'à ceux qui venaient d'être récemment dépouillés de leur robe d'écorce, où gît le principe mystérieux de leur existence. Çà et là des masses de pilotis amoncelés et couverts de mousse semblaient les monuments d'une génération primitive et depuis longtemps disparue.

Tous ces détails étaient alors notés par le chasseur avec un soin minutieux dont ils n'avaient probablement jamais été l'objet.

Le campement des Hurons était à quatre ou cinq cents pas de là, sur le cours du ruisseau supérieur et pourtant on ne relevait aucune trace de leur passage. Notre chasseur redoutait un piège, et il ne dissimulait pas ses inquiétudes. Une ou deux fois, il fut tenté de donner le signal de l'attaque, et d'emporter le village par un coup de main ; mais son expérience le détournait aussitôt d'une tentative si téméraire. Alors il tendait l'oreille vers l'endroit où il avait laissé Uncas ; il n'en venait rien que les sifflements du vent qui commençait à s'engouffrer par rafales dans la forêt, de manière à faire présager un orage. A la fin, se laissant aller à une impatience qui ne lui était pas naturelle, il résolut d'en finir, de démasquer sa troupe et de remonter le cours du ruisseau d'un pas circonspect mais rapide.

Pour observer plus à l'aise, il s'était abrité derrière un buisson, tandis que les Delawares n'avaient pas quitté le lit du ravin par lequel débouchait le plus petit des deux ruisseaux. Au signal donné par leur chef à voix basse, les guerriers gravirent le bord comme autant de spectres, et se rangèrent en silence autour de lui. Après avoir indiqué la direction qu'il désirait suivre, Œil de Faucon s'avança, et la troupe se mit à défiler à sa suite, sur une seule ligne, chacun posant le pied sur l'empreinte de celui qui le précédait, en sorte qu'à l'exception d'Heyward et de David, on ne voyait que la trace du pas d'un seul homme.

A peine se furent-ils montrés à découvert qu'une décharge d'une douzaine de fusils les assaillit par derrière, et un des jeunes hommes, bondissant comme un daim blessé, retomba tout de son long à terre, raide mort.

« Ah ! je craignais quelque diablerie de ce genre, » s'écria en anglais

le chasseur; puis avec la rapidité de la pensée, il ajouta en langue indienne : « A couvert, guerriers, et chargez ! »

A l'instant la troupe se dispersa, et avant qu'Heyward fût revenu de sa surprise, il se trouva seul avec David. Heureusement les Hurons battaient déjà en retraite, et ils n'avaient rien à craindre de leur feu. Cet état de choses ne pouvait durer, car le chasseur donna ordre de les poursuivre, et lui-même paya d'exemple en déchargeant sa carabine et



en courant d'arbre en arbre, tandis que l'ennemi cédait lentement le terrain.

L'attaque paraissait avoir été faite par un très petit détachement de Hurons ; mais à mesure qu'ils se repliaient, leur nombre augmentait au point d'égaler bientôt celui des Delawares. Heyward se jeta parmi les combattants, et, ayant recours aux mêmes précautions, il soutint avec son arme un feu bien nourri. On s'échauffait de plus en plus. Peu de guerriers étaient atteints, car des deux côtés chacun s'abritait derrière les arbres, et ne se découvrait en partie que pour mettre en joue.

Cependant les chances du combat prenaient une tournure défavora-

ble à Œil de Faucon et à sa troupe. Le clairvoyant chasseur comprit le danger de sa position, sans trop savoir comment y remédier, et vit que la retraite était plus périlleuse que la résistance. D'autre part, l'ennemi, qui avait reçu des renforts, continuait à en grossir son flanc, de sorte que les Delawares, mis dans l'impossibilité de se protéger, étaient forcés de ralentir leur feu. Dans ce moment critique, lorsqu'ils s'attendaient à voir la tribu ennemie tout entière les envelopper et les détruire jusqu'au dernier, ils entendirent le cri de guerre, et un bruit d'armes à feu retentit sous les voûtes de la forêt, à l'endroit où Uncas était posté, dans une vallée située en contre-bas du plateau qu'ils occupaient eux-mêmes.

Les effets de cette attaque furent instantanés, et elle fit une diversion favorable à Œil de Faucon. L'ennemi, paraît-il, avait prévu son coup de main, ce qui l'avait fait échouer ; mais ayant à son tour été trompé sur ses projets et le nombre de ses hommes, il avait dégarni le point sur lequel Uncas devait opérer, n'y laissant que des forces insuffisantes pour résister à l'élan impétueux du jeune Mohican. On ne pouvait en douter ; car le combat semblait se reporter rapidement dans la direction du village, et en un instant le chasseur vit diminuer le nombre des assaillants, qui se hâtèrent d'aller soutenir leur front de bataille et leur principal point de défense.

Alors, animant ses compagnons de la voix et de l'exemple, Œil de Faucon donna l'ordre de charger l'ennemi. La charge, dans la stratégie grossière des Indiens, consistait à s'avancer de proche en proche en passant d'un abri à l'autre ; ainsi fut exécutée la manœuvre commandée par le chasseur.

Les Hurons furent forcés de reculer, et le théâtre du combat fut transporté rapidement du lieu découvert où il avait commencé à un endroit où des futaies protégeaient les assaillants : c'est là que la lutte se prolongea, et l'avantage fut vivement disputé. Les Delawares n'avaient encore perdu qu'un des leurs, mais leur sang commençait à couler.

Dans cette crise, Œil de Faucon trouva moyen de se glisser derrière l'arbre qui servait déjà d'abri à Heyward ; la plupart de ses guerriers étaient à portée du commandement, un peu sur la droite, d'où ils maintenaient un feu vif mais inutile contre un ennemi retranché.

« Vous êtes jeune, major, » dit le chasseur en posant à terre la crosse de perce-daim, et en s'appuyant sur le canon, un peu fatigué par l'activité qu'il venait de déployer ; « et peut-être êtes-vous destiné à guider un jour des soldats contre ces coquins de Mingos. Vous pouvez voir ici la philosophie d'un combat indien : elle consiste principalement à avoir la main leste, l'œil prompt et un bon abri. Dites-moi, si vous aviez ici une compagnie du Royal-Américain, comment la feriez-vous marcher?

— Je m'ouvrirais un passage à la baïonnette.

— Ah! c'est une raison d'homme blanc que vous me donnez là! Dans ce désert, voyez-vous, un chef doit s'inquiéter avant tout d'épargner la vie de ses hommes. Non... c'est le cheval, » poursuivit-il en secouant la tête d'un air chagrin, « c'est le cheval, j'ai honte de le dire, qui doit tôt ou tard décider parmi nous du destin des batailles. Les animaux valent mieux pour cela que les hommes, et il nous faudra finir par en venir au cheval. Mettez un sabot ferré à la poursuite d'un mocassin : son fusil une fois vide, jamais Peau Rouge ne s'arrêtera pour le recharger.

— C'est un sujet à discuter dans une autre occasion, » répliqua Heyward. « Allons-nous attaquer?

— Je ne vois pas qu'il soit contraire à la nature d'un homme, » reprit doucement le chasseur, « de faire des réflexions utiles tout en reprenant haleine... Quant à brusquer l'attaque, c'est une mesure dont je ne me soucie guère, car elle nous coûterait une ou deux chevelures. Et pourtant, » ajouta-t-il en penchant la tête pour saisir les bruits du combat qui se livrait dans l'éloignement, « si nous voulons être de quelque utilité à Uncas, il faut absolument nous débarrasser des drôles qui nous gênent. »

Aussitôt se détournant d'un air prompt et décidé, il interpella tout haut ses Indiens. Leurs acclamations lui répondirent, et à un signal donné chaque guerrier fit rapidement le tour de son arbre.

A la vue de tous ces corps qui se montraient au même instant à leur vue, les Hurons envoyèrent une décharge qui, faite avec précipitation, n'eut aucun résultat. Sans reprendre haleine, les Delawares s'élancèrent en bonds vigoureux vers la futaie, comme des panthères qui sautent sur leur proie. Œil de Faucon était à leur tête, brandissant sa terrible carabine et les animant par son exemple. Quelques vieux Hurons, plus

rusés que les autres, ne s'étaient pas laissé prendre au stratagème employé pour leur faire décharger leurs armes : ils justifièrent les craintes du chasseur, en couchant à terre trois des guerriers les plus avancés ; échec insignifiant du reste, qui n'arrêta pas l'impétuosité de l'attaque. Les Delawares entrèrent dans le fourré avec la férocité de leur nature, et un moment leur suffit pour balayer toute résistance.

Une lutte s'engagea corps à corps ; mais les Hurons ne tardèrent pas à lâcher pied, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'autre extrémité du taillis. Arrivés là, ils firent volte-face et défendirent ce dernier retranchement avec l'espèce d'opiniâtreté que montrent les bêtes fauves, quand elles sont relancées dans leur tanière. Encore une fois, la victoire allait redevenir incertaine.

Tout à coup la détonation d'une carabine éclata derrière les Hurons ; une balle partit en sifflant du milieu des loges de castors, et fut suivie d'un effroyable cri de guerre.

« C'est le Sagamore ! » s'écria Œil de Faucon, dont la voix de stentor répondit au signal qu'il venait d'entendre. « Maintenant nous les tenons en face et par derrière ! »

L'apparition de ce nouvel ennemi produisit sur les Hurons un effet immédiat. Découragés par une attaque si imprévue contre laquelle ils n'avaient aucun moyen de se protéger, ils jetèrent un cri de désespoir, et lâchant pied tous ensemble, ils ne songèrent plus qu'à la fuite. Plusieurs tombèrent en traversant la clairière sous les balles et le tomahawk des Delawares, lancés à leur poursuite.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire l'entrevue du chasseur et de Chingachgook, ou celle plus touchante encore de Duncan et du père d'Alice. Quelques mots suffirent pour expliquer à chacun l'état des choses ; et Œil de Faucon, présentant le Sagamore à sa troupe, remit le commandement entre les mains du chef mohican.

Chingachgook prit le poste auquel l'appelaient son rang et son expérience, avec cette dignité qui ajoute du poids aux ordres d'un guerrier indien. Suivant les pas du chasseur, il ramena en arrière les Delawares, qui scalpaient, chemin faisant, les cadavres des Hurons, et dissimulaient avec soin ceux de leurs camarades.

Les guerriers, qui, dans l'escarmouche précédente, venaient de se

signaler avec tant de vigueur, firent halte sur un petit plateau parsemé d'arbres en nombre suffisant pour les cacher. Devant eux, le sol s'abaissait en pente rapide, et une tranchée étroite, sombre et boisée, s'étendait



à une distance de plusieurs lieues. C'était dans cette gorge qu'Uncas luttait encore contre le gros de la tribu des Hurons.

Le Mohican et ses amis s'avancèrent sur la crête de la hauteur et prêtèrent au bruit du combat une oreille attentive. Quelques oiseaux

voltigeaient au-dessus de la vallée verdoyante, comme si l'effroi les eût chassés de leur nid, et çà et là tourbillonnait au-dessus des arbres une légère vapeur qui se confondait avec l'atmosphère, et désignait la place où l'affaire devait avoir été plus vive et acharnée.

« Le combat monte par ici, » dit Duncan en étendant les bras du côté où une nouvelle explosion d'armes à feu venait de se faire entendre. « Nous sommes trop au centre de leur ligne pour pouvoir agir efficacement.

— Ils vont appuyer vers le bas-fond où le couvert est plus épais, » répondit le chasseur, « et cela nous mettra droit sur leur flanc... Allez, Sagamore ; vous avez à peine le temps de pousser le cri de guerre et de mener vos Indiens en avant. Cette fois je me battrai avec des guerriers de ma couleur. Vous me connaissez, Mohican ; pas un Huron ne passera la colline pour vous prendre à dos, sans la permission de perce-daim. »

Le chef indien s'arrêta un moment pour considérer le théâtre du combat, qui semblait se rapprocher de plus en plus, preuve manifeste du triomphe des Delawares ; et il n'entra en ligne qu'en voyant les balles pleuvoir autour de lui comme des grêlons qui précèdent la tempête. Œil de Faucon et ses trois compagnons s'abritèrent à quelques pas de là ; et attendirent la suite des événements avec ce calme que l'habitude seule peut donner en pareille occurrence.

Bientôt le bruit des armes ne fut plus répété par l'écho de la forêt, et les détonations retentirent en plein air. Par ci par là, on voyait apparaître quelques Hurons, qui battaient en retraite ; et venaient se rallier dans la clairière, comme à l'endroit où devait s'accomplir le dernier effort. D'autres vinrent les joindre, jusqu'à ce qu'enfin l'entrée du taillis se garnit d'une longue ligne de guerriers farouches, décidés à une résistance désespérée. Heyward témoignait de l'impatience et tournait des yeux inquiets du côté de Chingachgook. Le Mohican, assis sur un rocher, regardait cette scène d'un œil aussi indifférent que s'il en eût été le simple spectateur.

« Qu'attend le Delaware? » demanda Duncan. « L'heure est venue de frapper.

— Pas encore, pas encore, » répondit le chasseur. « Quand il sentira ses amis, il leur fera connaître sa présence. Voyez, voyez, les coquins

se rassemblent dans ce bouquet de pins comme des abeilles au retour d'une expédition. Pardieu! ils forment un tas si dru, qu'une femme ne manquerait pas de loger une balle dans quelqu'une de leurs peaux cuivrées! »

En ce moment, le hurlement de guerre fut poussé, et une décharge de Chingachgook et de sa troupe mit à bas une douzaine de Hurons. Au cri de triomphe qui suivit répondit au loin une clameur semblable, et alors un tel tintamarre retentit dans les airs, qu'on eût dit que mille voix s'étaient réunies dans un commun effort. Les Hurons reculèrent, abandonnant le centre de leur ligne; et Uncas sortit de la forêt par le passage qu'ils laissaient libre, à la tête d'une centaine de guerriers.

Agitant ses mains à droite et à gauche, le jeune chef montra l'ennemi à ses hommes, qui aussitôt se partagèrent en deux bandes et coururent à sa poursuite. Le combat fut alors divisé. Les deux ailes des Hurons, se trouvant rompues, rentrèrent dans les bois pour s'y mettre à l'abri, et furent suivies de près par les enfants victorieux des Lénapes. Une minute s'était à peine écoulée, et déjà les bruits s'éloignaient dans toutes les directions, et se perdaient peu à peu sous les voûtes de la forêt.

Cependant un petit détachement de Hurons avait dédaigné de s'abriter, et, se retirant comme des lions aux abois, ils gravissaient lentement la colline que Chingachgook venait de quitter pour prendre une part plus active à la mêlée. Au milieu d'eux, Magua se faisait remarquer par son maintien fier et sauvage et par l'air d'autorité hautaine qu'il conservait encore.

Dans son empressement à hâter la poursuite, Uncas était resté presque seul; mais du moment que ses yeux eurent aperçu le Renard Subtil, toute autre considération fut oubliée. Poussant son cri de guerre qui rallia autour de lui six ou sept Delawares, et sans tenir compte de l'inégalité du nombre, il s'élança sur les pas de son ennemi. Magua, qui surveillait ses mouvements, s'arrêta pour l'attendre : plein d'une joie secrète, il espérait que la témérité du jeune chef le livrerait à sa merci, lorsque de nouveaux cris retentirent, et la Longue Carabine accourut à son aide, suivi de ses compagnons blancs. Le Huron tourna le dos, et se mit à gravir la hauteur avec rapidité.

Uncas ne s'était point aperçu de la présence de ses amis, et continuait

la poursuite sans relâche. En vain Œil de Faucon lui criait-il de prendre garde aux fourrés, le jeune Mohican brava le feu de ses ennemis et les contraignit bientôt à fuir avec autant de vitesse qu'il mettait à les harceler. Heureusement cette course ne dura pas longtemps, et les blancs étaient favorisés, pour la distance et le terrain, par leur position, sans quoi le Delaware eût vite dépassé tous ses compagnons et serait tombé victime de sa juvénile audace. Avant qu'un pareil malheur pût se réaliser, vainqueurs et fuyards entrèrent pêle-mêle dans le village des Hurons.

Animés par la présence de leurs foyers, et las de courir, les Hurons firent volte-face, et combattirent autour de la loge du conseil avec tout l'acharnement du désespoir. Le commencement et l'issue de cette lutte suprême se suivirent de si près, qu'ils ressemblèrent au passage et à l'explosion d'un ouragan.

Le tomahawk d'Uncas, la crosse d'Œil de Faucon, et même le bras encore nerveux du colonel Munro, furent occupés activement, et bientôt la terre fut jonchée de cadavres.

Quant à Magua, malgré son audace et bien qu'il s'exposât aux coups de ses adversaires, il échappa à tous les efforts dirigés contre sa vie ; on l'eût dit protégé par ce pouvoir mystérieux qui favorisait les héros de nos anciennes légendes. Poussant un hurlement où éclataient à la fois la rage et l'ambition déçue, le Renard, après avoir vu tomber ses camarades, s'élança hors du champ de bataille, accompagné de deux Hurons, les seuls qui eussent survécu, et laissant les Delawares occupés à arracher aux morts les trophées sanglants de leur victoire.

Mais Uncas, qui l'avait inutilement cherché dans la mêlée, se précipita de nouveau à sa poursuite. Œil de Faucon, Heyward et David s'empressèrent de le suivre, et tout ce que le chasseur put faire fut de tenir un peu au-devant du jeune chef le canon de son fusil ; c'était comme un charme secret qui lui servait de protection. Un moment, Magua parut disposé à tenter un dernier effort pour venger sa défaite ; mais renonçant aussitôt à cette intention, il se jeta dans un taillis épais où ses ennemis le suivirent, et entra tout à coup dans la caverne dont nous avons déjà parlé.

Œil de Faucon, qui ne s'était abstenu de tirer que par égard pour Uncas à qui il voulait laisser l'honneur de cette victoire, poussa un cri

de joie, en voyant que leur proie ne pouvait plus leur échapper. Les vainqueurs se précipitèrent dans l'ouverture longue et étroite de la caverne, assez à temps pour apercevoir les Hurons qui battaient en retraite. Leur passage à travers la galerie et les salles souterraines fut précédé des gémissements et des cris de plusieurs centaines de femmes et d'enfants qui s'enfuyaient. A la clarté sépulcrale de ce lieu, on eût cru voir les régions infernales traversées par une multitude confuse de fantômes et de démons.

Cependant Uncas ne voyait que Magua ; il ne le perdait point de vue un seul instant, comme si à ce seul objet eût été attachée sa vie tout entière. Heyward et le chasseur marchaient sur ses pas, animés par le même sentiment, quoique à un moindre degré d'exaltation. Mais plus ils avançaient dans ces défilés tortueux et sombres, plus il leur devenait difficile de se guider, et plus ils avaient de peine à distinguer leurs ennemis en fuite. Il leur arriva même de croire avoir perdu leurs traces, lorsqu'ils virent flotter une robe blanche à l'extrémité d'une galerie qui semblait conduire au sommet de la montagne.

« C'est Cora! » s'écria Heyward d'une voix où se mêlaient l'horreur et la joie.

Et Uncas de répéter en bondissant comme le daim des forêts :

« Cora! Cora!

— C'est la jeune dame, » dit à son tour Œil de Faucon. « Courage, Madame! Nous arrivons... nous voici! »

La chasse recommença avec une ardeur que cette vue venait de décupler. Mais le chemin était inégal, plein d'aspérités, et en plusieurs endroits presque impraticable. Uncas jeta sa carabine et s'élança en avant avec une précipitation passionnée. Le major en fit autant; et presque aussitôt tous deux reconnurent leur folie en entendant la détonation d'une arme à feu qu'un des Hurons trouva le temps de décharger dans le passage, et dont la balle fit même au jeune Mohican une légère blessure.

« Il faut en venir aux mains, » dit le chasseur en dépassant ses amis par un élan rapide. « Les coquins nous descendront tous à cette distance! Voyez, ils tiennent la jeune fille de manière à s'en servir comme de bouclier. »

Quoique ces paroles ne fussent point comprises ni peut-être entendues, son exemple n'en fut pas moins suivi par ses compagnons, qui parvinrent à se rapprocher assez des fugitifs pour voir que Cora était entraînée par les deux Hurons, tandis que Magua leur montrait le chemin. En ce moment, les quatre figures se détachèrent fortement sur le fond du ciel, qu'on apercevait à travers une ouverture. Dans la frénésie de l'exaltation, Uncas et Heyward redoublèrent des efforts qui étaient déjà plus qu'humains, et sortirent de la caverne sur le flanc de la montagne, assez à temps pour remarquer la route que suivaient les sauvages.

Il fallait gravir un sentier difficile et périlleux. Gêné par sa carabine, et ne prenant peut-être pas à la captive un intérêt aussi vif que ses compagnons, le chasseur se laissa un peu devancer par eux. Uncas marchait en tête.

De cette manière furent franchis avec une incroyable rapidité des rochers, des précipices, des obstacles qui, dans toute autre circonstance, eussent arrêté le courage le plus téméraire. Ils se trouvèrent récompensés de leurs fatigues en voyant qu'ils gagnaient rapidement du terrain sur les Hurons, dont Cora ralentissait la marche.

« Arrête, chien de Wyandot! » s'écria Uncas, en brandissant vers Magua sa hache étincelante. « C'est une fille delaware qui te l'ordonne.

— Je n'irai pas plus loin ! » dit Cora en se retenant à la pointe d'un rocher qui dominait un gouffre profond, à peu de distance du sommet de la montagne. « Tue-moi si cela te plaît, odieux Huron !.. Je n'irai pas plus loin. »

Les Indiens qui soutenaient la jeune fille levèrent leurs tomahawks sur elle avec une joie de cannibales ; mais Magua arrêta leurs bras prêts à frapper, et leur arracha leurs armes qu'il jeta par-dessus le rocher ; puis tirant son coutelas, il se tourna vers sa captive avec un regard où se peignait l'énergie des passions les plus contraires.

« Femme, » dit-il, « choisis : le wigwam du Renard Subtil ou son couteau ! »

Cora ne le regarda pas ; mais, tombant à genoux, une expression extraordinaire illumina ses traits : elle leva les yeux et étendit les bras vers le ciel, en disant d'une voix douce et pourtant assurée :



Uncas se précipite au secours de Cora.



« Je suis à toi, mon Dieu! Dispose de moi comme il te plaira!

— Femme, » répéta Magua durement, « choisis! »

Cora, abîmée en extase, n'entendit point sa demande. Le Huron tremblait de tous ses membres; il leva le bras... et le laissa retomber de l'air égaré d'un homme qui lutte contre lui-même sans savoir à quoi se résoudre. S'imposant un nouvel effort, il leva encore l'arme meurtrière, quand soudain un cri perçant se fit entendre au-dessus de lui, et il vit Uncas s'élancer d'une hauteur prodigieuse sur l'escarpement du rocher. Magua recula d'un pas, et l'un des Hurons profita de ce mouvement pour plonger son couteau dans le sein de la jeune fille.

Magua se jeta comme un tigre sur le bourreau, qui déjà s'éloignait; mais Uncas, dans sa chute, sépara les combattants et roula aux pieds de Magua. Ainsi arrêté dans son projet homicide, et rendu furieux par le meurtre dont il venait d'être témoin, celui-ci enfonça son arme dans le dos du Delaware renversé, et poussa un cri infernal en commettant ce lâche attentat. Comme la panthère blessée qui se retourne contre le chasseur, Uncas eut la force de se relever et étendit à ses pieds le meurtrier de Cora; mais cet effort épuisa tout ce qui lui restait de vigueur, et il retomba à terre, écrasant son ennemi d'un dernier regard de haine et de fierté.

Magua saisit par le bras le jeune chef incapable d'opposer aucune résistance, et le frappa trois fois en pleine poitrine, avant que sa victime, qui continuait à fixer sur lui un regard d'ineffable mépris, s'affaissât morte à ses pieds.

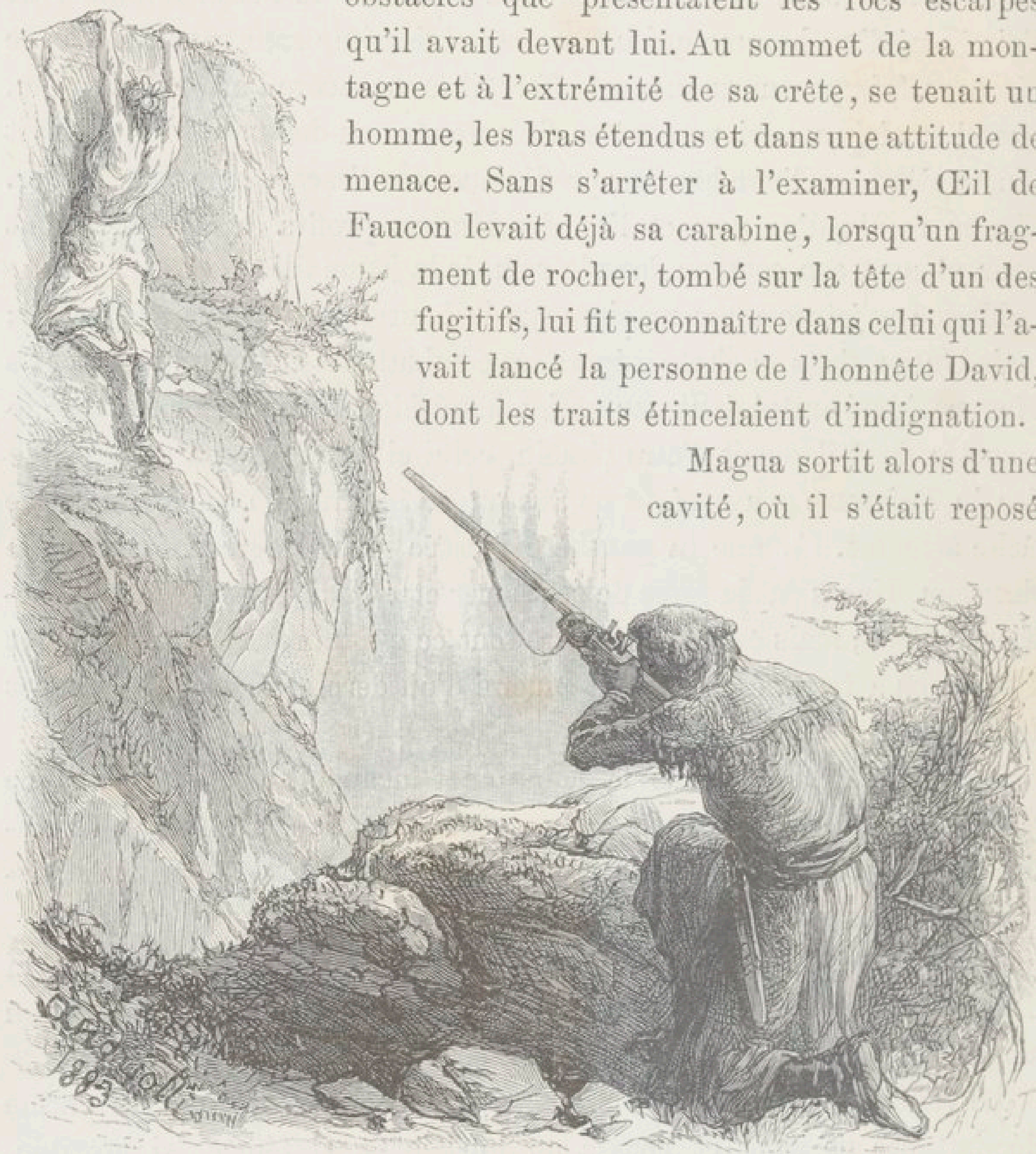
« Grâce, grâce! Huron, » s'écria d'en haut la voix d'Heyward, à qui l'horreur ôtait presque la parole. « Fais-lui grâce, si tu veux qu'on ait pitié de toi! »

Le vainqueur regarda le suppliant jeune homme, lui montra l'arme dégouttante de sang et poussa un hurlement si féroce, si horrible, et qui exprimait si cruellement la joie du triomphe, que le bruit en parvint aux oreilles de ceux qui combattaient dans la vallée, à mille pieds au-dessous de lui. Un cri effrayant y répondit : c'était celui d'Œil de Faucon, dont on voyait la personne gigantesque s'avancer rapidement vers lui à travers ces rocs dangereux, d'un pas aussi hardi et assuré que si quelque pouvoir invisible l'eût soutenu en l'air. Hélas!

lorsqu'il arriva sur le théâtre de cet impitoyable massacre, il n'y restait plus que les morts.

Après avoir jeté sur eux un seul regard, son œil perçant mesura les obstacles que présentaient les rocs escarpés qu'il avait devant lui. Au sommet de la montagne et à l'extrémité de sa crête, se tenait un homme, les bras étendus et dans une attitude de menace. Sans s'arrêter à l'examiner, Œil de Faucon levait déjà sa carabine, lorsqu'un fragment de rocher, tombé sur la tête d'un des fugitifs, lui fit reconnaître dans celui qui l'avait lancé la personne de l'honnête David, dont les traits étincelaient d'indignation.

Magua sortit alors d'une cavité, où il s'était reposé



un instant, et passant avec une calme indifférence par-dessus le corps du dernier de ses compagnons, il franchit d'un saut une large fissure, et gravit les rochers jusqu'à un endroit où le bras de David ne pouvait l'atteindre. Encore un saut, il allait gagner le bord opposé d'un second précipice, et il était sauvé. Avant de prendre son élan, le Huron s'arrêta, et, faisant au chasseur un geste de menace, lui cria :

« Les Visages Pâles sont des chiens! les Delawares sont des femmes! Magua les abandonne sur les rochers pour qu'ils servent de pâture aux corbeaux. »

A ces mots, il éclata d'un rire saccadé et prit un élan terrible, mais au lieu d'atteindre l'autre bord, il manqua le but, retomba, et ses mains s'accrochèrent à un arbuste qui croissait sur le flanc du gouffre.

Œil de Faucon l'avait suivi en rampant, et l'émotion agitait ses membres d'un tel tremblement, que le canon de son fusil à demi levé flottait en l'air comme une feuille agitée par le vent. Sans s'épuiser en efforts inutiles, le Renard laissa retomber son corps de toute la longueur de ses bras et rencontra une saillie de roche pour appuyer son pied. Puis, réunissant toutes ses forces, il réussit à amener peu à peu ses genoux sur le bord de la montagne.

Ce fut dans ce moment, et quand le corps de son ennemi était replié sur lui-même, que le chasseur rapprocha l'arme de son épaule et le coucha en joue : les rochers environnants n'étaient pas plus immobiles que ne le devint sa carabine au moment où il tira. Les bras du Huron se détendirent, et son corps fléchit un peu en arrière, pendant que ses genoux retenaient leur première position. Jetant sur son ennemi un regard de haine implacable, il eut encore la force de le braver du geste. Soudain il lâcha prise... et l'on vit le farouche Indien fendre l'air la tête la première, et friser dans sa chute rapide la bordure d'arbrisseaux suspendus au flanc de la montagne, au bas de laquelle l'attendait une destruction effroyable.





CHAPITRE XXXIII.

Botzaris tomba, baigné dans son sang. Ses compagnons le virent sourire quand retentit leur cri de victoire. Il s'endormit paisiblement de son dernier sommeil, comme une fleur qui se ferme au déclin du jour.

HALLECK, *Botzaris.*



Au lever du soleil, le lendemain, la tribu des Lénapes n'offrait plus qu'une scène de désolation.

Le bruit du combat avait cessé; ils avaient assouvi leur vieille haine et vengé leur récente querelle avec les Mingos par la destruction de toute leur peuplade. L'atmosphère brumeuse et grise qui flottait autour de l'emplacement où les Hurons avaient campé n'annonçait que trop le destin de cette tribu errante; et les corbeaux qu'on voyait par centaines voler au-dessus des noirs sommets des montagnes, ou se répandre en troupes lugubres sur la vaste étendue de la forêt, indiquaient d'une manière attristante les lieux qui avaient servi de théâtre au fatal combat. Enfin l'œil le moins habitué au spectacle d'une guerre des frontières n'aurait pu méconnaître, à des signes si frappants, les résultats d'une vengeance indienne.

Cependant le soleil, en se levant sur les Lénapes, éclaira une nation

en deuil. Aucun cri de victoire, aucun chant de triomphe ne se faisait entendre. Le dernier Delaware était de retour de son œuvre de sang: après avoir fait disparaître de son corps les emblèmes terribles de la guerre, il venait d'unir sa voix aux lamentations de ses frères, frappés dans tout ce qu'ils avaient de plus précieux. L'humilité avait pris la place de l'enthousiasme et de l'orgueil, et aux passions les plus farouches avait succédé l'affliction la plus profonde et la moins équivoque.

Les habitations étaient désertes; mais une foule attentive formait un cercle épais autour d'un champ du voisinage, où la population entière s'était réunie dans un silence morne et solennel. Sans distinction de rang, d'âge ou de sexe, ils subissaient tous l'empire d'une émotion commune, et tous avaient les yeux ardemment fixés sur le centre du cercle, qui contenait les objets d'une désolation universelle.

Six jeunes filles aux cheveux noirs flottant en mille boucles sur les épaules formaient à l'écart un groupe immobile. Elles ne donnaient d'autre signe de vie qu'en jetant de temps en temps des herbes odoriférantes et des fleurs agrestes sur une litière de plantes aromatiques, où reposait, sous une espèce de dais composé d'étoffes indiennes, tout ce qui restait de la noble, ardente et généreuse Cora ; son corps était enveloppé des mêmes étoffes, son visage caché pour toujours aux yeux des mortels.

A ses pieds était assis le père inconsolable. Sa tête vénérable était penchée vers la terre, en témoignage de sa résignation aux coups de la Providence; mais sur son front ridé, et à travers les mèches de cheveux blancs qui y retombaient en désordre, on lisait l'expression d'une peine déchirante. Près de lui était David, l'air humble et la tête nue, le regard errant sans cesse du petit livre où il puisait tant de maximes bienfaisantes au vieillard qu'il cherchait à consoler par ses lectures. Heyward, appuyé non loin de là contre un arbre, s'efforçait de comprimer les explosions d'une douleur contre laquelle toute sa fermeté d'âme lui était nécessaire.

Quelque triste et attendrissant que fût ce groupe, il l'était moins encore qu'un autre qui occupait le côté opposé de l'enceinte. Une estrade supportait Uncas, assis comme s'il eût été vivant, dans une

pose grave et calme, et revêtu des plus magnifiques ornements que pût fournir la richesse de la tribu : de superbes plumes flottaient sur sa tête ; coquillages, colliers, bracelets, médailles, décoraient à profusion sa personne ; mais son œil terne et ses traits inanimés donnaient un démenti brutal à cette orgueilleuse imposture.

En face du cadavre, on voyait Chingachgook, sans armes ni ornements d'aucune sorte ; toute peinture avait disparu de son corps, à l'exception de l'emblème de sa race armorié sur sa poitrine dans une couleur indélébile. Depuis que la tribu avait été ainsi rassemblée, le guerrier mohican n'avait pas détourné les yeux de la figure glacée et insensible de son fils. A la fixité de son regard, à la rigide immobilité de son attitude, on aurait eu quelque peine à distinguer celui des deux que le sort avait frappé, sans les convulsions rapides qui sillonnaient parfois le visage sombre du père, et le calme de la mort empreint pour toujours sur la physionomie du fils. Un peu en arrière, Œil de Faucon s'appuyait sur sa carabine, et Tamenund, soutenu par les vieillards de sa nation, occupait un siège élevé, d'où il pouvait contempler la scène muette et poignante que présentait son peuple.

Vers le milieu du cercle se trouvait un officier qui portait un uniforme français, et hors de l'enceinte son coursier de bataille était entouré de quelques domestiques à cheval, qui semblaient prêts à entreprendre un long voyage. Le costume de l'étranger annonçait qu'il occupait un poste de confiance auprès du gouverneur du Canada ; chargé d'une mission de paix, il avait été prévenu par la sauvage impétuosité de ses alliés, et maintenant il était spectateur des tristes résultats d'une lutte que son arrivée tardive n'avait pu empêcher.

Le soleil avait presque atteint le quart de sa course, et la multitude conservait encore l'attitude silencieuse qu'elle avait prise depuis le lever de l'aurore. Aucun bruit ne se faisait entendre, excepté quelque sanglot étouffé ; aucun mouvement n'avait lieu, si ce n'est pour faire à Cora les chastes offrandes, emblèmes de sa pureté et de son innocence. La patience indienne était seule capable de soutenir si longtemps une intensité d'abstraction qui semblait avoir changé chacun des assistants en statue de pierre.

Enfin, le sage des Delawares, étendant le bras et s'appuyant sur

les épaules des anciens placés à ses côtés, se leva d'un air débile et languissant; entre l'homme qui s'était présenté la veille devant le conseil de sa nation, et celui qu'elle voyait aujourd'hui chanceler, on eût dit qu'il s'était écoulé l'espace d'un siècle.

« Hommes des Lénapes! » dit-il d'une voix creuse et prophétique. « La face du Manitou est derrière un nuage; ses yeux se sont détournés



de vous; ses oreilles sont fermées; sa langue ne donne point de réponse. Vous ne le voyez pas; cependant ses jugements sont devant vous. Que vos cœurs s'ouvrent, et que vos esprits ne cherchent pas à mentir. Hommes des Lénapes, la face du Manitou est derrière un nuage! »

Cette annonce simple et terrible parvint aux oreilles de l'assistance comme si le dieu vénéré qu'elle adorait avait parlé lui-même, sans passer par l'intermédiaire d'une voix humaine; et l'insensible Uncas parut doué de vie en comparaison de la foule immobile dont il était environné.

Dès que cette impression accablante se fut peu à peu dissipée, on entama une sorte de chant en l'honneur des morts.

C'était une mélopée touchante, et douce comme un murmure. Les paroles n'étaient pas distribuées d'une manière régulière; mais lorsqu'une femme cessait, une autre reprenait l'éloge ou lamentation funèbre, ainsi qu'on voudra l'appeler, et exhalait ses sentiments dans le langage que lui inspirait l'occasion. Entre temps, celle qui chantait était interrompue par une explosion générale de gémissements, pendant laquelle les jeunes filles qui entouraient le cercueil de Cora arrachaient par saccades, et dans l'égarement de la douleur, les fleurs semées sur son corps. Mais lorsque le chant revenait à ses modulations plaintives, les emblèmes d'innocence et de douceur lui étaient rendus avec tous les signes d'affection et de regret. Malgré ces interruptions multipliées, le chant de deuil n'en formait pas moins un ensemble d'idées suivies.

Une jeune fille, distinguée par son rang et ses qualités, avait été choisie pour prononcer la première l'éloge du guerrier mort. Elle parla d'abord de ses vertus, en ayant recours à ces images pompeuses que les Indiens ont sans doute reçues de l'extrême Orient et qui forment, en quelque sorte, la chaîne qui réunit l'histoire des deux mondes. Elle l'appela la « panthère de sa tribu »; elle dit que son mocassin ne laissait point d'empreinte sur la rosée ; que ses bonds ressemblaient à ceux du jeune faon; que ses yeux étaient plus brillants qu'une étoile dans la nuit; que sa voix dans les batailles égalait le bruit du tonnerre du Manitou. Elle lui rappela la mère qui lui avait donné le jour, et s'étendit sur le bonheur qu'elle devait éprouver à posséder un tel fils. Elle le chargea de lui dire, lorsqu'il la reverrait dans le monde des esprits, que les filles delawares avaient pleuré sur le tombeau de son enfant, et l'avaient appelée bienheureuse.

D'autres alors lui succédèrent, et, donnant à leurs voix un ton plus affectueux, avec ce sentiment de délicatesse propre à leur sexe, elles firent allusion à la jeune étrangère, dont le départ de la vie avait été si rapproché du sien qu'on ne pouvait y méconnaître la volonté du Grand Esprit. Elles lui recommandèrent d'être bienveillant pour elle, et de l'excuser si elle ignorait plusieurs des choses qui étaient néces-

saires au bien-être d'un guerrier tel que lui. Elles firent ressortir sa beauté incomparable et sa noble intrépidité, sans la moindre ombre d'envie, ajoutant que ces qualités compensaient et au delà ce qui manquait à son éducation.

Après quoi, d'autres vinrent à leur tour s'adresser à la jeune étrangère elle-même et lui parler un doux langage de tendresse et d'amour. Elles l'exhortèrent à être sans inquiétude et à ne rien craindre pour son bonheur à venir : un chasseur serait son compagnon, qui saurait pourvoir à ses moindres besoins ; un guerrier serait près d'elle, qui saurait la protéger contre tous les périls. Elles lui promirent que sa route serait agréable et son fardeau léger ; elles l'avertirent de ne point regretter inutilement les amis de sa jeunesse et les lieux où avaient vécu ses pères, l'assurant que les forêts merveilleuses où les Lénapes chassaient après leur mort contenaient des vallées aussi plaisantes, des fleurs aussi belles, des eaux aussi pures que le « ciel des Visages Pâles ». Elles lui recommandèrent d'être attentive aux besoins de son compagnon, et de ne jamais oublier la distance que le Manitou avait sagement établie entre eux.

Alors, réunissant leurs voix, elles célébrèrent en chœur avec enthousiasme les qualités morales du Mohican. Il était noble, mâle et généreux; tout ce qui convenait à un guerrier, tout ce que pouvait aimer une jeune fille. Revêtant leurs idées des images les plus choisies et les plus délicates, elles montrèrent que, dans le court intervalle où elles avaient connu le jeune chef, elles avaient découvert, avec la perspicacité instinctive de leur sexe, la pente naturelle de ses inclinations. Les filles delawares n'avaient pas trouvé grâce devant ses yeux. Il descendait d'une race qui avait régné autrefois sur les rives du lac salé, et ses affections s'étaient reportées sur un peuple qui vivait au milieu des tombeaux de ses pères. Pourquoi cette prédilection n'aurait-elle pas eu sa récompense? Il était facile de voir que l'étrangère avait le sang plus pur et plus brillant que le reste de sa nation. Elle avait prouvé par sa conduite que les dangers et les fatigues de la vie des bois n'étaient pas au-dessus d'elle; et « maintenant, ajoutèrent-elles, le Sage de la terre la transportera dans un lieu où elle trouvera des âmes qui lui ressemblent, et où l'attend une félicité éternelle ».

Changeant encore de ton et de sujet, elles firent allusion à la sœur de Cora, qui pleurait dans une loge voisine ; elles la comparèrent à des flocons de neige, aussi pure, blanche, brillante, mais aussi susceptible de fondre aux rayons ardents de l'été, ou de geler au souffle glacial de l'hiver. Elles ne doutaient pas qu'elle ne fût charmante aux yeux du jeune chef, qui lui ressemblait tant par la couleur de la peau et la force de son chagrin; mais, quoiqu'elles n'exprimassent pas cette préférence, il était facile de voir qu'elles la plaçaient moins haut dans leur estime que la vierge regrettée. Toutefois elles ne refusèrent point à ses charmes le tribut d'éloges qu'ils méritaient : elles comparèrent les boucles de ses cheveux aux tendrons de la vigne, ses yeux à la voûte azurée du ciel, et déclarèrent le blanc nuage coloré par le soleil du soir, moins éclatant que l'incarnat de son teint.

Pendant ces mélodies funèbres, il régnait un silence profond, interrompu seulement, ou plutôt rendu plus imposant par de fréquentes explosions de douleur, dont le retour en formait, pour ainsi dire, le chœur obligé. Les Delawares écoutaient avec une telle attention qu'ils paraissaient être sous l'influence d'un charme, et on lisait sur leurs physionomies expressives combien leur sympathie était vive et sincère. David lui-même se plaisait à entendre les accents de voix si douces, et longtemps avant que le chant eût cessé, ses regards émus et brillants annonçaient l'impression qu'il avait faite sur son âme.

Œil de Faucon, le seul de tous les blancs pour qui les paroles fussent intelligibles, tendit le cou pour en saisir le sens à mesure que les jeunes filles chantaient; mais, lorsqu'elles parlèrent du bonheur commun qui attendait Cora et Uncas dans une autre vie, il secoua la tête en homme qui connaissait l'erreur de leur naïve croyance, et, reprenant son attitude penchée, il la conserva jusqu'à la fin de la solennité funèbre. Heureusement pour la fermeté d'Heyward et du colonel Munro qu'ils ne comprenaient pas le sens des mots harmonieux qui frappaient leurs oreilles.

Chingachgook faisait seul exception au vif intérêt manifesté par les Delawares. Pendant qu'on chantait, il ne changea rien à sa posture, et même dans les moments les plus pathétiques des lamentations, aucun muscle n'avait tressailli sur son visage sévère. Les restes froids

et inanimés de son fils étaient tout pour lui ; à l'exception de la vue, tous ses autres sens semblaient atrophiés ; il n'était occupé qu'à contempler pour la dernière fois ces traits qu'il avait tant aimés, et qui bientôt allaient lui être ravis pour toujours.

Un guerrier renommé pour ses exploits, et surtout pour sa conduite dans le dernier combat, sortit de la foule, et vint se placer auprès des restes d'Uncas.

« Pourquoi nous as-tu quittés, orgueil du Wapanachki? » dit-il en s'adressant au jeune chef, comme si son argile insensible eût été capable de l'entendre encore. « Ta vie a été courte comme au matin la marche du soleil à travers les arbres ; mais ta gloire a été plus brillante que sa lumière à midi. Tu es parti, jeune guerrier, pour le monde des esprits, mais cent Wyandots t'ont précédé sur le chemin pour en écarter les ronces. Quel est celui qui, t'ayant vu dans la bataille, aurait pu croire que tu pouvais mourir ? Qui, avant toi, avait jamais montré à Ottawa le chemin du combat ? Tes pieds étaient comme les ailes de l'aigle, ton bras plus pesant que la branche qui tombe du sommet du pin, et ta voix ressemblait à celle du Manitou lorsqu'il parle dans les nuages. La langue d'Ottawa est faible, » ajouta-t-il, en jetant autour de lui un regard de douleur, « et son cœur est gonflé de tristesse. Orgueil du Wapanachki, pourquoi nous as-tu quittés? »

D'autres lui succédèrent, jusqu'à ce que la nation, par la voix de ses chefs et de ses plus fameux guerriers, eût payé son tribut à la mémoire du héros mort ; ensuite, le plus complet silence recommença à régner.

Bientôt courut un murmure sourd et léger, comme celui d'une musique lointaine. Les sons s'élevaient tout juste assez haut pour qu'on en saisît le souffle, mais leur caractère était incertain, et on ne pouvait dire d'où ils provenaient ; cependant ils devenaient, de moment en moment, plus clairs et plus sonores ; on distingua d'abord de longues exclamations souvent répétées, puis quelques paroles. Le mouvement des lèvres de Chingachgook annonçait que le père d'Uncas allait à son tour commencer le chant de mort. Aucun regard ne se tourna vers lui ; il ne se manifestait pas le moindre signe d'impatience : il était évident toutefois, à la manière dont chacun des assistants leva la tête pour

écouter, qu'ils prêtaient à cette voix une force d'attention que Tamenund seul avait jusqu'alors obtenue.

Mais on écouta en vain : les sons, qui s'étaient élevés juste au point de devenir intelligibles, s'affaiblirent, chevrotèrent, et finirent par expirer comme emportés par le souffle du vent. Les lèvres du Sagamore se refermèrent, et il resta silencieux à sa place, les yeux fixés, le corps immobile, comme une créature échappée des mains du Tout-Puissant avec les formes extérieures de l'humanité, mais privée d'âme. Les Delawares virent par ces symptômes que leur ami n'était pas préparé à soutenir un effort si pénible ; leur esprit se détendit et, avec un instinct de délicatesse qui leur était naturel, ils l'appliquèrent tout entier à suivre les obsèques de l'étrangère.

Un signal fut donné par un des chefs les plus anciens aux femmes rassemblées à l'endroit où reposait la dépouille mortelle de Cora. Aussitôt les jeunes filles soulevèrent la litière et s'avancèrent d'un pas lent et mesuré, en chantant d'une voix douce, basse et triste, les louanges de la trépassée.

David, qui avait observé d'un œil attentif des cérémonies qu'il trouvait si païennes, se pencha alors vers le colonel absorbé dans sa douleur.

« Ils emportent le corps de votre enfant, » lui dit-il ; « ne les suivrons-nous pas pour lui donner une sépulture chrétienne ? »

Munro tressaillit comme si la trompette du jugement dernier eût retenti à son oreille, et jetant autour de lui un regard égaré, il se leva et suivit le simple cortège avec le maintien d'un soldat, mais le cœur d'un père accablé sous le poids de son affliction. Ses amis se pressèrent autour de lui, et le jeune officier français lui-même se joignit à eux, sincèrement ému. Mais lorsque toutes les femmes de la tribu, jusqu'à la dernière, eurent pris place dans la procession funèbre, les hommes rétrécirent leur cercle et se groupèrent de nouveau autour d'Uncas, aussi muets, aussi impassibles qu'auparavant.

On avait choisi pour la sépulture de Cora un monticule, où un bouquet de jeunes pins avait pris racine et formait un mélancolique ombrage. En y arrivant, les jeunes filles mirent leur fardeau à terre, et avec la patience caractéristique des Indiens et la timidité de leur âge,

elles attendirent que ceux qui devaient prendre à cette triste cérémonie l'intérêt le plus vif leur donnassent une marque de contentement. Ce fut Œil de Faucon, le seul qui fût au courant de leurs coutumes, qui s'en chargea.

« Mes filles ont bien fait, » dit-il ; « les hommes blancs les remercient. »

Satisfaites de ce témoignage d'approbation, les jeunes filles déposè-



rent le corps dans une sorte de bière faite d'écorce de bouleau, et d'une forme non dépourvue d'élégance ; puis elles le descendirent dans son obscure et dernière demeure. La cérémonie ordinaire, consistant à recouvrir le corps de terre et à cacher le sol fraîchement remué sous des feuilles et des branches, fut accomplie avec les mêmes formes simples et réservées.

Après avoir rempli ce suprême devoir, elles s'arrêtèrent, ne sachant si elles devaient continuer suivant les rites ordinaires. Le chasseur choisit ce moment pour prendre de nouveau la parole.

« Mes filles en ont fait assez, » dit-il ; « l'esprit des Visages Pâles

n'a besoin ni de nourriture, ni de vêtements, leur nature étant conforme au ciel de leur couleur. »

Et voyant que David feuilletait son livre et se disposait à entonner un cantique de circonstance, il ajouta :

« Je vais laisser parler quelqu'un qui connaît mieux que moi les usages des chrétiens. »

Les femmes s'écartèrent modestement et, cédant à d'autres le principal rôle dans cette scène, elles en devinrent spectatrices humbles et attentives. Pendant que David exhalait ses pieux sentiments à sa manière, il ne leur échappa ni un signe de surprise ni un regard d'impatience. Elles écoutaient comme si elles eussent compris le sens de ce qu'il disait, et semblaient éprouver les sentiments de douleur, d'espérance et de résignation qu'il s'était donné à tâche d'éveiller.

Excité par le spectacle dont il venait d'être témoin, et peut-être aussi par l'émotion secrète qu'il ressentait, le maître de chant se surpassa lui-même : sa voix pleine et sonore soutint honorablement la comparaison avec les accents si purs des jeunes Indiennes; et ses chants, plus régulièrement cadencés, avaient du moins, pour ceux à qui ils s'adressaient, un mérite de plus, celui d'être compris. Il termina le psaume comme il l'avait commencé, au milieu d'un grave recueillement.

Lorsqu'il eut fini le dernier verset, les regards inquiets de l'assemblée, un mouvement plus marqué d'attention, tout sembla annoncer qu'on s'attendait à ce que le père de la défunte allait prendre la parole.

Munro parut sentir que le moment était venu pour lui de faire ce qui est peut-être le plus grand effort dont la nature humaine soit capable. Il découvrit ses cheveux blancs, et jeta un regard ferme et calme sur la foule immobile. Puis, faisant signe à Œil de Faucon d'écouter, il s'exprima de la sorte :

« Dites à ces jeunes filles, si pleines de douceur et de bonté, qu'un vieillard défaillant, un père désolé, leur fait ses remerciements. Dites-leur que l'Être que nous adorons tous sous différents noms leur tiendra compte de leur charité; et que le temps n'est pas éloigné où nous se-

rons réunis autour de son trône sans distinction de sexe, de rang ou de couleur! »

A ces paroles, que le colonel prononça d'une voix tremblante, le chasseur secoua lentement la tête, comme s'il eût douté de leur efficacité.

« Leur tenir un pareil langage, » dit-il, « autant dire que la neige ne vient point en hiver, ou que le soleil n'a jamais plus de force qu'à l'époque où les arbres ont perdu leurs feuilles. »

Se tournant vers les jeunes filles, il leur exprima la reconnaissance de Munro, en des termes plus appropriés à l'intelligence de ses auditeurs. La tête du vieillard était déjà retombée sur sa poitrine, et il allait rentrer dans son apathique mélancolie, lorsque le jeune Français dont nous avons parlé se hasarda à lui toucher le coude. Après avoir attiré à lui l'attention du malheureux père, il lui fit remarquer une troupe de jeunes Indiens qui s'approchait, portant une litière entièrement fermée; puis par un geste expressif, il lui montra le soleil.

« Je vous comprends, Monsieur, » répondit Munro d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir, « je vous comprends, c'est la volonté du ciel, et je m'y résigne. Cora, mon enfant ; si les prières d'un père au désespoir peuvent maintenant quelque chose pour toi, que ta destinée là-haut sera heureuse! Allons, Messieurs, » ajouta-t-il, en regardant autour de lui avec un air de fierté calme, quoique la douleur qui contractait ses traits flétris fût trop violente pour qu'il pût entièrement la dissimuler « notre devoir ici est terminé... Partons! »

Heyward obéit volontiers à un ordre qui l'arrachait d'un lieu où à chaque instant son courage était près de l'abandonner. Tandis que ses compagnons montaient à cheval, il pressa la main du chasseur et lui renouvela la promesse qu'ils s'étaient faite de se revoir dans les rangs de l'armée anglaise. Puis, se mettant en selle, il alla prendre place à côté de la litière, où des sanglots étouffés décelaient la présence d'Alice.

On se mit en marche : Munro venait le premier, la tête basse; Heyward et David le suivaient dans une morne attitude, accompagnés de l'aide de camp de Montcalm avec son escorte. C'est ainsi que tous les blancs, à l'exception d'Œil de Faucon, passèrent successivement devant

les Delawares, et ne tardèrent pas à disparaître dans l'immensité de la forêt.

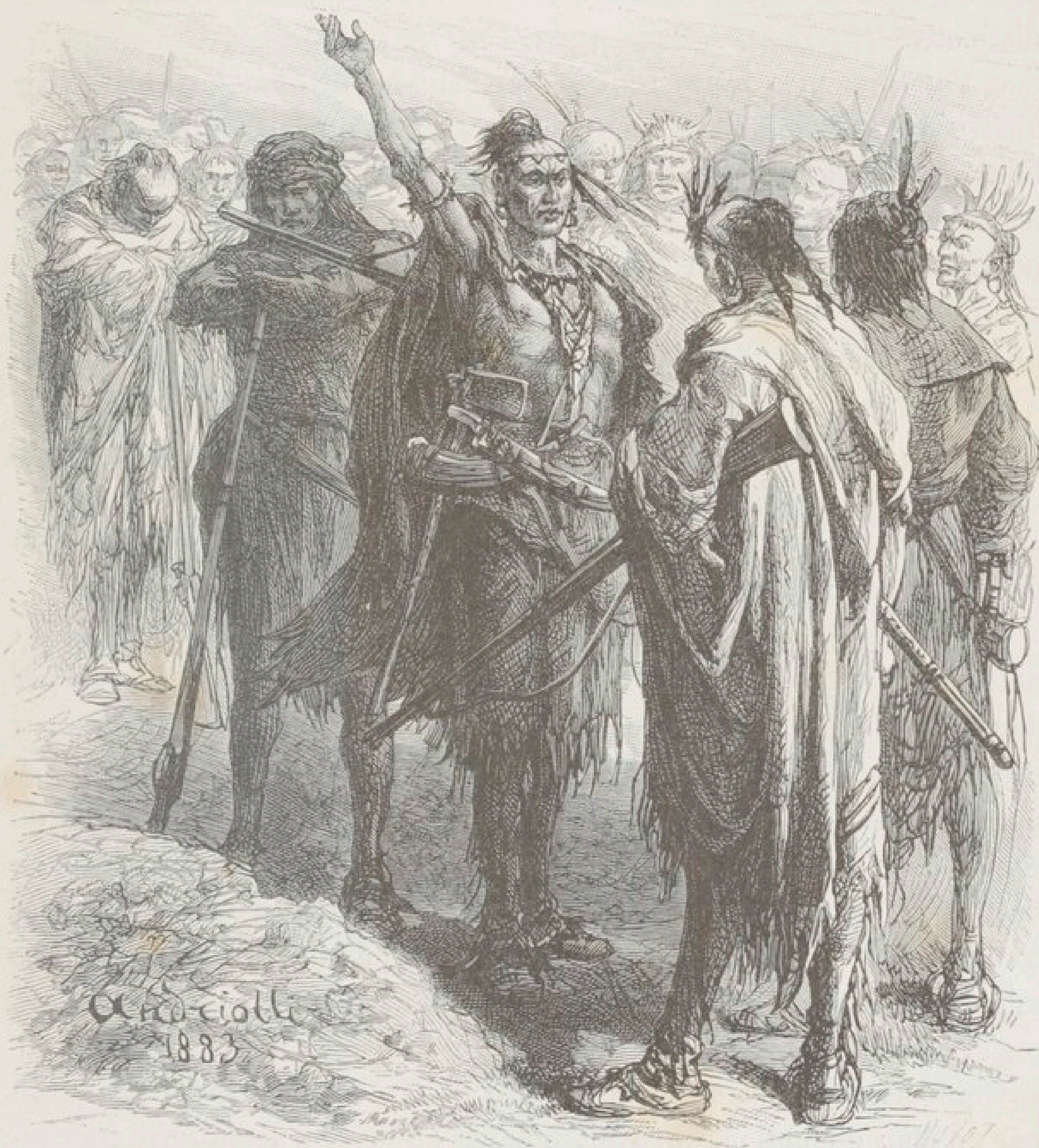
La sympathie qu'une communauté d'infortune avait établie entre les simples habitants de ces bois et les étrangers qui avaient fait parmi eux un séjour passager, ne s'éteignit pas de sitôt. Durant bien des années encore, l'histoire légendaire de la jeune fille blanche et du jeune guerrier des Mohicans charma l'ennui des longues soirées et des marches pénibles, et entretint dans les cœurs ardents et braves la soif de la vengeance contre leurs ennemis naturels. Les acteurs qui avaient joué un rôle secondaire dans ce drame touchant et terrible ne furent pas non plus oubliés de longtemps. Par l'intermédiaire du chasseur, qui longtemps encore servit de lien entre eux et la vie civilisée, les Delawares apprirent que la Tête Blanche avait rejoint ses pères dans la tombe, succombant, à ce qu'on croyait à tort, au chagrin que lui avaient causé ses revers militaires ; et que la Main Ouverte avait emmené la fille cadette du vieillard bien loin dans les colonies des Visages Pâles, où ses larmes, en cessant de couler, avaient fait place aux doux sourires plus en harmonie avec son caractère heureux et enjoué.

Mais ces événements sont postérieurs à l'époque où se passe cette histoire.

Après avoir vu s'éloigner de lui tous ceux de sa couleur, Œil de Faucon revint vers l'endroit où le ramenait une invincible sympathie ; il arriva à temps pour jeter un regard d'adieu sur Uncas, que les Delawares s'occupaient à enfermer dans ses derniers vêtements de peau. Ils s'arrêtèrent un moment pour permettre au chasseur de payer à son jeune ami ce suprême tribut de sa mâle affection ; puis le corps fut enveloppé pour ne plus être découvert. Alors commença une procession solennelle semblable à celle qui avait conduit Cora au lieu du repos, et la nation entière accompagna le guerrier mort jusqu'à sa tombe provisoire, car il était convenable qu'un jour ses ossements reposassent parmi ceux de son peuple.

Le mouvement de la foule, le sentiment qui l'animait, avaient un caractère simultané et général : elle montra pour la douleur paternelle la même affliction grave et muette, la même déférence que nous avons eu l'occasion de décrire. Le corps fut placé dans une attitude de repos, fai-

sant face au soleil levant, ayant à ses côtés les instruments de guerre et de chasse, tout préparés pour le grand voyage. On pratiqua une ouverture dans la bière qui le recouvrait, afin que l'esprit fût libre de communiquer selon sa fantaisie avec son habitation mortelle ; et le tout fut



caché à l'instinct des animaux de proie, et mis à l'abri de leurs ravages, par des moyens ingénieux connus des Indiens.

Ces dispositions prises, l'attention publique se tourna de nouveau vers le Grand Serpent. Dans cette circonstance solennelle, on attendait d'un chef si renommé quelques mots de consolation et de sagesse. Habitué à

se dominer, le vieux guerrier comprit les désirs du peuple ; il releva la tête qu'il avait jusque-là tenue cachée sous son vêtement, et promena sur l'assemblée un calme regard. Ses lèvres, jusqu'alors fortement comprimées, s'ouvrirent enfin, et, pour la première fois depuis le commencement de cette longue cérémonie, sa voix se fit entendre d'une manière distincte.

« Pourquoi mes frères sont-ils en deuil ? » dit-il en regardant l'air abattu des guerriers qui l'environnaient. « Pourquoi mes filles pleurent-elles? Est-ce parce qu'un jeune homme est parti pour aller chasser dans les bois bienheureux? est-ce parce qu'un chef a rempli sa carrière avec honneur? Il était bon, il était soumis, il était brave, qui peut le nier? Le Manitou avait besoin d'un semblable guerrier, et il l'a rappelé à lui. Pour moi, fils d'Uncas et père d'Uncas, je suis un arbre que les Visages Pâles ont dépouillé. Ma race a disparu des rivages du lac salé et des collines des Delawares ; mais qui peut dire que le serpent de sa tribu a oublié sa sagesse? Je suis seul... »

A ces mots, Œil de Faucon, qui considérait d'un œil ému les traits rigides de son ami, fut incapable de se contenir plus longtemps.

« Non, non, » s'écria-t-il, « non, Sagamore, vous n'êtes pas seul : notre couleur peut être différente, mais Dieu nous a créés pour voyager dans le même sentier. Je n'ai point de famille, et je puis dire aussi comme vous, point de race. Il était votre fils, et peau rouge de sa nature... Sans doute il vous appartenait de plus près par les liens du sang... mais si jamais j'oublie le garçon qui a si souvent à mes côtés combattu pendant la guerre, et dormi pendant la paix, que celui qui nous a créés tous, quelles que soient notre couleur et notre nature, puisse m'oublier au dernier jour!... L'enfant nous a quittés pour un temps ; mais, Sagamore, vous n'êtes pas seul ! »

Chingachgook saisit les mains d'Œil de Faucon, que celui-ci, emporté par un élan d'émotion, lui avait tendues au-dessus de la terre fraîchement remuée. Ce fut dans cette attitude touchante que ces deux fiers et intrépides enfants de la forêt inclinèrent en même temps la tête et que leurs larmes arrosèrent la tombe du jeune chef qui leur était si cher.

Au milieu du silence imposant dont fut accueillie cette scène émouvante, Tamenund éleva la voix pour congédier son peuple.

« C'est assez! » dit-il. « Allez, enfants des Lénapes; la colère du Manitou n'est pas apaisée... Pourquoi Tamenund vivrait-il encore? Les Visages Pâles sont maîtres de la terre, et le temps des hommes rouges n'est pas encore venu... Ma journée a duré trop longtemps. Le matin j'ai vu les fils de la Tortue heureux et forts; et cependant, avant que la nuit soit venue, j'ai vécu pour voir le dernier guerrier de la sage et antique race des Mohicans. »






BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE
JOYEUSE
PARIS

NOTES.

Les Mohicans.

(Extrait de la préface de l'auteur.)

Le plus grand obstacle que rencontre celui qui étudie l'histoire indienne, c'est l'étrange confusion des noms. Si toutefois l'on considère que les Hollandais, les Anglais et les Français se sont donné tour à tour à cet égard de grandes libertés, comme il convenait à des conquérants ; que les naturels eux-mêmes, non seulement parlent différentes langues, et même les dialectes de ces langues, mais qu'ils se plaisent encore à multiplier les dénominations, cette difficulté doit exciter plus de regrets que de surprise.

Les Européens trouvèrent cette immense région qui s'étend entre le Penobscot et le Potomac, l'Atlantique et le Mississipi, en la possession de peuples qui sortaient de la même souche. Sur un ou deux points de cet immense domaine, ses limites peuvent avoir été un peu modifiées au delà ou en deçà de cette ligne par les nations environnantes ; mais en termes généraux, c'était là l'étendue approximative de leur territoire. Le nom générique de ce peuple était Wapanachki. Ils aimaient néanmoins à s'appeler entre eux *Lenni Lenapes,* ce qui signifie « peuple choisi ».

L'auteur dépasserait les limites de sa science s'il lui fallait énumérer la moitié seulement des communautés ou tribus dans lesquelles cette race d'hommes se subdivisait. Chaque tribu avait son nom, ses chefs, ses territoires de chasse, et souvent même son dialecte. Comme les princes féodaux de l'ancien monde, elles combattaient entre elles, et exerçaient la plupart des autres privilèges de la souveraineté. Cependant elles admettaient les droits d'une communauté d'origine et de langage, et de cette sympathie morale que leurs traditions transmettaient avec une fidélité si merveilleuse. Une portion de ce peuple nombreux était fixée sur un beau fleuve, connu sous le nom de *Lenapewihittuck,* où, d'un consentement général, était établie *la Maison Longue* « ou le Feu du Grand Conseil » de la nation.

La tribu en possession du pays qui forme aujourd'hui la partie sud-ouest de la Nouvelle-Angleterre, et cette portion de New-York située à l'est de l'Hudson, ainsi que de tout le pays qui s'étend beaucoup au delà vers le sud, était un peuple puissant appelé *Mohicans.*

Les Mohicans étaient eux-mêmes subdivisés. Dans leur capacité collective, ils disputaient le privilège de l'antiquité à leurs voisins, possesseurs de la *Maison Longue;* mais ils étaient reconnus sans contradiction pour les « fils aînés de leurs grands-pères ». Cette portion des propriétaires originaires du sol fut naturellement la première dépossédée par les blancs. Le peu qui en reste sont dispersés parmi les autres tribus, et n'ont conservé d'autres monuments de leur puissance et de leur grandeur que leurs douloureux souvenirs.

La tribu qui gardait l'enceinte sacrée de la Maison du Conseil portait de temps immémorial le titre flatteur de « Lénape »; mais quand les Anglais eurent donné à leur fleuve le nom de *Delaware,* ils commencèrent insensiblement à être désignés par le même nom. Toutefois, ils n'employaient entre eux tous ces termes qu'avec beaucoup d'attention et de réserve. Les nuances d'expression abondent dans leur langue, tempèrent toutes leurs communications, et donnent souvent de la chaleur et de l'énergie à leur éloquence.

Dans un espace de plusieurs centaines de milles, le long des frontières septentrionales des Lénapes, était établi un autre peuple tout à fait semblable pour les subdivisions, l'origine et la langue. Leurs voisins les appelaient *Mengwé.* Ces sauvages du nord avaient été autrefois moins puissants et moins unis que les Lénapes. Afin d'obvier à ce désavantage, cinq de leurs tribus les plus puissantes et les plus belliqueuses, situées le plus près de la Maison du Conseil de leurs ennemis, se confédérèrent dans l'intérêt de leur défense mutuelle; c'est la plus ancienne république fédérative, dont l'histoire de l'Amérique du Nord offre l'exemple. Ces tribus étaient les Mohawks, les Onéidas, les Sénécas, les Cayougas et les Onondagas. Plus tard, une troupe vagabonde de leur race, qui avait été s'établir « plus près du soleil, » fut installée dans la communauté et admise au partage complet de tous ses privilèges politiques. Cette tribu (la Tuscarora) se multiplia tellement, que les Anglais changèrent le nom qu'ils avaient donné à la confédération, qu'ils appelèrent non plus « les Cinq, » mais « les Six Nations ».

On verra dans le cours de ce récit que le mot nation s'applique quelquefois à une communauté ou tribu, et quelquefois à un peuple, dans toute l'acception de ce mot. Les Mengwés étaient souvent appelés *Maquas* par leurs voisins indiens, qui leur donnaient aussi par dérision le nom de *Mingos.* Les Français les appelaient *Iroquois* par corruption sans doute de l'un des noms qu'ils se donnaient.

Il existe une tradition authentique et honteuse des moyens qu'employèrent les Hollandais d'une part, et les Mengwés de l'autre, pour engager les Lénapes à déposer leurs armes, confiant entièrement leur défense à ces derniers, et devenant *femmes,* selon l'expression métaphorique des indigènes. Cette politique des Hollandais était prudente, si elle n'était pas généreuse. C'est de ce moment que date la chute de la plus grande et de la plus civilisée des nations indiennes

qui aient existé dans les limites du territoire actuel des États-Unis. Dépouillés par les blancs, tués et opprimés par les sauvages, ils errèrent encore quelque temps autour de leur Feu du Conseil, puis finirent par se disperser par bandes, et cherchèrent un refuge dans les déserts de l'ouest. Comme la lumière d'une lampe qui va s'éteindre, c'est au moment où leur vie de nation allait finir qu'elle jeta son plus grand éclat.

A, page 3. — *En 1757, troisième année de la dernière guerre que se livrèrent l'Angleterre et la France pour la possession des colonies de l'Amérique du Nord.*

Quand survint la guerre de Sept ans et que la paix fut rompue entre la France et l'Angleterre (16 mai 1756), il y avait plus de six années qu'en Amérique ces deux puissances entretenaient ouvertement les hostilités sur les frontières de leurs possessions respectives.

Les vues de la France s'étaient tournées vers le Nouveau Monde peu de temps après la découverte qu'en fit Christophe Colomb : dès 1504, des marins bretons et normands abordaient sur le grand banc de Terre-Neuve, et y commençaient la pêche de la morue. Le Florentin Verazzano reconnut, en 1520 et en 1523, la côte américaine depuis la Géorgie jusqu'au cap Breton, et en prit possession au nom de François Ier, patron des deux expéditions. En 1534, Jacques Cartier découvrit le Canada ; Alphonse, le Labrador en 1542 ; Laudonnière, la Caroline (ainsi nommée en l'honneur de Charles IX) en 1565. Ces diverses entreprises échouèrent alors, parce qu'elles ne furent ni assez raisonnées ni assez suivies, et qu'elles s'étendirent à une trop grande étendue de territoire.

La première tentative faite pour fonder des établissements dans l'Amérique septentrionale, on la doit à Henri IV, qui donna commission au marquis de La Roche (12 janvier 1598) de le représenter en qualité de lieutenant général « ès pays de Canada, Terre-Neuve, Labrador, et terres adjacentes, qui sont de grande longueur et étendue ». Plus tard, il concéda de grands privilèges à la Compagnie française formée par M. de Chattes, agrandie par M. de Monts et qui entreprit l'exploitation de la *Nouvelle-France* (c'était le nom que Cartier avait donné au pays) sur des bases sérieuses. Richelieu, éclairé par l'infatigable Champlain, continua avec ardeur la politique coloniale d'Henri IV.

Nous ne suivrons pas dans ses vicissitudes l'histoire de nos possessions d'outre-mer ; qu'il suffise de jeter un coup d'œil sur les cartes dressées avant le traité d'Aix-la-Chapelle (1748) pour en apprécier l'importance. Depuis les terres du pôle nord jusqu'à la frontière du Mexique, en laissant de côté le petit groupe des colonies anglaises et la Floride qui était espagnole, tout nous appartenait, c'est-à-dire les deux tiers de ce continent. L'Angleterre n'y avait pris pied qu'en 1608 ; mais son territoire, adossé à la mer et en communication

directe avec la métropole, était plus facile à défendre, plus riche, plus florissant, et sans cesse peuplé d'un flot d'émigrants. Ainsi, à l'époque où s'alluma la dernière guerre, les treize colonies comptaient 1,500,000 habitants, vingt fois plus que le Canada.

B, page 4. — *Une armée anglaise mise en déroute et qui n'avait dû son salut qu'au sang-froid de Georges Washington.*

Ce fut la présomption de son chef, le général Braddock, qui perdit l'armée anglaise.

Pendant que la paix était officiellement maintenue en Europe entre l'Angleterre et la France, les deux puissances continuaient l'une contre l'autre les hostilités en Amérique. En Acadie, dont la population venait d'être dispersée, les forts, construits par les Français, passèrent aux mains de leurs rivaux. Dans la vallée de l'Ohio, Braddock marchait sur le fort du Quesne, à la tête de deux régiments d'infanterie régulière et d'un corps de milice coloniale, tirée de la Virginie et sous les ordres du lieutenant-colonel Washington. Non seulement il négligea de faire fouiller les bois par des éclaireurs indiens, mais il traita les miliciens avec une vanité méprisante. En traversant une forêt, il tomba dans une embuscade de Français et de Peaux Rouges, qui firent le plus grand carnage de sa troupe sans courir aucun danger. Les deux tiers du corps d'expédition, Braddock et presque tout son état-major, périrent.

Cette fatale rencontre a pris dans l'histoire le nom de bataille de la Belle-Rivière (9 juillet 1755). Une chose digne de remarque, c'est la conduite des miliciens : par mépris, Braddock les avait placés à l'arrière-garde, et opposant à l'ennemi la plus solide contenance, ils dégagèrent les soldats du roi et protégèrent la retraite, qui s'opéra en bon ordre, grâce aux bonnes dispositions de leur commandant.

C, page 14. — *Les Six Nations alliées.*

Au commencement de 1608, il s'était formé, parmi les tribus indiennes occupant le Canada oriental et le territoire des grands lacs, une confédération, qui fut longtemps désignée sous le nom des *Cinq Nations;* en 1713, elle admit une nouvelle tribu, et prit le titre des *Six Nations*. Elle se composait des Mohawks, des Onéidas, des Cayougas, des Onondagas, des Senecas, les plus éloignés et les plus nombreux, enfin des Tuscaroras ; ceux-ci, les derniers venus, établis dans la Caroline avaient dû céder la place aux colons européens et remonter vers le nord. Ils se donnaient entre eux le nom générique de *Mingos ;* mais les Français, dont ils devinrent de bonne heure les alliés, les appelaient *Iroquois*.

Ennemis des Six Nations, les Hurons étaient à la solde de l'Angleterre. Mais

ces alliances entre sauvages et civilisés n'étaient pas constantes et dépendaient des hasards de la guerre. « Car, écrit à ce sujet Bougainville, ces peuples indépendants et dont le secours est purement volontaire, exigent qu'on les consulte, qu'on leur fasse part de tout, et souvent leurs opinions et leurs caprices sont une loi pour nous. »

D, page 33. — *Wampum.*

Les sauvages de l'Amérique du Nord n'avaient point de pièces de monnaie. Quand ils procédèrent aux premiers échanges avec les Européens, ils firent servir à cet usage ce qui avait le plus de prix à leurs yeux, c'est-à-dire les colliers et bracelets dont ils se paraient le corps. Ces ornements étaient des espèces de bandeaux tissus avec quatre, cinq, six ou sept rangs de petits grains cylindriques, taillés dans un coquillage très brillant et enfilés à de minces lanières de peau, plus ou moins longues. Il y avait des grains blancs ou d'un noir bleuâtre; six des premiers, trois des seconds équivalaient à deux sous. Le mot *wampum* est tiré de la langue des Algonquins et signifie *blanc*.

A défaut de l'écriture, les Indiens, pour transmettre leurs pensées, employaient ces mêmes colliers de *wampum :* l'arrangement des grains de coquillage, leur nombre et leur couleur constituaient un langage symbolique. Dans une assemblée qui eut lieu en 1645 entre M. de Montmagny, gouverneur du Canada, et plusieurs chefs sauvages au fort des Trois-Rivières, voici comment ces derniers exprimèrent leurs vœux :

« Les Iroquois, » rapporte le P. Charlevoix, « avaient apporté dix-sept colliers, qui étaient autant de paroles, c'est-à-dire de propositions qu'ils avaient à faire; et pour les exposer à la vue de tout le monde à mesure qu'ils les expliqueraient, ils avaient fait planter deux piquets et tendre une corde de traverse, sur laquelle ils devaient les suspendre.

« L'orateur se leva, prit un collier, et le présentant au gouverneur, il lui dit : « Prête l'oreille à ma voix. Tous les Iroquois te parlent par ma bouche : mon cœur n'a point de mauvais sentiments... Le collier que je te présente, mon père, te remercie d'avoir donné la vie à mon frère. » Les autres colliers avaient rapport à la paix : chacun avait sa signification particulière, et l'orateur les expliqua d'une manière graphique. L'un aplanissait les chemins, l'autre rendait la rivière calme, un autre enterrait la hache. Il y en avait pour se faire entendre qu'on se visiterait désormais sans crainte et sans défiance, les festins qu'on se ferait mutuellement, l'alliance entre toutes les nations; etc. »

Montcalm parle aussi des colliers de *wampum.* « Avec mes amis les sauvages, » écrit-il à sa mère en 1756, « il faut avoir une patience d'ange. Depuis que je suis ici, ce ne sont que harangues, visites et députations. Les dames des Iroquois en ont été aussi et m'ont fait l'honneur de m'apporter un collier; ce qui m'engage à les aller voir et à chanter la guerre avec eux. »

E, page 45. — *Wigwam.*

Wigwam est la contraction anglaise de trois mots algonquins, qui signifient *dans sa maison.* Par extension, il s'est appliqué à la demeure d'un Indien, quelquefois à son village.

Les mots d'origine indienne se rencontrent en assez grand nombre, ainsi qu'on peut le penser, dans l'anglais des États-Unis. Presque tous les cours d'eau gardent encore leurs noms primitifs, tels que *Merrimac, Penobscot, Passamaquoddy, Connecticut, Mississipi, Missouri, Ohio, Delaware, Mohawk, Susquehanna, Roanoke, Alabama,* etc. Il en est de même pour beaucoup de lacs, grands et petits : *Ontario, Erie, Huron, Michigan, Seneca, Cayuga, Winnipeg, Oneida;* et pour la plupart des montagnes et localités. Avant la guerre de l'indépendance, les colons avaient une préférence marquée pour les dénominations aborigènes appliquées à la géographie; mais, dans la suite, on les corrompit ou on leur substitua souvent des noms de patriotes et d'hommes politiques.

En outre de la nomenclature géographique, les idiomes indiens, notamment celui des Algonquins, ont laissé, en tout ou partie, des traces de leur existence dans une foule de mots d'usage. La liste suivante pourra être de quelque utilité : nous en tirons les éléments du *Dictionary of americanisms*, par J-R. Bartlett, 4e édit., Boston, 1877, gr. in-8.

1° Quadrupèdes et poissons : *carcajou*, blaireau d'Amérique ; *caribou*, renne sauvage ; *cayman*, alligator à museau de brochet ; *chequet* ou *squeteague*, vieille de mer ; *chipmak*, écureuil rayé ; *manati*, lamantin ; *maskinonge*, brochet glouton ; *menhaden* ou *pauhaguen*, alose ; *methy*, lotte mouchetée, *moose*, élan ; *musquash*, rat musqué; *no-see-ums* , espèce de chique; *ocelot*, chat-tigre; *opossum*, espèce de sarigue ; *peccary*, pécari ; *pekan*, marte du Canada ; *pooquaw* ou *quahaug*, genre de coquille comestible ; *puma*, couguar ; *raccoon*, raton laveur; *scuppaug*, espèce de spare ; *skunk*, moufette; *tautog*, tautogue ; *terrapin*, tortue peinte ; *wapiti*, cerf d'Amérique.

2° Plantes et arbres : *cashaw*, citrouille; *cassava*, cassave ; *catalpa ; chincapin*, châtaignier nain; *cocash*, érigère du Canada ; *hackmatack*, mélèze d'Amérique ; *hickory*, noyer ; *kiskitomas*, noyer tendre ; *kooyah*, valériane; *maize*, maïs ; *mesquit*, arbrisseau du Texas ; *papaw*, assiminier ; *pecan*, noyer pécanier ; *persimmon*, diopyre ébène ; *pipsissewa*, pyrole du Canada ; *pitahaya*, cierge, géant ; *puccoon*, racine tinctoriale du curcuma ; *sagaban*, apios tubéreuse ; *sego*, plante bulbeuse ; *squash*, calebasse ; *tacamahac*, peuplier balsamifère; *tobacco*, tabac ; *tuckahoe*, truffe de Virginie ; *wapatoo*, fléchière changeante ; *yopon*, thé de la Caroline.

3° Mots exclusivement indiens : *apishamon*, couverture de selle ; *canoe*, bateau d'écorce ou de peaux ; *hammock*, hamac ; *kinnikinnick*, mélange de tabac, de feuilles de sumac et de pousses de saule ; *manitou*, esprit ; *mingo*, roi ; *moc-*

casin, chaussure en cuir de daim; *monongahela*, eau-de-vie de seigle; *pappoose*, poupon; *pemmican*, viande fumée et découpée en lanières; *pokeloken*, sorte de lagune; *sachem* ou *sagamore*, chef; *sagackhomi*, mélange de tabac et de feuilles de l'arbousier raisin d'ours; *samp*, bouillie de maïs au beurre ou au lait; *savanna*, savane; *squaw*, femme; *suc-ca-tush*, mélange de maïs et de fèves; *supawn*, bouillie de maïs au lait; *tepi*, loge ou tente; *toboggan*, traîneau; *tomahawk*, hache; *totem*, blason; *wampum*, grains de coquillage; *wangan*, espèce de bateau.

F, page 122. — *La médaille de Magua ne sera plus d'étain.*

L'usage de distribuer des médailles aux sauvages à titre de récompense ou d'honneur fut mis en pratique par les blancs dès les premiers temps de la colonisation. Il y en avait d'étain, d'argent et quelquefois d'or. Anglais et Français en donnaient aux chefs des tribus alliées, à l'image du roi régnant. Depuis l'affranchissement des États-Unis, chaque Indien, sédentaire ou nomade, en reçoit une sur laquelle est empreinte l'image du président en exercice.

G, page 160. — *Cette source salutaire...*

La source en question est celle de Ballston, qui attira, dans la première moitié de ce siècle, un grand concours de visiteurs; elle est située au delà de la Mohawk et sur la rive droite l'Hudson. La vogue de ces eaux thermales a été entièrement éclipsée par celles de Saratoga, qui se trouve à quelques milles plus au nord. C'est le rendez-vous de la société riche et élégante pendant les mois de juillet et d'août. Du reste, la contrée où l'auteur a placé le théâtre de son ouvrage est des plus pittoresques; les beautés du lac Georges sont bien connues du touriste, ainsi que les chutes du Glenn sur l'Hudson.

H, page 176. — *Le général Dieskau.*

Louis-Auguste, baron de Dieskau, né à Dresde le 24 juillet 1701, appartenait à une ancienne famille noble d'Allemagne et servait en France au titre étranger. Il avait fait la guerre avec Maurice de Saxe, et jouissait d'une certaine réputation comme tacticien. Envoyé au Canada pour y commander les forces militaires, il crut devoir se conduire au milieu des forêts et des vastes solitudes du Nouveau Monde selon les règles de la tactique européenne, et ce fut ce qui le perdit, comme Braddock et tant d'autres.

Une de ses premières opérations fut d'occuper le fort Édouard. Après avoir battu un fort détachement composé d'Anglo-Américains et de sauvages, Dieskau entreprit d'écraser le gros de leurs forces, qui s'était retranché solidement à la pointe du lac Georges (11 septembre 1755). Si, pendant la consternation des

ennemis, et avant qu'ils eussent établi leurs batteries de canons, il avait fondu sur le camp, la victoire eût été en sa faveur ; mais il tira d'abord de trop loin, et puis il se laissa déborder. Une opiniâtreté déplacée, fondée sur de mauvaises informations, et le mépris que lui inspirait la résistance des milices provinciales, le firent persister dans une attaque maladroite, sans avoir lui-même d'artillerie. La défaite fut complète : 800 Français furent tués, et Dieskau, atteint de deux blessures, fut fait prisonnier.

Le général Dieskau mourut le 8 septembre 1767, au village de Suresnes, près Paris.

I, page 178. — *La Sentinelle française.*

L'auteur a mis en français les interpellations de la sentinelle et les réponses directes de Duncan. Il en a fait autant lors de l'arrivée des fugitifs sous le canon du fort, et dans la première entrevue avec Montcalm. Nous avons conservé les phrases telles que les donne le texte.

J, page 202. — *Montcalm.*

Au moment où le marquis de Montcalm débarqua à Québec (13 mai 1756), le chiffre des troupes dont il venait prendre le commandement s'élevait à près de 6,000 hommes, soldats d'infanterie et de marine, chiffre auquel il convient d'ajouter un égal contingent de milices canadiennes et de sauvages auxiliaires.

« Avec une telle armée, mal nourrie, à peu près sans souliers et sans solde, n'ayant guère d'autres munitions que celles prises sur l'ennemi, il fallait garder une frontière de plusieurs centaines de lieues, occuper vingt forts et faire tête partout à l'invasion, dont les forces finirent par atteindre le chiffre officiel de 60,000 hommes. Étonnantes campagnes, dont aucune guerre d'Europe ne donne l'idée ! Pour théâtre, des lacs, des fleuves, des forêts sans limites. Tantôt la hache à la main, le fusil en bandoulière, les soldats cheminent sous bois, tantôt ils portent à bras, au delà des rapides écumants, les bateaux où ils se rembarquent, et l'hiver, des raquettes aux pieds, la peau d'ours au dos, ils suivent sur la neige des traîneaux de campagne attelés de grands chiens. Guerre remplie de surprises, de massacres, de combats corps à corps, dans laquelle les décharges de l'artillerie et les roulements des tambours répondent aux hurlements des Peaux Rouges et au fracas des cataractes ! » (Bonnechose.)

Louis-Joseph de Montcalm, marquis de Saint-Véran, né le 28 février 1712, au château de Candiac, près Nîmes, était issu d'une des plus anciennes familles du Rouergue. Son éducation fut confiée aux soins de Louis Dumas, l'inventeur d'une méthode ingénieuse dite *Bureau typographique;* il fit de grands progrès sous la direction de cet habile maître, et continua, même au milieu des

camps, à étendre ses connaissances. Destiné à la carrière des armes, il fit sa première campagne en Bohême, et passa ensuite en Italie, où il se distingua de la façon la plus brillante à la bataille de Plaisance et à l'assaut du col d'Exiles. Nommé maréchal de camp (janvier 1756), il fut aussitôt envoyé dans le Canada, dont M. de Vaudreuil était alors gouverneur.

A peine débarqué, Montcalm débuta par un coup de maître. Trompant la vigilance des Anglais et de Loudon, leur général en chef, il courut mettre le siège devant le fort Oswego, bâti au sud du lac Ontario et qui commandait l'accès du Saint-Laurent ; six jours lui suffirent pour s'en rendre maître, ainsi que de deux régiments, trois caisses d'argent, cinq drapeaux, plus de cent bouches à feu, un amas considérable de provisions (21 août 1756.)

Le printemps revenu, il dirigea sur la même frontière une expédition plus hardie, qui devait lui permettre de menacer directement les possessions britanniques en ouvrant la route d'Albany et de New-York. Après avoir passé du lac Champlain dans l'Horican ou lac du Saint-Sacrement, il s'arrêta devant le fort William-Henry, et afin de retenir près de lui les sauvages, auxiliaires indispensables au milieu de ces déserts, il les convoqua en assemblée générale. Il y en avait plus de 2,000, appartenant aux six nations alliées.

La scène fut des plus pittoresques, et le récit, emprunté aux lettres privées de Montcalm, n'en sera point déplacé à la suite d'un roman consacré à peindre les mœurs des peuplades indigènes de l'Amérique.

Montcalm se leva, et à la fin de son discours, s'inspirant des usages des Indiens, il montra à l'assemblée un collier symbolique formé d'innombrables grains de coquilles. « Pars, m'a dit notre roi, va au delà de la grande eau sa-« lée défendre mes enfants et les rendre heureux et invincibles. » Ce collier que je vous offre de sa part est le gage sacré de ma parole, la cohésion de ses grains est l'image de notre union et de notre force. » L'orateur lança aux pieds des chefs le collier de *wampum*. Un guerrier ottawais, appelé Pennahoël, porteur d'une médaille avec le portrait de Louis XV sur une face et les groupes de Mars et Bellone sur l'autre, releva le collier et le présentant aux assistants : « Voilà maintenant, » dit-il : « un cercle est tracé autour de nous par notre grand-père. Malheur à qui en sortira ! Le maître de la vie le châtiera. Que cette malédiction ne retombe jamais sur toutes ces nations sœurs qui veulent former ici une union que rien ne puisse rompre ! » Un murmure approbateur couvrit ces dernières paroles. Puis, du sein de la foule frémissante, une voix, sur un rythme lent et d'un accent guttural, entonna cette invocation aux esprits tutélaires : « Manitous, vous tous qui êtes dans les airs, sur la terre et sous nos pieds, détruisez nos ennemis, livrez-nous leurs dépouilles et ornez nos cabanes de leurs sanglantes chevelures. »

Deux jours après cette scène, le canon tonnait contre le fort (3 août.) On a vu plus haut (chap. XV à XVII) comment le brave Munro essaya, avec des

62

moyens insuffisants, de prolonger la défense, et comment il fut trahi dans l'espoir d'être secouru par le général Webb, qui n'osa s'aventurer hors du fort Édouard. La capitulation eut lieu le 9, et quant au massacre qui s'ensuivit, nous nous sommes efforcé ci-après d'en laver la mémoire de Montcalm (*voy.* note K).

En 1758, les Anglais reprirent l'offensive avec une telle supériorité de forces, qu'il fallut renoncer à l'espoir d'arrêter leurs progrès. La culture de la terre, déjà si restreinte, fut sur plusieurs points abandonnée entièrement; la disette se joignit aux rigueurs d'un hiver exceptionnel pour désoler le Canada. On se trouva dans une si affreuse pénurie de provisions, que les habitants des villes furent mis à la ration de quatre onces de pain par jour. Les blés étaient accaparés par l'intendant Bigot, qui fut jugé plus tard de ce fait, et par sa bande. Nos vaisseaux, réduits à une demi-douzaine, n'avaient plus libre le passage de la haute mer. Pour complément d'infortune, le gouvernement de la métropole, qui avait résolu l'abandon de la colonie, ne répondait à toutes les sollicitations de secours que par un refus formel, quelquefois par d'amères récriminations.

Dans cette détresse, Montcalm n'en disposa pas moins son plan de défense en capitaine habile. Avec 3,500 hommes il battit lord Abercromby et ses 20,000 soldats (8 juillet), mais il gagna la journée au prix de 700 morts. Convaincu de l'impuissance de ses efforts, il demanda, comme unique grâce d'être rappelé en France, et à la nouvelle des premiers désastres, il ajoutait : « J'avais demandé mon rappel; mais, puisque les affaires vont mal, c'est à moi de les réparer ou d'en retarder la perte le plus qu'il sera possible. » La victoire sanglante de Carillon (aujourd'hui Ticonderaga) n'empêcha point en effet Abercromby de prendre successivement les forts de Frontenac, du Quesne, de Niagara, de la Couronne et de la Présentation. D'autre part, la capitulation du fort de Louisbourg livrait l'entrée du Saint-Laurent à l'ennemi, en même temps qu'il occupait le haut cours du fleuve par une marche irrésistible.

Vers la fin de l'automne, Montcalm parvint à faire partir son aide de camp Bougainville pour la France. Celui-ci soumit au gouvernement des cartes détaillées du théâtre de la guerre et plusieurs projets appropriés à toutes les hypothèses. L'un d'eux, ressource suprême, était des plus hardis. Québec pris, pas de capitulation, retraite de l'armée sur les lacs, et de là, descente par les fleuves jusqu'à la Nouvelle-Orléans, qui était à nous, et où la lutte serait continuée. Après de longues délibérations, il fut décidé que la mère-patrie pouvait disposer en faveur de la Nouvelle-France de 326 recrues et du tiers des vivres demandés ! « Quand le feu est à la maison, l'on ne s'occupe pas des écuries, » dit brutalement Berrier, le ministre de la marine. A quoi Bougainville répliqua : « On ne dira pas du moins que vous parlez en cheval. » Une des principales raisons qui s'opposait à conclure la paix, notre seule chance de

garder le Canada, c'était le fatal traité du 30 décembre 1758 avec l'Autriche, dont l'intérêt commandait de poursuivre la guerre.

En 1759, l'invasion du Canada eut lieu sur trois points à la fois. Du côté de Québec s'avança le général Wolfe, à la tête de 30,000 hommes et appuyé par une flotte de 52 vaisseaux, sous les ordres de l'animal Saunders. En réunissant les habitants des campagnes à ceux des villes, Montcalm réussit à composer une armée de 17,000 hommes, dont 5,000 de troupes régulières. Un convoi de 17 bâtiments, guidé par le capitaine Canon, célèbre corsaire de Dunkerque, qui suivait Bougainville, amena 326 recrues, des munitions et trois mois de vivres pour les soldats. C'était encore plus que n'avait espéré Montcalm. « On n'avait eu intention d'assembler, » rapporte un témoin oculaire, « que les hommes en état de soutenir les fatigues de la guerre; mais il régnait une telle émulation dans le peuple, que l'on vit arriver au camp des vieillards octogénaires et des enfants de douze à treize ans, qui ne voulurent jamais profiter de l'exemption accordée à leur âge. »

Le siège de Québec commença le 27 juin. Pendant plus de deux mois, Wolfe n'obtint d'autre résultat que celui d'incendier la basse ville et de ravager les environs; il doutait même de la réduction de la place, une des plus fortes du Nouveau-Monde, et dans la douleur qu'il en éprouva il tomba malade. A la suite d'un conseil de guerre, où il fit adopter un plan des plus audacieux, il franchit, la nuit du 12 septembre, une montagne escarpée avec l'élite de ses troupes, et les rangea en bataille, sur les hauteurs qui dominent Québec, dans la plaine d'Abraham.

Montcalm n'avait point songé à surveiller ce passage, d'un accès des plus difficiles; aussi sa surprise à la vue de l'ennemi ne connut point de bornes, et sa prudence habituelle l'abandonna. Au lieu de continuer la résistance à l'abri de remparts inexpugnables, il les quitta précipitamment, se mit à la tête de 4 à 5,000 hommes, et courut offrir le combat aux Anglais, qui l'attendaient de pied ferme. Les deux armées luttèrent avec un acharnement inouï. Quoique cinq fois blessé, Montcalm se conduisit comme le plus brave de ses soldats. Rapporté sanglant dans la ville en ruines, il demanda combien de temps il avait à vivre. « Quelques heures seulement, » répondit le chirurgien. « Tant mieux! » reprit-il. « Je ne verrai pas les Anglais à Québec. » Et comme on lui demandait ses ordres : « Je n'en ai plus à donner, » ajouta-t-il. « Je vous recommande seulement l'honneur de la France. » Il expira le lendemain, 14 septembre 1759, à l'âge de quarante-sept ans. Quatre jours plus tard, la ville capitulait, et le Canada était perdu pour nous.

On sait que le général Wolfe tomba mortellement frappé dans la même bataille. En 1727, le comte de Dalhousie, gouverneur des possessions anglaises, confondant le nom des deux adversaires dans le même souvenir, leur fit élever à Québec un obélisque de marbre avec cette inscription : *Mortem virtus,*

communem famam historia, monumentum posteritas dedit. (Voyez *Montcalm et le Canada français*, par Ch. de Bonnechose ; Paris, 1877, in-18 ; et *le Grand vaincu*; ibid., 1883, in-8.)

K, page 240. — *Le massacre du fort William-Henry.*

Cet épisode déplorable a été démesurément grossi sous la plume de Fenimore Cooper ; notre romancier l'a dramatisé en se conformant presque à la lettre à la narration du capitaine Jonathan Carver, qui s'entrouva fortuitement spectateur. D'autres témoins en ont aussi parlé, entre autres un missionnaire dont le récit fut inséré dans les *Lettres édifiantes*, le capitaine Pouchot dans ses *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale* (Yverdun, 1781), et Bougainville qui a laissé un journal manuscrit des opérations du siège. Nous emprunterons à M. Ch. de Bonnechose la réfutation de cette légende, telle qu'elle apparaît, dans toute sa simplicité, à la lecture des dépêches, tant officielles que secrètes, adressées au gouvernement français par les chefs de la colonie.

« La garnison du fort William-Henry était entre les mains de Montcalm, mais celui-ci, hors d'état de nourrir près de 3,000 prisonniers (son armée ne comptait guère plus de 5 à 6,000 hommes), et voulant en même temps honorer la belle défense du colonel Munro, avait consenti à laisser les troupes anglaises retourner dans leur colonie avec armes et bagages, après engagement pris de ne pas servir contre la France pendant dix-huit mois. Déjà, lors de la prise de Chouaguen, les Indiens se souciaient peu de respecter une capitulation qui les frustrait du pillage, mais à force de présents le général était parvenu à les maîtriser, car écrivait-il alors au ministre : « Il n'y avait rien que je n'eusse accordé plutôt que de faire une démarche contraire à la bonne foi française. »

« William-Henry rendu, Montcalm donna sur l'heure des ordres pour qu'avant l'entrée des Peaux Rouges, tous les tonneaux de spiritueux contenus dans le fort fussent défoncés : c'était le seul moyen de rester maître de nos alliés. Malheureusement cette sage précaution fut rendue inutile par ceux-là mêmes qu'elle avait pour but de protéger. Pendant la nuit, les Anglais, croyant se concilier les sauvages, dont ils avaient une frayeur inconcevable, leur versèrent du rhum et de l'eau-de-vie. Au lieu de les désarmer, l'ivresse ne fit qu'allumer dans leur sang une fureur bestiale.

« Le lendemain, les Anglais se mettent en route de grand matin pour gagner le fort Édouard, où se cachent Webb et son armée : leur longue colonne, dont une foule de femmes et d'enfants embarrasse la marche, atteint en serpentant la lisière des bois. Là sont des Indiens. C'est d'abord aux bagages qu'ils en veulent, « et qui donc dans le monde pourrait contenir 2,000 sauvages de « trente-deux nations différentes quand ils ont bu ? » demande Bougainville.

« Des pillards s'enhardissent, et l'horrible clameur de guerre retentit. « A peine, » écrit le gouverneur, M. de Vaudreuil, au ministre, « eurent-ils poussé « leurs cris que les troupes anglaises, au lieu de faire bonne contenance, prirent « l'épouvante et s'enfuirent à la débandade, jetant armes et bagages, et même « leurs habits. » La colonne est rompue : on en voit les débris tourbillonner et s'éparpiller dans la plaine comme des feuilles sous un vent d'orage. Un drame horrible commençait quand Montcalm et ses officiers, accourant hors d'haleine, se jettent au-devant des Peaux Rouges.«Telle était la rage de ceux-ci « que plusieurs de nos grenadiers y furent blessés, » écrit le général, « et que « nos officiers y coururent risque de la vie, car, dans des cas pareils, les sau- « vages ne respectent rien. »

« Le tumulte cesse ; on donne asile dans le camp et dans le fort aux Anglais éperdus. Les Indiens avaient fait 600 prisonniers : on les rachète, et comme ils étaient nus, les soldats français partagent avec eux leurs vêtements, Montcalm renvoya en sûreté les Anglais au comte de Loudon, leur général en chef, auquel il fit tenir une relation fidèle de la catastrophe et des causes qui l'avaient produite. « Je m'estime heureux, » disait-il en finissant, « que le désordre n'ait « pas eu de suites aussi fâcheuses que j'étais en droit de le craindre. Je me « sais gré de m'être exposé personnellement ainsi que mes officiers, pour la « défense des vôtres, qui rendent justice à tout ce que j'ai fait dans cette « occasion. »

« Qu'il s'attendait peu à la réponse du gouvernement anglais, le loyal soldat qui écrivait cette lettre ! Ce que l'équité, ce que le bon sens proclamait monstrueux et absurde, fut osé par le besoin de surexciter contre la France l'opinion publique et par l'humiliation de l'amour-propre national. Le généreux et chevaleresque Montcalm se vit accusé à Londres d'avoir livré des vaincus aux fureurs de hordes barbares, et dans le premier moment la capitulation de William-Henry fut déclarée nulle par le gouvernement britannique. »

Un siècle après l'événement, quand les Anglais eux-mêmes avaient traité en héros le prétendu complice des Indiens, ce bruit odieux trouva encore des échos dans une notice publiée par le général Mac-Clellan (1857), et malgré la réfutation qu'en avait déjà faite Bancroft, l'historien des États-Unis.

L, page 390. — *Suc-ca-tush.*

Le maïs, qu'on appelle vulgairement *blé indien*, fait le fond de la cuisine des Peaux Rouges. Ils l'apprêtent de plusieurs façons, entre autres sous forme de bouillie (*hominy*) et mélangé à des fèves (*suc-ca-tush*). Après l'avoir lavé, épluché et concassé dans un mortier, on le met sur un feu doux, où on le laisse bouillir dix ou douze heures, jusqu'à ce qu'il prenne la consistance d'une pâte ferme.

M, page 392. — *Les Yenguis.*

C'est par le nom de *Yengees* ou *Yenkees* que les Indiens du Massachusets désignèrent dans l'origine les Anglais (*English*). Dans la suite, on l'appliqua par mépris à tous les colons de la Nouvelle-Angleterre; ceux-ci, après la guerre de l'indépendance, revendiquèrent le sobriquet comme un titre d'honneur en quelque sorte, et aujourd'hui *Yankee* est devenu synonyme d'Américain des États-Unis.

N, page 324. — *Tamenund.*

Alors qu'ils étaient libres, et avant d'être tombés dans l'état d'avilissement où l'arrivée des Européens les a partout réduits, les Indiens de l'Amérique du Nord se faisaient en général remarquer par un courage poussé jusqu'à l'héroïsme, par la noblesse du caractère, la vivacité de l'esprit et la pureté des mœurs. La base de leur état social était la tribu, qui reliait entre elles plusieurs familles, pour en faire un tout indivisible, figuré par un emblème (*totem*). Ils ne pratiquaient point l'esclavage.

Chez eux la forme du gouvernement variait beaucoup, depuis une espèce de monarchie limitée jusqu'à la démocratie, société de guerriers vivant presque tous sur un pied d'égalité. « Le pouvoir du chef était souvent héréditaire, » dit Bancroft, « et quelquefois exercé par des femmes. Mais les idées des Peaux Rouges touchant l'hérédité différaient de celles de l'Europe. L'héritier était, non le fils propre du chef, mais celui de sa sœur, usage universel dans toute l'Amérique. Toutefois la naissance était de peu de poids quand les autres qualités manquaient; le titre de chef pouvait rester à l'héritier, tandis que l'influence passait en d'autres mains. »

Beaucoup d'Indiens sont cités dans les anciennes relations comme des gens remarquablement doués. Ainsi le P. Charlevoix parle d'un célèbre chef huron, surnommé *le Rat*, qui mourut en 1701. « C'était, » à ce qu'il rapporte, « le sentiment général que jamais sauvage n'eut plus de mérite, un plus beau génie, plus de valeur, plus de prudence et plus de discernement pour connaître ceux avec qui il avait à traiter; ses mesures se trouvaient toujours justes, et il trouvait des ressources à tout; aussi fut-il toujours heureux. » Le souvenir s'est conservé plus vivant encore d'un chef des Wanampoas (tribu du Massachusets), connu sous le nom du *roi Philippe :* il fit une guerre implacable aux Anglais jusqu'au moment de sa mort, arrivée par trahison en 1675.

Quant à Tamenund, c'est également un personnage historique, et qui s'est distingué par une partie des mêmes qualités. Il appartenait à la tribu des Delawares. Dans sa jeunesse, il émigra des bords de la rivière de ce nom, franchit les monts Alleghany et s'établit près de l'Ohio. Comme il atteignait l'extrême

vieillesse, il convoqua son peuple en une assemblée générale, y fit désigner son successeur, et passa le reste de ses jours dans la retraite. Plusieurs légendes sont relatives à sa puissance et à sa renommée.

De Tamenund, les Américains ont dérivé les noms de *Tamendy*, qu'ils donnent parfois à leur saint tutélaire, et de *Tammany*, qui sert à désigner, dans l'État de New-York, une branche du parti démocratique.

O, page 414. — *Les enfants de Miquon.*

Miquon était le surnom que les Delawares avaient donné à William Penn à cause de la sagesse de ses lois et de son grand esprit de justice.

W. Penn, fils d'un amiral anglais, avait embrassé les principes de la secte des Amis (*quakers*) en même temps que leurs tendances républicaines. Il obtint en 1681 du roi Charles II, comme indemnité d'une créance sur le gouvernement d'une valeur de 500,000 fr., la propriété d'un vaste territoire sur les bords de la Delaware, en Amérique. Comme le pays était couvert de bois, il lui fut permis de l'appeler *Sylvania* en y ajoutant son propre nom (*Pennsylvanie*). Avec l'aide du fameux patriote Algernon Sidney, Penn rédigea des lois et règlements pour servir de base à la future colonie; la plus grande liberté civile et religieuse y était assurée. Bientôt trois bâtiments mirent à la voile avec de nombreux colons, fournis par l'Angleterre et le pays de Galles. L'année suivante, il s'embarqua lui-même pour le Nouveau Monde. D'après ses instructions, un traité avait été préparé avec les tribus indiennes pour une cession de terres. Dans une assemblée générale, il réunit tous les chefs ainsi que leurs guerriers et les colons européens, et là, sous un orme colossal, près de l'endroit où fut fondée Philadelphie, il eut cette fameuse entrevue où, après avoir fait expliquer les articles du traité, une ratification fut échangée, le prix des terres payé, et une ligue d'amitié établie, amitié qui se maintint pendant soixante-dix ans.

P, page 415. — *Sagamore.*

Sachem et *sagamore* sont à peu près synonymes : c'est un titre d'honneur qui signifie *sage, puissant.*



TABLE DES GRAVURES.

N.B. Les planches hors texte sont désignées en caractères italiques.
Les lettres initiales ont été dessinées et ornées par M. Andriolli.

